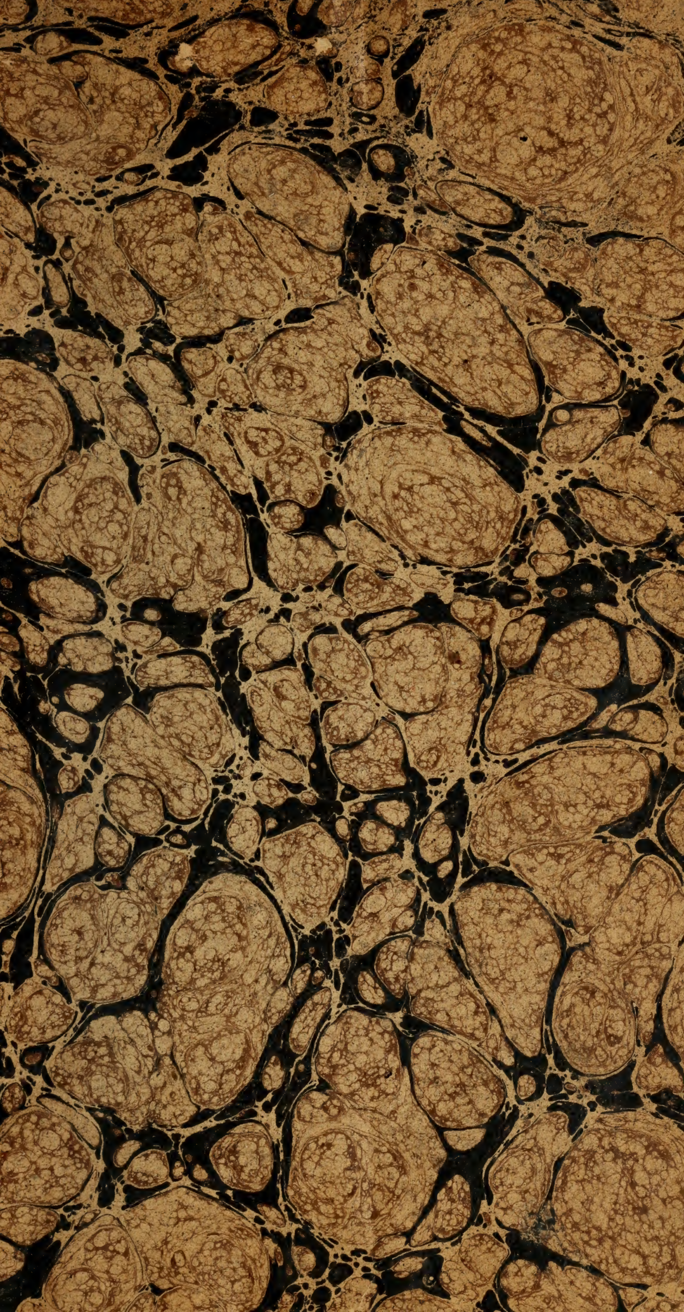


U d'/of OTTAWA
39003001467611






FEB 13

Joseph Marbot

Mémoires du
Maréchal Marmont
Duc de Raguse
Tome II

MÉMOIRES

DU MARÉCHAL MARMONT

DUC DE RAGUSE

MÉMOIRES

DU MARÉCHAL MARMONT

DUC DE RAGUSE

MÉMOIRES

DU MARÉCHAL MARMONT

DUC DE RAGUSE

DE 1792 A 1841

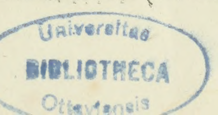
IMPRIMÉS SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL
DE L'AUTEUR.

IV



PARIS, 1857.

HALLE, A L'EXPÉDITION (W. SCHMIDT).



MÉMOIRES

DU MARÉCHAL

DUC DE RAGUSE

LIVRE QUINZIÈME

1811 — 1812

SOMMAIRE. — Situation du théâtre de la guerre. — Erreurs de Napoléon. — Entrée des Français en Espagne. — Envahissement du Portugal. — Insuccès du maréchal Soult. — Prise de Saragosse. — Incapacité de Joseph. — Masséna envoyé en Portugal. — Force des sixième et huitième corps. — Prises d'Astorga, de Rodrigo, d'Almeida. — Bataille de Busaco. — Retraite des Anglais sur Coïmbre. — Leur système de défense. — Épuisement de l'armée française. — Retraite de Masséna. — Combat de Fuentes-de-Oñore. — Le duc de Raguse prend le commandement de l'armée dite de Portugal. — Situation de cette armée. — Parallèle avec l'armée anglaise. — Marche sur Badajoz. — Positions occupées par l'armée de Portugal. — Moulins à bras. — Embarras financiers. — Mauvais vouloir de Joseph. — Ravitaillement de Ciudad Rodrigo. — Combat d'El-Bodon. — L'armée anglaise repasse la Coa. — Le quartier général à Talavera. — Excursion à Madrid. — Conversation avec Joseph. — Catastrophe arrivée à la division Girard, de l'armée du Midi. — Le duc de Raguse à Valladolid. — Entrée en campagne de l'armée anglaise. — Prise de Rodrigo. — Le général Barrée. — Prise de Valence. — Anecdote. — Ordres de l'Empereur. — Lettre du duc de Raguse. — Singulières paroles de l'Empereur au colonel Jardet. — Mouvement de l'armée sur l'Aguada. — Entrée en Portugal. — Combat de Larda. — Belle charge conduite par le colonel Denis de Damrémont. — Prise de Badajoz par les Anglais. — Opérations offensives des An-

lais. — Reddition de Salamanque. — La division Bonnet évacue les Asturies pour se porter sur le Duero. — Refus de secours du général Caffarelli et du roi Joseph. — Nécessités de prendre l'offensive. — Passage du Duero. — Précipitation du général Maucune. — L'armée prend position à Nava del Rey. — Passage de la Guareña. — Position des deux armées le 22. — Le duc de Raguse grièvement blessé. — Bataille de Salamanque. — Retraite sur le Duero. — Secours tardifs. — L'armée de Portugal prend position à Burgos. — Singulière consolation du colonel Loverdo. — Arrivée du duc de Raguse à Bayonne. — Enquête ordonnée par l'Empereur. — Entrevue avec l'Empereur à son retour de Russie.

Avant de commencer le récit des opérations militaires de l'armée de Portugal sous mon commandement, il convient de jeter un coup d'œil rapide sur la situation du théâtre de la guerre et de faire un exposé succinct des événements qui s'y étaient passés.

L'Espagne, dont l'affranchissement dans le moyen âge fut le résultat de si longs et de si héroïques efforts, avait dû sa grandeur au caractère du peuple qui l'habite, à son amour inné pour l'indépendance et pour la liberté. L'Espagne avait, sous plusieurs de ses princes, joué le premier rôle en Europe, et acquis dans le monde entier la puissance la plus formidable ; mais, depuis deux siècles, elle ne faisait plus plus que décroître. Sous Charles V, les institutions qui réglaient l'exercice de la puissance du monarque disparurent en grande partie, et ce fut à ce prix qu'elle paya l'éclat que ce règne glorieux jeta sur le nom espagnol. Le sombre Philippe II imprima à son règne son caractère propre ; mais le pouvoir royal, en acquérant encore une plus grande intensité, fut dépouillé du brillant que la gloire lui avait donné. La puissance du clergé, ses richesses, le pouvoir temporel que lui avait donné l'inquisition, les proscriptions qui en furent la suite, modifièrent le caractère espagnol. Cet esprit d'aventures, qui lui était propre, fit place à une disposition à la crainte, à la gravité, à la tristesse et à l'habitude du silence qu'il n'a jamais perdue depuis. Les mauvais règnes qui suivirent, en faisant disparaître toute espèce d'ordre dans l'administration, engendrèrent partout la misère et l'anarchie. Enfin cette puissante monarchie cessa de jouer un rôle en Europe.

La maison de Bourbon, appelée, par le testament de Charles II et les droits qu'elle tenait de son sang, à recueillir cet héritage, finit par l'obtenir presque tout entier. On sait quels sacrifices la longue guerre qu'il occasionna imposa à la France; mais l'Espagne, traversée, tour à tour et dans tous les sens, par les armées belligérantes, ravagée et appauvrie, devint le théâtre de dévastations dont les traces existent encore aujourd'hui.

Philippe V, paisiblement établi sur son trône, fit disparaître les dernières traces de liberté dans la Péninsule, et l'Aragon, qui, jusqu'alors, avait triomphé des efforts des princes autrichiens, perdit ses franchises. A l'enthousiasme religieux qui, pendant plusieurs siècles, avait été l'âme de l'inquisition, fut substitué un esprit étroit et méticuleux qui isolait l'Espagne du reste de l'Europe et empêchait les lumières et l'esprit d'amélioration d'y pénétrer. Enfin la faiblesse des princes qui se succédèrent sur le trône amena par degrés un empire riche et puissant à un état inconnu de misère et de faiblesse. Un seul règne, celui de Charles III, suspendit momentanément les maux qui pesaient sur l'Espagne, et sembla devoir rendre la vie à ce pays. De sages ministres rétablirent l'ordre dans l'administration et firent exécuter des travaux utiles; mais leur action fut passagère. Le faible Charles IV déposa son pouvoir entre les mains d'un favori ignorant et corrompu, Emmanuel Godoy, et cet événement mit le comble aux maux qui, depuis deux cents ans, avaient accablé l'Espagne.

Godoy, simple garde du corps, fut choisi par la reine pour l'un de ses amants. La passion qu'il lui inspira le porta rapidement aux premiers emplois, et, en cinq ans, il avait parcouru tous les degrés qui mènent aux premières dignités de l'ordre social. Il acquit sur l'esprit de Charles IV un ascendant encore supérieur à celui qu'il exerçait sur celui de la reine. Ainsi, amant de Marie-Louise, favori du roi, il fut le dépositaire du pouvoir le plus absolu. Aucune disposition salutaire ne marqua son administration, et la puissance de l'Espagne retomba promptement au-dessous du point d'où Charles III l'avait tirée.

La guerre éclata en 1793 entre la France et l'Espagne. Charles IV, après avoir employé tous les moyens d'influence en son pouvoir pour sauver la vie du malheureux Louis XVI, crut de son devoir et de sa dignité de venger sa mort. En ce moment, les moyens de la France pour résister à l'Espagne étaient nuls, ceux de l'Espagne pour attaquer étaient faibles; mais le gouvernement fut puissamment secondé par l'énergie et le patriotisme du peuple espagnol, et soixante-treize millions de dons patriotiques furent versés dans les caisses du roi d'Espagne. Godoy ne sut ni remplir la noble mission qu'il recevait du peuple espagnol, ni utiliser les ressources qui lui étaient prodiguées, ni relever l'éclat de la couronne de son maître, ni honorer le nom espagnol, impatient de renaître. Des succès éphémères, suivis de prompts revers, remplirent deux campagnes, terminées par une paix avantageuse pour la France, et qui valut, comme récompense nationale, à Godoy le titre de prince de la Paix. Le même esprit, la même faiblesse, amenèrent une alliance et un grand scandale. Le *Pacte de famille*, ouvrage immortel de Charles III, fait dans l'intérêt des Bourbons, fut invoqué et rétabli entre les Bourbons d'Espagne et les meurtriers du chef de leur maison.

Cet état de choses dura pendant la République; mais l'alliance devint beaucoup plus lourde pour l'Espagne à l'avénement de Bonaparte au pouvoir; car, dès ce moment, la France ne mit aucune borne à ses exigences.

Napoléon, quoique accoutumé à voir tout céder devant lui, conçut du mépris pour le peuple espagnol, qu'il voyait si soumis. Il confondait la nation avec son gouvernement, et rien ne se ressemblait moins: le gouvernement était arrivé aux limites du possible en fait de corruption et de faiblesse; mais le peuple espagnol, sous le joug le plus avilissant, n'avait rien perdu de sa fierté ni de ses vertus. C'était un souverain détrôné qui, dans le malheur et dans les fers, avait conservé sa grandeur morale et sa dignité.

Napoléon, causant un jour avec M. de Hervas, bon Espagnol, et depuis connu sous le nom de marquis d'Al-

menara, lui dit: „Avec trente mille hommes, je ferais, si je le voulais, la conquête de l'Espagne. — Vous vous trompez, lui répondit Hervas. S'il est question de soumettre le gouvernement espagnol, les trente mille hommes sont inutiles: une lettre de vous et un courrier suffisent. Si c'est la nation que vous voulez soumettre, trois cent mille hommes ne vous suffiront pas.“ L'avenir a prouvé qu'il avait dit vrai.

Cette nation, fière, brave et sensible à la gloire, admirait l'Empereur plus qu'aucune autre. C'est dans ce pays, bien plus qu'en France, qu'il était l'objet d'un enthousiasme universel. Le peuple rongeait son frein et gémissait de la dépendance abjecte dans laquelle il était plongé; mais, comme sa fidélité religieuse envers le souverain, le culte qu'il rendait à ses princes, s'opposaient à toute résistance, il désirait être délivré du prince de la Paix, et il l'attendait de l'influence de Napoléon.

C'est à ce titre que la présence de l'Empereur était désirée en Espagne. Quand la levée de boucliers du prince de la Paix, pendant la campagne de Prusse, motiva l'envoi de troupes sur la frontière, les Espagnols n'en furent point alarmés; et, lorsque plus tard les discussions entre Charles IV et Ferdinand appelèrent l'intervention de l'Empereur, et que celui-ci annonça un voyage à Madrid, il y était attendu avec impatience, et des arcs de triomphe s'élevèrent dans tous les lieux où il devait passer. On voyait en lui un libérateur, le seul homme assez puissant pour renverser le prince de la Paix; mais, lorsque plus tard la révolution d'Aranjuez eut fait tomber le favori, Napoléon n'était plus appelé par l'opinion. Aussi, quand ses troupes se présentèrent sous prétexte de protéger son passage, on se demanda ce qu'il venait faire, et les inquiétudes s'emparèrent des esprits. Murat, à son arrivée à Madrid, ayant pris sous sa protection spéciale l'objet de la haine publique, toute l'horreur se dirigea contre l'Empereur. On conclut que le prince de la Paix était son agent et n'avait agi qu'à son profit. Si Murat, au lieu de protéger le prince de la Paix, l'eût abandonné à la justice du pays, et que ce misérable eût payé de sa tête ses crimes politiques, tout était dit. Son salut fut

notre perte. Voilà la première cause de la haine des Espagnols contre nous. Les événements de Bayonne y mirent le comble. Un peuple honnête et brave a horreur de la perfidie et du mépris ; et, en cette circonstance, jamais nation ne fut traitée avec une perfidie plus insultante et un pareil mépris.

Si Napoléon avait compris l'Espagne, il pouvait la rendre l'auxiliaire le plus utile à sa puissance, et son influence y eût été durable et sans bornes. La faiblesse du monarque assurait son obéissance, tandis que les sentiments de fidélité de la nation envers son souverain garantissaient son concours empressé à seconder toutes ses entreprises. Le vieux roi, esclave d'un favori, ne pouvait plus régner ; mais Ferdinand était l'objet de la confiance publique, et sur sa tête reposaient toutes les espérances de l'avenir. Ce prince sollicitait, comme la plus insigne faveur, d'épouser une nièce de Napoléon. Dès lors, il s'unissait intimement à la nouvelle dynastie, et se consacrait à la servir. Une action plus ou moins directe de Napoléon eût contribué à régulariser l'administration et à rendre à cette monarchie une vie et une puissance qui eussent été employées à son profit. Une idée funeste s'empara de son esprit, et il fit bien plus que de réaliser la fable de la *Poule aux oeufs d'or ;* car ce ne fut pas seulement une source de richesses qu'il tarit, mais un torrent de maux qu'il fit surgir. Les intérêts d'un frère dont il voulait faire un esclave, et qui résista ouvertement à ses volontés, l'incertitude d'un avenir sombre et chargé de tempêtes, l'emportèrent sur un ordre de choses tout fait, dont les fruits étaient assurés et prêts à être récoltés. Il brisa lui-même, de ses propres mains, les liens qui lui attachaient le peuple espagnol et le livraient à sa merci. Enfin, en lui enlevant son souverain, il ouvrit devant lui un vaste champ où ce peuple brave put se livrer à ses inspirations généreuses et patriotiques. Avec une politique habile, une conduite loyale, Napoléon eût eu la possession des trésors des Indes, la disposition de vaisseaux et de nombreux soldats, qui, associés à nos destinées et soumis au mouvement de l'époque, seraient devenus dignes de figurer dans nos

rangs. Au lieu de cela, l'Espagne a donné aux peuples l'exemple de la résistance, est devenue le tombeau d'armées innombrables, et la cause principale de notre ruine et des revers qui nous ont accablés. Mais, après avoir, comme à plaisir, créé cette résistance qui devait nous être si funeste, Napoléon n'a rien fait pour la vaincre, et, au contraire, a semblé se livrer aux soins de diminuer les chances d'y parvenir. L'extrême division des commandements, à laquelle il n'a jamais voulu renoncer, les rivalités de toutes espèces qu'il n'a jamais su réprimer, son absence d'un théâtre où seul il pouvait faire le bien, son refus habituel d'accorder les secours et les moyens les plus indispensables, son obstination constante à fermer les yeux à la lumière, et les oreilles à la vérité; enfin, la manie, à laquelle il n'a jamais voulu renoncer, de diriger de Paris les opérations dans un pays qu'il n'a voulu ni étudier ni comprendre, ont complété la masse de maux dont les meilleures armées de l'Europe devaient être enfin les victimes. J'en dévoilerai bientôt le tableau.

L'arrivée de Joseph à Madrid sous des auspices si funestes, avec un petit nombre de troupes, ne pouvait guère imposer. Par une fatalité toute particulière, ces troupes, uniquement composées de corps provisoires formés de conscrits pris dans tous les dépôts avec de vieux officiers, ne correspondaient en aucune manière à l'idée que les Espagnols s'étaient faite de cette armée française victorieuse de l'Europe, et ils eurent bientôt pour celle qu'on leur montrait un sorte de mépris. Un détachement envoyé sur Valence, sous les ordres du maréchal Moncey, et qui fut battu à cette énorme distance de Madrid, fut obligé de revenir précipitamment. Enfin, le désastreux évenement de Baylen, où l'incapacité dans la conduite des troupes fut encore surpassée par la lâcheté, le pillage et le brigandage, tout cela produisit une commotion dans les esprits, dont les effets se firent sentir aux extrémités de l'Espagne. Le peuple espagnol, passionné de sa nature, affranchi des langes dans lesquels il avait gémi si longtemps, livré à lui-même, s'abandonna aux élans d'un patriotisme brûlant qui lui donnait, pour

ainsi dire, l'occasion de se réhabiliter aux yeux de l'Europe. On connaît sa fierté poussée jusqu'à l'excès et au ridicule; on conçoit l'effet produit sur lui par des succès universels qui faisaient triompher les sentiments les plus nobles et les plus légitimes; dès ce moment, on eut à combattre toute une nation.

Joseph évacua Madrid et se retira sur l'Èbre, où il dut attendre du secours. L'Empereur parut à la tête de la grande armée, la même qui avait donné des lois à l'Europe. Excepté le corps de Davoust, resté en Allemagne, l'armée d'Italie et celle de Dalmatie, c'était toute l'armée française. On eut bientôt battu l'armée espagnole à Burgos et à Tudela; on marcha sur Madrid, on attaqua Saragosse, on couvrit en un moment tout le nord de l'Espagne de troupes, et tout rentra dans la soumission.

Junot avait été dirigé, dès le mois d'octobre 1807, sur le Portugal. Cette opération, faite de concert avec l'Espagne, avait pour objet apparent un partage; on devait faire des Algarves un royaume pour le prince de la Paix. Ce n'était qu'un piége; la suite l'a prouvé. Junot, entré à Lisbonne sans coup férir, le 24 novembre, le jour même où le prince régent en était parti pour se rendre au Brésil, envoya en France une partie de l'armée portugaise, sous le commandement du marquis d'Alorna, le général le plus distingué du pays.

Junot, institué gouverneur du Portugal, y établit, suivant l'ordre de l'Empereur, de fortes contributions. La forme suivie blessa le peuple portugais plus encore que l'énormité de l'impôt. Le décret impérial fixait cent millions pour le rachat des terres; comme si un peuple qui avait reçu l'armée française au nom de l'amitié et de l'alliance pouvait se considérer comme en état d'esclavage et avoir perdu ses propriétés et ses biens. Mais des actes de cette nature procuraient à Napoléon des moyens d'entretenir nos immenses armées, et aussi des satisfactions d'amour-propre, auxquelles il était sensible avant tout.

Lorsque les insurrections éclatèrent en Espagne, le Portugal resta tranquille; mais une armée anglaise, plus forte que l'armée française, vint à son secours et débarqua. Junot lui livra bataille à Vimieiro; il fut battu,

et la convention de Cintra ramena l'armée française en France, où elle fut débarquée.

L'armée anglaise, commandée par sir John Moore, après avoir reconquis Lisbonne, déboucha du Portugal et marcha sur Salamanque. L'Empereur, après avoir battu et détruit l'armée espagnole à Tudela et à Sommo-Sierra, était entré à Madrid. Informé pendant une revue du mouvement de l'armée anglaise, il se mit le soir même en marche pour aller la combattre; mais, à son approche, elle se retira, repassa l'Esla, et fit sa retaite sur la Corogne. Ces événements se passèrent dans le courant de janvier 1809. Pendant cette poursuite de l'armée anglaise, l'Empereur reçut de Paris les renseignements les plus positifs sur les préparatifs des Autrichiens et leur prochaine entrée en campagne contre nous. Napoléon se décida à revenir en France immédiatement, afin de tout disposer pour leur résister, et il chargea le maréchal duc de Dalmatie de poursuivre les Anglais à la tête du deuxième corps d'armée, et de les forcer à opérer leur rembarquement.

L'armée anglaise, dont la composition et l'organisation n'ont aucun rapport avec celles de l'armée française, dont les moyens d'administration sont si étendus, que jamais elle n'éprouve la moindre privation, forcée à une marche rapide dans les montagnes pendant l'hiver, lorsque rien n'avait pu être préparé pour satisfaire à ses besoins, aurait été détruite si elle eût été poursuivie avec vigueur. On se contenta de la suivre; on n'osa pas l'attaquer sérieusement en avant de la Corogne, où elle avait pris position, et elle échappa comme par miracle à une destruction presque assurée.

L'armée anglaise, embarquée, fut transportée de nouveau à Lisbonne; elle s'y réorganisa et pourvut à la défense du Portugal, que Soult eut ordre d'envahir par le littoral. C'était une marche difficile; arrivé à Oporto, après avoir battu des milices portugaises, il s'arrêta. Enfin, attaqué par les Anglais sur le Duero, et surpris, ayant perdu sa principale et meilleure communication avec l'Espagne, il évacua précipitamment le Portugal,

n'emmenant avec lui que les débris de son armée et abandonnant la totalité de son matériel.

Le maréchal Ney, de son côté, à la tête du sixième corps, avait envahi les Asturies; informé de la catastrophe de Soult, il accourut en Galice à son secours pour le recueillir.

Pendant ces événements, la place de Saragosse, assiégée, s'était rendue. Sans vouloir diminuer le mérite de cette défense, elle a cependant été trop vantée. Une immense population fanatique s'y était jetée; abondamment pourvue de tout, elle comptait plus de soixante mille défenseurs, tandis que l'armée assiégeante, sur les deux rives de l'Èbre, ne s'est jamais élevée à trente mille hommes. Cette garnison avait plus d'hommes qu'elle ne pouvait en employer; ainsi les pertes journalières lui importaient peu; et, si on pense aux ressources que donnaient, pour des fortifications improvisées, les vastes couvents d'Espagne, si on réfléchit aux prédications journalières qui soutenaient le fanatisme uni à un patriotisme naturel aux Espagnols, on expliquera facilement cette résistance, dont le terme fut cependant un grand soulagement pour l'armée française.

Les événements dont je viens de faire une revue rapide nous amènent naturellement à l'époque où Wellington marcha sur Talavera. En ce moment, une armée espagnole, commandée par Cuesta, venait de la Manche et menaçait Madrid. L'Empereur, en pleine opération en Allemagne, avait, pour imprimer plus d'ensemble aux opérations en Espagne, donné le commandement de trois corps, les deuxième, cinquième et sixième, qui faisaient la principale force de l'armée, au maréchal Soult. On a vu plus haut le récit du mouvement opéré sur le Tage, en passant par le col de Baños et traversant la Tietar, le danger couru par l'armée anglaise prise à dos, et la facilité qu'avait eue Soult de lui causer un désastre semblable à celui qu'il venait d'éprouver; il pouvait, en passant le Tage, lui enlever tout son matériel, la poursuivre à outrance et la détruire, entrer à Lisbonne et finir la guerre; mais il manqua à sa destinée. La fortune de

la France pâlit devant celle de Wellington. Celui-ci échappa comme par miracle au plus imminent péril.

Soult attendait avec une grande anxiété des nouvelles de l'Empereur. Il redoutait tout à la fois et la manière dont il envisagerait son équipée d'Oporto, et le jugement qu'il porterait sur le misérable parti qu'il avait tiré de si grandes forces mises entre ses mains, et dans des circonstances si favorables. Napoléon garda le silence; la clémence lui parut préférable à la sévérité et à l'éclat. Toutefois il donna à Soult les fonctions de major général de Joseph, ce qui annulait son pouvoir. Mais cet arrangement ne faisait pas le compte de Soult; l'intérêt de son avenir lui commandait d'occuper les esprits par de nouvelles entreprises. Dans le courant de janvier 1810, il persuada à Joseph d'envahir le midi de l'Espagne et de passer la Sierra Morena, conseil funeste, entreprise désastreuse en ce moment! Joseph céda à la pensée de voir accroître ses ressources et de lever des contributions. Quant à Soult, il calculait qu'après avoir pris ce grand pays, il serait nécessaire de l'y laisser pour commander. Une considération toute personnelle fit donc entreprendre cette déplorable expédition, comme, dit-on, la fenêtre de Trianon détermina Louvois à faire déclarer la guerre aux Hollandais par Louis XIV.

L'armée française, toute nombreuse qu'elle était, se trouvait à peine suffisante pour combattre l'armée anglaise et conserver en même temps la portion de l'Espagne qu'elle avait d'abord envahie, et dont toute la population était ouvertement hostile. Suchet, successeur de Lannes en Aragon, après la prise de Saragosse, avait à pacifier le pays, à conquérir les places de la Catalogne et du royaume de Valence. Joseph, avec l'armée du Centre, avait battu l'armée espagnole à Ocaña; mais les forces ennemies, dans la Manche, se rétablissaient peu après avoir été dispersées. En occupant le reste de l'Espagne, on étendait l'armée française comme un faible réseau sans force, sur une surface immense, et le moindre choc pouvait le rompre et le détruire. C'était substituer la faiblesse à la force, et ajouter des embarras de toute espèce à des difficultés déjà assez grandes.

Cette opération aurait pu être justifiée si elle eût donné la possession de Cadix, ville importante, foyer de la résistance nationale. Elle était imprenable pour nous, qui n'étions pas les maîtres de la mer, à moins d'une surprise; mais cette opération fut si mal conduite, menée si mollement, avec si peu de prévoyance et d'activité, que le duc d'Albuquerque eut le temps d'aller l'occuper avec les troupes de l'Estramadure, pendant que Joseph recevait des hommages à Séville. Le général espagnol entra à Cadix la veille même du jour où les Français se présentèrent à ses portes. Ensuite, par un faux calcul, on voulut la menacer d'un siége; on accumula dans le voisinage des travaux de fortification et des batteries de gros calibre, qui attachèrent sur la rive, en face de cette ville, un corps d'armée considérable. Dès ce moment, ce corps d'armée ne bougea plus et devint étranger aux opérations et à la guerre proprement dite, jusqu'à ce qu'enfin une série de revers, amenés en partie par cette occupation inopportune, força à évacuer d'abord cette partie de l'Espagne, et, bientôt après, tout le reste.

C'est pendant la campagne de 1809, si célèbre par les batailles de Ratisbonne et de Wagram, et au commencement de 1810, qu'eurent lieu ces derniers événements en Espagne, c'est-à-dire l'évacuation du Portugal, la bataille de Talavera et la conquête de l'Andalousie jusqu'aux portes de Cadix.

L'incapacité de Joseph dans la direction des affaires militaires étant démontrée depuis longtemps, et un centre de direction étant nécessaire, l'Empereur reconnut la nécessité de sa présence pour frapper un grand coup, entrer à Lisbonne et chasser les Anglais de la Péninsule. En conséquence, de grands renforts furent envoyés à tous les corps d'armée; et, au printemps, l'armée de Junot, qui avait évacué le Portugal, après avoir été réorganisée et considérablement augmentée, retourna en Espagne et rentra en ligne sous le nom du huitième corps. En aucun temps et nulle part, la présence de l'Empereur n'avait été aussi urgente. La quantité des troupes appelées à concourir aux opérations; les prétentions de ceux qui les commandaient; la présence de Joseph, qui n'était ja-

mais un appui, mais toujours un obstacle et un embarras toutes les fois qu'il entrait en contact avec les troupes actives; enfin les difficultés qui résultaient de la nature du pays où l'on devait combattre; l'inimitié du peuple; la valeur et les moyens matériels de l'armée anglaise, toutes ces considérations devaient faire passer par-dessus les motifs qui l'éloignaient de l'Espagne, et le décider à venir diriger lui-même cette campagne.

Il en fut cependant tout autrement. Son divorce prononcé donna lieu à un nouveau mariage; et ce mariage, contracté avec une archiduchesse, devint bientôt le précipice, le gouffre où s'engloutit la fortune de Napoléon. D'abord il l'empêcha de commander pendant cette campagne; ensuite il exalta chez lui un orgueil qui, depuis longtemps, dépassait cependant les bornes de la raison. Une folle confiance en fut la suite; et, s'étant mis, en 1812, à la discrétion de l'Autriche, on sait ce qui en résulta.

L'Empereur se décida donc à rester à Paris, et, en retirant tous les pouvoirs militaires à Joseph, il choisit Masséna pour le remplacer. J'ai déjà dit que la première qualité d'un général d'armée est d'inspirer la confiance à ses troupes, et, sous ce rapport, le choix de Masséna était bon pour le début; mais le choix ne doit pas être fait pour un seul jour; car, si le général qui électrise les soldats à son arrivée n'est pas capable de la conduite d'une guerre, si ses opérations ne répondent pas à l'opinion qu'on a de lui, la confiance disparaîtra bientôt. Masséna, véritable général de bataille et sublime le jour de l'action, n'était point un général de manœuvres, ni un général capable d'administrer, de calculer ou de prévoir. Jamais il n'avait eu ces qualités, et déjà il n'était plus lui-même. Ce choix était donc mauvais. Après les premières opérations, chaque jour en apporta de nouvelles preuves.

Masséna, nommé dans le courant d'avril 1810, se rendit immédiatement à l'armée. L'Empereur mit sous son autorité tout le nord de l'Espagne, les troupes d'occupation chargées de la conservation de ces provinces, et, en outre, l'armée active, composée des deuxième, sixième

et huitième corps d'armée, commandés par le général Regnier, le maréchal duc d'Elchingen et le duc d'Abrantès. Le deuxième corps, qui était alors sur la rive gauche du Tage, dut y rester jusqu'à nouvel ordre, et les sixième et huitième corps formèrent, pour le moment, les forces dont il disposait.

Ces deux corps se composaient de soixante-douze bataillons et de quarante-six escadrons, formant cinquante-neuf mille six cent soixante-cinq hommes, dont dix mille cent quatre-vingt-dix-huit de cavalerie. L'artillerie et les équipages avaient cinq mille neuf cent quarante-deux chevaux et mille dix-neuf voitures de toute espèce.

Les instructions données à Masséna furent de menacer le Portugal et de préparer son invasion en s'emparant de Rodrigo, Astorga et Almeida; de tenir en échec l'armée anglaise sur la Coa, et de la suivre dans le cas où elle passerait sur la rive gauche du Tage et irait se joindre à la deuxième division, détachée sous Elvas. Pour remplir la première partie de ces instructions, Masséna fit assiéger Astorga par le huitième corps. Cette place se rendit. Les Espagnols insurgés furent rejetés en Galice, et ce débouché se trouva observé et gardé. Le sixième corps fit le siége de Rodrigo. Cette place capitula le 10 juillet, après vingt-cinq jours de tranchée ouverte et seize jours de feu. L'armée anglaise, qui était en présence, campée sur la Coa, n'osa pas tenter de la secourir. Après avoir réparé Rodrigo et disposé l'équipage d'artillerie pour un nouveau siége, l'armée française se porta sur Almeida. Les Anglais prirent position en arrière, et la tranchée s'ouvrit contre cette place. Après deux jours de feu, l'explosion du magasin à poudre ayant désorganisé sa défense, elle capitula. L'armée française en prit possession le 27 août. L'armée anglaise, qui, pendant le siége, était restée à portée, fit, après la reddition, sa retraite sur Celorico.

Le même jour, 15 septembre, le sixième corps se mettait en mouvement pour se porter également sur Celorico, et, le 16, le huitième corps, suivi de la cavalerie de réserve, passait la Coa pour se porter sur Pinell et suivre le mouvement général. Pendant ce temps, le

deuxième corps, fort de quinze mille hommes, s'était réuni à l'armée. L'ennemi, à l'approche de l'armée française, fit sa retraite sans combattre; il se dirigea sur Viseu et Coïmbre. Sur cette route, lorsqu'on a traversé la montagne d'Alcoba, on trouve, à quelques lieues de distance, le chemin barré par la montagne de Busaco, montagne ardue, escarpée par sa droite et d'une grande hauteur, et contre-fort de la montagne d'Alcoba. Le 16 septembre, on y rencontra l'armée anglaise. Cette position menaçante étant mal reconnue, on ignora les circonstances qui en diminuaient la force. Or cet escarpement de la partie méridionale de la montagne au-dessus duquel la droite de l'armée anglaise était postée se continue un certain temps sur son front, puis il diminue et finit par disparaître, la gauche de la montagne se liant par d'autres contre-forts avec l'Alcoba, et le vallon s'élevant insensiblement et aboutissant à un plateau, qui se trouve de niveau avec la montagne même de Busaco, sur laquelle l'armée anglaise était postée. Cette position n'avait donc qu'une force apparente, puisque le plus léger mouvement de flanc, fait à droite, tournait toutes les difficultés et faisait arriver sur l'ennemi sans rencontrer ni escarpement, ni obstacle.

L'Empereur avait ordonné d'attaquer franchement les Anglais, et de profiter de la supériorité numérique de l'armée française pour les détruire; mais il n'avait sans doute pas ordonné de les attaquer dans une position qui, par sa force, rétablissait et au-delà l'équilibre entre les deux armées, et donnait même une supériorité évidente à l'ennemi. Ce fut cependant cette position, telle qu'elle se présentait au premier aperçu, que Masséna se décida à attaquer le 27 septembre, sans l'avoir reconnue, sans l'avoir étudiée, et sans s'être informé des moyens d'éviter les grandes difficultés qu'elle présentait.

Le général Regnier fut chargé, avec le deuxième corps d'armée qu'il commandait, de l'attaque de gauche, attaque principale et précisément dans le lieu le plus escarpé et le plus fort. La division Merle, formée en colonnes serrées par division, et précédée d'une nuée de tirailleurs, gravit cette montagne; son point de départ était

à droite de la Venta de San Antonio; le 31e léger, faisant partie de la deuxième division, commandée par le général Heudelet, la flanquait à gauche ; il était soutenu par une brigade de la deuxième division, commandée par le général Foy. Le sixième corps, placé à droite du deuxième, devait soutenir son attaque, et y concourir aussitôt que le deuxième serait arrivé sur la hauteur, et le huitième corps était en réserve. L'artillerie des deuxième et sixième corps, placée sur le revers des montagnes opposées, battait le flanc de la montagne de Busaco, et devait protéger la retraite des troupes françaises si elles étaient répoussées. Ainsi l'armée française, très-forte en cavalerie, allait combattre sur un champ de bataille où pas un seul cheval ne pouvait se trouver. Elle était très-forte en artillerie, et son artillerie ne pourrait plus servir, quand nos troupes, arrivées sur le plateau, rencontreraient les masses de l'ennemi toutes formées, fraîches, et disposées pour combattre.

Les troupes du deuxième corps s'ébranlèrent, repoussèrent les tirailleurs ennemis qu'elles trouvèrent au milieu de la montagne, et, après une marche dont les difficultés ne peuvent s'exprimer, au milieu des rochers et des arbustes qu'il fallait traverser, et un combat de plus d'une heure au pas de charge, elles arrivèrent sur la sommité. Là, elles trouvèrent l'ennemi tout formé. Un premier effort culbuta sa première ligne. Les troupes sont grandies, à leurs propres yeux, de tous les obstacles qu'elles ont vaincus. Mais il y a des limites qu'on ne peut dépasser, et on les rencontra ici. La deuxième ligne anglaise avança, soutenue de toute l'artillerie, et les troupes françaises furent écrasées; généraux, colonels, chefs de bataillon, capitaines de grenadiers, tous furent tués ou blessés, et, au bout d'un quart d'heure, il fallut rétrograder. Cette montagne, qu'on avait mis une heure à gravir, fut parcourue, en descendant, en moins de dix minutes. Le sixième corps s'étant faiblement engagé, fit des pertes moindres; mais, en somme, l'armée reçut là un rude échec : elle eut huit mille hommes hors de combat; et elle perdit, plus que cela, la confiance aveugle qui jusque-là l'avait animée.

Le lendemain, un malheureux paysan que l'on rencontra, dit, de lui-même, qu'en marchant par la droite, l'on arriverait sur le plateau sans obstacle, et l'on tournerait la position. On suivit son conseil, et l'armée anglaise, sans perdre un moment, fit sa retraite sur Coïmbre. Cette anecdote fut connue, et les soldats appelèrent ce mouvement la manœuvre du paysan. Cette bataille de Busaco, si légèrement donnée, et livrée d'une manière si extravagante, sera un objet de critique éternel pour Masséna et pour les généraux qui dirigèrent cette opération. On n'est pas digne de commander d'aussi braves soldats quand on en fait un si mauvais usage et quand on les emploie si inconsidérément. On assure même que Masséna fut, pendant cette journée, occupé et pour ainsi dire absorbé par d'autres soins indignes d'un vieux soldat comme lui.

Arrivé devant Coïmbre, on rencontra une arrière-garde qui, après un léger combat, évacua cette ville. L'armée anglaise continua son mouvement pour aller occuper les lignes qu'elle avait fait construire pour couvrir la ville de Lisbonne. L'armée française la suivit, après avoir laissé dans Coïmbre une faible garnison, et ses blessés qui étaient en grand nombre. Mais la route ouverte par l'armée se refermait après son passage. Des corps francs, des milices, avaient pris les armes, et, guidées par des officiers anglais, elles interrompaient déjà nos communications avec l'Espagne ; elles enlevaient les détachements et les hommes isolés ; aussi arriva-t-il que, à peine l'armée éloignée, les milices reprirent Coïmbre, et firent prisonniers les blessés et les troupes de la garnison. C'était le commencement de tous les maux et de tous les désastres qui attendaient l'armée française.

De tout temps, le système de défense des Portugais a été d'évacuer leurs habitations à l'approche de l'ennemi. Leur organisation militaire, qui exerce son action sur toute la population, est très-favorable à cette mesure. Déjà, dans l'invasion de 1762, ils avaient agi ainsi. En 1810, pas un seul individu ne fut trouvé dans les villes ; la désolation et le silence de la mort précédaient partout l'armée française. On arriva enfin devant

les lignes de Lisbonne; on s'établit en face à portée de canon, la gauche à Villafranca, le centre à Alenquer, la droite à Atto, et le quartier général à Alenquer. L'effectif ne s'élevait plus qu'à quarante mille hommes d'infanterie et huit mille chevaux.

Pendant ces mouvements, le maréchal duc de Dalmatie, qui n'avait plus d'Anglais devant lui (Wellington avait rappelé le général Hill), reçut ordre de prendre l'offensive avec vivacité et de faire diversion pour empêcher les Espagnols, commandés par général la Romana, de suivre le même mouvement; mais il n'en tint compte pour le moment. Le corps de la Romana se rendit à Lisbonne.

Le général Caffarelli vint à Vitoria prendre le commandement des forces de Navarre et de Biscaye. Le général Drouet, avec le neuvième corps, composé de régiments de marche appartenant à ceux de l'armée de Portugal et du midi de l'Espagne, et fort de dix-huit mille hommes environ, vint s'établir à Salamanque, Rodrigo et Almeida, et plus tard il se plaça en échelons entre la frontière et l'armée, et rouvrit la communication avec l'armée de Portugal, qui était interceptée par dix mille hommes de milice réunis à Coïmbre, et occupant cette ville et les bords du Mondego.

Masséna trouva les lignes de Torres-Vedras terminées, garnies d'une immense artillerie et de troupes très-nombreuses. Toute l'armée portugaise y était réfugiée avec l'armée anglaise, et les forces étaient encore augmentées des milices de Lisbonne.

Masséna crut impossible d'y entrer de vive force. Il se contenta de les observer de très près. Peut-être que, sans l'échauffourée de Busaco, il aurait pu tenter la fortune; mais l'ardeur des troupes était calmée et la confiance détruite, circonstances opposées au succès d'une pareille entreprise.

Dans cette situation, Masséna avait plusieurs partis a prendre:

1° Attaquer les lignes;

2° Se retirer sur la frontière du Portugal et s'établir sur Almeida et Rodrigo;

3o Se porter à Oporto et s'établir sur la rive droite du Duero;

4o Passer le Tage, se porter dans l'Alentejo et occuper l'embouchure du Tage en face de Lisbonne.

On a vu que le premier parti ne présentait aucune chance de succès. Par le second, il abandonnait son opération; mais il conservait intacte son armée, couvrait l'Espagne, et attendait, sans fatigues, des circonstances plus favorables pour agir contre les Anglais; la confiance qu'ils auraient prise aurait pu les faire naître. Par le troisième, il conservait une sorte d'offensive, vivait aux dépens de l'ennemi, profitait des ressources que présentait l'importante ville d'Oporto, organisait quelque chose de régulier, tenait ses troupes dans le repos, couvertes par le Duero, et cependant gardait des moyens d'offensive en faisant construire des têtes de pont sur la rive gauche de cette rivière. Mais tout cela n'amenait rien de décisif, attendu que le Portugal entier sans Lisbonne ne vaut pas Lisbonne sans le Portugal. C'est cette ville qui en fait un État de quelque importance. Lisbonne est la tête d'un corps dont le Portugal proprement dit n'est qu'une partie; c'est la tête de la puissance dont les éléments se trouvent à la fois en Europe, en Amérique et en Asie. Ainsi c'était à posséder Lisbonne que tous les efforts devaient tendre. Par le quatrième, il serait entré dans un pays neuf, l'Alentejo, et y aurait trouvé beaucoup de ressources. Manœuvrant dans un pays facile qui convenait à sa nombreuse cavalerie, il prenait poste en face de Lisbonne, gênait l'entrée du Tage et la navigation au moyen de fortes batteries qu'il aurait établies. Placée derrière lui, l'armée du midi de l'Espagne formait sa réserve, et cette partie de l'Estramadure espagnole, qui est fort riche, lui donnait de grands moyens de subsistance. En faisant faire à son arrivée un détachement sur Abrantès, il s'en serait emparé, et ce point, facilement rendu inexpugnable, aussurait le passage du Tage et le retour.

Quand plus tard son armée aurait été renforcée, il serait revenu sur la rive droite, en laissant une partie de ses forces sur la rive gauche pour occuper et défendre

les ouvrages construits à l'embouchure du Tage et en face de Lisbonne. Arrivé devant les lignes, il aurait construit un pont en face d'Alenquer; et, pourvu de tout ce qu'il lui fallait pour vivre, enveloppant Lisbonne, l'armée et l'immense population qui s'y était réfugiée, il eût bien fallu que cette ville se rendît; cette grande question était ainsi décidée.

Au lieu de choisir un de ces quatre partis, Masséna en prit un cinquième qui n'offrait aucune chance de succès, aucun avantage, et qui, en faisant courir chaque jour les risques les plus éminents à son armée, devait amener au bout d'un certain temps sa destruction. Il résolut de ne faire aucun mouvement, et garda sa position.

J'ai dit que toute la population des pays traversés avait fui à l'approche de l'armée française, emmenant ses bestiaux dans les bois et les montagnes, et cachant tout ce qu'elle possédait, vivres, effets, etc. Le pays occupé par l'armée restait donc entièrement désert. Il n'y avait aucun moyen d'administrer régulièrement les ressources qu'il pouvait renfermer. Les habitants n'étant pas là pour obéir à la voix de l'administration et apporter des vivres, les troupes durent aller les chercher, et, comme tout le monde éprouvait les mêmes besoins, chacun de son côté se mit en campagne. Des détachements d'hommes armés et sans armes se formèrent dans chaque régiment, pour explorer le pays et enlever tout ce qu'ils trouveraient. Rencontraient-ils un Portugais, ils le saisissaient et le mettaient à la torture pour obtenir de lui des indications et des révélations sur le lieu ou étaient cachées les subsistances. On pendait *au rouge*, c'était une première menace; on pendait *au bleu*, et puis la mort arrivait. Un pareil ordre de choses amena des désordres de tous les genres, et des soldats ainsi livrés à eux-mêmes employèrent bientôt les mêmes violences pour se procurer de l'argent. D'abord ces recherches et cette maraude s'exercèrent à peu de distance de l'armée; mais bientôt, les ressources s'épuisant, on fut forcé de s'éloigner. Toute cette partie du Portugal fut livrée journellement à un pillage général et systématique. Les

soldats s'éloignaient jusqu'à quinze et vingt lieues. Plus d'un tiers de l'armée se trouvait ainsi constamment dispersé et loin des drapeaux, tandis que le reste semblait être à la discrétion de l'ennemi. J'ai ouï dire au général Clausel qu'il avait vu des bataillons placés en face de l'armée anglaise, à portée de canon, n'avoir pas cent hommes au camp, tandis que les armes étaient aux faisceaux. L'ennemi eût pu, sans courir le plus léger risque, venir s'en emparer. Des hommes isolés étant chaque jour massacrés par les paysans, et des détachements enlevés les pertes devinrent immenses; mais ce qui menaçait davantage encore l'existence de l'armée, c'est que, toute discipline ayant disparu, elle présentait au plus haut degré le spectacle de la confusion et du désordre.

L'armée française, arrivée dans la position de Villafranca le 12 octobre, y resta jusqu'au 14 novembre; une circonspection sans exemple du général anglais pendant tout cet intervalle de temps la sauva de la destruction.

Le 14 novembre, Masséna se décida à faire un mouvement rétrograde pour se rapprocher des provinces qui avaient encore quelques ressources. Il porta une partie de l'armée sur le Zezere et laissa tout le reste en avant de Santarem. Les Anglais le suivirent, mais respectèrent les nouvelles positions prises. Masséna fit construire des bateaux et tout préparer sur le Zezere pour effectuer le passage du Tage; mais il ne tenta rien, et fit plus tard brûler ses bateaux. Enfin, au commencement de mars, son armée étant réduite de plus d'un tiers, il se décida à rentrer en Espagne en passant par Pombal, Redinha, Miranda, Ponte Marcella, Guarda, Sabugal et Alfaiatès. Cette retraite de vingt-sept jours, embarrassée de quinze ou vingt mille ânes, cette retraite faite avec des troupes arrivées à un degré de désordre, de mécontentement et de découragement dont rien ne peut donner l'idée, fut cependant l'occasion de divers combats glorieux, livrés par le maréchal Ney, qui arrêta avec vigueur plusieurs fois l'ennemi au moment où il pressait trop vivement son arrière-garde.

Il y avait un tel désaccord dans les opérations d'Espagne, que c'était précisément le moment où Masséna

était en pleine retraite que le maréchal Soult avait choisi pour entrer en campagne et faire le siége de Badajoz.

Masséna arriva le 31 à Alfaiatès. Son artillerie ne se composait plus que de dix pièces de canon. Les équipages militaires étaient détruits; sa cavalerie démontée, ou composée de chevaux exténués. Il dut repasser la Coa, et venir prendre des cantonnements en Espagne. Pendant cette retraite, Wellington avait détaché le général Hill sur la rive gauche du Tage. Ce qui lui restait de troupes était plus que suffisant pour combattre et vaincre les débris que Masséna avait ramenés. Il passa la Coa, investit Almeida et vint prendre position sur le ruisseau qui coule à Fuentes-de-Oñore. Bessières, commandant dans le nord de l'Espagne, envoya à Masséna des subsistances, et vint à son secours avec de l'artillerie et de la cavalerie de la garde impériale. On attaqua, le 4 et le 5 mai, les Anglais dans leur position de Fuentes-de-Oñore; et, quoique le début de l'attaque eût promis des succès, que la cavalerie eût culbuté la droite des Anglais, comme rien ne fut exécuté d'ensemble, le résultat du combat fut contre nous. Le général Brenier, qui commandait à Almeida, n'espérant plus être secouru, exécuta, par suite des instructions qu'il avait reçues, une des plus vigoureuses résolutions qui furent jamais prises, et un grand bonheur en accompagna l'exécution.

Il fit une large brèche à la place au moyen d'une mine, détruisit en grande partie l'artillerie; et, profitant de l'espace que lui ménageait un investissement mal fait, il traversa l'armée ennemie, et rejoignit l'armée française sur l'Aguada, en passant par San-Felices.

Deux jours après l'affaire de Fuentes-de-Oñore, l'armée étant sous Rodrigo, Masséna me remit le commandement. On vient de voir par combien de vicissitudes, de chances bonnes et mauvaises, on en était arrivée à la plus déplorable situation. Le pays était ruiné et par la guerre et par le pillage exercé par les chefs comme par les soldats. Des griefs privés sans nombre étaient ajoutés aux malheurs des temps et aux torts politiques qu'on avait à nous reprocher. Les Espagnols défendaient

leur souverain, leurs lois, leur honneur, leur propriété, et vengeaient leurs injures et leur ruine. La terre, les rochers, l'air, tout nous était hostile. D'un autre côté, l'armée française, accoutumée pendant si longtemps à la victoire, à la gloire, à l'éclat, à l'abondance des moyens, était bien déchue aux yeux du peuple et à ses propres yeux. Ses revers accumulés, ses désastres, n'étaient pas accompagnés de ces circonstances qui relèvent quelquefois le vaincu à la hauteur du vainqueur par l'éclat du courage et l'énergie de la résistance.

Un pays épuisé et dévasté, l'indiscipline dans les troupes, le mépris de l'autorité, un mécontentement universel, et un désir immodéré de rentrer en France de la part des généraux ; une artillerie détruite en entier et dénuée de munitions ; une cavalerie réduite à peu de chose et en mauvais état ; l'infanterie diminuée de près de moitié : tels étaient tout à la fois le pays dans lequel je devais agir, et l'instrument dont il m'était donné de me servir.

L'armée anglaise, pendant son séjour dans les lignes de Torres-Vedras, s'était reposée, recrutée, et son moral avait beaucoup gagné. L'infanterie portugaise, combinée avec elle, organisée avec des cadres anglais, avait acquis la même valeur que l'infanterie anglaise. Cette armée, alors presque le double de celle qui lui était opposée, et dans les circonstances les plus favorables, a toujours eu, pendant tout le temps que j'ai commandé l'armée française, une supériorité numérique, sur celle-ci, de dix mille hommes au moins, et des moyens matériels à discrétion.

Je ne puis me refuser à mettre ici en opposition la situation respective des deux armées, et à faire ressortir les facilités accordées à l'une, et les difficultés qui étaient le partage de l'autre.

L'armée anglaise, ainsi que je l'ai dit, a toujours eu au moins une supériorité de dix mille hommes. En ce moment, elle était de vingt mille. Elle avait six mille chevaux de bonne cavalerie ; jamais l'armée de Portugal n'en a eu plus de trois mille. L'armée anglaise avait sa solde à jour ; l'armée française ne recevait pas un sol.

L'armée anglaise avait des magasins de vivres en abondance, et jamais le soldat anglais n'a eu besoin de s'en procurer lui-même; l'armée française ne vivait que par l'industrie de ceux qui la composaient. Dans les temps ordinaires, chaque cantonnement fournissait d'abord la subsistance journalière, et, de plus, ce qu'il fallait pour former une réserve. Dans d'autres circonstances, les soldats faisaient eux-mêmes la moisson, battaient le blé, allaient au moulin, etc. L'armée anglaise avait six mille mulets de transport pour ses seuls vivres; l'armée français n'avait d'autres moyens de transport que le dos des soldats, et jamais, pendant le temps que j'ai commandé cette armée, elle ne s'est mise en opération qu'auparavant les soldats n'eussent reçu des vivres pour quinze, dix-huit et vingt jours, qu'ils portaient sur eux. La cavalerie anglaise, couverte par les guérillas, n'avait aucun service d'avant-postes à faire; la cavalerie française en était écrasée. Les courriers, les officiers du général anglais, marchaient seuls et librement; il fallait des escortes de cinquante hommes à tous les nôtres, même pour communiquer entre les cantonnements d'un même régiment.

Le général anglais, ayant la faveur du pays et les guérillas à sa disposition, était informé promptement de tout ce qui se passait, tandis que nous ignorions tout; et sans doute il est arrivé plus d'une fois à Wellington de savoir plus tôt que moi ce qui s'était passé à deux lieues de mon quartier général. Enfin les soldats anglais n'avaient autre chose à faire qu'à marcher et à combattre; les soldats français avaient leurs facultés absorbées par d'autres devoirs, et les combats étaient la récompense et le prix de leurs fatigues. Enfin le général anglais, commandant seul sur la frontière, libre de ses mouvements, disposait sans contestations, suivant ses calculs et ses combinaisons, des moyens puissants qui lui étaient confiés par son gouvernement; la régence portugaise, présidée par un de ses compatriotes, était à ses ordres; les ressources en hommes et en argent du Portugal étaient à sa disposition. Les armées espagnoles, quelque misérables qu'elles fussent, entraient dans son système d'opé-

rations et concouraient au but qu'il se proposait d'atteindre.

Le général français, au contraire, ne commandait qu'une partie des troupes destinées à combattre l'armée anglaise. Obligé de concerter ses mouvements avec ses voisins, dont les sentiments étaient plutôt hostiles que bienveillants, il se trouvait dépendre de leurs caprices et de leur inimitié. Le roi, qui dormait tranquillement à Madrid, à l'ombre de nos baïonnettes, était en guerre ouverte avec les armées françaises. Loin de faciliter leurs opérations, il les contrariait sans cesse; il mettait obstacle à leurs mouvements; il leur enlevait les vivres dont elles avaient besoin, et faisait argent des ressources qui leur étaient destinées.

J'estime l'armée anglaise ce qu'elle vaut, et surtout l'infanterie; c'est, de toute infanterie de l'Europe, celle dont le feu est le plus meurtrier. L'armée anglaise, si chère et si bien outillée, si redoutable quand rien ne lui manque, est une machine bien faite. Tant qu'elle est en bon état, quand rien n'est dérangé, elle remplit bien son objet, peut-être mieux qu'une autre, et elle vaut plus que le nombre de ses soldats ne l'indique. Mais, que l'ordre soit détruit, elle se désorganise d'elle-même. Je suis convaincu que, si, pendant un mois, les soldats anglais avaient dû faire le métier que les soldats français ont fait pendant quatre ans, avant la fin du second mois et sans combats, l'armée anglaise eût cessé d'exister.

Honneur donc à ces soldats héroïques qui ont su résister à de si grandes difficultés, et qui n'exigeaient que deux conditions pour être toujours victorieux et l'objet de l'admiration du monde: avoir des chefs dignes de leur confiance, et ne pas être mis en présence d'obstacles supérieurs aux forces humaines!

C'est dans les circonstances dont je viens de faire le tableau que je pris le commandement et que je commençai la campagne dont je vais raconter la conduite et les détails.

Je rentrai à Salamanque le 13 mai avec la plus grande partie de mes troupes, que j'établis dans un rayon de douze lieues. Je les étendis assez pour qu'elles pussent

vivre convenablement. J'annonçai que je prendrais les dispositions nécessaires pour pourvoir à leurs besoins. Je défendis, sous les peines les plus sévères, la moindre exaction; et, comme le langage le plus éloquent a toujours été l'exemple, j'exagérai pour moi-même la réserve de ma conduite, et au-delà même des usages consacrés par la guerre. Ordinairement, en pays conquis, on est nourri pour rien, et personne, en Allemagne, par exemple, n'a jamais imaginé d'agir autrement. Je déclarai que je payerais rigoureusement tout ce qui me serait fourni. Cette déclaration parut si extraordinaire, que les Espagnols n'y crurent pas. Je tins cependant ma parole, et je ne me suis jamais écarté de cette résolution pendant tout mon séjour en Espagne; mais je tolérai que les généraux en agissent autrement. Mon but, par cette sévérité personnelle, était de faire bien comprendre que je ne souffrirais pas de désordres proprement dits, et la levée illicite de contributions. J'eus l'occasion de montrer ma volonté en faisant des actes de grande sévérité envers des officiers que, cependant, j'aimais beaucoup.

Je détruisis l'organisation des troupes en corps d'armée. Cette organisation, indispensable pour mouvoir de grandes armées, est funeste pour les moyennes, attendu qu'elle met trop de distance entre le général en chef et les troupes, ralentit l'exécution des ordres généraux par la superfétation des grades et des emplois qu'elle consacre; elle amène en outre beaucoup de consommations inutiles. Je fis cesser en un moment le dégoût universel, la passion du retour en France, en annonçant que tout officier, général où supérieur, qui voudrait quitter l'armée, était libre de le faire, et que j'avais pouvoir de lui donner l'autorisation nécessaire. Un petit nombre de généraux profita de cette autorisation; les autres se piquèrent d'honneur, et leur caractère se trouva ainsi retrempé.

Je formai tous mes bataillons à un complet de sept cents hommes, et je renvoyai tous les cadres qui par suite de cette mesure se trouvaient sans soldats. Je divisai les chevaux de toute la cavalerie et de l'artillerie en deux classes: ce qui était disponible, et ce qui pourrait

se refaire. La première partie me donna un escadron par régiment, c'est-à-dire, en tout, de quatorze à quinze cents chevaux. On eut un soin tout particulier des chevaux à refaire; et, en quinze jours, au moyen de quelques secours en chevaux d'artillerie, j'eus deux mille cinq cents chevaux de cavalerie, et trente-six bouches à feu attelées. Un vieux couvent de Salamanque, mis à l'abri d'un coup de main, devint un fort où furent placés en dépôt tous les embarras de l'armée, et des vivres de réserve. On répara et on arma de même les forts de Zamora et de Toro.

J'organisai l'armée en six divisions. Elles s'élevaient, après la réorganisation, au bout de quinze jours de commandement, à vingt-huit mille hommes. Je gardai avec moi le général Regnier, comme mon lieutenant, afin de lui donner, en cas de séparation, le commandement de la portion de l'armée avec laquelle je ne serais pas.

Le rôle qui m'était imposé était défensif. Je devais empêcher l'armée anglaise de pénétrer en Espagne, soit par l'Estramadure, soit par la Castille. Je n'avais pas les forces nécessaires pour combattre seul; mais je les obtiendrais en combinant mes mouvements, soit avec l'armée du nord de l'Espagne, soit avec celle du midi. Ma place naturelle d'attente, d'après cette donnée, devait être dans la vallée du Tage.

Au moment de la retraite de Masséna, Wellington avait détaché la division Hill au secours de Badajoz, que Soult assiégeait; mais, quand il arriva, Badajoz avait capitulé Les Anglais résolurent alors de l'assiéger sans retard, et de profiter de l'état de désorganisation où était l'armée française de Portugal pour reprendre cette place. En conséquence, après l'affaire de Fuentes-de-Oñore, l'évacuation d'Almeida, et notre retour sur la Tormès, Wellington partit avec deux divisions pour se porter sur la rive gauche, laissant le reste de son armée sur la Coa.

Soult, pris au dépourvu, rassembla à la hâte tout ce qu'il put, et, avec dix-sept à dix-huit mille hommes, il marcha au secours de Badajoz. Lord Beresford, qui commandait toutes les troupes opposées, prit position sur l'Albuhera pour couvrir le siége. Soult l'attaqua dans

cette position. Ses troupes, formées en colonnes, firent plier la première ligne et occupèrent la sommité ; mais, arrivées là, exposées à un feu vif, il fallait répondre à ce feu par du feu et se mettre en bataille. Soult, qui, cette fois, comme toujours, était de sa personne à plus d'une portée de canon de l'ennemi, quand ses troupes soutenaient une vive fusillade, ne put leur ordonner de se déployer. Les généraux qui les commandaient n'eurent pas l'intelligence de le leur prescire, et, après avoir éprouvé d'assez grandes pertes, les troupes plièrent, et la bataille fut perdue, quand évidemment, sous tout autre général, elle eût été gagnée. Soult m'écrivit pour me faire part de sa détresse et me demander du secours.

L'armée de Portugal n'avait pas encore achevé sa réorganisation, et l'Empereur, redoutant l'excès de mon zèle, m'avait donné l'ordre de ne faire aucun mouvement, à moins de pouvoir emmener soixante pièces de canon attelées et approvisionnées. Cependant rien ne m'annonçait que je dusse les avoir bientôt. Bessières, peu touché des lamentations de Soult, ne me donnait aucun secours. En agissant avec une extrême vitesse, et couvrant bien mon mouvement par une démonstration sur la Beira, je pensai pouvoir faire ma jonction avec Soult sans que l'ennemi pût s'y opposer, et sauver ainsi Badajoz.

Certes, il y avait de la générosité à moi ; car je connaissais assez le caractère de Soult et les passions qui l'animaient pour être bien convaincu qu'en circonstance pareille il ne viendrait pas à mon secours. Étant mon ancien, la réunion des deux armées me mettrait nécessairement sous ses ordres ; mais il y allait, pour moi, du devoir, et de la gloire des armes françaises. Mes intérêts d'amour-propre n'étant rien, comparés à d'aussi grandes considérations, je me décidai à exécuter mon mouvement.

Depuis douze jours, prévoyant cette opération, j'avais écrit au général Belliard, commandant à Madrid en l'absence de Joseph, en ce moment à Paris, pour lui demander d'envoyer à Talavera, à ma disposition, un équipage de pont qui lui était inutile, six cent mille rations de biscuit, et des munitions de guerre.

Le 3 juin, je me mis en marche à la tête de ma première division et de ma cavalerie légère. Je me portai sur Rodrigo. Sous la protection de cette marche, je fis arriver dans la place un convoi de vivres. J'arrivai le 5, et je débouchai le 6.

La division légère du général Crawfort, cantonnée à peu de distance, se retira pendant la nuit. Je trouvai seulement de la cavalerie, que je fis poursuivre sur Alfaiatès. On s'empara de deux magasins de subsistances.

Pendant ce mouvement, destiné à tromper l'ennemi et à couvrir la marche de l'armée, toutes les autres divisions se portaient sur le Tage, en passant par le col de Baños et Placencia. Le général Regnier, commandant mon avant-garde, composée de deux divisions et de mille chevaux, avait l'ordre de faire construire un pont à Almaraz, au moyen des bateaux attendus de Madrid, et de prendre position en avant du Tage, sur la hauteur de Miravete. Il devait y arriver le 10, l'armée y être le 12, et mon arrière-garde le 13. Après avoir ainsi tout réuni, je pouvais marcher sur la Guadiana. Mon mouvement devant être rapide, les troupes anglaises restées dans la Beira, en supposant qu'elles fissent un mouvement parallèle aussitôt qu'elles seraient informées du mien, ne pouvaient pas arriver à temps pour mette obstacle à ma jonction avec l'armée du Midi. Les bateaux, vivres et munitions attendus de Madrid n'arrivèrent qu'en partie et peu exactement, ce qui retarda notre passage d'un jour. Cependant, le 17, la jonction était faite. Mon avant-garde arrivait à Merida, et, le 18, j'y entrais de ma personne avec toute mon armée.

Là, je trouvai Soult, qui, peu accoutumé à cette conduite de bon camarade, malheureusement si rare en Espagne, était dans l'ivresse de la joie et de la reconnaissance. On verra plus tard comment, peu de jours après, il tenta de me la prouver. Nous nous concertâmes pour attaquer l'ennemi s'il restait devant Badajoz; mais, ayant trop peu de monde pour oser tenter de résister, il leva le siége, et nous fîmes notre entrée dans cette place le 20 juin. Les moments pressaient; trois brèches étant praticables, le général Philippon, son gouverneur, n'avait

plus que peu de jours à se défendre. Cette armée de Portugal, un mois auparavant si désorganisée, si découragée, si peu capable d'agir, avait retrouvé déjà sa vigueur, son élan et sa confiance. Si elle eût eu à combattre, je ne doute pas qu'elle n'eût fait des prodiges.

Cette levée du siége de Badajoz, obtenue dans des circonstances difficiles, et lorsque l'Empereur était si loin de croire à la possibilité, pour l'armée de Portugal, de se mouvoir et d'agir, fut un grand service rendu. La rapidité extrême avec laquelle ce mouvement fut opéré en fit disparaître tout le danger. Le maréchal Soult et moi, nous convînmes de faire l'un et l'autre, avec notre cavalerie, des reconnaissances sur l'armée anglaise. Il se porta sur Elvas, et moi sur Campo-Maior. Nous ramenâmes quelques prisonniers. L'infanterie se retira à notre approche. Trois divisions anglaises seules étaient en présence; mais j'acquis la certitude que toute la partie de l'armée restée dans la Beira, sous le commandement de lord Spencer, arrivait en toute hâte pour passer sur la rive gauche, et se réunir aux troupes qui s'y trouvaient déjà.

Cette disposition de l'ennemi me décida à rester sur la Guadiana tout le temps nécessaire pour assurer l'approvisionnement de Badajoz, et en réparer les brèches. Mes troupes furent réparties sur les deux côtés de la rivière, et mon quartier général établie à Merida. J'imposai à chacun des régiments de mon armée l'obligation de récolter et de transporter à Badajoz une quantité de blé déterminée, ce qui, réuni aux autres moyens employés par l'administration, compléta dans un temps assez court l'approvisionnement de cette place.

J'avais, sur le caractère du maréchal Soult, la conviction commune et conforme à sa réputation; ainsi j'avais peu de confiance dans sa loyauté. Junot, avec lequel j'ai toujours été très-lié depuis ma première jeunesse, et qui avait un véritable et profond attachement pour moi, m'avait dit, au moment où nous nous séparions en Castille: ,,Tu vas avoir de fréquents rapports avec Soult. Vos points de contact seront multipliés. Défie-toi de lui; agis avec prudence; prends tes précautions; car, je t'en donne

l'assurance, s'il peut, à quelque prix que ce soit, appeler sur toi de grands malheurs, il n'y manquera pas! C'est parce que j'ai eu l'occasion de le bien connaître que je t'en avertis.“

Nous étions à Badajoz depuis quatre jours lorsque Soult vint un matin chez moi. Il m'annonça qu'il venait de recevoir des lettres d'Andalousie qui lui donnaient de vives inquiétudes; des partisans, sortis des montagnes de Ronda, avaient menacé Séville; il allait partir pour y retourner, et ne pouvait se dispenser d'emmener ses troupes, comptant sur moi pour veiller sur Badajoz et pourvoir aux besoins de cette place. Cette nouvelle inopinée, que rien n'avait fait pressentir, cette crainte de guérillas si ridicule, le ton dont ce récit me fut fait, tout me frappa, et à l'instant même l'avis de Junot revint à mon esprit, et je me dis: „Voilà un homme qui, pour prix du service que je lui ai rendu, veut me mettre dans la position la plus critique, me réduire à me faire battre par l'armée anglaise, et à voir tomber Badajoz sous mes yeux.“ Je lui répondis:

„Monsieur le maréchal, je partage vos sollicitudes pour l'Andalousie; mais les événements qui vous y appellent me paraissent moins pressants que ce qui se passe devant nous. Allez, si vous le croyez utile, à Séville; mais laissez vos troupes ici. Vous le savez, l'armée anglaise tout entière se rassemble, et l'armée que je commande n'a pas une force suffisante pour la combattre seule. La réunion de nos moyens est indispensable. Il faut que le cinquième corps et la cavalerie de l'armée du Midi soient réunis à l'armée de Portugal pour établir la balance. Laissez donc à mes ordres ces deux corps, et je resterai avec l'armée de Portugal sur la Guadiana jusqu'au moment où Badajoz sera réparé, approvisionné et complétement en état de se défendre; mais, si vous emmenez ces troupes, et je vais envoyer des officiers résider dans leurs cantonnements pour être informé de ce qui se passera, si elles partent, à l'instant même je repasse le Tage; comptez sur la vérité de ma déclaration et sur ma résolution invariable.“

Le calcul odieux de Soult fut ainsi déjoué. Par ar-

rangement, il emmena seulement une brigade de cavalerie légère.

Je remplis les engagements que j'avais pris ; je pourvus avec le plus grand soin aux besoins de Badajoz ; et, cette tâche remplie, j'allai prendre, dans les premiers jours de juillet, une position centrale, pour être à même de défendre à la fois les provinces du midi et celles du nord de l'Espagne.

J'établis mon quartier général à Navalmoral, mauvais petit village de la vallée du Tage, à l'embranchement de routes qui de Placencia et de Truxillo vont à Madrid.

Je fis fortifier par une double tête de pont le passage du Tage à Almaraz. La tête de pont de la rive gauche, plus grande que l'autre, embrassait une assez grande hauteur, sur laquelle était un réduit. Tout fut revêtu en maçonnerie, fraisé et palissadé. On entrait dans le réduit seulement par un pont-levis. Comme le plateau de l'Estramadure, à ce point, est très-élevé, et qu'il faut gravir au milieu des rochers pendant fort longtemps pour y parvenir, je fis faire deux ouvrages en maçonnerie pour défendre le col de Miravete, par où il faut déboucher. Un premier, très-voisin du col, battait par son artillerie le seul passage praticable pour les voitures; un autre, composé seulement d'une tour placée sur un pic, couvrait contre l'action des hauteurs voisines les batteries inférieures. Ces deux postes fermés, approvisionnés de vivres et d'eau, pouvaient être conservés, quoique enveloppés par l'ennemi. Leur objet principal était de servir de poste avancé à la tête de pont et de l'empêcher d'être attaquée à l'improviste avec du canon.

J'établis ma première division à Truxillo, avec ma cavalerie légère. Ce poste voyait tout ce qui se passait dans l'Estramadure. L'ennemi se présentant en force, elle devait se rapprocher, et au besoin repasser le Tage.

J'occupai la vallée du Tage et la Verra de Placencia avec trois divisions. La deuxième division occupait la province d'Avila; la sixième, Placencia, et le pied des

montagnes jusques et y compris l'entrée de la Sierra de Gata et le col de Baños. Ainsi, par ma droite, j'observais ce qui se passait dans la Vieille-Castille et sur la Tormès, et mon front était couvert par l'Alagon, et une avant-garde placée à Galisteo. Les cantonnements des troupes étaient assez étendus pour qu'elles pussent bien vivre.

J'observais un front immense, et, cependant, en peu de marches, toute mon armée pouvait être rassemblée pour combattre, soit devant le débouché de Coria, soit en Vieille-Castille, soit en Estramadure. Enfin une bonne tête de pont, construite sur le Tietar, devait m'assurer les moyens de passer cette rivière et de manœuvrer sur l'une et l'autre de ses rives.

Pendant mon séjour sur les bords de la Guadiana, j'eus la première pensée des moulins portatifs, que, plus tard, je fis donner à l'armée. Nous avions du grain en abondance; les moissons étaient sur pied; des magasins, trouvés à Almendralejo, se trouvaient encore remplis, et cependant l'armée souffrait de la disette par l'insuffisance des moyens de mouture. Je fus obligé de régler moi-même la manière dont les moulins seraient répartis et le temps pendant lequel chacun pourrait en disposer. L'idée des moulins portatifs me vint à l'esprit; et, aidé d'un excellent ouvrier, fort habile mécanicien, appelé Gindre, armurier du 50e régiment, je fis faire une série d'expériences en prenant pour point de départ les moulins à café. Le problème à résoudre était celui-ci:

1° Faire des moulins à bras assez légers pour qu'au besoin un soldat puisse les porter;

2° Le moulin devait pouvoir être tourné par un seul homme;

3° Il devait donner de la belle farine et suffire, par un travail de quatre heures, aux besoins d'une compagnie.

Après beaucoup d'essais et de tâtonnements, on finit par obtenir une solution satisfaisante. Toutes les conditions imposées furent remplies. Les moulins, du poids de trente livres, donnaient trente livres de farine par

heure. Un seul homme pouvait les manœuvrer. J'en fis construire à raison d'un par compagnie. Dans le cas où les moyens de transport des régiments auraient manqué, on devait consacrer un homme par compagnie à les transporter en le faisant sortir des rangs. Le jour où l'armée a eu les moulins, elle a vécu avec beaucoup moins de difficultés; mais on n'était pas parvenu à donner aux meules la dureté nécessaire, et elles s'usaient promptement. Depuis, ces moulins ont été perfectionnés; les meules sont à l'épreuve d'un long usage et peuvent être facilement remplacées. Le modèle en existe au Conservatoire des arts et métiers.

Je veux entrer ici dans quelques détails sur l'importance qu'il y aurait à adopter l'usage des moulins portatifs pour toute l'armée, en temps de paix comme en temps de guerre, et des immenses bienfaits qni en résulteraient pour l'art de la guerre.

Quand la main-d'œuvre est rare et chère, il y a de l'avantage à se servir de machines puissantes dans les manufactures et à centraliser les travaux. Quand la main-d'œuvre est surabondante et ne coûte rien, il vaut mieux suivre un système absolument opposé. En reportant les travaux du centre à la circonférence, on les rend plus faciles, et, en chargeant chacun du travail dont le résultat lui est applicable, on est sûr de son exactitude et de son zèle à l'exécuter.

Cela posé, il est évident que l'on peut disposer de la main-d'œuvre des soldats sans inconvénient, et qu'il y a avantage pour eux en leur donnant, en indemnité, le prix qu'il en coûte aujourd'hui pour faire le travail dont ils seraient chargés. Pourquoi, en campagne, les soldats ne manquent-ils jamais de soupe quand ils ont à leur disposition du pain, de la viande et des marmites? C'est qu'ils la font eux-mêmes. Si un intendant avait imaginé de s'en charger par économie et pour toute une division; si même un colonel avait eu la même idée pour tout son régiment, jamais, dans les mouvements, les soldats ne pourraient en manger. Je veux appliquer au pain le principe de la soupe, et le soldat n'en manquera

jamais. A une objection que, les ordonnances ayant prescrit une extraction du son, cette opération complique la fabrication, je réponds que les expériences faites m'ont prouvé l'inutilité de l'extraction du son, avec du blé même de médiocre qualité. Pourvu que celui-ci soit pur et propre, le pain est toujours bon. Quand l'administration donne du mauvais pain, le soldat doit nécessairement l'accepter et le manger, sous peine de mourir de faim, parce que le moment de la consommation est immédiat. Quand on lui donne du blé rempli de poussière et mêlé avec toute autre chose, on peut le nettoyer avant de s'en servir, et le soldat mangera alors toujours de bon pain. Ainsi, sous ce rapport, sa condition sera améliorée. Elle le sera encore par l'indemnité de travail qu'il recevra, soit en argent, soit en augmentation des rations; mais voyez quel sera le sort de l'administration : la simplification, et, en temps de guerre même, la facilité de son service.

Un général en chef aujourd'hui fait plus d'efforts d'esprit pour assurer la subsistance de ses troupes que pour toute autre chose, et sans cesse ses combinaisons sont contrariées et détruites, faute de distribution de pain faite à temps. Dans une guerre défensive, une administration habile peut, jusqu'à un certain point, pourvoir à un service régulier; mais, dans une guerre d'invasion, dans une guerre offensive, cela est impossible, et remarquez comme tout devient aisé dans mon système. On ne fait généralement pas la guerre dans un désert, et, quand cela a lieu, on prend des dispositions extraordinaires; mais, dans les circonstances ordinaires, c'est dans un pays habité. Eh bien, là où il y a des habitants, il y a des greniers, et, si les soldats portent avec eux les moyens de mouture, ils ont costamment, par leurs soins seuls, leur subsistance assurée dans tous leurs mouvements, car on vit avec de la farine; mais ce n'est pas tout: on a trouvé le moyen de faire, en quatre heures, dans toute espèce de terre, des fours qui, deux heures après, peuvent servir à cuire du pain, et voilà la fabrication du pain assurée. Ainsi, dans chaque bivac, on peut faire de la farine en quantité suffisante pour la con-

sommation journalière, et, dans chaque repos et séjour, on peut faire des fours et cuire du pain.

Dès ce moment, la nourriture d'une armée a lieu d'elle-même, et n'occupe pas plus l'administration dans ses détails que chaque homme n'est occupé d'assurer la circulation de son sang. C'est la conséquence d'un principe. En temps de paix, le gouvernement aurait ses magasins de blé qu'il distribuerait aux troupes. Daus une guerre défensive, il en serait de même. Dans une guerre d'invasion, chaque régiment recevrait journellement de l'administration du pays qu'il parcourt, ou prendrait dans les greniers des habitants, le blé qui lui serait nécessaire.

Mais il faut que ce soit une habitude contractée et suivie pendant la paix; car, en principe, les usages de la paix doivent se rapprocher, autant que possible, de ceux de la guerre, et cette vérité est surtout incontestable quand il est question de l'introduction d'un nouvel usage.

L'armée, établie comme je l'ai dit plus haut, ne recevait aucun argent pour faire face au besoin de son administration, et les revenus du pays qu'elle occupait ne lui étaient pas dévolus. Chose vraiment bizarre que cette contradiction continuelle dans laquelle l'Empereur tombait déjà constamment, de vouloir la fin sans calculer et fournir les moyens! Après mille réclamations sans cesse renouvelées, on me donna, pour faire vivre, pourvoir à tous les besoins (sauf la solde) d'une armée de près de quarante mille hommes, la province de la Talavera de la Reyna, celle d'Avila, de Placencia, et l'entrée de cet horrible désert que présente l'Estramadure jusques et au-delà de Truxillo, c'est-à-dire ce qui aurait été insuffisant pour une armée de quinze mille hommes; mais c'était une déception qui, pendant tout mon séjour en Espagne, ne s'est pas démentie un seul jour.

Au moment où j'exécutai le mouvement sur la rive gauche du Tage, qui sauva Badajoz, l'armée comptait un grand nombre de malades, de convalescents et d'hommes faibles ou malingres. Ma marche devant être sans embarras et rapide pour être sans danger, je laissai en

Castille tout ce qui n'était pas en état de suivre, et je fis former un petit dépôt par chaque régiment pour réunir tout ce qui lui appartenait. Ces dépôts, organisés en divisions, furent mis sous l'autorité d'un officier supérieur. Cette mesure de conservation rallia beaucoup de soldats; mais le profit n'en fut pas pour nous.

Je réclamai l'envoi de ces détachements pendant longtemps sans les obtenir. Le duc d'Istrie me les refusa. Plus tard, le général Dorsenne, qui lui succéda, me les refusa de même, et en abusait de toutes les manières, pour les charger de toutes les corvées pénibles.

En général, l'esprit régnant en Espagne était destructeur des armées, et voici ce qui se passait constamment. Un détachement formé, ainsi que je viens de le dire, ou bien un régiment de marche, composé de soldats appartenant au corps de l'armée de Portugal, et destiné à la rejoindre, arrivait dans le nord de l'Espagne. Le général qui y commandait, sous le prétexte de besoins urgents, retenait le régiment. Puis, parce que ce régiment ne devait pas lui rester, et se trouvait accidentellement et passagèrement sous ses ordres, il l'accablait de détachements, de services et de corvées.

Ce corps, composé d'hommes pris au dépôt, commandé par des officiers fatigués et de peu de choix, sous les ordres d'un chef provisoire qui n'avait ni la capacité ni l'autorité d'un véritable chef, était bientôt désorganisé. Les régiments provisoires, n'ayant point d'administration, point de masses, point de secours, tombaient promptement dans un délabrement et une misère à faire horreur. On obligeait les soldats à marcher sans souliers, pieds nus. Les malheureux, bientôt blessés, entraient à l'hôpital pour y végéter et y mourir. Les secours envoyées aux armées de Portugal et du Midi se fondaient ainsi, et les soldats périssaient sans utilité et par milliers; résultat infaillible de la division des commandements en Espagne, de l'anarchie qui régnait partout et des incroyables aberrations dans lesquelles l'Empereur était tombé.

L'état de pénurie dans lequel nous étions décida cependant l'Empereur à ajouter à l'arrondissement de l'ar-

mée de Portugal la province de Tolède. Cette province, fertile et riche, avait été ménagée. Il s'y trouvait de grands magasins de blé provenant des dîmes. Dans la circonstance, et eu égard à la position de l'armée de Portugal, à la mission qu'elle avait à remplir, ces magasins étaient d'un prix inestimable; mais Joseph, bien plus occupé de ses intérêts et de ses jouissances du moment que du grand résultat qui devait être le prix de nos efforts, Joseph, dont la sécurité à Madrid dépendait du succès de nos opérations, refusa d'abord de me remettre cette province. Pendant plus de trois mois, une lutte continuelle et une espèce de guerre exista à cette occasion entre lui et moi. Enfin, forcé de céder par Napoléon, il fit vider et vendre les magasins, comme si, par un traité, il eût dû remettre cette province aux Anglais.

Joseph avait, il est vrai, d'étranges illusions; car il prétendait que nous seuls l'empêchions de régner en Espagne, et que, sans nous, les Espagnols lui obéiraient avec plaisir. Je voulus envoyer les ouvriers de l'armée à Madrid, seule ville à portée offrant quelques ressources pour leurs travaux; mais il leur fut refusé d'y travailler, et on les renvoya. Telles étaient nos divisions en Espagne. La grande étendue du pays nécessaire à l'armée pour vivre, l'éloignement des grandes villes favorables aux grands établissements, enfin les souvenirs de ce qui m'avait si bien réussi en Dalmatie, me déterminèrent à la formation d'hôpitaux régimentaires. Je divisai le plus possible les malades, et nulle part il n'y eut d'encombrement. Placé le plus près possible de leurs corps, ils reçurent tous les soins que comportaient les circonstances. Une exception cependant fut faite pour la première division occupant Truxillo. Cette division tout à fait en l'air devait être toujours prête à marcher et à se retirer, et le pays qu'elle occupait étant extraordinairement malsain, elle reçut l'ordre de diriger tous ses malades sur la Verra de Placencia, l'un des pays les plus sains du monde.

J'ordonnai, d'une manière réitérée, de faire dans tous les cantonnements des approvisionnements de vivres, et, pour y arriver plus vite, de mettre, s'il le fallait, momen-

tanément les soldats à la demi-ration, afin d'avoir quinze jours en biscuit. Dès ce moment, et constamment, cette réserve ne cessa d'être conservée ou remplacée, et l'armée fut toujours en état de se mouvoir au moins pendant quelques jours.

Sans cette précaution et sans l'obligation imposée aux soldats de se charger du transport, il eût été impossible de faire aucune opération, aucun rassemblement. Cette disposition était pénible; mais avec des soldats tels que ceux d'alors on pouvait tout exiger, on pouvait tout obtenir. Ils avaient expérience, zèle, et dévouement. Ils se prêtaient sans murmurer à tout ce qui avait le caractère de l'utilité.

Au commencement d'août, l'armée anglaise repassa le Tage en presque totalité, et vint s'établir sur la Coa, ne laissant qu'une division dans l'Alentejo. Les bandes espagnoles de Ballesteros et du comte de Penna, ainsi que de Castaños, prirent poste à Cacerès pour observer la première division, occupant Truxillo.

L'armée anglaise poussa une avant-garde sur la rive droite de l'Aguada, ses avant-postes jusqu'à Tenebron, et bloqua ainsi Rodrigo. Divers bruits coururent alors: les uns annoncèrent qu'elle allait marcher sur Salamanque; d'autres, qu'elle allait faire le siége de Rodrigo; des approvisionnements de siége commencés donnèrent crédit à cette dernière nouvelle. Dans le premier cas, mon devoir était d'aller au secours de l'armée du Nord; dans le second cas, il fallait marcher sans retard, de concert avec elle, au secours de cette place; enfin, dans le cas d'un simple blocus, je devais préparer et combiner une manœuvre pour la ravitailler. Mais alors le mouvement devait être subordonné à la réunion des approvisionnements que l'armée du nord de l'Espagne devait y faire conduire.

Dans tous les cas, des dispositions préliminaires à un mouvement étaient convenables. Je portai ma sixième division au col de Baños, afin de pouvoir deboucher dans le bassin de la Tormès. Je plaçai aussi la plus grande partie de ma cavalerie, avec le général Montbrun, sur ce point, en le chargeant de pousser de forts partis sur Ta-

mamès et sur Salamanque, et d'entretenir mes communications libres avec cette dernière ville.

J'envoyai un officier de confiance à Valladolid pour concerter avec le général Dorsenne le mouvement à opérer. Je donnai ordre au général Foy d'éloigner et de disperser, par un mouvement brusque de quelques jours, les troupes espagnoles qui étaient à sa portée, et, après les avoir intimidées et maltraitées, de rentrer à Truxillo et de se tenir prêt à repasser le Tage. Je fis faire un mouvement en avant à toutes mes troupes, que je serrai sur la sixième division et Placencia, et j'allai établir mon quartier général, le 26 août, à Elvillor, village situé entre le col de Baños et Placencia.

Enfin, je demandai au roi d'Espagne de faire relever dans la vallée du Tage mes troupes par quelques détachements de l'armée du Centre, afin de garder les communications; mais, selon son usage, il n'en fit rien, et il fallut, pour la conservation des villes, des hôpitaux et des magasins, affaiblir l'armée de Portugal des forces nécessaires à cet objet.

Tous les renseignements qui me parvinrent me firent connaître que l'ennemi ne s'occupait que d'un simple blocus de Rodrigo. En conséquence, je devais attendre l'arrivée des troupes du général Dorsenne pour marcher, et la réunion de son convoi, le but de notre mouvement étant seulement de porter de grands approvisionnements dans cette place et de faire relever la garnison, composée de troupes appartenant à l'armée de Portugal, par des troupes de l'armée du nord de l'Espagne.

Je restai dans cette position pendant toute la première quinzaine de septembre. Informé de la marche du général Dorsenne avec son convoi escorté par douze mille hommes d'infanterie et deux mille chevaux; sachant de plus que ce convoi et cette escorte devaient se présenter en face de l'armée anglaise, qui pouvait faire un mouvement offensif avant son arrivée à Rodrigo, je mis l'armée de Portugal en mouvement pour le soutenir. Toute l'armée se plaça entre le Tage et le col de Baños. La première division repassa le Tage et vint prendre position à Placencia, occupa Gallisteo et les bords de l'A-

lagon par une avant-garde; et toute l'armée déboucha, passa le col et prit la route de Rodrigo. Ma cavalerie et une division d'infanterie arrivèrent le 22 septembre à Tamamès, et, le même jour, l'armée du Nord et le convoi campèrent à Samoños. Je me concertai immédiatement avec le général Dorsenne. Il fut convenu que je me porterais, avec ma cavalerie et une division d'infanterie, à Moras-Verdès pour couvrir le convoi contre une division anglaise placée dans la Sierra de Gata, sur la rive droite de l'Aguada, et que, s'il le fallait, l'armée appuyerait ce mouvement aussitôt que la communication avec Rodrigo serait établie.

Ce mouvement s'exécuta le 23; la communication fut ouverte avec Rodrigo, et le convoi, qui portait des vivres pour huit mois à la garnison de Rodrigo, entra dans la place.

Ce ravitaillement, opéré en présence de l'armée anglaise, ne répondait guère aux espérances des Espagnols, aux promesses qui leur avaient été faites de l'empêcher et d'assurer par un blocus la chute de cette place.

Nous savions l'armée anglaise dans le voisinage; mais rien n'indiquait sa position précise. Il était important de s'assurer si elle avait fait des approvisionnements pour le siége de Rodrigo. Je me décidai à exécuter deux fortes reconnaissances dans les deux directions de Fuenteguinaldo et d'Espejà. Je proposai au général Dorsenne d'envoyer le général Vathier avec sa cavalerie sur Espeja, tandis que je me porterais avec la mienne dans la direction de Fuenteguinaldo. Toute mon infanterie était restée en arrière et en échelons. Une seule division de l'armée du Nord, très-faible, forte de quatre mille hommes environ, commandée par le général Thiébaud, était entrée dans Rodrigo avec le convoi, et je demandai au général Dorsenne de lui donner l'ordre de me soutenir.

Arrivés en face d'El-Bodon, nous vîmes sur la hauteur des troupes anglaises se former. L'infanterie se composait seulement de deux brigades, et la cavalerie de sept à huit cents chevaux. Les deux brigades, fort distantes entre elles, ne pouvaient se prêter aucun appui. Comme la position des Anglais était très-dominante, je ne pou-

vais juger quelles forces ils avaient en arrière, et il était possible que ces premières troupes fussent soutenues par d'autres à peu de distance. Ne voulant pas risquer un engagement sérieux en la faisant attaquer par la seule division d'infanterie qui fût à portée, je pris le parti de n'employer à cette attaque que de la cavalerie et de l'artillerie. Si l'ennemi était en force, elle en serait quitte pour se retirer, et il ne pouvait en résulter aucun inconvénient grave.

Le général Montbrun enleva cette position avec intrépidité, prit quatre pièces de canon à l'ennemi, et mit en fuite la cavalerie. L'infanterie anglaise reçut la cavalerie sans se déconcerter, fit un mouvement de quelques toises en avant, reprit ses pièces, et se mit en retraite. Je la fis poursuivre par la cavalerie et par l'artillerie. Elle marcha à grands pas, mais sans se désunir, et deux fois repoussa des charges. Il est vrai qu'un pays assez difficile gênait les mouvements de notre cavalerie. Cette infanterie se dirigeait à tire-d'aile sur Fuenteguinaldo, où l'on voyait d'autres corps se rendre pour occuper des retranchements construits d'avance.

Si j'avais eu en ce moment huit ou dix mille hommes d'infanterie sous la main, c'en était fait de l'armée anglaise. Elle n'était pas rassemblée, et Fuenteguinaldo, point de sa réunion, serait tombé en notre pouvoir. Je demandai au général Dorsenne de faire arriver la division Thiébaud en toute hâte; mais l'ordre, envoyé lentement, fut exécuté plus lentement encore, et cette division, qui aurait pu nous joindre deux heures avant la nuit, n'arriva qu'à nuit close. Elle aurait suffi pour enlever, dans le premier moment de confusion, le village où se trouvait le nœud des routes menant aux divers cantonnements de l'armée anglaise, et cette faible troupe même, arrivée avant la nuit, rendait sa position critique et sa réunion difficile. La division légère, commandée par le général Crawfort, placée sur la rive droite de l'Aguada, rassemblée à Martiago, isolée, tournée, enveloppée par l'armée française, eût été perdue, et il est impossible de calculer quelles eussent été les conséquences d'un pareil succès.

A l'instant où je fis demander la division de Thiébaud, j'envoyai l'ordre à toute l'armée d'arriver à marche forcée, afin de me mettre à même de faire plus tard ce que les circonstances comporteraient. L'armée du Nord en fit autant, et, dans le courant de la journée du lendemain, je me trouvai à la tête de près de quarante mille hommes, à une portée de canon de l'armée anglaise; mais celle-ci n'avait pas perdu un moment pour se réunir, sinon en totalité, au moins en très-grande partie, et occupait des positions retranchées. J'étais bien tenté de profiter de la réunion des deux armées pour obtenir un succès sur l'armée anglaise, et je passai la journée à étudier sa position. Les attaques improvisées pendant les campagnes précédentes avaient assez mal réussi pour empêcher d'agir inconsidérément; mais une opposition formelle à une bataille de la part du général Dorsenne, qui n'était sous mes ordres qu'accidentellement et par sa volonté, rendait encore l'entreprise plus délicate: entreprise au surplus sans objet, car nous n'étions pas en mesure de profiter d'un succès et de suivre en Portugal l'armée anglaise battue; aussi dus-je enfin renoncer à l'idée de combattre.

L'armée du Nord se mit en marche avant le jour pour se rapprocher de Rodrigo, et je commençais à suivre le mouvement, quand j'appris que l'armée anglaise, dès le milieu de la nuit, avait décampé et opérait sa retraite par trois routes. J'arrêtai mes troupes et je me décidai à employer la journée à la reconduire jusqu'à la Coa. Je mis à sa poursuite le général Montbrun, soutenu par un corps d'infanterie appuyé de forces plus considérables, en suivant la route de Casillas de Florès, tandis que le général Wathier se dirigea, avec sa cavalerie et une division d'infanterie de l'armée du Nord, par Albergaria. A cinq heures du soir, on rencontra l'ennemi en force près d'Aldeaponte; là s'engagea un combat assez vif, qui se termina à notre avantage. Le général Montbrun ayant quitté brusquement la route d'Alfaiatès et marché sur Aldeaponte, l'ennemi, dans la nuit, repassa la Coa, tandis que le général Foy, que j'avais laissé sur les bords de l'Alagon, et auquel j'avais donné l'ordre de

faire une diversion, opérait sa jonction avec nous en passant par le col de Peralès.

L'ennemi, dans ces différentes affaires, eut de cinq à six cents hommes hors de combat. Notre perte fut moindre de beaucoup. Rarement une armée a couru d'aussi grands risques que l'armée anglaise dans cette circonstance. Ce qui l'a sauvée, c'est, d'un côté, la pensée où j'étais qu'un général tel que le duc de Wellington ne ferait pas la faute de laisser son armée ainsi éparpillée à l'arrivée de l'armée française, dont il connaissait et voyait la marche; d'un autre côté, la division du commandement, qui fit arriver beaucoup trop tard la division Thiébaud, dans un moment où une heure faisait le destin de la journée et le sort de cette courte campagne. Notre attaque inopinée causa un tel désordre dans l'armée anglaise, que le premier aide de camp de Wellington, lord Manners, prit des escadrons français pour des troupes anglaises, et vint demander au général Dejean, qui les commandait, où était le duc de Wellington. Le général Dejean n'eut pas la présence d'esprit de le faire prisonnier, et l'avertit de sa méprise en lui répondant en fureur: „Que me voulez-vous?“ Cet officier dut son salut à la vitesse de son cheval. Au milieu de cette confusion chez les Anglais, un autre aide de camp de Wellington, Gordon, officier investi de sa confiance, tué depuis à Waterloo, vint en parlementaire, sous un vain prétexte d'échange de quelques prisonniers. Ne voulant pas lui donner l'occasion de faire des rapports utiles à son général, je le retins trois jours à mon quartier général. Nous trouvâmes, à portée de Rodrigo, de grands approvisionnements de gabions, fascines, saucissons, dont j'ordonnai la destruction.

Cette opération terminée, l'armée du Nord rentra à Salamanque et à Valladolid, et je retournai dans la vallée du Tage. J'occupai par ma plus forte division (la seconde, commandée par le général Clausel) la province d'Avila, qui me fournissait une grande partie de mes ressources. Cette province, bien administrée, devait pourvoir aux besoins de cette division et donner de grands secours à celles qui occupaient la vallée du Tage. La

sixième division, commandée par le général Brenier, et ma cavalerie légère, furent chargées d'observer l'Alagon, et devaient se retirer, en cas d'attaque de l'ennemi, sur le Tietar.

Mes postes à Miravete et à Lugar-Nuevo suffisaient pour assurer, en cas de besoin, un débouché en Estramadure, et de grands approvisionnements de vivres, aussi considérables que le comportaient nos moyens, y furent placés. La première division, ayant beaucoup souffert par les maladies, fut envoyée à Tolède pour se rétablir. Le reste de l'armée cantonna dans la vallée du Tage, et mon quartier général fut fixé à Talavera. Dans ces nouvelles positions, tout annonçait des quartiers d'hiver tranquilles. Je me décidai à aller passer quelques jours à Madrid, visiter cette capitale, que je ne connaissais pas, et revoir Joseph. Depuis mon arrivée en Espagne, je l'avais aperçu seulement un moment en route, se rendant à Paris, lorsque je rejoignais l'armée.

On sait à quel point l'atmosphère des cours agit puissamment sur ceux qui les habitent; mais Joseph m'en donna un exemple extraordinaire. Je trouvai en lui toujours le même esprit, la même amabilité; mais on ne peut se figurer à quel point étaient arrivées son insouciance et la mollesse de ses mœurs. Son penchant pour la volupté le dominait tout entier. Oubliant son origine, ne sentant pas le besoin de justifier par des efforts la faveur dont la fortune l'avait comblé, il semblait né sur le trône et uniquement occupé des jouissances qu'il procure. Enfin on l'aurait pris pour le rejeton affaibli d'une dynastie usée. Il avait fait bien du chemin, celui qui, il y avait à peine sept ans, regardait comme une perfidie l'offre qui lui fut faite de prendre le titre de roi.

La possibilité de se livrer à toutes les jouissances dégrade promptement les caractères les meilleurs; et les flatteurs, en exaltant l'amour-propre des souverains, les font bientôt tomber dans les plus étranges aberrations. Joseph, homme d'esprit d'ailleurs, s'abandonnait à de telles illusions, qu'il se crut un grand homme de guerre, lui qui n'avait ni le goût ni l'instinct du métier, lui qui en ignorait les premiers éléments et qui n'était pas à la

hauteur des plus simples applications de l'art de la guerre. Il m'entretint souvent de ses talents militaires, et osa me dire que l'Empereur lui avait retiré le commandement général en Espagne, parce qu'il était jaloux de lui. Ces propres paroles sortirent plus d'une fois de sa bouche, et les observations gaies et légères que je lui fis à cette occasion ne suffirent pas pour lui faire sentir le ridicule de sa supposition. Il se plaignait beaucoup de son frère, en critiquant sa politique, ses contradictions, l'anarchie qu'il laissait régner dans les armées françaises en Espagne. Il avait raison; mais il était curieux de l'entendre ajouter, lui qui ne pouvait dormir tranquille qu'à l'ombre des drapeaux français: „Sans l'armée, sans mon frère, je serais paisiblement roi d'Espagne et reconnu de toute cette immense monarchie.“ Il est donc dans la nature de l'homme de ne pouvoir supporter la prospérité et la puissance, puisque des personnes sorties des simples rangs de la société avaient perdu si vite le souvenir de leur point de départ; et n'est-il pas juste d'avoir alors quelque indulgence pour ceux que la flatterie et les illusions ont entourés dès leur berceau!

Au surplus, Joseph me traitait personnellement très-bien; il avait un fond d'amitié pour moi; ses mœurs étaient éminemment douces, et je trouvai du plaisir à passer quelques moments avec lui. C'est la seule fois que j'aie vu Madrid. Cette ville, située au milieu d'un désert, que rien n'annonce, et qu'on dirait tombée du ciel, n'est point une capitale, mais une simple résidence. Une capitale est l'ouvrage du temps, le résultat des besoins du pays, et Madrid leur est tout à fait étranger. Madrid pourrait cesser d'exister, et l'Espagne ne serait ni plus ni moins ce qu'elle est. Après avoir passé cinq jours à Madrid et vu le peu de choses curieuses que cette ville renferme, je revins à Talavera retrouver les ennuis et les soucis toujours renaissants que les besoins et la misère de l'armée ne cessaient de me donner.

Napoléon avait ordonné à Junot, à l'époque où il prit possession du Portugal, d'envoyer en France toute la partie disponible de l'armée portugaise. Ces troupes, formant une division sous les ordres du marquis d'A-

lorna, le seul général un peu distingué qu'eût le Portugal, avaient combattu en Allemagne en 1809, et nous avions eu des Portugais dans nos rangs à Wagram. Quand Masséna prit le commandement, on lui donna un certain nombre de ces officiers et le marquis d'Alorna lui-même, pour lui fournir des renseignements et exercer de l'influence dans le pays. Le général Pamplona, qui a depuis joué un rôle en Portugal et a été ministre de la guerre, le marquis de Ponte-Lima, le marquis de Valence, allié à la famille royale, étaient de ce nombre. Ces officiers se trouvaient ainsi les auxiliaires d'étrangers qui dévastaient leur patrie et les témoins de ses désastres; triste situation, sans doute, la pire et la plus cruelle au monde! Quand je remplaçai Masséna, le marquis d'Alorna me demanda à rentrer en France, et je l'y autorisai. Les autres restèrent attachés à mon état-major. Je les comblai de soins et d'égards.

Les marquis de Valence et de Ponte-Lima faisaient près de moi les fonctions d'aides de camp. Pendant mon séjour à Madrid, ces deux officiers quittèrent furtivement mon quartier général, et passèrent en Portugal. Ils auraient mieux fait de refuser d'être employés et de demander à être envoyés en France, ce que je leur aurais accordé comme au marquis d'Alorna; mais je compatis à leur situation, et ne pris aucune mesure de rigueur contre eux, les trouvant assez malheureux d'avoir fait par violence, pendant plus d'une année, un métier si opposé à leurs sentiments et à leurs devoirs envers leur pays.

Je ne sais si j'ai peint avec assez de force les embarras de subsistance de l'armée et les contrariétés de toute espèce qui compliquaient ma situation; mais je ne saurais revenir trop souvent sur un ordre de choses sans exemple nulle part, et surtout pendant aussi longtemps. Joseph m'avait promis des secours considérables en grains fournis par la Manche; mais rien n'arriva. Il a fallu une espèce de miracle pour, dans de telles conditions, pourvoir aux besoins du service; et la lecture de toute la correspondance de cette époque pourrait seule donner une idée des difficultés qu'il y eut à surmonter.

Une autre complication du commandement se trouvait dans les obstacles toujours renaissants à l'arrivée des détachements destinés à l'armée de Portugal ou à la rentrée de ses dépôts, établis précédemment sur des territoires qui ne lui appartenaient plus. Les détachements venant de France étaient arrêtés ou par le général de l'armée du nord de l'Espagne, ou par les autorités de l'armée du centre. En outre, Joseph s'était formé une garde composée de Français. L'Empereur n'ayant point autorisé un recrutement régulier de cette garde par l'armée française, des embaucheurs venaient séduire les soldats, les enlever, et porter ainsi la désorganisations dans les corps; et cela avec l'assentiment et par les ordres du frère de Napoléon.

A mon retour de Madrid, j'appris la catastrophe arrivée à la division du général Girard, appartenant à l'armée du midi de l'Espagne.

La partie de l'Estramadure la plus voisine du Tage, les arrondissements de Truxillo et de Cacerès, étaient compris dans le territoire de l'armée de Portugal. Je pouvais donc y lever des contributions. J'avais évacué Truxillo devenu un lieu pestilentiel. D'après cela, je ne pouvais occuper Cacerès, poste très-rapproché du Portugal, et qui se serait trouvé isolé et sans soutien. Je me bornai à décider que, d'époque en époque, on y ferait des incursions pour y percevoir les impôts. Dans aucun cas, les troupes de l'armée de Pourtugal, en s'y rendant, ne pouvaient être compromises, parce que leur retraite était sur les ouvrages d'Almaraz, c'est-à-dire du côté absolument opposé à celui par lequel l'ennemi pouvait se présenter.

Le maréchal Soult, voyant Cacerès sans garnison, voulut mettre cette ville à contribution. En conséquence, il dirigea de Merida le général Girard avec une petite division de trois mille hommes, et par une marche parallèle à la frontière ennemie. Le général Girard, ayant eu de la peine à obtenir des habitants la somme demandée, et, d'ailleurs, se trouvant bien dans cette ville, y resta plus de quinze jours. Le 27 octobre, il en partit sans défiance, sans précaution, et sans se faire éclairer par sa

cavalerie légère. Arrivé à Arroyo-Molinos, une forte pluie détermina chacun à chercher un abri. Le relâchement dans le service et l'imprévoyance du général étant portés à leur comble, personne ne fut averti de l'arrivée de la division Hill, qui se présenta devant la division Girard par le chemin de Merida. Plus de la moitié des soldats, l'artillerie, les bagages, et l'argent furent surpris et enlevés. Ainsi cette opération, mauvaise en elle-même, devint honteuse par la manière dont elle fut exécutée. Mais, chose curieuse! le maréchal Soult prétendit que ce mouvement, ordonné par lui, avait eu pour objet de faire une diversion en faveur de l'armée de Pourtugal, pendant son mouvement sur Rodrigo. Or il est bon de remarquer que cette prétendue diversion n'était pas un mouvement offensif sur l'ennemi, mais seulement une promenade hors de la ligne d'opération, dont le résultat était d'amener ce petit corps dans un cul-de-sac, et que ce mouvement, commencé le 10 octobre et terminé le 27, s'accordait si peu avec ceux de l'armée de Portugal, que celle-ci avait quitté Rodrigo le 29 septembre et était rentrée dans ses quartiers le 7 octobre, c'est-à-dire trois jours avant le commencement du mouvement du général Girard.

L'époque où nous sommes arrivés est celle où le maréchal Suchet, après la prise des places d'Aragon, était entré dans le royaume de Valence. Sagonte s'était rendue. Il fallait maintenant compléter le succès de cette campagne par la prise de Valence, où les restes de l'armée espagnole commandée par Blake étaient réunis. Cette opération, regardée comme importante, pouvait rencontrer des difficultés. Elle était l'objet de la sollicitude très-vive et de Joseph et de Napoléon. Lors de mon voyage à Madrid, Joseph me parla de l'utilité qu'il y aurait à faire un détachement sur Valence pour seconder l'opération de Suchet. Je lui répondis que, s'il voulait y employer les troupes de l'armée du Centre, je les ferais momentanément remplacer dans les postes qu'elles occupaient par des troupes sous mes ordres.

Le 11 novembre, Joseph m'écrivit pour me demander de mettre à exécution cette disposition, et trois mille

hommes, qu'il retira de la Manche, furent remplacés dans cette province par la première division de l'armée de Portugal. A cet effet elle se mit en marche de Tolède le 22 novembre.

Le 8 décembre, je reçus le rapport que l'armée anglaise s'était rassemblée sous Rodrigo et menaçait cette place, tandis que, de son côté, Hill avait fait une démonstration à Campo-Maior, et à Portalègre, à peu de distance de Badajoz.

Le 10, les troupes anglaises repassèrent l'Aguada et l'armée rentra dans ses cantonnements qui paraissaient devoir être définitifs pour l'hiver.

A la même époque, je reçus l'ordre de l'Empereur de faire un détachement sur Valence qui, joint aux troupes de l'armée du Centre, s'éleva à une force de quinze mille hommes, et de placer, en outre, une division intermédiaire entre ce détachement et le reste de l'armée afin de le soutenir. Je pris mes dispositions en conséquence, et je proposai au roi d'en prendre moi-même le commandement. La première et la quatrième division, avec la cavalerie légère, jointes aux troupes de l'armée du Centre, devaient le composer, et une autre division de l'armée de Portugal devait suivre à plusieurs marches. Par suite de ces dispositions, je laissais au général Clausel le commandement des trois autres divisions placées : une à Avila, en arrière du Tietar, dans la vallée du Tage ; une à Talavera ; et je faisais inviter, par le roi, le général Dorsenne à tenir disponibles, à Salamanque, dix-huit mille hommes de l'armée du Nord, et le maréchal Soult à porter un corps à Merida, pendant le temps que durerait cette opération.

Le 29, je reçus des ordres définitifs de l'Empereur pour le détachement à faire sur Valence ; mais en même temps un grand mouvement de troupes allait s'exécuter dans le nord de l'Espagne. Cette frontière m'était assignée, et la garde impériale quittait l'Espagne pour rentrer en France. En conséquence, mon premier projet de marcher en personne sur Valence fut changé. Je donnai le commandement du détachement, composé des première et quatrième divisions et de la cavalerie légère, au gé-

néral Montbrun, officier d'une haute capacité et de la plus grande distinction.

Voici quelles étaient les dispositions générales de l'Empereur pour l'armée. Il retirait toute la jeune garde et un détachement de la vieille garde qui se trouvait en Espagne, ainsi que cinq régiments polonais. Par là il affaiblissait de quinze mille hommes les troupes dans la Péninsule, dont le nombre était cependant insuffisant en raison du pays immense occupé. Il plaçait mon quartier général à Valladolid et me donnait pour territoire les provinces du nord de l'Espagne, exclusivement jusqu'à celle de Burgos, c'est-à-dire les provinces d'Astorga, Benavente, Zamora, Placencia, Salamanque, Toro, Avila, et la vallée désolée sur la rive droite du Tage jusqu'à l'Alberche. Il me chargeait de l'administration de ces divers pays et ajoutait à l'armée deux divisions, celle du général Souham, et celle du général Bonnet, venant de Burgos et des Asturies, composées chacune de douze bataillons. Je devais me mettre en marche immédiatement pour prendre mes nouvelles positions, relever les troupes qui partaient et m'établir sur cette nouvelle frontière. Comme la force de mes troupes n'était pas jugée suffisante pour combattre l'armée anglaise, il était ordonné par les dispositions générales que, dans le cas de l'offensive pris par le duc de Wellington dans le Nord, l'armée du Centre fournirait quatre mille hommes d'infanterie et sa cavalerie à l'armée de Portugal, et l'armée du Nord toute sa cavalerie, son artillerie, et douze mille hommes d'infanterie; que le maréchal duc de Dalmatie tiendrait en échec le corps de Hill en rassemblant le cinquième corps sur la Guadiana, et que ce corps passerait sur la rive droite du Tage pour suivre Hill, et concourir aux opérations, si celui-ci se réunissait à Wellington.

On peut voir combien ces dispositions étaient compliquées et difficiles dans leur exécution. Il fallait supposer que toutes ces troupes, auxiliaires à l'armée de Portugal, seraient toujours rassemblées et prêtes à marcher, que les généraux à qui elles appartenaient seraient toujours disposés et empressés à s'en dessaisir, chose fort opposée à l'esprit régnant alors en Espagne, comme

on l'a vu, et enfin qu'on leur appliquerait d'avance toutes les prévisions constamment nécessaires en Espagne pour opérer le moindre mouvement, en raison des mille difficultés créées par la force des choses.

On verra plus tard comment, quand le moment fut venu, tous ces arrangements furent exécutés.

L'Empereur choisissait, pour affaiblir les armées d'Espagne, et pour opérer le grand mouvement qui les disloquait momentanément, précisément l'instant où il augmentait l'éparpillement de l'armée de Portugal par le détachement de douze mille hommes sur Valence. Cependant il savait, à n'en pas douter, que l'armée anglaise avait des cantonnements assez serrés sur l'Agueda, la Coa et le Mondego; mais il la supposait, on ne sait pourquoi, hors d'état d'entrer en campagne, et, dans chaque lettre, il en répétait l'assurance. En conséquence des dispositions ci-dessus, le mouvement de mes troupes commença dans les premiers jours de janvier pour se porter dans la Vieille-Castille, et je me mis en marche de ma personne, le 5. Je laissai la sixième division, commandée par le général Brenier, dans la vallée du Tage, avec mission d'observer ce qui se passerait en Estramadure, d'avoir l'œil sur les forts de Miravete et de Lugar-Nuevo, et, dans le cas où l'ennemi s'y présenterait, d'aller à leur secours. Le général Brenier devait correspondre avec le général Clausel, qui, avec la deuxième division, occupait Avila.

Dans le cas où le général Brenier devrait agir, le général Clausel était chargé de l'appuyer, et, si les événements de la guerre forçaient à rassembler l'armée française dans le bassin du Duero, le général Brenier devait se joindre au général Clausel et le suivre dans son mouvement, en passant par le chemin de Montebeltro; mais, comme cette communication n'est pas propre aux voitures, il devait venir seulement avec son infanterie, sa cavalerie et ses chevaux d'artillerie, et prendre un second matériel préparé pour lui et déposé à Avila. Ma division de dragons, mon artillerie et les équipages se mirent en marche pour le Guadarrama, et les troisième et cinquième divisions passèrent, des points où elles se trouvaient, par

les chemins les plus directs pour se rendre sur le Duero. Les première et quatrième divisions, et la cavalerie légère, étaient en opération sur Valence. Enfin, la septième division, nouvellement donnée à l'armée et que commandait le général Souham, occupait Salamanque, et la huitième, commandée par le général Bonnet, était encore dans les Asturies. Je dirigeai ma marche par Avila où je m'arrêtai, et j'arrivai à Valladolid le 11 janvier.

Je m'occupais de tous les détails qui devaient précéder le départ des troupes de la garde, et des arrangements à prendre avec le général Dorsenne pour relever ses différents postes, lorsque, le 15, un officier, expédié de Salamanque, arriva en m'apportant la nouvelle de l'entrée en campagne subite de l'armée anglaise. Le 8, elle s'était rassemblée; le 10, elle avait passé l'Aguada, formé l'investissement de Rodrigo, et commencé le siége immédiatement. A cette nouvelle inattendue, j'envoyai des officiers au-devant de toutes les colonnes en marche, afin de les diriger sur Medina del Campo et Salamanque. J'appelai sur ce point les deuxième et sixième divisions. Je demandai au général Dorsenne son concours, et il mit en marche, pour le même point de rassemblement, une division de la jeune garde, forte de six mille hommes, de la cavalerie, et de l'artillerie.

Enfin, j'appelai à moi la division des Asturies, et j'envoyai l'ordre au général Foy, que le général Montbrun avait laissé en échelon, de rentrer avec sa division, et au général Montbrun de revenir à marches forcées avec la quatrième division, et sa cavalerie.

Par ces dispositions, je devais avoir, du 26 au 27, trente-deux mille hommes réunis en présence de l'armée anglaise sur l'Aguada, et, du 1er au 2, quarante mille hommes. J'arrivai de ma personne le 21 à Fuente-El-Sauco, où j'établis mon quartier général, et j'appris en ce moment l'étonnante uouvelle de la prise de Rodrigo.

La ville de Rodrigo, défendue par les Espagnols et attaquée par le sixième corps, commandée par le maréchal Ney, avait résisté pendant vingt-cinq jours de tranchée ouverte, et nous avait coûté beaucoup d'hommes et de munitions. Cette place, dans un bon état de défense,

était augmentée d'un ouvrage extérieur, d'une lunette sur le plateau du grand tesson, au-dessus de la ville, devant lequel l'ennemi devait ouvrir la tranchée. J'avais fait arranger, comme poste, un grand couvent situé dans le faubourg et destiné à soutenir cette lunette; les calculs les plus modérés devaient faire compter sur une défense de trois semaines de tranchée ouverte.

Mais le général Dorsenne, de qui cette place dépendait, en avait confié le commandement au général Barié, détestable officier, sans résolution et sans surveillance. La garnison, composée de ses moins bonnes troupes, n'était forte que de deux mille hommes, et le général Dorsenne avait mis lui-même une si grande négligence dans la garde de la frontière, qu'il y avait deux mois qu'il n'avait reçu de rapports de Rodrigo, sans en être inquiet, sans avoir fait aucun mouvement pour s'en procurer; et cependant un simple détachement de trois cents chevaux aurait pu lui en donner avec la plus grande facilité. Le général Barié, attaqué, ne fit aucune disposition raisonnable. Le couvent fortifié, qui avait joué un grand rôle entre les mains des Espagnols, et devait, dans la circonstance, concourir si puissamment à la défense, ne fut pas occupé, et l'ennemi y entra sans combattre. La lunette fut enlevée de vive force, sans aucune perte, le soir même du jour de l'investissement. Dès le 16, l'artillerie avait commencé son feu. Le 18, la brèche étant faite, dans la nuit l'assaut fut donné. On défendit la brèche avec succès; mais une fausse attaque par escalade réussit, et la ville fut emportée. Jamais opération pareille n'a été conduite avec une plus grande activité. Ainsi, en huit jours, à dater du moment de l'approche devant la place, les Anglais avaient atteint le but qu'ils s'étaient promis. Avec une défense si misérable, si peu en rapport avec tous les calculs, il n'y avait pas eu une chance pour arriver à temps au secours de cette place.

Cet événement changeait toutes mes combinaisons. Mes forces n'étaient pas réunies, et je ne pouvais pas aller chercher l'armée anglaise, appuyée à Rodrigo. Je laissai cependant arriver mes troupes pour être en mesure d'attaquer les Anglais si, après le siége, ils s'étaient

portés sur la Tormès; mais je reçus, deux jours après, la nouvelle que les Anglais avaient repassé l'Aguada et repris leur cantonnement. Pendant cette opération, le corps de Hill, étant sorti de l'Alentejo, s'était présenté sur la Guadiana et bloquait Badajoz. Le maréchal Soult avait jeté les hauts cris et demandé du secours [1]; mais la réunion de l'armée anglaise sur la Coa m'avait rassuré sur les dangers de Badajoz, et ce blocus, simple démonstration, ne dura que quelques jours. Cependant, une fois Rodrigo pris, je crus devoir être très-attentif à ce qui se passerait en Estramadure; car cette province devait, d'après les probabilités, devenir bientôt le théâtre des opérations des Anglais. En conséquence, dans les premiers jours de février, le détachement du général Montbrun m'ayant rejoint, je laissai les première et quatrième divisions dans la vallée du Tage avec cinq cents chevaux. Je plaçai également la sixième division à portée, dans des cantonnements sur le revers des montagnes à Montebeltro, et toutes ces troupes furent mises sous les ordres du général Foy.

J'arrêtai, dans la province de Léon, la huitième division, qui resta là en observation. J'établis une bonne avant-garde, avec autant de cavalerie légère que possible, à Salamanque, aux ordres du général Montbrun, et le reste de l'armée fut établi sur le Duero et dans la province d'Avila.

Le mouvement du général Montbrun dans la Manche avait été superflu, et la défense des Espagnols devant Valence misérable. La prétendue bataille, livrée pour cerner la ville, se composa de deux charges de cavalerie faites par le 4e de hussards et le 13e de cuirassiers. Toute l'armée de Blake se débanda, et la ville de Valence ouvrit ses portes après avoir soutenu un simulacre de siége.

A cette occasion, je raconterai une anecdote peignant le caractère espagnol avec vérité et montrant d'une manière plaisante cette bouffissure qui lui est propre, ainsi que le besoin de titres poussé jusqu'au ridicule, sans

[1] Pièces justificatives.

cependant vouloir lui ôter ses grandes vertus, parmi lesquelles sont, avant tout, un patriotisme ardent et un grand amour de la vérité.

Les armées espagnoles n'ont rien fait de bien nulle part, excepté dans la défense des places et des villes, et j'en expliquerai la cause ailleurs. L'armée de Blake avait, je ne sais dans quelle occasion, fait un peu moins mal que les autres, et les Cortès, pour récompense, avaient donné à ces troupes, par un décret, le surnom de *Los Mas Vallentes.* Ces soldats s'en étaient fait comme un nom propre. Dans sa marche, Montbrun trouva des nuées de ces soldats qui rentraient chez eux. On les arrêtait et on leur demandait qui ils étaient, et tous répondaient constamment en prononçant ces mots qui, assurément, étaient bien impropres : *Los Mas Vallentes desertores.*

Montbrun aurait pu arrêter son mouvement beaucoup plus tôt ; mais, quand un général est abandonné momentanément à lui-même et jouit de sa liberté, souvent il en abuse. Montbrun trouva amusant de faire le conquérant, et peut-être aussi de jouir des avantages que donnent ordinairement les conquêtes. Il marcha jusqu'à Alicante dont les portes restèrent fermées, et revint sur ses pas. Il rejoignit l'armée dans les derniers jours de janvier.

Au commencement de février, l'armée était donc postée ainsi : deux divisions dans la vallée du Tage ; une troisième sur le versant des montagnes, une division à Avila ; une forte avant-garde sur la Tormès ; et le reste de l'armée, c'est-à-dire trois divisions (la huitième division m'avait été enlevée pour rentrer à l'armée du Nord) sur le Duero, et en arrière sur l'Esla. Mon quartier général restait à Valladolid. La place d'Astorga, qui était occupée, fermait le débouché de la Galice. Enfin j'avais des têtes de pont sur le Duero, à Zamora et à Toro.

Persuadé qu'un nouveau mouvement en Estramadure deviendrait nécessaire, je voulais le faciliter par des approvisionnements considérables dans les forts du Tage ; mais, comme les approvisionnements ne pouvaient se faire qu'avec des secours de Madrid, jamais ils ne purent être complets.

Au moyen de ces dispositions, je pouvais, au moment

où cela deviendrait nécessaire, jeter avec facilité, et une promptitude extrême, quatre divisions d'infanterie sur la rive gauche du Tage, en attendant le reste de l'armée; et, en même temps, au moyen du matériel d'artillerie déposé à Avila, en double, pour plusieurs divisions, toute l'armée pouvait être réunie, en moins de dix jours, sur le Duero ou la Tormès.

La perte de Rodrigo découvrait la frontière. Je cherchai les moyens de créer à Salamanque un point de résistance. Les couvents en Espagne, si considérables, bâtis si solidement, peuvent, avec quelques arrangements, devenir d'excellents postes. J'en choisis trois qui, par leurs dispositions en triangle, se soutenaient et comprenaient un assez vaste emplacement. On se servit des murs des cloîtres, après avoir défoncé les voûtes, comme de revêtements de l'escarpe, et de la contrescarpe, et les cloîtres devinrent les fossés. On ménagea des galeries à feu de revers sous les remblais de décombres qui formèrent les glacis, et ces remblais s'élevèrent assez pour donner aux fossés au moins quinze pieds de profondeur. Ces travaux furent conduits avec la plus grande activité possible. Des magasins considérables pour la garnison et pour l'armée y furent placés, et ces postes devinrent défensifs.

Dans le courant de février, le duc de Wellington porta successivement, d'abord deux, ensuite trois, et enfin une quatrième division, des bords de la Coa sur le Tage, prêtes à opérer sur la rive gauche.

Le 22 février, je fus informé que l'ennemi s'était porté sur la Guadiana, formait l'investissement de Badajoz, et tout annonçait l'intention formelle de faire le siége de cette place. Je donnai l'ordre au général Foy de commencer son mouvement, de porter une avant-garde sur Jaraicejo, et de placer en arrière les trois divisions à ses ordres. Je me mis en route de ma personne pour le joindre et l'appuyer avec la seconde division. Je laissai le commandement sur la Tormès au général Bonnet, avec deux divisions, et j'établis le général Souham, avec sa division, sur le Duero et l'Esla. Ces forces étaient supérieures à celles que l'ennemi pouvait présenter sur cette frontière; aucune entreprise de sa part n'était donc à

redouter. Ces dispositions, assurant d'une manière positive mon concours prompt et certain avec l'armée du Midi, empêcha pendant longtemps le siége de Badajoz.

Le duc de Wellington, dont les projets n'étaient pas équivoques, dont les moyens étaient tous rassemblés, suspendit toute entreprise, jusqu'au moment où, comme je vais le dire, des ordres impératifs de l'Empereur vinrent détruire tout le système défensif établi avec sagesse, et le changea en une offensive absurde, ridicule, impuissante, qui ne pouvait avoir aucun résultat utile, et n'en eut aucun, ainsi que je l'avais annoncé, et dont la perte de Badajoz fut la conséquence.

La contradiction continuelle des ordres venant de Paris, et la difficulté toujours croissante où je me trouvais de rien faire de bien, par suite des obstacles de tout genre que je rencontrais de la part de Joseph et du général de l'armée du nord de l'Espagne, me déterminèrent à demander avec instance mon changement et mon rappel.

J'envoyai mon aide de camp de confiance, le colonel Jardet, à Paris pour le solliciter et remettre une longue lettre où je démontrais l'absurdité du système suivi. Cette lettre développait d'une manière si détaillée la situation dans laquelle je me trouvais, les obstacles insurmontables résultant de l'organisation adoptée par l'Empereur au succès des opérations, que je prends le parti de la consigner ici.

AU PRINCE DE NEUFCHATEL.

,,Valladolid, le 23 février 1811.

,,Monseigneur,

,,J'ignore si Sa Majesté a daigné accueillir d'une manière favorable la demande que j'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Altesse pour supplier l'Empereur de me permettre de faire sous ses yeux la campagne qui va s'ouvrir; mais, quelle que soit sa décision, je regarde comme mon devoir de lui faire connaître, au moment où il semble prêt à s'éloigner, la situation des choses dans cette partie de l'Espagne. D'après les derniers arrangements arrêtés par Sa Majesté, l'armée de Portugal n'a plus le moyen

de remplir la tâche qui lui est imposée, et je serais coupable si en ce moment je cachais la vérité.

„La frontière se trouve très-affaiblie par le départ des troupes rappelées après la prise de Rodrigo; l'ennemi est, par suite de cette diminution de force, à même d'entrer dans le cœur de la Castille en commençant un mouvement offensif, et l'immense étendue de pays occupé nécessairement par l'armée rendra toujours son rassemblement lent et difficile, tandis qu'il y a peu de temps elle était toute réunie et disponible.

„Ses huit divisions s'élèveront, lorsqu'elle aura reçu les régiments de marche annoncés, à quarante-quatre mille hommes d'infanterie environ. Il faut au moins cinq mille hommes pour occuper les points fortifiés, et les communications indispensables à conserver libres; il faut à peu près même force pour observer l'Esla et se couvrir contre l'armée de Galice, qui évidemment, dans le cas d'un mouvement offensif des Anglais, se porterait à Benavente et à Astorga. Ainsi, en supposant toute l'armée réunie entre le Duero et la Tormès, sa force ne peut s'élever à plus de trente-trois ou trente-quatre mille hommes, tandis que l'ennemi peut présenter aujourd'hui une masse de près de soixante mille hommes, dont plus de moitié Anglais, bien organisés et bien pourvus de toutes choses. Cependant diverses chances peuvent faire rester les divisions du Tage en arrière, empêcher de les rallier promptement, et les tenir séparées de l'armée pendant les moments les plus importants de la campagne; alors la masse de nos forces réunies ne s'élèverait pas à plus de vingt-cinq mille hommes.

„Sa Majesté suppose, il est vrai, que dans ce cas l'armée du Nord soutiendrait l'armée de Portugal par deux divisions; mais l'Empereur peut-il croire, dans l'ordre des choses actuelles, que ces troupes arriveront promptement et à temps?

„L'ennemi paraît en offensive; destiné à le combattre, je prépare mes moyens; mais celui qui doit agir hypothétiquement attend sans inquiétude et laisse écouler en pure perte un temps précieux. L'ennemi marche à moi, je réunis mes troupes d'une manière méthodique

et prévue; je sais le moment, à un jour près, où le plus grand nombre doit être en ligne, à quelle époque les autres seront à portée, et, d'après cet état de choses, je me détermine à agir ou à temporiser; mais je ne puis faire les calculs que pour les troupes purement et simplement sous mes ordres; pour celles qui n'y sont pas, combien de lenteur, d'incertitude et de temps perdu! J'annonce la marche de l'ennemi et je demande des secours; on me répond par des observations. Ma lettre est parvenue lentement, parce que les communications dans ce pays sont difficiles. La réponse et ma réplique iront de même, et l'ennemi sera sur moi. Mais comment pourrais-je d'avance faire des calculs raisonnables sur les mouvements de troupes dont je ne connais ni la force ni l'emplacement, lorsque je ne sais rien de la situation du pays ni de ses besoins? Je puis raisonner seulement sur ce qui est à mes ordres, et, puisque d'autres troupes me sont cependant nécessaires pour combattre et sont comptées comme faisant partie de mes forces, je suis en fausse position, car je n'ai les moyens de rien faire méthodiquement et avec connaissance de cause.

„Si on considère combien il faut de prévoyance pour exécuter le plus petit mouvement en Espagne, on doit se convaincre de la nécessité de donner d'avance mille ordres préparatoires, sans lesquels les mouvements rapides sont impossibles. Ainsi, les troupes du Nord m'étant étrangères habituellement, et m'étant cependant indispensables pour résister à l'ennemi, le succès de toutes mes opérations est dépendant du plus ou moins de prévoyance ou d'activité d'un autre chef. Je ne puis donc pas être responsable des événements.

„Mais il ne faut pas considérer seulement l'état des choses pour la défensive du Nord, il faut le considérer pour celle du Midi. Si lord Wellington porte six divisions sur la rive gauche du Tage, le duc de Dalmatie a besoin d'un puissant secours, et dans ce cas, si l'armée du Nord ne fournit pas de troupes pour relever l'armée de Portugal dans quelques-uns des postes qu'alors elle doit évacuer, mais qu'on ne peut cesser de tenir, et pour la sûreté du pays, et pour observer les deux divisions

ennemies qui, placées sur l'Aguada, feraient sans doute quelques démonstrations offensives; si, dis-je, l'armée du Nord ne vient pas à son aide, l'armée de Portugal, trop faible, ne pourra pas faire un détachement convenable, et Badajoz tombera. Certes il faut pouvoir donner des ordres positifs pour obtenir de l'armée du Nord un mouvement dans cette hypothèse; et, si on s'en tient à des propositions et à des négociations, le temps utile pour agir s'écoulera en pure perte et en vaines discussions.

„Je suis autorisé à croire à ce résultat.

„L'armée de Portugal est en ce moment la principale armée d'Espagne contre les entreprises des Anglais. Pour pouvoir manœuvrer, il faut qu'elle ait des points d'appui, des places, des forts, des têtes de pont, etc. Elle a besoin dans cet objet d'un grand matériel d'artillerie, et je n'ai à y appliquer ni canons ni munitions, tandis que les établissements de l'armée du Nord en sont remplis; j'en demanderai, on m'en promettra; mais en résultat je n'obtiendrai rien.

„Après avoir discuté la question militaire, je dirai un mot de l'administration. Le pays donné à l'armée de Portugal a des produits présumés, le tiers de ceux des cinq gouvernements; l'armée de Portugal est beaucoup plus nombreuse que l'armée du Nord; le pays qu'elle occupe est insoumis; on n'arrache rien qu'avec la force, et les troupes de l'armée du Nord ont semblé prendre à tâche, en l'évacuant, d'en enlever toutes les ressources. Les autres gouvernements, malgré les guérillas, sont encore dans la soumission et acquittent les contributions sans qu'il soit besoin de contrainte. D'après cela, il y a une immense différence entre le sort de l'une et de l'autre armée, et, comme tout doit tendre au même but, et que partout ce sont les soldats de l'Empereur, que tous les efforts doivent avoir pour objet le succès des opérations, ne serait-il pas juste que les ressources de tous ces pays fussent partagées proportionnellement aux besoins de chacun, et comment y parvenir sans une autorité unique?

„Je crois avoir démontré que, pour une bonne défensive du Nord, le général de l'armée de Portugal doit

avoir toujours à ses ordres les troupes et le territoire de l'armée du Nord, puisque ces troupes sont appelées à combattre sous ses ordres, et que les ressources de ce territoire doivent être en partie consacrées à les entretenir.

„Je passe maintenant à ce qui regarde le midi de l'Espagne. Une des tâches de l'armée de Portugal est de soutenir l'armée du Midi, d'avoir l'œil sur Badajoz et de couvrir Madrid, et, pour cela, un corps assez nombreux doit occuper la vallée du Tage; mais ce corps ne pourra subsister et préparer des ressources pour d'autres corps destinés à le soutenir s'il n'a pas un territoire productif, et ce territoire, quel autre peut-il être que celui de l'armée du Centre? quelle ville peut offrir des ressources et des moyens dans la vallée du Tage si ce n'est Madrid? Cependant aujourd'hui l'armée de Portugal ne possède sur le bord du Tage qu'un désert sans produits d'aucune nature ni pour les hommes ni pour les chevaux, et elle ne rencontre, de la part des autorités de Madrid, que haine et animosité.

„L'armée du Centre n'est rien, et elle possède à elle seule un terrain plus fertile et plus étendu que celui accordé pour toute l'armée de Portugal. Cette armée ne peut l'exploiter faute de troupes, et tout le monde s'oppose à ce que nous en tirions des ressources. Cependant, si les bords du Tage étaient évacués par suite de la disette, personne à Madrid ne voudrait en apprécier la véritable raison, et on accuserait l'armée de Portugal de découvrir cette ville.

„Il existe, il faut le dire, une inimitié, une haine envers les Français impossible à exprimer dans le gouvernement espagnol. Si les subsistances employées à de fausses consommations dans cette ville eussent été seules consacrées à former un magasin de réserve pour l'armée de Portugal, les troupes qui sont sur le Tage seraient dans l'abondance et pourvues pour longtemps. On consomme vingt-deux mille rations par jour à Madrid, et il n'y a pas trois mille hommes. On donne et on laisse prendre à tout le monde, excepté à ceux qui servent; mais, bien plus, je le répète, c'est un crime d'aller pren-

dre ce que l'armée du Centre ne peut elle-même ramasser. Il paraît, il est vrai, assez naturel, quand les ministres du roi habillent et arment chaque jour des soldats, qui, au bout de deux jours, désertent et vont se joindre à nos ennemis, lorsqu'ils semblent avoir consacré ainsi un mode régulier de recrutement des bandes que nous avons sur les bras, qu'ils s'occupent aussi de leur réserver des moyens de vivre à nos dépens.

„La seule communication carrossable entre la gauche et l'armée de Portugal est par la province de Ségovie, et le mouvement des troupes et des convois ne peut avoir lieu avec facilité, parce que, quoique ce pays soit excellent et plein de ressources, les autorités de l'armée du Centre refusent de prendre aucune disposition pour leur subsistance.

„Si l'armée de Portugal peut être affranchie du devoir de secourir le Midi, de couvrir Madrid, elle peut se concentrer dans la Vieille-Castille, et elle s'en trouvera bien; alors la tâche devient facile; mais, si elle doit, au contraire, remplir un double objet, elle ne peut se dispenser d'occuper la vallée du Tage, et dans cette vallée elle doit, pour pouvoir y vivre, y manœuvrer et préparer des moyens suffisants pour toutes les troupes à y envoyer; elle doit, dis-je, posséder tout l'arrondissement de l'armee du Centre et Madrid, et il faut laisser à ce territoire les troupes qui l'occupent à présent pour dispenser l'armée, en marchant à l'ennemi, de laisser du monde en arrière. L'armée, au contraire, doit être à même d'en tirer quelques secours pour sa communication; elle a besoin surtout d'être délivrée des obstacles que fait naître sans cesse un gouvernement véritablement ennemi des armées françaises. Sans doute les intentions du roi sont bonnes, mais probablement il ne peut rien contre l'intérêt et les passions de ceux qui l'environnent; car, jusqu'à présent, ses efforts ont été impuissants pour arrêter les désordres de Madrid et faire cesser l'anarchie qui règne à l'armée du Centre. Il peut y avoir de grandes raisons politiques pour faire résider le roi à Madrid; mais il y a mille raisons positives, et de sûreté relative aux armées françaises, qui sembleraient devoir lui faire choisir un

autre séjour. En effet: ou le roi est général et commandant des armées, et, dans ce cas, il doit être au milieu des troupes, voir leurs besoins, pourvoir à tout et être responsable; ou il est étranger à toutes les opérations, et alors, et pour sa tranquillité personnelle, et pour laisser plus de liberté dans les opérations, il doit s'éloigner du pays qui en est le théâtre et des lieux servant de points d'appui aux mouvements de l'armée.

„La guerre d'Espagne est difficile dans son essence; mais cette difficulté est augmentée de beaucoup par la division des commandements, le peu d'accord des commandants, et par la grande diminution de troupes; cette division rend encore notre affaiblissement plus funeste; si elle a déjà tant fait de mal lorsque l'Empereur, étant à Paris, s'occupant sans cesse de ses armées de la Péninsule, pouvait en partie y remédier, on doit frémir du résultat infaillible de ce système suivi, avec diminution de moyens, au moment où l'Empereur s'éloigne de trois cents lieues.

„Monseigneur, je vous ai exposé toutes les raisons qui semblent démontrer jusqu'à l'évidence la nécessité de réunir sous la même autorité toutes les troupes et tout le pays depuis Bayonne jusques et y compris Madrid et la Manche; en cela, je n'ai été guidé que par mon amour ardent pour le service de l'Empereur, pour la gloire de ses armes, et par ma conscience. Si l'Empereur ne trouvait pas convenable d'adopter ce système, j'ose le supplier de me donner un successeur dans le commandement qu'il m'avait confié. J'ai la confiance et le sentiment de pouvoir faire autant qu'un autre; mais, tout restant dans la situation actuelle, la charge est au-dessus de mes forces.

„Quelque flatteur que soit un grand commandement, il n'a de prix à mes yeux qu'accompagné des moyens de bien faire; et, lorsque ceux-ci me sont enlevés, alors tout me paraît préférable. Mon ambition se réduit, dans ce cas, à servir l'Empereur en soldat; ma vie lui appartient, et je la lui donnerai sans regrets; mais je ne puis rester dans la cruelle position de n'avoir pour tout avenir, et pour résultat de mes efforts et de mes soins constants,

que la triste perspective d'attacher mon nom à des événements fâcheux et peu dignes de la gloire de nos armes."

Chose vraiment inexplicable! l'Empereur oublia complétement l'état de la question, les ordres donnés, la situation de l'Espagne, les embarras des subsistances, et les impossibilités qui en résultaient pour une multitude de choses. La mission du colonel Jardet fut sans résultat. Des conversations nombreuses et longues avec l'Empereur eurent d'abord l'air de le convaincre; mais elles n'apportèrent aucun changement aux dispositions prises, aux ordres donnés. Seulement ces conversations donnèrent lieu à une réflexion de Napoléon, qui, en raison des événements postérieurs et de la catastrophe arrivée plus tard, a quelque chose de prophétique et de surnaturel. Jardet me le raconta à son retour.

Après avoir traité toutes ces questions, l'Empereur dit à Jardet: „Voilà Marmont qui se plaint de manquer de beaucoup de choses, de vivres, d'argent, de moyens, etc. Eh bien, moi, je vais m'enfoncer avec des armées nombreuses au milieu d'un grand pays qui ne produit rien." Et puis, après une pause suivie d'un silence de quelques minutes, il eut l'air de sortir brusquement d'une profonde méditation, et, regardant Jardet en face, il lui dit: „Mais comment tout ceci finira-t-il?" Jardet, confondu de cette demande, répondit en riant: „Fort bien, je pense, Sire." Mais il sortit d'auprès de lui avec une vive impression, effet naturel de cette inspiration si singulière.

J'ai expliqué comment, avec la faiblesse des moyens mis à ma disposition, une défensive serrée, accompagnée d'une surveillance active, pouvait seule assurer la conservation de Badajoz en me donnant la faculté de combiner mes troupes avec celles du Midi. Wellington l'avait si bien senti, qu'il suspendit son entreprise pendant tout le temps où je conservai quatre divisions à portée de passer le Tage au premier ordre, et tant que j'eus une tête de colonne en avant du débouché. Malgré mes répétitions, l'Empereur ne voulut jamais me comprendre. Les lettres du prince de Neufchâtel, écrites sous sa dictée, combattaient mes arguments et blâmaient mon système. Je tins bon longtemps, en raison de la persuasion où

j'étais qu'il n'y avait pas autre chose à faire; mais enfin une lettre fort dure, renfermant des ordres impératifs, m'imposa l'obligation de me conformer à ses volontés et de prendre dans la Beira une offensive dépourvue de moyens, qui, n'ayant rien de sérieux, ne pouvait tromper l'ennemi. J'eus grand tort de m'y soumettre. Ma conviction étant intime, j'aurais dû abandonner mon commandement et donner ma démission, plutôt que de me résoudre à entreprendre une opération, dont je connaissais d'avance les résultats funestes. Sans cette opération, le siége de Badajoz eût été ajourné d'une manière indéfinie, et la guerre eût pris une tout autre direction.

Je retirai donc mes troupes de la vallée du Tage pour les rassembler sur la Tormès. Je fis des efforts inouïs pour me pourvoir quinze jours d'avance de vivres, et j'établis mon quartier général à Salamanque. Mais, pour que rien ne manquât, en fait de contradictions et d'absurdités, dans le système de l'Empereur, je recevais aussi l'ordre impératif de réoccuper les Asturies. Je ne pouvais le faire avec sûreté qu'en y employant une de mes plus fortes divisions, et je fus même obligé de la porter à huit mille hommes. Ainsi la force dont je pouvais disposer contre les Anglais fut diminuée d'autant, et réduite à trente et un mille hommes d'infanterie et deux mille cinq cents de cavalerie, dépourvus de vivres, de transports et de grosse artillerie. Au moment même où je retirais les troupes de la vallée du Tage, et quand elles se mettaient successivement en mouvement, le duc de Wellington, bien informé, retirait les troupes anglaises et portugaises qui étaient encore devant moi. Les dernières, la cinquième division, partit le 12 mars; elles furent remplacées à Rodrigo et sur la frontière par des troupes espagnoles et des milices portugaises.

La première division, placée dans la vallée du Tage, devait se mettre en marche après l'arrivée des troupes de l'armée du Centre; mais, ces troupes ne l'ayant pas relevée, elle fut obligée d'y rester. Alors, pour la faire concourir à la diversion qui m'était ordonné, je la portai sur Placencia avec ordre de faire une démonstration sur le col de Peralès en même temps que je passerais l'A-

guada, comme si elle devait se joindre à l'armée. A la fin de mars, je quittai les bords de la Tormès avec cinq divisions formant vingt-cinq mille hommes d'infanterie, et ma cavalerie légère, forte de quinze cents chevaux. Le 31, j'arrivai sur l'Aguada.

Aucun Anglais, excepté de la cavalerie hanovrienne, n'était à portée. Je passai la rivière, et j'investis Rodrigo. Une sommation faite pour la forme, une menace d'escalade sans résultats, et quelques obus jetés la nuit, furent la seule opération possible contre cette ville. Je laissai un corps d'observation devant cette place et devant Almeida pour les bloquer, et des forces suffisantes pour garder mes ponts. Je marchai sur Fuenteguinaldo. Je portai la plus grande partie de l'armée sur Alfaiatès, Sabugal et Fundao, aux sources du Zezere, à Penamacor et Idanha-Nova, poussant des reconnaissances et des partis sur Castel-Branco.

Instruits que les milices portugaises, sous les ordres de Sylveyra et fortes de vingt-trois bataillons, s'étaient portées sur Guarda, je marchai contre elles avec la cinquième division et une brigade de la quatrième. Elles se retirèrent à mon approche et descendirent le Mondego. Je les fis poursuivre par le 13e de chasseurs et deux cents hommes d'élite, composant mon escorte. Une grande pluie ayant rendu les armes à feu inutiles, cette cavalerie, sous les ordres du colonel Denis [1], mon aide de camp, les chargea, les mit en déroute, fit quinze cents prisonniers, prit cinq drapeaux. Trois mille hommes se sauvèrent en jetant leurs armes.

Ces mouvements déterminèrent l'ennemi à brûler les magasins considérables qui existaient à Castel-Branco et à Celorico. Bref, je fis courir le bruit que je marchais sur Lisbonne; mais cette nouvelle était trop absurde pour inspirer la moindre inquiétude sur cette ville; car, si j'y étais entré, peut-être en vérité eût-il été difficile d'en sortir. Le siége de Badajoz fut entrepris et continué pendant ces mouvements. Badajoz tomba, et l'armée an-

[1] Depuis, général Denis de Damrémont, gouverneur général de l'Algérie, tué d'un boulet de canon sous les murs de Constantine quelques heures avant la prise de cette ville. (*Note de l'Éditeur.*)

glaise se mit en marche immédiatement après pour repasser le Tage; alors je rentrai en Espagne et revins sur la Tormès.

Les Anglais, connaissant mes forces, s'avaient bien qu'elles ne me permettaient d'entreprendre aucune opération sérieuse dans le cœur du Portugal. Sans moyens de transport, ayant des subsistances en très-petite quantité, comment l'armée aurait-elle vécu dans sa marche, en traversant un pays stérile, abandonné de ses habitants? Wellington ne pouvait s'y tromper. Enfin ce mouvement intempestif, exécuté dans la saison des pluies, était entravé par le débordement des rivières, et aucune végétation ne favorisait encore la nourriture du bétail. Aussi, hommes, chevaux et matériel souffrirent-ils beaucoup pendant cette courte campagne d'un mois environ. Nous rentrâmes à Salamanque le 25 avril.

Voici quelles furent les dispositions prises, au retour, pour l'établissement de l'armée, dans le double objet d'obtenir la plus grande concentration en conservant cependant les moyens de subsister:

La première division, dans la vallée du Tage;
La deuxième, à Avila;
La troisième, à Valladolid et sur le Duero;
La quatrième, à Toro;
La cinquième, à Salamanque;
La sixième, à Medina del Campo;
La septième, à Zamora;
La huitième, aux Asturies;
La cavalerie légère, entre la Tormès et le Duero;
Les dragons, à Rio-Secco.

Par ces dispositions, l'armée pouvait vivre, et, sauf les huitième et première divisions, être rassemblée à Salamanque en cinq jours.

L'étendue du pays à occuper, le besoin d'avoir des lieux de dépôt, des postes fortifiés et de protection dans quelques villes, et des points de passage assurés sur les grandes rivières, rendaient indispensables la mise en état de défense et la construction d'un certain nombre de forts dans la Péninsule.

Voici quels étaient ceux dépendant de l'armée de Portugal, avec la force des garnisons jugées necessaires:

Salamanque, mille hommes[1];

Alba-sur-Tormès, cinquante hommes;

Avila, cinq cents hommes;

Zamora, cinq cents hommes;

Toro, cent cinquante hommes;

Léon, cinq cents hommes;

Benavente, cent cinquante hommes;

Astorga, quinze cents hommes;

Palencia, cinq cents hommes;

Ponte-Longusto, soixante hommes.

Total: quatre mille neuf cent dix hommes.

Ainsi, il fallait défalquer de la force disponible de l'armée de Portugal, pour les garnisons, quatre mille neuf cent dix hommes;

La huitième division, destinée à garder toujours les Asturies, d'après les dispositions impératives de l'Empereur, huit mille hommes,

Et la communication indispensable avec Burgos, deux mille hommes.

Total: quatorze mille neuf cent dix hommes.

Quinze mille hommes de l'infanterie de l'armée devaient donc être enlevés de son effectif, pour connaître la force réelle à présenter en ligne. En opposition à cet état de choses l'armée anglaise n'avait pas l'emploi d'un seul soldat hors du camp. Des Espagnols et des milices portugaises, chargés de tout le service extérieur et des garnisons, fournissaient encore, au besoin, des forces auxiliaires à l'armée active.

A mon arrivée à Salamanque, je reçus le rapport qu'un corps anglais assez nombreux s'était porté sur Jaraicejo. Ce corps menaçait les établissements sur le Tage d'Almaraz et Lugar-Nuevo, et les postes de Miravete, qui les dominent et en ferment l'accès. Il était important pour l'ennemi de les prendre et de les détruire. Ces postes, établissant la liaison et assurant la communication entre les armées du Midi et du Nord,

[1] Ce fort reçut une extension qui le fit devenir une petite place.

donnaient, suivant les circonstances, les moyens de combiner les mouvements nécessaires à la défense, soit de l'Andalousie, soit de la Castille.

Le poste de Lugar-Nuevo, c'est-à-dire la tête de pont de la rive gauche, se composait d'un bon fort revêtu, et d'un réduit ou donjon également revêtu. D'après tous les calculs, un siége régulier devait être nécessaire pour s'en emparer. Une garnison suffisante, composée, il est vrai, d'assez mauvaises troupes, l'occupait; mais un brave officier piémontais, le major Aubert, en avait le commandement. Enfin, avant de commencer le siége, il fallait s'emparer des postes avancés de Miravete, fermant le Puerto, par lequel seul l'ennemi pouvait arriver et descendre avec du canon. Ces considérations et ces faits fondaient ma sécurité.

Cinq divisions de l'armée anglaise vinrent s'établir dans leur ancien cantonnement sur la Coa et sur l'Aguada; et cependant le bruit courait que son intention était d'envahir l'Andalousie. Ce bruit, adopté par le maréchal Soult avec empressement, retentit à Madrid, et avait persuadé le roi. Cependant rien n'était plus absurde; car, indépendamment de ce mouvement rétrograde des cinq huitièmes de l'armée, il y avait diverses considérations qui décidaient la question aux yeux d'un homme raisonnable. Les Anglais, sans aucun doute, se préparaient à l'offensive; mais était-ce dans le Midi ou dans le Nord que leur intérêt leur commandait d'agir? La moindre réflexion, le plus simple calcul, devaient lever tous les doutes.

1° En attaquant le Midi et y portant leurs principales forces, ils découvraient Lisbonne que les troupes du Nord pouvaient envahir.

2° En conquérant le Midi par des combats successifs, ils n'auraient acquis que l'espace parcouru; et l'armée française, en évacuant ce pays, augmentait chaque jour de force en se concentrant. Ainsi ses revers devaient naturellement être suivis de succès.

3° Enfin c'était l'occupation du Midi qui nous avait affaiblis sur tous les points. Il fallait donc bien se gar-

der de provoquer le changement de cet état de choses avant d'avoir obtenu ailleurs un avantage décisif.

4º En attaquant le Nord, Lisbonne n'était pas découverte, parce que la ville est située sur la rive droite du Tage.

5º En attaquant l'armée de Portugal et obtenant un succès important, non-seulement le fruit de la conquête était le pays qu'elle occupait, mais encore Madrid et le Midi qu'il fallait nécessairement évacuer.

6º Enfin, en agissant dans le Nord, elle se trouvait à portée des ressources que le Portugal, la province de Galice, et l'armée espagnole, qui occupait cette province et les ports de cette côte, pouvaient lui fournir.

Malgré l'évidence de ces raisons, Joseph, endoctriné par Soult, croyait fermement à une prochaine offensive dans le Midi; et, comme l'Empereur lui avait donné le commandement général de toutes les armées en Espagne en partant pour la Russie, il m'envoya l'ordre de lui fournir trois divisions de l'armée de Portugal, que son intention était de conduire, par la Manche, au secours de Soult, en se portant jusqu'à la Sierra Morena. Dans l'hypothèse même de l'offensive des Anglais dans le Midi, cette disposition ne valait rien. Il était bien plus simple, bien plus raisonnable, bien plus militaire, de former un corps d'armée nombreux et bien pourvu de vivres dans la vallée du Tage, destiné à déboucher par Miravete. Quand Wellington serait arrivé aux frontières de l'Andalousie, ce corps, en prenant à revers l'armée anglaise, l'aurait forcé à rétrograder. Par cette combinaison, rien n'était découvert dans le Nord, tout était ensemble, et toutes les forces pouvaient toujours, au besoin, s'y rassembler. Je cherchai donc à éclairer Joseph sur la vérité, et j'obtins, quoique avec peine, la suspension de l'exécution d'une mesure dont les résultats ne pouvaient manquer d'être funestes. Mais, dans tous les cas, et, quel que fût le système offensif que voulait prendre l'ennemi, la destruction des forts établis à Almaraz et du pont servant au passage était pour lui une chose utile, un préliminaire important, promettant de grands avantages.

Il s'y résolut, et, le 14, douze mille hommes, avec un

équipage d'artillerie, se présentèrent sur la montagne. Les forts de Miravete fermant le passage, l'artillerie ne put pénétrer dans la vallée; mais, le succès de l'opération dépendant de la promptitude de l'exécution, les Anglais prirent la résolution d'enlever de vive force le fort de Lugar-Nuevo. En conséquence, une partie de ces troupes descendit, dans la journée du 18, dans la vallée par des chemins détournés, et, le 19, à trois heures du matin, ils donnèrent l'assaut à ces forts. Malheureusement la garnison était composée en grande partie de mauvaises troupes, connues sous le nom de régiment prussien. A la vue de ce parti décidé, une vive inquiétude s'empara des soldats. Le major Aubert, voulant leur donner de la confiance, monte sur le parapet pour mieux diriger la défense; mais, peu après, il est tué. Le désordre se met dans les troupes. Bientôt la terreur est au comble, et elles s'enfuient sur la rive droite, abandonnant dans le donjon des sapeurs et des canonniers français qui y sont pris ou tués, les ponts-levis du donjon que les fuyards avaient baissés n'ayant pas eu le temps d'être levés. L'ennemi passa sans peine sur la rive droite, et tous les forts tombèrent ainsi en son pouvoir. Il les dégrada sans les détruire, brisa l'artillerie, coula les bateaux et se retira sans avoir rien entrepris sur Miravete, qui ainsi fut conservé. A la première nouvelle qu'en reçut le général Foy, il se mit en marche avec sa division pour porter secours. Si la défense eût duré trente-six heures, il arrivait à temps pour donner de la confiance à la garnison et rendre les forts imprenables. Le général Clausel, de son côté, se mit en mesure de l'appuyer, et, en cinq jours, il y aurait eu treize mille hommes réunies sur ce point, et la tentative des Anglais aurait échoué.

Cet événement démontre combien il y a d'inconvénients à charger de mauvaises troupes de la défense de postes militaires de quelque importance. Un général éprouvera toujours une grande répugnance à affaiblir de bons corps; mais il vaut mieux s'y résoudre, pour une partie de la garnison au moins, que de risquer de voir ainsi disparaître, en un moment, les points d'appui sur lesquels il

a compté, et qui, comme dans la circonstance actuelle, étaient de véritables pivots d'opération. Comme ces postes étaient de nature à être rétablis et réoccupés, le général Foy, que les circonstances devaient amener dans le bassin du Duero, demanda avec instance, mais toujours infructueusement, au général d'Armagnac, de l'armée du Centre, d'y former une nouvelle garnison, d'y placer des approvisionnements et d'y faire rétablir un passage. Au surplus, les événements se succédèrent rapidement et empêchèrent de rien terminer à cet égard.

Les opérations des Anglais dans le Nord devenaient de jour en jour plus probables; l'opinion s'en établissait sur toute notre frontière, et cependant Soult prétendait toujours être menacé. Joseph finit par concevoir des doutes en faveur de mon opinion. Les Anglais, bien pourvus de vivres, devaient hâter leur entrée en campagne; car, comme nous en manquions par suite de la disette de l'année précédente, notre situation serait devenue tout autre si la campagne se fût ouverte seulement après la moisson.

Dès le 30 mai, j'écrivis au général Caffarelli, successeur du général Dorsenne dans le commandement de l'armée du nord de l'Espagne, pour lui rappeler les instructions fondamentales données par l'Empereur, fixant d'une manière invariable le contingent à fournir par l'armée du Nord à l'armée de Portugal en cas d'offensive décidée de l'armée anglaise. En lui annonçant les événements probables et prochains, je lui demandais avec instance de tout préparer d'avance pour remplir les devoirs qui lui étaient imposés. Le général Caffarelli me répondit par les meilleures assurances, et en me faisant les promesses les plus positives de me secourir de tous ses moyens quand le moment serait arrivé. Il me réitéra constamment ces promesses; mais tout en resta là, et, quand il fut question de combattre, jamais son artillerie, sa cavalerie et les deux divisions qui devaient me joindre ne parurent. Deux régiments de troupes légères seulement nous rejoignirent, et encore après la bataille.

Le duc de Wellington, en préparant son offensive,

avait pris des dispositions nécessaires pour établir de prompts moyens de communication entre le corps de Hill et l'armée principale. A cet effet, un passage régulier du Tage avait été établi à Alcantera, dont le pont en pierre avait été coupé antérieurement. Alors, suivant les circonstances, il pourrait appeler à lui ce corps, fort de douze mille hommes. Enfin il donna l'impulsion aux milices portugaises pour agir sur l'Esla vers Benavente, et à l'armée de Galice pour qu'elle eût à déboucher et à faire le blocus d'Astorga.

Les Anglais firent, le 3 juin, une première démonstration offensive. Une division passa l'Aguada, battit la campagne, et repassa cette rivière quelques jours après.

A cette occasion, je resserrai mes cantonnements, voulant préparer la prompte réunion de mes troupes quand l'ennemi se mettrait en marche pour s'avancer sur moi.

Le 8, la position de l'armée était celle-ci :

Première division, Avila et Arevalo ;

Deuxième, Peñaranda et Fontiveros ;

Troisième, Valladolid ;

Quatrième, Toro ;

Cinquième et sixième, Salamanque ;

Septième, Zamora :

Huitième, les Asturies ;

Cavalerie légère, Salamanque ;

Dragons, Doro, Benavente ;

Quartier général, Salamanque.

Le 10 juin, la totalité de l'armée anglaise était réunie, entre la Coa et l'Aguada, avec tous ses moyens, et l'armée de Galice sur la frontière.

Le 12, les Anglais commencèrent leur mouvement. J'en fus instruit le 14. Ce jour-là même l'armée reçut l'ordre de se rassembler. Le point de réunion fut indiqué à Bleines, en arrière de Salamanque, et j'envoyai l'ordre à la huitième division de quitter les Asturies et de venir me joindre à marches forcées.

Le 15, j'écrivis au général Caffarelli, au roi, à tous ceux qui, d'après les instructions de l'Empereur, devaient donner à l'armée de Portugal, par leur concours, la force

nécessaire pour combattre l'armée anglaise. Je demandais avec la plus vive instance que les secours fussent mis en marche sans perdre un seul moment.

Les Anglais arrivèrent devant Salamanque le 16, dans l'après-midi.

Après avoir mis les forts de Salamanque dans le meilleur état possible, complété les garnisons, donné les instructions nécessaires, je disposai tout pour la retraite. Elle s'effectua dans la nuit du 16 au 17, et j'allai prendre position à Bleines, point indiqué pour le rassemblement des troupes.

L'armée anglaise, le 17, prit position sur la rive droite de la Tormès, occupa la position de San-Christoval qui couvre Salamanque, et commença l'attaque des forts.

Des tentatives d'escalade furent repoussées et coûtèrent cher à l'ennemi. Il se mit en mesure alors d'employer la grosse artillerie.

Le 20, cinq divisions étant rassemblées, les deuxième, troisième, quatrième, cinquième et sixième, je marchai en avant, et vins prendre une position offensive à une petite portée de canon de l'armée anglaise.

Le siége commencé fut suspendu, et toute l'armée ennemie se rassembla sur le plateau de San-Christoval.

Mon mouvement avait étonné l'ennemi, mais la position que j'avais prise, dans le but de simuler le prélude d'une attaque, ne pouvant pas être défendue, il eût été dangereux de l'occuper longtemps. Aussi, le 23 au matin, je me retirai à deux milles pour occuper la position d'Aldea-Rubia, qui domine et se trouve en arrière du gué de Huerta sur la Tormès. Alors le siége fut recommencé, et le feu nous l'indiqua. Je reçus dans cette position une lettre du général Caffarelli, en date du 10, qui m'annonçait qu'il allait se mettre en mouvement pour se rapprocher de moi, et me porter secours avec toute sa cavalerie, vingt-deux pièces de canon et sept mille hommes d'infanterie.

Le 27, des signaux m'annoncèrent que les forts pouvaient tenir encore cinq jours. Je ne pouvais raisonna-

blement attaquer l'armée anglaise avant la réunion de toutes mes forces. Je me disposai à opérer sans me compromettre et à faire une diversion. Le fort d'Alba-sur-Tormès étant en mon pouvoir, le passage de la Tormès m'était assuré en retraite, si, après l'avoir franchi au gué de Huerta, il fallait faire un mouvement rétrograde. En conséquence, je disposai tout pour exécuter le passage de la rivière dans la nuit du 28 au 29, et me placer de manière à menacer les communications de l'ennemi, dont la liberté lui était indispensable pour pouvoir subsister.

Mais, le 27 même, un incendie épouvantable avait détruit tous les approvisionnements et bâtiments du fort principal de Salamanque; et, bien que deux assauts eussent été repoussés et que l'ennemi eût perdu plus de quinze cents hommes, la confusion était devenue telle, que la garnison dut se rendre à discrétion et sans capitulation.

Cet événement changeait complétement l'état des choses.

Je devais alors prendre une position qui me permît d'attendre sans danger, et de recevoir avec sûreté les renforts promis. En conséquence, je mis en marche l'armée le 28, et elle se porta sur la Guarena, le 29 sur la Trabanjos, où elle séjourna le 30 juin. L'ennemi ayant suivi avec toutes ses forces, l'armée continua son mouvement de retraite, et, le 1er juillet, vint prendre position sur le Zapardiel, et, le 2 juillet, repassa le Duero à Tordesillas.

Ce jour-là, le mouvement s'étant exécuté un peu tard, et les Anglais ayant commencé le leur de grand matin, il y eut à Rueda un combat d'arrière-garde à soutenir dans des circonstances désavantageuses, mais aucune conséquence fâcheuse et aucun désordre n'en résultèrent. Le meilleur ordre fut observé en repassant la rivière. L'ennemi prit position sur le Duero. La deuxième division fut placée sur la rive gauche de cette rivière, et en arrière de la Daga, son affluent.

Le 3 juillet, l'ennemi, ayant fait une tentative sur le gué de Pollos, fut repoussé. Les dispositions de détail

étant prises pour assurer la défense de cette ligne, je me décidai à attendre dans cette position les secours annoncés, et sur lesquels j'avais droit de compter.

J'ai déjà dit combien ma cavalerie était faible; elle ne s'élevait pas à plus de deux mille chevaux, et l'ennemi avait près de six mille hommes de cavalerie anglaise, et une nuée de guérillas qui le dispensait de toute espèce de détachement et de service de troupes légères. Je pris la résolution de faire enlever tous les chevaux de selle existant dans les lieux occupés par les troupes. Cette opération, faite partout simultanément, augmenta de huit cents chevaux la force de ma cavalerie en dix jours de temps.

Le général Bonnet, avant d'avoir reçu mes ordres, instruit du mouvement de l'armée anglaise et isolé dans les Asturies avec très-peu de munitions. prit la sage résolution d'évacuer cette province, dont la sortie pouvait être difficile si l'ennemi se fût mis en mesure de s'y opposer. Ayant pris position à Reynosa, il put exécuter promptement l'ordre qui lui fut donné de se rendre sur le Duero.

Les milices portugaises se montrèrent sur l'Esla, à l'embouchure de cette rivière et vers Benavente; mais de simples démonstrations suffirent pour les contenir. Pendant ce temps, l'armée de Galice avait formé le blocus d'Astorga.

Ainsi, en face d'une armée qui avait douze mille hommes d'infanterie et deux mille cinq cents chevaux de plus que moi, qui pouvait recevoir d'un jour à l'autre le corps de Hill, composé de douze mille hommes, je voyais encore mon flanc droit et mes derrières menacés.

J'accablais le général Caffarelli de mes lettres et de mes demandes; je le sommais d'exécuter les dispositions arrêtées par l'Empereur; mais, après m'avoir fait de magnifiques promesses, il baissait chaque jour de ton et trouvait toujours de nouveaux prétextes pour ne faire aucun effort en ma faveur.

Il m'écrivit que les bandes de Regnovales, Pinta et Longa étaient en mouvement. Il y avait pitié de sa part à mettre ainsi en balance les intérêts de l'Espagne avec

ceux de la tranquillité de son arrondissement. Je lui mandai de les laisser faire, de venir à mon secours avec tous ses moyens, et qu'après avoir battu les Anglais je lui donnerais autant de troupes qu'il en voudrait pour tout mettre chez lui promptement à la raison. Plus tard, enfin, il m'annonça que des bâtiments s'étaient montrés sur la côte et menaçaient d'un débarquement. C'était me faire connaître de toutes les manières sa résolution de ne pas me seconder.

Je crus que le roi connaîtrait mieux ses devoirs et les intérêts de la défense qui lui était confiée, et je m'adressai à lui avec persévérance.

L'armée du Centre pouvait former une division de cinq à six mille hommes d'infanterie. Elle avait une forte cavalerie, belle et instruite, entre autres, une division commandée par le général Treilhard, qui était inoccupée dans la vallée du Tage. Après mille sollicitations, mille prières, mille demandes motivées sur des faits qui n'étaient pas susceptibles de discussions, il me fit répondre, par le maréchal Jourdan, une lettre ainsi conçue :

„Monsieur le maréchal,

„Le roi m'a chargé de vous dire qu'il n'a pas reçu de vos nouvelles depuis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 14 du courant. Depuis lors, il a circulé ici des bruits de toute espèce ; mais ce qu'on a pu conclure au milieu de tous ces rapports contradictoires, c'est que l'armée anglaise est en position sur la Tormès et que vous avez réuni la vôtre sur le Duero. Vous sentez, monsieur le maréchal, que Sa Majesté est fort impatiente de recevoir de vos nouvelles. On dit ici que l'armée ennemie est forte d'environ cinquante mille hommes, parmi lesquels on ne compte que dix-huit mille Anglais. Le roi pense que, si cela est vrai, vous êtes en état de battre cette armée, et le roi désirerait bien connaître les motifs qui vous ont empêché d'agir. Il me charge donc de vous inviter à lui écrire par des exprès.

„Le roi me charge en même temps de vous communiquer les nouvelles qu'il a reçues d'Andalousie. Les dernières lettres de M. le duc de Dalmatie sont du 16

courant, et la dernière lettre de M. le comte d'Erlon est du 18. A cette époque, le général Hill, qui est toujours resté sur la Guadiana avec un corps de quinze mille hommes et trois à quatre mille Espagnols, s'était avancé sur Zafra, et même sur la Serena.

„Des troupes de l'armée du Midi sont en marche pour se réunir au général Drouet, et ce général doit être en opération, depuis le 20, contre le général Hill. Le roi a réitéré au duc de Dalmatie l'ordre de diriger le général Drouet sur la vallée du Tage, si lord Wellington appelle à lui le général Hill; mais, comme il serait possible, le cas arrivant, que cet ordre ne fût pas exécuté assez promptement, Sa Majesté désirerait que vous profitassiez du moment où lord Wellington n'a pas toutes ses forces réunies pour le combattre. Le roi a aussi demandé des troupes au général Suchet; *mais ces troupes n'arriveront pas. Ainsi tout ce que Sa Majesté a pu faire, c'est d'envoyer un renfort de troupes dans la province de Ségovie, et d'ordonner au général Estève, gouverneur de cette province, de secourir, au besoin, la garnison d'Avila et de lui envoyer des vivres.*

„Le maréchal de l'empire, chef de l'état-major de Sa Majesté Catholique,

„Signé: Jourdan."

„Madrid, le 30 juin 1812"

Cette lettre du maréchal Jourdan, du 30 juin, me parvint le 12 juillet par duplicata.

Ainsi, l'armée du Centre refusait tout secours, officiellement.

L'armée du Nord refusait également, d'une manière moins positive, à la vérité; mais il n'y avait pas à en espérer davantage.

En ajournant l'offensive, ma position ne pouvait pas s'améliorer, puisqu'aucun secours ne devait venir me joindre; mais, au contraire, il était probable qu'elle allait empirer beaucoup. Le corps de Hill pouvait, à chaque moment, joindre lord Wellington et augmenter sa force de douze mille hommes, et j'étais bien sûr que, dans ce cas, le duc de Dalmatie n'enverrait pas à mon secours

le cinquième corps comme cela était prescrit ; et, quand il l'eût fait, ce secours n'aurait eu aucune efficacité, puisque Hill serait arrivé en six ou sept jours par Alcantara, tandis qu'il en aurait fallu vingt au cinquième corps, en passant par la Manche, tout moyen de passer le Tage, dans cette partie de son cours, étant enlevé alors aux armées françaises. D'un autre côté, l'armée de Galice et les milices portugaises pouvaient, à chaque instant, occuper un pays sans défense, et s'approcher assez pour me forcer à faire un détachement contre elles.

Enfin, la garnison d'Astorga n'avait de vivres que jusqu'au 1er août. Passé ce terme, elle devait se rendre. Il fallait donc ravitailler cette place, et, pour y parvenir, m'affaiblir devant l'armée anglaise, qui, pendant ce temps, m'aurait attaqué avec plus d'avantage.

En me décidant à prendre l'offensive sur l'armée anglaise, j'avais l'espoir de la battre, ou même sans la battre, de la forcer à se retirer en Portugal. Dans l'un et l'autre cas, je pouvais alors, sans inconvénient, faire un détachement momentanément sur Astorga.

Ainsi donc, après avoir analysé ma position et calculé les conséquences des conditions dans lesquelles j'étais placé, je me décidai à tenter le passage du Duero.

Mon projet avait toujours été de déboucher par Tordesillas, et de marcher par la ligne la plus courte sur Salamanque. Les localités sont favorables pour exécuter le passage, et, en suivant cette direction, jamais ma retraite ne pouvait être compromise. Mais il fallait éviter de combattre en débouchant. En conséquence, je préparai des moyens de passage à Toro. Je fis rétablir le pont, et je plaçai la masse de mes troupes entre Toro et Tordesillas. Par cet arrangement, je pouvais me décider, suivant les mouvements de l'ennemi, à passer par Toro ou par Tordesillas ; et des marches et contremarches, faites sur la rive droite, pouvant être vues et observées facilement de la rive gauche, furent exécutées pour tenir l'ennemi dans l'incertitude. Le duc de Wellington n'arrêta d'avance aucun projet positif de défense. Le 16, mon parti pris de déboucher par Tordesillas, je mis en mouvement, d'une manière très-ostensible, des

forces considérables qui descendirent quelque temps le fleuve et revinrent sur leurs pas pendant la nuit. Wellington envoya son premier aide de camp à Tordesillas sous un vain prétexte, afin de savoir si j'étais sur ce point. On répondit que je n'y étais pas, et il me crut en route pour Toro; alors la plus grande partie des forces anglaises se rapprocha pendant la nuit de ce débouché.

Le passage effectué par Tordesillas offrait des avantages importants; mais il n'était pas sans inconvénients.

Le passage immédiat de la rivière ne pouvait pas être empêché; mais, si l'ennemi occupait la position de Rueda, fort belle et dans le genre de celle où les Anglais combattent de préférence, il fallait livrer bataille pour déboucher.

Le plateau de Rueda est précédé par un immense glacis pendant lequel celui qui vient du fleuve est exposé au feu de l'ennemi, tandis que celui-ci peut se mettre en partie à couvert. Ce plateau se prolonge par la droite et vient aboutir au Duero, en suivant circulairement la rive gauche et la Daga jusqu'au confluent de cette rivière. En conséquence, comme disposition d'attaque, j'avais décidé que le mouvement offensif se ferait par notre gauche, de manière à protéger notre centre et à attaquer la droite de l'ennemi en se portant sur lui par un terrain d'égale hauteur; et, comme ce mouvement, en cas de revers, pouvait faire couper notre gauche du pont de Tordesillas, je fis préparer un pont de chevalet pour la Daga, et ces ponts furent montés sur cette rivière en même temps que les troupes passaient le pont de Tordesillas, de manière que la gauche devait avoir toujours sa retraite par ces ponts, et de là sur Puente-Duero que j'avais fortifié en faisant créneler l'église.

Ces dispositions prises et aussitôt la nuit venue, la cinquième division, étant à Tordesillas, passa le pont du Duero, et successivement quatre divisions suivirent dans l'ordre de leur arrivée et prirent les places qui d'avance leur avaient été assignées. Un étang situé à quelque distance de la rivière occupe le milieu de la plaine dans la direction de Rueda. Les troupes devaient se réunir

derrière cet étang en attendant le moment où je déterminerais le mode de leur mise en action.

Au jour, je me rendis sur le point où la cinquième division, qui formait la tête de colonne, devait être stationnée; mais elle ne s'y trouva pas, et, après des recherches remplies d'inquiétude, je la trouvai à une demi-lieue en avant, dans la position même de Rueda, de manière que, si l'ennemi eût occupé cette position, elle aurait été détruite sans avoir pu combattre. Heureusement rien de tout cela n'eut lieu, et nous occupâmes Rueda sans difficulté. L'ennemi n'y avait que des troupes d'observation en petit nombre, et il l'évacua à notre approche.

Je témoignai au général Maucune mon extrême mécontentement de sa désobéissance; mais il était dans son caractère de se laisser emporter à l'instant où il marchait à l'ennemi. Quelques jours plus tard, cette disposition de son esprit eut les plus funestes résultats, puisqu'elle fut la cause de la bataille de Salamanque, engagée dans un moment inopportun et contre ma volonté formelle. Ce jour-là, c'était une espèce d'avertissement dont j'aurais dû faire mon profit pour l'avenir, en ne plaçant jamais le général Maucune en face de l'ennemi qu'au moment où il fallait agir et tomber sur lui. L'armée prit position, le soir du 17, à Nava del Rey.

L'ennemi, en pleine marche sur Toro, ne put nous présenter que tard une partie de ses forces. Il porta rapidement deux divisions avec beaucoup de cavalerie sur Tordesillas de la Orden, et le reste de l'armée, rappelé, reçut l'ordre de prendre position en arrière sur la Guareña. Le 18 au matin, nous trouvâmes ces deux divisions en position. Comme elles ne croyaient pas avoir affaire à toute l'armée, elles pensèrent pouvoir gagner du temps sans grand péril; mais, quand elles virent déboucher nos masses, elles s'empressèrent d'opérer leur retraite sur un plateau qui domine le village de Tordesillas de la Orden, et vers lequel nous marchions. Déjà nous les avions débordées. Si j'avais eu une cavalerie supérieure ou au moins égale à celle de l'ennemi, ces deux divisions étaient détruites. Nous ne les poursui-

vîmes pas moins avec toute la vigueur possible, et, pendant trois heures de marche, elles furent accablées par le feu de notre artillerie, que je fis porter en queue et en flanc, et auquel elles pouvaient difficilement répondre. Protégées par une nombreuse cavalerie, elles se divisèrent en remontant la Guareña pour passer cette rivière avec plus de facilité. Si, malgré mon infériorité numérique de cavalerie, j'eusse eu avec moi le général Montbrun, nous aurions tiré un grand parti de la circonstance; mais il m'avait quitté depuis deux mois pour prendre un commandement à la grande armée, et je n'avais pour commander ma cavalerie que des officiers de la plus grande médiocrité.

Arrivé sur les hauteurs de la rive droite de la vallée de la Guareña, je vis une grande portion de l'armée anglaise formée sur la rive gauche. Dans cet endroit, la vallée a une largeur médiocre, et les hauteurs qui la forment sont fort escarpées. Soit que le besoin d'eau et l'excessive chaleur eussent fait rapprocher les troupes de la rivière, soit pour toute autre raison, le général anglais avait placé la plus grande partie de son armée dans le fond, à une petite demi-portée de canon des hauteurs dont nous étions les maîtres. En arrivant, je fis mettre quarante bouches à feu en batterie. Dans un moment, elles eurent forcé l'ennemi à se retirer, après avoir laissé un assez grand nombre de morts et de blessés sur la place.

L'infanterie de l'armée marchait sur deux colonnes, et j'avais donné le commandement de la colonne de droite, distante de celle de gauche de trois quarts de lieue, au général Clausel. Arrivé à sa destination, le général Clausel, ayant peu de monde devant lui, crut pouvoir s'emparer des plateaux de la rive gauche de la Guareña et les conserver; mais cette attaque, faite avec des forces trop peu considérables, avec des troupes fatiguées et à peine formées, ne réussit pas. L'ennemi marcha sur les plus avancées, et les força à la retraite. Dans un combat d'une courte durée, nous éprouvâmes quelque perte. La division de dragons, qui soutenait l'infanterie de la colonne de droite, chargea avec vigueur

la cavalerie anglaise; mais le général Carrié, un peu trop éloigné du peloton d'élite du 15e régiment, tomba au pouvoir de l'ennemi, et cette cavalerie se trouva tout à coup sans commandant.

L'armée resta dans cette position toute la soirée du 18 et toute la journée du 19. L'extrême chaleur et la fatigue éprouvée pendant celle du 18 rendaient nécessaire ce repos pour rassembler les traîneurs. A quatre heures du soir, l'armée prit les armes et marcha par sa gauche pour remonter la Guareña et prendre position en face de l'Olmo. Mon intention était de menacer tout à la fois les communications de l'ennemi et de continuer à remonter la Guareña, afin de la passer, ma gauche en tête, avec facilité, ou bien, si l'ennemi se portait en force sur la haute Guareña, de revenir, par un mouvement rapide, sur la position qu'il aurait abandonnée.

L'ennemi suivit mon mouvement. Le 20, l'armée était, avant le jour, en marche pour remonter la Guareña. L'ennemi, comme depuis me l'a dit plusieurs fois le duc de Wellington, voulait en empêcher le passage et tomber sur les premiers corps qui la franchiraient. L'avant-garde la passa rapidement là où cette rivière n'est qu'un ruisseau, et occupa en force, avec beaucoup d'artillerie, le commencement d'un plateau immense qui continue sans ondulations jusqu'à peu de distance de Salamanque. L'ennemi se présenta pour occuper le même plateau, mais il ne put y parvenir. L'armée, bien formée, les rangs serrés, marchait sur deux colonnes parallèles, la gauche en tête, par peloton, à distance entière; deux lignes pouvaient être formées en un instant par un *à droite en bataille.*

Le duc de Wellington m'a dit, depuis, que ses projets avaient été déjoués parce que toute l'armée avait marché comme un seul régiment. Effectivement, l'armée présentait l'ensemble le plus imposant. L'ennemi suivit alors un plateau parallèle au mien, offrant partout une position, dans le cas où j'aurais voulu l'attaquer et l'aborder. Les deux armées marchaient ainsi à peu de distance l'une de l'autre avec toute la célérité compatible

avec le maintien du bon ordre et de la conservation de leur formation.

L'ennemi essaya de nous devancer au village de Cantalpino, et dirigea une colonne sur ce village, dans l'espoir d'être avant nous sur le plateau qui le domine, et vers lequel nous nous portions; mais son attente fut trompée. La cavalerie légère, que j'y envoyai avec la huitième division en tête de colonne, marcha si rapidement, que l'ennemi fut forcé d'y renoncer. Bien mieux: la portion praticable de l'autre plateau se rapprochant beaucoup du nôtre et se trouvant plus bas, quelques pièces de canon placées à propos incommodèrent beaucoup l'ennemi. Une bonne portion de son armée fut obligée de défiler sous ce canon, et le reste dut faire un détour derrière la montagne pour l'éviter. Enfin je mis les dragons sur la piste que suivait l'ennemi. L'énorme quantité de traîneurs qu'il laissait en arrière nous aurait donné le moyen de faire trois mille prisonniers, s'il y eût eu plus de rapport entre la force de ma cavalerie et la sienne, et si surtout la nôtre eût été mieux commandée. Mais la cavalerie anglaise, disposée pour arrêter notre poursuite, occupée à presser la marche des hommes à pied à coups de plat de sabre, à transporter même des fantassins qui ne pouvaient plus marcher, nous en empêcha. Cependant il tomba entre nos mains trois ou quatre cents hommes et quelques bagages. Le soir, l'armée campa sur les hauteurs d'Aldea-Rubia, ayant ses postes sur la Tormès, et l'ennemi reprit sa position de San-Christoval.

Ce passage de la Guareña, en présence d'un ennemi tout formé et aussi nombreux, comme aussi cette marche de toute une journée de deux armées à portée de canon, ont été approuvés des militaires et présentèrent un coup d'œil dont je n'ai joui que cette seule fois dans toute ma vie.

Le 21, informé que l'ennemi n'occupait pas Alba-Tormès, je jetai un détachement dans le château. Ce même jour, je passai la rivière sur deux colonnes, prenant ma direction sur la lisière des bois et établissant mon camp entre Alba-Tormès et Salamanque. Le 22 au

matin, je me portai sur les hauteurs de Calvarossa de Arriba, pour reconnaître l'ennemi. Une division venait d'arriver en face; d'autres étaient en marche pour s'y rendre. Un combat de tirailleurs s'engagea pour disputer quelques postes d'observation, dont nous restâmes respectivement les maîtres. Tout annonçait dans l'ennemi l'intention d'occuper la position de Tejarès, située à une lieue en arrière. Il se trouvait alors à une lieue et demie en avant de Salamanque. Cependant il rassembla successivement beaucoup de forces sur ce point; et, comme son mouvement sur Tejarès pouvait devenir difficile si toute l'armée française était en présence, je crus devoir la réunir et la concentrer devant lui, pour être à même de faire ce que les circonstances commanderaient et permettraient. Il y avait, entre nous et les Anglais, deux mamelons isolés appelés les Arapilès. Je donnai l'ordre au général Bonnet de faire occuper celui qui appartenait à la position que nous devions prendre, et ses troupes s'y établirent avec promptitude et dextérité. L'ennemi fit occuper le sien; mais le nôtre le dominait à la distance de deux cent cinquante toises.

Je le destinai, dans le cas où il y aurait un mouvement général par la gauche, à être le pivot sur lequel je tournerais et qui deviendrait ainsi le point d'appui de droite de toute l'armée. La première division eut ordre d'occuper et de défendre le plateau de Calvarossa de Arriba, précédé et défendu par un ravin large et profond. La troisième en seconde ligne était destinée à la soutenir. Les deuxième, quatrième, cinquième et sixième divisions se trouvaient à la tête des bois, en masse, derrière la position des Arapilès, pouvant se porter également de tous les côtés, tandis que la septième division occupait, à la gauche du bois, un mamelon extrêmement âpre, d'un difficile accès, et que je fis garnir de vingt pièces de canon.

La cavalerie légère fut chargée d'éclairer la gauche et de se placer en avant de la septième division. Les dragons restèrent en seconde ligne à la droite de l'armée. Telles étaient les dispositions faites à dix heures du matin.

L'ennemi avait ses troupes parallèlement à moi, prolongeant sa droite et se liant à la montagne de Tejarès, qui paraissait toujours être son point de retraite.

A onze heures du matin, j'entendis un roulement de tambour général dans l'armée anglaise; les troupes prirent les armes, et plusieurs corps se mirent rapidement en mouvement pour se rapprocher. Du haut de notre Arapilès, je pus juger qu'une attaque était immédiate. J'en descendis et fus jeter un dernier coup d'œil sur les troupes pour les encourager; mais le mouvement de l'ennemi, commencé, s'arrêta. J'ai su depuis, par le duc de Wellington, qu'effectivement l'attaque allait avoir lieu quand lord Beresford vint à lui et dit qu'il venait de reconnaître avec soin et en détail l'armée française, qu'elle lui paraissait si bien postée, qu'il serait imprudent de l'attaquer.

Wellington l'accompagna sur le plateau en face de ma gauche, et vit tout par lui-même. Ses propres observations l'ayant convaincu, il renonça à combattre; mais dès ce moment il fallait tout préparer pour se retirer; car, s'il fût resté dans sa position, j'aurais dès le lendemain menacé ses communications en continuant à marcher par ma gauche. Sa retraite commença vers midi. Quand deux armées sont aussi près l'une de l'autre, un mouvement de retraite est chose difficile à opérer, et il demande à être préparé avec le plus grand soin, pour être exécuté avec succès. Il allait se retirer par sa droite, et, par conséquent, c'était sa droite qu'il devait d'abord beaucoup renforcer.

En conséquence il dégarnit sa gauche et accumula ses troupes à sa droite. Ensuite les troupes les plus éloignées et les réserves commencèrent leur mouvement et vinrent sucessivement prendre position à Tejarès.

L'intention des Anglais était facile à reconnaître. Je comptais que nos positions respectives amèneraient non une bataille, mais un bon combat d'arrière-garde, dans lequel, agissant avec toutes mes forces à la fin de la journée, contre une partie seulement de l'armée anglaise, je devais probablement avoir l'avantage.

L'ennemi ayant porté à sa droite la plus grande partie

de ses forces, je dus renforcer ma gauche, afin de pouvoir agir avec promptitude et vigueur sans nouvelles dispositions, quand le moment serait venu de tomber sur l'arrière-garde anglaise.

Ces dispositions furent ordonnées vers les deux heures.

En avant du plateau occupé par l'artillerie, il existait un autre vaste plateau facile à défendre et qui avait une action immédiate sur les mouvements de l'ennemi.

La possession de ce plateau me donnait en outre les moyens, dans le cas où j'aurais voulu manœuvrer vers la soirée, de m'emparer des communications de l'ennemi avec Tamamès. Ce poste, d'ailleurs bien occupé, était inexpugnable, et cet espace devait servir naturellement au nouveau placement des troupes, dont la gauche devait être renforcée. En conséquence, je donnai l'ordre à la cinquième division d'aller prendre position à l'extrémité droite du plateau dont le feu se liait parfaitement avec celui de l'Arapilès; à la septième division, de se placer en seconde ligne pour la soutenir; à la seconde division, de se tenir en réserve derrière celle-ci; à la sixième, d'occuper le plateau de la tête du bois, où se trouvait encore un grand nombre de pièces de canon. Je donnai l'ordre au général Bonnet de faire occuper par le 122e un mamelon intermédiaire entre le grand plateau et le mamelon d'Arapilès, qui défendait le débouché du village; enfin, j'ordonnai au général Boyer, commandant les dragons, de laisser un régiment pour éclairer la droite du général Foy, et de porter les trois autres régiments en avant du bois, sur le flanc de la deuxième division. La plupart de ces mouvements s'exécutèrent avec assez d'irrégularité. La cinquième division, après avoir pris le poste indiqué, s'étendit par sa gauche sans motif et sans raison. La septième division, qui avait ordre de la soutenir et de se placer en seconde ligne, se plaça à sa hauteur. Enfin la deuxième division se trouvait encore en arrière.

Je m'aperçus de toutes ces fautes, et, pour y remédier aussi vite que possible, je donnai l'ordre aux troisième et quatrième divisions de se rapprocher de ma

gauche en suivant la lisière du bois, afin de pouvoir en disposer au besoin.

En ce moment, le général Maucune me fit prévenir que l'ennemi se retirait. Il demandait à l'attaquer. Je voyais mieux que lui ce qui se passait, et je pouvais juger que, le mouvement de l'ennemi étant seulement préparatoire, nous n'étions point encore arrivés au moment d'attaquer avec avantage. Aussi lui fis-je dire de se tenir tranquille. Mais le général Maucune, homme de peu de capacité, quoique très-brave soldat, ne pouvait se contenir quand il était en présence de l'ennemi. C'était le même général, qui, au passage du Duero, cinq jours auparavant, aurait si fort compromis l'armée par sa désobéissance si l'ennemi eût été en position, comme on pouvait le supposer. La fatalité voulut que, contre la résolution prise de ne jamais le placer en tête de colonne, il se trouva, par hasard, par l'arrangement naturel des troupes, dans cette position. Le général Maucune fit bien plus: il descendit du plateau et alla se rapprocher de l'ennemi, sans ordre. Je m'en aperçus et lui envoyai l'ordre d'y remonter. Me fiant peu à sa docilité, je me déterminai à m'y rendre moi-même, et, après avoir jeté un dernier coup d'œil, du haut de l'Arapilès, sur l'ensemble des mouvements de l'armée anglaise, je venais de replier ma lunette et me mettais en marche pour joindre mon cheval, quand un seul coup de canon, tiré de l'armée anglaise, de la batterie de deux pièces que l'ennemi avait placée sur l'autre Arapilès, me fracassa le bras, et me fit deux larges et profondes blessures aux côtes et aux reins, et me mit ainsi hors de combat. Je prêtais le flanc gauche à l'ennemi, et le boulet creux dont la pièce avait été chargée ayant éclaté, après m'avoir dépassé, le bras droit et le côté droit furent blessés.

Il était environ trois heures du soir.

Cet événement, dans le moment où il n'y avait pas une minute à perdre pour réparer les sottises faites, fut funeste. Le commandement passa d'abord au général Bonnet, qui, peu après, fut blessé, puis au général Clausel; de manière que, pour dire la vérité, cette succession rapide de commandants divers fit qu'il n'y eut plus de

commandement. D'un autre côté, le duc de Wellington, voyant de si étranges dispositions, un pareil décousu dans une armée qui, jusque-là, avait été conduite avec méthode et ensemble, revint à ses premières idées de combattre. Il engagea peu après, sur les quatre heures, ses troupes contre celles du général Maucune qui, n'étant pas soutenues, furent bientôt culbutées.

La cavalerie tomba sur la septième division, étendue hors de mesure, contre toute règle du bon sens, et sur la cavalerie légère qui, aussi, ayant participé à cette aberration, se trouvait en l'air; elle était d'ailleurs commandée par un officier général de peu de mérite sur le champ de bataille. En moins d'une heure, tout devint confusion sur le plateau, d'où j'avais espéré que partiraient plus tard des efforts vigoureux et bien coordonnés, destinés à faire éprouver de grandes pertes à l'ennemi.

Après avoir fait évacuer le plateau, nouvellement occupé, l'ennemi dirigea une attaque furieuse contre l'Arapilès; mais le brave 120e régiment le reçut de la manière la plus brillante, et les Anglais, ayant échoué sur ce point, laissèrent huit cents morts sur la place. Chacun fit de son mieux, et chaque division, chaque régiment fit des efforts extraordinaires; mais il n'y avait ni ensemble ni direction; la retraite devant se faire sur Alba, le général Foy fit un mouvement par sa gauche, et, comme sa division n'avait que peu combattu, elle fut chargée de l'arrière-garde; elle arrêta au commencement du bois, tout net, l'ennemi dans sa poursuite, et la retraite se fit ensuite sans être troublée et sans éprouver de perte.

La cavalerie anglaise, persuadée que nous devions nous retirer par le chemin par lequel nous étions arrivés, nous suivit sur la route de Huerta, où elle ne rencontra personne, toute l'armée s'étant retirée par la route d'Alba-Tormès.

Telle est la relation exacte de la bataille de Salamanque. Notre perte en tués, blessés et prisonniers ne s'éleva pas au-dessus de six mille hommes, et celle de l'ennemi, publiée officiellement, se trouva être à peu près de la même force. L'armée fit sa retraite sur le Duero, et,

le 23, partit d'Alba-Tormès, en prenant la route de Peñaranda. L'ennemi suivit et attaqua l'arrière-garde, composée de la première division. La cavalerie qui la soutenait l'ayant abandonnée, cette division forma ses carrés et résista aux différentes charges qui furent faites, à l'exception du carré du 6e léger, qui fut enfoncé et éprouva d'assez grandes pertes. L'ennemi ramassa aussi quelques soldats éparpillés, occupés à chercher des vivres.

On a vu les motifs décisifs qui m'avaient déterminé à prendre l'offensive et à passer le Duero. Je n'avais à compter sur aucun secours, et j'en avais reçu l'assurance de toute part. Cependant Joseph avait changé d'avis sans m'en prévenir et avait réuni huit mille hommes d'infanterie, trois mille chevaux, environ douze mille combattants, pour venir me joindre. Si j'eusse été informé de ces nouvelles dispositions, j'aurais modifié les miennes. On a supposé que, instruit de sa marche, c'est avec connaissance de cause que j'ai précipité mon mouvement, afin de ne pas me trouver sous ses ordres le jour de la bataille. C'est étrangement méconnaître mon caractère, et, je le dis avec confiance et orgueil, mon amour du bien public et le sentiment de mes devoirs.

Je n'ai absolument rien su; j'ai complétement ignoré sa marche, et j'ai gémi de l'aveuglement de Joseph, qui refusait son concours à mon opération, sur le succès de laquelle son salut était fondé. Si j'avais eu ce secours, c'étaient de grandes chances de succès de plus; et, si j'avais été victorieux, quoique Joseph fût présent, je ne pense pas que ma gloire eût été moindre.

Le 23, à midi, étant en marche, je reçus une lettre du maréchal Jourdan, qui m'annonçait le mouvement de l'armée du Centre; et, ce jour-là même, Joseph, avec ses troupes, se trouvait à Arrevalo.

D'un autre côté, Caffarelli, qui m'avait bercé d'espérances trompeuses, avait fini par m'envoyer le 1er régiment de hussards et le 31e de chasseurs, formant six cents chevaux, et huit pièces de canon. Cette faible brigade rejoignit le même jour (23) l'armée, et servit à renforcer l'arrière-garde.

Nous passâmes le Duero à Aranda, Valladolid fut éva-

cuée; et l'armée, ayant pris position à quelques lieues en avant de Burgos, resta d'abord en observation.

Wellington agit contre l'armée du Centre, entra à Madrid, ensuite revint sur celle de Portugal, et commença le siége du château de Burgos. Il échoua dans le siége; ses attaques furent mal conduites, et le général Dubreton, en défendant le château, montra de la vigueur et du talent.

Plus tard, un mouvement général s'opéra dans l'armée française en Espagne, et l'évacuation de l'Andalousie porta les troupes disponibles à une force double de l'armée anglaise. Alors celle-ci se retira, et l'on n'osa pas essayer de l'entamer.

Soult, qui commandait l'armée française sous Joseph, se trouva, deux mois après la bataille de Salamanque, sur le même terrain où j'avais combattu. L'armée anglaise occupait, avec deux divisions, Alba de Tormès, Calvarossa de Arriba avec une division, et le reste était devant Salamanque. Soult avait quatre-vingt-dix mille hommes d'infanterie, dix mille chevaux et cent vingt pièces de canon. Il était à Huerta, et n'osa rien entreprendre avec de pareils moyens. L'armée anglaise, si l'armée française avait été mieux commandée, aurait dû y périr en entier. Celle-ci se retira derrière l'Aguada; mais il n'est plus en mon pouvoir de parler de la suite des opérations, y étant resté tout à fait étranger.

Mes blessures étaient extrêmement graves. Cependant mes forces morales n'en furent nullement altérées. Au moment où je fus atteint, les chirurgiens du 120e régiment me donnèrent les premiers secours. Je leur demandai s'il fallait me couper le bras. Ils hésitèrent à me répondre. Je m'en offensai et leur dis qu'il fallait me faire connaître la vérité. Ils déclarèrent que cela était indispensable. Alors je fis appeler le chirurgien en chef, le docteur Fabre, homme du plus grand mérite et mon ami, venu uniquement par attachement pour moi en Espagne et pour m'y suivre. Je lui dis que, sans doute, il allait m'amputer. Il me répondit: „J'espère que non.“ Je crus qu'il me trompait; et il me répondit: „Je ne sais pas si je n'y serai pas forcé; mais, je vous le ré-

pète, j'espère que non; et, dans tous les cas, ce ne sera pas dans ce moment.“

Ces paroles me furent une grande consolation. On m'emporta au moment où les Anglais faisaient leur attaque contre l'Arapilès; et j'eus la satisfaction de les voir repousser; et, en m'en allant, je prononçai, à haute voix, ce vers de Racine, dans *Mithridate*:

„Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.“

On voit que mon esprit n'était pas abattu.

Le lendemain, de grand matin, le colonel Loverdo, commandant le 59e régiment, vint me trouver et me témoigner son intérêt. Nous causâmes quelque temps de la bataille. En me quittant, il me dit: „Soyez assuré, monsieur le maréchal, que, si nous avons le malheur de vous perdre, personne ne vous regrettera plus que le 59e régiment, et surtout son colonel.“

C'eût été un coup terrible pour un esprit faible. Cette sotte phrase m'eût paru une indiscrétion faite par un homme maladroit qui répétait ce qu'il avait entendu dire dans l'antichambre; mais je répondis sans émotion: „Ce sera comme remplacement, et non autrement, que vous me perdrez, mon cher Loverdo.“

Avant de partir d'Alba-Tormès, je questionnai Fabre sur ce qui me concernait, et le mis positivement sur la sellette. Il savait qu'il fallait me parler sans hésiter et me connaissait capable d'entendre la vérité. Il me tint ces propres paroles: „Si je vous coupe le bras, vous ne mourrez pas; et dans six semaines vous serez à cheval, mais vous n'aurez qu'un bras pendant toute votre vie. Si je ne vous coupe pas le bras, vous aurez de longues souffrances, beaucoup de chances de mort; mais vous êtes courageux, fort et bien constitué, et je crois qu'il faut courir ses chances afin de ne pas être estropié pendant le reste de vos jours.“ Je lui répondis: „Je me fie à vos conseils et m'en rapporte à vous. Tant pis pour vous si je meurs!“

En effet, si ma mort était survenue, comme les chirurgiens avaient été de l'avis de l'amputation, Fabre eût été perdu de réputation comme homme de l'art. Il fallait ses connaissances et le courage dévoué que donne

l'amitié pour prendre la responsabilité dont il se chargea. Honneur et reconnaissance mille fois à l'homme le plus excellent, le plus capable et le plus digne d'estime et d'amitié que j'aie jamais connu!

Je fus transporté à bras jusqu'au Duero. A Aranda, on organisa une litière portée par des mulets. Les soldats de mon escorte, deux cents hommes de cavalerie d'élite, me portèrent et m'accompagnèrent. Jamais jeune femme en couche n'a éte soignée avec plus de ménagement par sa garde-malade que moi par ces vieux soldats, et j'ai pu voir combien un sentiment vrai et profond peut donner d'instinct et d'adresse aux individus qui en paraissent le moins susceptibles.

A mon arrivée à Burgos, je fus reçu par le général qui y commandait, comme depuis à Vittoria et à Bayonne, avec tous les honneurs dus à ma dignité, spectacle imposant, présenté par l'entrée avec pompe d'un général d'armée, mutilé sur le champ de bataille, porté avec respect devant les troupes, entrant au bruit du canon et accompagné de tout son état-major. Je fis la plaisanterie de dire que j'avais pendant ce voyage assisté plusieurs fois à l'enterrement de Marlborough.

De Burgos, j'écrivis au ministre de la guerre, au prince de Neufchâtel et à l'Empereur, pour leur faire mon rapport. Le capitaine Fabvier le porta à l'Empereur. Il fit une telle diligence, que, parti de Burgos le 5 août, il rejoignit la grande armée le 6 septembre, combattit et fut blessé à la bataille de la Moskowa, le 7.

Vers les premiers jours de novembre, j'arrivai à Bayonne, où je restai jusqu'au moment où l'état de mes blessures me permit de me rendre à Paris.

J'éprouvai combien les longues souffrances affaiblissent le moral. On a vu comment j'avais envisagé ma situation personnelle à l'époque où je reçus mes blessures. Quatre-vingt-dix jours s'étaient écoulés, et on essaya de me faire sortir de mon lit. Des accidents survinrent, et il fallut suspendre les essais tentés. J'en fus fort affligé. Le préfet de Salamanque, Casa-Secca, Espagnol, qui m'était fort attaché, et s'était retiré à Bayonne, avait fait une course à Bordeaux. A son retour, il vint me voir,

et je lui racontai ce qui m'était arrivé. Il me répondit: „Je le savais; on me l'a dit à mon arrivée, et j'ai tout de suite pensé que c'était comme notre pauvre Gravina. — Comment! lui dis-je, mais il a été tué à Trafalgar. — Pas du tout, répliqua-t-il; il a eu le bras fracassé d'un coup de canon; on n'a pas voulu lui couper le bras, et, au bout de trois mois, il est mort.“ C'était, sauf la mort qui n'arriva pas, juste mon histoire. Cette sotte réflexion me fit une vive impression, et je fus pendant quelques jours dans une disposition d'esprit très-fâcheuse.

Certes, ceux qui liront avec attention l'histoire de cette campagne devront reconnaître que la prévoyance ne m'a pas manqué. Je ne m'étais pas fait d'illusions sur les difficultés, les impossibilités résultant nécessairement des arrangements pris. Si on a présent à l'esprit ma lettre au prince de Neufchâtel en date du 23 février, où je demandais mon changement et où je démontrais l'impossibilité de bien faire avec les moyens qui m'étaient donnés, on conviendra que j'avais deviné précisément comment les choses se passeraient. Cependant, à force de soins, j'avais été au moment d'arriver à un résultat complétement heureux. La fatalité seule avait fait échouer mes efforts. En outre, j'étais personnellement victime, et j'avais reçu de graves blessures. Eh bien, avec tant de motifs de justice, d'indulgence et d'intérêt, je ne reçus pas un mot de consolation ni de l'Empereur ni en son nom.

La première fois que j'entendis parler de lui, ce fut pour répondre à une enquête sur ma conduite. Le duc de Feltre, ministre de la guerre, la confia à un officier de son état-major, Balthazar Darcy, qui s'en acquitta avec égard et respect. Je dois, au surplus, dire cependant que Napoléon avait ordonné d'attendre, pour me faire cet interrogatoire, que ma santé fût assez bien remise, pour qu'il n'en résultât pas dans mon esprit un effet fâcheux pour mon rétablissement. Les questions étaient au nombre de quatre. Comme elles donnaient l'occasion, dans la réponse, de résumer toute cette campagne et de faire ressortir tout ce qu'elle avait eu de vicieux par suite de la division des commandements et de l'incapacité de

Joseph, auquel le pouvoir suprême avait été dévolu, je les reproduirai et les joindrai aux pièces justificatives.

Enfin, le 10 décembre, ma santé me l'ayant permis, je me mis en route pour Paris. Peu après mon arrivée, le trop célèbre vingt-neuvième bulletin de la grande armée fut publié, et, le lendemain, Napoléon arriva lui-même. Je n'entreprendrai pas de peindre la profonde sensation que ce retour inopiné et les désastres annoncés firent sur l'opinion publique. Je vis l'Empereur dès le lendemain de son arrivée. Il me reçut très-bien. Mes blessures étaient encore ouvertes; mon bras sans aucun mouvement et soutenu par une écharpe. Il me demanda comment je me portais, et, quand je lui dis que je souffrais encore beaucoup, il répondit: „Il faut vous faire couper le bras.“ Je lui répliquai que je l'avais payé assez cher par mes souffrances pour tenir aujourd'hui à le conserver, et cette singulière observation en resta là. A peine me parla-t-il des événements d'Espagne. Ce fut de lui et de la campagne de Russie qu'il m'entretint. Il ne paraissait nullement affecté des désastres arrivés récemment sous ses yeux. Il jouissait beaucoup, en ce moment, d'être quitte des souffrances physiques qu'il avait éprouvées. Il cherchait à se faire illusion sur l'état des choses, et me dit ces propres paroles:

„Si j'étais resté à l'armée, je me serais arrêté sur le Niémen; Murat reviendra sur la Vistule; voilà la différence sous le rapport militaire. Mais, après les pertes que nous avons éprouvées et comme souverain, ma présence à l'armée, à une pareille distance et dans les circonstances actuelles, rendait ma situation précaire. Ici, je suis sur mon trône, et je serai promptement en mesure de réparer tous nos malheurs en créant les ressources dont nous avons besoin.“

Et il a prouvé que, sous ce dernier rapport, il avait raison.

CORRESPONDANCE ET DOCUMENTS

RELATIFS AU LIVRE QUINZIÈME

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 20 avril 1811.

„Monsieur le duc de Raguse, vous trouverez ci-joint un ordre de l'Empereur qui vous donne le commandement de l'armée de Portugal. Je donne l'ordre au maréchal prince d'Essling de vous remettre le commandement de cette armée. Saisissez les rênes d'une main ferme; faites dans l'armée les changements qui deviendraient nécessaires. L'intention de l'Empereur est que le duc d'Abrantès et le général Regnier restent sous vos ordres. Sa Majesté compte assez sur le dévouement que lui portent ces généraux pour être persuadée qu'ils vous aideront et qu'ils vous seconderont de tous leurs moyens.

„L'Empereur ordonne, monsieur le duc, que le prince d'Essling, en quittant l'armée, n'emmène avec lui que son fils et l'un de ses aides de camp; mais son chef d'état-major, le général Fririon, le colonel Pelet, ses autres aides de camp, et les autres officiers de son état-major, doivent rester avec vous.

„Toutefois, monsieur le maréchal, je vous le répète, Sa Majesté met en vous une confiance entière.“

„ORDRE.

„Paris, le 20 avril 1811.

„L'Empereur, monsieur le maréchal duc de Raguse, „ayant jugé à propos de rappeler à Paris M. le maréchal „prince d'Essling, vous confie le commandement de son „armée de Portugal, que vous remettra M. le maréchal ,prince d'Essling.

„Le prince de Wagram et de Neufchâtel, major gé„néral,

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 28 avril 1811.

„L'Empereur, monsieur le maréchal duc de Raguse, me charge de vous faire connaître qu'il est nécessaire que vous preniez toutes les mesures convenables pour organiser votre armée. Sa Majesté vous laisse le maître de l'organiser en six divisions, sans faire de corps d'armée, et de renvoyer en France les généraux et officiers qui ne vous conviendraient pas; vous aurez soin de les diriger d'abord sur Valladolid, où ils attendront des ordres.

„L'intention de l'Empereur est que, aussitôt que le général Brenier, qui commande à Almeida, sera rentré dans la ligne, vous le fassiez reconnaître et l'employiez comme général de division, avancement qu'il est inutile de lui donner tant qu'il restera dans la place; c'est un très-bon officier qu'on peut employer utilement."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT

„Paris, le 7 mai 1811.

„Je vous envoie, monsieur le maréchal duc de Raguse, la traduction des journaux anglais; vous y verrez que, le 18 avril, lord Wellington avait passé le Tage: ainsi il paraît qu'il n'y avait plus, du côté de la Castille, que la moitié de l'armée anglaise.

„L'Empereur pense que les événements qui se seront

passés du côté d'Almeida vous auront déjà instruit de ces nouvelles, et vous mettront à même de prendre le parti convenable, d'appuyer sur le Tage.

„Ce que l'Empereur avait prévu est arrivé: on a laissé du monde dans Olivença, et l'on a fait prendre là trois cents hommes. Sa Majesté est étonnée que, depuis le 4 que le duc de Dalmatie était prévenu du passage de lord Beresford, jusqu'au 25 avril, il n'ait pas pris des mesures pour dégager Badajoz avant l'arrivée de lord Wellington.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 10 mai 1811.

„Je vous ai fait connaître, monsieur le duc, les intentions de l'Empereur, pour que vous organisiez votre armée en six divisions, dont le commandement sera confié à six bons généraux de division. Sa Majesté vous laisse le maître, pour cette première organisation, d'arranger ces six divisions comme vous le jugerez le plus utile au bien de son service. L'Empereur considère le général Brenier, qui est à Almeida, comme un homme de mérite et d'un courage remarquable; vous pouvez lui confier le commandement d'une division, l'intention de Sa Majesté étant de l'élever à ce grade. L'Empereur vous autorise à permettre aux généraux de brigade, que vous jugeriez être trop fatigués, de quitter l'armée; vous les dirigerez sur Valladolid, où ils attendront des ordres.

„Vous devez être au fait de ce qui se passe en Andalousie; on ne peut rien vous prescrire dans ce moment, vous devez agir pour l'intérêt général des armées de l'Empereur en Espagne; vos dispositions dépendent de ce qui se sera passé à Almeida.

„Il y a à l'armée du nord de l'Espagne des colonels en second. Vous devez les employer pour les mettre à la tête des régiments qui en manqueraient. Nous attendons un état de situation exact de l'armée et celui des emplois vacants; envoyez-moi des mémoires de proposition en règle, afin que l'Empereur nomme à ces emplois.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Salamanque, le 14 mai 1811.

„J'ai reçu seulement le 10 l'ordre de Sa Majesté, qui me confie le commandement de son armée de Portugal; j'ai déjà pris une connaissance générale de la situation des choses, et, malgré le désordre de l'armée, sa fatigue extrême et l'état de désorganisation où elle est, je trouverais la tâche défensive, que l'Empereur m'a donnée, facile à remplir si l'armée n'était en totalité dépourvue de moyens de transport pour l'artillerie et pour les vivres, et dans un pays où la longue station de l'armée et les siéges de Rodrigo et d'Almeida ont détruit tous les bestiaux. Cependant Sa Majesté peut être assurée que tout ce qu'il sera humainement possible de faire sera mis à exécution, et que les intérêts de son service, dans cette circonstance importante, mes devoirs envers sa personne, le besoin de justifier l'honorable choix dont je suis l'objet, me sont beaucoup plus chers que la vie; mais Votre Altesse me permettra d'exposer ici mes besoins, fondés sur la situation des choses, et de réclamer les secours qui sont éminemment nécessaires. De quatre mille deux cents chevaux qui composaient l'équipage de l'artillerie de l'armée il y a un an, quatorze cents restent aujourd'hui, et, de ce nombre, quatre cents seulement peuvent être attelés, quatre ou cinq cents pourront l'être dans quelque temps, le reste n'existera plus dans quinze jours. Votre Altesse jugera quel est mon embarras pour rendre l'armée mobile, car enfin il faut des canons et des cartouches à sa suite. Le duc d'Istrie m'a donné cent chevaux de l'artillerie de la garde, et j'apprécie ce secours; mais j'ose supplier Sa Majesté de m'en faire accorder un plus grand nombre. Les chevaux de l'artillerie de la garde sont très-près d'ici et pourraient nous être donnés, tandis que d'autres, venant de France, les remplaceraient.

„L'équipage de l'artillerie de l'armée, pour une bonne défensive, devrait être porté à deux mille chevaux ou mulets.

„Il est impossible, de même, de se mouvoir dans un

pays que la guerre a dévasté, que de nombreuses bandes parcourent sans cesse, où les réquisitions des moyens de transport sont, par cette raison, extrêmement difficiles à effectuer, enfin sans moyen de transports réguliers. Y renoncer serait rendre toujours plus grands des désordres qui peuvent avoir les conséquences les plus graves. L'armée avait, en entrant en campagne, trois cents caissons de vivres; il n'en existe plus que trente-quatre. Je demande avec instance douze à quinze cents mulets de bât pour les vivres. Ils pourraient, sans doute, être promptement achetés à Bayonne. L'armée anglaise a douze mille bêtes de somme, soit pour l'artillerie, soit pour les vivres; aussi tous ses mouvements se font-ils avec facilité. Les moyens de transport que je demande sont calculés pour la défensive; l'offensive en exigerait presque le double.

„La destruction des mules et des chevaux que l'armée de Portugal vient d'éprouver est moins encore le résultat de la campagne proprement dite que de l'absence totale d'administration qui a existé à son retour de Portugal, et qui existe encore. Votre Altesse apprendra, avec étonnement, qu'il n'a pas été fait une seule distribution, ni aux chevaux d'artillerie, ni à ceux de cavalerie, depuis qu'elle est en Espagne; aussi la division de dragons, composée de six régiments, est réduite à huit cents chevaux pour le service; le reste est incapable d'être monté. Les troupes légères, à l'exception de la brigade Fournier qui est en meilleur état, sont réduites à rien. La brigade Lamotte, composée des 3e hussards et 15e chasseurs, et qui est la plus forte du corps d'armée, n'a aujourd'hui que deux cent quarante-sept chevaux susceptibles d'être montés. Mes premiers soins ont eu pour objet d'empêcher le mal de s'accroître, et de conserver au moins les chevaux existants, et les mesures que je vais prendre encore rempliront, j'espère, cet objet, le premier et le plus important de tous. C'est au nom de la gloire des armes de Sa Majesté, c'est au nom du salut de ses armées, et pour leur donner le moyen de détruire ses ennemis, que je supplie Sa Majesté de nous accorder les moyens de transport que je demande et qui nous sont indispensablement nécessaires.“

LE DUC D'ISTRIE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Valladolid, le 18 mai 1811.

„Mon cher maréchal, je m'empresse de répondre à vos lettres des 15 et 16 mai.

„Par la première, vous me demandez dix mille paires de souliers, je vais vous les envoyer.

„Par la seconde, vous me dites qu'il a été employé cinq cent mille francs de l'argent de la solde pour acheter des grains, et que je dois les faire rembourser. D'abord, je n'ai point d'argent; j'ai des troupes auxquelles il est dû, aux unes un an de solde, à d'autres huit mois, et à d'autres quatre. Le trésor de France ne m'envoie point un sol. Mes dépenses d'hôpitaux et de consommation sont triplées à Valladolid, parce que j'ai deux mille malades de l'armée de Portugal. Je dois aux fournisseurs plus de deux millions. Je n'ai point un sou dans les caisses. Les administrations de l'armée de Portugal ont consommé dans le pays trois mille cinq cents voitures; leur désordre et les exactions militaires, joints à la présence des bandes, rendent les rentrées extrêmement difficiles. Je ne puis point envoyer de grains au général Bonnet, faute de transports; je ne puis point faire le million de rations de biscuit que m'a demandé l'Empereur, faute de grains. Telle est ma situation, mon cher maréchal; j'ai néanmoins donné l'ordre au général Wathier de réunir tous les grains qu'il pourra, et de vous les envoyer.

„Quant aux cinq cent mille francs que l'on vous a dit avoir été employés en achats de blé, je vais vous parler avec la franchise qui me caractérise: je n'en crois rien. L'armée a vécu à Ciudad-Rodrigo avec ce qu'elle a emporté de ses cantonnements. Ciudad-Rodrigo et Salamanque ont été approvisionnés avec ce que j'ai envoyé, et quelques milliers de fanegas de blé, qui ont été achetés à Salamanque. Avec le désordre de l'administration de l'armée de Portugal, on mourrait de faim, et toutes les ressources de l'Espagne ne suffiraient point, tant que vous n'en arrêterez pas l'effet.

„J'ai eu l'honneur de vous dire, à Ciudad-Rodrigo,

que, tandis qu'il n'y avait point à Salamanque de quoi relever les postes, la consommation de cette place était de dix-huit à vingt mille rations par jour.

„J'avais fait passer un marché pour vous fournir a Salamanque seize mille fanegas de blé; le fournisseur qui s'en était chargé trouva à Arevalo deux commissaires qui avaient tout mis en réquisition pour l'armée de Portugal. Celui qui s'était engagé est revenu sans pouvoir rien acheter, et a rendu l'argent qu'on lui avait avancé.

„L'intendant général de l'armée de Portugal dit qu'on a dépensé cinq cent mille francs pour achats de grains; je pense qu'il vous aura rendu compte également que l'on dépensait à Salamanque trente-cinq mille rations par jour, et que le soldat n'avait point une once de pain; que, pour un bon de douze rations, par exemple, on donnait quatre rations, et on gardait le bon entier; ainsi, si l'on juge des achats qui ont dû être faits par les bons de magasins, il n'est pas étonnant qu'il se trouve cinq cent mille francs de dépense. J'ai la conviction morale qu'il n'a pas été acheté pour cent mille francs de grains.

„Voilà le terrain sur lequel vous marchez, mon cher maréchal; vous n'avez qu'un homme qui puisse diriger votre administration, c'est M. Marchand. Vous avez des administrations pour une armée de deux cent mille hommes; vous avez des hommes accoutumés à administrer dans l'Italie; c'est tout différent de l'Espagne, et, si vous n'y faites attention, vous vous trouverez bientôt dans le plus grand embarras.

„J'ai abandonné le septième gouvernement, les provinces de Toro et de Zamora à l'armée de Portugal; Ségovie et Avila doivent fournir également; si toutes ces ressources ne suffisent point, je suis prêt à vous abandonner le sixième gouvernement; mais, dans ce cas, il faudrait y envoyer vos troupes, parce que je retirerais toutes les miennes. Je viendrai à votre secours autant que je le pourrai, mais, je vous le répète, vous n'avez pas trente mille hommes, et vous dépensez de soixante à soixante-dix mille rations par jour.

„Vous avez pour fournisseur un nommé Clouchester, qui a été chassé de Madrid comme escroc, à ce qu'on

m'a dit; vous ne trouverez pas mauvais ma franchise, elle m'est dictée par l'attachement que je vous porte et le désir de vous voir réussir dans vos opérations.“

LE DUC D'ISTRIE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Valladolid, le 18 mai 1811.

„Vous me faites connaître par votre lettre que vous avez l'intention de faire bientôt un mouvement. Il m'est impossible d'envoyer des troupes à Salamanque; je suis même forcé de retenir un bataillon destiné pour l'armée du Midi. L'ennemi a fait un mouvement de Ponferrada par le val de Buron sur le général Bonnet; toute cette partie de la Montaña est en insurrection, les habitants ont abandonné leurs villages. J'y ai envoyé les seules troupes que j'avais disponibles. Vous connaissez la situation des autres provinces, elle est aussi peu satisfaisante. Je vous prie au contraire de faire occuper les postes de Babila Fuente et de Canta la Piedra, pour que je puisse disposer du bataillon de Neufchâtel, pour l'envoyer en colonne mobile, contre les bandes.

„Je ne doute point que vous n'ayez des renseignements positifs sur le pays où vous avez le projet de vous porter. Je croyais que votre matériel exigeait encore du temps, surtout vos chevaux d'artillerie, les vivres et votre cavalerie.

„Je vous envoie l'extrait des journaux anglais; vous jugerez de quelle importance a été le mouvement fait sur Almeida, puisque Wellington avait ramené toute son armée, même les troupes de Beresford. Le duc de Dalmatie était en marche, le 9, avec vingt mille hommes pour se porter, suivant les circonstances, sur Badajoz ou sur Zamonte.

LE DUC D'ISTRIE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Valladolid, le 23 mai 1811.

„Mon cher maréchal, je reçois votre lettre du 22. J'applaudis à votre désir de faire une diversion en faveur de l'armée du Midi. Sans vouloir commenter votre let-

tre, je vous prie de trouver bon que je vous dise que je connais très-bien la destination de l'armée de Portugal. Je ne puis qu'applaudir à votre détermination de faire une diversion en faveur de l'armée du Midi, si elle se borne à vous porter sur le Tage, en laissant une réserve pour observer Ciudad-Rodrigo, maintenir vos communications, et laisser un détachement pour être maître de Salamanque, que je considère comme l'entrepôt de votre armée. Si, au contraire, vous avez l'intention, comme vous me le laissez entrevoir, de passer le Tage et de vous porter au secours de l'armée du Midi, je ne crois point que vous ayez les moyens nécessaires pour faire un pareil mouvement. Vous laisserez la moitié de votre artillerie en route, et, après huit jours de marche, vous aurez perdu un tiers de votre cavalerie. Vous n'avez point de transports; vous n'aurez pas de sitôt ceux qu'on vous a promis, quoique j'aie fait donner les ordres les plus pressants à ce sujet. Je ne pense pas que vous puissiez réunir plus de vingt-cinq mille baïonnettes. Ces forces ne sont pas suffisantes pour lutter avec avantage contre l'armée anglaise et vous mettre à la merci des événements, sans aucun point d'appui, sans réserve et dans l'incertitude des mouvements du duc de Dalmatie. Votre armée n'est pas fraîche, quoiqu'elle soit très-bonne; dix jours n'ont pu suffire pour la réorganiser et la pourvoir de tout ce qui lui est nécessaire. Je sens tout le prix de la gloire qu'il y aurait à battre les Anglais; je suis plein de confiance dans vos talents militaires; je voudrais pouvoir vous appuyer avec dix à douze mille hommes; je le ferais par le double sentiment d'amitié que je vous porte et le désir que j'aurais de coopérer à la défaite des Anglais; mais je ne le puis: toutes mes troupes sont occupées et loin de moi.

„Je pense que vous rempliriez le même but en jetant deux divisions sur Placencia et quelques troupes de l'autre côté du Tage; en gardant la tête du pont d'*Almaraz*, et menaçant de déboucher; en plaçant une division à *Bejar* et à *Baños*; en conservant le reste de votre armée à *Salamanque*, *Alba de Tormès* et environs. Je crois que la diversion aurait le même résultat. Le

duc de Dalmatie s'est mis en marche, le 9, avec vingt mille hommes; je compte qu'il a reçu quinze mille hommes de l'armée du Centre ou de l'armée du Nord: cela porte son armée a cinquante-cinq mille hommes. Lorsque le neuvième corps l'aura rejoint, son armée sera de soixante mille hommes. Avec cela il n'a rien à craindre des événements et n'a besoin que d'une démonstration sur le Tage pour se rendre libre de tous ses mouvements et maître de la campagne. Il est organisé en artillerie, cavalerie et transports.

„Vous ne trouverez pas mauvais, mon cher maréchal, les observations que je vous fais. Si je connaissais moins les moyens que vous avez pour agir, et que vous eussiez de trente-cinq à quarante mille baïonnettes et trois mille chevaux, je serais des premiers à pousser à la roue; mais, si vous faites un faux mouvement, vous usez sans utilité les moyens qui vous restent et vous vous mettez hors d'état de rien faire de la campagne. Je souhaite que vous ne voyiez dans mes observations qu'une preuve de l'attachement que je vous porte et le désir que j'ai de vous voir éviter ce qui peut nuire à votre gloire et aux intérêts de l'Empereur. Quant à tout ce que vous me demandez, vous pouvez être sûr que je vous enverrai ce que je pourrai."

LE DUC D'ISTRIE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Valladolid, le 23 mai 1811.

„Il m'est impossible, mon cher maréchal, d'envoyer un seul homme à Salamanque. Ne pourriez-vous pas établir dans cette ville les dépôts de votre armée avec un ou deux bataillons? Cette province va se trouver entièrement dépourvue de troupes. Comment communiquer avec vous si vous ne laissez rien entre Salamanque et le Tage? Vous calculerez sans doute toutes les conséquences que cela peut avoir.

„Comment vous parviendront vos convois? Quelles ressources aurez-vous en cas d'un mouvement rétrograde? Je pense, mon cher maréchal, que vous songerez à l'inconvénient d'abandonner Salamanque. Vous vo-

yez l'effet que cela a déjà produit, puisque tout ce qui est compromis dans cette ville parle de l'abandonner. Cette province a toujours été occupée par l'armée de Portugal, même lorsqu'elle était à Santarem. Je vous prie de vous faire une idée juste de mes moyens en troupes; je ne puis pas disposer d'un homme."

LE DUC D'ISTRIE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Valladolid, le 23 mai 1811.

„Mon cher maréchal, je vous envoie copie de la lettre que j'ai écrite au major général. Je désire que vous voyiez la chose comme moi. Ce n'est point que je ne sente l'importance du mouvement sur le Tage, mais je pense qu'en rapprochant deux divisions de Placencia et d'Almaraz, une division à Bejar et à El-Parco, deux divisions à Salamanca et l'autre à Zamora, vous rempliriez le même but; car je ne pense pas que vous veuilliez vous porter sur Badajoz; c'est un mouvement qui devrait être combiné avec le duc de Dalmatie, et ce serait, ce me semble, compromettre votre opération que de le faire avec le peu de moyens que vous avez. La province de Toro et tout le pays sur la rive gauche du Douero serait votre grenier.

„Je vous prie de m'envoyer un officier, un sergent et deux caporaux par régiment pour en former le depôt de votre armée; j'ai ici dans les hôpitaux beaucoup de blessés; vous sentirez l'importance de cette mesure, elle est tout à l'avantage de votre armée."

A S. A. S. LE PRINCE DE WAGRAM ET DE NEUFCHATEL, MAJOR GÉNERAL.

„Monseigneur, nous n'avons ici rien de nouveau de-
„puis ma dernière lettre; mais le duc de Raguse m'écrit
„qu'il a l'intention de se porter sur le Tage et de com-
„mencer son mouvement au 1er juin. J'aurais beaucoup
„désiré avoir des moyens suffisants pour l'appuyer dans
„son mouvement, que je regarde comme très-précipité,
„quels que soient les événements de l'Estramadure. Le

„duc de Raguse ne peut agir que dans la direction d'Al-„maraz. Il n'a point assez de force et de moyens pour „agir sur Alcantara. J'ai vu cette armée de près; ses „chevaux d'artillerie sont dans le plus pitoyable état; le „duc de Raguse ne peut pas réunir vingt-cinq mille „baïonnettes. Je sais tout ce que doivent avoir de pé-„nible pour l'Empereur et de désagréable pour moi tou-„tes ces vérités; mais, si le duc de Raguse, trop con-„fiant dans ses moyens, fait une mauvaise opération, il „sera forcé de revenir au point d'où il sera parti; il „aura fini d'épuiser toutes ses ressources, et son armée „sera paralysée pour tout le reste de la campagne. Il „n'a point de magasins. Je viens de lui écrire pour qu'il „m'envoyât des cadres de dépôts pour son armée; j'ai „trois ou quatre mille hommes de son armée dans les „hôpitaux ou convalescents. Votre Altesse sentira de „quelle importance il est qu'en sortant ces hommes ne „soient pas abandonnés à eux-mêmes, et qu'il y ait des „officiers, des sergents et des caporaux pour les recevoir „et les conduire à leur destination quand ils seront ré-„tablis.

„Je désire que Votre Altesse prenne en considération „ce que j'ai eu l'honneur de lui écrire sur la situation „de ce pays. Je ne crains point les événements militai-„res; nous pouvons les prévenir et les faire tourner à „notre avantage; mais il est des circonstances où il faut „savoir temporiser pour se ménager les moyens d'agir et „de prendre l'offensive. Comment l'armée de Portugal „peut-elle agir offensivement? elle n'a aucun moyen de „transport; elle n'a pas de quoi atteler quinze pièces de „canon; si elle en attelle davantage, elle sera forcée de „les laisser. Plus tard, tous ses chevaux seraient réta-„blis, sa cavalerie en état; j'aurai mis la Navarre à la „raison; j'aurai rejeté dans la Galice ce qu'il y a devant „le général Seras, et aurai dégagé le général Bonnet; et „alors il me serait sans doute possible de réunir huit ou „dix mille hommes et d'appuyer le duc de Raguse. Si „le duc de Raguse se porte sur le Tage, Ciudad-Rodrigo „va être livré à lui-même. Dans la situation actuelle des „affaires dans le nord de l'Espagne, je ne puis point dis-

„poser d'un régiment pour m'opposer aux tentatives que „l'ennemi ferait sur cette place, car je pense bien qu'a- „vant tout l'essentiel est le Nord, la côte, les communi- „cations et les points qui avoisinent la France. Dans „un moment où il s'agissait d'empêcher les Anglais de „s'emparer d'Almeida, je n'ai pu amener de l'infanterie „au prince d'Essling. Je le puis encore bien moins au- „jourd'hui, à cause des mouvements de l'ennemi, de la „force des quadrilles sur tous les points, de la consis- „tance de Mina et de la situation des esprits dans cette „province.

„Il faut renoncer à administrer ce pays comme l'Em- „pereur l'avait ordonné. La présence de deux armées „dans le sixième et le septième gouvernement ne per- „mettra aucun plan fixe d'administration. Tant que l'ar- „mée de Portugal sera sur le territoire d'Espagne, et „jusqu'à ce que cette armée ait les moyens de repren- „dre sa conquête (ce qui ne peut être de longtemps), „il faut qu'elle ait des ressources qu'elle ne peut trou- „ver que dans le sixième gouvernement; il faut même „qu'il lui soit uniquement affecté. Le cinquième, le troi- „sième et le quatrième peuvent seuls être administrés „comme l'entend l'Empereur, et, pour en avoir bientôt „fini avec la Navarre, il serait nécessaire d'y envoyer „trois ou quatre mille hommes de plus.

„Je prie Votre Altesse de peser toutes mes réflexions; „elles sont le résultat d'un long et mûr examen et de la „connaissance que j'ai de la situation de ce pays.

„Je suis avec respect, etc.

„*Signé*, LE MARÉCHAL DUC D'ISTRIE."

SOULT AU MARÉCHAL MARMONT.

„Llerena, le 27 mai 1811.

„M. le capitaine Fabvier, votre aide de camp, m'a remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Salamanque le 16 de ce mois. Je me suis entretenu avec lui de l'état des affaires dans le midi de l'Espagne, particulièrement en Estramadure, et je lui ai fait concevoir la nécessité indispensable que l'armée de Por-

tugal marche au plus tôt en son entier vers la Guadiana, dans l'objet de nous réunir, de livrer bataille aux ennemis et de sauver Badajoz. C'est avec une bien grande satisfaction que j'ai reçu de M. Fabvier l'assurance que vous étiez disposé à prendre en conséquence des dispositions, et que votre projet était de vous mettre, pour cet effet, en marche dans les premiers jours de juin; vous voulez bien aussi me le confirmer par votre lettre.

„Je suis d'autant plus sensible à la démarche que vous avez faite, qu'elle est la première communication directe que j'aie eue de l'armée de Portugal depuis qu'elle existe, et que j'y reconnais la détermination prononcée de concourir, avec tous les moyens dont vous pouvez disposer, aux succès des armes de Sa Majesté l'Empereur, quel que soit le théâtre. Ainsi je ne crains pas de trop hasarder en vous proposant de ne laisser qu'une garnison suffisante à Ciudad-Rodrigo et de marcher avec toute votre armée sur la Guadiana, dans la direction de Merida ou de Badajoz. Dans les premiers jours de juin, je me porterai moi-même sur Merida, où je compte rallier les troupes que le général Drouet conduit à l'armée du Midi, avoir des nouvelles de votre marche, et opérer notre jonction. Lorsque nous serons réunis, nous conviendrons des mouvements ultérieurs qui devront être faits, dont l'objet sera de livrer bataille aux ennemis et de sauver Badajoz. Il n'y a pas un instant à perdre pour obtenir ce dernier résultat.

„Je ne pense pas que vous puissiez rien compromettre en laissant pendant quelque temps Ciudad-Rodrigo livré à ses propres forces, d'autant plus que M. le maréchal duc d'Istrie sera sans doute disposé à former un corps pour contenir les détachements que le général ennemi pourra engager dans cette direction, et que, d'ailleurs, il est vraisemblable qu'aussitôt que les ennemis auront connaissance de votre mouvement ils s'empresseront de porter leurs forces vers le Midi; mais vous pouvez les prévenir par la rapidité de votre marche, et la place de Badajoz peut être dégagée par la seule impulsion de votre mouvement avant que lord Wellington ait pu joindre, sur la rive gauche de la Guadiana, le général

Beresford. Alors les succès de la campagne sont assurés, quelles que soient les dispositions et les forces des ennemis.

„J'ai envoyé ordre au général Drouet de presser sa marche et de se diriger sur Medellin dans le cas où il ne pourrait pas arriver à Merida (ce qui ne me paraît pas vraisemblable). Si, par événement, ce général se trouvait encore en arrière, je vous serai très-obligé, monsieur le maréchal, de lui enjoindre de la manière la plus formelle de se conformer aux dispositions que je viens d'énoncer.

Le 16 de ce mois, j'ai livré bataille aux ennemis à la Albuhera. Cette affaire serait pour nous d'un grand avantage; nous pourrions même la considérer comme une victoire signalée [1] si Badajoz, qui en était le but, eût été dégagé; mais je n'ai pu y parvenir. Les ennemis ont perdu, de leur aveu, sept mille hommes, dont quatre mille cinq cents Anglais. Nous leur avons fait mille prisonniers, pris six drapeaux et cinq pièces de canon. Les 3e, 31e, 48e et 66e régiments ont été à peu près détruits. Depuis je manœuvre en Estramadure, et je n'ai cessé d'offrir le combat aux ennemis. Leur circonspection les a tenus jusqu'à présent à une distance respectueuse; mais je ne suis pas assez fort pour engager à moi seul une nouvelle affaire sous les murs de Badajoz, d'autant plus que la gauche de mon armée se trouve engagée contre celle de l'ennemi, qui vient de Murcie, et que j'ai toujours à craindre du côté de Cadix et de Gibraltar. Je dois donc compter sur le concours efficace de l'armée de Portugal, que vous voulez bien m'offrir. J'ai l'espoir que je ne serai pas trompé dans mon attente.

„Il me tarde beaucoup, monsieur le maréchal, que

[1] Excellente plaisanterie, que de représenter comme une victoire signalée une bataille offensive dont le but, celui de bloquer une place, n'a pu être atteint! Sublime inspiration qui s'est renouvelée depuis, quand le maréchal duc de Dalmatie a essayé de faire passer aussi pour une victoire la bataille défensive de Toulouse, où il a été chassé d'une position qui semblait et aurait dû être inexpugnable!

(Le duc de Raguse.)

notre réunion soit opérée, et que nous puissions convenir des dispositions que l'un et l'autre nous devons exécuter pour que les intentions de l'Empereur soient remplies et le succès de ses armes assuré. Aussitôt que je serai instruit de votre marche, j'irai à votre rencontre.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 27 mai 1811.

„Je vous envoie, monsieur le duc de Raguse, divers numéros du *Moniteur*, parmi lesquels il s'en trouve plusieurs qui contiennent des nouvelles d'Espagne.

„Ainsi que je vous l'ai déjà mandé, monsieur le maréchal, l'Empereur me charge de vous faire connaître de nouveau que vous avez un entier pouvoir pour réorganiser votre armée, en former six ou sept divisions, et renvoyer les généraux que vous ne jugeriez pas convenable de garder. Vous pouvez prendre les colonels en second du corps du général Drouet, pour leur donner le commandement des régiments vacants, en choisissant des officiers vigoureux. Vous devez renvoyer les administrations que vous jugeriez inutiles, et concentrer votre armée dans la main.

„Il y a beaucoup de mulets dans la province de Salamanque et sur vos derrières; faites lever tous ces mulets pour rétablir vos attelages. Le maréchal duc d'Istrie a l'ordre de vous seconder de tous ses moyens et de vous donner même tout ce qu'il pourra tirer de la garde impériale; et, indépendamment de cela, des marchés sont passés pour l'achat à Bayonne de quatre mille mulets de bât et du train d'artillerie, mais il faudra nécessairement du temps pour cette opération.

„L'Empereur, monsieur le duc, vous recommande de bien reformer votre armée et de livrer bataille aux Anglais s'ils se portent sur Ciudad-Rodrigo; dans ce cas, le duc d'Istrie pourra vous renforcer d'une division d'infanterie de dix mille hommes de la garde impériale. — Annoncez la prochaine arrivée de l'Empereur et votre marche sur Lisbonne aussitôt que la récolte sera faite.“

LE DUC D'ISTRIE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Valladolid, le 1. juin 1811.

„Je reçois votre lettre du 30. Vos dispositions sont parfaites, et je vous en fais mon compliment de tout mon cœur. Je vais me mettre à même de vous appuyer au besoin. Je vous prie de m'écrire le plus souvent possible; personne ne prendra plus de part à votre marche et à vos succès que moi.

„J'ai envoyé cette nuit l'ordre au général Roguet de rentrer. Je vais porter une partie de la cavalerie sur Salamanque et m'échelonner de manière à pouvoir me mettre en marche au premier avis que vous m'en donnerez.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

Paris, le 3 juin 1811.

„L'Empereur me charge de vous faire connaître, monsieur le maréchal, qu'il est nécessaire que votre artillerie soit bien remontée et bien approvisionnée avant de faire aucun mouvement important; qu'il faut que vous ayez au moins soixante pièces de canon attelées, avec leur approvisionnement, et que votre armée soit parfaitement reposée et réorganisée.

„Vous êtes autorisé à donner l'ordre au duc d'Abrantès, et à tous les généraux qui ne vous conviendraient pas, de rentrer en France. Enfin, monsieur le maréchal, vous devez arranger votre armée de manière qu'elle soit parfaitement dans votre main et que vous n'éprouviez aucun obstacle.

„Indépendamment de la brigade du général Wathier, M. le maréchal duc d'Istrie a l'ordre de vous remettre cinq cents chevaux d'artillerie et de lever tous les mulets qu'il sera possible de trouver.

„Rappelez tous les détachements de votre armée qui se trouvent isolés dans les villes du sixième et du septième gouvernement. Des troupes doivent remplacer incessamment, dans la Biscaye et dans la Navarre, les régiments provisoires et de marche qui s'y trouvent et qui

sont composés d'hommes appartenant à l'armée de Portugal; vous vous trouverez par là obtenir une augmentation d'environ neuf mille hommes. Deux mille chevaux d'artillerie sont en mouvement pour se rendre à Bayonne, et quatre mille hommes de cavalerie appartenant à votre armée vont incessamment vous rejoindre.

„L'Empereur aurait désiré, monsieur le maréchal, avoir l'état de situation de l'armée de Portugal. J'ai reçu le petit état d'organisation que vous m'avez envoyé, mais qui ne contient aucune force ni même l'indication des bataillons et escadrons. Témoignez à votre chef d'état-major combien l'Empereur est impatient d'avoir ces états, et prescrivez-lui la plus grande exactitude à me les envoyer aux époques prescrites. Sa Majesté s'occupe essentiellement de son armée de Portugal, et je suis dans l'impossibilité de lui en présenter la situation récente."

NOTE DU DUC DE RAGUSE SUR LA CORRESPONDANCE DU DUC D'ISTRIE ET DU MAJOR GÉNÉRAL.

Quelques mots d'abord sur les lettres du maréchal duc d'Istrie, commandant l'armée du nord de l'Espagne, lettres que l'on vient de lire tout à l'heure. Les deux premières me sont adressées, la dernière est la copie de celle qu'il écrit au prince de Neufchâtel. Il est difficile de peindre d'une manière plus exacte l'état déplorable dans lequel j'ai trouvé l'armée quand j'en ai pris le commandement. Ce que je dis dans le texte de mes *Mémoires* est donc corroboré par le récit d'une personne étrangère qui était en situation de voir et de juger, et dont l'intérêt se trouvait plutôt à embellir ma position qu'à en exagérer la misère, afin d'être dispensé de m'envoyer une partie des secours qu'il avait l'ordre de me faire passer. Mon récit est encore corroboré par la crainte extrême que le duc d'Istrie éprouvait de me voir exécuter l'opération que je méditais. Il n'est peut-être pas sans quelque mérite d'avoir trouvé le moyen de donner si promptement de la consistance et de la valeur aux débris qui m'avaient été confiés, et d'être parvenu à pouvoir opérer

avec eux, si peu de moments après leur retour en Espagne. On peut voir par la lettre du major général, du 3 juin, que les ordres de l'Empereur, loin d'être impératifs pour agir, étaient bien plutôt restrictifs, puisqu'il me recommandait de ne pas faire de mouvements importants avant d'avoir soixante pièces de canon attelées et approvisionnées. Je n'en avais que trente-six; mon infanterie ne s'élevait pas au-delà de vingt-cinq mille hommes; ma cavalerie n'était remontée qu'en partie; mais la confiance était revenue, l'esprit de l'armée était régénéré et le caractère de chacun était retrempé. M. le lieutenant-colonel Napier, dans son très-médiocre ouvrage sur les campagnes de la Péninsule, où l'erreur des faits et le défaut de sincérité le disputent à l'ignorance des règles élémentaires du métier, a donc eu tort de dire que le mouvement opéré dans le Midi par l'armée de Portugal, dont l'effet a été la délivrance de Badajoz, m'avait été ordonné. Le mérite en appartient tout entier à moi seul, et le succès était indispensable, puisque cette marche avait été exécutée en opposition avec les instructions reçues.

Le mouvement sur Badajoz m'a paru le seul qui pût sauver cette place. Il était commandé par l'intérêt de la gloire de nos armes. J'ai eu la conviction que son exécution était possible, et je me suis décidé à l'entreprendre; le duc de Dalmatie le réclamait avec raison; j'ai entendu sa voix; et, quoique mes intérêts d'amour-propre fussent en jeu, je n'ai pas pensé un seul jour à le différer. J'ai été bien aise de saisir la première occasion de montrer que des considérations de cette nature ne doivent jamais intervenir quand il s'agit du bien de son propre pays et de sa gloire, exemple que, plus tard, j'ai reconnu avec douleur avoir donné en vain.

Je ne discuterai pas ici les ridicules propositions du duc d'Istrie, consistant à occuper la tête de pont d'Almaraz sur le Tage, à placer une division à Bejar et à Baños, et à tenir le reste de l'armée réuni à Salamanque et Alba-sur-Tormès. Il était absurde de penser que de semblables dispositions, prises à soixante lieues de Bada-

joz, eussent pu ralentir d'un seul jour les opérations commencées contre cette place.

Mes combinaisons ont été telles, que les craintes et les alarmes si vives du maréchal duc d'Istrie se sont changées complétement en confiance quand le mouvement s'exécuta, ainsi qu'on le voit en lisant sa lettre du 1er juin, où il me félicite de mes dispositions et de la résolution que j'ai prise et dont commence l'exécution.

Signé: LE MARÉCHAL DUC DE RAGUSE.

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

Paris, le 17 juin 1811.

„J'ai mis sous les yeux de l'Empereur, monsieur le duc, votre lettre chiffrée du 31 mai.

„Sa Majesté a vu avec peine que vous ayez gardé une grande quantité d'hommes à pied du train d'artillerie, Sa Majesté ayant fait diriger sur Bayonne beaucoup de chevaux d'artillerie. Je vous prescris qu'aussitôt la réception du présent ordre vous ayez à faire partir tous les hommes à pied du train d'artillerie, que vous avez gardés, et que vous les dirigiez sur Bayonne.

„Sa Majesté a vu aussi avec peine que vous n'ayez mené que trente-six pièces de canon. Il vous en eût fallu soixante, ce qu'elle croyait possible, avec les cinq cents chevaux que vous avez dû recevoir de la garde, et qui lui sont remplacés par cinq cents autres. A la fin de juillet, mille chevaux d'artillerie, avec les munitions qui vous sont nécessaires, passeront la Bidassoa; mais, je vous le répète, l'Empereur ordonne que tous les hommes à pied du train, que vous avez conservés, soient envoyés tout de suite à Bayonne. Quand vous serez sur le Tage, l'intention de l'Empereur et que vous frappiez des réquisitions dans les provinces d'Avila, de Talavera et de Truxillo, même dans la Manche, pour former vos magasins. Vous ne devez pas employer l'argent de la solde à acheter des vivres. Si Alcantara est susceptible d'être mis en état de défense, cela serait avantageux.

„Madrid étant abondamment pourvu d'approvisionnements de guerre, vous pourriez de là compléter l'approvisionnement de vos munitions, à raison de douze pièces par division et de douze obusiers en réserve. Tout est en mouvement pour diriger de grandes forces en Espagne. Sa Majesté attend avec la plus grande impatience l'état de situation de votre armée.

„A Saintes est établi un dépôt pour les dragons; à Niort, un pour la cavalerie légère; à Auch, pour le train d'artillerie; à Pau, pour les équipages militaires; il arrive dans ces dépôts des chevaux, des selles, des harnais et tout ce qu'il faut pour remonter les hommes à pied; à mesure que vous en aurez de démontés, renvoyez-les à Bayonne, d'où ils seront dirigés sur les dépôts.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Badajoz, le 21 juin 1811.

„Je viens de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime de la levée du siége de Badajoz et de la retraite de l'ennemi en Portugal. Je vais aujourd'hui, conjointement avec M. le duc de Dalmatie, faire une reconnaissance sur Elvas et Campo-Maior. Si, comme tout l'annonce, l'ennemi a renoncé à toute espèce de projets sur l'Estramadure, je repasserai le Tage, sans retard, avec la plus grande partie de l'armée et ferai prendre cantonnements dans les montagnes sur le Tietar et sur le Terté, occupant Baños et Bejar, et j'aurai mes avant-postes dans la Sierra de Gata, qui m'approcheront de Rodrigo, et à Coria, qui m'instruiront de ce qui se passe dans la vallée du Tage. Je laisserai une division à Truxillo pour observer Badajoz et me mettre en communication avec l'armée du Midi. Je vais faire mettre en bon état de défense le passage du Tage à Lugar-Nuevo, près d'Almaraz. Ce poste sera un de mes principaux dépôts de vivres et de munitions. Les instructions générales données aux troupes, en cas d'attaque de l'ennemi, seront, pour celles de la rive gauche, de repasser le Tage, et pour celles de la rive droite de repasser le Tietar, sur lequel je vais faire construire une bonne tête de pont. J'établirai mon quar-

tier général aux environs de Navalmoral, et je me trouverai ainsi en mesure de me porter également, soit sur Rodrigo, soit sur Badajoz. Les troupes, cantonnées dans ces pays sains, passeront ainsi l'époque des grandes chaleurs.

„Mon intention est de mettre à profit ce temps de repos pour réorganiser complétement l'armée et la mettre le mieux possible en état d'exécuter les ordres de Sa Majesté, rétablir une bonne discipline, former des magasins sans lesquels il est impossible ici de faire aucune espèce de bonne opération; enfin, tout en faisant reposer les troupes qui en ont un extrême besoin, les faire exercer et les mettre à même de rentrer en campagne avec tous leurs avantages.

„Lorsque l'armée de Portugal aura passé ainsi six semaines ou deux mois, et aura reçu quelques recrues et les chevaux de cavalerie, d'artillerie et d'équipages qui lui manquent, et si son bon esprit est soutenu par quelques récompenses, il n'y a rien que Sa Majesté ne puisse exiger d'elle et qu'elle ne puisse exécuter.

„Tels sont, monseigneur, mes projets, de l'exécution desquels je vais m'occuper; mais, pour le faire avec fruit, il est nécessaire que Sa Majesté fasse connaître quelles sont les ressources qu'elle attribue à l'entretien de l'armée de Portugal. Il est indispensable, ou qu'il soit fait des fonds réguliers et fixes pour faire face à toutes les dépenses de l'administration, ou qu'on détermine le territoire dont les produits lui seront affectés et le mode d'après lequel il en sera disposé. Il est impossible de continuer, sans les inconvénients les plus graves, à vivre, comme on l'a fait jusqu'ici, de réquisitions. Ce système, qui laisse un arbitraire immense et qui est subversif de tout ordre, est tout à fait impraticable à la longue, lorsqu'une armée est stationnaire; car, comme les réquisitions nécessitent toujours l'emploi de la force, elles ne peuvent se faire qu'à une petite distance, et alors la totalité des ressources d'un pays est bientôt épuisée. Il en résulte une impossibilité absolue de vivre, à moins d'une dispersion totale de l'armée, et l'armée n'est plus en état d'agir. Indépendamment de cela, ce système, faisant

naître beaucoup de désordres, entraîne presque toujours une double consommation. C'est par suite de ce système que les provinces de Salamanque et de l'Estramadure sont ravagées et que les deux tiers de ces pays sont incultes. Si, au contraire, on paye tout, on a sans violence et sans l'emploi de la force des moyens de subsistance suffisants, et l'Empereur n'y perd rien puisqu'on peut établir des impôts en conséquence; car, en supposant que la charge fût trop forte, elle serait au moins plus supportable, puisque tout le monde y contribuerait, tandis que, par les réquisitions, elle est soutenue par un petit nombre d'individus. C'est ainsi que l'Andalousie est toujours dans un ordre parfait, parce que, depuis un an, le système des réquisitions y a cessé. Mais, indépendamment des subsistances, il y a d'autres dépenses de l'armée qui exigent de l'argent comptant: celles de l'artillerie, celles du génie, des hôpitaux, les traitements extraordinaires accordés par l'Empereur, etc.; il faut donc, ou que Sa Majesté accorde des fonds réguliers versés dans la caisse de l'armée pour faire face aux dépenses de l'administration, ou qu'elle daigne déterminer un territoire dont les impôts, étant versés dans cette caisse, fassent face à ses besoins.

„Si Sa Majesté se décide pour ce dernier parti, il semblerait que le territoire naturel à donner aujourd'hui à l'armée de Portugal serait celui de l'armée du Centre, en laissant toutefois dans cet arrondissement, et aux ordres du général de l'armée de Portugal, les troupes qui s'y trouvent pour les garnisons et la police du pays, afin de laisser toujours l'armée de Portugal entièrement disponible. Si Sa Majesté adopte cette proposition, il est possible qu'elle trouve à propos de soumettre Madrid à un système particulier; mais, dans ce cas, il serait encore nécessaire que l'armée de Portugal pût en tirer des ressources; car une grande armée ne peut pas se passer d'une grande ville. Votre Altesse appréciera sans doute combien l'intérêt de Sa Majesté est qu'on centralise, autant que possible, l'autorité sur la frontière faisant face aux Anglais, car le peu d'ensemble qui y règne doit, à la longue, produire les plus funestes effets. Si, étant à Salamanque, le

pays qui pouvait m'aider et me secourir eût été sous mes ordres, j'aurais pu commencer mon mouvement cinq ou six jours plus tôt. Il est possible que le retard qui a eu lieu eût pu occasionner la perte de Badajoz, dont la prise aurait mis en feu tout le midi de l'Espagne. Si j'eusse commandé à Madrid, j'aurais trouvé un pont à Almaraz; j'y aurais trouvé huit cent mille rations de vivres qui étaient nécessaires à mon mouvement; et les promesses faites se seraient accomplies, tandis qu'elles se sont trouvées jusqu'ici sans effet. Jusqu'ici l'Espagne n'a pas été pour l'armée française le pays de l'union et de la concorde, et cependant ce n'est que par l'ensemble dans les opérations que l'on pourra rapidement mener à une bonne conclusion toutes les affaires de Sa Majesté. Lord Wellington a ici un grand avantage; tout ce qui doit contribuer à ses opérations lui est subordonné; ainsi tout part d'un même principe, conduit vers un même but et marche avec méthode.

„Telles sont, monseigneur, les réflexions que l'intérêt du service de l'Empereur m'a suggérées; je vous prie de les soumettre à Sa Majesté, et de me faire connaître ses ordres.

„Le capitaine Denis de Damrémont, mon aide de camp, qui aura l'honneur de vous remettre ces dépêches, pourra donner à Votre Altesse, sur la situation de l'armée, tous les renseignements qu'elle pourra désirer; je prends la liberté de le recommander à vos bontés."

LE MARÉCHAL SOULT AU MARÉCHAL MARMONT.

„Séville, le 2 juillet 1811.

„Il était très-urgent que j'arrivasse à Séville; les corps espagnols, commandés par Blake et par Balleysteros, qui sont descendus de l'Estramadure, menaçaient déjà cette ville, où on n'était point en mesure de se défendre. D'autre part, j'ai ma gauche extrêmement engagée; l'ennemi y fait des progrès, et peut-être en ce moment ai-je des corps compromis, tandis que, sur mon centre, l'ennemi devient de jour en jour plus entreprenant et aug-

mente le corps qui agit dans les montagnes entre Ronda, Algesiras et Gibraltar.

„Cette situation, qui est la conséquence naturelle des détachements que j'ai dû faire pour secourir Badajoz, me force à presser la marche des troupes que je fais venir de l'Estramadure, pour les mettre aussitôt en campagne et tâcher de rétablir les affaires. Pour le moment, je n'en retire cependant que celles dont j'ai eu l'honneur de faire part à Votre Excellence; mais je dois la prévenir que, si elles étaient insuffisantes, mon devoir m'obligerait à avoir recours au cinquième corps et à la cavalerie commandée par M. le général Latour-Maubourg. Alors Votre Excellence serait sans doute disposée à mettre l'armée de Portugal en position de secourir au besoin Badajoz et d'empêcher les ennemis de faire de nouvelles incursions en Estramadure.

„C'est au nom du service de l'Empereur que j'ai l'honneur de vous faire cette proposition, en attendant que Sa Majesté ait déterminé l'arrondissement de l'armée de Portugal, et que celle du Midi puisse se renfermer dans ses limites, ou au moins que j'aie été renforcé par les troupes de cette même armée que le général Belliard retient à Madrid malgré les ordres exprès de l'Empereur.

„A ce sujet, je renouvelle à Votre Excellence la demande de vouloir bien tenir une division d'avant-garde et de la cavalerie à Merida, afin que nos communications soient bien établies, au moins jusqu'à ce que l'armée anglaise ait pris un parti et que la place de Badajoz soit réapprovisionnée.

„Je laisse le cinquième corps et la cavalerie du général Latour-Maubourg en Estramadure; je ne changerai la destination de cette troupe qu'à la dernière extrémité; et, dans ce cas, Votre Excellence en sera toujours prévenue à l'avance. Mais, je le répète, il n'est pas en mon pouvoir de me défaire des ennemis que j'ai en ce moment à combattre sans le concours de ces troupes; et, pour cela, il vous paraîtra sans doute raisonnable, monsieur le maréchal, que l'armée de Portugal contribue, par sa présence sur la Guadiana, à les rendre en partie

disponibles et à contenir les ennemis, d'autant plus que je prends l'engagement de remarcher moi-même avec vingt mille hommes en Estramadure si les ennemis cherchaient de nouveau à y pénétrer en armes, afin d'y seconder les opérations de Votre Excellence, et même d'y rétablir auparavant un gros corps d'observation sitôt que j'aurai terminé les affaires de l'Andalousie.

„L'intérêt que vous portez au service de l'Empereur et l'empressement que vous avez mis, monsieur le maréchal, à venir au secours de l'armée du Midi, lorsque, par suite de la diversion qu'elle avait faite en faveur de l'armée de Portugal, sa droite s'est trouvée engagée, me donnent l'assurance que vous accueillerez ma proposition et que même vous jugerez devoir prendre des dispositions en conséquence, en appréciant l'urgence des motifs qui me portent à renouveler ma demande.“

LE MARÉCHAL SOULT AU MARÉCHAL MARMONT.

„Séville, le 3 juillet 1811.

„J'ai l'honneur de vous adresser duplicata de la lettre qu'hier j'ai écrite à Votre Excellence.

„L'état des affaires devenant de jour en jour plus embarrassant en Andalousie, et me trouvant pressé sur tous les points par les ennemis, je suis dans l'impérieuse nécessité d'appeler encore une division du cinquième corps et la division de dragons commandée par le général Latour-Maubourg. Je ne puis pour le moment laisser en Estramadure qu'une division d'infanterie et quatre régiments de cavalerie légère aux ordres de M. le général comte d'Erlon. Lorsque je me serai débarrassé des ennemis qui m'accablent, je rétablirai en Estramadure le corps d'observation dont nous sommes convenus.

„Plusieurs convois de subsistances et de poudre de guerre sont en route pour Badajoz. Je donne l'ordre à M. le général comte d'Erlon de les y faire entrer avant d'opérer son mouvement. Je pense aussi que, de son côté, il aura pu faire rentrer quelque chose. Ainsi il devra y avoir à Badajoz un approvisionnement de quelques mois.

„Ces considérations me portent à vous demander expressément, monsieur le maréchal, de vouloir bien, jusqu'à ce que l'Empereur ait fait connaître ses intentions, tenir l'armée de Portugal entre le Tage et la Guadiana, ayant son avant-garde à Merida, afin de pouvoir, au besoin, secourir Badajoz, et d'empêcher que l'armée anglaise pénètre de nouveau en Estramadure, et compromette ainsi la droite de l'armée du Midi.

„Je fonde ma proposition sur une instruction du prince major général que j'ai retrouvée à Séville, laquelle dit expressément que l'armée impériale de Portugal est chargée d'observer l'armée anglaise et de l'empêcher de faire des progrès en Espagne. Je m'appuie aussi de la considération que j'ai déjà exposée de la nécessité de rendre les troupes de l'armée du Midi disponibles pour agir contre les corps ennnemis qui, en ce moment, l'attaquent de toute part.

„J'ai l'honneur de prier Votre Excellence de vouloir bien me communiquer les dispositions qu'en conséquence elle jugera à propos de prendre.

„J'ai l'honneur de lui faire part que, depuis quelques jours, on remarque de très-grands mouvements dans l'escadre anglaise qui est en baie de Cadix. Le 30, on a vu paraître, à la hauteur de Rota, une flotte ennemie de quarante et une voiles, dont quinze vaisseaux de haut bord, plusieurs à trois ponts, venant de l'ouest et faisant voile pour le détroit. On disait à Cadix que l'escadre impériale de Toulon était sortie.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU MARÉCHAL SOULT.

„Merida, le 6 juillet 1811.

„Je reçois la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 2 juillet. L'armée de Portugal n'a jamais eu à combattre la totalité de l'armée anglaise, car une division en a toujours été détachée sur cette frontière; elle n'a jamais été chargée non plus d'une portion de l'armée espagnole lorsqu'elle était dans toute sa force. Ce n'est point avec l'affaiblissement en hommes et en moyens, qu'elle a éprouvé, qu'elle peut changer de rôle

aujourd'hui et tenir tête aux armées anglaise et portugaise réunies et augmentées des forces de Castaños.

„Le cinquième corps a toujours été considéré par Sa Majesté comme devant concourir aux opérations générales de l'armée de Portugal, et, de fait, il y a toujours été employé. Je m'empresse donc de vous annoncer, d'une manière bien formelle, que, le jour où vous rappellerez le cinquième corps et la cavalerie, l'armée de Portugal repassera le Tage, et qu'elle ne marchera de nouveau au secours de Badajoz que lorsque les forces disponibles de l'armée du Midi auront débouché des montagnes. Si, au contraire, le cinquième corps et la cavalerie continuent à rester en Estramadure, l'armée de Portugal gardera les positions que je vous ai annoncé qu'elle allait prendre, et sera en communication avec l'armée du Midi et toujours prête à venir à son secours. La position de l'armée de Portugal n'est pas telle en Estramadure, qu'elle puisse stationner sur la Guadiana avec des forces inférieures, parce qu'elle a une mauvaise communication, impossible à défendre, et qu'un seul revers pourrait causer sa perte. Les troupes de l'armée du Midi, au contraire, ont une communication que rien ne peut compromettre, et, en se retirant devant un ennemi supérieur, elles arrivent dans de fortes positions, et s'approchent de leurs magasins, de leurs ressources et de leur réserve. C'est donc pour éviter cette équivoque que je me hâte de vous écrire cette lettre. Rien ne pourrait modifier les résolutions qu'elle contient, parce qu'elles sont fondées sur des calculs raisonnables et sur les véritables intérêts du service de l'Empereur. J'en envoie, au surplus, une copie au prince major général, avec prière de la mettre sous les yeux de Sa Majesté."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 10 juillet 1811.

„L'Empereur, monsieur le duc, me charge de vous témoigner sa satisfaction du mouvement que vous avez opéré sur Badajoz et de son résultat. L'intention de Sa Majesté, monsieur le maréchal, est que la province de

l'Estramadure, depuis Merida, Medellin, et toute la rive droite de la Guadiana, soit sous vos ordres, sans comprendre toutefois Badajoz ni un rayon à sept ou huit lieues autour de cette place, qui continueraient à faire partie de l'armée du Midi. L'intention de l'Empereur est également que la province de Talavera, celles de Tolède, Placencia et Avila, soient immédiatement sous vos ordres, ayant soin de rendre compte au roi de ce qui se passera dans ces provinces; mais vous devez employer les contributions de ces provinces et toutes leurs ressources pour fournir à votre armée tout ce dont elle pourra avoir besoin. Ainsi donc, monsieur le duc, Tolède, Talavera, Placencia, Avila, Coria et la province de Ciudad-Rodrigo font partie de votre commandement, pour en tirer, je vous le répète, les contributions, les subsistances et les moyens de toute espèce dont votre armée peut avoir besoin. Le roi, qui est à Madrid et commande l'armée du Centre, vous enverra de sa capitale, de Ségovie et de la Manche, tout ce qu'il pourra.

„Le maréchal duc d'Istrie a dû vous envoyer cinq cents chevaux d'artillerie de la garde. Vous trouverez ci-joint l'état des troupes qui sont en marche pour vous rejoindre. Par ces moyens, vous verrez que votre artillerie et votre cavalerie seront bientôt en état.

„L'Empereur vous ordonne, monsieur le duc, d'exécuter l'ordre que vous avez déjà reçu plusieurs fois d'envoyer à Bayonne les hommes à pied, soit de cavalerie, soit du train d'artillerie ou des équipages militaires. L'Empereur a formé, dans les départements du midi de la France, des dépôts où il y a des chevaux, des équipements et tout ce qui est nécessaire pour remonter promptement ces hommes.

„Votre artillerie, comme je vous l'ai dit, doit être de quatre-vingt-quatre bouches à feu. Le matériel existe à Ciudad-Rodrigo et à Madrid; le personnel est à votre armée; les chevaux nécessaires pour le train vous arrivent: il ne vous reste donc rien à désirer.

„Il a été envoyé à l'armée de Portugal, jusqu'à ce jour, neuf millions cinq cent mille francs, et il part un

sixième convoi, du 13 au 15 juillet, qui vous porte quatre millions.

„Le ministre de la guerre a l'ordre de mettre à votre disposition cent mille francs pour le génie, cent mille francs pour l'artillerie, cent mille francs pour vos dépenses extraordinaires, et ce qui aurait été déjà dépensé pour ces trois services sera imputé et régularisé sur ces sommes.

„Je dois vous faire observer, monsieur le duc, que, dans l'état d'agitation et de trouble dans lequel se trouve l'Espagne, elle ne peut être administrée que militairement. Faites payer fortement le pays et établissez le plus grand ordre; empêchez les vols et gaspillages de toute espèce. J'écris au roi pour qu'il vous envoie un million de rations de biscuit. De votre côté, vous devez profiter du moment de la récolte pour former de grands magasins à Truxillo, Placencia, Talavera, etc.

„Après vous avoir félicité sur votre mouvement, Sa Majesté me charge de vous dire qu'elle est très-mécontente que vous n'ayez pas encore envoyé l'état de situation de votre armée. Prenez donc à l'avenir des mesures pour que tout marche ensemble. L'Empereur a besoin de connaître, dans les plus petits détails, la situation de ses armées pour les commander.

„Sur l'état joint à cette lettre, vous verrez que le général Vandermaesen réunit à Burgos une division de huit cent cinquante hommes de cavalerie et de six mille hommes d'infanterie, qui partiront vers les quinze premiers jours d'août. Vous y verrez aussi les détachements partis avec le roi et ceux qui partiront avec le sixième convoi de fonds. Vous recevrez ainsi un renfort de six mille cinq cent huit hommes d'infanterie, huit cent cinquante-quatre hommes de cavalerie, et de onze cent quarante chevaux d'artillerie."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 10 juillet 1811.

„L'Empereur, monsieur le duc de Raguse, me charge de vous parler de vos relations avec le roi.

„Les provinces de Tolède, d'Avila et de Talavera étant distraites de l'armée du Centre, pour vous servir à en tirer les contributions et les autres ressources nécessaires aux besoins de votre armée, vous devez vous entendre avec le roi et lui adresser l'état des contributions et des objets de toute espèce que vous emploierez pour votre armée. Vous lui en ferez connaître l'emploi et vous m'enverrez les mêmes comptes.

„Les agents du roi doivent continuer leurs fonctions, la justice doit être rendue au nom de Sa Majesté Catholique; les agents de l'administration et les membres du clergé seront nommés par elle. Vous devez rendre compte au roi des opérations administratives, y mettre le plus grand ordre, de manière à ce que les agents espagnols aient la conviction qu'il n'y a rien de soustrait dans les deniers publics. Correspondez avec le roi sur les événements militaires afin qu'au besoin il puisse vous soutenir avec ce qu'il aura de disponible. De son côté, Sa Majesté Catholique vous fera connaître ce qui pourra vous intéresser.

„L'Empereur, monsieur le duc, désire que le roi aille passer la revue de votre armée; cela l'intéressera davantage pour subvenir à vos besoins. Sa Majesté Catholique aura les honneurs du commandement, mais c'est vous, monsieur le maréchal, qui commandez et qui répondez à l'Empereur des événements. Vous sentirez assez tous les avantages que vous retirerez de ce que le roi soit bien accueilli à votre armée; cela fera un bon effet moral parmi les Espagnols et portera Sa Majesté à vous seconder de tous ses moyens pour contribuer à vos succès.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„10 juillet 1811.

„L'Empereur, monsieur le duc, après avoir lu vos dernières dépêches, me charge de vous faire connaître qu'une division ne suffit pas à Truxillo, qu'il faut deux divisions, votre cavalerie et quinze pièces de canon. Vous donnerez le commandement de ce corps, soit au général

Regnier, soit au général Montbrun. Vous devez tirer des vivres de Merida et Medellin, et ne pas laisser l'ennemi s'y établir. Vous vous tiendrez en correspondance immédiate avec Rodrigo et le cinquième corps d'armée. Le reste de votre armée doit se placer à Almaraz, Talavera, Placencia et sur les rives du Tage, pour se reposer et être en position de se réunir promptement. Il faut établir un pont sur le Tage à Almaraz ou au point de Szarovislas, où jadis il en a existé un Vous devrez faire construire le pont sur pilotis et y faire établir une double tête de pont, de manière à avoir un ouvrage important sur le Tage et qui soit à l'abri des incursions des guérillas et de tous autres partis. Vous pouvez faire faire des ouvrages dans le genre de ceux que l'Empereur a faits au Spielz, mais sur une petite échelle. Il faut occuper Alcantara, le fortifier comme poste, ce qui donnera un autre pont sur le Tage et une nouvelle communication directe avec Badajoz. Cet objet est de la plus grande importance et deviendra très-avantageux lorsqu'on sera sur le point d'opérer sur le Portugal, puisque d'Alcantara on aura un fort dépôt qui servira d'appui. Les Anglais, qui avaient d'abord réparé Almeida, l'ont fait sauter et raser en entier, dans le dessein de porter la guerre dans le Midi. L'Empereur pense, monsieur le duc, qu'avant de retourner sur le Tage vous vous serez assuré que les fortifications de Badajoz sont réparées et la ville approvisionnée pour six mois. Cela supposé, il reste à voir ce que fera le général anglais. Il ne paraît pas probable qu'il veuille recommencer la campagne pendant la canicule, et notamment la commencer par un siége dans la saison la plus malsaine en Espagne. Si, contre toute probabilité, il le faisait, c'est, monsieur le duc, au secours de l'Andalousie que vous devez marcher avec toute votre armée. L'Empereur a donné le commandement de son armée du Nord au général Dorsenne, et ce général sera bientôt en mesure de couvrir Ciudad-Rodrigo et de présenter une forte colonne pour inquiéter l'ennemi du côté de cette place et menacer le Portugal; il pourrait même, en cas d'événement, réunir des forces assez nombreuses pour couvrir Ciudad-Rodrigo. L'Em-

pereur vous recommande de faire retrancher le col de Baños, de manière à y maintenir un poste qui assure vos communications avec l'armée du Nord. • Aussitôt que l'armée du général Dorsenne sera plus considérable, on le chargera entièrement de la province et de la place de Rodrigo, ce qui pourra vraisemblablement avoir lieu vers le 15 août. Alors l'armée du Nord aurait néanmoins un corps sur la Coa et l'armée de Portugal garderait Alcantara et serait à cheval sur le Tage, ayant sa gauche appuyée sur la Guadiana. L'armée du Midi occuperait Badajoz avec un corps d'observation pour soutenir cette place. Dans cet état des choses, monsieur le maréchal, si l'ennemi se portait sur Ciudad-Rodrigo avec toutes ses forces, l'armée de Portugal marcherait au secours de cette place, de concert avec l'armée du Nord, ce qui amènerait une force de soixante-dix mille hommes sur Ciudad-Rodrigo.

„Si, ce qui est beaucoup plus probable, le général anglais marchait sur Badajoz, l'armée de Portugal se porterait sur la Guadiana, se réunirait à vingt-cinq mille hommes de l'armée du Midi, ce qui ferait soixante-cinq mille hommes. Enfin, si l'armée ennemie débouchait sur l'armée de Portugal par l'une ou l'autre rive du Tage, l'armée du Nord pourrait envoyer au secours de l'armée de Portugal dix mille hommes, l'armée du Midi quinze mille hommes, celle du centre six mille hommes, ce qui ferait une réunion de plus de soixante-dix mille hommes, car, avant que l'ennemi eût franchi l'espace depuis Alcantara ou Alfaiatès jusqu'à Almaraz, l'armée de Portugal aurait eu le temps de recevoir tous ses secours. Vous sentez, monsieur le duc, qu'on parle de ce projet pour parler de tout, car les localités doivent faire considérer ce projet de l'ennemi comme impraticable. Mais l'Empereur a voulu parcourir les différentes chances afin de vous convaincre davantage que l'ennemi ne peut plus avoir de but aujourd'hui que de se porter sur l'armée du Midi. Sa Majesté désire donc que votre quartier général soit sur le Tage au point le plus près de la Guadiana; que l'armée soit placée sur les deux rives; que votre droite soit sur Placencia, au lieu d'y avoir votre centre,

parce qu'il est plus probable que l'armée de Portugal sera obligée de se porter sur l'Andalousie que vers le Nord. Voilà pour la défense.

„Quant à l'offensive, monsieur le maréchal, l'armée de Portugal ne peut faire autre chose que de se reposer, se refaire, se réorganiser, atteler son équipage à quatre-vingt-quatre pièces de canon; nommer à tous les emplois d'officier (envoyez-moi promptement le travail); compléter les généraux; former des magasins; bien asseoir le passage du Tage par des ponts sur pilotis; faire des doubles têtes de pont; enfin occuper et fortifier Alcantara. Après la canicule, si l'offensive doit avoir lieu sur le Portugal, cette opération se fera par un mouvement combiné de trois corps d'armée, celui du Nord, de Portugal et du Midi, formant plus de cent mille baïonnettes, une immense artillerie et tous les moyens de transport nécessaires. L'Empereur, monsieur le maréchal, aura le temps de donner ses ordres et de connaître vos projets, à mesure que vous serez instruit sur les lieux. La guerre de Portugal n'est plus une expédition; on ne doit plus songer à aller à Lisbonne dans une campagne, mais dans deux, s'il le faut. Ainsi donc, monsieur le duc, tout ce que vous pourrez faire dans ce moment pour préparer l'offensive est d'occuper Alcantara, la fortifier et en faire un dépôt de vivres et de munitions. L'Empereur, monsieur le maréchal, compte sur votre zèle, sur votre activité et sur vos moyens pour qu'il ne puisse arriver rien de désastreux à l'armée du Midi. Vous devrez, monsieur le maréchal, avoir un chiffre avec le roi, le duc de Dalmatie et le général Dorsenne pour les dépêches importantes."

LE MARÉCHAL SOULT AU MARÉCHAL MARMONT.

„Séville, le 11 juillet 1811.

„Monsieur le maréchal, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 6 m'est parvenue au même instant que celle du 7. En réponse, je m'empresse de vous faire part des ordres qu'hier j'ai envoyés à M. le général comte d'Erlon. Il lui est prescrit d'envoyer une brigade

et un régiment de cavalerie à Xerès de los Caballeros et Frejenal pour observer les directions qui aboutissent à Ayamonte, par où les troupes espagnoles feront des mouvements si elles veulent se reporter en Estramadure. Un régiment se rendra à Séville.

„Un autre régiment sera établi aux débouchés des montagnes pour assurer les communications.

„Ainsi il restera dans les plaines de l'Estramadure une division d'infanterie, composée, de quatre régiments et six régiments de cavalerie, le tout sous les ordres de M. le général Claparède, lequel reçoit pour instructions d'observer l'armée anglaise, d'entretenir la communication avec Badajoz, et de faire entrer sans cesse des approvisionnements dans la place. Il fera aussi ce qui sera en son pouvoir pour communiquer avec les troupes que l'armée de Portugal laissera sur la Guadiana.

„Je donne ordre à M. le général comte d'Erlon de se rendre de sa personne à Séville, où il commandera toute ma droite jusqu'à Badajoz, M. le maréchal duc de Bellune ne pouvant, à cause du blocus de Cadix, être chargé de ce soin.

„J'attends que ces mouvements soient un peu avancés pour marcher, avec toutes les troupes dont je puis disposer, au secours du quatrième corps, qui a été repoussé jusqu'à Grenade par l'armée insurgée de Murcie, et pour chasser un corps de cette même armée, qui s'est mis en bataille sur les hauteurs de Santa-Helena, où passe ma ligne d'opérations, la seule communication que j'aie avec la Manche et Madrid.

„Pour le moment, il m'est impossible d'en faire davantage. Je n'ai pris aucun engagement que je ne sois disposé à tenir; Votre Excellence me trouvera toujours invariable. Si elle me connaissait mieux, elle se serait dispensée de me témoigner da la méfiance, et, si elle eût réfléchi sur ma situation, elle eût trouvé raisonnable que je pensasse plutôt au salut de l'armée dont le commandement m'est confié qu'à paralyser des troupes dont le secours m'est indispensable, sur un théâtre où je ne puis paraître que comme auxiliaire, et non comme partie

principale. Je ferai mieux aussitôt que cela me sera possible, sans y être provoqué.

„Je suis fort aise que Votre Excellence ait envoyé copie de sa lettre du 6 à Son Altesse Sérénissime le prince major général; elle pourra contribuer à nous faire connaître, à l'un et à l'autre, les intentions de l'Empereur. J'ai aussi écrit à ce sujet.

„Toutefois, si Votre Excellence changeait les dispositions qu'elle m'a annoncées, je la prierais de vouloir bien m'en instruire. Je recevrai cette communication sans méfiance pour l'avenir."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Trianon, le 21 juillet 1811.

„Je vous préviens, monsieur le duc de Raguse, que je donne l'ordre à M. le général comte Dorsenne de faire relever les troupes que vous pouvez encore avoir dans les garnisons de Ciudad-Rodrigo et de Salamanque par des troupes de son armée, et de diriger tout ce qui vous appartient sur Avila et Placencia.

„L'Empereur approuve, monsieur le maréchal, que vous n'ayez pas consenti à former, avec les troupes de votre armée, la garnison de Badajoz. Sa Majesté pense que l'Estramadure doit être défendue par l'Andalousie considérée sous tous les points de vue, et notamment sous celui des vivres. C'est à l'Andalousie à fournir tout ce qui est nécessaire pour approvisionner Badajoz pour un an, s'il est possible; cependant, monsieur le duc, l'intention de l'Empereur est que vous vous teniez le plus à portée possible, pour pouvoir marcher franchement au secours de Badajoz, s'il y avait lieu.

„L'Empereur pense que peut-être un ouvrage à Merida ou à Medellin serait utile pour être maître du passage de la Guadiana; mais c'est à vous, qui êtes sur les lieux, à en juger."

LE ROI JOSEPH AU MARÉCHAL MARMONT.

„Madrid, le 26 juillet 1811.

„Monsieur le duc, je reçois votre lettre du 20; je vous remercie de tout ce qu'elle contient d'aimable pour moi; vous ne doutez pas non plus de mon attachement.

„L'Empereur aurait désiré que je vinsse vous voir; mais ce n'est pas le moment, puisque l'armée n'est pas réunie. Je sens la difficulté de votre position et l'extrême justesse de vos observations; je viens de donner l'ordre pour qu'il soit prélevé, sur la contribution extraordinaire que je lève en grains, la quantité de vingt mille fanégas, en août, et vingt mille en septembre, qui seront versées dans les magasins de l'armée de Portugal. Je trouve très-bien aussi que vous fassiez usage de toutes les contributions en argent dues par la province d'Etramadure, et je donne les ordres en conséquence aux agents civils, qui ne pourront toutefois réussir qu'autant qu'ils seront protégés, soutenus et dirigés par vous, monsieur le maréchal, dont le zèle et les lumières me sont connus. — L'empereur espère beaucoup de vous et de son armée de Portugal; il est disposé à venir à votre secours avec de l'argent et avec des hommes et des chevaux; vous ne tarderez pas à sentir les effets de ces dispositions. Quant à moi, je ne puis pas vous secourir autrement; je n'ai pas de fonds à ma disposition, et je dois même vous dire que je ne pourrais pas exister ici sans un prêt qui m'est accordé par l'Empereur par mois.

„Si vous pouviez vous étendre un peu par votre droite, vous occuperiez un plus riche pays; et, avec les secours que je vous indique, vous devriez pouvoir atteindre la saison des événements militaires. La récolte n'est pas très-bonne à Ségovie ni dans les pays environnant Madrid.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Navalmoral, le 1. août 1811.

„Je reçois les dépêches que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire par mon aide de camp. J'ai lu

avec une grande attention l'instruction qu'elles renferment. J'avais conçu, comme Sa Majesté, le système qu'il convenait de suivre aujourd'hui pour l'armée de Portugal et le but qu'elle avait à remplir, et c'est dans cet esprit que j'ai agi jusqu'à présent. Les localités, les différentes circonstances, rendent cependant indispensable d'apporter diverses modifications dans ces dispositions.

„Je ne puis pas placer plus d'une division à Truxillo, attendu qu'il y a impossibilité absolue d'y vivre. Une division et cinq cents chevaux qui y sont aujourd'hui éprouvent les plus grandes difficultés pour les subsistances, et peut-être leur sera-t-il impossible d'y rester. Je ne puis pas avoir de troupes sur la Guadiana à moins que la plus grande partie de l'armée ne soit à Truxillo; car elles y seraient compromises, puisqu'il n'y a que trois marches d'Albuquerque, où l'ennemi a habituellement des troupes, et où il peut rassembler inopinément des forces considérables qui sont cantonnées à Portalègre, Campo-Maior et environs, et que, s'il parvenait à s'emparer de la chaussée, les troupes qui seraient sur la Guadiana n'auraient d'autre retraite que de se jeter dans la Manche après avoir abandonné leurs canons, n'ayant point de ce côté de routes praticables aux environs ou en Andalousie. D'un autre côté, comme je l'ai dit plus haut, six mille hommes ont grand'peine à vivre; à plus forte raison, douze à quinze mille y seraient-ils dans l'embarras. Tout le pays que l'Empereur donne à l'armée de Portugal, entre la Guadiana et le Tage, est un vaste désert absolument inculte, couvert de bois ou consacré aux pâturages. Les environs de Cacerès et de Montanchès seuls offrent quelques ressources, et encore ces cantons ne produisent-ils guère que du vin.

„L'Empereur ayant une sollicitude particulière pour le Midi, il semblerait que l'armée devrait stationner sur les bords de la Guadiana; mais, outre que, dans cette saison, tout le pays est pestilentiel, le même raisonnement que je fais pour un petit corps s'applique à l'armée entière; car, dans cette hypothèse, évidemment l'ennemi, marchant à Truxillo, où il peut se rendre avec la plus grande facilité, attendu qu'il existe de toutes parts de

bonnes communications qui arrivent sur ce point de la frontière du Portugal, l'armée serait fort compromise, et, dans tous les cas, serait forcée à une prompte retraite, qui équivaudrait presque à une défaite dans l'opinion. D'ailleurs, l'armée de Portugal, n'étant pas aujourd'hui assez forte pour combattre seule l'armée anglaise, ne doit pas se placer de manière à être obligée de livrer bataille malgré elle, et avant que d'autres troupes soient entrées en communication avec elle. Il me semble que la communication de l'armée de Portugal avec l'Estramadure, étant parallèle à l'ennemi, et par suite découverte dans toute son étendue, s'oppose à ce que cette armée soit chargée de Badajoz et habituellement de cette frontière, tandis que, la communication de l'armée du Midi étant directe, quelle que soit la faiblesse du corps qu'elle porte en avant, celui-ci n'a rien à craindre, même en se repliant devant des forces supérieures, puisqu'il se rapproche de ses magasins et de ses renforts sans jamais risquer de perdre a communication, aucun autre débouché n'étant offert à l'ennemi. Au pis aller, ce corps arrive sur une chaîne de montagnes, où peu d'hommes équivalent à beaucoup, ce qui donne le temps de rassembler les troupes de l'Andalousie pour déboucher ensuite. Il me paraît qu'il résulte de la situation des choses et des localités que l'armée de Portugal, stationnée sur le Tage, ne peut pas se charger de la défensive immédiate en Estramadure, mais bien de délivrer l'Estramadure, tandis que les troudes de l'armée du Midi sont merveilleusement placées pour garder le pays sans se compromettre. Enfin que, dans l'hypothèse d'une guerre sérieuse sur la rive gauche du Tage, ce n'est jamais à l'armée du Midi à venir au secours de l'armée de Portugal, mais à l'armée de Portugal à aller au secours de l'armée du Midi. En conséquence, c'est à celle-là à s'engager la dernière, et, en dernière analyse, l'armée de Portugal doit toujours agir en offensive en Estramadure. Truxillo est en outre un mauvais poste, et la division qui l'occupe ne devrait jamais y combattre, quand même l'ennemi se présenterait en force égale, parce qu'elle est encore trop loin du Rio del Monte, que l'ennemi pourrait passer avant elle. D'après

cela, voici quelles sont les instructions que j'ai données au général Foy, qui commande à Truxillo : 1° de pousser de fréquents partis sur Merida et sur Caceres, afin d'avoir des nouvelles de l'ennemi et communiquer avec les troupes légères de l'armée du Midi; 2° de placer une portion de son artillerie et de ses troupes à Jaraicejo, sur la droite du Rio del Monte, et, dans le cas d'attaque de la part de l'ennemi, de se replier sans combattre sur Jaraicejo, où il serait en sûreté pour quelque temps, attendu que le Rio del Monte, par la profondeur de son lit et l'escarpement de ses rives, présente un grand obstacle, surtout dans sa partie intérieure, et que l'ennemi ne pourrait le tourner qu'en remontant cette rivière et en s'exposant lui-même à perdre sa communication si, sur ces entrefaites, le général Foy recevait des renforts qui le missent en état de reprendre l'offensive. Si le général Foy était forcé dans cette position, il se retirerait sur les hauteurs du Tage; les localités offrent la plus facile défense contre des forces extrêmement supérieures. J'y fais exécuter en outre des travaux qui en feront en peu de jours un excellent camp retranché pour une division. Je fais exécuter également des travaux qui assurent sa communication avec le fort construit sur le bord du Tage, empêchent que cette division, en stationnant, ne soit jamais séparée de la rivière, et lui donnent toujours la faculté de la repasser. Ainsi, au moyen des dispositions prises, 1° j'ai des troupes sur le plateau de l'Estramadure, qui voient ce qui se passe et m'informent des mouvements de l'ennemi; 2° ce corps, forcé, par la marche de l'ennemi, à se replier, occupe des positions d'où il est inexpugnable, et qui m'assurent la position, non-seulement de la rive gauche du fleuve, mais encore des hauteurs qui le dominent à environ une lieue, hauteurs que je regarde comme un beaucoup plus grand obstacle que le fleuve lui-même; 3° enfin, dans la position que j'ai donnée aujourd'hui à l'armée, cinq divisions pourraient être réunies au-delà du Tage en quarante-huit heures si les circonstances l'exigeaient, et la sixième un peu plus tard. Il me paraît donc que j'ai résolu le problème, puisque l'armée ne peut pas perdre la faculté

de se porter en masse sur la rive gauche; qu'elle peut le faire toujours en très-peu d'instants, et que, de là, pouvant se jeter sur tous les points de l'Estramadure, elle garde cette province comme si elle y était stationnée, mais sans danger, et toujours maîtresse de ses mouvements.

„Dans le cas où il y aurait une impossibilité absolue à la division du général Foy de vivre à Truxillo, cette division repasserait le Tage; mais, afin de conserver toujours la possession des hauteurs de Miravete, je fais construire, comme faisant partie du camp retranché, deux forts qui pourront être abandonnés à eux-mêmes, et qui, défendus par cent hommes, assurent toujours la possession du col, et, par conséquent, un débouché. Dans ce cas, j'enverrai de fortes reconnaissances toutes les semaines à Truxillo, sur la route de Merida et sur celle de Cacerès, afin d'être instruit des mouvements de l'ennemi.

„J'avais déjà ordonné la construction d'un pont sur pilotis sur le Tage, et on s'occupe de la recherche des bois nécessaires à ce travail. J'ai fait construire deux têtes de pont avec des réduits qui avant cinq jours seront terminées, et formeront une espèce de place susceptible d'être défendue par quatre cents hommes, et assez bonne pour être abandonnée à elle-même. Ce poste renferme mes magasins de vivres; et ces magasins s'augmenteront au fur et à mesure que j'en aurai les moyens. Comme pour placer sainement l'armée et trouver les moyens de la faire vivre, j'ai été obligé de l'établir en grande partie sur la rive droite du Tietar, dans la Vera de Placencia, et que le point naturel de rassemblement de l'armée, en cas de marche inopinée de l'ennemi sur elle, est sur la rive gauche de cette rivière, j'ai fait construire trois ponts, dont un, celui qui est sur la route de Placencia, est couvert par une tête de pont. Cette disposition est nécessitée par la nature de la rivière du Tietar, qui en douze heures de pluie croît de six à huit pieds. Toute mon artillerie est à Navalmoral, et la division de dragons dans les points des bords du Tage qui peuvent la nourrir. Enfin mon quartier général est à deux

lieues du Tage, et je sais tous les jours, à douze heures de date au plus, ce qui se passe dans le cœur de l'Estramadure et dans les environs de Coria.

„Votre Altesse me mande que l'intention de l'Empereur est que, pour préparer l'offensive, j'occupe Alcantara et que je le fasse mettre en état de défense. C'est une opération que j'exécuterai aussitôt que j'en aurai les moyens, mais aujourd'hui je ne pourrais pas l'entreprendre, et voici mes raisons: pour qu'Alcantara soit mis en état de défense, il faudra au moins un mois de travail; il faudra, vu la proximité de l'ennemi, tenir à portée des forces assez considérables; mais je ne saurais comment les faire vivre; il faut donc auparavant que j'aie ici des magasins considérables formés qui puissent suivre le mouvement des troupes, assurer leurs subsistances, et permettre de les tenir réunies; une fois cet objet rempli, rien ne sera plus aisé que d'exécuter les intentions de l'Empereur. D'ici à cette époque je ferai également rassembler les bois nécessaires aux réparations du pont d'Alcantara, afin que ce travail, qu'on regarde comme difficile, mais cependant comme praticable, puisse être exécuté sans retard. Indépendamment des motifs ci-dessus et qui me paraissent sans réplique, il devient indispensable de laisser l'armée en repos pendant les grandes chaleurs, sous peine de la voir fondre par les maladies; elle a besoin, non-seulement de repos pour sa santé, mais aussi de repos pour se réparer.

„J'espère que Sa Majesté conclura, du compte que je viens de vous rendre, que j'ai pris toutes les mesures convenables pour soutenir et secourir l'armée du Midi de tous mes moyens; et, quoique l'expérience m'ait déjà prouvé qu'il était bon de ne pas trop compter sur la parole de M. le duc de Dalmatie et sur sa fidélité à remplir ses engagements, Sa Majesté ne rendrait pas justice à mon amour pour le bien public et à mon dévouement à son service si elle doutait que je ne fisse plus que mes devoirs en cette circonstance comme en toute autre. La promptitude, au surplus, avec laquelle je suis parti de Salamanque, le peu de moyens que j'avais à ma disposition, et qui m'auraient autorisé à retarder de quel-

que temps mon mouvement pour les augmenter, sont, j'ose le croire, un garant de ce que je ferais à l'avenir, s'il en était besoin. Je n'hésiterai jamais à aller avec toutes mes forces au secours du maréchal duc de Dalmatie lorsqu'il le faudra; mais j'avoue que je redouterais extrêmement d'être dans une situation inverse.

„Il me reste à parler à Votre Altesse de la situation dans laquelle se trouve l'armée. Sa Majesté suppose que depuis plus d'un mois j'ai reçu les chevaux d'artillerie de la garde que le duc d'Istrie devait me fournir. Je les ai réclamés à plusieurs reprises, toujours en vain, et en ce moment le comte Dorsenne refuse d'une manière formelle de les donner avant d'en avoir reçu un pareil nombre de France, ce qui évidemment est contraire aux intentions de l'Empereur; car, s'il n'eût pas voulu me donner un secours immédiat, il aurait donné l'ordre de me les envoyer directement de France. Le comte Dorsenne annonce que, quand il aura reçu cinq cents chevaux, il n'en enverra que trois cent quatre-vingt-sept; attendu, dit-il, qu'il doit faire entrer en compte cent treize chevaux que le duc d'Istrie a donnés au prince d'Essling il y a trois mois, et qui me paraissent tout à fait étrangers à ceux-ci.

„Il résulte de la non-exécution des ordres de Sa Majesté que l'artillerie de l'armée est aujourd'hui dans une situation pire que celle où elle était à l'époque où j'ai commencé mon mouvement, puisqu'il y a eu quelques pertes de chevaux, quelques pertes de bœufs qui n'ont pas été remplacés, et, d'un autre côté, que les voitures d'artillerie qui doivent être prises à Salamanque et conduites à Madrid pour y être réparées n'ont pu y être envoyées.

„A l'époque de mon mouvement, voulant le faire avec rapidité, chaque régiment a formé un petit dépôt, dans lequel il a placé tous les hommes malingres et la plus grande partie de ses équipages. J'ai réuni tous ces petits dépôts à Toro, sous le commandement d'un officier supérieur. Ces dépôts ont avec eux les effets d'habillement, les ouvriers, etc. J'ai de même, pour la cavalerie, laissé à ces dépôts tous les chevaux à refaire qui auraient

péri dans nos marches et qui, aujourd'hui, sont en état de servir. Aussitôt après mon arrivée à Badajoz, j'ai envoyé un officier pour faire partir tous ces dépôts pour Talavera, afin que l'armée, en arrivant ici, trouvât tous les secours dont elle aurait besoin; mais le duc d'Istrie s'est opposé à leur départ. J'ai envoyé postérieurement, et à diverses reprises, des officiers pour renouveler les mêmes ordres; mais le comte Dorsenne s'y oppose également; de manière que je suis dans la pénible situation de voir s'écouler, sans fruit et sans utilité, le temps de repos que les corps pourraient employer si utilement à se mettre en état d'entrer en campagne. A mon départ de Salamanque, j'ai fait évacuer tous mes malades sur Valladolid, parce que Salamanque était assez découvert. J'ai placé à Valladolid un officier supérieur, pour réunir et commander tous les hommes sortant des hôpitaux, un officier, et certain nombre de sous-officiers par chaque régiment, afin de former des détachements au fur et à mesure de leur guérison. Quinze cents hommes sont en état de rejoindre; mais, au lieu de me les renvoyer, on leur fait faire des détachements et divers services à l'armée du Nord, de manière que ces hommes, qui sont sans solde, sans aucun secours, qui ont assez d'officiers pour les conduire, mais non pour les commander dans le service, se dispersent partout, désertent ou se soustrayent au service de mille manières différentes, et seront en grande partie perdus pour leurs régiments. J'ai réclamé en vain; il règne en Espagne un esprit d'égoïsme et de localité qui est funeste au service de l'Empereur et qu'il est urgent de réprimer. Je demande, avec la plus vive instance, à Votre Altesse d'écrire à M. le comte Dorsenne d'une manière tellement impérative, qu'il envoie, sans plus de retard, les cinq cents chevaux qui me sont destinés, et qu'il ne se permette plus de retenir ni un seul soldat ni un seul cheval qui appartienne à l'armée de Portugal. Enfin, monseigneur, puisque le Nord me devient à peu près étranger, je demande également à Votre Altesse qu'on relève et qu'on me renvoie la garnison de Rodrigo.

„Les rapports que je reçois des mouvements de l'en-

nemi sont: que deux divisions anglaises se sont portées dans le Nord et sont cantonnées près de la Coa, qu'une division est à Castel-Branco, et que la plus grande partie du reste de l'armée, qui était restée sur la rive gauche du Tage, est en marche pour prendre des cantonnements en arrière.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 4 août 1811.

„J'ai mis sous les yeux de l'Empereur, monsieur le maréchal, votre lettre du 13 juillet. Des secours de toute espèce sont en mouvement pour renforcer votre armée; de nouveaux régiments de marche se forment à Paris. Sa Majesté espère qu'au moment de la reprise des hostilités, qu'on suppose devoir être en septembre, vous aurez plus de six à sept mille hommes de cavalerie et quatre-vingts pièces d'artillerie bien approvisionnées et bien attelées.

„Par les nouvelles de Londres, il paraît que les Anglais renforcent leur armée. Tout porte à penser qu'ils parviendront à remplacer les pertes qu'ils ont éprouvées dans la campagne qui vient d'avoir lieu.

„La cinquième division, que les Anglais envoient sur le Tage, est vraisemblablement pour observer l'armée du Nord, qui, comme je vous l'ai dit, porte un corps sur la Coa.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Navalmoral, le 5 août 1811.

„J'ai reçu la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire le 6 juillet relativement à l'administration. Les motifs qui ont déterminé un enlèvement de fonds dans la caisse pour les subsistances, lors de mon séjour à Salamanque, ont été qu'il y avait impossibilité absolue de faire subsister les troupes qui étaient à Salamanque par voie de réquisition, et qu'il était également impossible de se procurer les grains nécessaires pour la fabrication du biscuit, à moins de les acheter. Cette situation de choses est tellement démontrée, et les circons-

tances tellement urgentes, que la mesure, prise d'abord par mon prédécesseur, a dû ensuite être prise par moi. De même ici, pour la subsistance des chevaux, il a dû indispensablement être passé un marché pour trois mille fanègues pour faire vivre les chevaux à Navalmoral, jusqu'au moment où les réquisitions frappées sur les provinces de Talavera, Tolède et Avila, et qui sont fort éloignées, aient pu donner ces produits. A Salamanque, au moment de nous mettre en mouvement, il a fallu se pourvoir par achats de beaucoup d'objets pour le service des hôpitaux, que jamais réquisitions n'auraient produits. Des travaux ayant été indispensables au fort de Salamanque, à la place de Rodrigo et au passage du Tage, il a fallu nécessairement mettre des fonds à la disposition du commandant du génie. Les travaux de l'artillerie ont exigé aussi quelques fonds, mais beaucoup plus encore l'achat des chevaux de rouliers que j'ai fait prendre à Salamanque avant de marcher, et celui de quelques chevaux qui me sont venus de Madrid. L'emploi de tous ces fonds est justifié dans les formes voulues et sera adressé aux ministres respectifs. J'ai joint à cette lettre l'état indiquant l'emploi de chacune des sommes, par chapitre et par nature de services. Les fonds donnés au génie, la plus grande partie de ceux donnés à l'artillerie, et ceux qui ont été employés en dépenses secrètes, se trouvent déjà régularisés par le crédit ouvert par Sa Majesté pour chacun de ces articles. Quant à ce qui regarde les hôpitaux, les subsistances et l'administration proprement dite, j'aurai soin, au fur et à mesure de la rentrée des contributions des provinces affectées à l'armée, de faire effectuer des remboursements successifs aux fonds de la solde, afin de couvrir le déficit qui existe aujourd'hui.

„L'armée de Portugal n'ayant eu jusqu'ici aucun territoire, et les provinces du Nord n'ayant jamais rien versé dans la caisse de cette armée, elle n'a pu avoir aucuns fonds pour l'administration, puisque tous les fonds de France étaient affectés à la solde. Les besoins d'argent s'étant fait sentir d'une manière impérieuse, il n'a donc pas été possible de s'en procurer autrement que d'en

prendre sur ceux-ci, sauf remboursement. L'intendant Saint-Lambert, et depuis lors l'ordonnateur Marchand, ont eu l'honneur de rendre compte à Votre Altesse de toutes les mesures qui ont été prises à cet égard, et de lui adresser une expédition de tous les procès-verbaux, ce qui m'a empêché de lui en rendre compte moi-même. J'ai l'honneur de vous adresser la copie de tout ce qui a rapport à cet objet.

„L'Empereur désire savoir ce qui a été payé aux corps. Je ne puis lui donner les détails par corps de ce qui a été payé aux différents régiments, attendu que, les registres du payeur général n'étant pas ici, ne peuvent être compulsés, et que la solde était due à tous les corps à dater d'époques différentes. Il m'a paru que ce qu'il y avait de mieux à faire n'était pas de payer le même nombre de mois de solde à tout le monde, mais qu'il était juste de l'aligner à la même époque. En conséquence, toute l'armée a été mise au 15 novembre. Votre Altesse trouvera ci-joint un état en détail de ce qui reste dû à l'armée jusqu'au 1er juillet.

„Enfin l'Empereur veut savoir quelles sont les contributions qui sont entrées dans la caisse de l'armée. Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, l'armée n'a reçu que des fonds de France, et n'a rien reçu du pays, puisqu'elle n'avait ni territoire ni revenus. Aujourd'hui que Sa Majesté lui en a assigné un, j'aurai l'honneur de vous adresser chaque mois, ainsi qu'au roi d'Espagne, l'état des contributions qui auront été perçues, et de leur emploi. La somme restant en caisse aujourd'hui est de . . . .

„Je pense, monseigneur, que cette lettre, ainsi que les pièces justificatives qui l'accompagnent, répondent complétement aux demandes faites dans vos lettres du 6, et qu'elles justifient tout ce qui s'est fait.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 24 août 1811.

„L'Empereur a lu, monsieur le maréchal, vos dernières dépêches. Sa Majesté voit avec plaisir les ouvrages

que vous avez fait faire à Almaraz et sur le Tietar. Elle trouve qu'il serait convenable de faire des ouvrages de campagne en avant du Rio del Monte.

„Sa Majesté espère qu'avant le 15 septembre tous vos dépôts, les trois cent quatre-vingt-sept chevaux qui doivent compléter les cinq cents chevaux du train de la garde, sur lesquels cent treize vous ont déjà été fournis, et les onze cent quarante chevaux du train, que vous mène le général Vandermaesen, vous seront arrivés; que tous vos dépôts quelconques, soit de cavalerie, soit d'infanterie, vous auront rejoint, et que votre armée se trouvera ainsi portée à plus de cinquante mille hommes. La réparation de votre armée est la grande affaire en ce moment; elle doit occuper tous vos soins; mais l'Empereur trouve que vous n'envoyez aucun état détaillé qui puisse mettre à même de disposer à subvenir à tous vos besoins.

„J'envoie mon aide de camp, le chef d'escadron baron de Canouville, dans les provinces du Nord, avec des ordres pour que tous les dépôts de cavalerie et d'artillerie, et tous les détachements qui appartiennent à l'armée de Portugal, la rejoignent sans délai. Cet officier a l'ordre de voir tout partir et de rester jusqu'à ce que tout soit en marche; je lui prescris même de se mettre en correspondance avec vous pour l'exécution de ces ordres.

„L'Empereur, monsieur le duc, me charge de vous faire connaître que l'armée de Portugal doit prendre sa ligne de communication sur Madrid; que c'est là que doit être son centre de dépôt; que toute opération que l'ennemi ferait sur la Coa ne peut déranger cette ligne. Si l'ennemi veut prendre l'offensive, il ne peut la prendre que dans l'Andalousie, parce que, de ce côté, il a un objet à remplir qui est de faire lever le siége de Cadix. Ses forces dans le Nord, avançât-il même jusqu'à Valladolid, n'aboutiraient à rien. Les troupes que nous avons dans ces provinces, en se repliant, lui opposeraient une armée considérable, et alors, sans doute, l'armée de Portugal devrait faire, pour l'armée du Nord, ce qu'elle ferait pour l'armée du Midi. L'objet important est que votre ligne d'opération soit sur Talavera et Madrid, parce que

votre armée est spécialement destinée à protéger celle du Midi. Enfin, monsieur le maréchal, l'armée de Portugal étant attaquée de front, son mouvement de retraite est encore sur Madrid, parce que, dans tous les cas possibles, ce doit être sa ligne d'opération. Il faut donc que tous les dépôts quelconques appartenant à l'armée de Portugal soient dirigés sur Talavera et Madrid. L'Empereur a même ordonné que la garnison de Rodrigo fût relevée par l'armée du Nord; mais ce dernier ordre ne pourra être exécuté que plus tard.

„Le 26e régiment de chasseurs, qui est un régiment entier, doit vous avoir rejoint. Mandez-le-moi. Il est fort important que vous ayez au moins six mille hommes de cavalerie. Correspondez le plus fréquemment possible avec moi et sur tous les détails tant militaires que d'administration.

„Le général Dorsenne recevra, par mon aide de camp, l'ordre impératif de faire partir, dans les vingt-quatre heures, tous vos dépôts et détachements. Tout ce qui est en état de servir sera dirigé en gros détachements sur Placencia, et le général Dorsenne vous enverra l'état et l'itinéraire. Quant aux hommes malingres, il les dirigera sur Madrid, puisque votre ligne d'opération est désormais sur Madrid, en sorte qu'il ne lui restera plus un seul homme appartenant à votre armée.

„Je vous préviens aussi, monsieur le maréchal, que, vraisemblablement, l'Empereur se déterminera à diriger de Valladolid, par Salamanque, sur Placencia tous les renforts que conduit le général Vandermaesen. Tout ce qui est pour l'armée du Midi se réunira à la colonne du général Vandermaesen et en suivra le mouvement, et ensuite cette troupe se rendra d'Almaraz, par Truxillo, à l'armée du Midi.

„Mon aide de camp, après avoir vu partir les troupes et même le corps du général Vandermaesen, continuera sa route par Avila, Placencia et Almaraz, et reviendra par Truxillo et Madrid; et l'intention de Sa Majesté est que vous le chargiez de rapporter des états exacts de la situation de l'armée."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 24 août 1811.

„L'Empereur trouve, monsieur le maréchal, que vous ne correspondez pas assez avec moi. Sa Majesté désire que vous écriviez aussi souvent qu'il est possible et que vous envoyiez des renseignements très-détaillés sur tout ce qui vous concerne, des états exacts, et toujours très-récents, de la situation et de l'emplacement de vos troupes.

„Sa Majesté pense qu'il serait nécessaire que vous vous assurassiez du passage du Tietar en y faisant un pont pour les hommes à pied, afin que la division que vous avez à Placencia puisse se porter à vous rapidement. C'est sur le Midi que vous devez porter vos regards; toute entreprise de l'ennemi sur le Nord serait insensée, et il trouverait partout des renforts considérables qui compromettraient son existence."

LE ROI JOSEPH AU MARÉCHAL MARMONT.

„Madrid, le 1. septembre 1811.

„Monsieur le duc, par la première lettre que vous m'avez écrite, vous me fîtes connaître que vous aviez besoin de vingt mille fanègues de blé par mois; je m'empressai d'ordonner que les quarante premiers mille fanègues qui seraient levés dans la province d'Avila et dans le partido de Talavera seraient livrés à l'armée de Portugal; j'espérais, par là, assurer la subsistance de vos troupes pendant les mois d'août et de septembre, et je me réservai à pourvoir par la suite selon vos besoins. Vous me fîtes connaître que vous n'aviez pas d'argent; je vous répondis que le produit des contributions des provinces qui entourent Madrid était tel, que Sa Majesté Impériale, ayant connu l'insuffisance de ces moyens, avait daigné venir à mon secours par un prêt mensuel, qu'ainsi vous deviez sentir qu'il était de toute impossibilité que je vous fisse donner de l'argent. Je ne crois pas vous avoir caché ce que tout le monde sait: que mes employés civils ne sont pas payés depuis quinze mois, et ma garde depuis dix; cependant je vous écrivis que je

trouvais bon que vous levassiez les contributions de la province d'Estramadure, qui m'étaient dues, et que vous en employassiez le produit pour les besoins de l'armée de Portugal. Je vous ai fait envoyer tout le biscuit, farines, voitures, artillerie, enfin tout ce dont j'ai pu disposer; je n'ai fait aucune distinction entre l'armée de Portugal et celle du Centre, puisque leur but est le même; mais j'avais pensé que les mesures que j'avais prises pour assurer le service des deux armées et des diverses parties de mon administration auraient été respectées par les généraux de l'armée que vous commandez; il n'en a pas été ainsi. On a levé sur divers points, occupés par votre armée, la totalité de la récolte; on a par là exaspéré les habitants et fait abandonner les champs et les villages, surtout dans la province d'Avila; dans celle de Tolède on a d'abord frappé une contribution d'un million; l'ordonnateur de votre armée se permet de donner des ordres à des personnes qui ne doivent obéir qu'aux miens. J'ai aujourd'hui sous les yeux un décret que l'on dit avoir été signé de vous, monsieur le maréchal, et qui en ordonne l'exécution à mes préfets et aux généraux sous mes ordres, sans m'en avoir même donné connaissance. Ce décret met une contribution de quatre millions de réaux sur Tolède, et contremande la levée de toute autre contribution.

„J'ai peine à concevoir que cet ordre émane de vous, monsieur le duc. La province de Tolède fait partie de l'armée du Centre; elle touche Madrid; elle est occupée par les troupes de l'armée du Centre. A Tolède j'ai envoyé en mission mon ministre de l'intérieur, pour faire exécuter le décret qui ordonne la levée d'une contribution en grains, et il n'y a pas de temps à perdre. J'y ai un préfet, un gouverneur, un régiment espagnol. Comment pouvez-vous croire que puisse être accueilli un décret de vous, monsieur le duc, qui ordonne de ne plus payer autre chose que les quatre millions qu'il faut verser à l'armée de Portugal? Mais avec quoi voulez-vous donc que nous vivions? Il n'est pas à ma connaissance que vous ayez le droit de donner des ordres à Tolède. Je ne connais d'autres dispositions de l'Empereur, mon-

sieur le duc, relatives aux rapports que je dois avoir avec l'armée que vous commandez, que celle contenue dans la lettre du prince de Neufchâtel, en date du 1er juin, „qui me donne le commandement des troupes qui en„treraient dans l'arrondissement de l'armée du Centre, „et même de l'armée de Portugal si cette armée se re„pliait dans les provinces du Centre.“ J'aurais cru inutile d'entrer dans cette explication, monsieur le duc, si le décret que vous avez rendu et les dispositions que vous avez prises ne m'en faisaient sentir la nécessité. Vous concevrez facilement que, ne pouvant y avoir deux chefs suprêmes dans les mêmes lieux, Sa Majesté Impériale a senti la nécessité de prévoir et a prévu ce qui arrive. Je vous prie donc, monsieur le duc, de vous abstenir de donner aucun ordre dans les provinces du Centre.

„Cependant, comme je conçois que vous devez avoir beaucoup de besoins, et que les administrateurs et généraux de votre armée aiment mieux faire que de laisser faire, je consens à ce que vous fassiez verser dans les caisses de l'armée de Portugal les revenus des provinces d'Avila, d'Estramadure, et même du partido décimal de celle de Talavera, conformément au bordereau ci-joint.

„J'ai ordonné la formation d'un hôpital militaire à Tolède, qui pourra recevoir mille malades de l'armée de Portugal, et qui sera formé et entretenu par mon trésor et par les soins de l'intendant de la province et du commissaire que je déléguerai à cet effet. J'espère, monsieur le duc, que, de cette manière, ce que vous devez à mon autorité pourra se concilier avec ce que je dois à l'armée de Portugal et au désir que j'ai eu constamment de vous être agréable.“

LE ROI JOSEPH AU MARÉCHAL MARMONT.

„Madrid, le 14 septembre 1811.

„Monsieur le maréchal, je reçois votre lettre du 3; vous ne m'accusez pas réception de celle que je vous ai écrite le 1er, qui accompagnait mon décret du même

jour, dont, par précaution, je vous envoie une nouvelle copie.

„Outre les provinces d'Estramadure, d'Avila, le partido décimal de Talavera, vous verrez, par un autre décret du 11 septembre, que je me suis déterminé à mettre sous votre autorité et à affecter exclusivement à l'entretien de l'armée de Portugal une partie de la province de Tolède, qui vous fournira beaucoup de ressources. Vous savez que j'ai ordonné la formation d'un hôpital de mille malades à Tolède pour votre armée; vous n'ignorez pas les dépenses qu'elle occasionne aussi à Madrid. Si vous pouvez retirer les grains et les impôts dus des pays qui vous sont abandonnés, je ne doute pas que vous ne pourvoyiez à tous vos besoins. La ville de Tolède, par sa position entre Madrid, la Manche et l'armée du Midi, par l'importance d'opinions que lui donnent les corps ecclésiastiques, civils et militaires, qui sont habitués à obéir à mon autorité, ne peut en être soustraite qu'en me chassant de Madrid. Il en est de même des communes qui sont entre cette ville et ma capitale, qui touchent immédiatement au territoire de la province de Tolède, puisque Madrid, autrefois simple maison de campagne, était située dans la province de Tolède, et qu'aujourd'hui même, sous le nom de province de Madrid, elle n'a qu'une banlieue extrêmement rétrécie. C'est ainsi qu'Illescas, Naval El Carnero, appartiennent à la province de Tolède. C'est la province de Tolède qui a constamment nourri Madrid; ce ne sont pas les déserts qui la séparent d'avec Avila et Valladolid.

„Vous avez déjà vu, par expérience, ce qu'on peut attendre d'une autorité mixte. Je ne sais si vous savez que le général de l'armée de Portugal, que vous avez laissé à Talavera, a eu infiniment peu d'égards pour le conseiller d'État que j'ai envoyé, sur votre demande, auprès de vous, monsieur le duc, avec la qualité de commissaire royal.

„Mon commissaire de police a été arrêté et emprisonné sous ses yeux à Talavera, etc.

„C'est pour obvier à tous ces inconvénients que je me suis décidé à tracer la ligne de démarcation portée

au décret ci-joint. J'espère que vous y applaudirez, et que vous reconnaîtrez bientôt l'avantage d'un système plus simple, plus juste, et seul exécutable.

„Mon ministre de l'intérieur, qui va résider quelque temps encore à Tolède, n'oubliera rien pour que les malades de l'armée de Portugal soient traités le mieux possible.

„Il me paraîtrait, monsieur le duc, que vous devriez vous attacher à faire réunir le plus d'approvisionnements possibles à Talavera; et je pense que le moyen d'obtenir des paysans n'est pas de tout enlever dans un canton, comme on a déjà fait, mais de se contenter du tiers ou de la moitié des récoltes.

„Je donne les ordres les plus précis pour que mes agents civils et militaires obéissent en tout aux ordres que vous ferez donner dans la partie de la province de Tolède assignée à l'armée de Portugal, dans celles d'Avila, Estramadure et le partido de Talavera. J'espère que vous voudrez bien donner les mêmes ordres, afin qu'un même village ne se trouve pas pressé à la fois par les demandes de l'armée de Portugal et par celles de mon gouvernement."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Placencia, le 16 septembre 1811.

„Je reçois la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire le 26 août, dans laquelle elle me fait connaître que l'Empereur veut savoir ce qui a été perçu, tant en argent qu'en denrées, par l'administration de l'armée de Portugal dans les arrondissements qu'elle a occupés. Je croyais avoir répondu, par rapport à l'argent, de manière à éclairer complétement l'Empereur. L'armée de Portugal, jusqu'à ces derniers temps, n'ayant point eu de territoire, n'a pu lever aucune contribution, et n'avait pas même perçu un sol. C'est le 1er août seulement que j'ai reçu votre lettre du 10 juillet, qui me faisait connaître que Sa Majesté déterminait, pour l'arrondissement de l'armée de Portugal, les provinces de Truxillo, Placencia, Talavera, Avila et de Tolède. C'est donc

dans le courant de ce mois d'août seulement que j'ai pu faire les dispositions pour faire effectuer des rentrées de fonds; et ainsi il est assez naturel que le 26 août, époque à laquelle il n'y avait encore rien de perçu, vous n'en fussiez pas instruit. Aujourd'hui même à peine les recettes commencent-elles à s'effectuer, et les fonds perçus étant encore en grande partie entre les mains des percepteurs royaux et n'ayant pu être encore versés dans la caisse du receveur central, en raison des distances et de la difficulté des communications, je ne puis en envoyer à Votre Altesse un état général. Tout ce que je sais par les rapports des divers arrondissements, c'est qu'ils s'élèvent à cent soixante et onze mille francs, à compte de l'impôt de un million que j'ai établi par un arrêté dont copie est ci-jointe. Mais la levée de cet impôt ne pourra pas se réaliser si les obstacles qui s'y opposent restent les mêmes. J'ai eu l'honneur de vous rendre compte que le roi d'Espagne, sur l'assistance duquel je croyais pouvoir compter pour me donner les moyens d'administrer, avec autant d'ordre que possible, les provinces déterminées pour l'arrondissement de l'armée de Portugal, me la refuse; le préfet de Tolède ne me fait pas même l'honneur de répondre à mes lettres et a donné formellement l'ordre à toutes les autorités de se refuser à toutes les réquisitions de l'armée de Portugal. Les ministres ont déclaré que l'armée de Portugal ne devait lever aucun impôt dans la province de Tolède, et les mêmes ministres donnent des ordres, dans les provinces d'Avila et Talavera, qui sont en opposition avec les miens. J'ai demandé au roi un commissaire supérieur pour mettre de l'ensemble dans l'administration et être mon intermédiaire dans l'exécution de toutes les dispositions administratives qui seraient relatives à ces provinces; il m'a envoyé M. Amoros, conseiller d'État, mais qui aujourd'hui se retranche sur ce que ses instructions et les ordres des ministres sont en opposition avec ceux que je donne, et qui tendent à consacrer la totalité des ressources de l'arrondissement à l'armée. Enfin, désirant dans toutes mes opérations me servir des employés espagnols, afin de ménager l'opinion et faire une

chose agréable au roi, je ne puis cependant suivre cette marche, attendu que je n'ai pu obtenir du roi l'ordre qu'ils eussent à m'obéir.

„Quant aux rentrées en denrées, elles sont assez peu considérables, par la raison qu'eu égard à la nullité absolue de nos transports il a fallu répartir les troupes chez les habitants, de manière à les faire vivre par le secours des autorités locales et sur les lieux mêmes.

„On n'a envoyé de l'orge et du grain que dans les lieux où il était absolument indispensable d'ajouter aux ressources des habitants. Ces ressources sont presque partout épuisées, et il faudra replacer l'armée en arrière pour en trouver de nouvelles; ainsi de proche en proche, tant que nous n'aurons pas des moyens de transport. On s'occupe à dresser l'état de toutes les denrées qui ont été requises et réunies, et j'aurai l'honneur de l'adresser à Votre Altesse par la première estafette.

„L'armée de Portugal est dans la situation la plus difficile; le territoire que Sa Majesté lui a assigné n'est pas le quart de ce qui serait nécessaire à son entretien. L'Estramadure n'avait d'autre richesse que celle de ses troupeaux; ils ont été mangés depuis trois ans; il ne reste qu'un désert tout à fait inculte. La province d'Avila, qui est peu considérable, a eu cette année une récolte qui ne s'élève pas à la moitié de celle des autres années. Enfin la province de Tolède m'est disputée par le roi, et mes ordres y sont méconnus, tant pour ce qui est relatif à l'administration qu'au mouvement des troupes, ce qui met à la discrétion d'un général qui n'est pas sous mes ordres mes dépôts et mes hôpitaux.

„L'armée de Portugal a des besoins de toute espèce; mais, avec le peu de ressources qui lui est offert, avec la contrariété qu'on rencontre partout et qui naît encore de la division des commandements j'avoue que je ne puis envisager les résultats qu'avec une vive inquiétude. L'Empereur est étonné que je n'écrive pas plus souvent à Votre Altesse. Ce n'est pas faute de lui écrire, c'est que mes lettres ne lui parviennent pas. Je n'ai pas pu obtenir seulement qu'à Madrid on fît la moindre disposition pour assurer la communication avec l'armée et l'arrivée des

estafettes et des courriers; et, quoique j'aie placé des troupes jusqu'à douze lieues de Madrid, il est arrivé fréquemment alors que des dépêches sont restées douze ou quinze jours entre Madrid et Talavera, oubliées dans un village par insouciance ou par l'abandon où sont toutes les branches du service. Que puis-je faire là où je n'ai nulle autorité? La responsabilité ne peut en peser sur moi.

„Les besoins de l'armée de Portugal sont étendus en raison de la force de cette armée et en raison de tous les moyens qu'elle a consommés dans la campagne de Portugal; elle a un territoire très-borné, stérile en grande partie ou dévasté; elle ne possède pas une seule ville qui offre des ressources, et encore mon autorité est sans cesse contrariée par une autorité que je ne puis combattre. A côté de cela, l'armée du Midi est dans le pays le plus fertile de l'Espagne, abondant en toute espèce de denrées, riche en argent, plein de villes d'une grande population, et administré depuis deux ans d'une manière méthodique et par une autorité reconnue. L'armée du Nord a un territoire immense et de la plus grande fertilité. L'armée d'Aragon est dans une position meilleure encore. L'armée de Portugal est donc la seule dont aucune ressource ne soit proportionnée à ses besoins et dépendant de tout le monde pour ses communications. Pour assurer l'arrivée des secours que Sa Majesté lui envoie, l'Empereur peut juger de sa position dans cette stérile vallée du Tage, où elle ne peut rien créer par elle-même et où il faut qu'elle attende tout des autres.

„Il est indispensable que Sa Majesté augmente le territoire de l'armée de Portugal; qu'elle d'aigne prendre des mesures pour y faire reconnaître mon autorité sans contradiction, et qu'elle m'assure des places qui, ne dépendant que de moi et offrant des ressources, puissent me servir de dépôts; enfin qu'elle daigne m'accorder aussi des moyens de transport, sans lesquels il est impossible que l'armée prépare et exécute aucun mouvement.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Placencia, le 16 septembre 1811.

„Je reçois en ce moment les deux lettres chiffrées que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire le 24 août. J'avais compris depuis longtemps l'intention de Sa Majesté sur le rôle que doit jouer l'armée de Portugal, et depuis longtemps j'ai pris ma ligne d'opération par Talavera et Madrid. Sa Majesté peut être assurée que j'ai et j'aurai l'œil ouvert sur ce qui se passera dans le Midi. Je suis parfaitement informé de tous les mouvements de l'ennemi; de Placencia, on est, avec une facilité extraordinaire, instruit de tout ce qui se passe dans les différentes directions; par Alcantara, de tout ce qui se passe dans l'Alentejo; par Castel-Branco, de ce qui se passe sur les bords du Tage, et par Valverde, de ce qui se passe aux environs de Rodrigo. Pour ce moment, l'Empereur peut être tranquille sur le Midi. Il n'y a plus sur la rive gauche du Tage que la division Hill, de sept à huit mille hommes, y compris les Portugais. Les sept autres divisions de l'armée anglaise sont en arrière et à peu de distance de Rodrigo. Tous les rapports annoncent l'arrivée de canons de siége et la construction de beaucoup de fascines et gabions. Les Anglais veulent-ils faire le siége de la place de Rodrigo? veulent-ils seulement le faire croire et rétablir le fort de la Conception et Almeida? C'est ce que j'ignore. Nous saurons à quoi nous en tenir lorsque nous serons sur les lieux. Si Rodrigo eût eu des approvisionnements, je n'aurais fait aucun mouvement jusqu'à ce que l'ennemi eût entrepris des opérations positives; mais, l'approvisionnement de la place devant finir dans les premiers jours d'octobre, il n'y a plus de temps à perdre pour en conduire de nouveaux, et, comme toute l'armée anglaise est là pour s'y opposer, il faut que toute l'armée française soit réunie pour soutenir le convoi et imposer par sa présence ou ouvrir le chemin si l'ennemi voulait le barrer. C'est dans cet esprit que j'ai invité le général Dorsenne à rassembler le plus de forces qu'il pourrait, et que j'ai envoyé l'ordre au général Vandermaesen de hâter sa marche; mais il paraît que le

général Dorsenne lui a donné l'ordre de rester sur la communication de Valladolid à Bayonne.

„Sa Majesté pense que je ne dois en rien m'occuper du Nord, et que les Anglais ne pourraient venir jusqu'à Valladolid que pour leur perte. La vérité de cette opinion est facile à apprécier, et je n'ai jamais éprouvé la crainte qu'ils y allassent. Ce serait déjà beaucoup qu'ils osassent venir jusqu'à Salamanque; mais ce que je redoute pour le Nord, c'est la prise de Rodrigo; car, il ne faut pas se faire illusion, Rodrigo est une place des plus mauvaises de l'Europe, et qui ne doit pas tenir quinze jours si elle est attaquée avec des moyens convenables. On ne doit rien conclure de la défense qu'elle a faite, attendu qu'il est impossible d'attaquer une place plus mal que nous ne l'avons fait, et que les Espagnols avec cinq mille hommes qui, garnissant les faubourgs, en avaient fait une seconde place. Ainsi, si Rodrigo était assiégé, il n'y aurait pas un instant à perdre pour aller à son secours, et il faut y avoir l'œil.

„J'ai fait repasser le Tage à la division du général Foy, qui était à Truxillo, attendu qu'elle ne pouvait pas rester isolée pendant le mouvement que je vais faire au col de Baños. D'ailleurs, le pays entre le Tage et la Guadiana est si malsain, que le tiers de cette division a été à l'hôpital. Le reste y serait entré de même si elle y eût passé le mois de septembre, et il me paraît qu'avant tout, en Espagne, il faut conserver ses soldats et ses moyens. J'ai fait placer les malades et les convalescents dans les montagnes, où, par le simple changement d'air, ils se rétablissent à vue d'œil. Indépendamment de ces considérations, il est impossible à une division de vivre à Truxillo. Il faudrait au moins quinze cents chevaux pour occuper le pays et assurer la rentrée de ses subsistances, et, comme je n'ai pas deux mille cinq cents hommes à mettre en campagne, il est impossible de lui en donner quinze cents; car il faut conserver quelques hommes pour combattre. Dans tous les pays, la cavalerie a besoin d'être ménagée; mais ici, soit que cela tienne aux chaleurs, à la nourriture, ou à l'espèce de chevaux, ou à la nécessité absolue où l'on est de les

charger de beaucoup de subsistances, il est impossible de se faire une idée exacte de la rapidité avec laquelle la cavalerie se fond quand elle est en mouvement. Pour pouvoir tenir quinze cents chevaux sur la rive gauche du Tage, il faudrait que j'en eusse cinq à six mille et les faire relever fréquemment.

„La division Foy étant affaiblie par les maladies, un corps de troupes étant indispensable pour couvrir la vallée du Tage sur la rive droite, mes dépôts et mes malades, et conserver ma communication, elle restera à Placencia, poussant des partis sur le col de Peralès, pendant qu'avec cinq autres divisions je me porterai sur le col de Baños, et le 22 à Tamamès avec man avant-garde.

„Je me concerterai avec le général Dorsenne, et, s'il y consent, nous porterons toute notre cavalerie jusqu'à Rodrigo. Une fois l'intention de l'ennemi connue, nous pourrons faire entrer dans cette place tout le convoi qui a été préparé à Salamanque et en renouveler la garnison si, conformément aux ordres que vous m'avez annoncés à plusieurs reprises, le général Dorsenne a désigné les troupes qui doivent remplacer les miennes. Une fois cette opération terminée, je ramènerai l'armée de Portugal dans la vallée du Tage; et, si nous recevons enfin des chevaux d'artillerie et le matériel, si les ordres de Sa Majesté s'exécutent en ce qu'ils ont de favorable à l'armée de Portugal, si, enfin, elle augmente ses ressources et ses moyens, son sort s'améliorera rapidement.

„J'ai écrit une multitude de lettres au duc de Dalmatie pour le prévenir de mon mouvement et l'engager à en faire faire un au corps du général Drouet en Estramadure, qui occupe au moins la division anglaise qui y est restée, et les corps espagnols qui sont sur la frontière. Je n'en espère rien; mais, par la nature des choses, il doit y avoir un tel accord entre les mouvements des troupes qui sont sur la Guadiana, le Tage et la Tormès, puisqu'elles sont en ligne et ont affaire au même ennemi, qu'elles devraient être sous le commandement du même général, et ce général ne peut être que celui qui est placé au centre, parce qu'il est instruit avec une

extrême précision et une grande promptitude de tout ce qui se passe de tous les côtés. Telle est au moins la disposition qui me semblerait jusqu'à l'évidence commandée par l'intérêt du service de l'Empereur.

„M. de Canouville, aide de camp de Votre Altesse, est parti d'ici, il y a quatre jours, pour retourner à Paris. Il est porteur d'un état de situation bien circonstancié, ainsi que des renseignements que Sa Majesté peut désirer sur la situation de l'armée."

LE MARÉCHAL MARMONT AU ROI JOSEPH.

„Ciudad-Rodrigo, le 30 septembre 1811.

„Sire, je reçois la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 14 septembre.

„Si vous daignez envisager l'étendue des besoins de l'armée de Portugal, vous apprécierez, Sire, les difficultés de ma position. Il serait facile de démontrer qu'il est absolument impossible à l'armée de vivre longtemps dans l'arrondissement que l'Empereur lui a assigné, mais sa situation devient tout à fait déplorable et critique lorsque Votre Majesté me retire la portion de pays qui, seule, est encore intacte et offre quelques ressources. Je suis profondément affligé de penser que les mesures que je ne puis pas me dispenser de prendre pour assurer le bon ordre et prévenir la dévastation des provinces me font courir le risque de vous déplaire; et, si Votre Majesté rend justice à mon respect, à mon ancien attachement pour sa personne, elle sentira quel est l'empire des circonstances, puisque je me vois forcé de m'y exposer. Votre Majesté trouve contraire à sa dignité de mettre la province de Tolède à la disposition de l'armée de Portugal. Je ne tiens pas à en avoir l'administration si Votre Majesté s'y refuse; mais c'est du blé et de l'argent que je demande; et cet argent et ce blé sont employés à nourrir les soldats qui combattent pour vos intérêts. C'est par des efforts inouïs que l'armée a pu vivre dans la position où je l'avais placée; mais il est d'une impossibilité absolue de la maintenir dans les mêmes lieux. L'Estramadure est un désert; la division qui était à

Truxillo a souffert tout ce qu'il est possible d'imaginer, et la famine autant que d'autres motifs m'ont forcé de la retirer de ce canton. Elle a grand besoin de se refaire. La partie la plus voisine du Portugal offre plus de ressources; mais il faudrait plus de cavalerie que je n'en ai pour pouvoir s'y soutenir sans danger. Plus tard, d'ailleurs, lorsque, ayant des transports, je pourrai occuper Alcantara, les subsistances de ce canton me seront extrêmement précieuses. J'ose donc espérer que Votre Majesté, en s'en rapportant à la droiture de mes intentions, à la pureté de mes vues, me pardonnera si, dans le nouveau placement des troupes, je me vois forcé d'envoyer une division à Tolède. Le général Foy, qui s'y rendra, trouvera moyen, j'espère, de concilier, dans ses rapports avec les autorités espagnoles, le respect qu'il doit au nom de Votre Majesté avec les besoins de l'armée. Si l'ennemi m'avait forcé de me rapprocher de Madrid, Votre Majesté ne trouverait pas étrange que l'armée s'y portât. C'est la famine qui m'y oblige aujourd'hui; et cet ennemi-là est bien plus redoutable que les Anglais.

„Jai demandé à Votre Majesté un commissaire royal; je l'ai fait dans l'intention droite de mettre de l'ordre dans l'administration; mais j'avoue que je n'avais pas imaginé qu'il entraverait la marche des affaires au lieu de l'accélérer. Jusqu'ici, par son moyen, je n'ai pu obtenir de quoi donner un jour de pain à l'armée. Que serait-il donc arrivé si le général Lamartinière, par le zèle le plus remarquable, n'avait pas trouvé moyen de pourvoir à nos besoins? Les horribles scènes du Portugal se seraient renouvelées ici; car, après tout, ceux qui ont les armes à la main ne meurent jamais de faim les premiers. M. Amoros ne s'est, à ce qu'il paraît, occupé que des vaines prétentions de vanité et de préséance, et cependant nous sommes dans une situation à penser à toute autre chose qu'à de pareilles futilités. Le général Lamartinière a fait arrêter le commissaire de police de Talavera; mais il ne lui rendait aucun compte; et, certes, la sûreté de la ville, celle des Français et la tranquillité publique le regardent avant tout, puisque l'emploi

des troupes est constamment nécessaire. Votre Majesté n'ignore sans doute pas qu'on assassine les Français dans les rues de Talavera et à la porte de la ville; très-certainement la haute police ne peut en ce moment regarder que l'autorité militaire.

„Sire, après avoir entretenu Votre Majesté de ce qui regarde la subsistance de l'armée, je dois la supplier de remarquer que, quant au commandement territorial, il est de la plus haute importance, pour la conservation d'une armée, que le général qui la commande commande également dans tout le territoire qu'elle occupe, dans les lieux où sont ses dépôts, ses magasins et ses hôpitaux. C'est parce que la division des commandements en Espagne a empêché qu'un pareil état de choses existât, que tant d'hommes ont disparu faute de soins, faute d'ordre et de dispositions conservatrices. Je ferai tout au monde pour remplir les intentions de Votre Majesté quand elle daignera me les faire connaître; mais il faut que j'en sois l'organe et que je commande là où sont mes hôpitaux, mes dépôts et mes troupes, sous peine de les voir tomber dans l'état d'abandon où je les ai pris, et de trahir tout à la fois les intérêts de l'Empereur, les vôtres et mes devoirs les plus sacrés.

„La situation actuelle des choses va me donner quelques moments de disponibles. Je vais me rendre à Talavera pour chercher à tout concilier autant qu'il sera en mon pouvoir; je mettrai le même empressement à aller à Madrid pour rendre mes devoirs à Votre Majesté, comme j'en ai le projet depuis longtemps. Si je ne puis pas parvenir, Sire, à vous satisfaire, je vous prie d'en accuser les circonstances et l'impuissance de mes efforts, et non mes intentions.

„Je n'ai pas reçu le décret dont Votre Majesté me fait l'honneur de m'entretenir, et qu'elle m'annonçait être contenu dans sa lettre."

JOSEPH AU MARÉCHAL MARMONT.

„Madrid, le 9 octobre 1811.

„Monsieur le maréchal, je reçois vos lettres du 30

septembre. Je vous félicite sur votre heureuse expédition de Ciudad-Rodrigo.

„Je sens la difficulté de votre position sur le Tage, et je me détermine à envoyer auprès de vous le marquis d'Almenara et le colonel Duprez, pour aplanir toutes les difficultés qui pourraient s'élever sur le remplacement des troupes de l'armée du Centre par celle de Portugal dans la province de Tolède. Il faut conserver le plus que possible, monsieur le duc; l'avenir présente des inquiétudes sur les subsistances. Il faut que l'armée de Portugal vive, mais il faut aussi que celle du Centre et la capitale puissent vivre, même à l'époque où vous quitterez le Tage.

„J'ai donné mes instructions au marquis d'Almenara; j'aurai pour agréable tout ce que vous arrêterez; je compte sur votre ancien attachement autant que sur votre sagesse et votre prévoyance."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Amsterdam, le 18 octobre 1811.

„Votre aide de camp, le chef de bataillon Jardet, est arrivé hier au soir, monsieur le duc; j'ai mis sous les yeux de l'Empereur vos dépêches. Sa Majesté est satisfaite du mouvement combiné de ses armées du Nord et de Portugal, qui a eu pour but et pour résultat de ravitailler complétement Ciudad-Rodrigo.

„Sa Majesté a vu également avec plaisir l'avantage qu'ont eu ses troupes, en forçant la position retranchée de l'avant-garde de l'armée anglaise rejetée sur Alfaiatès et Sabugal.

„L'Empereur, monsieur le maréchal, m'ordonne de vous faire connaître que nous recevons aujourd'hui des nouvelles du général Suchet, qui rend compte qu'il est devant Murviedro, qu'il fait ses dispositions pour le siége de Valence. L'armée d'Aragon fait une opération de la plus grande importance, et le principal objet aujourd'hui est Valence. L'intention de l'Empereur est donc, monsieur le maréchal, que vous facilitiez au roi d'Espagne les moyens de porter le plus de troupes possible de l'armée

du Centre sur Cuença, afin de soutenir le général Suchet s'il y avait lieu. Écrivez au roi à cet égard, et faites ce que Sa Majesté désirera. Dans huit jours je vous expédierai votre aide de camp."

LE MARÉCHAL SOULT AU MARÉCHAL MARMONT.

„Séville, le 2 novembre 1811.

„Vous serez sûrement instruit, lorsque ma lettre vous parviendra, de l'échec que le général de division Girard a éprouvé à Arroyo-Molinos, en revenant de Caceres, où il avait été envoyé pour seconder les opérations que vous dirigiez sur la rive droite du Tage, d'après l'invitation que vous m'aviez faite à ce sujet, et aussi pour favoriser la marche de la colonne destinée pour l'armée du Midi et pour Badajoz, qui doit déboucher par Almaraz, et m'a été annoncée, depuis trois mois, par Son Altesse Sérénissime le prince de Neufchâtel.

„Le 28 octobre au matin, le général Girard s'est honteusement laissé surprendre à Arroya-Molinos, au moment où il allait se mettre en marche pour rentrer à Merida, par un corps de dix mille Anglais, commandé par le lieutenant général Hill; deux régiments, le 34e et le 40e, ont été défaits, et nous avons éprouvé des pertes; nous n'avons pas même de nouvelles des généraux Girard, Dembouski et Brun, non plus que du duc d'Aremberg; le 30, le lieutenant général Hill avait son quartier à Merida.

„Je ne pense pas que les Anglais soient dans l'intention de pousser plus loin leur pointe, je suppose même qu'ils rentreront en Portugal; cependant je fais, autant que mes moyens le permettent, toutes les dispositions que les circonstances peuvent exiger; mais, dans tous les cas cela est insuffisant; j'ai donc l'honneur de prier Votre Excellence de vouloir bien faire des démonstrations sur la rive gauche du Tage, et de pousser une colonne vers Merida, afin de rétablir la communication entre les deux armées, et pour obliger tous les corps ennemis qui sont en Estramadure à rentrer en Portugal; l'apparition de cette colonne, et les mouvements que je ferai

opérer sur la rive gauche de la Guadiana, suffiront pour éloigner de Badajoz les corps ennemis qui auraient pu s'approcher de cette place, et qui en auraient momentanément intercepté les communications; du moins résultera-t-il que, nos rapports étant rétablis, nous pourrons plus facilement concerter les nouvelles dispositions que les circonstances nous mettront dans le cas de prendre.

„J'ai aussi l'honneur de vous prier, monsieur le maréchal, de vouloir bien en même temps faire diriger sur l'armée du Midi, par Merida, les divers corps de troupes qui, d'après les ordres de Son Altesse Sérénissime le prince major général, doivent la joindre, et se trouvent dans l'arrondissement de l'armée de Portugal; ces troupes se composent de la moitié de la colonne que commandait le général Vandermaesen, laquelle est chargée de la conduite d'un convoi de fonds, du quarante-quatrième bataillon de la flottille, d'un détachement provenant du 10e de dragons, destiné pour les 17e et 27e régiments de la même arme, du régiment de Hesse-Darmstadt, destiné pour Badajoz, d'une compagnie de sapeurs, et de divers autres détachements.

„Son Altesse Sérénissime le prince major général m'a fait l'honneur de me prévenir, par ses dernières dépêches, que l'intention de l'Empereur était que vous tinssiez, à poste fixe, deux divisions d'infanterie et un corps de cavalerie à Truxillo, afin d'être en mesure de vous porter sur la Guadiana, si les circonstances l'exigeaient, et pour avoir la facilité d'être instruit journellement de ce qui se passe du côté de Badajoz; cette disposition est d'une telle importance, que je ne puis me dispenser d'en réclamer l'exécution, et de vous prier, monsieur le maréchal, de vouloir bien me faire part des ordres que vous donnerez à ce sujet.

„L'armée du Midi est en ce moment très-engagée; le quatrième corps, qui est sur la gauche, maintient l'armée insurgée de Murcie, qui ne cesse de me donner de l'occupation et de faire des efforts pour se réorganiser; il doit aussi former un double cordon pour empêcher toute communication avec la province de Murcie, où la fièvre

jaune exerce les plus grands ravages, toutes les communes, même les troupes espagnoles, en étant infectées.

„Le premier corps est employé au siége de Cadix, et doit contenir une espèce d'armée, déjà de douze mille hommes, Anglais et Espagnols, qui se forme à Tarifa et à Algesiras.

„Vous savez ce qui se passe en Estramadure, et vous connaissez l'immense étendue de pays que je dois garder.

„D'après ces motifs, je ne puis qu'inviter très-particulièrement Votre Excellence à prendre en sérieuse considération les demandes et propositions que j'ai l'honneur de lui faire.

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 20 novembre 1811.

„Je vous renvoie, monsieur le duc, votre aide de camp, le colonel Jardet; l'Empereur me charge de vous faire connaître que la grande affaire du moment est la prise de Valence; vous devez être instruit des avantages que vient de remporter M. le maréchal Suchet sur l'armée de Blake, et de la prise des forts de Sagonte; je joins ici des exemplaires du *Moniteur*, dans lesquels vous en verrez les détails; vous y verrez aussi que les Anglais ont dix-huit mille malades et paraissent décidés à rester sur la défensive. Il est indispensable, si Valence n'est pas pris, que vous fassiez un détachement de six mille hommes, qui puisse se réunir avec ce que l'armée du Centre aura de disponible et marcher au secours du maréchal Suchet; aussitôt Valence pris, beaucoup de troupes seront disponibles, et vous vous trouverez considérablement renforcé, alors commenceront les grandes opérations de votre armée.

„A cette époque, c'est-à-dire vers la fin de janvier, après la saison des pluies, vous devrez vous porter, avec l'armée de Portugal et une partie de celle du Midi, sur Elvas et inonder l'Alentejo, tandis que l'armée du Nord, renforcée d'une partie de l'armée de réserve, se portera sur la Coa et Alfaiatès; mais l'objet important, dans ce moment, est la prise de Valence; l'Empereur ordonne

donc, monsieur le maréchal, que vous mettiez de suite une division en mouvement. Instruisez-moi des dispositions que vous ferez à cet égard."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 21 novembre 1811.

„L'Empereur me charge de vous faire connaître, monsieur le maréchal, que l'objet le plus important, en ce moment, est la prise de Valence; l'Empereur ordonne que vous fassiez partir un corps de troupes qui, réuni aux forces que le roi détachera de l'armée du Centre, se dirige sur Valence pour appuyer l'armée du maréchal Suchet, jusqu'à ce qu'on soit maître de cette place.

„Faites exécuter, sans délai, cette disposition, de concert avec Sa Majesté le roi d'Espagne, et instruisez-moi de ce que vous aurez fait à cet égard. Nous sommes instruits que les Anglais ont vingt mille malades et qu'ils n'ont pas vingt mille hommes sous les armes, en sorte qu'ils ne peuvent rien entreprendre; l'intention de l'Empereur est donc que douze mille hommes, infanterie, cavalerie, sapeurs, marchent de suite sur Valence; que vous détachiez même trois à quatre mille hommes sur les derrières pour maintenir les communications, et que vous, monsieur le maréchal, soyez en mesure de soutenir la prise de Valence. Cette place prise, le Portugal sera près de sa chute, parce qu'alors, dans la bonne saison, l'armée de Portugal sera augmentée de vingt-cinq mille hommes de l'armée du Midi, et de quinze mille hommes du corps du général Reille, de manière à réunir plus de quatre-vingt mille hommes. Dans cette situation, vous recevriez l'ordre de vous porter sur Elvas et de vous emparer de tout l'Alentejo, dans le temps que l'armée du Nord se porterait sur la Coa avec une armée de quarante mille hommes. L'équipage de pont, qui existe à Badajoz, servirait à jeter des ponts sur le Tage. L'ennemi serait hors d'état de rien opposer à une pareille force qui offre toutes les chances de succès, sans présenter aucun danger. C'est donc Valence qu'il faut prendre. Le 6 novembre, nous étions maîtres d'un faubourg;

il y a lieu d'espérer que la place sera prise en décembre, ce qui vous mettrait, monsieur le duc, à portée de vous trouver devant Elvas dans le courant de janvier; envoyez-moi votre avis sur le plan d'opération, afin qu'après avoir reçu la nouvelle de la prise de Valence l'Empereur puisse vous donner des ordres positifs."

COMMENTAIRES SUR LA CORRESPONDANCE OFFICIELLE QUI PRÉCÈDE.

L'esprit des lettres ci-dessus doit être médité dans son ensemble. Dès ce moment, on voit Napoléon se placer dans un monde idéal créé par son imagination. Il bâtit dans le vide, il rêve ce qu'il désire, et donne des ordres, comme s'il ignorait le véritable état des choses, et qu'on lui eût caché la vérité.

L'armée de Portugal est forte de trente-deux mille hommes; il lui donne un assez vaste territoire pour vivre; mais le territoire, riche et productif, est placé à plus de soixante lieues de la frontière, et l'armée et le pays sont sans moyens de transport. Or il faut, pour vivre, de deux choses l'une: ou que les subsistances soient apportées aux troupes, ou que celles-ci aillent les chercher. Ce sont les provinces de Tolède et d'Avila qui seules possèdent des ressources, le reste n'est qu'un désert; et il demande que l'armée occupe Alcantara, situé sur la frontière même de Portugal, qui est une ville ouverte; qu'on y exécute des travaux pour en faire un poste défensif; mais, pour protéger ces travaux, il eût fallu qu'une masse de troupes respectable, et une forte division au moins y fût réunie et se tînt constamment rassemblée; il eût fallu, pour faire vivre pendant un mois dix mille hommes, prendre des ressources à trente lieues alentour, et pour cela éparpiller les troupes. Ainsi une station prolongée à Alcantara était tout à fait impossible. Napoléon veut qu'un tiers de l'armée et la cavalerie occupent Truxillo, et toute cette partie de l'Estramadure est sans habitants, sans culture, et soumise à l'influence la plus délétère et la plus malsaine. Il veut que l'on communique journellement avec Rodrigo, qui est à soixante lieues

de distance, ce qui ne pouvait se faire qu'au moyen d'échelons multipliés, et il oublie l'état de l'Espagne, qui était tel, que le commandement effectif et réel se réduisait seulement au lieu que couvrait l'ombre des baïonnettes.

Ainsi, pour obtenir le moindre secours, exploiter les moindres ressources, il fallait la présence des troupes; de là un éparpillement indispensable, immense, qui ôtait toute consistance et toute mobilité à l'armée; état de choses dont cette guerre d'Espagne offre peut-être un exemple unique dans l'histoire, au moins d'une manière si permanente; état de choses, qui n'a jamais cessé d'être le même pendant tout le temps que j'ai commandé.

Ce n'était pas assez; il eût voulu que j'occupasse encore Merida, que je fisse fortifier cette ville, située à trente lieues du Tage, et avec laquelle je ne pouvais communiquer que par un autre désert, en marchant parallèlement à la frontière de Portugal, tandis qu'elle se trouvait naturellement la tête de l'armée du Midi, chargée de Badajoz. Il voulait enfin que j'eusse un fort à Baños, à trente lieues du côté opposé. En lisant de pareilles instructions, on croit entendre rêver.

Il reconnaît cependant que des forces considérables sont indispensables et qu'on est loin d'en posséder le chiffre; il annonce de puissants renforts; parmi les premiers est une colonne de six mille hommes, et de huit cent cinquante chevaux, conduite par le général Vandermaesen, qui se compose de régiments de marche des corps de l'armée de Portugal; mais cette colonne est retenue partout par l'urgence des besoins, et employée à toutes les corvées; elle ne rejoint l'armée de Portugal qu'à la fin de l'année, réduite de plus de moitié.

On annonce que l'armée du Nord va être renforcée et que, dès le 15 août, elle pourra prendre position sur la Coa et couvrir Rodrigo; et cependant cette armée est dans une telle détresse, ainsi qu'on le voit par les lettres du duc d'Istrie, qu'elle retient non-seulement la colonne du général Vandermaesen, mais encore les hommes de l'armée de Portugal, sortis des hôpitaux, et organisés en corps provisoires qui font le service à l'armée du Nord.

Ce sont des rêves pareils qui fondent les calculs d'une campagne de guerre, des projets d'opérations, la sécurité de l'avenir!

On laisse les agents du roi dans les provinces destinées à faire vivre l'armée de Portugal, et ils font vider les magasins et vendre les approvisionnements qu'ils renferment avant l'arrivée des troupes; c'est ainsi qu'ils pourvoient à leurs besoins. Cependant, de toutes ces dispositions, une seule s'exécute, celle qui concerne la garnison de Rodrigo; cette place ne regarde plus directement l'armée de Portugal, elle appartient à l'armée du Nord; c'est le général de celle-ci qui en reçoit les rapports, qui fournit les troupes, et nomme le commandant; c'est à lui de veiller sur elle, et de pourvoir à sa conservation, sauf le cas d'un siége où l'armée de Portugal doit venir à son aide et lui porter assistance. — Tels sont les préliminaires d'une campagne où les ordres contradictoires vont se succéder et les illusions grandir jusqu'à ce qu'elles deviennent de véritables aberrations.

OBSERVATIONS SUR LA CORRESPONDANCE DE 1811, SUR CELLE DE 1812, ET RÉCIT HISTORIQUE DES CAUSES DU SIÉGE DE RODRIGO, ET DE L'ENLÈVEMENT DE CETTE PLACE.

Les pièces indiquées ci-dessus présentent le tableau de contradictions sans exemple, et d'une confusion dans les projets qui explique suffisamment la cause de tous les malheurs de l'Espagne, et donne le moyen de reconnaître, en outre, la bonne foi qui règne dans la discussion des événements.

La prise de Rodrigo est l'effet immédiat des dispositions impératives ordonnées par l'Empereur.

CORRESPONDANCE DE 1811.

Par la lettre du 20 novembre, le prince de Neufchâtel, major général, m'écrit pour me faire connaître, de la part de l'Empereur, que l'armée anglaise a dix-huit mille homme malades, et que l'importance de la prise de Valence de décide à me donner l'ordre de détacher six

mille hommes à l'armée de Portugal pour concourir aux opérations du général Suchet.

MÊME CORRESPONDANCE.

Le lendemain, 21, il répète que l'armée anglaise a vingt mille malades, qu'il ne lui reste pas vingt mille hommes sous les armes. Il me prescrit de détacher sur Valence non plus six mille hommes, mais un corps de douze mille hommes soutenus par une division de trois à quatre mille hommes, afin de faciliter les opérations du maréchal Suchet; et il annonce qu'une fois Valence pris je recevrai l'ordre de déboucher par la rive gauche du Tage sur Elvas, de m'emparer d'Alentejo, et que l'armée de Portugal sera augmentée de vingt-cinq mille hommes de l'armée du Midi, et de quinze mille hommes du corps du général Reille, tandis que l'armée du Nord se portera à quarante mille hommes sur la Coa. — Voilà un bel ensemble de dispositions, un vaste plan dont le succès est assuré; mais il n'y a qu'une observation à faire, c'est que tout cela était le rêve d'une imagination exaltée. Rien de réel n'existait. Les Anglais, dans le repos et l'abondance, occupant un pays sain, n'avaient pas de malades et étaient tout prêts à agir.

Les troupes qui devaient accroître l'armée de Portugal ne se trouvaient nulle part, et aucune base solide ne donnait le moyen de réaliser le projet annoncé.

Mais, à peine le détachement sur Valence est-il fait, Napoléon change d'avis, et, non content d'avoir ainsi disséminé l'armée de Portugal, il rappelle en France une partie de l'armée du Nord, et ordonne un déplacement universel des troupes, change tout le système de placements, ce qui fait qu'il n'y a plus de troupes réunies nulle part en mesure d'agir.

Le 13 décembre, vingt-deux jours après les ordres précédents, le prince de Neufchâtel m'écrit pour me faire connaître les dispositions suivantes, prescrites par l'Empereur.

Il place l'armée de Portugal dans la Vieille-Castille; il compose son territoire des six ou sept gouvernements,

c'est-à-dire des provinces de Salamanque, Placencia et de Valladolid, Léon, Palencia, et les Asturies; il augmente l'armée de deux divisions, mais en retirant cinq régiments d'infanterie et deux des troupes à cheval, et en m'ordonnant d'occuper les Asturies. De ces dispositions il résulte en réalité une diminution des forces, eu égard à l'étendue du territoire et à la tâche que j'ai à remplir. Je dois me rendre à Valladolid. Il me prescrit d'augmenter les fortifications d'Astorga, de fortifier Salamanque; il reconnaît, au surplus, qu'aucune offensive contre le Portugal ne peut être prise avant la nouvelle récolte, et m'annonce le départ possible et prochain de la garde.

Pendant que toutes ces belles dispositions, qui jetaient partout la confusion, s'exécutaient, les Anglais avaient les yeux ouverts et se disposaient à entrer en campagne. Je recevais du duc de Dalmatie la lettre du 4 janvier 1812, qui n'était pas de nature à me donner beaucoup de soucis, et, peu après, une lettre du général Dorsenne du 5, dont les avis étaient beaucoup plus sérieux. Étranger au service de Rodrigo, qui n'était pas, je le répète, sous mon commandement, ne pouvant recevoir des nouvelles que par le général Dorsenne, qui jamais ne m'en avait donné, c'était la première nouvelle des dangers qu'allait courir cette place. Ce qui me parut le plus important dans cette lettre fut la phrase relative au général Barrié, qui devait faire redouter un manque d'énergie dans la défense. Puisque le général Dorsenne connaissait la disposition d'esprit et le caractère de ce général, il n'aurait pas dû le choisir pour lui confier un commandement isolé aussi important.

Des nouvelles plus graves ne tardèrent pas à se succéder. Je reçus, à mon arrivée à Valladolid, une lettre du général Thiébault, commandant à Salamanque, qui m'annonçait l'entrée en campagne des Anglais et le passage de l'Aguada; et j'envoyai, par des officiers, dans toutes les directions, aux différentes colonnes qui étaient en route pour aller occuper leurs nouveaux cantonnements, l'ordre de se diriger sur Fuente-El-Sauco et Salamanque, et je m'y rendis moi-même pour marcher sur Rodrigo aussitôt que les troupes seraient réunies; mais les évé-

nements se pressèrent tellement, et la résistance de Rodrigo fut si courte (huit jours d'opérations, dont deux jours de feu), qu'il n'y avait pas moyen d'arriver à temps à son secours, quelles qu'eussent été les dispositions prises d'avance.

Mais voici qui devient curieux! C'est la manière dont Napoléon jugea la question et les reproches qu'il m'adressa par sa lettre du 23 janvier, quand il apprit l'entrée en campagne des Anglais. Le prince de Neufchâtel me dit que l'Empereur a vu avec peine la manière dont j'ai fait opérer le général Montbrun. „Il m'avait, ajoute-t-il, donné l'ordre d'envoyer seulement six mille hommes au secours de Valence, qui devaient rejoindre le général d'Armagnac;" mais il se garde bien de dire que, s'il m'a effectivement donné ces instructions par sa lettre du 20 novembre, il m'a ordonné, par une lettre du lendemain, 21 novembre, de mettre en mouvement un corps de douze mille hommes sur Valence, soutenu par une division de trois ou quatre mille hommes, placés en intermédiaire. Telle est la suite des idées de Napoléon, sa mémoire, et sa bonne foi!

Le siége de Rodrigo a été entrepris parce que Wellington a vu l'éparpillement des armées françaises, le départ d'une partie de l'armée du Nord pour la France, et les détachements sur Valence.

La place de Rodrigo a été enlevée en un moment, parce que le général Barrié n'avait aucune énergie et n'a pas fait les plus simples dispositions que comporte la plus misérable défense; et cette reddition, si prodigieusement prompte, a empêché qu'une bataille fût livrée pour délivrer cette place.

Par les dispositions prises au milieu de cette confusion des changements, je devais avoir réuni en face de l'armée anglaise, sur l'Aguada, du 26 au 27, trente-deux mille hommes, et, du 1er au 2, quarante mille. Maintenant, je dois poursuivre. On m'ordonne (même lettre) d'envoyer une des divisions de l'armée de Portugal à l'armée du Nord, sans rien changer à sa composition et à sa force, en échange de trois régiments de marche, qui appartiennent aux corps de mon armée, renforts qui me

sont déjà comptés et annoncés depuis longtemps. On retire de l'armée du Midi cinq régiments polonais, et on prescrit d'accélérer leur retour. On ordonne impérativement de faire partir pour la France tout ce qui appartient à la garde impériale en troupes de toutes les armes, et on prescrit, comme l'équivalent pour l'armée de Portugal de la diminution de forces qui s'opère partout, les secours que pourra donner l'armée du Nord à l'armée de Portugal, dans le cas où l'armée anglaise s'avancerait en Castille; comme s'il était possible de compter jamais d'une manière positive sur les mouvements combinés de généraux indépendants, et en Espagne alors beaucoup moins qu'ailleurs! Et c'est au moment où les Anglais sont en pleine opération, et assiégent Rodrigo, que de semblables dispositions sont prises!

Le maréchal duc de Raguse.

LE MARÉCHAL SOULT AU MARÉCHAL MARMONT.

„Séville, le 9 décembre 1811.

„Monsieur le maréchal, j'ai l'honneur de vous prévenir qu'en exécution des ordres que Son Altesse Sérénissime le prince major général m'a adressés le 28 octobre dernier, je donne ordre à la septième compagnie du 4e régiment d'artillerie à cheval de se rendre à l'armée de Portugal, sa nouvelle destination; elle arrivera à Tolède le 30 de ce mois, où elle attendra les ordres de Votre Excellence. Cette compagnie n'emmènera que ses chevaux d'escadron.

„Je fais en même temps partir une compagnie de militaires français, appartenant à des régiments de l'armée de Portugal, qui, étant prisonniers de guerre, ont été forcés de servir et faisaient partie de la légion d'Estramadure, commandée par un colonel anglais, sous les ordres de Murillo et du général Castaños. Le sieur Melhiot, tambour-major au 76e de ligne, commande cette compagnie; c'est lui qui l'a conduite à nos avant-postes, il y a quinze jours, du côté de Aljucen; la manière dont il

a ménagé sa rentrée lui fait honneur et annonce un homme de caractère; j'ai fait donner tout ce qu'il était possible aux hommes qu'il a ramenés; je dois cependant vous prévenir que, sur la demande du général commandant l'artillerie de l'armée, j'ai fait retenir six à sept hommes pour être incorporés dans l'artillerie, où ils ont demandé à servir; je prie Votre Excellence de l'avoir pour agréable. J'ai écrit au ministre de la guerre pour lui demander de vouloir bien approuver cette incorporation.

„J'ai reçu votre réponse au sujet de l'événement arrivé au général Girard; je n'ai certainement pas entendu que l'armée de Portugal en fût cause, d'autant plus qu'il pouvait et devait s'éviter; heureusement, il n'a pas été aussi fâcheux que d'abord on l'avait annoncé. Lorsque je fus prévenu que vous faisiez un mouvement sur Ciudad-Rodrigo, je me trouvais sur les frontières de Murcie, et, suivant vos désirs, je donnai l'ordre que l'on fît un mouvement sur la rive droite de la Guadiana, afin de retenir les troupes espagnoles et de faire même en sorte de les compromettre; mais cet ordre fut longtemps à parvenir; ensuite il fut mal exécuté, et, par la négligence la plus coupable, on s'attira ce désagrément. Les contributions n'en étaient point le prétexte, quoique le général Girard dût faire rentrer celles du district de Merida; d'ailleurs, un motif aussi puéril n'aurait dû, en aucun cas, l'empêcher de faire son métier.

„Je crois que Votre Excellence est mal instruite au sujet de ce qui s'est passé à Medellin et dans la Serena; les troupes de l'armée de Portugal ont emporté de cette contrée beaucoup de denrées, dont elles n'ont point profité, et, lorsque je l'ai fait réoccuper, on a trouvé le pays aussi épuisé que le restant de l'Estramadure.

„M. le général comte d'Erlon m'a écrit, le 6 de ce mois, que la division anglaise du général Hill occupait Albuquerque, et que l'on avait annoncé son arrivée à Cacerès. Les préparatifs que l'on a remarqués faisaient croire à un prochain mouvement.

„M. le maréchal duc de Bellune fait en ce moment le siége de Tarifa et d'Algésiras; je fais momentanément

occuper le camp de San-Roch; nous avons obtenu quelques avantages dans cette partie, sur une armée anglo-espagnole que les ennemis y formaient; on l'a rejetée sous le canon de Gibraltar.

„Les troupes ennemies, qui sont en Murcie, avaient fait un mouvement sur ma gauche; mais, le 26 dernier, elles sont parties précipitamment pour se porter sur les frontières de la province de Valence; je présume que les progrès de l'armée d'Aragon y ont donné lieu. Il m'a été fait rapport que les généraux ennemis avaient dit que, s'ils étaient trop pressés, ils feraient une trouée par la Manche et iraient joindre Castaños en Estramadure, auquel ils amèneraient particulièrement leur cavalerie; si cela se réalise, Votre Excellence sera peut-être à même de profiter de cet avis."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„13 décembre 1811.

„Je vous préviens, monsieur le maréchal, que l'Empereur, après avoir pris connaissance de la lettre par laquelle vous exposez la difficulté que vous avez de vous procurer des subsistances, et considérant en outre l'importance de donner le commandement de toute la frontière de Portugal à un seul général en chef, Sa Majesté décide que la province d'Avila, celle de Salamanque, celle de Placencia, de Ciudad-Rodrigo, le royaume de Léon, la province de Palencia, les Asturies et enfin tout ce qui forme les sixième et septième gouvernements de l'Espagne, feront partie de l'armée de Portugal.

„Indépendamment de vos troupes, c'est-à-dire des six divisions qui composent maintenant l'armée de Portugal, vous aurez sous vos ordres la division du général Souham, stationnée dans la province de Salamanque, qui formera votre septième division, et la division du général Bonnet, stationnée dans les Asturies, qui vous formera une huitième division.

„L'intention de Sa Majesté, monsieur le duc, est que vous vous rendiez sans délai à Valladolid, pour prendre le commandement militaire et administratif; que vous

fassiez relever de suite la garnison de Rodrigo par les troupes de votre armée, que vous occupiez toutes les plaines de la Castille avec votre cavalerie, et Astorga par une brigade et une division.

„Au moyen de ces dispositions vous enverrez dans le cinquième gouvernement tout le 34ᵉ régiment d'infanterie légère, le 113ᵉ régiment d'infanterie de ligne, le 4ᵉ régiment d'infanterie de la légion de la Vistule, et enfin tout ce qui appartient aux régiments suisses, au bataillon de Neufchâtel, et à la garde impériale, ainsi que le 1ᵉʳ régiment de hussards et le 31ᵉ régiment de chasseurs.

„Le général Dorsenne portera son quartier général à Burgos, où il doit réunir toutes les troupes, infanterie et cavalerie; il en résultera une nouvelle formation des deux armées de Portugal et du Nord, conformément aux deux états ci-joints.

„Il est nécessaire, monsieur le maréchal, que vous gardiez à Placencia un corps d'infanterie et de cavalerie, avec lequel vous communiquerez par les cols des montagnes, dont vous aurez grand soin d'augmenter les défenses. Cette communication devient de la plus grande importance pour Madrid, pour l'armée du Centre, pour celle du Midi, et pour savoir ce qui se passe dans cette partie. Le point de Placencia devient tellement important, que l'Empereur vous laisse le maître de placer deux divisions de ce côté.

„Il est indispensable que le général Bonnet reste dans les Asturies, parce que dans cette position il menace la Galice et contient les habitants des montagnes. Il vous faudrait plus de monde pour garder les bords de la plaine depuis Léon jusqu'à Saint-Sébastien que pour garder les Asturies. La théorie avait établi, et l'expérience a prouvé que, de toutes les opérations, la plus importante est d'occuper les Asturies, ce qui appuie la droite de l'armée à la mer et menace continuellement la Galice.

„Si le général Wellington, après la saison des pluies, voulait prendre l'offensive, alors vous pourriez réunir vos huit divisions pour livrer bataille, être secouru et soutenu par le général Dorsenne qui, de Burgos, marcherait pour vous appuyer. Mais cela n'est pas présumable. Les

Anglais ayant perdu beaucoup de monde, et éprouvant beaucoup de peine à recruter leur armée, tout doit porter à penser qu'ils s'en tiendront simplement à la défense du Portugal.

„En réfléchissant à la situation des choses, il paraît à l'Empereur qu'au lieu d'établir votre quartier général à Valladolid il serait préférable que vous l'établissiez à Salamanque, si cela est possible. Nous n'avons pas de plan de cette ville; si l'on pouvait la fortifier sans de trop grandes dépenses et en peu de temps, ce travail serait fort utile.

„Il faut, monsieur le duc, que vous fassiez augmenter les fortifications d'Astorga par des ouvrages en terre qui en défendent l'enceinte et qui mettent cette place en état de soutenir un siége; de manière que, dans le cas où votre armée serait obligée de rétrograder jusqu'à Valladolid, même jusqu'à Burgos, vous puissiez, après avoir réuni vos forces et les secours qui vous arriveraient, faire lever le siége que l'ennemi aurait pu entreprendre sur Salamanque et Astorga.

„Tout porte à penser qu'avant la fin de la saison des pluies Valence sera pris, et qu'alors les détachements que vous avez faits pour soutenir l'expédition sur cette place vous rejoindront. La grande quantité de cavalerie que vous aurez pour battre la plaine vous mettra à même de détruire les bandes, de pacifier le pays, d'en organiser l'administration, de faire payer les contributions, et enfin de former des magasins.

„Par vos différentes dépêches il ne paraît plus possible, en effet, de prendre l'offensive contre le Portugal. Badajoz est à peine approvisionné, et Salamanque n'a pas de magasins. Il faut donc forcément attendre la nouvelle récolte, et que les nuages qui obscurcissent en ce moment la politique du Nord soient dissipés. Sa Majesté ne doute pas que vous ne profitiez de ce temps pour organiser et administrer les provinces de votre commandement avec justice et intégrité, ainsi que pour former de gros magasins. Avec la quantité de troupes que vous allez avoir sous vos ordres, vous serez à même de bien assurer vos communications avec le général Bonnet, dans

les Asturies. Il faut faire bien administrer cette province, et faire tourner au profit de l'armée toutes les ressources de ce pays qui, jusqu'à ce jour, ont été employées à des profits particuliers.

„Vous devez sentir, monsieur le maréchal, l'importance que met l'Empereur à ce que les troupes du général Dorsenne rentrent. Il n'est même pas impossible que l'Empereur soit dans le cas de rappeler sa garde.

„C'est à vous, monsieur le duc, qu'est réservée la conquête du Portugal et l'immortelle gloire de battre les Anglais. Vous devez donc employer tous les moyens pour vous mettre en mesure d'entreprendre cette campagne lorsque les circonstances permettront de l'ordonner. Vous devez porter le plus grand soin à organiser le matériel de votre armée et avoir des approvisionnements en tout genre de vivres et de munitions.

„Plusieurs opinions ont été émises pour détruire Rodrigo. L'Empereur pense que ce serait commettre une très-grande faute, car l'ennemi, s'appuyant sur cette position, se trouverait intercepter par ses avant-postes la communication de Salamanque à Placencia, ce qui serait un très-grand malheur. Les Anglais savent bien que, s'ils serrent ou assiégent Rodrigo, ils s'exposent à avoir bataille, ce qu'ils sont bien loin de vouloir faire; enfin, s'ils s'y exposaient, il faudrait, monsieur le maréchal, réunir votre armée et marcher droit à eux. Aussitôt que Valence sera pris, le duc de Dalmatie a l'ordre de renforcer considérablement le cinquième corps, afin d'arrêter et de contenir le général Hill et les insurgés de l'Alentejo."

LE ROI JOSEPH AU MARÉCHAL MARMONT.

„Madrid, le 15 décembre 1811.

„Monsieur le maréchal, j'ai reçu vos lettres du 10 et du 11. Plus j'ai réfléchi aux propositions qu'elles contiennent, et plus je m'affermis dans l'opinion qu'il m'est impossible d'y adhérer.

„J'ai des ordres positifs de l'Empereur sur la part de coopération que doit prendre l'armée du Centre aux mou-

vements généraux ordonnés par Sa Majesté Impériale en faveur de l'armée qui assiége Valence; je ne puis donc pas m'écarter de ce qui m'est ordonné pour l'armée du Centre. Je sais que le général en chef de l'armée du Nord, que M. le duc de Dalmatie, ont des ordres directs de Paris, dont ceux que je pourrais leur donner ne pourront pas les faire écarter. Comment croire, en effet, que, tandis que l'armée du Midi a l'ordre de l'Empereur de faire un mouvement sur sa gauche, vers le royaume de Murcie, elle puisse se prêter à la demande que je lui ferais de faire un mouvement vers la droite? Comment espérer que dans le Nord on pourra faire le mouvement que vous désirez vers Salamanque, tandis que vingt-quatre mille hommes de cette armée se portent vers Valence, et qu'on m'assure que le général en chef lui-même s'est porté sur un point plus central?

„Je ne pense pas, monsieur le duc, qu'il faille faire, pour l'armée qui assiége Valence, d'autre diversion que celle ordonnée par l'Empereur. La tâche principale et glorieuse du général en chef de l'armée de Portugal me paraît déterminée jusqu'à ce qu'il prenne l'offensive, et la rentrée des Anglais dans leurs lignes aujourd'hui ne doit pas plus vous rassurer sur leurs opérations futures que les mouvements qu'ils ont faits en deçà de l'Aguada n'ont dû vous intimider il y a quelques jours, et ceux qu'ils pourraient faire encore ne doivent pas, je pense, vous empêcher d'envoyer sur Valence les huit mille hommes désignés par la lettre du prince de Neufchâtel.

„Quoique je vous aie écrit précédemment que le général d'Armagnac paraissait devoir commander ce nouveau mouvement sur Valence, ayant dirigé déjà celui qui vient d'avoir lieu, et connaissant le pays, cependant il est possible de tout combiner et de donner au général Montbrun le commandement des troupes de l'armée de Portugal et de celle du Centre, dirigées sur Valence, en laissant le général d'Armagnac gouverneur de la province de Cuença dans cette province avec deux mille hommes de l'armée du Centre, et le général Treilhard gouverneur de la province de la Manche dans la province de la Manche, commandant les quinze cents hommes de l'ar-

mée du Centre et les quinze cents hommes de l'armée de Portugal que vous y avez envoyés.

„Je n'entre pas dans plus de développements, monsieur le maréchal, persuadé qu'il n'y a pas lieu à discuter dans des choses où la marche est tracée par l'Empereur. C'était il y a deux mois, lorsque vous étiez à Madrid, et que je vous proposai de réunir aux cinq mille hommes de l'armée du Centre huit mille de l'armée de Portugal, que cela eût été possible; aujourd'hui nous ne pouvons qu'obéir, et nous devons le faire d'autant mieux, qu'il ne me paraît pas raisonnable que l'armée de Portugal puisse prendre aux opérations sur Valence une part plus active que celle qui lui est si sagement ordonnée par les dispositions du prince de Neufchâtel. Vous ne devez pas oublier, monsieur le duc, qu'un mouvement des Anglais sur Placencia par Alcantara ne serait pas improbable s'ils apprenaient que le général en chef et la plus grande partie de l'armée de Portugal, aujourd'hui gardienne du Tage, ont abandonné ses bords pour se porter sur Valence par les montagnes de Cuença. Cette route, indiquée par l'instruction du prince de Neufchâtel, ne serait point convenable pour un grand mouvement d'armée comme celui que vous projetez, et dans ce cas, ce serait par Albacete et Chinchilla qu'il faudrait se diriger pour couper la retraite à Blake sur la droite du Xucar, et avoir peut-être une affaire générale avec lui s'il se portait à la rencontre de l'armée qui marcherait sur lui; mais un mouvement semblable ne peut point être exécuté ni par le général ni par l'armée qui se trouvent en face de l'armée anglaise.“

EXTRAIT DE DEUX LETTRES DONNANT L'AVIS DES DISPOSITIONS DES ANGLAIS CONTRE RODRIGO.

„Salamanque, le 1. janvier 1812.

„Monsieur le général, tout ce qui tient à Rodrigo devient si sérieux, que, à tout événement, j'adresse ci-joint à Votre Excellence un duplicata de ma lettre nº 126.

„A l'appui de ce qu'elle renferme, je vais vous rendre

compte des faits dont je ne puis douter, d'après ce que le préfet vient de me dire.

„Il y a trois semaines environ, les ennemis jetèrent un pont sur l'Aguada, entre Rodrigo et San Felices-El-Chico. Ce pont, presque terminé, s'écroula, et ceux qui y travaillaient furent noyés. Je cite ce fait parce qu'il établit de la suite dans les opérations.

„En ce moment, ils en ont construit deux pour le passage de l'artillerie, etc., l'un à San Felices-El-Grande, et l'autre à deux ou trois lieues plus haut. Un équipage de pont, arrivé depuis peu, a servi à l'une de ces constructions. Je mentionne cette circonstance, parce que, dans la position de l'ennemi, l'arrivée d'un équipage de pont prouve des projets.

„D'énormes convois de subsistances et de grands troupeaux de bœufs arrivent à l'armée anglaise, en passant par la province d'Avila et par la partie de la province de Salamanque occupée par l'armée de Portugal. Je l'ai écrit au général Thomières, qui est à El-Barco. Je puis ajouter qu'il y a quinze jours le marché de Tamamès a été tellement pourvu, que mille fanégas de grains n'ont pu y être vendues.

„Placencia et Bejar sont évacués; et, d'après ce que m'écrit le général Thomières, il paraît qu'il doit se retirer, en cas d'un mouvement offensif de l'ennemi, sur Avila, où est son général de division Maucune.

„Don Carlos, en annonçant un grand mouvement, et avec les plus terribles menaces, vient d'ordonner, dans les provinces du septième gouvernement, que, de suite, toutes les justices soient renouvelées au nom de la régence; que les nouveaux alcades aillent prêter serment entre ses mains; que tout le bétail soit conduit dans les montagnes; que les habitants évacuent leurs villages à l'approche des Français; qu'on lui conduise d'énormes quantités de grains, de pain et de cochon salé, etc.; que, *sous peine de mort*, toutes les voitures existantes lui soient conduites, et que l'on emploie tous les moyens existants pour en construire de nouvelles: ordre qui s'exécute avec une inconcevable activité sur toute la gauche de la Tormès, qui, déjà, lui a fait amener un nombre

très-considérable de voitures et qui les augmente tous les jours.

„J'ai demandé au préfet quels moyens on pouvait prendre pour déjouer ces projets. Il n'a pu m'en proposer aucun. Ne pouvant cependant avoir l'air d'autoriser, par le silence, ces audacieuses mesures qui, chaque jour, terrorisent davantage tout le pays, j'ai rendu l'ordre dont copie ci-jointe, et que j'ai l'honneur de vous soumettre.

„Dans cet état de choses, on annonce un mouvement offensif de la part de l'armée combinée. Je ne pense pas qu'il la conduise sur la Tormès, quoique cela soit possible; mais, considérant que l'armée de Portugal s'est retirée et découvre tout ce pays, je pense que l'attaque de Rodrigo va commencer, et tous les faits ci-dessus rapportés ne peuvent pas laisser de doute à cet égard.

„On ajoute, et c'est le bruit général, que Rodrigo est dans une fâcheuse position et que la désertion y augmente chaque jour. On cite même à cet égard des choses ridicules.

„Le préfet, qui n'est pas alarmiste et qui est un des hommes qui connaît le mieux son pays, regarde cette situation comme très-sérieuse. Je lui ai ordonné d'envoyer quelques hommes sûrs pour vérifier ces faits. Il m'a demandé avec quoi il les payerait: c'est le chapitre infernal. Il pense, comme moi, que rien ne balance la nécessité de s'éclairer sur les opérations de l'ennemi. Il a été jusqu'à me dire qu'il serait criminel d'hésiter à prendre, à cet égard, partout où il y a. Au fait, la forme ne peut tuer le fond, et nous ferons pour le mieux.

„Je ne puis vous dire à quel point Rodrigo me tourmente. Le temps qu'il fait achève de tout faciliter à l'ennemi; tandis que, l'année dernière, ce temps aurait sauvé Almeida et Rodrigo; comme, cette année, le temps de l'année dernière aurait suffi pour chasser l'ennemi de ses positions. C'est une fatalité. Du reste, mon général, le ravitaillement de Rodrigo n'est plus une opération de division, c'est une grande et difficile opération d'armée; et, si l'armée de Portugal n'y concourt pas, elle me paraît très-douteuse; mais comment l'armée de Portugal se retirerait-elle lorsque sa présence est le plus nécessaire,

et comment oublierait-elle que la conservation de Rodrigo est un de ses premiers devoirs?

„Le général baron Thiébault.“

„Salamanque, le 3 janvier 1812.

„Mon général, j'apprends à l'instant par un homme sûr, qui est parti le 30 décembre de la gauche de l'Aguada, les faits suivants:

„Castaños, auquel il a parlé, est à Fuentes-de-Oñore; ce qui prouve qu'il ne s'est pas rapproché pour une simple visite de cantonnements.

„Toutes les voitures qu'on peut rassembler y sont conduites. Le 30, il y en avait deux cent soixante-dix, il doit y en avoir mille en ce moment.

„Chaque conducteur de voitures portait des vivres et des fourrages pour dix et douze jours, pour eux et leurs bestiaux; d'où il résulte que le mouvement de l'ennemi doit commencer maintenant.

„Le pont de Yecla est coupé; celui de Cerralbo est miné, couvert d'abatis et de retranchements, auxquels quinze cents hommes travaillent encore; il paraît qu'ils doivent servir à couvrir le flanc gauche de l'ennemi et à menacer le flanc droit des troupes qui marcheraient sur Rodrigo.

„On parle également d'ouvrages faits à Tamamès, mais je n'y crois pas; si cependant cela était, Rodrigo se trouverait au fond d'un cul-de-sac de six lieues, d'un front peu étendu, et qui même offrirait à l'ennemi trois belles positions de combat, surtout relativement à une opération que l'on sera hors de mesure de prolonger.

„Je reprends le rapport de l'espion.

„On fait sur la gauche de Jeltès et de l'Aguada un nombre énorme de fascines.

„Deux ponts existent sur l'Aguada; tous les villages de la gauche sont remplis de troupes; la cavalerie anglaise est à Fuenteguinaldo; la force de l'ennemi paraît être de vingt-quatre mille hommes.

„Une grande artillerie de siége est à Almeida, dont les travaux continuent avec la plus grande activité.

„L'opinion générale est que le siége de Rodrigo va commencer, et tout l'annonce; presque tout ce qui restait d'habitants en et parti; le corrégidor est de ce nombre, et l'espion lui a parlé; ce corrégidor est un des hommes les plus au courant de ce qui se passe.

„On fait une nouvelle levée générale des hommes en état de marcher.

„Une junte insurrectionnelle, placée à Sobradillo, est chargée de cette opération; plus de quatre-vingts curés et moines y sont et forment la cour de don Carlos. En face de Sobradillo se trouve un pont pour communiquer avec le Portugal.

„Le général baron THIÉBAULT."

LE MARÉCHAL SOULT AU MARÉCHAL MARMONT.

„Séville, le 4 janvier 1812.

„Vous êtes sûrement instruit que l'armée anglaise est de nouveau entrée en campagne et s'est portée sur la Guadiana; le 1er de ce mois, le lieutenant général Hill avec toute sa division, quatre mille Portugais et autant d'Espagnols, était à Merida; le même jour il a attaqué l'avant-garde du cinquième corps à Almendralejo. Le général Philippon m'a écrit de Badajoz, le 30, qu'indépendamment de ces troupes une autre colonne, que l'on disait forte de douze à quinze mille hommes, également venue de Portalegre et d'Albuquerque, se dirigeait par Aliseda sur Montanchès.

„J'ignore encore si les ennemis ont le projet de faire plus qu'une diversion pour m'obliger à renoncer au siége de Tarifa, que M. le maréchal duc de Bellune poursuit, et pour me forcer à rappeler les troupes que, d'après les ordres de l'Empereur, j'ai envoyées en Murcie en faveur de l'armée de siége de Valence, le temps nous l'apprendra; mais, en attendant, je dois prier Votre Excellence, au nom du service de l'Empereur, de vouloir bien faire une démonstration sur Truxillo et Merida, qui dégage ma droite et oblige les ennemis à rentrer en Portugal; pour le moment, il m'est impossible de renforcer le cinquième corps, j'ai trop de troupes détachées sur

ma gauche, et je ne puis encore renoncer au siége de Tarifa.

„J'ai eu plusieurs fois l'honneur d'écrire à Votre Excellence, mais depuis longtemps je n'ai pas reçu de ses nouvelles; je la prie de m'en donner, et, dans cette circonstance, de vouloir bien me faire part le plus promptement des dispositions qu'elle fera d'après ma proposition.

„Le 30 décembre, une reconnaissance de quatre compagnies d'infanterie et quinze hussards, qui avait été poussée de Merida sur Carmonita, fut attaquée par l'avant-garde de l'ennemi, composée de six cents chevau-légers anglais et quatre pièces de canon; notre détachement forma le carré et repoussa successivement cinq charges sans pouvoir être entamé; ensuite il opéra sa retraite en bon ordre sur Merida. L'ennemi perdit beaucoup de monde et de chevaux. La reconnaissance était commandée par le capitaine Neveu, du 88e régiment; sa valeur et les bonnes dispositions qu'il a faites ont donné le temps à la garnison de Merida de se mettre en mesure d'aller à son secours, et de recevoir l'ennemi."

LE GÉNÉRAL DORSENNE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Valladolid, le 5 janvier 1812.

„J'ai l'honneur d'adresser ci-joint, à Votre Excellence, deux lettres en original, aux dates des 1er et 3 courant, du général Thiébault, gouverneur de Salamanque. Quoique je n'ajoute aucune foi à leur contenu, car depuis six mois je n'ai cessé de recevoir de pareils rapports, je crois cependant utile de vous les communiquer. Votre Excellence est à même d'être mieux instruite que moi de la situation des choses dans la partie de Rodrigo; mais je ne puis lui dissimuler que le dégoût qu'éprouve le général Barrié dans cette place, et son caractère, ne sont pas sans me donner quelques inquiétudes, et que la première chose à faire pour le bien du service de l'Empereur serait de l'en retirer promptement. Si, contre mon opinion, les Anglais ont fait quelques projets de tentative sur Rodrigo, ou même sur Salamanque, et que don Ju-

et alors j'allai la joindre et lui ordonner de s'arrêter. Je restai avec elle pour partager son sort et l'encourager; mais bientôt un autre carré, plus maltraité encore, fit un mouvement de retraite. Je fus forcé de courir à lui pour lui tenir le même langage et lui donner le même exemple.

Pendant ce temps, les attaques sur Schœnfeld se succédaient, et ce beau et grand village fut pris et repris sept fois. Jamais l'ennemi ne parvint à s'en emparer complétement. Les troupes de ma deuxième division et un détachement de la troisième eurent la gloire de cette défense héroïque. Elles comptaient pour rien le nombre de leurs ennemis et soutinrent le combat près de huit heures. A la fin de la journée, mon artillerie étant entièrement démontée ou sans munitions, et l'ennemi s'étant tellement rapproché avec la sienne, qu'il n'y avait plus moyen d'y tenir, mes troupes firent un léger mouvement en arrière; mais, l'artillerie du troisième corps étant venue à notre secours, ainsi que la division Ricard, le village de Schœnfeld fut repris une huitième fois, et ainsi finit cette malheureuse, mais glorieuse journée. Notre perte fut considérable en tués et en blessés, surtout en officiers, parmi lesquels huit officiers généraux de mon seul corps d'armée.

Pour donner une idée exacte de la manière dont nous nous sommes battus pendant ces deux célèbres journées, je dirai seulement ce qui concerne mon état-major et moi-même. Mon chef d'état-major et le sous-chef furent frappés à mes côtés [1]; quatre aides de camp furent tués, blessés ou pris; sept officiers d'état-major furent également tués ou blessés [2]. Quant à moi, j'eus un coup de

[1] Le général Richemont, chef d'état-major, tué; l'adjudant général Levasseur, sous-chef d'état-major, eut la cuisse fracassée par un boulet. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] Entre autres, Laclos, chef de bataillon, blessé; le capitaine de Charnailles, blessé et fait prisonnier; le capitaine Komierouski, la cuisse cassée; le lieutenant Perrégaux fait prisonnier; le lieutenant de Bonneval, le lieutenant Martin, blessés, le lieutenant Baraguey-d'Hilliers, le poignet emporté; le capitaine Jules de Méry, prisonnier. — Nous n'avons pu nous procurer les noms des autres officiers; mais il suffit de remarquer

fusil à la main, une contusion au bras gauche, une balle dans mon chapeau, une balle dans mes habits, quatre chevaux tués ou blessés sous moi [1]. Sur trois domestiques qui m'accompagnaient, deux furent blessés et eurent leurs chevaux tués. Partout cependant nous avions résisté; partout nous avions conservé nos positions. Les troupes s'étaient surpassées en énergie et en courage, et elles en avaient bien le sentiment. Jamais je n'ai vu les miennes plus fières de ce qu'elles avaient fait.

Cependant il n'y avait plus un moment à perdre pour nous retirer et pour hâter une retraite rendue difficile par la position particulière à Leipzig, les embarras causés par tant de corps d'armée agglomérés et les défilés qu'il fallait traverser. De nombreux ponts auraient dû être construits sur l'Elster pour donner moyen à l'infanterie de marcher sur diverses colonnes à la fois, en laissant la chaussée libre à l'artillerie, à la cavalerie et aux équipages; mais on n'en avait fait aucun. L'état-major n'en avait pas reçu l'ordre et n'en eut pas la pensée. On aurait cru que des officiers seraient préposés pendant toute la nuit pour veiller à la sortie de l'artillerie et à la marche régulière de cet immense matériel. Rien de semblable ne fut ordonné. Les voitures, placées sur trois ou quatre colonnes parallèles sur les boulevards de Leipzig, se trouvant dans l'impossibilité d'avancer faute d'ordre, les soldats du train s'endormirent, et tout resta ainsi en confusion jusqu'au 19 au matin. Alors il fallut prendre position dans les faubourgs de la ville, afin de les défendre autant que possible et de retarder l'entrée de l'ennemi de quelques heures pour faciliter la sortie de cette artillerie, dont on était encombré; mais, aucune reconnaissance préliminaire n'ayant été faite, aucun de nous ne connaissait les localités, les points à

que, parmi les aides de camp du maréchal, les seuls restés debout furent le colonel Denys de Damrémont, premier aide de camp, et le lieutenant-colonel Fabvier. (*Note de l'Éditeur*).

[1] Le duc de Raguse, comme on l'a vu dans ses *Mémoires*, avait été blessé en Espagne. Il fit toute la campagne de 1813 le bras en écharpe; il n'était pas encore guéri lorsqu'il reçut ces dernières blessures. (*Note de l'Éditeur.*)

lors j'ai besoin de tout mon monde, j'ai donné l'ordre au général Montbrun *de se mettre en route à la fin de janvier pour me rejoindre.* Indépendamment des deux divisions, *il a toute ma cavalerie légère* dont je ne saurais *me passer* si, seul, je me trouvais forcé de faire la moindre opération.

„Sa Majesté paraît tenir à ce que j'aie trois divisions dans la vallée du Tage; mais, vu la grande étendue de l'armée *et le temps qu'il faut pour la réunir*, qui, y compris celui nécessaire pour que *les ordres de mouvement parviennent*, est au moins *de quinze jours*, tandis que l'ennemi *peut être en quatre jours sur moi*, je n'ai *d'autre garantie* d'être en mesure *de le combattre et de l'empêcher de séparer l'armée*, tant qu'il est dans *la position qu'il occupe aujourd'hui*, que de tenir *beaucoup de troupes sur les deux rives du Duero, afin de retarder assez les opérations pour que les divisions puissent venir me rejoindre.* Mais, indépendamment de ces motifs, *comment pourrais-je occuper le pays entier*, établir des ressources, rendre faciles toutes les communications *si près de la moitié de l'armée se trouve dans la vallée du Tage?* Enfin, une dernière considération, qui a en partie motivé *le changement de situation de l'armée*, *c'est l'impossibilité d'y vivre.* Un corps considérable dans cette position *ne peut y vivre que par les provinces* de la Manche et de Ségovie; et elles sont *affectées* à l'armée du Centre. Partout il *n'est* possible *d'y entretenir que* des postes ou une très-faible *division.* C'est ce que j'ai fait. Malgré les efforts inouïs que j'ai faits avant mon départ pour procurer des subsistances à cette division, *je n'ai encore que l'espérance* qu'elle pourra y vivre jusqu'à la récolte, mais non la certitude.

„Je suis arrivé à Valladolid avant-hier; le général Dorsenne avait préparé *un ravitaillement pour Rodrigo*, et je profite de sa présence ici pour être soutenu au besoin, et je fais conduire *le convoi immédiatement dans cette place*, et par la même occasion *en relever la garnison et en changer le commandant.* Comme je n'ai point de *cavalerie légère*, le général Dorsenne me prête celle qu'il a ici et qui, réunie aux dragons, me donnera

une force *en cavalerie suffisante pour le mouvement;* je soutiens *le convoi par quatre divisions* et je m'y rends de ma personne. Je ne pense pas que l'ennemi fasse de *dispositions pour s'opposer à son entrée.* Mais, si l'armée anglaise passait l'Aguada pour livrer bataille, *j'attendrais sur la Tormès la division du Tage et les troupes que le général Dorsenne pourrait m'amener;* mais sans doute ce cas n'arrivera pas. *Rodrigo sera ainsi approvisionné* jusqu'à la récolte, et, à moins *d'un siége*, il ne doit plus être l'objet d'aucune sollicitude. Cette opération terminée, les troupes du général Dorsenne seront relevées sans retard dans le septième gouvernement."

LE GÉNÉRAL DORSENNE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Valladolid, le 23 janvier 1812.

„Monsieur le maréchal, votre aide de camp vient de me remettre votre lettre du 21 décembre, avec le rapport du général Thiébauld à la même date.

„Votre Excellence sait qu'après avoir mis à sa disposition la division Roguet, deux batteries d'artillerie, la brigade de fusiliers de la garde et la cavalerie légère de l'armée, il ne me reste aucune troupe disponible. Je ne puis donc compter que sur celles qui se trouvent en Palencia, Léon, Benavente et Valladolid, en évacuant ces provinces, en les abandonnant aux insurgés, en laissant à l'ennemi des ouvrages et postes retranchés importants et en arrêtant les communications avec Bayonne et Madrid. Mais, d'après l'urgence que vous m'avez démontrée, je n'hésite pas à donner l'ordre à ces troupes de se tenir prêtes à marcher au premier avis. Si mon aide de camp, porteur de la présente, fait diligence, en quarante-huit heures je puis connaître la dernière détermination de Votre Excellence.

„Les troisième, quatrième et cinquième gouvernements du nord de l'Espagne n'étant occupés que par des bataillons de marche, je ne puis en retirer un seul homme. Malgré mes efforts et mes calculs, je ne pourrais rassembler que six mille hommes d'infanterie, mille chevaux et douze pièces de canon; et, quelque célérité que je fasse

apporter dans mon mouvement, ces corps ne seraient réunis à Toro que vers le 2 du mois prochain.

„Comme le mouvement de l'armée combinée sur Tamamès n'est pas confirmé, qu'on ignore encore les forces de l'ennemi et que les Anglais ont l'habitude d'être lents dans leurs expéditions, je vais employer le temps qui s'écoulera jusqu'à la réponse de Votre Excellence à faire évacuer les blessés et les malades qui se trouvent dans les différentes places, et à réunir à Valladolid l'administration avec les équipages des corps.

„Avec les dragons à pied de votre armée qui étaient à Valladolid, il n'a été possible que de relever les postes de Puente-Duero à Valdestellas. Les ordres sont donnés pour que tout ce qui doit arriver de Burgos soit dirigé de suite sur Toro. Le général Curto partira avec le régiment de marche de dragons le 26; le bataillon du 47e, qui est à Almeida, sera aussi dirigé sur Toro aussitôt qu'il aura été relevé par un bataillon de marche.

„J'ai fait mettre en route, ce matin, non sans peine, vingt-deux caissons de votre grand parc, qui étaient restés à Valladolid. Ils rejoindront demain la division Roguet à Medina et suivront son mouvement sur Toro. Enfin, toutes les dispositions sont prises pour faire filer sur cette destination ce qui arriverait du Nord, appartenant à l'armée de Portugal.

„Je reviens à un objet qui mérite de fixer notre attention: en évacuant les lignes de l'Orbigo et de Cyla, nous fournissons aux Galiciens l'occasion (si le cas exige de nous porter en masse sur Salamanque) de s'emparer de nos ouvrages retranchés et de marcher ensuite, sans obstacle, sur Valladolid, en supposant que les opérations qui se présentent soient combinées, comme le prouvent les rapports qui m'annoncent unanimement l'arrivée à Villafranca de plusieurs généraux et officiers anglais et la réunion de plusieurs corps. Cette réflexion doit nous donner des craintes pour les suites. Je prie Votre Excellence de la méditer. D'ailleurs, je ne puis lui taire que mon opinion est que les Anglais, apprenant la jonction des armées impériales, renonceront, s'ils en avaient le projet, au hasard d'une bataille. Car il est à supposer

que leur prétendu mouvement sur Tamamès par échelons n'a été opéré que pour avoir le temps d'approvisionner Rodrigo et de mettre cette place en état. Ils sortiraient des bornes de leur extrême prudence en marchant avec toutes leurs forces sur Salamanque; ce serait nous offrir trop d'avantages et ils auraient lieu de s'en repentir, car, quelque nombreux qu'ils soient, nous sommes plus qu'en mesure de les accabler, et ils éviteront toujours, tant qu'ils pourront, de nous attendre en plaine. Je me résume et crois fermement que l'armée combinée ne tentera pas, cette campagne, le passage de la Tormès.

„Je suis persuadé, monsieur le maréchal, que vous reconnaîtrez dans ma conduite et mes observations que toute espèce de considération cède au désir de déjouer les projets de l'ennemi et de coopérer au succès de vos opérations.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 23 janvier 1812.

„Je vous envoie, monsieur le maréchal, un *Moniteur* qui vous fera connaître l'état de choses du côté de Valence. L'Empereur a vu avec peine, monsieur le duc, la mauvaise direction donnée au général Montbrun, et que les ordres et contre-ordres donnés ont rendu inutile le mouvement que Sa Majesté avait prescrit. Vous avez reçu, le 13 décembre, l'ordre d'envoyer six mille hommes sur Cuença pour renforcer le général d'Armagnac et le mettre à même de marcher rapidement sur le corps espagnol qui était à Requeña en Utiel. Sa Majesté était fondée à croire que, le 24 ou le 25, cette puissante diversion aurait agi.

„Les ordres de l'Empereur n'ont donc pas été exécutés comme Sa Majesté le désirait. Cela provient de ce que vous avez hésité dans vos dispositions. Au lieu d'un corps volant que l'Empereur voulait lancer à tire-d'aile sur Cuença, vous avez voulu faire marcher un corps d'armée et trente pièces de canon. Sa Majesté (je dois vous le dire, monsieur le maréchal) pense que, dans cette circonstance, vous avez plus calculé votre gloire personnelle

que le bien de son service. Vous connaissez assez l'Empereur, monsieur le maréchal, pour concevoir que, s'il eût voulu opérer une grande diversion en portant un corps d'armée et trente pièces de canon sur Valence, il vous aurait ordonné de passer par Almanza. Il en résulte qu'un mois après l'ordre que vous avez reçu d'envoyer un corps de six mille hommes sur Cuença l'ennemi était toujours maître de Requeña, et qu'alors vous n'aviez rien fait pour l'avantage de l'armée de Valence.

„L'Empereur, monsieur le duc, espère que cette lettre vous trouvera à Valladolid. Sa Majesté vous ordonne de suivre strictement les ordres ci-après:

„1° Rappelez, si vous ne l'avez déjà fait, le corps du général Montbrun;

„2° Vingt-quatre heures après la réception de cet ordre, faites partir une des divisions de votre armée avec son artillerie, et organisée comme elle se trouvera au moment où vous recevrez cet ordre, et vous la dirigerez sur Burgos pour faire partie de l'armée du Nord. Sa Majesté défend que vous changiez aucun officier général de la division que vous enverrez, et qu'on y fasse aucune mutation.

„Vous recevrez, en échange, trois régiments de marche, forts de cinq mille hommes présents, que vous incorporerez dans vos régiments. Ces régiments de marche partiront le même jour que la division que vous avez l'ordre d'envoyer à Burgos y arrivera. Toute la garde a l'ordre de rentrer en France, ce qu'elle ne pourra faire que quand la division que vous devez envoyer à Burgos y sera arrivée.

„Valence pris, le général Caffarelli se rendra à Pampelune pour faire également partie de l'armée du Nord. Cette armée se trouvera donc composée de trois divisions, savoir:

„Celle que je vous donne l'ordre d'y envoyer;

„La division Caffarelli,

„Et une troisième division, que le général Dorsenne va former avec le 34e léger, les 113e et 130e de ligne et les Suisses.

„La cavalerie de cette armée sera formée du régi-

ment de lanciers de Berry, du 1er régiment de hussards, des 15e et 31e de chasseurs, et de la légion de gendarmerie à cheval.

„Ainsi l'armée du Nord se trouvera à même d'aller à votre secours avec deux divisions si les Anglais marchaient sur vous. Ce cas arrivant, le général Reille, qui, aussitôt après la prise de Valence, aura le commandement du corps d'armée de l'Èbre, pourra, de Saragosse, envoyer une division sur Pampelune; mais cela n'aurait lieu que dans le cas seulement où les Anglais déploieraient de grandes forces et feraient un mouvement offensif sur vous, ce que rien ne porte à penser. Valence pris, le maréchal Suchet restera dans cette province avec vingt-cinq mille hommes; le général Reille sera à Lerida avec le corps de l'Èbre, fort de trente-deux mille hommes, non compris les garnisons des places de la Basse-Catalogne. Il se placera à Lerida ou à Saragosse. Le général Dorsenne sera à Burgos avec l'armée du Nord, forte de trente-huit mille hommes.

„Je vous ai prévenu de l'ordre donné aux trois régiments polonais qui sont à l'armée du Midi pour rentrer en France; quand ils passeront dans l'arrondissement de votre armée, activez leur marche, au lieu de la retarder."

LE GÉNÉRAL DORSENNE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Valladolid le 27 janvier 1812.

„Mon cher maréchal, Votre Excellence est sans doute instruite que le mouvement des corps et détachements de son armée, qui devaient être dirigés sur Toro, est entièrement exécuté.

„Les rapports que je reçois m'annoncent que toutes les bandes sont en mouvement dans les provinces du Nord et se réunissent; que quatre mille insurgés ont investi la place d'Armanda, où il n'y a pour toute garnison que trois cents hommes d'infanterie de l'armée de Portugal, qui gardent les magasins et l'artillerie du fort de Rahabon, que j'ai été obligé de faire désarmer, et qui succomberont s'ils ne sont promptement secourus;

que le comte Montijo retourne sur Soria avec huit mille Espagnols, ayant de nouveau le projet de faire l'attaque de cette place avec du canon; enfin que les garnisons et postes sont fortement menacés; que les communications deviennent de plus en plus difficiles, et qu'il ne se passe pas de jour, depuis que j'ai retiré la division de tirailleurs de la garde du cinquième gouvernement, où il n'arrive des événements. Dans cet état de choses, comme il est à supposer, et que tout paraît même confirmer que l'armée anglo-portugaise se tiendra pour le moment à Rodrigo et ne tentera rien sur Salamanque, je prie Votre Excellence de trouver bon que je rappelle la division Roguet, son artillerie, et la cavalerie du général Laferrière, afin de les employer de suite à faire une guerre à outrance aux guérillas, à rendre la tranquillité au pays, à conserver nos établissements et nos ressources en subsistances. Je la prie aussi de prendre des dispositions pour faire relever de suite toutes les troupes de l'armée du Nord qui se trouvent encore dans les sixième et septième gouvernements, afin de me mettre à même d'exécuter les ordres réitérés de l'Empereur relatifs à sa garde, dont j'ai eu l'honneur de faire part à Votre Excellence.

„Le général de division Abbé, commandant en Navarre, vient d'éprouver, à la tête de toutes les forces disponibles de cette province, un échec où il a perdu trois à quatre cents hommes. Cet événement est d'autant plus malheureux, qu'il augmente l'audace des bandes, et il n'y a pas un instant à perdre pour les attaquer, les diviser et les détruire, sans quoi la chose deviendrait très-sérieuse et le mal irréparable.

„J'attends une prompte réponse de Votre Excellence. Je n'ai pas encore de nouvelles de l'aide de camp que je lui ai dépêché pour lui porter ma lettre du 23 courant.

„J'apprends que l'officier du génie qui était à Astorga a été transporté à Benavente dangereusement malade. Il paraît urgent de le faire remplacer, pour que les travaux ne restent pas suspendus."

LE GÉNÉRAL DORSENNE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Valladolid, le 29 janvier 1812.

„Monsieur le maréchal, j'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que je reçois l'ordre impératif de diriger sur France les escadrons de cavalerie légère de la garde qui sont à Rioseco, et auxquels je donne, en conséquence, celui d'en partir.

„Je crois devoir en prévenir Votre Excellence pour qu'elle les fasse remplacer de suite si elle le juge convenable, afin que ce poste ne reste pas sans garnison.

„Les bandes continuent à faire beaucoup de mal dans le Nord; la présence de mes troupes y devient de plus en plus nécessaire. Je supplie Votre Excellence de faire hâter autant que possible le mouvement des corps de son armée qui doivent relever les miens dans le sixième gouvernement."

LE GÉNÉRAL DORSENNE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Duñas, le 5 février 1812.

„Monsieur le maréchal, Votre Excellence a dû recevoir, par l'estafette de ce jour, l'ordre du prince de Neufchâtel de diriger une division de l'armée de Portugal, forte de six mille baïonnettes et douze pièces de canon, sur Burgos, pour faire partie de celle du Nord. Son Altesse, par une lettre du 23 janvier, me prescrit d'envoyer à l'armée de Portugal les 1er, 2e et 3e régiments de marche aussitôt que cette division sera à ma disposition, ce qui fera un échange de troupes duquel il résultera l'avantage que tous les corps seront réunis.

„Le major général m'enjoint aussi de ne retarder, sous aucun prétexte que ce soit, le départ pour Bayonne de tout ce qui appartient à la garde impériale, infanterie, cavalerie, artillerie, le bataillon de Neufchâtel, le 4e régiment de la Vistule et autres détachements. Pour être à même d'exécuter de suite les dispositions qui me sont ordonnées, je prie instamment Votre Excellence de faire hâter la rentrée à l'armée du Nord du 31e régiment de chasseurs dont j'ai le plus grand besoin, et de me faire

connaître le plus tôt possible l'arrivée à Burgos de la division qu'elle doit y envoyer."

LE MARÉCHAL SOULT AU MARÉCHAL MARMONT.

„Séville, le 7 février 1812.

„Monsieur le maréchal, j'ai reçu au même instant les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 4, 19 et 24 janvier dernier. Cette dernière m'a été apportée par M. Dettencourt, officier de votre état-major; elle me confirme la nouvelle de la prise de Rodrigo que les ennemis avaient fait répandre. Il est bien extraordinaire que la garnison qui défendait cette place ne vous ait pas donné le temps de réunir votre armée et d'arriver à son secours. Ce malheureux événement rendra les opérations plus difficiles sur les deux rives du Tage et déterminera sans doute les ennemis à diriger leurs efforts sur Badajoz. Déjà je suis instruit qu'ils font des préparatifs du côté d'Uñas, Campo-Maior et Portalégre, et, indépendamment d'un corps du général Hill, on annonce l'arrivée de deux divisions qui se tenaient ordinairement du côté de Castel-Bianco. Heureusement que, depuis l'an dernier, les ouvrages de défense ont été considérablement augmentés à Badajoz, et que les approvisionnements qu'il y a, quoique incomplets, nous donneraient le temps de combiner des opérations pour en éloigner les ennemis si le siége était entrepris.

„J'ai l'honneur de vous faire part que le général Hill, avec tout son corps, avait repris ses positions du côté de Portalègre. Il paraîtrait même, d'après les rapports qui me sont parvenus, qu'il a étendu ses troupes jusqu'à la rive droite du Tage. Les derniers renforts qui ont été débarqués à Lisbonne, lesquels consistent dans une brigade de cavalerie et sept à huit mille hommes d'infanterie, lui sont destinés.

„Je vois avec bien du plaisir que Votre Excellence a donné l'ordre au général Montbrun de se mettre en communication avec l'armée du Midi. Tant que cette communication existera, les ennemis n'oseront rien entreprendre sur Badajoz, puisque, au moindre mouvement, nous pou-

vons nous réunir et marcher à eux pour les combattre. Je désirerais donc qu'il entrât dans vos dispositions de laisser un corps entre le Tage, la Guadiana, la grande route de Truxillo et la Sierra de Guadalupe, où il trouverait des subsistances et pourrait communiquer avec les troupes que je tiens dans la Serena, ainsi qu'avec celles que vous avez à la tête de pont d'Almaraz et à Talavera. Ce corps serait assez éloigné pour que l'ennemi ne pût rien entreprendre contre lui; il entrerait dans le système d'opérations des deux armées et couvrirait une grande étendue de pays par où les ennemis font continuellement venir des subsistances. J'ai écrit à M. le comte d'Erlon d'en faire la proposition au général Montbrun, qui peut-être se trouvera à cet effet autorisé par Votre Excellence.

„Je suis d'autant plus persuadé qu'à l'ouverture de la campagne les ennemis feront tout ce qui sera en leur pouvoir pour s'emparer de Badajoz, qu'ils ne peuvent rien entreprendre en Castille tant que cette place nous offrira un appui pour pénétrer en Portugal et nous porter sur leur ligne d'opération. Il est d'ailleurs vraisemblable qu'ils ne tarderont pas à être instruits que, d'après les dispositions de l'Empereur, l'armée du Midi va être affaiblie de plusieurs régiments que je dois envoyer à Burgos. D'après ces considérations, je ne puis qu'insister, monsieur le maréchal, pour que la position de votre aile gauche soit telle, que la communication des deux armées soit parfaitement établie, et que nous puissions, par la réunion de toutes nos forces disponibles, aller combattre les ennemis et assurer un grand succès.

„Heureusement que les affaires de l'Est nous favorisent. La prise de Valence et la destruction de l'armée que Blake commandait rendront les ennemis plus circonspects. Le général Soult [1], qui est à Murcie, a eu l'occasion, le 26 janvier, de compléter la dispersion de la division d'infanterie commandée par Villacampa, et il a battu, dans une brillante charge, la division de cavalerie du général la Carrera. Ce général, avec son état-major et deux escadrons, ont été tués."

[1] Frère du maréchal Soult. (*Note de l'Éditeur.*)

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„11 février 1812.

„Vous trouverez ci-joint, monsieur le duc, la lettre que j'écris à M. le duc de Dalmatie.

„La division qu'il va faire marcher sur Hill suffira pour le faire retirer; l'intention de l'Empereur, monsieur le duc, est que vous vous placiez à Salamanque dans une situation de guerre offensive.

„Faites commencer des ouvrages dans cette place. Menacez Rodrigo, Almeida, Oporto; soyez sûr qu'avec de pareilles dispositions lord Wellington ne détachera pas un homme dans le Midi. Ne restez pas à Valladolid, cela est trop loin de l'offensive. Faites occuper les Asturies le plus tôt possible, et au plus tard lorsque le général Montbrun vous aura rejoint, ce qui doit avoir lieu dans ce moment.“

COPIE DE LA LETTRE AU DUC DE DALMATIE.

„11 février.

„Sa Majesté pense que le général Hill n'a à Merida „qu'une simple division anglaise et une quinzaine de mille „hommes réunis. Ils est fâcheux que cela paralyse une „armée aussi forte que la vôtre, et composée de troupes „d'élite.

„L'Empereur voit dans vos dépêches que vous appe„lez l'armée de Portugal sur Truxillo. Cependant vous „savez, monsieur le maréchal, que l'armée anglaise est „composée de sept divisions, et que, s'il y en a une „contre vous, les six autres doivent être dans le Nord. „La position de l'armée à Merida nous est funeste puis„que de là le général Hill se recrute et est à portée „d'avoir des ramifications dans le pays, tandis que le „mouvement de quinze à vingt mille Français ferait ren„trer cette division dans le Portugal. Telle est, mon„sieur le duc, l'opinion de l'Empereur.

„Alexandre.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris le 11 février 1812.

„L'Empereur, monsieur le duc, regrette qu'avec la division Souham et les trois autres divisions que vous avez réunies vous ne vous soyez pas reporté sur Salamanque pour voir ce qui se passait. Vous auriez donné beaucoup à penser aux Anglais et auriez pu être utile à Rodrigo.

„Le moyen de secourir l'armée du Midi, dans la position où vous êtes, est de placer votre quartier général à Salamanque et d'y concentrer votre armée, en ne détachant qu'une division sur le Tage, de réoccuper les Asturies et d'obliger l'ennemi à rester à Almeida et dans le Nord, par la crainte d'une invasion. Vous pourrez même pousser des partis sur Rodrigo, et vous avez l'artillerie de siége nécessaire. Votre honneur est attaché à prendre cette place, ou, si le défaut de vivres ou d'artillerie vous forçait d'ajourner cette opération jusqu'à la récolte, vous pourriez du moins faire une incursion en Portugal et vous porter sur le Duero et sur Almeida. Cette menace contiendrait l'ennemi.

„L'armée du Midi est très-forte, l'armée de Valence, qui aujourd'hui a ses avant-postes sur Alicante, dégage sa droite.

„La position que vous devez prendre doit donc être offensive de Salamanque à Almeida. Tant que les Anglais vous sauront réunis en force à Salamanque, ils ne feront aucun mouvement; mais, si vous allez de votre personne à Valladolid, si vos troupes sont envoyées se perdre sur les derrières, si surtout votre cavalerie n'est pas en mesure après la saison des pluies, vous exposerez tout le nord de l'Espagne à des catastrophes.

„Il est indispensable de réoccuper les Asturies, parce qu'il faut plus de monde pour garder la lisière de la plaine jusqu'à la Biscaye que pour garder les Asturies.

„Puisque les Anglais se sont divisés en deux corps, un sur le Midi et l'autre sur vous, ils ne sont pas forts, et vous devez l'être beaucoup plus qu'eux. La lettre que

je vous ai écrite et que vous avez reçue le 13 décembre vous a fait connaître ce que vous deviez faire.

„Menacez les Anglais, et, si vous croyez pour le moment ne pas pouvoir reprendre Rodrigo, faites réparer les chemins qui mènent à Almeida, réunissez vos équipages de siége, envoyez de gros détachements sur Rodrigo. Cela contiendra les Anglais, ne fatiguera pas vos troupes et aura bien moins d'inconvénients que de vous disséminer encore, comme vous le proposez.

„L'Empereur pense que le général Montbrun est arrivé et que vous avez enfin réuni votre armée.

La prise de Valence a beaucoup fortifié l'armée du Midi, et il faut que vous supposiez les Anglais fous pour les croire capables de marcher sur Rodrigo en vous laissant arriver à Lisbonne avant eux. Ils iront dans le Midi si par des dispositions mal calculées vous détachez deux ou trois divisions sur le Tage, puisque par là vous les rassurez et leur dites que vous ne voulez rien faire contre eux, et respectez l'opinion de la défensive et de leur initiative.

„Je vous le répète donc: l'intention de l'Empereur est que vous ne quittiez pas Salamanque, que vous fassiez réoccuper les Asturies, que votre armée s'appuie sur la position de Salamanque et que vous menaciez les Anglais.

OBSERVATIONS DU DUC DE RAGUSE SUR LA CORRESPONDANCE DE NAPOLÉON EN FÉVRIER.

Les erreurs et les aberrations dont les lettres précédentes sont remplies prennent maintenant un caractère encore plus prononcé, et les instructions que renferment celles-ci, ayant pour base des faits complétement inexacts et une nature de choses que l'imagination seule avait créée, conduisent à chaque moment à des conclusions insensées. Si les points de départ étaient vrais, tout serait juste; comme ils sont faux, tout est absurde et finit par amener la confusion des idées par la confusion des faits.

Par la lettre du 11 février, l'Empereur ordonne de rassembler l'armée à Salamanque et de prendre une attitude offensive. Mais une réunion des troupes exige des magasins, et je n'avais aucun moyen d'en former. L'Empereur avait reconnu, par la lettre du 13 décembre, que l'état des subsistances ne permettait pas de prendre l'offensive avant la récolte prochaine; or une attitude offensive, qui suppose une réunion prolongée dans un lieu déterminé, exige encore plus de moyens en subsistances qu'une offensive réelle qui porte une armée bientôt dans de nouveaux pays. Toute chose dans ce genre était donc impraticable.

Une lettre de la même date exprime le regret que, avec la division Souham et les trois autres divisions que j'avais réunies, je ne me sois pas porté sur Salamanque; cela eût pu, ajoute-t-on, être utile à Rodrigo; on oublie que cette place était tombée en huit jours, et dix jours avant la réunion possible des premières troupes, qui de toutes parts étaient en marche; et, en outre, on oublie également que près de la moitié des troupes rassemblées se composait des corps de la garde qui avaient ordre de rentrer en France, et des troupes de l'armée du Nord, que j'avais la nécessité de remplacer dans les postes de communication qu'elles avaient évacués. On parle de reprendre cette place quand on sait bien que je n'ai ni grosse artillerie ni vivres pour nourrir l'armée réunie; au défaut de cette opération, on propose une incursion en Portugal, quand le pays qui m'en sépare n'est qu'un désert de vingt lieues sans la moindre ressource, n'offre pas encore même de l'herbe pour nourrir les chevaux.

Mais la lettre du 18, qui renferme des instructions détaillées précises et à peu près impératives, rassemble toutes les aberrations imaginables.

Napoléon ne change point la base de ses raisonnements, il suppose vrai tout ce qu'il voudrait trouver existant.

Il établit que j'ai la supériorité sur l'ennemi quand je ne peux pas lui opposer une force égale aux deux tiers des siennes, et encore ces forces ne peuvent être réunies que pour un court espace de temps, c'est-à-dire

pour celui où elles consomment les approvisionnements qu'elles ont rassemblés avec peine et que les soldats portent sur leur dos.

Il faut le répéter, l'armée ne pouvait vivre que dans des cantonnements étendus; on diminuait la ration du soldat momentanément afin de créer une réserve, et, quand les ressources de ces cantonnements étaient épuisées, il fallait changer de place et opérer absolument comme un berger qui change son troupeau de pâturage quand il a dévoré l'espace qu'il a parcouru pendant quelque temps.

On ne pouvait donc jamais tenir l'armée rassemblée que pendant très-peu de jours, et il était sage de conserver des ressources créées aussi péniblement pour le moment où il faudrait combattre, soit en marchant à l'ennemi, soit en l'attendant en position. Mais quinze jours sont bientôt écoulés, et, si on a consommé dans une simple démonstration ce qu'on ne peut remplacer qu'avec beaucoup de peine et de temps, on n'est plus en mesure de se tenir réuni quand des opérations réelles doivent commencer.

Napoléon imagine que le duc de Wellington suppose que je vais faire le siége de Rodrigo, et cette pensée est un rêve qui le flatte. Le duc de Wellington connaissait comme moi-même notre misère, notre pénurie en toute chose, notre absence complète de moyens en matériel et notre infériorité en personnel; il ne pouvait donc nullement nous croire disposés à prendre l'offensive. Il n'en était pas de même pour la défensive; il savait que les troupes, placées d'une manière systématique pour vivre pendant un temps illimité, pouvaient se rassembler promptement pour combattre et pour se combiner; mon système, basé sur un calcul raisonnable, lui inspirait une circonspection fondée. Il était clair qu'il en voulait à Badajoz; il était certain que le maréchal Soult ne pouvait pas lutter seul contre lui, et que mon concours était indispensable à l'armée du Midi; mais il était évident que mes moyens ne correspondaient nullement à une offensive véritable. Il n'y avait donc qu'une seule chose à faire avec fruit, une seule chose exécutable: c'était de placer la

majeure partie de mes troupes à portée de l'armée du Midi pour me réunir à elle et livrer bataille aux Anglais aussitôt qu'ils entreprendraient le siége de Badajoz. Je pouvais passer ainsi tout le temps qui nous séparait de l'époque de la récolte et tenir sans plus de frais Wellington en échec pendant toute la campagne. Tant que j'ai suivi ce système, Wellington est resté tranquille ; mais, au moment même où j'en ai changé, il est entré en opération et s'est mis en mesure de commencer bientôt le siége de Badajoz.

Toute cette jonglerie d'offensive impuissante ne devait aboutir qu'à épuiser et fatiguer les troupes, et à user le peu de moyens que la raison m'avait commandé de conserver prudemment pour un meilleur emploi.

Napoléon ordonne de placer deux fortes avant-gardes qui menacent Rodrigo et Almeida, et de faire le coup de fusil chaque jour avec les Anglais, dont je suis séparé par une rivière et par un espace de vingt lieues d'un désert parcouru sans cesse par de nombreuses guérillas dont le nombre s'élevait quelquefois à trois ou quatre mille hommes, et qui pouvaient au besoin être soutenues par la nombreuse cavalerie anglaise, dont la force était de six mille chevaux, tandis que l'armée de Portugal possédait à peine une chétive cavalerie de deux mille hommes! On veut que je menace les autres directions du Portugal, que je fasse réparer les routes de Porto et d'Almeida ; mais auparavant, sans doute, il faut occuper une partie du Portugal. Mais tout cela est insensé, tout cela a le cachet d'un plan de campagne fait dans un accès de fièvre chaude !

Voyons maintenant les combinaisons qu'il applique au personnel : elles sont dignes des premières. Il n'était pas possible d'exister en Espagne sans l'occupation d'un grand espace du pays ; on le sait, l'action du pouvoir disparaissait au moment où les baïonnettes s'éloignaient, on ne pouvait communiquer qu'avec des escortes, et une grande partie des armées d'Espagne était consacrée à cet usage. L'armée ne pouvait communiquer avec la France, avec Madrid, avec Séville, que sous la protection

de ce réseau immense qui accablait les armées de fatigue et ruinait les troupes.

L'armée de Portugal avait nécessairement son contingent à fournir pour supporter ce fardeau commun. Eh bien, les évaluations de mes forces étaient faites avec tant de bonne foi, que Napoléon établit, pour le cas d'un mouvement de Wellington, qu'en livrant bataille à Salamanque et réunissant sept divisions j'aurai cinquante mille hommes à lui opposer, et il se retrouve que, lorsque j'étais dans la nécessité, trois mois plus tard, de réunir tous mes moyens, et avec huit divisions, après avoir levé toutes les communications, afin de ne laisser personne en arrière, je n'ai pas pu arriver à avoir quarante mille hommes pour combattre.

Maintenant tous les faits passés se confondent dans l'esprit de Napoléon. Il dit: „Si, après avoir rejeté Wellington en Portugal (cela ne peut s'entendre que de l'opération combinée exécutée au mois de septembre), vous fussiez resté dans la province de Salamanque, Wellington n'aurait pas bougé, et c'est quand vous vous êtes porté sans raison sur le Tage qu'il a vu qu'il n'avait plus rien à craindre."

Mais alors Salamanque avait été donné à l'armée du Nord; mais je devais me nourrir par la province de Tolède, et le détachement de seize mille hommes sur Valence a été ordonné par Napoléon le 21 novembre. A qui donc la faute? à qui revient le blâme? qui en est le coupable? Ce n'est pas moi sans doute, qui n'ai fait qu'exécuter des ordres précis et impératifs.

Plus loin, il dit, en parlant du siége de Rodrigo (voyez p. 213): „Si, du 17 au 18, avec les trente mille hommes que vous aviez sous la main, vous aviez marché à tire-d'aile sans livrer bataille, mais faisant mine de le vouloir, l'ennemi, déconcerté par votre arrivée, était résolu à lever le siége de Rodrigo. Qui vous empêchait, en effet, de vous porter avec vingt-cinq mille hommes entre Salamanque et Rodrigo?" La réponse est simple et facile: c'est le 15 seulement que j'ai reçu à Avila, par un officier expédié de Salamanque par le général Thiébault, la nouvelle de l'entrée en campagne des An-

glais et leur passage de l'Aguada le 10. Quelle qu'eût été la diligence de mes dispositions, ma promptitude à diriger toutes mes colonnes en mouvement sur Fuente-El-Sauco, en arrière de Salamanque, elles ne pouvaient y arriver que du 26 au 27. Je ne pouvais donc pas me porter à moitié chemin de Salamanque et Rodrigo le 17 ou le 18.

Il revient de nouveau à cette offensive de comédie, et dit: „Si Wellington se dirige sur Badajoz, laissez-le aller; marchez sur Almeida, poussez des partis en Portugal.“ J'ai répondu déjà à ces projets; mais l'obstination toujours croissante de Napoléon me décida enfin à me soumettre à ses ordres. Le résultat de mon obéissance confirma tous mes raisonnements et justifia mes prévisions.

Enfin, plus bas, il dit encore: „En ne songeant qu'à l'armée du Midi, qui n'a pas besoin de vous, puisqu'elle est forte de quatre-vingt mille hommes des meilleures troupes de l'Europe; en ayant des sollicitudes pour les pays qui ne sont pas sous votre commandement, un combat [1] que vous éprouveriez serait une calamité qui se ferait sentir dans toute l'Espagne; un échec de l'armée du Midi la conduirait sur Madrid ou sur Valence, et ne serait pas de même nature (voyez p. 212).“

C'était précisément pour conserver et augmenter les moyens de l'armée de Portugal que je ne voulais pas les user dans une offensive puérile et qui ne pouvait avoir aucun résultat utile; et la position sur le Tage, en liaison avec l'armée du Midi, en contenant Wellington, suspendait les opérations pendant un temps illimité et remplissait jusqu'à la récolte un but important. Puisque Napoléon comprenait autrement l'importance de mon rôle, il fallait alors me donner les moyens de le remplir; mais on doit remarquer avec étonnement le changement survenu dans son langage. Lorsqu'il y avait dix mille hommes de plus à l'armée du Midi, et que l'armée du Nord avait quinze mille hommes de la garde et pos-

[1] Il veut dire sans doute une défaite.

(*Note du duc de Raguse.*)

sédait Rodrigo; quand, en outre, l'armée de Portugal était dans la vallée du Tage, Napoléon tremblait pour Badajoz (voyez la correspondance de 1811); et c'est quand cette vallée est dégarnie, quand l'armée de Midi est affaiblie, qu'il prétend que cette armée n'a pas besoin de secours, et qu'en m'occupant d'elle je fais une chose qui ne me regarde pas.

„Un dernier mot sur la question de l'occupation des Asturies, sur laquelle revient sans cesse Napoléon, véritable idée fixe qui s'est emparée de lui. Sans doute une longue base d'opération est nécessaire pour qu'une armée soit en sûreté; mais d'abord le principe n'est pas applicable aux circonstances de la guerre d'Espagne. Ce ne sont pas des corps d'armée qui peuvent ici se porter sur les communications, ce sont des insurgés, des bandes que le pays produit et que le sol traversé par la route recrute, entretient et nourrit. Plus le pays qui n'est pas occupé est étendu, et plus les bandes y sont nombreuses, sans doute; mais cependant l'occupation extrême protége moins utilement les communications que celle qui est plus restreinte, surtout si les corps qui en sont chargés peuvent se mouvoir avec plus de facilité. Or les Asturies, situées sur le revers septentrional des montagnes, forment un bassin enfoncé qui est séparé du royaume de Léon par des défilés très-difficiles, et les troupes placées sur le plateau, à l'entrée de ces défilés, pouvant parcourir la plaine, sont mille fois plus utiles que celles qui, jetées à l'extrémité, en sont séparées et sont réduites à occuper quelques villes; elles protégent plus utilement et concourent d'une manière plus efficace aux opérations principales.

Ici encore, Napoléon revient à ses rêves d'offensive, devenus une monomanie de son esprit un caprice de son imagination, et il dit qu'une division française, placée dans les Asturies, menacerait la Galice. D'abord, que signifie cette prétention constante d'offensive quand on n'a pas le nombre de troupes nécessaires pour occuper convenablement et avec fruit le pays conquis? Alors une augmentation de territoire est, au contraire, une cause de faiblesse de plus, et puis je nie que la bonne offen-

sive doive partir des Asturies; elle doit évidemment venir de la province de Léon; il vaut mieux descendre du plateau, pour arriver sur les bords de la mer et suivre le cours des eaux, que de franchir autant de bassins et de contre-forts qu'il y a de ruisseaux. L'occupation des Asturies n'avait donc aucun avantage, mais renfermait des inconvénients graves; elle isolait complétement du reste de l'Espagne les troupes qui s'y trouvaient, et le général Bonnet, qui commandait la division qui y a été envoyée, officier capable et distingué, l'avait si bien senti, que, craignant de ne pas pouvoir en sortir avec facilité quand les circonstances le demanderaient, il les évacua de lui-même et prit position à la tête des défilés d'Aguilar del Campo, certain de remplir ainsi le double but de contenir la population et de pouvoir se réunir facilement à l'armée quand le moment serait arrivé. Cette sage disposition le mit à même, en effet, de me rejoindre aussitôt qu'il fut appelé.

Blessé par la dureté de la correspondance qu'on a lue et pressé par des ordres aussi impérieux, je me décidai, à mon grand regret, à exécuter aussi promptement que possible le mouvement qui m'était prescrit, et on en a vu le récit dans le texte de mes *Mémoires*; j'en avais prévu les effets et j'eus la douleur d'avoir raison; la prise de Badajoz en fut la conséquence, comme celle de Rodrigo avait été celle de mon détachement sur Valence; et, comme ces deux opérations avaient été faites par des ordres précis de Napoléon, ordres qu'il réitérait sans cesse et qu'il n'y avait plus moyen d'éluder, à lui seul doit en être attribué le malheur.

Cependant je me reproche encore aujourd'hui, après trente-deux ans, au moment où je revois ces *Mémoires*, d'avoir obéi. J'aurais dû résister encore et quitter violemment le commandement, puisque je n'avais pas pu obtenir de m'en démettre (voir ma correspondance), plutôt que d'exécuter un mouvement qui était en opposition avec mes convictions intimes, et d'autant plus, que, plus d'une fois, en réfléchissant à la bizarrerie des ordres que je recevais, au refus de comprendre des rapports auxquels il n'y avait pas de réplique, les confidences du duc

Decrès de 1809 sont revenues à ma mémoire et à mon esprit.

Le maréchal duc de Raguse.

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 18 février 1812.

„Monsieur le duc, je viens de mettre à l'instant sous les yeux de l'Empereur vos lettres du 29 janvier, 4 et 6 février. Sa Majesté n'est pas satisfaite de la direction que vous donnez à la guerre: vous avez la supériorité sur l'ennemi, et, au lieu de prendre l'initiative, vous ne cessez de la recevoir. Vous remuez et fatiguez vos troupes: ce n'est pas là l'art de la guerre. Quand le général Hill marche sur l'armée du Midi avec quinze mille hommes, c'est ce qui peut vous arriver de plus heureux; cette armée est de force et assez bien organisée pour ne rien craindre de l'armée anglaise, aurait-elle quatre ou cinq divisions réunies.

„Aujourd'hui, l'ennemi suppose que vous allez faire le siége de Rodrigo; il approche le général Hill de sa droite, afin de pouvoir le faire venir à lui à grandes marches et vous livrer bataille réunis si vous voulez reprendre Rodrigo. — C'est donc au duc de Dalmatie à tenir vingt mille hommes pour l'empêcher de faire ce mouvement, et, si Hill passe le Tage, de se porter à sa suite ou dans l'Alentejo. Vous avez le double de la lettre que l'Empereur m'a ordonné d'écrire au duc de Dalmatie le 11 de ce mois, en réponse à la demande qu'il vous avait faite de porter des troupes dans le Midi. C'est vous, monsieur le maréchal, qui deviez lui écrire pour lui demander de porter un gros corps de troupes vers la Guadiana, pour maintenir le général Hill dans le Midi et l'empêcher de se réunir à lord Wellington. La prise de Ciudad-Rodrigo est un échec pour vous, et les Anglais connaissent assez l'honneur français pour comprendre que ce succès peut devenir un affront pour eux, et qu'au lieu d'améliorer leur position l'occupation de Ciudad-Ro-

drigo les met dans l'obligation de défendre cette place. Ils vous rendent maître du choix du champ de bataille, puisque vous les forcez à venir au secours de cette place et à combattre dans une position si loin de la mer.

Le résultat de cet avantage ne peut être retardé que jusqu'à la récolte; alors vous serez en mesure de faire le siége de Rodrigo; l'ennemi marchera ou aura la honte de vous voir reprendre cette place.

„Le mouvement du général Hill sur le Tage a été fait dans la croyance qu'aussitôt que vous auriez su la prise de Ciudad-Rodrigo vous auriez réuni vos troupes pour marcher rapidement sur cette ville, pour l'investir et profiter du premier moment où la brèche n'était pas relevée et qu'il ne pouvait y avoir aucun approvisionnement.

„Cette occasion étant manquée, il faut tout préparer pour le mois de mai. La véritable route de Lisbonne est par le Nord; l'ennemi, y ayant des magasins considérables et des hôpitaux, ne peut se retirer sur cette capitale que très-lentement. Si, dans l'attaque du prince d'Essling, il s'est retiré rapidement, c'est parce qu'il s'était préparé à ce mouvement. Il a donc un grand intérêt à vous empêcher de pénétrer dans le Portugal. La situation du prince d'Essling devant Lisbonne était, pour l'Angleterre et pour le Portugal, une grande calamité. Je ne puis que vous répéter les ordres de l'Empereur: prenez votre quartier général à Salamanque; travaillez avec activité à fortifier cette ville; faites-y travailler six mille hommes de troupes et six mille paysans; réunissez-y un nouvel équipage de siége, qui servira à armer la ville; formez-y des approvisionnements; faites faire tous les jours le coup de fusil avec les Anglais; placez deux fortes avant-gardes qui menacent l'une Rodrigo, l'autre Almeida; menacez les autres directions sur la frontière de Portugal; envoyez des partis qui ravagent quelques villages. Enfin employez tout ce qui peut tenir l'ennemi sur le qui-vive; faites réparer les routes d'Oporto et d'Almeida; tenez votre armée vers Toro, Benavente; la province d'Avila a même de bonnes parties où l'on trouvera des ressources.

„Dans cette situation, qui est aussi simple que for-

midable, vous reposez vos troupes, vous formez des magasins, et avec de simples démonstrations bien combinées, qui mettent vos avant-postes à même de tirer journellement des coups de fusil avec l'ennemi, vous aurez barre sur les Anglais qui ne pourront vous observer. Vous devez tous les jours faire faire des prisonniers par vos avant-gardes, et sur toutes les directions qui menacent l'ennemi. C'est le moyen d'avoir de ses nouvelles, il n'en est pas d'autre efficace.

„L'empereur me prescrit de donner l'ordre au duc de Dalmatie d'avoir toujours un corps de vingt mille hommes avec vingt bouches à feu, composé de ses meilleures troupes, soit sur Merida pour faire le coup de fusil, soit avec le corps du général Hill et le contenir sur la rive gauche du Tage, soit sur Badajoz en se portant sur l'Alentejo et l'obligeant ainsi à se rapprocher d'Elvas.

„Cette opération est d'autant plus importante, que, si elle n'avait pas lieu, le général Hill pourrait se réunir à lord Wellington pour vous attaquer. Il serait insensé de penser que jamais lord Wellington pût rappeler la division Hill, tant que le duc de Dalmatie fera des démonstrations. Lord Wellington ne peut donc vous attaquer qu'avec son corps, et, s'il marchait vers vous, vous réuniriez sept divisions à Salamanque avec toute votre cavalerie et votre artillerie. Cela vous ferait cinquante mille hommes. Je dis entre vous sept divisions, car il ne faut jamais compter sur celle des Asturies. Alors cette division recevrait l'ordre de marcher en avant pour menacer la Galice et contenir le corps espagnol qui est de ce côté. Appuyé à Salamanque, ayant autant d'artillerie et de munitions que vous voudrez, votre armée, forte de cinquante mille hommes, est inattaquable. Le général Hill fût-il même réuni à Welligton, elle serait inattaquable, non pas pour trente mille Anglais, qui au fond sont le total de ce que les Anglais ont en Portugal, sans y comprendre les Portugais, mais pour soixante-dix mille Anglais. Un camp choisi, une retraite assurée sur les places, des canons et munitions en quantité, sont un avantage que vous savez trop bien apprécier.

„Cependant, tandis que vous observerez, je suppose

que Hill ait joint l'armée anglaise et que lord Wellington soit beaucoup plus fort qu'il ne l'est; dans ce cas, l'armée du nord de l'Espagne avec sa cavalerie et deux divisions viendrait à vous; vous vous renforceriez tous les jours, et la victoire serait assurée. Mais, une fois la résolution prise, il faut la tenir, il n'y a plus ni *si* ni *mais*. Il faut choisir votre position sous Salamanque, être vainqueur ou périr avec l'armée française, au champ de bataille que vous aurez choisi. Comme vous êtes le plus fort, et qu'il est important d'avoir l'initiative, évitez de faire des travaux de camp retranché qui n'appartiennent qu'à la défensive et avertiraient l'ennemi. Il suffira de reconnaître les emplacements et de travailler à force à la place. Si on prend un système de fortifications serré, et qu'on n'admette pas trop de développement, en six semaines on peut avoir une bonne place qui mette votre quartier général, vos magasins et vos hôpitaux à l'abri de toute entreprise de l'ennemi, et qui puisse servir de point d'appui à votre corps d'armée pour recevoir bataille, ou de point de départ pour marcher sur Rodrigo et Almeida quand le temps en sera venu.

„Je vous ai dit que vous ne deviez compter que sur sept divisions. La division Bonnet doit retourner sur-le-champ dans les Asturies. Soit que vous considériez la conservation de toutes les provinces du Nord, soit que vous considériez un mouvement de retraite, les Asturies sont nécessaires. Elles assurent la possession des montagnes. Sans elles ni Salamanque, ni Burgos, ni même Vitoria, ne sont tenables, si après une bataille perdue il fallait évacuer. La division des Asturies ne devrait pas même alors être rappelée à vous. Mais, se repliant avec ordre sur votre droite, elle appuierait votre retraite, et, lorsque vous seriez à Burgos, elle serait à Reynosa pour vous couvrir de ce côté. Sans quoi, favorisé par des débarquements sur tous les points de la côte, l'ennemi, dès le commencement de votre retraite, vous tirerait des coups de fusil sur Montdragon et Vitoria; d'ailleurs, vous n'avez pas seulement à lutter contre lord Wellington. Vous avez à contenir aussi le corps ennemi qui est en Galice, et, au moment où vous marchez sur l'ennemi, la

division touchant les Asturies contiendra la Galice et épargnera la présence d'une division à Astorga.

„Je vous le répète, c'est à l'armée du Midi à avoir un corps de vingt mille hommes de troupes pour tenir en échec une partie de l'armée de Wellington sur la rive du Tage.

„Ce n'est donc pas à vous, monsieur le duc, à vous disséminer en faveur de l'armée du Midi.

„Lorsque vous avez été prendre le commandement de votre armée, elle venait d'éprouver un échec par sa retraite du Portugal. Ce pays était ravagé; les hôpitaux et les magasins de l'ennemi étaient à Lisbonne; vos troupes étaient fatiguées, dégoûtées, sans artillerie, sans train d'équipage. Badajoz était attaqué depuis longtemps; une bataille dans le Midi n'avait pu faire lever le siége de cette place. Que deviez-vous faire alors? Vous porter sur Almeida pour menacer Lisbonne? — Non; parce que votre armée n'avait point d'artillerie; point de train d'équipage, et qu'elle était fatiguée. L'ennemi, dans cette position, n'aurait pas cru à cette menace; il aurait laissé approcher jusqu'à Coïmbre, aurait pris Badajoz, et ensuite serait venu sur vous. Vous avez donc fait, à cette époque, ce qu'il fallait faire: vous avez marché rapidement au secours de Badajoz. L'ennemi avait barre sur vous, et l'art de la guerre était de vous y concentrer. Le siége en a été levé, et l'ennemi est rentré en Portugal. C'est ce qu'il y avait à faire. Depuis, monsieur le maréchal, vous êtes revenu dans le Nord; lord Wellington s'est reporté sur le véritable point de défense du pays; et, depuis ce temps, vous êtes en présence.

„Si, après avoir rejeté lord Wellington au-delà de Ciudad-Rodrigo, vous fussiez resté dans la province de Salamanque, ayant vos avant-gardes sur les directions du Portugal, lord Wellington n'aurait pas bougé; mais vous vous êtes porté sans raison sur le Tage. Les Anglais ont cru que vous vous disposiez à entrer dans l'Alentejo pour vous réunir au duc de Dalmatie et faire le siége d'Elvas. Ils manœuvrèrent en conséquence et restèrent attentifs lorsque votre mouvement sur Valence leur a fait connaître qu'ils n'avaient rien à craindre.

„Dans ce moment, monsieur le duc, votre position est simple et claire; par conséquent, elle ne demande pas des combinaisons d'esprit. Placez votre armée de manière que sa marche puisse se réunir et se grouper sur Salamanque. Ayez-y votre quartier général; que vos ordres, vos dispositions, annoncent à l'ennemi que la grosse artillerie arrive à Salamanque, que vous y formez des magasins, que tout y est dans une position offensive. Faites faire continuellement la petite guerre avec les postes ennemis. Dans cet état, vous êtes maître de tous les mouvements des Anglais. Si Wellington se dirige sur Badajoz, laissez-le aller; réunissez aussitôt votre armée et marchez droit sur Almeida, et poussez des pointes sur Coïmbre. Wellington reviendra bien vite sur vous. Mais les Anglais ont trop de savoir-faire pour commettre une pareille faute. Ce n'est pas l'envoi de quatre à cinq mille hommes sur Valence qui a fait faire aux Anglais leur mouvement pour s'emparer de Ciudad-Rodrigo, c'est la marche, si inutile, que vous avez fait faire d'une grande partie de votre artillerie, de votre cavalerie; c'est la dissémination d'une grande partie de votre armée.

„Écrivez au duc de Dalmatie et sollicitez le roi de lui écrire également pour qu'il exécute les ordres impératifs que je lui donne de porter un corps de vingt mille hommes pour forcer le général Hill à rester sur la rive gauche du Tage. Ne pensez donc plus, monsieur le maréchal, à aller dans le Midi, et marchez droit sur le Portugal si lord Wellington fait la faute de se porter sur la rive gauche du Tage.

„La division Caffarelli doit être arrivée en Navarre. L'Empereur ordonne qu'une division italienne vienne renforcer l'armée du Nord. Mettez-vous en correspondance avec le maréchal Suchet à Valence, afin qu'il puisse marcher avec ses forces pour soutenir Madrid, s'il y a lieu. Profitez du moment où vos troupes se réunissent pour bien organiser et mettre de l'ordre dans le Nord. Qu'on travaille jour et nuit à fortifier Salamanque; qu'on y fasse venir de grosses pièces; qu'on refasse l'équipage de siége; enfin qu'on forme des magasins de subsistances. Vous sentirez, monsieur le maréchal, qu'en suivant ces

directions, et qu'en mettant pour les exécuter toute l'activité convenable, vous tiendrez l'ennemi en échec. Londres elle-même tremblera de la perspective d'une bataille et de l'invasion du Portugal, si redoutée des Anglais, et enfin, au moment de la récolte, vous vous trouverez tout à fait en état d'investir Rodrigo et de prendre cette place à la barbe des Anglais, ou de leur livrer bataille, ce qui serait à désirer; car, battus aussi loin de la mer, ils seront perdus et le Portugal perdu. L'artillerie qui arriverait pour armer Salamanque servirait pour Almeida et pour Rodrigo. En recevant la bataille au lieu de la donner, en ne songeant qu'à l'armée du Midi, qui n'a pas besoin de vous, puisqu'elle est forte de quatre-vingt mille hommes des meilleures troupes de l'Europe, en ayant de la sollicitude pour des pays qui ne sont pas sous votre commandement et abandonnant les Asturies et les provinces qui vous regardent, un combat que vous éprouveriez serait une calamité *qui se ferait sentir dans toute l'Espagne.* Un échec de l'armée du Midi *la conduirait sur Madrid ou sur Valence*, et ne serait pas de même nature.

„Je vous le répète, vous êtes le maître de conserver barre sur lord Wellington en plaçant votre quartier général à Salamanque, en occupant en force cette position et en poussant de fortes reconnaissances sur les débouchés. Je ne pourrais que vous redire ce que je vous ai déjà expliqué ci-dessus. Si Badajoz était cerné seulement par deux ou trois divisions anglaises, le duc de Dalmatie la débloquera; mais alors Wellington affaibli vous mettrait à même de vous porter dans le centre du Portugal, ce qui secourrait plus efficacement Badajoz que toute autre opération. Mais, lorsque par les nouvelles dispositions de l'Empereur, qui l'ont obligé à renoncer pour cette année à l'expédition du Portugal, vu la tournure que prenaient les affaires générales de l'Europe, l'Empereur vous a ordonné de vous porter sur Valladolid, avec votre armée, que vous êtes arrivé inopinément à Salamanque, les Anglais, qui ont bien calculé que ces mouvements n'avaient pu se faire en conséquence des leurs, ont été atterrés; et si, du 17 au 18, avec les

trente mille hommes que vous aviez dans la main, vous aviez marché à tire-d'aile, sans livrer bataille, mais faisant mine de le vouloir, l'ennemi, qui était déconcerté par votre arrivée, était résolu de lever le siége de Rodrigo. Qui vous empêchait, en effet, de vous porter avec vingt-cinq mille hommes entre Salamanque et Rodrigo?

„C'est une opération qu'on pourrait même faire avec dix mille hommes en prenant position sans s'engager, et retournant sur Salamanque si l'ennemi présentait trop de forces. La guerre est un métier de position, et douze mille hommes ne sont jamais engagés quand ils ne veulent pas; à plus forte raison trente mille, surtout lorsque ces trente mille hommes étaient suivis par d'autres troupes. Mais le passé est sans remède.

„Je donne l'ordre que tout ce qu'il sera possible de fournir vous soit fourni pour compléter votre artillerie et pour armer Salamanque. Vingt-quatre heures après la réception de cette lettre, l'Empereur pense que vous partirez pour Salamanque, à moins d'événements inattendus; que vous chargerez une avant-garde d'occuper les débouchés sur Rodrigo et une autre sur Almeida; que vous aurez dans la main au moins la valeur d'une division; que vous ferez revenir la cavalerie et l'artillerie qui sont à la division du Tage; que vous renverrez la division Bonnet dans les Asturies. Vous ne donnerez pas de division à l'armée du Nord, parce qu'elle sera renforcée par la division . . . . . Pourtant, comme ce mouvement sera brusque, il faut lui donner le temps d'opérer son effet, et ce ne peut être que huit jours après que vous serez arrivé à Salamanque et que ces dispositions seront faites que leur effet aura eu lieu sur l'ennemi; ce n'est qu'alors que vous pourrez entièrement évacuer le Tage. En attendant, il semble à l'Empereur qu'une seule division d'infanterie sur ce point est suffisante.

„Le roi enverra au moins douze cents hommes de cavalerie et trois mille hommes d'infanterie. Appuyez cette division; réunissez surtout votre cavalerie, dont vous n'avez pas de trop et dont vous avez tant besoin. Lorsque vous verrez que votre mouvement offensif a pro-

duit un effet, vous retirerez du Tage d'abord une brigade et ensuite une autre brigade; mais en même temps vous augmenterez vos démonstrations d'offensive, de manière que tout montre que vous attendez les premières herbes pour entrer en Portugal."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 21 février 1812.

„L'Empereur a lu, monsieur le maréchal, votre lettre du 6 de ce mois. Sa Majesté est extrêmement peinée que vous ayez envoyé la division du général Bonnet à l'armée du Nord; cette division est la seule qui puisse occuper avec profit les Asturies, parce que le soldat connaît le pays et les habitants. Il valait mieux ne rien envoyer à l'armée du Nord, et renvoyer la division du général Bonnet dans les Asturies. L'intention de l'Empereur est que, dans quelque endroit que cette division se trouve, elle retourne dans cette province; pour le Nord, il vaut mieux avoir la division du général Bonnet dans les Asturies qu'à Burgos. L'Empereur trouve que l'armée de Portugal est en l'air, et que la communication avec Irun n'est pas tenable si on n'a pas les Asturies. Il faut donc occuper les Asturies quand on est à la hauteur de Salamanque, et occuper les lignes de Fuentes de Reynosa quand on n'est qu'à la hauteur de Valladolid ou de Burgos; mais laisser les paysans maîtres des montagnes communiquant avec la mer, c'est le plus grand malheur qui puisse arriver en Espagne. La population de la Galice refluera dans les provinces occupées par l'armée; nous avons l'expérience pour preuve de cette théorie. Quand le duc d'Istrie fit évacuer les Asturies, tout le pays fut en mouvement; il faut, monsieur le duc, six mille hommes pour garder les montagnes; qu'on les place dans les Asturies ou à Santander, c'est la même chose, avec cette différence qu'en les plaçant à Santander ils ne couvrent pas le royaume de Léon et n'occupent pas cette province qui est plus importante pour les insurgés. L'Empereur, monsieur le maréchal, met à votre disposition la division du général Bonnet à cet effet; son inten-

tion est que vous fassiez route sur les Asturies par le chemin que le général Bonnet jugera le meilleur. — Je vous ai déjà fait connaître, monsieur le duc, que l'Empereur n'approuve pas la dissémination de votre armée; Sa Majesté ne voit, dans votre conduite, que du tâtonnement. Comment, à Valladolid, prétendez-vous être instruit à temps de ce que fera l'ennemi? Ce n'est pas possible dans aucun pays, et surtout dans un pays insurgé. Je ne puis que vous répéter que l'Empereur ne voit d'opération honorable pour ses armées que d'occuper Salamanque; d'avoir des avant-gardes qui feront le coup de fusil sur la frontière de Portugal et avec Rodrigo; d'avoir votre armée centralisée autour de vous à quatre ou cinq marches, jusqu'à ce que l'armée du Centre ait pu placer des troupes à Almaraz, que votre armée ait occupé Salamanque, et que l'opération du maréchal duc de Dalmatie sur Merida et Badajoz ait de l'influence sur l'ennemi et se soit fait sentir. Vous pouvez laisser une division légère sur Talavera, occupant Almaraz; mais elle doit toujours être prête à vous rejoindre. Lorsque vous aurez occupé Salamanque, que vos avant-postes auront cette direction et que cette espèce de vésicatoire militaire aura fait son effet sur l'ennemi, vous pourrez faire rapprocher de vous la division que vous aurez sur le Tage. Mais vous sentirez qu'il sera également nécessaire que l'armée du Centre ait auparavant donné des troupes pour garder la vallée.

„L'Empereur, monsieur le duc, me charge de vous répéter que vous vous occupez trop de ce qui ne vous regarde pas, et pas assez de ce qui vous regarde. Votre mission a été de défendre Almeida et Rodrigo, et vous avez laissé prendre ces places. Vous avez le Nord à maintenir et à administrer, et vous abandonnez les Asturies, c'est-à-dire le seul moyen de le gouverner et de le contenir. — Vous allez vous embarrasser si lord Wellington envoie une ou deux divisions sur Badajoz, quand Badajoz est une place très-forte, et que le duc de Damatie a quatre-vingt mille hommes, lorsqu'il peut être secouru par le maréchal Suchet. Enfin, si Wellington marchait sur Badajoz, vous avez un moyen sûr, prompt

et triomphant de le rappeler, celui de marcher sur Rodrigo ou Almeida. Votre armée se compose de huit divisions; une doit rester dans les Asturies, et vous ne devez y compter que pour la faire marcher sur la Galice. Quand même, après une bataille avec les Anglais, vous seriez battu, vous ne devez pas faire évacuer les Asturies par cette division, mais la faire filer par les hauteurs à votre droite. Les coups de fusil arriveront avant peu de jours à Montdragon si on n'occupe pas les montagnes.

„La division des Asturies est une division qui, en cas d'évacuation de Salamanque et de Valladolid, devrait nouer le mouvement dans les montagnes; sans quoi la position de Burgos ne serait pas tenable, pas même celle de Vitoria. D'ailleurs, encore une fois, monsieur le duc, vous avez à lutter, non-seulement contre les armées anglaises, mais aussi contre la Galice; et les six mille hommes qui se porteront en avant, par les débouchés de la Galice, contiendront cette province; et peut-être que six mille hommes dans les Asturies équivaudraient à dix-huit mille hommes qu'il faudrait à Astorga et sur le littoral. Les insurgés, sans communication après la prise de Valence, étaient au désespoir. L'arrivée des bandes à Pautel, à Oviedo, et le rétablissement de leur communication avec la mer, leur ont rendu leur courage; tout cela par défaut de réflexion et de connaissance des localités. En résumé, monsieur le maréchal, de vos huit divisions, une doit être dans les Asturies et n'en point bouger; les sept autres doivent être réunies autour de Salamanque. Cela vous fait une armée de cinquante mille Français, avec une artillerie de cent bouches à feu, lesquels, dans un terrain bien étudié, couverts par des bouts de flèche, ayant leurs vivres assurés et leur appui à Salamanque, ne seraient pas vaincus par quatre-vingt mille hommes. Toutefois, monsieur le duc, il faut bien se garder de faire à Salamanque un camp retranché; les Anglais vous croiraient sur la défensive et n'auraient plus de crainte: c'est une place forte qu'il faut avoir à Salamanque."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 21 février 1812.

„L'Empereur me charge de vous dire, monsieur le maréchal, que vous avez mal compris ses intentions sur Valence. Sa Majesté avait ordonné de faire marcher sur cette place douze mille hommes, en comprenant les troupes de l'armée du Centre, et elle entendait que ce mouvement fût par Cuença. Il y avait déjà à Cuença quatre mille hommes. Le roi d'Espagne en aurait donné trois mille autres. Ce n'était donc que trois ou quatre mille hommes à faire filer sur Cuença. L'Empereur trouve que vos plaintes ne sont pas fondées, et qu'il eût été insensé au roi de se porter de Cuença sur Albacète. Ce mouvement aurait permis à l'ennemi, qui était à Requeña, de marcher sur Madrid. Il était évident que cette opération d'Albacète ne pouvait se faire, à moins de forces sérieuses, puisqu'elle demandait une grande ligne d'opération, et qu'elle n'aurait pas donné de résultat pour la prise de Valence; car, si le général Suchet avait été battu aux passages des lignes, cette opération ne signifiait rien. L'art de la guerre ne consiste pas à diviser ses troupes. L'opération de Cuença sur Requeña, communiquant par la gauche avec Suchet avant d'attaquer l'ennemi, était une véritable opération militaire. Quelques mille hommes de plus, avec le général Montbrun, n'auraient affaibli en rien l'armée de Portugal. Les Anglais ne s'en seraient pas aperçus. Cette opération eût même pu se faire en envoyant des troupes de l'armée du Centre, et en remplaçant par des troupes de l'armée de Portugal celles qui se seraient portées sur Cuença. Sans doute, la route n'est pas bonne pour l'artillerie; mais on n'avait pas besoin d'artillerie contre ces insurgés, et d'ailleurs le maréchal Suchet en avait. L'Empereur trouve, monsieur le duc, que vous avez fait là une faute qui n'est pas justifiable. Puisque vous étiez devant l'ennemi, et qu'il est évident que vous exposiez tout le nord de l'Espagne, s'il eût fallu faire une grande opération d'armée, on eût préféré la faire faire par le maréchal

duc de Dalmatie, et l'on eût prévu le cas où les Anglais auraient marché sur Madrid ou sur Salamanque.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Valladolid, le 23 février 1812.

On trouvera le texte de cette lettre dans les *Mémoires du duc de Raguse*, page 58 de ce volume.

LE GÉNÉRAL DORSENNE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Burgos, le 24 février 1812.

„Les rapports que je reçois de la Biscaye sont de nature à m'empêcher d'en détacher un seul homme. — Les 2e et 3e régiments de marche de votre armée y gardent seuls la communication d'Irun à Vitoria, et, malgré tout le désir que j'ai de les mettre à votre disposition, vous devez concevoir qu'il m'est impossible de le faire avant d'avoir reçu les troupes de la division Bonnet, qui doivent les remplacer. — Le 1er régiment de marche, stationné en Navarre, a depuis longtemps l'ordre d'en partir pour se rendre à Valladolid; mais je suis sans nouvelles de cette province, et j'ignore même encore si le général Caffarelli y est entré; c'est ce qui m'empêche de vous adresser l'itinéraire de ces détachements.

„Toute l'armée a subi des pertes, de sorte que je ne puis même disposer d'aucun de ces corps. Le peu de troupes qui va me rester me met dans la nécessité de prier Votre Excellence d'ordonner l'occupation des postes de Villa-Rodrigo et Quintana del Puente. Il existe dans le premier deux cent cinquante hommes, et dans le second soixante-dix. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour garder le plus longtemps possible Reyñosa; mais, si on n'augmente pas mes moyens, je crains d'être forcé à vous prier également d'en faire remplacer la garnison.

„Un approvisionnement de grains que je suis obligé d'envoyer dans la province de Santander me met aussi dans l'embarras pour les transports. Cependant j'espère pouvoir diriger sur Valladolid, dans huit à dix jours,

cent à cent vingt voitures pour y prendre une partie de mes malades.

„J'ai fait partir aujourd'hui le douzième convoi de fonds, et j'ai joint à son escorte le détachement de l'armée de Portugal, qui formait la garnison d'Aranda."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Valladolid, le 26 février 1812.

„Monseigneur, je reçois les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 11 février; plus je les ai méditées, plus je me suis convaincu que, si Sa Majesté était sur les lieux, elle envisagerait la position de son armée de Portugal d'une tout autre manière. Votre Altesse me dit que j'aurais dû concentrer mes troupes à Salamanque, mais elle oublie que précédemment les ordres de l'Empereur étaient d'avoir trois divisions au-delà des montagnes. Si je concentrais l'armée à Salamanque, elle ne pourrait y vivre quinze jours; et bientôt un désert semblable à celui qui sépare Rodrigo de Salamanque séparerait Salamanque de Valladolid, ce qui rendrait pour l'avenir bien pire la situation de l'armée. L'Empereur veut que je fasse des mouvements offensifs sur Rodrigo; mais Sa Majesté ignore donc que le plus léger mouvement ici cause une perte énorme de moyens, et spécialement de chevaux, équivalente à celle qui résulterait d'une bataille; de manière qu'il faut restreindre ses mouvements pour un objet déterminé et positif et qui promette des résultats. Si l'armée faisait un mouvement sur Rodrigo aujourd'hui, elle ne pourrait pas passer l'Aguada, parce que dans cette saison cette rivière n'est pas guéable. L'armée ne pourrait pas rester, faute de vivres, trois jours devant Rodrigo, et cette simple marche, qui n'aurait aucun résultat et n'aurait donné aucun change à l'ennemi, parce qu'il connaît bien l'impossibilité absolue où nous sommes de rien entreprendre, cette simple marche, dis-je, ferait perdre à l'armée cinq cents chevaux et la rendrait incapable de faire aucun mouvement pendant six semaines, parce qu'il faudrait qu'elle se dispersât jusqu'à vingt et vingt-cinq lieues pour aller former sa ré-

serve de vivres, et qu'elle eût le temps de les rassembler et de les préparer. Au mois d'avril de l'année dernière, l'armée de Portugal a perdu presque tous ses chevaux d'artillerie et le plus grand nombre de ses chevaux de cavalerie, pour être restée entre la Coa et l'Aguada pendant six jours; et cependant la saison était plus avancée et le pays moins désert qu'aujourd'hui.

„Sa Majesté pense que je ne dois point envoyer mes troupes se perdre sur les derrières; mais n'ai-je pas dû relever sept mille hommes de la garde et les troupes de l'armée du Nord dans les postes qu'elles occupaient, postes qui ne peuvent être abandonnés sans bouleverser tout le pays et renoncer aux moyens de vivre?

„Votre Altesse me parle du siége de Rodrigo, Si je reçois des transports et un équipage de vivres, cette opération sera facile après la récolte; mais, avant et sans ces moyens, il est absolument impossible d'y songer. Votre Altesse me dit qu'il est de mon honneur de faire tout ce qui sera utile au service de l'Empereur; mais je n'ai point ici de torts à me reprocher; car, certes, les causes de la perte de Rodrigo me sont tout à fait étrangères. Si les circonstances eussent mis plus tôt cette frontière sous mes ordres, je crois pouvoir le dire avec fondement, Rodrigo serait encore à nous.

„Votre Altesse me dit que, si l'armée était réunie à Salamanque, les Anglais seraient fous de se porter en Estramadure, en me laissant derrière eux et maître d'aller à Lisbonne; mais cette combinaison, ils l'ont faite au mois de mai dernier, quoique toute l'armée fût à peu de distance de Salamanque, quoique l'armée du Nord fût double de ce qu'elle est aujourd'hui, quoique la saison, plus avancée, pût permettre de faire vivre les chevaux, et que nous fussions maîtres de Rodrigo. Ils n'ont pas cru possible alors que nous entreprissions cette opération, et ils ont eu raison. L'imagineraient-ils aujourd'hui, que toutes les circonstances que je viens d'énoncer sont contraires, et qu'ils connaissent la grande quantité de troupes qui est rentrée en France.

„L'ennemi avait si bien le projet de faire depuis longtemps le siége de Badajoz, que, depuis près de qua-

tre mois, il a établi de grands magasins à Campo-Maior, et j'en ai rendu compte à Votre Altesse. Il n'a cessé de les augmenter depuis. Il était tellement résolu à faire un détachement après la prise de Rodrigo, que, quoiqu'il sût très-bien que j'étais en pleine marche avec l'armée pour me rendre sur la Tormès, et de là sur l'Aguada, il a fait partir deux divisions le surlendemain de l'occupation de Rodrigo.

„L'armée de Portugal, dans l'état actuel des choses, n'ayant pas même un ennemi devant elle, ne pourrait pas dépasser la Coa, et les forces que lord Wellington y a laissées sont plus que suffisantes pour mettre à l'abri de tous événements les villages les plus avancés du Portugal. En conséquence, aucun mouvement de ce côté ne remplirait l'objet de sauver Badajoz. Il n'y a que des dispositions qui donnent une action immédiate sur cette place qui puissent en imposer à l'ennemi et faire espérer d'atteindre le but proposé.

„L'Empereur, à ce qu'il me paraît, compte pour rien les difficultés de vivre. Ces difficultés font tout; et, si elles eussent cessé par la formation de magasins, tout ce que pourrait ordonner l'Empereur serait exécuté avec ponctualité et facilité. Mais nous sommes loin de là, et je n'ai rien à me reprocher à cet égard. Je ne commandais pas ici il y a trois mois. J'ai voulu faire des magasins dans la vallée du Tage, et, à cet effet, j'ai demandé un territoire étendu, fertile et à portée, avec des moyens de transport. Le territoire m'a été refusé, et les moyens de transport, accordés et longtemps attendus, ont reçu, à ce qu'il paraît, une autre destination.

„J'arrive dans le Nord au mois de janvier, et je ne trouve pas un grain de blé en magasin, pas un sou dans les caisses, des dettes partout, et, résultat infaillible du système absurde d'administration qui a été adopté, une disette réelle ou factice dont il est difficile de se faire une juste idée. On n'obtient dans les cantonnements des subsistances journalières que les armes à la main; il y a loin de là à la formation de magasins qui permettent de faire mouvoir l'armée.

„Nous ne sommes pas à deux de jeu dans l'espèce de guerre que nous faisons ici avec les Anglais; l'armée anglaise est toujours réunie et disponible, parce qu'elle a beaucoup d'argent et beaucoup de transports. Sept à huit mille mulets sont employés pour le transport de ses subsistances. Le foin que toute la cavalerie anglaise mange sur les bords de la Coa et de l'Aguada vient d'Angleterre. Que Sa Majesté juge, d'après cela, quel rapport il y a entre nos moyens et les leurs, nous qui n'avons pas un magasin qui renferme quatre jours de vivres pour l'armée, et aucuns moyens de transport, nous qui ne pouvons pas envoyer une réquisition avec fruit au plus misérable village sans faire un détachement de deux cents hommes, et qui sommes obligés de nous éparpiller à des distances énormes et d'être constamment en course pour subsister.

„Quelque faibles que soient les garnisons des villes, on ne peut exprimer quelle difficulté il y a à les pourvoir de subsistances. Ainsi, quelque effort que j'aie fait, Valladolid ne renferme pas pour cinq jours de vivres.

„Cet état de choses ne changera entièrement qu'après la récolte, avec des principes d'administration plus raisonnables, et avec plus d'ordre qu'on n'en a mis jusqu'ici. D'ici à cette époque, l'armée sera dans la position la plus difficile qu'on puisse dépeindre, et il serait injuste d'attendre beaucoup d'elle. On ne peut rien faire ici qu'avec du temps: il faut créer ses moyens, les organiser, et pour cela il faut être à l'époque des ressources; malheureusement j'arrive ici quand elles sont épuisées.

„Il est possible que Sa Majesté ne soit pas satisfaite de mes raisons; mais j'avoue que je ne conçois pas la possibilité d'exécuter ce qui m'est prescrit sans préparer des désastres pour l'avenir. Si Sa Majesté en juge autrement, je lui renouvellerai avec instance la prière de me donner un successeur dans mon commandement, qui alors doit être confié en de meilleures mains.

„En attendant, je vais, conformément à ma lettre d'hier, faire tous mes efforts pour sauver Badajoz; si j'y parviens, quand les apparences indiqueront que l'ennemi renonce à toute offensive dans le Midi, je ramènerai alors

toutes mes troupes dans la Vieille-Castille, et je ferai réoccuper les Asturies.

„J'espère au surplus qu'avant ce temps Sa Majesté m'aura soulagé d'un fardeau qui est au-dessus de mes forces."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 28 février 1812.

„J'ai mis sous les yeux de l'Empereur, monsieur le duc, la lettre par laquelle vous témoignez le désir de suivre Sa Majesté dans le cas où elle entrerait en campagne.

„L'Empereur, monsieur le maréchal, me charge de vous faire connaître que vos talents lui sont nécessaires en Espagne, et que le bien de son service exige que vous restiez à la tête de l'armée que vous commandez."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Valladolid, le 2 mars 1812.

„Monseigneur, à l'instant où je montais à cheval pour me rendre à Avila, je reçois les lettres que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire les 18 et 21 février. Les ordres de Sa Majesté sont tellement impératifs et me rendent tellement étranger au sort de Badajoz, que, quelles que soient les raisons qui m'avaient empêché d'abord de m'y conformer, je pense qu'il est aujourd'hui de mon devoir de le faire. En conséquence, je donne l'ordre à la cavalerie légère, à la quatrième et à la sixième division qui sont dans la vallée du Tage, de rentrer dans la Vieille-Castille; j'y laisse seulement la première division qui rentrera aussi aux époques fixées par Sa Majesté, et lorsqu'elle aura été relevée par l'armée du Centre. Mais, comme il me paraît évident que le siége de Badajoz n'a été suspendu que par suite de la présence de ces trois divisions, mon opinion est que mon mouvement va mettre cette place en péril; j'ose espérer au moins que, s'il lui arrive malheur, on ne pourra pas m'en attribuer la faute.

„Votre Altesse m'écrit que l'Empereur trouve que je m'occupe trop des intérêts des autres et pas assez de ce dont je suis personnellement chargé. J'avais regardé comme un de mes devoirs imposés par l'Empereur, et un des plus difficiles à remplir, de secourir l'armée du Midi, et ce devoir a été formellement exprimé dans vingt de vos dépêches, et indiqué explicitement par l'ordre que j'ai reçu de laisser trois divisions dans la vallée du Tage. Aujourd'hui j'en suis affranchi, ma position devient beaucoup meilleure.

„L'Empereur paraît ajouter beaucoup de confiance à l'effet que doivent produire sur l'esprit de lord Wellington des démonstrations dans le Nord. J'ose avoir une opinion contraire, attendu que lord Wellington sait très-bien que nous n'avons point de magasins, et connaît les immenses difficultés que le pays présente par sa nature et par le manque absolu de ressources en subsistances en cette saison. Il sait très-bien que l'armée, sans avoir personne à combattre, n'est pas en état d'aller au-delà de la Coa, et que, si elle l'entreprenait à l'époque où nous sommes, elle en reviendrait au bout de quatre jours, hors d'état de rien faire de la campagne et après avoir perdu tous ses chevaux.

„Je me rends à Salamanque où je vais établir mon quartier général; je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour remplir les intentions de l'Empereur; mais toutes les démonstrations ne peuvent aller au-delà des cours rapides de l'Aguada et de la Tormès et des reconnaissances sur Rodrigo, car, l'Aguada n'étant pas guéable maintenant, le passage de cette rivière est une opération qui exige des bateaux, et je n'en ai pas.

„Lord Wellington, qui ne peut pas croire, à cette époque de l'année, à une marche offensive, faute de magasins formés et de subsistances pour les chevaux, ne peut pas croire davantage au siége de Rodrigo, la grosse artillerie fût-elle à Salamanque; il sait qu'il faut d'autres préparatifs qui exigent du temps, et, s'il veut faire le siége de Badajoz, il a le temps de l'exécuter, puisque les préparatifs sont faits depuis longtemps, et de reve-

nir pour soutenir Rodrigo; ainsi je doute fort que mes mouvements lui en imposent beaucoup.

„Sa Majesté veut que nos avant-postes fassent journellement le coup de fusil avec les Anglais. Sa Majesté ignore donc que, par la nature des choses et par l'impossibilité absolue de vivre, il y a toujours au moins vingt lieues entre les avant-postes anglais et les nôtres, et que cet intervalle est occupé par les guérillas, de manière qu'en détachant beaucoup de troupes elles meurent de faim, et que, si on en détache peu, elles sont compromises. Ce n'est donc qu'avec les guérillas, et à peu de distance de nos lignes, que nous avons affaire.

„Sa Majesté trouve qu'ayant la supériorité sur l'ennemi j'ai tort de lui laisser prendre l'initiative; l'armée de Portugal est bien assez forte pour battre l'armée anglaise, mais elle est inférieure à celle-ci pour opérer, par suite de la différence des moyens. L'armée anglaise, pourvue d'avance de grands magasins, de moyens de transport suffisants, vit partout également bien; l'armée de Portugal, sans magasins, avec très-peu de transports, sans argent, ne peut vivre qu'en se disséminant, et se trouve par là dépendante des lieux qui offrent des ressources, et n'est nullement propre à manœuvrer; et cet état de choses durera jusqu'à la récolte.

„Puisque Votre Altesse me reproche d'avoir laissé prendre Almeida, il est possible qu'elle me reproche aussi de n'avoir pas fait des magasins à Salamanque et Valladolid lorsque je n'y commandais pas. Ces reproches, tout pénibles qu'ils sont, ne me rendront pas coupable.

„Votre Altesse m'accuse d'être la cause de la prise de Rodrigo: je crois y être tout à fait étranger. Rodrigo a été pris, parce qu'il avait une mauvaise garnison, trop peu nombreuse, et un mauvais général; parce que le général de l'armée du Nord a été sans surveillance et sans prévoyance. Je ne pouvais, moi, avoir l'œil sur cette place, puisque j'en étais séparé par une chaîne de montagnes et par un désert qu'un séjour de six mois de l'armée avait formé dans la vallée du Tage.

„L'Empereur est étonné que je n'aie pas marché, du 17 au 18, avec les trente mille hommes que j'avais ras-

semblés. Je n'avais pas de troupes du 17 au 18; mais les troupes qui étaient en marche pour relever celles de l'armée du Nord dans leurs cantonnements avaient reçu, en route, les ordres nécessaires pour se réunir à Salamanque le 22. Ces troupes ne formaient que vingt-quatre mille hommes et ne pouvaient y arriver plus tôt. A cette époque, la place était prise depuis quatre jours. La reprendre sur-le-champ était impossible, puisqu'elle ne pouvait pas être bloquée, attendu que, la rivière n'étant pas guéable, je ne pouvais la passer, et que lord Wellington aurait conservé sa communication avec Rodrigo, sans qu'il eût été possible de l'empêcher. Ainsi l'armée anglaise, sans pouvoir être forcée à recevoir bataille, pouvait défendre cette place. L'armée de Portugal, qui n'avait d'ailleurs avec elle ni grosse artillerie ni vivres pour rester longtemps et manœuvrer, aurait donc fait sans objet et sans résultat une marche pénible et destructive de tous ses moyens.

„L'expérience de la guerre d'Espagne m'a appris que la grande affaire dans ce pays était la conservation des hommes et des moyens, et c'est à cela que je me suis attaché particulièrement.

„L'Empereur trouve que je fatigue mes troupes par des marches inutiles. Personne ne s'occupe plus que moi de leur éviter des fatigues, et je ne conçois pas que cette observation s'applique aux détachements qui sont dans la vallée du Tage, car je ne les y ai point envoyés; je me suis contenté d'arrêter les troupes qui venaient de la Manche, à l'instant où, après la prise de Rodrigo, j'ai appris que le 21 janvier lord Wellington avait fait partir deux divisions pour l'Estramadure; comme je considérais alors comme un de mes devoirs de secourir le Midi, ces dispositions étaient toutes naturelles.

„Lorsque le général Hill a marché sur Merida, j'ai bien vu que c'était une diversion, et j'ai si peu pris le change, qu'en me portant sur Salamanque pour aller au secours de Rodrigo, je n'ai pas laissé plus de mille hommes dans la vallée du Tage.

„Il paraît que Sa Majesté croit que lord Wellington a des magasins à peu de distance, sur la frontière du

Nord. Ses magasins sont à Abrantès et en Estramadure; ses hôpitaux sont à Lisbonne, à Castel-Branco et Abrantès. Ainsi rien ne l'intéresse sur la Coa.

„Votre Altesse dit que la véritable route de Lisbonne est par le Nord. Je crois que ceux qui connaissent bien le pays sont convaincus du contraire. Quant à moi, il me paraît que, toutes les fois que le principal corps d'armée passera par cette direction, on aura toutes sortes de malheurs à redouter, et que celle qu'on devrait choisir est celle de l'Alentejo. J'en ai déduit les motifs dans un mémoire que j'ai eu l'honneur de vous adresser il y a trois mois.

„Votre Altesse parle d'occuper les débouchés d'Almeida et de Rodrigo: le pays qui sépare l'Aguada et la Tormès est une immense plaine qui est praticable dans tous les sens; ainsi j'ignore ce qu'on entend par ces débouchés.

„L'Empereur me blâme d'être rentré dans la vallée du Tage après avoir rejeté lord Wellington de l'autre côté de la Coa; mais c'était l'ordre impératif de l'Empereur, qui ne m'avait assigné d'autre territoire que la vallée du Tage. Rodrigo avait été occupé par les troupes de l'armée du Nord, et Sa Majesté m'avait affranchi du devoir de veiller sur cette place. Si j'eusse été le maître, je serais venu m'établir à Salamanque; la raison militaire le disait, puisque l'ennemi était en présence; la raison des subsistances le disait de même, puisque ce pays offrait des ressources et que la vallée du Tage était épuisée. Il paraîtrait donc juste que l'Empereur affranchît de toute responsabilité quand on suit littéralement ses ordres, ou qu'il laissât plus de latitude et de pouvoir pour les exécuter.

„L'Empereur semble croire que je ne suis pas ferme dans mes résolutions; j'ignore ce qui peut avoir motivé l'opinion de Sa Majesté. Lorsque j'ai cru utile de combattre, je ne sache pas que rien ait jamais fait changer mes déterminations; et, si ici on ne combat jamais, c'est qu'en vérité cette guerre ne ressemble en rien aux autres, et que les circonstances ne permettent pas de la faire autrement.

„L'Empereur ordonne de grands travaux à Salamanque; il veut que douze mille hommes soient employés à ces travaux; il semble que l'Empereur ignore que nous n'avons ni les vivres pour les nourrir ni l'argent pour les payer èt que nous sommes menacés de voir immédiatement tous les services manquer à la fois dans toutes les places; c'étaient les provinces du Nord qui pourvoyaient alors à la plus grande masse des besoins des sixième et septième gouvernements; et cette situation empire chaque jour de la manière la plus effrayante; et elle ne changera que lorsque nous aurons un territoire plus proportionné à nos besoins. Quant aux magasins, leur formation est l'objet de tous mes efforts et de toute ma sollicitude; mais, à l'époque de l'année où nous sommes arrivés, ce n'est pas une chose facile. Si Sa Majesté augmente les ressources, et si alors je parviens à rassembler des subsistances pour nourrir l'armée pendant un mois, je croirai avoir obtenu un grand résultat, et il serait bien désirable qu'elles pussent être conservées pour le moment où il faudrait combattre l'ennemi d'une manière sérieuse, et non pour faire de simples démonstrations.

„J'écris au duc d'Albufera pour lui faire connaître la situation des choses, et je donne l'ordre au général Bonnet de rentrer sur-le-champ dans les Asturies par le col de Lietor-Liegos. Je sens toute l'importance de l'occupation de cette province, et je comptais y envoyer des troupes incessamment.

„Monseigneur, il ne me reste plus qu'à exprimer à Votre Altesse la peine que j'éprouve de la manière dont l'Empereur apprécie les efforts que je fais ici constamment pour le bien de son service. Puisque Sa Majesté m'attribue la prise d'Almeida, qui était rendue avant que je prisse le commandement de l'armée, j'ignore ce que je pourrai faire pour me mettre à l'abri de toute espèce d'inculpation."

LE GÉNÉRAL DORSENNE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Burgos, le 6 mars 1812.

„Monsieur le maréchal, j'ai eu l'honneur de vous man-

der, le 24 février, que le départ prochain de la garde et le peu de troupes qui me restaient m'obligeaient à prier Votre Excellence d'ordonner l'occupation des postes de Villa-Rodrigo et Quintana del Puente.

„Aujourd'hui que la plus grande partie est déjà rentrée en France et l'autre prête à partir, que la division Bonnet m'est retirée sans que je sache encore quand arrivera la division Palombini, et que je suis au moment de marcher en Navarre pour une expédition contre les bandes, Votre Excellence sentira qu'il m'est impossible de conserver ces postes. Je la prie donc de nouveau de faire relever, sans délai, les troupes qui s'y trouvent; il existe dans le premier deux cent cinquante hommes et dans le second soixante-dix hommes.

„*P. S.* Si je n'ai pas de réponse à cet égard de Votre Excellence, je donnerai l'ordre au premier régiment de marche de l'armée de Portugal de laisser à son passage de quoi occuper ces postes.

LE MARÉCHAL SOULT AU MARÉCHAL MARMONT.

„Sainte-Marie, le 11 mars 1812.

„Monsieur le maréchal, M. le général Foy m'a fait parvenir la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 22 février, et j'ai été en même temps prévenu de la position de trois divisions qui sont sous ses ordres.

„Les Anglais ont décidé leur mouvement sur Badajoz, et, d'après ce que M. le général comte d'Erlon m'a écrit le 8, il est à présumer, qu'en ce moment la place est investie; j'attends d'en être positivement instruit pour prendre mes dernières dispositions et marcher à leur rencontre.

„Je prie M. le général Foy de communiquer à Votre Excellence la lettre que je lui ai écrite; je désire vivement, monsieur le maréchal, que les dispositions que je lui propose puissent lui convenir, et qu'il soit autorisé à s'y conformer en attendant qu'il ait pu prendre vos nouveaux ordres.

„Ainsi que vous me l'avez annoncé par votre dernière

lettre, je compte que, du moment que l'armée anglaise aura commencé ses opérations contre Badajoz, et que la plus grande partie de ses forces se sera portée sur la Guadiana, vous destinerez toutes celles qui seront disponibles de l'armée de Portugal pour venir se réunir à celles qui seront sur ce théâtre dans l'objet de livrer bataille aux ennemis et de dégager Badajoz; j'éprouverai alors une bien grande satisfaction à vous embrasser.

„L'armée du Midi ne pourra présenter en ligne que vingt-deux à vingt-quatre mille hommes, dont quatre mille de cavalerie et quarante pièces de canon. On a retiré cinq régiments d'infanterie et trois de cavalerie que le maréchal duc de Trévise met en route pour Burgos. Je vous engage à arrêter leur marche et à en disposer jusqu'après l'événement. En ce moment j'ai en ma présence douze mille Espagnols et Anglais qui sont en avant et restent dans les montagnes d'Algésiras. Jamais je n'ai été plus embarrassé.

„Enfin, monsieur le maréchal, les ennemis nous fournissent l'occasion d'assurer de nouveaux triomphes aux armes de l'Empereur, j'ai la confiance qu'ils seront éclatants."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 12 mars 1812.

„J'ai mis sous les yeux de l'Empereur, monsieur le maréchal, vos lettres des 27, 28 février et du 2 de ce mois.

„Sa Majesté pense que la réunion de vos forces à Salamanque n'est pas suffisante pour le but que vous devez remplir; qu'il est nécessaire que vous jetiez un pont sur l'Aguada, et que vous y ayez une tête de pont, afin que, si l'ennemi laisse moins de cinq divisions sur la rive droite du Tage, vous puissiez vous porter sur la Coa, sur Almeida, et ravager tout le nord du Portugal. La saison des pluies doit finir. Si Badajoz est pris par deux simples divisions, la prise de Badajoz ne pourra pas vous être imputée et retombera tout entière sur l'armée du Midi. Si, au contraire, l'ennemi s'affaiblit de plus de cinq

divisions et n'en laisse que deux, trois ou même quatre sur la rive droite, ce sera la faute de l'armée de Portugal si elle ne marche pas sur le corps de l'ennemi, n'investit pas Almeida, ne ravage pas tout le nord du Portugal, ne jette pas des partis jusqu'à Mondego. Enfin le rôle principal de l'armée de Portugal se réduit à ceci : d'y tenir en échec six divisions de l'armée anglaise, au moins cinq; prendre l'offensive dans le Nord; ou, si l'ennemi a pris l'initiative, ou si toute autre circonstance l'ordonne, faire filer sur le Tage, par Almaraz, autant de divisions que lord Wellington en aura fait filer pour faire le siége de Badajoz.

„Telles sont, monsieur le duc. les dispositions que Sa Majesté me charge de vous prescrire."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 16 mars 1812.

„L'Empereur m'ordonne de vous faire connaître, monsieur le maréchal, qu'il confie le commandement de toutes ses armées en Espagne à Sa Majesté Catholique, et que M. le maréchal Jourdan remplira les fonctions de chef d'état-major.

„La nécessité de mettre de l'ensemble dans les armées du Midi, de Valence, de Portugal et du Nord a déterminé Sa Majesté Impériale à donner au roi d'Espagne le commandement de ses armées.

„En conséquence, monsieur le duc, vous voudrez bien régler vos mouvements sur les ordres que vous recevrez du roi, vous conformer à tout ce qu'il vous prescrira et correspondre journellement avec lui."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Salamanque, le 27 mars 1812.

„Monseigneur, je reçois la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 12 mars. Les instructions qu'elle renferme sont précisément le contraire de celles que contiennent vos lettres des 18 et 21 février, instructions impératives, qui m'ont forcé, contre ma conviction intime,

à changer toutes mes dispositions et à me mettre dans l'impossibilité de faire ce que je regardais comme conforme aux intérêts de l'Empereur. Sa Majesté appréciera tout ce que cette opposition a de fâcheux pour son service et d'embarrassant pour moi.

„Dans ses lettres des 18 et 21 février Votre Altesse me dit que Sa Majesté trouve que je me mêle de choses qui ne me regardent pas; qu'il est déplacé à moi d'être inquiet pour Badajoz qui est une place très-forte, soutenue par une armée de quatre-vingt mille hommes; que l'armée anglaise qui voudrait faire le siége de Badajoz, fût-elle forte de quatre et même de cinq divisions, l'armée du Midi serait en mesure de délivrer cette place; elle m'ordonne formellement de renoncer à l'idée de venir au secours de Badajoz; elle ajoute que, si lord Wellington s'y porte, il faut le laisser faire, certain qu'en marchant sur l'Aguada il sera bientôt contraint de revenir; enfin, d'après les lettres des 18 et 21, il est clair que Sa Majesté m'affranchit de toute espèce de responsabilité sur Badajoz, pourvu que je fasse une diversion sur l'Aguada; d'après ces lettres si précises, où les intentions de Sa Majesté sont si fortement exprimées, je me rends à Salamanque, et je rappelle mes divisions du Tage, excepté une seule qui couvre Madrid, jusqu'à ce que l'armée du Centre envoie des troupes pour la remplacer.

,,Aujourd'hui Votre Altesse m'écrit que je suis responsable de Badajoz si lord Wellington en fait le siége avec plus de deux divisions; et il semble à la fin de sa lettre que Sa Majesté me laisse le maître de secourir cette place, en portant des troupes sur le Tage. Ainsi, après avoir, par des ordres impératifs, détruit mes premières combinaisons qui avaient préparé et assuré un secours efficace à Badajoz, après m'avoir d'abord enlevé le choix des moyens, on me le rend à l'instant où il ne m'est plus possible d'en faire usage. En effet, lorsque je me disposais à marcher avec quatre divisions au secours de Badajoz, j'avais trois divisions dans la vallée du Tage, cantonnées dans la Manche ou la province de Tolède, placées à six ou sept marches de Badajoz, ce qui leur donnait le moyen d'arriver à l'ennemi encore munies de

huit jours de vivres, et de le combattre après avoir fait leur jonction avec l'armée du Midi. Aujourd'hui que ces troupes ont repassé les montagnes, qu'elles ont consommé leurs subsistances de réserve en s'éloignant, qu'il m'a été impossible d'obtenir de Madrid les secours nécessaires pour former un magasin à Almaraz, quoique depuis six mois j'en aie constamment renouvelé la demande, les troupes qui partiraient d'ici auraient consommé toutes les subsistances qu'il serait possible de leur donner avant d'arriver devant Badajoz. L'an passé, je n'aurais jamais osé faire le mouvement que j'exécutais si je n'avais été certain que le blé était mûr dans l'Estramadure, et, effectivement, c'est en faisant la moisson que les soldats vécurent le jour de leur arrivée sur la Guadiana. A l'époque actuelle, et Almaraz ne renfermant pas les approvisionnements nécessaires, ce mouvement ne peut se faire qu'en deux fois et avec l'intervalle nécessaire pour donner aux troupes le temps de faire, à portée de Badajoz et dans un pays qui produise quelque chose, une réserve de vivres, et le pays est plus éloigné de ma position actuelle que Badajoz même; c'est pour cela que j'avais laissé des troupes sur le haut Tage. Mon mouvement était faisable dans la position que j'avais prise; il est presque impraticable dans la position où je suis maintenant, vu l'époque de la saison, et le temps rapproché des opérations probables de l'ennemi.

„J'espère que Sa Majesté appréciera la position cruelle dans laquelle ces dispositions contradictoires m'ont placé et qu'elle reconnaîtra que la responsabilité ne peut peser sur un général que lorsque, lui ayant indiqué d'une manière générale le but à atteindre, on lui laisse constamment le choix des moyens.

„Après avoir mûrement réfléchi à la situation compliquée dans laquelle je me trouve, et considérant qu'avant tout la tâche qui m'est donnée est la conservation du Nord et que cette tâche est beaucoup plus grande que celle du Midi; considérant que la nouvelle d'un débarquement des Anglais à la Corogne, quoique peu probable, prend cependant de la consistance, et que diverses dispositions des troupes portugaises et de la Galice, qui sont

à Bragance et sur l'Esla, annoncent l'offensive; enfin vos lettres des 18 et 21 faisant entrer l'armée d'Aragon dans les calculs du secours que peut recevoir l'armée du Midi, et mes dispositions, malgré les énormes difficultés qu'elles présentent dans l'exécution, étant faites pour une marche de quinze jours sur l'Aguada, déjà commencée, je continue ce mouvement sans cependant, je le répète, avoir une très-grande confiance dans les résultats qu'il doit donner.

„Je mets en mouvement la division du Tage pour la porter sur Placencia en faisant répandre le bruit qu'elle se réunira avec l'armée par le col de Peralès pour entrer en Portugal, et je pars d'ici avec trois divisions; c'est tout ce que je puis porter sur l'Aguada, devant laisser une division sur l'Esla pour faire face aux Portugais et à la Galice; le général Bonnet n'attendant pour rentrer dans les Asturies que l'ouverture des passages fermés par les neiges; devant occuper constamment Astorga, Léon, Placencia, Valladolid et Zamora, sous peine de voir ce pays en combustion et nos embarras s'accroître d'une manière incalculable; devant conserver la communication de Burgos avec Madrid, de Valladolid avec Salamanque et de Salamanque avec l'armée; combattant sur la Tormès, j'aurais une division de plus en ligne, ce qui ferait cinq divisions, et le nombre de sept que Sa Majéste compte que je peux y rassembler ne peut s'y trouver que lorsque l'armée du Centre aura avec deux divisions, placées dans les postes avancés sur ces communications et sur l'Esla, remplacé les deux divisions que j'en tirerais.

„J'ai écrit au général Dorsenne pour l'engager, si la chose lui est possible, à porter une partie de ses troupes dans le sixième gouvernement afin d'y remplacer les miennes et de rendre disponibles, dans le mouvement à faire dans ce moment, celles qu'il aura relevées. J'ignore s'il fera droit à ma demande, mais j'en doute, n'ayant pas encore reçu les bataillons de marche qu'il doit m'envoyer et qui me sont annoncés depuis longtemps.

„Monseigneur, je ne puis croire que Sa Majesté se fasse une idée exacte de la difficulté de son armée du

Portugal; elle lui accorderait les secours qui lui sont si nécessaires, et les secours jusqu'à la récolte, c'est de l'argent, seul moyen d'assurer la subsistance des troupes réunies. L'armée de Portugal est incapable aujourd'hui d'aucune offensive sérieuse, d'aucune opération suivie, et sa situation ne changera que lorsqu'elle aura quelques magasins. L'économie du peu d'argent nécessaire à assurer les opérations jusqu'à la récolte peut être payée, d'ici à trois mois, bien cher en hommes et en argent."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 4 avril 1812.

„Votre aide de camp vous aura fait connaître que l'Empereur vous laisse carte blanche; mais Sa Majesté a jugé convenable de confier au roi d'Espagne le commandement des armées de Portugal, du Midi et de Valence, pour les diriger vers un seul et même but, ainsi que la direction politique des affaires d'Espagne.

„L'Empereur considère . . . . de troupes qu'on puisse faire, sans quoi les brigands fileraient sur Saint-Sébastien, et il faudrait employer contre eux six fois plus de forces qu'il n'en faut pour occuper les Asturies."

LE MARÉCHAL JOURDAN AU MARÉCHAL MARMONT.

„Talavera, le 9 avril 1812.

„Un commerçant qui arrive de l'Estramadure rapporte les nouvelles suivantes:

„Le 22 du mois dernier, il se trouvait en *El Castain*, où il a ouï dire que les troupes impériales de Badajoz empêchaient les Anglais de placer leurs batteries.

„Le 22, ce commerçant se mit en route pour retourner à Talavera; il passa par Medina de las Torrès, où auparavant étaient les Anglais, et, lors de son passage, il n'y en avait aucun.

„A Guareña, il y avait des Anglais qui se retiraient

vers Abajo. A Medellin, il n'y avait ni Anglais ni Français. A Santo-Benito, les Français y étaient, et à Miajadas, il y avait un petit parti de Portugais.

„Il entendit le feu de la place jusqu'au 2 avril, époque où il se trouvait à Miajadas. Par conséquent, la nouvelle de la reddition de Badajoz, répandue avant, est fausse.“

LE GÉNÉRAL DORSENNE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Pampelune, le 11 avril 1812.

„Monsieur le maréchal, je ne reçois qu'à l'instant la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 23 mars dernier pour me prévenir que les ennemis paraissent décidément faire une entreprise sur Badajoz; qu'elle se met en mouvement; qu'elle va, en conséquence, avoir besoin d'augmenter ses forces, et que, pour les réunir, elle m'engage à relever la grande communication, les garnisons de la province de Palencia et celles de Valladolid.

„Il m'est extrêmement pénible d'être obligé de déclarer à Votre Excellence que je ne puis faire dans cette occasion ce qu'elle désire. *Les troupes qui me sont annoncées depuis deux mois ne sont pas arrivées.* Partout mes *garnisons sont insultées*, et je n'ai pas un régiment disponible pour agir. Si je ne reçois pas de renforts, j'ai lieu de craindre de voir mes communications interceptées avant peu.

„Une preuve bien convaincante de ce que j'annonce à Votre Excellence, c'est que les régiments de marche de son armée, que j'aurais dû lui renvoyer depuis longtemps, n'ont pu encore être remplacés, ce qui m'a obligé à les garder jusqu'à ce jour.

„Enfin, monsieur le maréchal, je dois vous prévenir qu'en supposant même que le prince de Neufchâtel vous ait donné l'avis que je dois vous secourir au besoin, il me serait impossible de le faire dans ce moment, puisque je ne peux déplacer un seul homme sans compromettre ou évacuer le pays (ce qui serait bien contraire aux intérêts et à la volonté de l'Empereur), et que, par-

tout où mes troupes sont établies, elles n'y sont que trop faiblement.

„Je vais me rendre en Biscaye, afin de faire un effort pour vous renvoyer vos deux régiments de marche, qui tiennent encore la ligne d'Irun à Vitoria. Celui qui était à Pampelune doit vous avoir rejoint. Si je réussis, je me trouverai heureux; mais je vous prie de ne pas me supposer dans une position avantageuse.“

LE MARÉCHAL JOURDAN AU MARÉCHAL MARMONT.

„Madrid, le 13 avril 1812.

„Monsieur le duc, Sa Majesté me charge de vous dire qu'elle a reçu votre lettre en date du 31 mars. Le roi pense, comme vous, que ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de continuer l'opération que vous avez commencée; elle doit nécessairement produire une diversion utile à M. le duc de Dalmatie, tandis que, si vous reveniez sur vos pas pour porter ensuite des troupes sur la rive gauche du Tage, ce mouvement, nécessairement très-long, serait vraisemblablement trop tardif.

„Le roi m'ordonne d'adresser à Votre Excellence copie d'un rapport qui lui est parvenu de Talavera. Le rapport coïncide avec la nouvelle du jour de Madrid, qui annonce que les Anglais ont suspendu le siége de Badajoz, et qu'ils ont réuni leurs troupes pour s'opposer au maréchal duc de Dalmatie, qui marche sur eux.

„On me mande de Talavera, sous la date du 9 de ce mois, qu'on n'avait rien appris de nouveau du général Foy, et on ne savait pas où il était.“

LE MARÉCHAL SOULT AU MARÉCHAL MARMONT.

„Séville, le 14 avril 1812.

„Monsieur le maréchal, M. le général Foy a dû vous transmettre diverses lettres que je lui ai écrites, et vous rendre compte que la place de Badajoz avait été malheureusement emportée par assaut dans la nuit du 6 au 7 de ce mois. Je m'étais porté en Estramadure avec vingt-quatre mille hommes pour secourir la place; le 7, j'ar-

rivai à Villafranca, et mes avant-postes furent poussés jusqu'à Fuente-Del-Maestro, Azeuchal, Villalba et Almendralejo. Le 8, comme j'allais prendre position à l'embouchure du Guadajira, j'appris la fâcheuse nouvelle de la prise de Badajoz. Jusqu'alors je m'étais flatté que l'armée de Portugal, qui ne pouvait douter que toute l'armée anglaise ne fût sur la Guadiana, viendrait se réunir à celle du Midi pour livrer bataille aux ennemis. J'étais fondé dans mon espoir par l'assurance que vous-même me donnâtes le 22 février dernier. Mais, en même temps, j'appris, par des lettres du général Foy des 30 et 31, que les moyens qu'il avait auparavant lui étaient ôtés. J'étais en trop grande disproportion de forces avec l'ennemi pour lui livrer bataille en Estramadure; je me suis donc rapproché de l'Andalousie, où ma présence était des plus nécessaires: Séville était investie par quatorze mille Espagnols, et les lignes de Cadix étaient compromises.

„On dit que l'armée anglaise marche sur moi; si elle se présente, je la recevrai en position, et je ferai en sorte qu'elle ait lieu de se repentir d'être venue. S'il y avait eu le moindre concert d'opération entre l'armée de Portugal et celle du Midi, l'armée anglaise était perdue et la place de Badajoz serait encore au pouvoir de l'Empereur. Je déplore amèrement qu'il ne vous ait pas été possible de vous entendre avec moi à ce sujet."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 16 avril 1812.

„J'ai mis sous les yeux de l'Empereur, monsieur le maréchal, vos lettres des 22 et 25 mars.

„Par mes dépêches des 18 et 20 février, je vous prescrivais les mesures nécessaires pour prendre l'initiative et donner à la guerre un caractère convenable à la gloire des armes françaises, en lui ôtant ce tâtonnement et cette fluctuation actuelles, qui sont déjà le présage d'une armée vaincue. Mais, au lieu d'étudier et de chercher à saisir l'esprit des instructions générales qui vous étaient données, vous vous êtes plu à ne pas les

comprendre et à prendre justement le contre-pied de leur esprit. Ces instructions sont raisonnées et motivées, comme toute instruction d'un gouvernement; elles étaient données à trois cents lieues et à six semaines d'intervalle; elles vous supposaient vis-à-vis de l'ennemi et vous précisaient de le contenir et d'obliger la plus grande partie de son armée à rester dans le Nord, en concentrant votre quartier général à Salamanque, et en tirant tous les jours des coups de fusil sous Rodrigo et sous Almeida. Ces instructions vous disaient: „Si, dans „cet état de choses, l'ennemi reste devant vous avec moins „de cinq divisions, marchez à lui, suivez-le en queue; „ses hôpitaux et magasins étant entre Lisbonne et la „Coa, il ne pourra les évacuer si rapidement, que vous „ne puissiez les atteindre." Je vous y ajoutais que, dans cet état de choses, il était absurde de penser que le général anglais pût abandonner tout le Nord pour se jeter sur une place qui menaçait de cinq semaines de résistance; qu'il pourrait y envoyer deux divisions, trois même, mais qu'alors l'armée du Midi, secourue aujourd'hui par celle de Valence, qui appuie sa gauche, serait suffisante.

„Mes dépêches sont arrivées le 6 mars, et alors vous aviez entièrement perdu l'initiative; vous vous étiez retiré en arrière, de manière que l'ennemi vous croyait sur Burgos. Lord Wellington avait évacué ses magasins et ses hôpitaux sur Lisbonne; il avait entièrement disparu; il avait alors dix jours d'initiative sur vous, et son mouvement sur Badajoz était prononcé.

„Dans cet état de choses, vous vous êtes porté le 6 sur Salamanque; vous avez fait partir du pont d'Almaraz, le 8, deux divisions, et êtes resté cantonné sans faire aucun mouvement ni sur Rodrigo ni sur Almeida, ce qui a décidé Wellington, aussitôt qu'il a vu que vous ne faisiez rien sur Salamanque, à se porter sur Badajoz le 12; il la cernait le 16.

„Certes, il faut ne pas avoir les premières notions de l'art de la guerre pour ne pas comprendre que, dans la position où vous étiez le 6, l'ennemi ayant préparé tout son champ de bataille entre Lisbonne et Salamanque, vous ne pouviez ôter les divisions d'Almaraz qui

entraient dans le système de Badajoz qu'en même temps votre tête n'eût marché sur l'Aguada et sur Almeida. Vous ne pouviez vous décider à affaiblir Almaraz, qui était une position propre à secourir Badajoz, en recevant l'initiative de l'ennemi, qu'autant que vous ayez été décidé à marcher sur Almeida, et en position de le faire, et de menacer réellement Lisbonne. Mais faire un mouvement d'Almaraz sur Salamanque, pour rester à Salamanque sans rien faire depuis le 6 jusqu'au 28, c'était effectivement annuler toute l'armée à l'ouverture de la campagne; c'était vouloir tout perdre, sans qu'on puisse en saisir le motif.

„Le 24, vous avez dû être instruit que le 16 lord Wellington avait cerné Badajoz; cependant le 24 vous n'aviez pas encore bougé, et l'on voit, dans les relations de l'armée anglaise, que lord Wellington remarque bien, jour par jour, qu'aucun mouvement ne se fait à Salamanque; n'était-il pas naturel alors, puisque vous étiez instruit que Badajoz était cerné depuis huit jours, et que le feu était à la maison, que vous vous portassiez à grandes marches sur Almaraz pour appuyer la division Foy? Vous pouviez arriver le 10 avril à Badajoz, et vous auriez trouvé l'armée anglaise fatiguée du siége, et dans la situation la plus désirable pour lui livrer bataille. Cependant, aussitôt que l'Empereur apprit la manière étrange dont vous considériez les choses, il me chargea de vous écrire le 12 mars, et je vous renvoyai votre aide de camp, qui est arrivé le 25. Mes instructions étaient précises. Nous apprenons que le 28 vous étiez parti pour Rodrigo, avec quinze jours de vivres, et que le 30 vous étiez devant cette place. Si vous vous portez de là au pont d'Almaraz, vous pouvez encore arriver à temps pour sauver Badajoz, qui, si elle est bien défendue, peut résister cinq à six semaines. Vous n'aurez pas longtemps ajouté foi au débarquement des Anglais à la Corogne.

„Toutefois, d'un moment à l'autre l'Empereur peut partir pour la Pologne; il ne peut que vous recommander de seconder le roi, et de faire de vous-même, par attachement pour sa personne et la gloire de ses armes,

tout ce qu'il vous sera possible pour empêcher que quarante mille Anglais ne gâtent toutes les affaires d'Espagne; ce qui serait infaillible si les commandants des différents corps ne sont pas animés de ce zèle pour la gloire et de ce patriotisme qui seuls vainquent les obstacles et empêchent de sacrifier jamais à son humeur et à des passions quelconques l'intérêt public.

„Au retour de Pologne Sa Majesté ira en Espagne. Elle espère n'avoir plus que des éloges à vous donner à ce que vous aurez fait, et que vous aurez de nouveau bien mérité dans son estime.

LE MARÉCHAL MARMONT AU ROI JOSEPH.

„Fuenteguinaldo, le 21 avril 1812.

„Sire, Votre Majesté désire connaître si les pays que l'armée occupe peuvent suffire à ses moyens de subsistance. Je ne puis mieux répondre à cela qu'en assurant à Votre Majesté que l'on ne vit dans les cantonnements qu'au moyen des plus grands actes de violence, que partout la force seule peut donner les moyens journaliers de subsistance.

„La force, étant nécessaire pour assurer la subsistance, ne peut être mise en usage pour former des magasins, et, par conséquent, il n'en existe nulle part.

„La subsistance des troupes à Valladolid et dans toutes les villes est toujours dans l'état le plus critique. — On ne peut plus faire rien qu'au moyen d'achats, et cette dépense est tellement en disproportion avec les ressources en argent dont on peut disposer, qu'après avoir épuisé le peu d'argent de la solde qui est arrivée de France, il y a de quoi être effrayé de l'avenir jusqu'à la récolte.

„L'Empereur vient d'ordonner au général Dorsenne d'envoyer de la province d'Aranda huit mille quintaux de froment; mais le général Dorsenne, qui craignait que je n'envoyasse chercher du grain dans cette province, a fait tout enlever et conduire à Burgos. Je compte donc peu sur cette ressource et cependant les événements les

plus graves, les plus désastreux, les plus calamiteux, peuvent être le résultat de cette pénurie.

„D'après les documents de l'administration, les produits du territoire qu'occupe l'armée de Portugal ne sont évalués qu'à un peu plus de moitié des produits du pays qu'occupe l'armée du Nord, en supposant même que le septième gouvernement, dont les produits sont réduits presqu'à rien par la perte de Rodrigo, fût intact; et cependant l'armée du Nord n'est guère que les trois cinquièmes de l'armée de Portugal.

„J'ignore quels motifs ont pu déterminer l'Empereur à un arrangement qui refuse tout à ceux qui ont le plus souffert et qui ont à combattre, tandis qu'il prodigue tout à d'autres, qui, par la nature de leurs fonctions et par leur placement, ne sont destinés qu'à un rôle secondaire.

„Votre Majesté, d'après cela, peut juger que l'armée de Portugal, dans un territoire dévasté par l'armée du Nord qui l'a précédée, qui n'a qu'un territoire insuffisant et sans proportion avec ses besoins, n'a des ressources ni suffisamment en blés ni suffisamment en argent; que, n'ayant point d'argent, elle ne peut faire venir du blé des autres provinces, et, qu'eût-elle des magasins, n'ayant pas de moyens de transport, elle ne pourrait se faire suivre par des approvisionnements en cas de mouvement.

„On peut cependant compter que, selon l'usage établi à l'armée de Portugal, les soldats ont une réserve de quinze jours de vivres qu'ils portent dans leurs sacs. Mais cet approvisionnement vient d'être consommé pendant le mouvement que je viens d'exécuter, et il faudra du temps et de nouveaux efforts pour pouvoir le reformer.

„Votre Majesté désire connaître où en est la solde de l'armée. Les six premières divisions sont alignées au mois de juin 1811, et il leur est dû dix mois de solde; la septième au mois de septembre, ainsi il lui est dû huit mois; la huitième division au mois d'octobre 1810, ainsi il lui est dû dix-huit mois. Ce seul exposé suffit pour faire connaître à Votre Majesté dans quelle misère est l'armée.

LE GÉNÉRAL DORSENNE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Vitoria, le 21 avril 1812.

„Mon cher maréchal, je ne reçois qu'aujourd'hui la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire de la *Caritas* le 6 février.

„Je dois lui répéter ce que je lui ai déjà annoncé le 11 de ce mois, qu'il m'est impossible d'envoyer à Valladolid une de mes divisions comme elle le désire, que les troupes qui me sont annoncées depuis deux mois ne sont pas arrivées, et que, partout où mes garnisons sont établies, elles n'y sont que trop faiblement.

„Je vais redoubler d'efforts, monsieur le maréchal, pour vous renvoyer vos deux régiments de marche qui gardent encore les communications d'Irun à Vitoria, et je m'estimerai heureux de pouvoir y réussir.“

LE ROI JOSEPH AU MARÉCHAL MARMONT.

„Madrid, le 1. mai 1812.

„Monsieur le maréchal, j'ai reçu en même temps vos lettres des 16 et 21 avril. Le mouvement que vous avez fait n'ayant pas eu l'effet qu'on espérait, et ne pouvant pas rendre toute votre armée disponible en ordonnant au général Dorsenne de remplacer vos troupes en Castille, j'approuve fort la proposition que vous faites de vous rendre avec quatre divisions dans la vallée du Tage pour opérer, par l'Estramadure, en faveur de l'Andalousie. Je vous engage à hâter ce mouvement le plus que vous pourrez.

„M. le maréchal Jourdan vous écrit en détail sur les moyens que l'on peut tirer de Madrid et mettre à la disposition des troupes qui doivent agir dans l'Estramadure pour se porter au secours de l'Andalousie.

„Je fais écrire au général Dorsenne, mais je ne pense pas qu'il envoie aucunes troupes pour remplacer les vôtres.

„Je reçois l'avis qu'un régiment de l'armée d'Aragon est arrivé à Cuença pour assurer la communication avec Madrid. L'arrivée de ce régiment donne la possibilité de

faire occuper par les troupes de l'armée du Centre les postes et forts sur le Tage, et de rendre ainsi disponible la division Foy. Une brigade de cavalerie de l'armée du Centre reçoit l'ordre de se porter dans la vallée du Tage, où elle sera à vos ordres. Je n'ai point encore avis du départ de Valence de la division que j'ai demandée; elle sera aussi employée à secourir l'armée du Midi."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Salamanque, le 2 mai 1812.

„Monseigneur, je reçois la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire le 16 avril. *Il est dur d'être accablé des reproches les plus amers* sans les avoir *mérités.* Vos instructions du 18 et du 21 février sont *rédigées d'une manière si impérative, qu'elles suffiraient* pour faire *condamner* devant un *tribunal un général qui* ne s'y serait pas *conformé.* Elles consacraient formellement le cas où l'ennemi serait en possession *de l'initiative; elles disaient même: „Si lord Wellington marche „avec toutes ses troupes sur Badajoz, laissez-le aller, „rassemblez votre armée, et il reviendra bien vite."* C'est précisément ce que j'ai fait: toutes les raisons qui établissent que les divisions auraient dû rester sur le Tage, je les ai senties, et elles sont toutes consignées dans les lettres que je vous ai écrites: c'est donc par pure obéissance que je les ai rappelées.

„Je ne puis donc être responsable du mauvais effet qui en est résulté. J'ai mis mes troupes en mouvement pour Rodrigo aussitôt que j'ai pu avoir des subsistances pour exécuter cette opération. J'ignore par quelle magie on aurait pu la commencer plus tôt sans laisser hommes et chevaux sur la route.

„Ayant une fois renoncé à la marche sur le Tage, je ne pouvais y revenir brusquement, attendu qu'au même instant j'avais rappelé les officiers que j'avais envoyés à Madrid avec des fonds pour presser l'envoi des subsistances sur Almaraz, et qu'alors tous les envois avaient complétement cessé. Avec quinze jours de vivres, j'au-

rais passé le Tage; mais comment subsister ensuite avec les moyens du pays compris entre le Tage et la Guadiana, le désert le plus affreux qui existe, et en présence de l'ennemi? La destruction de l'armée en aurait été la conséquence nécessaire. Il n'y avait que des envois prompts de Madrid qui pussent pourvoir aux besoins de l'armée, et je ne pouvais y compter, car je n'ai trouvé dans cette ville ni secours, ni force, ni volonté. A l'époque où nous sommes, on ne peut pas faire un mouvement sur cette frontière sans l'avoir préparé un mois d'avance, et, après que ce mouvement a été exécuté, l'armée est incapable pendant longtemps de se mouvoir de nouveau. Je crois l'avoir dit plus d'une fois, l'Empereur n'a point d'armée ici; car, quoiqu'il ait de braves soldats, ils ne peuvent ni se mouvoir ni se tenir réunis, faute de moyens de transport et de magasins. Vous me dites que j'ai annulé l'armée au commencement de la campagne; ce qui annule l'armée, c'est l'absence totale de moyens et le refus que l'Empereur a toujours fait de lui en accorder, tandis qu'il est assez connu que l'ennemi en a surabondance. On ne peut former des magasins qu'avec de l'argent, et l'Empereur n'a jamais voulu en donner. On nous a même enlevé les moyens de transport qui nous avaient été accordés, au moment où ils nous étaient le plus nécessaires. Permettez-moi de le dire: il n'y a peut-être pas d'exemple qu'une armée ait été laissée dans un pareil abandon; peut-être même suis-je autorisé à dire que, sans ma sollicitude et mes soins de tous les instants, il serait déjà arrivé de grands malheurs. L'Empereur voit toujours, dans son armée de Portugal, une armée nombreuse, une armée reposée et disponible; mais il oublie que quatorze à quinze mille hommes sont indispensables pour l'occupation du pays, ce qui réduit d'autant la force pour combattre; que, comme nulle part un ordre, une simple lettre, ne peuvent être portés que par cent cinquante ou deux cents hommes, et qu'on n'obtient pas une seule ration sans l'action immédiate d'une force imposante, la totalité des troupes se trouve continuellement en mouvement, et elles se fatiguent réellement plus qu'elles ne le feraient en

campagne, quoiqu'elles paraissent tranquilles dans leurs cantonnements. Il n'y a jamais eu dans ma conduite ni tâtonnement ni fluctuation, mais bien le sentiment de la faiblesse de mes moyens jusqu'à la récolte, et la conviction de la nécessité de se contenter de chercher à arrêter l'ennemi dans ses opérations, ne pouvant le maîtriser. Je le répète, jusqu'à la récolte, il n'y a que de l'argent qui puisse rendre à l'armée quelque mobilité. Il semblerait que Sa Majesté ignore la situation présente de l'Espagne, celle de son armée de Portugal, le nombre et les forces toujours croissantes des guérillas, et les difficultés épouvantables que présente ici le plus léger mouvement exécuté en corps d'armée. Je supplie Votre Altesse de m'expliquer pourquoi, dans un pareil ordre de choses, les ordres sont si précis et si impératifs, si ce n'est pour qu'on les suive. En faisant ce que l'Empereur trouve aujourd'hui que j'aurais dû faire, il est possible que je n'eusse pas réussi à sauver Badajoz. Dans ce cas, de quel poids ne seraient pas contre moi les reproches de l'Empereur et quelle responsabilité n'aurais-je pas encourue? Ce n'est pas que je redoute la responsabilité, je me sens au contraire toute la force de la supporter; mais il faut qu'après m'avoir donné des moyens proportionnés aux besoins de l'armée on me laisse quelque latitude dans le mode de leur emploi.

„L'Empereur me compte, comme étant destinées à combattre l'armée anglaise, deux divisions de l'armée du Nord, sa cavalerie et une partie de son artillerie. J'ai demandé il y a six à sept semaines au général Dorsenne de faire relever dans quelques postes les troupes que je me proposais de conduire en Portugal. Non-seulement il n'a relevé aucun de mes postes, mais même il ne m'a pas encore envoyé deux des trois régiments de marche qu'il avait à moi; il m'a, de plus, déclaré qu'il lui était absolument impossible de me promettre aucun secours pour l'avenir. Ainsi, si l'armée marche aux Anglais, il faut, pour qu'elle soit en situation de combattre, qu'elle évacue tout le pays et porte la confusion à son comble, et, si elle ne prend pas cette mesure, elle se trouve

très-inférieure en nombre. D'après cela, Sa Majesté peut apprécier ma position.

„Je ne pense pas que personne ait plus de patriotisme que moi, plus d'attachement pour l'Empereur et mette à un plus haut prix la gloire de ses armes. Ainsi donc Sa Majesté peut être assurée du zèle avec lequel je seconderai le roi d'Espagne. Mais je prends acte ici que je ne puis être responsable de ses dispositions, et l'Empereur trouvera sans doute juste ma réserve lorsqu'il calculera les conséquences qui peuvent résulter de la disposition que vient de prendre le roi pour conduire trois divisions de l'armée de Portugal sur Séville par la Manche."

LE ROI JOSEPH AU MARÉCHAL MARMONT.

„Madrid, le 4 mai 1812.

„Monsieur le maréchal, j'ai sous les yeux votre lettre du 27 avril à M. le maréchal Jourdan, et je reçois en même temps celle du major général du 16, qui me donne connaissance des lettres qu'il vous a adressées le 12 mars et le 16 avril. Je sais par un aide de camp du duc de Dalmatie que ce maréchal était le 27 avril à Séville, et qu'il avait réuni une grande partie de ses forces, conservant toutefois le blocus de l'île de Léon, Grenade, Malaga, etc., et ayant sa droite à Anduxera et sa gauche à l'île de Léon. Il n'avait pas encore reçu l'avis des dispositions de l'Empereur qui me confient le commandement de ses armées. Le maréchal Suchet n'avait pas envoyé la division que je lui avais fait demander.

„Dans cet état de choses, je ne pense pas qu'il y ait autre chose à faire aujourd'hui que ce qu'il eût été à désirer que l'on eût fait avant la reddition de Badajoz. Je pense que les instructions de l'Empereur du 12 mars sont encore applicables, et qu'il faut faire, pour la conservation de l'Andalousie, ce qu'elles prescrivaient pour Badajoz.

„Il est de fait que l'ennemi n'a fait aucune démonstration sur Lugar-Nuevo, et je crois que lord Wellington est effectivement en Portugal avec quatre ou cinq divi-

sions, comme vous le pensez vous-même. Dans cette hypothèse, monsieur le maréchal, vous devez le contenir et l'occuper assez par des démonstrations et des mouvements offensifs sur l'Aguada pour l'empêcher de se porter en Andalousie. Dans le cas où il ne serait plus devant vous et qu'il porterait ses divisions sur la rive gauche du Tage, vous vous porteriez à votre tour dans la vallée du Tage, afin de passer ce fleuve à Almaraz, et marcher, avec toutes les forces disponibles, au secours de l'Andalousie.

„On continue à envoyer des subsistances à Lugar-Nuevo; mais vous connaissez leur rareté. N'oubliez pas que le blé que vous devez faire prendre à Ségovie, si votre mouvement se fait bientôt sur Lugar-Nuevo, est destiné à l'approvisionnement des forts de Miravete, et qu'il ne pourrait pas être remplacé jusqu'à la récolte.“

LE ROI JOSEPH AU MARÉCHAL MARMONT.

„Madrid, le 7 mai 1812.

„Monsieur le duc, j'ai reçu votre lettre du 3 mai par laquelle vous me prévenez que lord Wellington se trouve avec cinq divisions sur la Coa.

„Je donne ordre au duc de Dalmatie de détacher le général Drouet avec le tiers de l'armée du Midi; sa tâche sera d'observer les mouvements du corps du général Hill, de l'arrêter sur la rive gauche du Tage, et de passer ce fleuve à Almaraz si les troupes anglaises passaient sur la rive droite; il se tiendra en communication avec le général chargé de défendre Almaraz, Talavera, etc.

„J'ai chargé le général d'Armagnac de ce commandement. Il fera occuper les forts du Tage et rendra ainsi disponible la division Foy. Je dois toutefois vous faire observer, monsieur le maréchal, que les forces que commande le général d'Armagnac se réduisent à trois bataillons et à six cents chevaux. Vous pouvez apprécier le genre de résistance qu'il peut opposer à l'ennemi, s'il était attaqué, chose qui n'est pas impossible. Si l'ennemi n'est pas en état d'entreprendre une opération générale avant la récolte, il pourrait profiter de ce temps

pour se porter rapidement par Placencia sur Lugar-Nuevo, l'enlever, occuper ce point, s'y fortifier et couper ainsi toute communication avec nos armées. Il pourrait alors se livrer aux opérations de la campagne prochaine avec beaucoup de facilité, soit qu'il se portât au Nord ou au Midi. Vous devez donc donner ordre au général Foy de faire observer constamment la communication de Placencia et de se tenir toujours en mesure de couvrir les forts du Tage, dont vous devez mieux sentir que personne l'importance, à moins que les mouvements de l'ennemi ne soient totalement prononcés et que vous n'ayez plus aucun doute sur leur objet. Je n'ai pas besoin de vous répéter que les blés et biscuits de Ségovie sont destinés à l'approvisionnement des forts du Tage. Je les fais enlever; ainsi vous n'avez pas besoin de vous en occuper.

„J'écris et je fais écrire de nouveau au général Dorsenne pour qu'il exécute les dispositions prescrites par les ordres de l'Empereur dans le cas où vous seriez attaqué. Mettez-vous aussi en communication avec lui sur cet article."

LE GÉNÉRAL CAFFARELLI AU MARÉCHAL MARMONT.

„Vitoria, le 15 mai 1812.

„Monsieur le maréchal, le courrier arrive, et j'aprends que M. Grandsigne, colonel, chargé des dépêches de Votre Excellence, a été attaqué entre Celada et Burgos. Son escorte, forte de cent vingt hommes d'infanterie et cinquante hussards, s'est trouvée entourée par toute la bande du curé, au nombre de seize cents hommes; elle s'est vaillamment défendue. M. Grandsigne, laissé pour mort au milieu d'une charge, a été dépouillé en un instant, on l'a transporte à Celada où il a expiré le 10, lendemain de l'affaire. Tous les paquets dont il était chargé et l'estafette sont perdus; la malle a été sauvée. Nous avons perdu deux officiers, vingt-quatre hussards et deux soldats du 123e régiment tués, et trente-sept chevaux. Le capitaine d'infanterie a si bien manœuvré et a fait

si bonne contenance, qu'il a rallié les hussards et est entré à Celada sans être entamé.

„Il se trouve dans les environs de Burgos plus de dix mille brigands, je n'ai de disponibles que seize cents hommes et quatre cents chevaux, que j'envoie manœuvrer sur les flancs de la route pour rouvrir les communications et éloigner les bandes.

„Je trouve toutes les troupes dispersées. J'attends le général Vandermaesen et le général Palombini, et j'ignore où ils sont. Je pense cependant que le premier rentrera bientôt.

„J'ai dû retenir le 13 le convoi de fonds et arrêter le régiment de marche, ils auraient été trop compromis. — Le 15, le convoi de fonds est en marche; il arrive dans trois jours. Je le ferai partir lorsqu'il y aura sûreté, et que j'aurai assez de monde pour l'escorter; mais je prie Votre Excellence d'envoyer au-devant d'eux j'usqu'à Villa-Rodrigo. J'aurai soin de l'en prévenir."

LE GÉNÉRAL CAFFARELLI AU MARÉCHAL MARMONT.

„Vitoria, le 20 mai 1812.

„Monsieur le maréchal, j'ai été indirectement informé que, lors de la dernière prise de Gijon par le général Bonnet, ce général y avait saisi des papiers très-importants et notamment des plans par l'Angleterre, contenant les opérations de cette campagne, et celles que l'armée anglaise devait faire contre l'arrondissement de l'armée du Nord.

„Dans ce moment, toutes les bandes sont en mouvement, et je ne puis concevoir quel est le but de toutes les marches et contre-marches qu'elles opèrent.

„Les communications sont pour ainsi dire interrompues, et Votre Excellence sait que je n'ai point de troupes disponibles. Les papiers que le général Bonnet avait saisis furent envoyés par duplicata à M. le général Dorsenne; mais celui-ci ne les a pas reçus, ou bien il est parti sans me les remettre et même sans m'en parler. Il est vrai qu'il était extrêmement malade et peu en état de s'occuper de choses sérieuses.

„Je dois penser que Votre Excellence a connaissance de ces papiers, et je la prie instamment de vouloir bien m'en envoyer une copie chiffrée par duplicata.

„J'ai une si grande étendue de côtes à garder et si peu de moyens pour empêcher un débarquement, que je suis forcé de prendre toutes les précautions possibles pour me mettre à l'abri d'un événement.“

LE ROI JOSEPH AU MARÉCHAL MARMONT.

„Madrid, le 23 mai 1812.

„Monsieur le maréchal, votre aide de camp m'a remis ce matin vos lettres des 18 et 20 mai, et M. le maréchal Jourdan m'a communiqué votre lettre du 19 de ce mois.

„J'ai envoyé à Talavera le général d'Armagnac dans un moment où vous m'annonciez que toute l'armée anglaise s'était portée au nord du Tage, et vous me préveniez que vous seriez sans doute obligé de rappeler la division Foy pour la réunir au gros de l'armée, et il ne s'agissait donc pas alors de faire relever la garnison des forts; mais il fallait encore des troupes pour appuyer ces garnisons et un général pour les commander. J'ai donc envoyé le général d'Armagnac avec trois bataillons, deux régiments de cavalerie, des sapeurs, des canonniers, des officiers d'état-major et des administrateurs.

„J'ai envoyé deux convois de subsistances dans la vallée du Tage, avec les chevaux d'artillerie de ma garde. J'ai épuisé les magasins de Madrid; le départ de ces convois a fait hausser considérablement le prix du blé dans ma capitale, et j'ai la douleur d'apprendre tous les jours qu'un grand nombre d'individus meurent de faim dans les rues. J'ai donc dû mettre une grande importance à la conservation de ces denrées, et je les ai mises sous la surveillance du général qui était destiné à rester dans la vallée du Tage, et non pas sous la surveillance du général Foy, qui pouvait d'un instant à l'autre recevoir de vous l'ordre de se porter partout ailleurs. Ces subsistances ont toujours été destinées à la nourriture des troupes qui seraient appelées à opérer en Estramadure,

et non à nourrir la garnison de Talavera. Si M. le général d'Aultarme a écrit le contraire à M. le général d'Armagnac, il a eu très-grand tort, et, si M. le général d'Armagnac a destiné une partie des convois à cet usage, il est très-répréhensible. Je vais me faire rendre compte de ce qui a été fait à cet égard. Mais M. le général d'Armagnac, M. le général Foy, et vous, monsieur le maréchal, vous auriez dû connaître mes intentions sur la destination de ces convois par les lettres de M. le maréchal Jourdan, qui ne laissent aucun doute à ce sujet, et on n'aurait pas dû s'arrêter à une lettre du général d'Aultarme, écrite trop légèrement.

„Le premier convoi à été déchargé à Talavera, non pas pour nourrir la garnison de cette place, mais pour faire revenir plus promptement à Madrid les moyens de transport, afin de faire partir sans délai un second convoi. Je n'ai pas cru qu'il fût absolument impossible de faire porter peu à peu les subsistances de Talavera à Lugar-Nuevo. L'essentiel était d'en envoyer promptement.

„M. le général d'Armagnac et le général Foy ne se sont pas entendus. J'ai donc dû prendre un parti; il fallait donner l'administration a l'un ou à l'autre; il m'a paru plus raisonnable de la confier à celui des deux qui est destiné à rester constamment dans la vallée du Tage et à garder les forts qu'à celui qui, d'un instant à l'autre, pouvait recevoir une nouvelle destination. Vous dites à cela que, si le général d'Armagnac est chargé de l'administration, la division Foy mourra de faim; M. le général d'Armagnac en dit autant du général Foy. Je n'ai dû croire ni l'un ni l'autre, et j'ai dû faire ce qui m'a paru le plus convenable, surtout ayant la ferme volonté d'exiger de M. le général d'Armagnac qu'il remplisse mes intentions à l'égard de la division Foy. Je n'ai jamais pensé que cet arrangement pût faire retirer de la vallée du Tage la division Foy, tant que sa présence y sera nécessaire, comme vous semblez le supposer dans vos lettres.

„Cependant, monsieur le maréchal, si vous pensez que cette disposition peut contrarier vos opérations, je rappellerai le général d'Armagnac à Tolède avec l'infan-

terie de l'armée du Centre, et nous continuerons à faire garder les forts par vos troupes; cela me convient d'autant plus, que, n'ayant aucun secours à attendre du maréchal Suchet, qui ne peut même faire occuper la province de Cuença, je n'ai pas des troupes pour couvrir Madrid et faire ramasser, à l'époque de la récolte, les grains des provinces environnantes; mais, si vous persistez à croire que la présence des troupes du général d'Armagnac est nécessaire dans la vallée du Tage, ce général restera gouverneur de l'arrondissement de Talavera; faites-moi donc promptement connaître votre opinion.

„M. le maréchal Jourdan vous a prévenu que j'ai donné à M. le général Treillard le commandement de la cavalerie de l'armée du Centre, qui est dans la vallée du Tage. Si vous opérez en Estramadure, ce général sera sous vos ordres; mais, si les circonstances vous rappellent dans le Nord, le général Treillard ne suivra pas votre mouvement; vous avez aussi été prévenu qu'à votre arrivée dans la vallée du Tage le général d'Armagnac doit prendre vos ordres.

„Au surplus, cette lettre est peut-être inutile dans le moment actuel; car, si l'ennemi s'est emparé des forts du pont du Tage, je devrai faire d'autres dispositions; mais j'ai voulu entrer dans tous ces détails pour vous prouver que, bien loin d'avoir voulu entraver vos opérations, j'ai fait pour votre armée plus que je ne pouvais faire.

„Je pense, monsieur le maréchal, qu'au premier avis du général Foy vous aurez fait soutenir sa division par la division Clausel, et que vous vous serez porté vous-même dans la vallée du Tage, à moins que vous n'ayez la certitude que le gros de l'armée est devant vous. Je n'ai point reçu de nouvelles du général Foy depuis ses trois lettres du 19, dont M. le maréchal Jourdan vous a envoyé des copies.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU ROI JOSEPH.

„Salamanque, le 24 mai 1812.

„Sire, je reçois la lettre du 17 et du 18 de ce mois; Sire, Votre Majesté avait daigné m'ordonner, *il y a six*

mois, époque à laquelle j'ai quitté la vallée du Tage, de former un grand dépôt de vivres à Lugar-Nuevo. Je n'aurais pas été dans l'obligation d'envoyer des troupes dans la province de Ségovie pour y réunir des vivres, pour les mettre *en état de passer dans la vallée du Tage.* Ainsi ce qu'il peut y avoir d'irrégulier dans cette disposition est plus que légitimé par *l'urgence de nos besoins.*

„La conduite du colonel du 50e régiment est condamnable pour avoir demandé des rations plus fortes que celles qui sont déterminées, et je le punirai en conséquence; *mais, certes, il ne l'est pas pour avoir employé les moyens de rigueur*, attendu que ce sont les seuls qui donnent des résultats, et qu'il serait méprisable et coupable envers l'Empereur et l'armée s'il n'avait pas pris les moyens nécessaires *pour réunir promptement les approvisionnements* que je lui ai fait donner l'ordre *de former;* il n'a eu et ne peut avoir, non plus que moi, l'intention *de manquer* à Votre Majesté, *et j'ai* donné assez de preuves *du respect que je lui porte* pour que toute justification à cet égard soit superflue; mais il y a un premier devoir à remplir, c'est celui qui se rattache immédiatement à nos succès et à l'honneur des armes de l'Empereur.

„*Votre Majesté est la maîtresse de faire, relativement à moi*, la demande qui lui conviendra; je n'ai rien fait que ne me commandassent ma conscience, mes lumières et mon amour du bien public; ainsi rien ne saurait *m'intimider.*

„*Votre Majesté trouve* que les moyens que l'on emploie sont tout au plus *tolérables dans un päys nouvellement conquis*; mais je ne sais pas dans quelle catégorie on pense placer l'Espagne et si elle connaît *des localités où l'on a pu obtenir quelque chose sans les baïonnettes.*"

LE ROI JOSEPH AU MARÉCHAL MARMONT.

„Madrid, le 28 mai 1812.

„Monsieur le maréchal, j'ai reçu votre lettre du 26 de ce mois, datée de Fontiveros. Je vous ai prévenu, par

ma lettre du 7 de ce mois, des ordres que j'avais donnés le même jour au duc de Dalmatie pour former le corps du comte d'Erlon du tiers de l'armée du Midi, en le chargeant d'observer sur la Guadiana le corps du général Hill, de l'y contenir, de le suivre, et même de passer le Tage si le général Hill passait sur la rive droite.

„J'ai réitéré, le 26 de ce mois, et je renouvelle aujourd'hui ces mêmes ordres, qui sont parfaitement applicables aux circonstances dont vous me faites part et qu'ils avaient prévues. — J'espère qu'ils auront été exécutés ou qu'ils le seront du moins assez à temps pour seconder vos mouvements. Si le corps du général d'Erlon, par une suite de ces dispositions, arrive sur la rive droite du Tage, il couvrira Medina, ou se portera, suivant la marche de l'ennemi, sur le flanc de l'armée anglaise pour agir de concert avec vous. Mais, tant qu'il ne sera pas à portée de remplir l'un ou l'autre de ces deux objets, il m'est impossible de vous donner la cavalerie de l'armée du Centre, qui se trouve dans la vallée du Tage, où il ne resterait plus que trois bataillons si elle la quittait. — Madrid ne serait pas à l'abri d'un coup de main. Le général Treillard, qui commande actuellement dans cette vallée, a l'ordre de se mettre en communication avec le général Drouet, de tenir et d'approvisionner les forts de Miravete, s'ils ne sont pas tombés au pouvoir de l'ennemi, comme on peut s'en flatter encore, afin d'assurer cette communication, de voir s'il est possible d'établir un pont volant à Almaraz avec ce qui peut être resté de celui que l'ennemi a brûlé, s'il n'a pas pu le détruire entièrement; enfin, de faciliter, autant que possible, les moyens de passer le Tage au pont de l'Arzobispo, ou au moins de prévenir le général Drouet de l'état où est ce passage. Tel est le résumé des ordres que j'ai donnés. Vous voyez qu'ils tendent tous à vous dégager le plus possible, soit en retenant sur la rive gauche du Tage le corps du général Hill, soit en vous donnant l'appui du général Drouet, si lord Wellington appelait à lui le général Hill; et ainsi, dans l'un ou l'autre cas, à vous donner les moyens de combattre avec avantage l'ennemi, si, comme tout semble

l'annoncer, il se portait définitivement sur vous. Je n'ajouterai plus qu'un mot. Il vous est facile, monsieur le maréchal, de juger que, tant que le général Drouet ne sera pas sur le Tage, Madrid est entièrement à découvert, malgré le petit corps que je laisse dans cette vallée. Ainsi vous ne devez retirer et rappeler à vous qu'avec beaucoup de ménagements la division Foy. Je n'ai pas besoin d'insister sur ce point: vous devez sentir de quelle importance il est."

LE MARÉCHAL JOURDAN AU MARÉCHAL MARMONT.

„Madrid, le 28 mai 1812.

„Monsieur le maréchal, le roi vient de recevoir votre lettre du 26. Sa Majesté envoie derechef au duc de Dalmatie l'ordre de renforcer le plus possible le corps du comte d'Erlon, afin de mettre ce général en état de battre le corps du général Hill s'il reste sur la Guadiana, et lui rendre l'ordre de faire marcher le corps du comte d'Erlon sur Miravete si lord Wellington rappelle le général Hill à lui. Le comte d'Erlon pourra vraisemblablement passer le Tage au pont de l'Arzobispo. Ce passage est difficile pour l'artillerie; mais je ne le crois pas impraticable. Si le corps du comte d'Erlon arrive sur la rive droite du Tage, il sera destiné à couvrir Madrid et à se porter sur le flanc de l'armée anglaise, suivant les circonstances. Jusqu'à l'arrivée de ce corps, le roi ne peut pas vous donner la cavalerie que vous demandez, puisque cette cavalerie, qui consiste en huit cents chevaux, est destinée, avec trois bataillons, à garder la vallée du Tage. Ce sont les seules troupes que le roi ait disponibles, et il ne peut pas les éloigner sans s'exposer à avoir sa capitale insultée. Le roi prescrit au général Treillard, qui commande les troupes de l'armée du Centre dans la vallée du Tage, de tâcher de correspondre avec le comte d'Erlon. Il désire que le général Foy corresponde avec ce général aussi longtemps que le permettra la position de sa division."

LE ROI JOSEPH AU MARÉCHAL MARMONT.

„Madrid, le 3 juin 1812.

„Monsieur le maréchal, vous avez déjà été instruit, par M. le prince de Neufchâtel, que l'Empereur avait jugé à propos de me confier le commandement de ses armées dans la Péninsule. M. le prince de Neufchâtel, en partant pour le nord de l'Europe, me prévient, le 4 mai, que le ministre de la guerre est chargé de recevoir à Paris la correspondance des armées d'Espagne et de Portugal.

„L'Empereur est parti de Paris le 9. Au moment de son départ, Sa Majesté a chargé son ministre de la guerre de me faire connaître ses intentions.

„M. le duc de Feltre m'écrit que l'Empereur n'avait pas cru devoir me lier par des instructions impératives; qu'en général conserver les conquêtes faites, s'occuper particulièrement du Nord, afin de maintenir les communications avec la France; attendre, dans cette attitude imposante, le moment de prendre l'offensive contre les Anglais, étaient les vues de l'Empereur et le but qu'on devait se proposer dans la conduite de la guerre en Espagne. J'ai besoin que vous mettiez autant d'empressement à me seconder que je mettrai de zèle à remplir la tâche qui m'est imposée.

„Vous devez, monsieur le duc, multiplier vos rapports avec moi, établir vos communications avec Madrid, pour qu'ils puissent me parvenir promptement, et que je puisse également vous transmettre mes ordres. Il faut que je connaisse toujours la situation de l'armée que vous commandez, l'emplacement de vos troupes, les forces et les mouvements de l'ennemi que vous avez devant vous et l'état politique des provinces que vous occupez.

„Je recevrai avec plaisir votre opinion sur ce que vous croirez convenable de faire; je la provoque même dans la persuasion où je suis que votre expérience peut m'être utile; mais, quand vous recevrez un ordre de moi, vous devrez l'exécuter sur-le-champ, sans quoi vous resterez responsable des événements.

„Vous donnerez l'ordre aux intendances de me rendre compte de l'administration des provinces, comprises dans l'étendue de votre commandement. Vous prescrirez aussi à l'ordonnateur en chef de l'armée de me rendre également compte de l'administration militaire. Ils m'adresseront d'abord un rapport sur la situation de l'administration, et ensuite ils m'enverront les mêmes rapports qu'ils font passer au ministre de la guerre à Paris.

„Veuillez, monsieur le maréchal, faire annoncer à l'armée que vous commandez, par la voie de l'ordre du jour, que l'Empereur m'a confié le commandement de ses armées dans la Péninsule, et nommé le maréchal de l'Empire Jourdan chef de l'état-major général. Vous ordonnerez aux gouverneurs et commandants des provinces, places et arrondissements, d'adresser à mon état-major les rapports qu'ils étaient dans l'usage d'adresser au prince de Neufchâtel, et à votre chef d'état-major d'y faire passer copie de tous les ordres du jour."

LE ROI JOSEPH AU GÉNÉRAL CAFFARELLI.

„Madrid, le 3 Juin 1812.

„Monsieur le comte, M. le duc de Raguse m'a prévenu depuis longtemps que, conformément aux instructions données par le prince major général, le général en chef de l'armée du Nord doit faire soutenir l'armée de Portugal par la cavalerie, son artillerie et deux divisions d'infanterie, si l'armée anglaise marche sur cette armée. M. le maréchal Jourdan a donc écrit par mon ordre, le 18 mai, à M. le comte Dorsenne de se tenir prêt à aider le duc de Raguse de toutes les troupes dont il pourrait disposer, et d'envoyer ces troupes au duc de Raguse à sa première demande. Il paraît que nous touchons au moment où ces dispositions doivent recevoir leur exécution. Tout annonce que l'armée anglaise va prendre l'offensive sur celle de Portugal. N'ayant reçu de vous ni de votre prédécesseur aucun état de situation de l'armée du Nord, il m'est impossible de déterminer quelles sont les troupes que vous pouvez envoyer au secours de l'armée de Portugal; mais je vous donne l'ordre de réunir

toutes celles que vous pourrez placer en échelon entre Burgos et Valladolid, et de prescrire au général qui en aura le commandement d'aller joindre le maréchal duc de Raguse au premier ordre de ce maréchal. Vous sentez, monsieur le général, que, si l'armée de Portugal perdait une bataille, les armées françaises en Espagne seraient compromises; ainsi vous devez vous disposer à l'aider avec toutes les troupes dont vous pouvez disposer. Vous laisserez sur les points principaux de la communication les troupes nécessaires pour les garder, et vous négligerez momentanément l'intérieur des provinces."

LE MARÉCHAL JOURDAN AU MARÉCHAL MARMONT.

„Madrid, le 3 juin 1812.

„Monsieur le maréchal, j'ai reçu dans la nuit votre lettre du 29 du mois, et je me suis empressé de la mettre sous les yeux du roi. Sa Majesté me charge de vous adresser copie de la lettre qu'elle vient d'envoyer à M. le général comte Caffarelli; pour plus grande sûreté envoyez-lui une copie, et pressez-le d'exécuter les ordres du roi.

„Sa Majesté a demandé une division au général Suchet, mais elle n'a encore aucun avis de sa marche. Elle a adressé par dix voies différentes au duc de Dalmatie l'ordre de mettre le tiers de son armée sous les ordres du comte d'Erlon, de prescrire à ce général de bien observer les mouvements du général Hill sur la Guadiana, et de se porter rapidement dans la vallée du Tage si lord Wellington rappelle à lui le général Hill. Le roi va réitérer ses ordres et va les faire partir par un de ses aides de camp.

„On répand ici le bruit que depuis plusieurs jours le général Bonnet est entré dans les Asturies. Sa Majesté désirerait bien savoir si ce bruit est fondé, et si cette division est toujours à portée de vous rejoindre dans le cas où l'armée anglaise marcherait sur vous.

„J'ai reçu ce matin une lettre du général Foy, datée du pont de l'Arzobispo, du 31 mai. Ce général est en marche pour se rapprocher de vous. Conformément aux

ordres que je lui ai donnés, il m'annonce que le général Hill est toujours sur la rive gauche du Tage avec trois divisions."

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 9 juin 1812.

„Monsieur le maréchal, depuis la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Excellence le 2 du courant, l'Empereur m'a renvoyé vos dépêches des 16 et 21 avril. Sa Majesté m'ordonne de vous mander que c'est dorénavant le roi d'Espagne qui doit vous donner les directions, ainsi que le prince de Neufchâtel l'a fait connaître et que j'ai eu soin de vous le réitérer par mes lettres des 15 mai et 2 courant. Ceci répond aux observations et aux demandes contenues dans votre première dépêche; Sa Majesté espère que votre retraite s'est faite devant lord Wellington suivant les règles de la guerre, en le contenant avec des masses et des corps rassemblés.

„L'Empereur suppose que vous aurez conservé vos têtes de pont sur l'Aguada [1], parce que cela seul peut vous permettre d'avoir des nouvelles de l'ennemi tous les jours et de le tenir en respect. Sa Majesté ajoutait, à cette occasion, que, si vous aviez mis un trop grand intervalle entre l'ennemi et vous, vous auriez agi contre les principes de la guerre en laissant le général anglais maître de se porter où il voudrait, et que, perdant ainsi l'initiative des mouvements, vous n'auriez plus la même influence dans les affaires d'Espagne. L'Empereur pense que la Biscaye et le Nord se sont trouvés dans une situation fâcheuse par les suites de l'évacuation des Asturies, dont la réoccupation par la division du général Bonnet ne lui était point encore connue. Le nord de l'Espagne s'est trouvé exposé, en effet, à des événements malheureux, et il n'est pas douteux que la libre communication des guérillas avec la Galice et les Asturies, par

[1] Toujours les mêmes idées insensées! Conserver des têtes de pont sur l'Aguada quand l'armée prend forcément position sur la Tormès et en arrière, et qu'un espace de vingt lieues de désert sépare les deux armées! Le maréchal duc de Raguse.

terre et par mer, ne finît par les rendre formidables. *Tant que les Asturies ne seront pas occupées en force par vos troupes*, ajoute Sa Majesté, *votre position ne peut jamais s'améliorer.*

„Telle est l'opinion de l'Empereur, sur laquelle Sa Majesté insiste d'autant plus, qu'elle ignorait, en écrivant, le retour du général Bonnet dans les Asturies, que vos lettres postérieures lui auront appris, et qui doit avoir une influence très-avantageuse sur l'état des affaires dans le nord de l'Espagne."

LE GÉNÉRAL CAFFARELLI AU MARÉCHAL MARMONT.

„Vitoria, le 10 juin 1812.

„Monsieur le maréchal, j'ai reçu à la fois les lettres que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire les 24 et 30 mai et le 5 juin. Il paraît qu'il y en a eu d'égarées, car ce sont les premières que je reçois depuis un mois.

„Je réunis en infanterie, cavalerie et artillerie tout ce que j'ai de disponible, et je ferai tout ce qu'on peut attendre d'un bon serviteur de l'Empereur."

LE ROI JOSEPH AU MARÉCHAL MARMONT.

„Madrid, le 12 juin 1812.

„Monsieur le duc, deux jours après avoir reçu votre dernière lettre, du 5 de ce mois, par laquelle vous m'annoncez que vous regardez le mouvement des Anglais sur vous comme très-prochain, j'ai eu des nouvelles de l'Andalousie; le maréchal duc de Dalmatie mande, par sa lettre du 26 mai, qu'il est positif que l'intention du général anglais est de marcher sur l'Andalousie pour forcer l'armée du Midi à lever le siége de Cadix: telles sont ses propres expressions. D'après cette opinion, à laquelle le duc de Dalmatie paraît s'être arrêté, loin d'avoir exécuté les ordres que je lui avais donnés de mettre le corps du comte d'Erlon en mesure de contenir celui du général Hill en Estramadure et de passer même le Tage si le général Hill le passait pour agir sur la rive droite, il demande que l'armée de Portugal et celle d'Aragon marchent au secours de l'armée du Midi.

„Comme cette opinion ne s'est point vérifiée jusqu'ici et qu'elle me paraît même formellement démentie par les rapports que vous m'avez adressés, je n'ai point révoqué mes premiers ordres; je les réitère, au contraire, en pressant leur exécution.

„J'ai cru cependant qu'il était important de vous faire connaître ce que m'écrit le duc de Dalmatie. Il est possible que les Anglais fassent par la suite ce qu'ils n'ont pas fait aujourd'hui.

„Je vous recommande donc de ne pas vous laisser imposer par de fausses démonstrations; s'il arrivait que celles que les Anglais ont faites contre vous n'eussent eu d'autre objet que de masquer leur véritable projet sur l'Andalousie, soyez toujours prêt à faire marcher, comme mes instructions antérieures l'ont prévu, trois divisions de l'armée de Portugal en Estramadure, dans le cas où lord Wellington se porterait sur la rive gauche du Tage: c'est ce que vous êtes à portée d'observer. Le général Caffarelli m'a écrit en date du 25 mai; il a dû entrer en correspondance avec vous sur les secours que vous pouvez attendre de l'armée du Nord; il paraît que vous avez peu à y compter, vu l'état de faiblesse auquel, suivant ce que mande le général Caffarelli, l'armée du Nord est réduite.“

LE GÉNÉRAL CAFFARELLI AU MARÉCHAL MARMONT.

„Vitoria, le 14 juin 1812.

„Monsieur le maréchal, je viens de recevoir les dépêches de Votre Excellence du 8, primata et duplicata. Vous espérez livrer bataille; je vous amènerai huit mille hommes et vingt-deux bouches à feu dès que les troupes que j'attends de Navarre seront arrivées. Je me mettrai en mouvement et je m'échelonnerai entre Burgos et Valladolid.“

LE MARÉCHAL JOURDAN AU MARÉCHAL MARMONT.

„Madrid, le 14 juin 1812.

„Monsieur le maréchal, le roi a reçu depuis quelques jours votre lettre du 5-6. Sa Majesté vous a répondu hier par estafette; elle me charge de vous adres-

ser ci-joint le duplicata de sa lettre. — J'ai reçu ce matin le duplicata de votre lettre du 1er juin et votre lettre du 2 du même mois; je les ai mises sous les yeux du roi.

„Sa Majesté vous a fait connaître quelle est l'opinion de M. le duc de Dalmatie sur les projets de l'ennemi. Ce maréchal croit qu'une bonne partie de l'armée anglaise est sur la Guadiana, et que le général Darricaut mande, par ses lettres des 2 et 3 juin, que soixante mille hommes sont au moment de pénétrer en Andalousie. Le roi est trop éloigné pour juger qui est dans l'erreur, de vous ou du duc de Dalmatie. Sa Majesté ne peut donc que vous réitérer que vous devez bien observer les mouvements de l'ennemi, pour éviter d'être trompé par de fausses démonstrations et vous tenir prêt à porter trois divisions au secours de l'armée du Midi si lord Wellington se porte sur l'Andalousie. Le roi a mandé la même chose au duc de Dalmatie, en lui réitérant l'ordre d'envoyer le comte d'Erlon sur la rive droite du Tage si lord Wellington appelle à lui le général Hill.

„J'ai mandé, par ordre du roi, au général Caffarelli de se préparer à vous soutenir avec tout ce dont il pourra disposer dans le cas où l'armée anglaise prendrait l'offensive sur vous; mais, comme ce général ne peut pas dégarnir sans danger les provinces dont le commandement lui à été confié, le roi désire que vous ne l'appeliez à vous que quand vous connaîtrez bien les projets de l'ennemi. Il a été écrit depuis longtemps à M. le duc de Dalmatie et au comte d'Erlon que le corps de l'armée du Midi qui se porterait sur le Tage trouverait à Talavera de l'artillerie, pourvu qu'on menât des chevaux pour l'atteler. Il est déjà arrivé dans la vallée du Tage un grand bateau sur lequel on peut passer deux voitures à la fois. Ce grand bateau est en réserve à Oropesa. On s'occupe ici de la construction d'un pont volant; il sera envoyé à Talavera aussitôt qu'il sera prêt. Le roi sent parfaitement qu'il serait important de faire rétablir le fort de Lugar-Nuevo; mais le général Treillard n'a pas assez de troupes sous ses ordres pour cela, et le roi ne peut pas lui en envoyer d'autres. Sa Majesté me charge de

vous proposer d'envoyer un bataillon de cinq cents hommes à ce général, et de suite on travaillera à rétablir Lugar-Nuevo en même temps qu'on s'occupera de la construction des bateaux pour un pont. Si vous pouvez faire passer une division dans la vallée du Tage, vous rendrez un service de la plus grande importance.

„Le général Treillard, n'ayant pas assez de troupes pour faire réparer et garder Lugar-Nuevo, est encore bien moins en état de faire ouvrir des routes sur la rive gauche du Tage. Je lui en avais donné l'ordre depuis longtemps; mais il ne lui a pas été difficile de démontrer qu'il était dans l'impossibilité de l'exécuter.

„Les forts de Miravete doivent être approvisionnés pour deux mois dans le moment actuel. Le général Treillard reçoit fréquemment des nouvelles du commandant."

LE ROI JOSEPH AU MARÉCHAL MARMONT.

„Madrid, le 18 juin 1812.

„Monsieur le duc, le maréchal Jourdan m'a communiqué votre lettre du 14. J'espère que, si le général Hill s'est réuni au gros de l'armée anglaise, le général Drouet aura suivi son mouvemement et qu'il arrivera bientôt dans la vallée du Tage. Je ne saurais supposer que le duc de Dalmatie n'exécute pas les ordres formels que je lui ai donnés à cet égard, et que j'ai si souvent réitérés. J'espère aussi que le général Caffarelli vous enverra quelques secours.

„Je viens d'envoyer ordre aux troupes qui sont dans la Manche de venir sur le Tage. Je les réunirai à celles qui sont sous le commandement du général Treillard, ce qui formera un petit corps d'environ quatre mille hommes, qui agira avec les troupes de l'armée du Midi, sous les ordres du comte d'Erlon.

„Je pense que, si le général Hill est resté avec dix-huit mille hommes sur la rive gauche du Tage, vous serez en état de battre l'armée anglaise, surtout si vous recevez quelques secours de l'armée du Nord. C'est à vous à bien choisir votre champ de bataille et de bien faire

vos dispositions; mais je conçois que, si le général Hill est réuni au gros de l'armée anglaise, le succès pourrait être incertain si vous combattez seul. Je pense que, dans ce cas, vous devez éviter de livrer bataille avant l'arrivée des troupes du général Drouet et de celles que j'ai fait demander au maréchal Suchet. Si les ordres que j'ai donnés à ce maréchal et au duc de Dalmatie sont exécutés, le succès est certain. Il ne faudrait donc pas le compromettre par trop de précipitation. Il serait moins dangereux de céder un peu de terrain. J'ai cru devoir vous adresser ces réflexions, afin que, suivant les circonstances, vous en fassiez l'usage convenable. Je n'hésiterais pas même à vous donner l'ordre positif de refuser la bataille si j'étais certain de l'arrivée du général Drouet avec quinze mille hommes et de l'arrivée de la division de l'armée d'Aragon; car alors l'armée anglaise serait fortement compromise. Mais, dans l'incertitude où je suis à cet égard, je ne puis que vous répéter que, si le général Hill est encore sur la rive gauche du Tage, vous devez bien choisir votre terrain et bien faire vos dispositions pour livrer bataille avec toutes vos forces réunies; mais que, si le corps du général Hill est réuni à lord Wellington, vous devez éviter de combattre aussi longtemps que cela vous sera possible, afin d'attendre les secours qui sans doute arriveront. Je viens de réitérer à cet égard mes ordres au maréchal Suchet et au duc de Dalmatie, et je vais les réitérer au général Caffarelli."

LE GÉNÉRAL BONNET AU MARÉCHAL MARMONT.

„Aguilard del Campo, le 20 juin 1812.

„Monsieur le maréchal, par ma lettre du 19, j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Excellence des motifs qui m'ont obligé d'évacuer Oviedo. Je me suis rendu sur la Pisnarga, où j'attends vos ordres. Le général Rey, gouverneur à Burgos, a répondu à l'avis que je lui avais donné de ma position. Les bandes, dans ce pays, sont nombreuses et actives. Si je n'avais craint de contrarier vos intentions, j'aurais dirigé ma division sur

Rioseco, quoique, dans la position qu'elle occupe, elle est sur Burgos et peut se porter au secours de Santander.

„Un accident assez désagréable vient de m'arriver, et me mettra peut-être dans le cas de me rendre à Burgos de ma personne. Je me suis fendu la tête trop fortement pour croire qu'il me soit possible de suivre les mouvements que ferait ma division. Il sera donc urgent de me donner un successeur si elle devait agir de suite."

LE GÉNÉRAL CAFFARELLI AU MARÉCHAL MARMONT.

„20 juin 1812.

„Hier les premières troupes dont je puis disposer sont arrivées ici; elles sont parties aujourd'hui, ce matin; les autres arrivent de tous les côtés à la fois; elles doivent se mettre en mouvement de suite; j'apprends que les Anglais ont fait une expédition composée de onze bâtiments, dont deux vaisseaux et six frégates, et avant-hier au soir elle était devant le port de Motrico.

„D'un autre côté, Renovalès s'est porté à sept lieues de Bilbao; Pinto en est à six, et Longa pas bien loin de là. Tous ces mouvements me forcent à retarder celui de la majeure partie de l'infanterie; mais la cavalerie et l'artillerie vont partir. J'attends des nouvelles à chaque instant, et, dès que j'en aurai, je prendrai la détermination la plus prompte et la plus sûre, celle de faire marcher contre cette expédition et de la culbuter; cela portera un délai forcé de plusieurs jours à mon arrivée, ce qui me contrarie bien; mais je ne prévoyais pas cette circonstance, et, lorsque j'en ai parlé, j'étais loin de penser qu'elle se présentât promptement."

LE GÉNÉRAL CAFFARELLI AU MARÉCHAL MARMONT.

„26 juin 1812.

„Monsieur le maréchal, j'ai eu l'honneur d'informer Votre Excellence que les ennemis avaient fait à la côte une forte expédition; que j'ai été obligé de disposer des

troupes qui étaient arrivées ici la veille; que Bilbao était attaqué, tandis que Lequeitio l'était par mer et par terre, et avait été emporté; que le général Bonnet, évacuant les Asturies, est entré le 18 dans la province de Santander.

„J'ai appris, hier au soir, qu'il avait pris la route de Reynosa, que l'expédition était composée de six vaisseaux de ligne, neuf frégates et six bricks, qui se tiennent partie sur Santoña, partie sur la côte de Biscaye. Les troupes débarquées à Lequeitio sont des troupes de terre anglaises.

„Par l'évacuation des Asturies, à laquelle j'étais loin de m'attendre, d'après les dernières lettres de Votre Excellence, je me trouve, non-seulement découvert, mais hors d'état de conserver la province de Santander. Tomasera livré à lui-même, la Biscaye est ouverte de partout, et l'ennemi pourra en occuper tous les ports. Je suis entouré de bandes très-fortes, peu dangereuses par elles-mêmes, mais bien par la multiplicité de leurs mouvements sur les différents points de l'arrondissement de l'armée.

„Dans cet état de choses, que puis-je faire, sans livrer le pays à l'ennemi, sans lui abandonner les moyens de nous soutenir par la suite, et toutes nos subsistances?

„J'envoie la cavalerie et l'artillerie, c'est tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire, et Votre Excellence est trop juste pour exiger autre chose de moi. En ce moment, j'apprends que Bilbao est encore attaqué.

„Voilà ma position, monsieur le maréchal, elle est pénible sous tous les rapports et, certes, je n'ai pas beaucoup de moyens de l'améliorer."

LE GÉNÉRAL DE MONTLIVAULT AU MARÉCHAL MARMONT.

„Valladolid, le 28 juin 1812.

„Monseigneur, le mouvement du général Bonnet, ainsi que je vous l'annonçais par mes lettres précédentes, est réel; il était il y a trois jours à Aguilar del Campo, à dix-huit lieues d'ici. La lettre que j'ai l'honneur d'en-

voyer ci-jointe à Votre Excellence vous en instruira plus positivement. Le général Guérin, qui a également reçu une lettre du général Bonnet, qui lui demande des nouvelles de ce qui se passe, a daigné me consulter afin de s'éclairer sur les intentions de Votre Excellence. Il rend compte au général Bonnet de la position de Votre Excellence, et l'engage, dans le cas où il n'aurait pas d'ordres contraires, à se porter en ligne le plus rapidement possible. Veuillez, monseigneur, par le retour du paysan, envoyer des ordres pour cette division et dire si l'on a rempli vos vues. Quant à l'armée du Nord, je commence à perdre l'espoir de voir arriver le général Caffarelli, ni aucunes troupes de son armée. D'après la lettre qu'a reçue le général Guérin, il paraît positif que le 24 il n'y avait encore personne d'arrivé à Burgos. Les bruits courants, dont j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Excellence, par mes lettres des 26 et 27, existent toujours; mais plus le temps s'écoule, et moins ils méritent de confiance. Depuis trois jours on répète les mêmes choses, et nous n'avons pas aujourd'hui des nouvelles plus positives que lors de mon arrivée.

„Il paraît certain qu'un convoi de France est arrivé le 23 à Burgos, et que les troupes qui l'escortaient ont rétrogradé sur-le-champ sur Vitoria. Dans cet état de choses, monseigneur, je crois ma présence ici complétement inutile, et supplie Votre Excellence de vouloir bien me rappeler auprès d'elle. Car, ne pouvant remplir ici ses instructions, il m'est extrêmement pénible, dans un moment comme celui-ci, de me trouver éloigné de l'armée. Je ne puis aller plus loin, les communications n'existant pas. La seule ressource qui me restait, le convoi, reste ici. Quant aux nouvelles, le gouverneur et le commissaire de police ont plus de moyens que moi d'en avoir et d'en faire passer à Votre Excellence. J'implore donc de ses bontés de m'envoyer l'ordre, par le retour du porteur, de rentrer près d'elle. Je n'ai négligé aucun moyen pour savoir ce qui se passe. Je me suis abouché avec tous ceux qui pouvaient avoir des nouvelles. J'ai fait partir les trois lettres de Votre Excellence pour le général Caffarelli, et j'en ai moi-même écrit une

quatrième par un contrebandier très-adroit. J'espère que Votre Excellence aura reçu mes lettres, qui ont précédé celle-ci. — Des moissonneurs galiciens arrivent aujourd'hui ici, disant que Astorga a été pris le 23 du courant et que l'armée de Galice s'avance, sans donner d'autres détails.“

LE MARÉCHAL JOURDAN AU MARÉCHAL MARMONT.

„Madrid, le 30 juin 1812.

On trouvera le texte de cette lettre dans les *Mémoires du duc de Raguse*, page 78 de ce volume.

LE MARÉCHAL MARMONT AU GÉNÉRAL CAFFARELLI.

„Tordesillas, le 2 juillet 1812.

„Monsieur le comte, *le 10 juin* vous m'avez écrit *que vous rassembliez vos troupes pour venir à mon secours*, *et que vous feriez tout* ce qu'on peut attendre d'un bon serviteur de l'Empereur.

„*Le 14 juin* vous m'avez donné *les mêmes assurances* avec plus de détail.

„*Le 20 juin*, en m'annonçant *que l'envoi d'une portion de l'infanterie serait retardé,* vous m'annoncez *que la cavalerie et l'artillerie se mettent en marche;* et aujourd'hui 2 *juillet*, *pas un soldat*, *pas un canon de l'armée du Nord ne sont arrivés.*

„Il eût mieux valu, monsieur le comte, ne *rien promettre que ne rien tenir,* car *ces promesses* ont *influé* sur *toutes les dispositions* que j'ai prises.

„*Je ne sais quel sera le résultat de tout ceci*; s'il est *funeste,* je laisse *à votre conscience* à juger les cauces qui *l'auront produit*, et s'il était plus conforme aux intérêts de l'Empereur*, dans la crise où nous sommes*, de s'occuper à combattre *Longo-Regnovalès ou lord Wellington.*“

LE GÉNÉRAL CAFFARELLI AU MARÉCHAL MARMONT.

„Vitoria, le 11 juillet 1812.

„Monsieur le maréchal, j'avais tout disposé pour faire partir ce matin de l'artillerie et de la cavalerie, et je devais les faire escorter par un régiment d'infanterie jusqu'à Burgos, où, se ralliant à d'autre cavalerie et à de l'artillerie, le convoi serait allé jusqu'à Valladolid; les mouvements de l'ennemi m'en ont empêché. Le port de Castro est pris, et en ce moment Portugalette, qui est à l'entrée de la rivière de Bilbao, est vivement attaqué depuis trois heures du matin. Ce n'est qu'avec la plus grande difficulté que je puis communiquer avec les troupes, je ne puis avoir des nouvelles ni de San Andeo ni de Pampelune. Les postes de l'Èbre sont attaqués; la communication avec la France est interceptée. Ce ne sont plus des bandes, ce sont des corps de trois à quatre mille hommes, organisés en bataillons, qui agissent sous la direction des Anglais. Tout le pays prend les armes; je ne pense pas cependant que cet état de choses puisse durer au-delà de quelques jours. J'attends une division qui devrait être arrivée à Logrono, et aussitôt j'espère que les choses changeront de face. Croyez, monsieur le maréchal, que je ne demande pas mieux que de vous seconder; mais, obligé de garder une ligne extrêmement étendue et ayant peu de moyens, je me suis vu forcé de différer les choses les plus pressantes et les plus importantes; et je mets au premier rang celle de vous envoyer du monde.

„J'apprends à l'instant qu'il est arrivé des troupes à Bayonne, et je dois penser que, le 15, il en partira pour Vitoria. Je donne ordre au 1er régiment de hussards, au 31e de chasseurs et à un escadron arrivé depuis peu, de partir avec huit bouches à feu pour se rendre à Valladolid et d'y faire apporter du biscuit. J'ai prié Votre Excellence d'envoyer de l'infanterie pour prendre ce convoi; il l'attendra à Celada, car à peine ai-je en tout et sur tous les points six mille hommes disponibles, que j'aurais envoyés à l'armée de Portugal sans ces événements. Le 15e de chasseurs a quatre bouches à feu,

qui sont ici et qui partiront lorsque je pourrai les faire escorter. Je n'ai pas reçu de lettres de Votre Excellence depuis le 2.“

LE GÉNÉRAL CAFFARELLI AU MARÉCHAL MARMONT

„Vitoria, le 16 juillet 1812.

„Monsieur le maréchal, aujourd'hui la cavalerie, l'artillerie et le convoi que j'ai eu l'honneur d'annoncer à Votre Excellence par ma lettre du 11 ont dû se mettre en marche sous les ordres du général Chauvet, et je pense qu'ils arriveront le 18 ou le 19 à Valladolid.

„Votre Excellence a envoyé l'ordre à la division Palombini, qui devait se trouver à Aranda, d'aller joindre l'armée à Tordesillas, et c'était l'intention de Sa Majesté Catholique; mais cette division, pour laquelle j'avais envoyé des ordres à Aranda et à Soria, n'a communiqué avec aucune place; elle est allée dans les environs de Soria, sur la frontière d'Aragon, de là sur Tudela, d'où le général Palombini m'a annoncé sa prochaine arrivée à Logrono; sa lettre est du 2. Je lui ai envoyé l'ordre de venir le plus promptement possible; ma lettre est arrivée le 6 à Tudela. Tous les jours on m'a annoncé sa prochaine arrivée. Je lui ai envoyé ordres sur ordres; je n'ai pas reçu de ses nouvelles. Avant-hier je lui ai encore écrit; je le fais encore aujourd'hui. Je ne conçois rien à ses mouvements et à l'ignorance dans laquelle il me laisse de sa situation.

„Le peu de troupes que j'ai envoyées sur les côtes a eu trois affaires avec deux corps de trois à quatre mille hommes qui appuyaient les opérations de l'escadre anglaise. Santonia va sous peu être abandonné à lui-même. Tous les hommes en état de porter les armes sont enlevés; les ennemis nous entourent de tous les côtés, et notre situation, sous tous les rapports, est extrêmement critique.

„Au moment où cette lettre va partir, j'apprends que Mendizabal est arrivé à Orduna, et que cette ville et les environs sont remplis de troupes et que son projet est

d'attaquer Vitoria de concert avec les bandes de la Navarre et du Guipuscoa.

„Un voyageur m'apprend qu'il a rencontré la division Palombini à Cerbera, près d'Agreda, le 13 au matin. Je ne puis comprendre les motifs de ces mouvements."

LE GÉNÉRAL CAFFARELLI AU MARÉCHAL MARMONT.

„Reçue au camp d'Albea-Rubia, le 21 juillet 1812.

„Si j'avais une heure d'entretien avec Votre Excellence, elle verrait que je ne mérite pas des reproches, et encore moins l'ironie amère avec laquelle votre lettre du 2 est terminée. Je sens tout comme un autre de quelle importance il est pour la gloire et pour les intérêts de l'Empereur de battre lord Wellington de préférence aux bandes. Je suis aussi attaché qu'un autre à les conserver, mais une forte expédition est venue; je ne sais ce qui va venir des Asturies ou sur Burgos ou sur la Castille, et j'ai très-peu de bonne infanterie. La cavalerie et l'artillerie seraient parties si j'eusse pu les faire appuyer par de l'infanterie; je les aurais fait joindre au général Bonnet si j'euse connu son mouvement. L'embarras est de se mettre en route, parce que j'espère qu'elles seront appuyées par des troupes venant à leur rencontre de Valladolid. Ce qu'il y a de certain, c'est que je suis entouré d'ennemis, attaqué de tous côtés, et que, si j'eusse fait le détachement que j'avais disposé et qui était à la veille de son départ, l'ennemi serait maître de tout le pays et aux portes de la France."

LE ROI JOSEPH AU MARÉCHAL MARMONT.

„Madrid, le 21 juillet 1812.

„Ayant perdu l'espérance de vous faire secourir par des troupes de l'armée du Midi et de l'armée d'Aragon, j'ai pris le parti d'évacuer toutes les provinces comprises dans l'arrondissement de l'armée du Centre, et je n'ai laissé de garnison qu'à Madrid, Tolède et Guadalaxara, et je pars ce soir avec un corps de treize à quatorze mille

hommes. Je vais me diriger sur Villacastin, Arevalo, et, de là, je me porterai sur Ormedo pour m'unir à vous, ou sur Fontiveros et la Tormès, pour menacer les communications de l'ennemi suivant les événements et le parti que vous prendrez. J'ignore votre position, je n'ai pas de notions bien précises sur celles de l'ennemi ni sur ses forces; je ne peux donc pas juger de ce que vous pouvez faire, et, par conséquent, vous envoyer des ordres formels; ainsi c'est à vous à me faire savoir ce que vous êtes dans le cas d'entreprendre au moyen des secours que je vous mène, et j'agirai en conséquence. Je vous fais seulement observer que je ne veux pas être longtemps éloigné de ma capitale; il faut donc agir promptement. Je vous préviens aussi que je ne peux me réunir avec vous qu'autant que vous passerez le Duero, étant dans la ferme résolution de ne pas passer la rive droite de ce fleuve, et de me tenir plutôt en Andalousie pour y chercher l'armée du Midi, et revenir ensuite au centre de l'Espagne et y livrer bataille à l'armée anglaise. Calculez, d'après cela, ce que vous pouvez entreprendre, faites-le-moi savoir, et je ferai tout ce qu'il me sera possible de faire avec le corps de troupes qui est à moi. Je dois vous faire observer que, tant que je ne connaîtrai pas vos intentions, je devrai agir avec circonspection, afin de ne pas m'exposer à être battu ou au moins à reculer. Mon mouvement doit nécessairement fixer l'attention de l'ennemi; il devra détacher des troupes pour m'observer, c'est à vous à en profiter pour agir, afin de ne pas laisser à lord Wellington la facilité de faire impunément un détachement sur moi.

„Je vous ai développé plus haut les motifs qui m'empêchent de vous donner des ordres précis; mais voici mon opinion sur la manière dont vous devez agir: aussitôt que lord Wellington aura fait un détachement sur moi, vous devez vous porter sur la rive gauche du Duero, soit par le pont de Tordesillas, soit par le pont de Toro. Si vous passez par Tordesillas, je me porterai sur Medina ou Valdestillas afin de me réunir à vous, et ensuite nous agirons avec vigueur. Si vous passiez à Toro et que vous vous portiez sur Salamanque, je me

porterai sur Alba de Tormès par Fontiveros. Cette dernière opération aurait l'avantage de forcer lord Wellington à quitter les environs de Tordesillas pour se réunir à Salamanque, et un premier mouvement rétrograde serait fort avantageux pour l'opinion et nous donnerait la faculté de nous réunir. Il n'est pas probable que lord Wellington se hasarde à passer sur la rive droite du Duero par Tordesillas lorsqu'il verra que vous et moi nous nous portons sur Salamanque, puisqu'il perdrait sa ligne d'opération sur le Portugal, à laquelle il doit tenir beaucoup. Je n'hésiterais pas même à vous donner l'ordre de vous porter rapidement sur Toro, et de là sur Salamanque, si je savais ce qui se passe sur la rive droite du Duero, où on dit qu'une armée espagnole est en opération. Cependant je ne puis me dispenser de vous faire observer que cette armée sera bientôt dispersée si nous parvenons à battre l'armée anglaise. Faites-moi donc savoir, monsieur le maréchal, ce que vous croyez pouvoir entreprendre, et comptez que de mon côté je ferai tout ce qui dépendra de moi."

LE ROI JOSEPH AU MARÉCHAL MARMONT.

„24 juillet 1812.

„Monsieur le maréchal, je vous ai écrit par six différentes voies en vous annonçant mon départ de Madrid dans le but de vous porter moi-même les secours que je n'avais pu vous procurer des autres armées. J'avais appris à Villacastin et on me confirme ici votre passage du Duero et la retraite de l'armée anglaise sur Salamanque. Je suis impatient de connaître par vous-même la vérité de ce qui se passe, et vos espérances et vos projets. J'ai avec moi douze mille hommes, deux mille chevaux et vingt bouches à feu. Je ne puis pas prolonger mon absence de ma capitale, qui est réduite à une simple garnison; mais il n'y a rien que je n'expose pour battre les Anglais.

„Ma cavalerie sera demain à Peñaranda, et l'infanterie à Fontiveros. J'attends vos rapports."

LE ROI JOSEPH AU GÉNÉRAL CLAUSEL.

„Blano-Sancho, le 25 juillet, midi.

„Monsieur le général, M. le maréchal duc de Raguse m'annonce les événements du 22 juillet, sa blessure et votre commandement.

„Je reçois en même temps votre lettre de ce matin d'Arevalo, et le porteur m'assure n'être parti d'Arevalo qu'après vous avoir vu partir. La lettre de M. le maréchal ne me parlait que de la perte de trois mille hommes et m'assurait que celle de l'ennemi était plus considérable. La vôtre, monsieur, me prouve que nos malheurs sont plus grands, puisqu'ils ont pu vous déterminer à vous retirer sur la droite du Duero, me sachant si près de vous, et à me déclarer que la réunion de mes troupes (de quatorze mille hommes) ne suffirait pas pour attaquer les Anglais; que vous ne resteriez sur le Duero que dans le cas où lord Wellington se porterait sur Madrid. Je n'ai donc d'autre parti à prendre que de ralentir la poursuite de l'ennemi par les mouvements que j'ordonnerai à la cavalerie et par la lenteur que je mettrai dans mon retour sur Madrid. Vous devez sentir combien je suis impatient de connaître l'état de vos pertes et votre situation actuelle."

(Par duplicata.)

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„Tudela, le 31 juillet 1812.

„Sire, je viens de rendre compte au ministre de la guerre des événements qui ont eu lieu depuis que les Anglais ont commencé à agir contre l'armée de Portugal. Mon rapport contient le détail de mes opérations jusqu'au moment où ma malheureuse blessure m'a privé du commandement. J'ai cru devoir envoyer un de mes aides de camp, M. le capitaine Fabvier, pour porter ce rapport à Paris. J'ai pensé aussi que Votre Majesté ne désapprouverait pas que cet officier, qui est parfaitement au fait de tout ce qui s'est passé et qui connaît l'état des choses, se rendît près d'elle pour lui donner

tous les renseignements qu'elle pourrait désirer et répondre aux questions qu'elle daignerait lui faire.

„Sire, un combat s'est engagé le 22 juillet avec les Anglais; il a été sanglant. J'ai éte frappé auparavant, et au moment où tout nous présageait des succès et où la présence du chef était le plus nécessaire; mais la fortune, en m'éloignant de l'armée, a abandonné nos armes. Que n'ai-je pu, Sire, conserver le commandement jusqu'à la fin de la journée au prix de tout mon sang et de ma vie!"

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Tudela, le 31 juillet 1812.

„J'ai cru devoir expédier un de mes aides de camp à Paris pour porter au ministre de la guerre le rapport des événements qui se sont passés depuis que les Anglais ont commencé à agir contre nous, et du résultat du combat qui a eu lieu le 22 juillet en vue de Salamanque. J'ai pensé que Sa Majesté ne désapprouverait pas que cet officier se rendît au quartier impérial pour lui donner les renseignements qu'elle pourrait désirer, et répondre aux questions qu'elle daignerait lui faire. Je l'ai chargé aussi d'avoir l'honneur de vous remettre le même rapport, et de vous rendre compte des détails qui pourraient vous intéresser.

„Quoique les circonstances ne soient pas favorables pour faire des demandes d'avancement, je vous rappellerai cependant, monseigneur, tous les titres que M. Fabvier réunit pour en obtenir. C'est un officier extrêmement distingué, d'une grande bravoure, plein d'ardeur et remarquable par sa capacité. Il a rempli avec distinction une mission en Perse, pour laquelle il n'a point obtenu de récompense. Il est à regretter que cet officier ait été retardé dans sa carrière. Plusieurs fois j'ai sollicité pour lui le grade de chef d'escadron. Votre Altesse a daigné exprimer l'intérêt qu'elle mettrait à provoquer cette grâce de Sa Majesté. Permettez-moi, monseigneur, de vous prier de nouveau de lui en faire la demande."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MINISTRE DE LA GUERRE.

„Tudela, le 31 juillet 1812.

„Monsieur le duc, l'interruption des communications avec la France depuis l'ouverture de la campagne m'ayant empêché de vous rendre des comptes successifs des événements qui se sont passés, je ferai remonter ce rapport au moment où les Anglais sont entrés en opération, et je vais avoir l'honneur de vous faire connaître en détail tous les mouvements qui se sont exécutés jusqu'à l'événement malheureux qui vient d'avoir lieu, et auquel nous étions loin de nous attendre.

„Dès le mois de mai, j'étais informé que l'armée anglaise devait entrer en campagne avec des moyens puissants. *J'en rendis compte au roi, afin qu'il pût prendre les dispositions qu'il croirait convenables*; et j'en prévins *également* le général Caffarelli, pour qu'il pût se mettre en mesure de m'envoyer des secours lorsque le moment serait venu.

„L'extrême difficulté des subsistances, l'impossibilité de faire vivre à cette époque les troupes *rassemblées*, m'empêchèrent d'avoir plus de huit à neuf bataillons à Salamanque; mais tout était à portée pour venir me joindre en peu de jours.

„Le 12 juin, l'armée ennemie passa l'Aguada. Le 14, au matin, j'en fus instruit, et l'ordre de rassemblement fut donné aux troupes. Le 16, l'armée anglaise arriva devant Salamanque. Dans la nuit du 16 au 17, j'évacuai cette ville, laissant toutefois une garnison dans les forts que j'avais fait construire, et qui, par l'extrême activité qu'on avait mise aux travaux, se trouvaient en état de défense. Je me portai à six lieues de Salamanque, et là, ayant réuni cinq divisions, je me rapprochai de cette ville. Je chassai devant moi les avant-postes anglais et forçai l'armée ennemie à montrer quelle attitude elle comptait prendre; elle parut résolue à combattre sur le beau plateau et la forte position de San Christoval.

„Le reste de l'armée me rejoignit, je manœuvrai autour de cette position; mais j'acquis la certitude que partout elle nous présenterait des obstacles difficiles à vain-

cre et qu'il valait mieux forcer l'ennemi à venir sur un autre champ de bataille que d'engager une action avec lui sur un terrain qui lui donnait beaucoup d'avantages; d'ailleurs divers motifs me faisaient désirer de traîner les opérations en longueur, car je venais de recevoir une lettre du général Caffarelli, qui m'annonçait qu'il réunissait ses troupes et qu'il allait marcher pour me soutenir, tandis que ma présence avait fait suspendre le siége du fort de Salamanque. Les choses restèrent dans cet état pendant quelques jours encore, et les armées en présence, lorsque le siége du fort de Salamanque recommença avec vigueur. Eu égard au peu de distance qu'il y avait entre l'armée française et la place, et, au moyen des signaux convenus, j'étais chaque jour informé de la situation de la place. Ceux du 26 au 27 m'informèrent que le fort pouvait tenir encore cinq jours; dès lors je me décidai à exécuter le passage de la Tormès et à agir par la rive gauche; le fort d'Alba, que j'avais précieusement conservé, me donnait un passage sur cette rivière, une nouvelle ligne d'opérations et un point de dépôt important; je fis des dispositions pour exécuter ce passage dans la nuit du 28 au 29. Dans la nuit du 27, le feu redoubla d'intensité, et l'ennemi, fatigué d'une résistance qui lui paraissait exagérée, tira à boulets rouges sur les établissements du fort. Malheureusement ses magasins renfermaient une grande quantité de bois de démolition, ils s'enflammèrent, et dans un instant le fort fut le foyer d'un vaste incendie; il fut impossible à la brave garnison qui le défendait de supporter tout à la fois les attaques de l'ennemi et l'incendie qui détruisait ses défenses, ses magasins et ses vivres et mettait les soldats eux-mêmes dans la situation la plus épouvantable; elle dut donc se rendre à discrétion après avoir eu la gloire de repousser deux assauts, et de faire perdre à l'armée anglaise plus de quinze cents hommes, c'est-à-dire plus du double de sa force. Cet événement se passa le 28, à midi. L'armée n'ayant plus d'objet dans son opération au-delà de la Tormès, et tout au contraire indiquant qu'il était sage d'attendre les renforts annoncés d'une manière formelle par l'armée du Nord, je me dé-

cidai à rapprocher l'armée du Duero, sauf à passer cette rivière, si l'armée anglaise marchait à nous, et à y prendre une bonne ligne de défense, jusqu'à ce que le moment de l'offensive fût venu. Le 28, l'armée partit et prit position sur la Guareña; le 29, sur la Trabanjos, où elle séjourna; l'ennemi ayant suivi le mouvement avec toutes ses forces, l'armée prit position le 1er juillet sur le Zapardiel, et, le 2, elle passa le Duero à Tordesillas, lieu que je choisis pour le pivot de mes manœuvres. La ligne du Duero est excellente; je fis avec détail toutes les dispositions qui pouvaient assurer la bonne défense de cette rivière, et je ne pouvais douter de faire échouer toutes les entreprises de l'ennemi, s'il tentait le passage. Le 3, lendemain du jour où nous avions passé le Duero, il fit quelques rassemblements de forces et quelques légères tentatives pour effectuer ce passage sur Pollos, point qui lui était fort avantageux. Les troupes que je disposai, et quelques coups de canon, le firent promptement renoncer à son entreprise.

„Tout en attendant les secours de l'armée du Nord, promis d'une manière si réitérée et si solennelle, je cherchai à ajouter, par ma propre industrie, aux moyens de l'armée. Ma cavalerie était bien inférieure à celle de l'ennemi. Les Anglais avaient près de cinq mille chevaux, anglais ou allemands, sans compter les Espagnols, formés en troupes régulières; je n'en avais pas deux mille. Avec cette disproportion, comment manœuvrer son ennemi? Comment profiter des succès qu'on peut obtenir? Je n'avais qu'un moyen d'augmenter ma cavalerie, c'était celui de disposer des chevaux inutiles au service de l'armée et appartenant à des individus qui n'avaient pas droit d'en avoir, ou qui en avaient un nombre excédant celui que la loi leur accorde. Je n'hésitai pas à prendre ce moyen, quelque rigoureux qu'il fût, puisqu'il s'agissait de l'intérêt imminent de l'armée et du succès de ses opérations. J'ordonnai donc l'enlèvement, sur estimation et moyennant le payement de leur valeur, des chevaux qui se trouvaient dans la catégorie précitée. J'en fis également enlever un grand nombre qui se trouvaient dans un convoi venant d'Andalousie. Cette me-

sure, exécutée avec sévérité, donna, en huit jours, mille hommes à cheval de plus, et ma cavalerie réunit plus de trois mille combattants. Cependant, je n'en espérais pas moins les secours de l'armée du Nord, qui continuait ses promesses, dont l'exécution semblait être commencée, mais dont nous n'avions encore aucun effet.

„La huitième division de l'armée de Portugal occupait les Asturies. Ces troupes étaient complétement isolées de l'armée par l'évacuation de toute la province de Léon et de Bonavente; elles se trouvaient sans secours et sans communication avec l'armée du Nord, parce que, d'un côté, les trincadours, qui avaient dû venir de Bayonne, n'avaient pu être envoyés à Gijon, et que, de l'autre, le général en chef de l'armée du Nord, quoiqu'il l'eût promis d'une manière formelle, s'était dispensé de faire faire un pont sur la Daga et d'y établir des postes. Cette division n'avait pu emporter que très-peu de munitions, faute de moyens de transport. Elles étaient en partie consommées, et elle ne savait comment les remplacer. Sa position pouvait devenir à chaque instant plus critique si l'ennemi s'occupait d'elle sérieusement; tandis que, si elle restait ainsi isolée, elle demeurait tout à fait étrangère aux événements importants qui allaient se passer sur le plateau de la Castille. Le général Bonnet, calculant dans cet état de choses, et considérant, d'après la connaissance qu'il a du pays, qu'il est beaucoup plus difficile de sortir des Asturies que d'y rentrer quand l'ennemi veut s'opposer à l'entrée ou au départ, il se décida à évacuer cette province et à aller prendre position à Reynosa. Là, ayant appris que l'armée de Portugal était en présence de l'armée anglaise et qu'elle était au moment de combattre, il n'hésita pas à se mettre en mouvemant et à la rejoindre.

„Fort de ce secours important, de l'augmentation que ma cavalerie venait d'avoir, n'ayant plus rien de positif de l'armée du Nord, instruit, d'ailleurs, de la marche de l'armée de Galice, qui, sous peu de jours, devait nécessairement me forcer à un détachement pour l'éloigner, je pensai que je devais agir sans retard. Je devais craindre que ma situation, qui s'était beaucoup améliorée, ne

changeât en perdant du temps; tandis que celle de l'ennemi devait devenir meilleure à chaque instant par la nature même des choses. Je résolus donc de repasser le Duero; mais ce passage est une opération difficile et délicate; elle ne peut être entreprise qu'avec beaucoup d'art et de circonspection, en présence d'une armée en état de combattre. J'employais les journées des 13, 14, 15 et 16 juillet à faire beaucoup de marches et de contremarches qui trompèrent l'ennemi. Je feignis de vouloir déboucher par Toro, et je débouchai par Tordesillas, en faisant une marche extrêmement rapide. Ce mouvement réussit si bien, que toute l'armée put passer la rivière, s'en éloigner et se former sans rencontrer un seul ennemi. Le 17, l'armée prit position à Nava del Rey. L'ennemi, qui était en pleine marche sur Toro, ne put porter rapidement que deux divisions à Tordesillas de la Orden; les autres étaient rappelées de toutes parts pour se réunir. Le 18 au matin, nous trouvâmes ces deux divisions à Tordesillas de la Orden. Comme elles ne croyaient pas toute l'armée rassemblée, elles pensèrent pouvoir gagner du temps sans péril. Cependant, lorsqu'elles virent déboucher nos masses, elles s'empressèrent d'opérer leur retraite sur un plateau qui domine le village, et vers lequel nous marchions. Déjà nous les avions débordées; si j'avais eu une cavalerie supérieure ou égale en nombre à celle de l'ennemi, ces deux divisions étaient détruites. Nous ne les poursuivîmes pas moins avec toute la vigueur possible, et, pendant trois heures de marche, elles furent accablées par le feu de notre artillerie, que je fis porter en queue et en flanc, et auquel elles purent difficilement répondre; mais, protégées par leur nombreuse cavalerie, elles se divisèrent pour remonter la Guareña, afin de la passer avec plus de facilité.

„Arrivés sur les hauteurs de la vallée de la Guareña, nous vîmes qu'une portion de l'armée anglaise se formait sur la rive gauche de cette rivière. Dans cet endroit, les hauteurs de cette vallée sont très-escarpées, et la vallée a une largeur médiocre. Soit que ce fût le besoin de rapprocher ses troupes de l'eau, à cause de la chaleur excessive qui se faisait sentir, soit pour toute

autre raison que j'ignore, le général anglais en avait placé la plus grande partie dans le fond à une demi-portée de canon des hauteurs dont nous étions les maîtres. Aussi, en arrivant, je fis mettre en batterie quarante pièces de canon, qui, dans un moment, eurent forcé l'ennemi à se retirer après avoir laissé un grand nombre de morts et de blessés sur la place. L'armée marchait sur deux colonnes, et j'avais donné le commandement de la colonne de droite, distante de celle de gauche de trois quarts de lieue, au général Clausel. Arrivé sur les lieux, le général Clausel, ayant peu de monde devant lui, crut pouvoir s'emparer de deux plateaux de la rive gauche de la Guareña et les conserver; mais cette attaque fut faite avec peu de monde. Ses troupes n'étaient pas reposées et à peine formées. L'ennemi s'en aperçut, marcha aux troupes qu'il avait ainsi jetées en avant, et les força à la retraite. Dans ce combat, qui fut d'une courte durée, nous avons éprouvé quelque perte. La division de dragons, qui soutenait l'infanterie, chargea avec vigueur contre la cavalerie anglaise; mais le général Carrié, un peu trop éloigné du peloton d'élite du 15e régiment, tomba au pouvoir de l'ennemi.

„L'armée resta dans sa position toute la soirée du 18; elle y resta de même pendant toute la journée du 19. L'extrême chaleur et la fatigue qu'on avait éprouvées pendant celle du 18 rendaient nécessaire ce repos pour rassembler les traînards. A quatre heures du soir, l'armée prit les armes et défila par sa gauche pour remonter la Guareña et prendre position en face de l'Olmo. Mon intention était de menacer tout à la fois l'ennemi et de continuer à remonter la Guareña, afin de la passer avec facilité, ou bien, si l'ennemi se portait en force sur la haute Guareña, de revenir, par un mouvement rapide, sur la position qu'il aurait abandonnée. L'ennemi suivit mon mouvement. Le 20, avant le jour, l'armée était en marche pour remonter la Guareña. L'avant-garde franchit rapidement cette rivière là où elle n'est qu'un ruisseau et occupa le commencement d'un immense plateau qui se continue sans aucune modulation jusqu'à peu de distance de Salamanque. L'ennemi chercha à occuper le

même plateau; mais il ne put y parvenir. Alors il se détermina à suivre un plateau parallèle qui se rattachait à la position qu'il venait de quitter, et qui lui offrait partout une position dans le cas où j'aurais marché à lui. Les deux armées marchèrent ainsi parallèlement avec toute la célérité possible, et tenant leurs masses toujours liées, afin d'être à tout moment en état de combattre. L'ennemi, ayant cru pouvoir nous devancer au village de Cantalpino, dirigea une colonne sur ce village, dans l'espoir de pouvoir être avant nous sur le plateau qui le domine et vers lequel nous marchions; mais son attente fut trompée: la cavalerie légère que j'y envoyai et la huitième division, qui était à la tête de la colonne, marchèrent si rapidement, que l'ennemi fut forcé d'y renoncer. Bien mieux, le chemin de l'autre plateau le rapprochant trop du nôtre, et celui que nous avions ayant l'avantage du commandement, quelques pièces de canon, qui furent placées à propos, incommodèrent beaucoup l'ennemi; car une bonne portion de l'armée fut obligée de défiler sous ce canon, et le reste fut obligé de repasser la montagne pour l'éviter. Enfin je mis les dragons à la piste de l'ennemi. L'énorme quantité de traînards qu'il laissait en arrière nous aurait donné les moyens de faire trois mille prisonniers s'il y eût eu plus de proportion entre notre cavalerie et la sienne; mais celle-ci, disposée pour arrêter notre poursuite, pour presser la marche des hommes à pied à coups de plat de sabre, pour transporter même les fantassins qui ne pouvaient plus marcher, nous en empêcha. Cependant il est tombé entre nos mains trois à quatre cents hommes et quelques bagages. Le soir, l'armée campa sur les hauteurs d'Aldea-Rubia, ayant ses postes sur la Tormès, et l'ennemi reprit sa position de San-Christoval.

„Le 21, ayant été informé que l'ennemi n'occupait pas Alba de Tormès, j'y fis jeter une garnison. Le même jour, je passai la rivière sur deux colonnes, prenant ma direction par la lisière des bois et établissant mon camp entre Alba de Tormès et Salamanque. Mon objet était, en prenant cette position, de continuer le mouvement par ma gauche, afin de déposter l'ennemi des environs

de Salamanque pour le combattre avec plus d'avantage. Je comptais prendre une bonne position défensive où l'ennemi ne pût rien entreprendre contre moi, et enfin venir assez près de lui pour pouvoir profiter des premières fautes qu'il ferait et l'attaquer avec vigueur. Le 22 au matin, je me portai sur les hauteurs de Calvarossa de Arriba pour reconnaître l'ennemi. J'y trouvai une division qui venait d'y arriver; d'autres étaient en marche pour s'y rendre. Quelque tiraillement s'engagea pour occuper des postes d'observation dont nous restâmes respectivement les maîtres. Tout annonçait que l'ennemi avait l'intention d'occuper la position de Tejarès, qui était à une lieue en arrière de celle dans laquelle il se trouvait dans ce moment, distante d'une lieue et demie en avant de Salamanque. Cependant il rassembla beaucoup de forces sur ce point, et, comme son mouvement sur Tejarès pouvait être difficile si toute l'armée française était en présence, je crus utile de l'appeler, afin de pouvoir faire ce que les circonstances commanderaient. Il y avait entre nous et les Anglais deux mamelons isolés appelés les Arapilès. Je donnai l'ordre au général Bonnet de faire occuper celui qui appartenait à la position que nous devions prendre; ses troupes le firent avec promptitude et dextérité. L'ennemi fit occuper le sien; mais il était dominé par le nôtre à la distance de deux cent cinquante toises. Je destinai, dans le cas où il y aurait un mouvement général par la gauche et où il y aurait une bataille, ce mamelon à être le pivot et le point d'appui de droite de toute l'armée. La première division eut ordre d'occuper et de défendre le plateau de Calvarossa, qui est précédé et gardé par un ravin large et profond. La troisième division était en deuxième ligne, destinée à la soutenir, et les deuxième, quatrième, cinquième et sixième se trouvaient à la tête des bois en masse derrière la position d'Arapilès, pouvant se porter également de tous les côtés, tandis que la septième division occupait la tête gauche du bois, qui formait un mamelon extrêmement âpre et d'un difficile accès, et que je faisais garnir de vingt pièces de canon. La cavalerie légère fut chargée d'éclairer la gauche et de se placer

en avant de la septième division. Les dragons restèrent en seconde ligne à la droite de l'armée. Telles étaient les dispositions faites vers le milieu de la journée.

„L'ennemi avait ses troupes parallèlement à moi, prolongeant sa droite et se liant à la montagne de Tejarès, qui paraissait toujours son point de retraite.

„Il y avait en avant du plateau occupé par l'artillerie un autre vaste plateau facile à défendre, et qui avait une action bien plus immédiate sur les mouvements de l'ennemi. La possession de ce plateau me donnait les moyens, dans le cas où j'aurais voulu manœuvrer vers la soirée, de me porter sur les communications de l'ennemi sur Tamamès; ce poste, d'ailleurs bien occupé, était inexpugnable et complétait même la position que j'avais prise; il était d'ailleurs indispensable de l'occuper, attendu que l'ennemi venait de renforcer son centre, d'où il pouvait se porter en masse sur ce plateau et commencer son attaque par la prise de ce point important. En conséquence, je donnai l'ordre à la cinquième division d'aller prendre position à l'extrémité droite de ce plateau, dont le feu se liait parfaitement avec celui d'Arapilès, à la septième division de se placer en seconde ligne pour la soutenir, à la deuxième de se tenir en réserve de celle-ci, et à la sixième d'occuper le plateau de la tête du bois où restait encore un grand nombre de pièces. Je donnai l'ordre également au général Bonnet de faire occuper par le 122e un mamelon intermédiaire entre le grand plateau et le mamelon d'Arpilès qui défendait le débouché du village d'Arapilès; enfin j'ordonnai au général Boyer, commandant les dragons, de laisser un régiment pour éclairer la droite du général Foy, et de porter les trois autres régiments en avant du bois sur le flanc de la deuxième division; de manière à pouvoir, si l'ennemi attaquait le plateau, le charger par la droite de ce plateau, tandis que la cavalerie légère chargerait par sa gauche. La plupart de ces mouvements s'exécutèrent avec irrégularité: la cinquième division, après avoir pris le poste indiqué, s'étendit par sa gauche sans motifs ni raison; la septième division, qui avait ordre de la soutenir, se porta à sa hauteur; enfin la deuxième division se trouvait encore en

arrière. Je sentis toutes les conséquences que ces irrégularités pouvaient avoir, et je résolus d'y remédier moi-même sur-le-champ, ce qui était chose facile, l'ennemi n'ayant fait encore aucun mouvement. En même temps je reçus le rapport que l'ennemi faisait passer de nouvelles troupes de sa gauche à sa droite; j'ordonnai aux quatrième et troisième divisions de se porter par la lisière du bois à hauteur, afin que je pusse en disposer au besoin. Il était quatre heures un quart, et je me portais au plateau qui allait être l'objet d'une lutte opiniâtre; mais dans ce moment un boulet creux m'atteignit, me fracassa le bras droit et me fit deux larges blessures au côté droit; je devins ainsi incapable de prendre aucune espèce de part au commandement. Ce temps précieux, que j'aurais employé à rectifier le placement des troupes sur la gauche, se passa sans fruit. De l'absence du commandement naît l'anarchie, et de là le désordre. Cependant le temps s'écoule sans que l'ennemi entreprenne rien. Enfin à cinq heures, jugeant que la situation est favorable, l'ennemi attaque avec impétuosité cette gauche mal formée, les divisions combattant repoussent l'ennemi, en sont repoussées à leur tour; mais elles agissent sans ensemble et sans méthode; les divisions que j'avais appelées pour soutenir les premières se trouvent dans le cas de prendre part au combat sans l'avoir prévu; chaque général fait des efforts extraordinaires pour pouvoir suppléer par ses dispositions particulières à ce que l'ensemble laisse à désirer; mais, s'il peut y parvenir en partie, il ne le peut complétement. L'artillerie se couvre de gloire, fait des prodiges de valeur et au milieu de nos pertes l'ennemi en fait d'énormes; il dirige des attaques sur Arapilès que le brave 120e défendait; il en est repoussé laissant plus de huit cents morts sur la place; enfin l'armée se replie, évacue les plateaux et se retire à la lisière du bois; là l'ennemi fait de nouveaux efforts; la division Foy, qui se trouve par la nature des choses chargée de couvrir le mouvement rétrograde, est attaquée avec vigueur, repousse l'ennemi constamment. Cette division ainsi que son général méritent les plus grands éloges. Dès ce moment la retraite s'effectua sur Alba de Tormès, sans

être inquiétée par l'ennemi. Notre perte s'élève à six mille hommes environ hors de combat; nous avons perdu neuf pièces de canon qui, étant démontées, n'ont pu être transportées; tout le reste des bagages, tout le parc d'artillerie, tout le matériel de l'armée a été emmené.

„Il m'est difficile, monsieur le duc, d'exprimer les divers sentiments qui m'ont agité au moment où la fatale blessure que j'ai reçue m'a éloigné de l'armée; j'aurais échangé avec délices cette blessure contre la certitude de recevoir un coup mortel à la fin de la journée, pour conserver la faculté du commandement, tant je connaissais l'importance des événements qui allaient se passer, et combien en ce moment, où le choc des deux armées semblait se préparer, la présence du chef était nécessaire pour l'ensemble à donner au mouvement des troupes et pour en diriger l'action.

„Ainsi un moment de malheur a détruit le résultat de six semaines de combinaisons sages, de mouvements méthodiques, dont l'issue jusqu'alors paraissait certaine et dont tout nous faisait présager de recueillir les fruits.

„Le 23, l'armée fit sa retraite d'Alba de Tormès sur Peñaranda, en prenant sa direction vers le Duero. Toute la cavalerie ennemie atteignit notre arrière-garde, composée de cavalerie et de la première division; cette cavalerie se replia et laissa cette division trop engagée; mais elle forma ses carrés pour résister à l'ennemi. Un d'eux fut enfoncé, les autres résistèrent, et celui du 69e notamment tua deux cents chevaux à l'ennemi à coups de baïonnette; depuis ce temps il n'a fait aucune tentative contre nous.

„Le général Clausel a le commandement de l'armée, et prendra les mesures que les circonstances exigeront. Je vais me faire transporter à Burgos, où j'espère qu'avec du repos et des soins je pourrai me guérir des blessures graves que j'ai reçues, et qui m'affligent plus par l'influence funeste qu'elles ont eue sur les succès de l'armée que par les souffrances qu'elles me font éprouver.

„Je ne saurais trop faire l'éloge de la valeur avec la-

quelle les généraux et les colonels ont combattu, et du bon esprit qui les a animés dans cette circonstance difficile. Je dois faire mention particulière du général Bonnet, dont au surplus la réputation est faite depuis longtemps; je dois également nommer le général Taupin, qui commandait la sixième division. Le général Clausel, quoique blessé, n'a pas quitté le champ de bataille et a donné l'exemple d'une grande bravoure, et a payé de sa personne jusqu'à la fin. Le général d'artillerie Tirlet et le colonel Dijeon, commandant la réserve d'artillerie, se sont particulièrement distingués.

„Dans cette journée, toute malheureuse qu'elle est, il y a eu une multitude de traits dignes d'être cités et qui honorent le nom français. Je m'occuperai à les faire recueillir, et je solliciterai de Sa Majesté des récompenses pour les braves qui s'en sont rendus dignes. Je ne dois pas différer de citer la belle conduite du sous-lieutenant Gullimat, du 118e régiment, qui s'est élancé dans les rangs ennemis pour y enlever un drapeau dont il s'est emparé après avoir coupé le bras de celui qui le portait, et qu'il a rapporté dans nos rangs malgré les coups de baïonnette qu'il a reçus.

„Nous avons à regretter la perte du général de division Ferey, mort de ses blessures, du général Thomières, tué sur le champ de bataille, et du général Desgraviers. Les généraux Bonnet et Clausel, et le général de brigade Meurse ont été blessés."

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 19 août 1812.

„Monsieur le maréchal, M. Fabvier, votre aide de camp, arriva hier avec vos dépêches des 31 juillet et 6 août; je les attendais avec une vive impatience, les nouvelles anglaises, pleines d'exagération, ayant devancé les vôtres à Paris. C'est à l'Empereur qu'il appartient de juger tout ce qui est relatif à la fâcheuse affaire du 22 juillet; mais, quels qu'en puissent être l'effet et les conséquences, je me persuade que l'Empereur ne verra dans tout ce qui s'est passé que de nouvelles preuves

de votre dévouement pour son service, et que Sa Majesté sera vivement touchée de l'accident qui, au commencement de la bataille du 22 juillet, vous a privé du commandement réel de l'armée de Portugal. Je suis personnellement affecté de ce malheureux événement, et l'ancien attachement que Votre Excellence me connaît pour elle ne lui laissera aucun doute sur les sentiments pénibles qui m'agitent en ce moment. Je me flatte, monsieur le maréchal, que vos blessures n'auront aucune suite fâcheuse, et j'ai appris avec plaisir que votre état n'était point dangereux. Je n'hésite point à accorder à Votre Excellence la permission de rentrer en France et de se rendre à Paris si elle le juge à propos. Si la fortune a trahi vos espérances, monsieur le maréchal, je vois, par les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, que ses coups se sont arrêtés devant la noblesse de vos sentiments, l'élévation de vos pensées, et qu'ils ne pouvaient porter atteinte à votre zèle pour le service de l'Empereur, à votre attachement et à votre dévouement pour sa personne.

„Un maréchal de l'empire va partir pour prendre le commandement de l'armée de Portugal.

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 14 novembre 1812.

„Monsieur le maréchal, lorsque, le 18 août dernier, j'eus l'honneur de répondre aux lettres que Votre Excellence m'avait adressées par son aide de camp, M. Fabvier, pour me donner les détails relatifs à la bataille du 22 juillet, j'eus soin de vous prévenir que c'était à l'Empereur qu'il appartenait de juger tout ce qui était relatif à cette affaire, sur laquelle je lui avais transmis tout ce que vous m'aviez adressé. Sa Majesté, en me répondant, m'a fait connaître sa manière de voir et de juger les choses, et m'a ordonné à cette occasion de vous proposer différentes questions, auxquelles l'Empereur exige de votre part une réponse catégorique. Si j'ai tardé jusqu'à présent de vous adresser ces questions, c'était pour attendre votre rétablissement et me conformer, en

ceci, aux intentions de Sa Majesté Impériale. Maintenant, je n'ai plus qu'à m'acquitter du devoir que ses ordres m'ont imposé envers vous.

„L'Empereur, dans l'examen qu'il a fait de vos opérations, est parti d'un principe que vous ne pouvez méconnître: c'est que vous deviez considérer le roi comme votre général en chef, et que vos mouvements, étant subordonnés au système général adopté par Sa Majesté Catholique, vous deviez toujours prendre ses ordres avant d'entreprendre des opérations qui sortaient de ce système. Placé, par une suite des dispositions générales, à Salamanque, il était tout simple de vous y défendre si vous étiez attaqué; mais vous ne pouviez vous éloigner de ce point de plusieurs marches sans en prévenir votre général en chef. Je ne puis vous dissimuler, monsieur le maréchal, que l'Empereur envisage votre manière d'agir dans le cas indiqué comme une insubordination formelle et une désobéissance à ses ordres. Cependant vous avez fait plus encore; vous êtes sorti de votre défensive sur le Duero, où vous pouviez être secouru par des renforts de Madrid, pour prendre l'offensive sur l'ennemi sans attendre les ordres du roi ni les secours qu'il était à même de vous envoyer. Sans doute vous avez pensé qu'ils vous étaient inutiles, et l'espérance du succès que vous avez cru pouvoir obtenir seul vous a entrainé à agir sans attendre des renforts dont la proximité du roi vous donnait la certitude; mais c'est précisément ce que l'Empereur condamne, puisque vous vous êtes permis de livrer bataille sans y être autorisé, et que vous avez compromis par là la gloire des armes françaises et le service de l'Empereur. Si du moins, en vous décidant à courir les chances d'un combat, vous aviez fait ce qui dépendait de vous pour en assurer le succès, on pourrait supposer que vous avez craint de laisser échapper une occasion favorable; mais, par une précipitation que rien n'explique, vous n'avez pas même voulu attendre le secours de la cavalerie de l'armée du Nord, qui vous était si important et dont vous étiez certain, en retardant la bataille de deux jours seulement. Cette conduite, si difficile à concevoir, a fait d'autant plus

d'impression sur l'Empereur, que Sa Majesté a vainement cherché, dans votre rapport, les motifs qui vous ont fait agir; elle n'y a rien trouvé qui lui ait fait connaître l'état réel des choses; et, comme elle veut être éclairée à cet égard, elle exige de vous une réponse précise et catégorique aux questions suivantes:

„Pourquoi n'avez-vous pas instruit le roi que vous aviez évacué Salamanque de plusieurs marches, et demandé ses ordres sur le parti que vous aviez à suivre?

„Pourquoi êtes-vous sorti de votre défensive sur le Duero et avez-vous passé de la défensive à l'offensive sans attendre les renforts que vous aviez demandés?

„Pourquoi vous êtes-vous permis de livrer bataille sans l'ordre de votre général en chef?

„Enfin pourquoi n'avez-vous pas au moins retardé de deux jours, pour avoir les secours de la cavalerie que vous saviez en marche?

„Je vous invite, monsieur le maréchal, à m'adresser, le plus tôt que vous pourrez, une réponse à ces questions que je puisse mettre sous les yeux de l'Empereur; je désire vivement qu'elle soit de nature à le satisfaire et qu'elle lui donne des explications dont il a besoin pour diminuer l'impression pénible que les événements ont dû nécessairement produire sur son esprit."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MINISTRE DE LA GUERRE.

„Bayonne, le 19 novembre 1812.

„Monsieur le duc, je viens de recevoir la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 14 novembre, je ne perds pas un moment pour y répondre. La satisfaction de l'Empereur étant le but et la première récompense de tous mes efforts, je ne saurais mettre trop de hâte à répondre aux questions qu'il vous a donné l'ordre de me faire dans la persuasion où je suis que les impressions défavorables que Sa Majesté a reçues sur moi seront plus tôt effacées; j'ajouterai même que j'éprouve beaucoup de regret de ne les avoir pas connues plus tôt, car j'ose croire que je serais, depuis longtemps, entré dans la plénitude de ses bonnes grâces; mais je ne puis

cependant me dispenser de commencer par exprimer la reconnaissance que j'éprouve pour le motif qui a fait retarder, jusqu'à ce moment, les questions qui me sont faites et qui prouve que Sa Majesté a daigné prendre quelque intérêt à ma conservation.

„Je rappellerai succinctement ici les instructions générales que j'ai reçues à différentes époques, qui, toutes, me prescrivent de marcher et d'attaquer l'ennemi, s'il prend l'offensive; celle du 13 décembre 1811 porte textuellement: „Si le général Wellington, après la saison des „pluies, voulait prendre l'offensive, vous pourriez réunir „vos huit divisions pour lui livrer bataille.“ Et plus loin: „Si les Anglais s'exposaient à avoir bataille, il fau„drait, monsieur le maréchal, réunir votre armée et mar„cher droit à eux.“ Celle du 18 février dit: „Si lord „Wellington marchait à vous, vous réuniriez sept divisions „à Salamanque avec votre artillerie et votre cavalerie, et „il faudrait, après avoir choisi votre position sous Sala„manque, être vainqueur ou périr avec l'armée française.“ Ces expressions manifestent d'une manière suffisante l'opinion de l'Empereur sur mes devoirs à remplir; mais, comme elles ont été données à une époque antérieure à celle où le roi a eu le commandement, je n'arguërai pas de ce qu'elles ont de favorable pour moi pour justifier ce que j'ai fait et je me renfermerai dans le cadre même qu'a tracé Sa Majesté, et me contenterai de prouver d'abord que je n'ai en rien désobéi au roi, ni outre-passé les instructions qu'il m'a données, mais que je les ai suivies littéralement, et je chercherai à démontrer ensuite que ce que j'ai fait était démontré par les calculs de la raison.

„Première question. Sa Majesté m'accuse d'avoir manqué à la subordination en évacuant Salamanque sans en rendre compte au roi et de n'avoir pas demandé ses ordres sur le parti que j'avais à suivre.

„Il est difficile de concevoir sur quel fondement cette accusation peut être portée contre moi. Non-seulement j'ai rendu compte au roi de l'évacuation de Salamanque, mais je l'avais même prévenu depuis longtemps de la nécessité qu'il y aurait d'évacuer cette ville lorsque l'enne-

mi se porterait sur la Tormès, parce que l'armée de Portugal, ne pouvant y être réunie d'avance, ne serait point en état de le combattre à son arrivée; le roi était informé de ma position comme moi-même. Les lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire, ainsi qu'au maréchal Jourdan, les 22, 24, 26 et 29 mai; 1er, 2, 5, 8, 12, 13 et 14 juin, qui, toutes, jusqu'au 14 juin, lui sont parvenues, l'ont instruit dans le plus grand détail de tout ce qui avait rapport à l'armée de Portugal; mais, pour lever tout doute à l'égard du peu de fondement de l'accusation qui m'est faite, je joins ici un paragraphe de ma lettre au maréchal Jourdan du 29 mai, dont le sens n'est pas équivoque. J'y joins également la copie d'un paragraphe de ma lettre du 13 juin, qui lui rappelle que l'évacuation de Salamanque sera nécessaire pour le rassemblement de l'armée; enfin la copie de ma lettre du 14 juin qui annonce que l'armée anglaise est en pleine marche, et que je vais manœuvrer conformément à ce que je lui ai annoncé par mes précédentes lettres. Cette dernière lettre du 14 juin lui est également parvenue et très-promptement, car le roi m'a répondu à cette lettre le 18. Le reproche qui m'est donc fait d'avoir évacué Salamanque sans en rendre compte au roi est sans aucune espèce de fondement.

„Depuis mon départ de Salamanque, j'ai écrit au roi et au maréchal Jourdan les 22 et 28 juin, 1er, 6 et 17 juillet. Les quatre premières ont été expédiées par triplicata, et, si elles ne sont pas parvenues, la faute ne peut m'en être imputée.

„Deuxième question. L'Empereur demande pourquoi je suis sorti de ma défensive du Duero et pourquoi j'ai passé de la défensive à l'offensive.

„J'ai repris l'offensive: 1° parce que j'avais acquis la certitude que je ne pouvais compter sur aucun renfort de l'armée du Nord; 2° parce qu'aucun secours de l'armée du Centre ne m'était ni promis ni annoncé que dans le cas où le général Hill se réunirait à lord Wellington; 3° parce que l'armée de Galice avait passé l'Orbigo, que les milices portugaises avaient passé l'Esla et qu'en différant peu de jours j'allais me trouver dans la nécessité de dé-

tacher un corps de six ou sept mille hommes et de cinq cents chevaux pour leur faire tête et me couvrir de ce côté, ce qui m'aurait affaibli d'autant vis-à-vis de l'armée anglaise qui alors, sans doute, serait venue à moi; 4° parce que les instructions écrites du roi en date du 18 juin, dont je joins ici copie, me prescrivent d'attaquer lord Wellington si le général Hill n'a point fait sa jonction avec lui et qu'une lettre du maréchal Jourdan du 30 juin (la dernière que j'aie reçue de Madrid), en m'exprimant l'étonnement du roi sur ce que je n'avais pas encore attaqué les Anglais, me pressait de le faire dans la crainte que le général Hill ne rejoignît lord Wellington et que ma position ne s'empirât.

„Je vais donner sur chacun de ces articles les explications nécessaires.

„1° A l'ouverture de la campagne, le général Caffarelli me fit les plus belles promesses; et j'étais autorisé, d'aprés ses premières lettres, à croire que, dans le courant du mois de juin, je recevrais un puissant renfort de l'armée du Nord. Ce fut en grande partie l'obligation où j'étais de l'attendre, et d'autres circonstances que mon rapport a fait connaître, qui occasionnèrent alors la prise des forts de Salamanque. Les lettres des 20, 26 juin et 11 juillet, du général Caffarelli, en exagérant d'une manière ridicule la force des bandes, le danger d'un débarquement dont les côtes étaient menacées (débarquement qui s'est réduit à peu près à rien, attendu que la flotte qui était en vue n'avait pas quatre cents hommes de troupes à bord), m'annoncèrent successivement la diminution des renforts qu'on devait m'envoyer; et enfin, par sa lettre du 26 juin, il m'annonça que je ne pouvais plus compter sur un seul homme d'infanterie. La copie de cette lettre est ci-jointe; elle lèvera toute espèce de doute à cet égard. Restaient donc seulement la cavalerie et l'artillerie, dont la promesse n'avait pas discontinué, mais qui ne s'effectuait pas. Je crus cependant fortement à l'arrivée de ce dernier secours, et j'attendis; mais je fus instruit bientôt qu'au lieu de quatre régiments sur lesquels j'avais droit de compter la légion de gendarmerie avait ordre de rentrer en France et ne vien-

drait pas, et que le général Caffarelli, qui voulait conserver près de lui un corps de cavalerie, j'ignore dans quel objet, gardait le 15e de chasseurs, et qu'enfin ce secours, si solennellement promis, se réduisait à six cents chevaux des 1er hussards et 31e chasseurs, et huit pièces de canon, qui étaient réunies à Burgos depuis le 15 juin, mais dont le départ, constamment annoncé, ne s'effectuait jamais. J'attendis encore, et tant que le retard à mon mouvement n'empirait pas ma situation; mais, lorsque j'eus la certitude que l'avant-garde de l'armée de Galice était arrivée à Rioseco, et que, selon les apparences, j'aurais, sous peu de jours, sur les bras quinze mille hommes, de mauvaises troupes sans doute, mais qui me forceraient à un détachement de six à sept mille hommes et de cinq cents chevaux, je n'hésitai pas à négliger un secours de six cents chevaux, qui devenait nul, puisque j'étais obligé de l'opposer à l'armée de Galice, et qui, pour l'avoir attendu, me forcerait à m'affaiblir de six ou sept mille hommes d'infanterie. Le retard de l'arrivée de ces six cents chevaux était inexplicable, car le général Caffarelli ne pouvait en faire aucun usage. Aucun obstacle ne s'opposait à leur arrivée à Valladolid, et, quoiqu'ils n'en fussent qu'à trois marches, je les attendais vainement depuis un mois. Il ne pouvait donc y avoir que l'ineptie la plus complète ou l'intention formelle de me tromper dans tous mes calculs qui pût ainsi retarder sa marche. L'une et l'autre hypothèse m'empêchaient également de prévoir quand ces délais auraient enfin un terme; mais le péril était là, et chaque jour le rendait plus imminent. Je ne pouvais donc pas tarder à me décider; mais, quand même l'armée de Galice n'eût pas dû venir jusqu'à moi, la conservation d'Astorga exigeait que je hâtasse mes opérations; car, quelque effort que le général Bonnet eût fait pour approvisionner cette place, il n'avait pu y réunir des vivres que jusqu'au 1er août. Cette place était bloquée, et, pour la délivrer, je ne pouvais pas faire un détachement moindre de sept ou huit mille hommes; mais ce détachement ne pouvait être fait qu'après un succès sur les Anglais, et après les avoir éloignés du Duero, car ce détache-

ment, fait avant, aurait mis l'armée de Portugal en péril; et, l'armée de Portugal battue, ce détachement, jeté hors de sa ligne naturelle, eût été bien compromis. Il fallait donc éloigner l'armée anglaise pour faire le détachement d'Astorga; et, si l'on calcule qu'il fallait bien compter sur huit à dix jours en opérations contre les Anglais, et que, de Salamanque, il y a huit marches jusqu'à Astorga, on peut juger qu'il n'y avait pas de temps à perdre, le 16 juillet, pour sauver une place qui n'avait de vivres que jusqu'au 1er août. Aussi, le 16 juillet, n'ayant aucune nouvelle du départ de Burgos des six cents chevaux et des huit pièces de canon de l'armée du Nord, et, tout étant prêt pour mon passage du Duero, je l'effectuai le 17 au matin.

„2° La lettre du roi du 18 juin m'annonce que les quatre mille hommes que Sa Majesté faisait réunir dans la Manche se réuniraient au comte d'Erlon pour venir au secours de l'armée de Portugal si celui-ci était dans le cas de venir s'y réunir; mais celui-ci ne devait y venir que dans le cas où Hill rejoindrait Wellington; Hill n'avait pas rejoint Wellington. Ainsi je n'avais rien à gagner à attendre, puisque je ne devais être renforcé que dans le cas où l'armée ennemie aurait reçu un accroissement à peu près de même force.

„3° Tout ce qui concerne les mouvements de l'armée de Galice vient d'être expliqué plus haut, et n'a pas besoin de nouveau détails.

„4° La lettre du roi est formelle, elle me trace la marche que je dois suivre; il est de mon devoir de ne pas m'en écarter. La lettre du 30 juin du maréchal Jourdan, écrite au nom du roi, devient plus pressante; elle paraît m'accuser de retard dans mes opérations, elle me presse d'agir; sans doute qu'il était de mon devoir de le faire. Les originaux de ces deux lettres sont entre mes mains, et les copies en sont ci-jointes. Les craintes du roi, exprimées dans la lettre du maréchal Jourdan, que le comte d'Erlon n'arrive pas en même temps que le général Hill dans le bassin du Duero, étaient extrêmement fondées, et on ne peut douter que, ce cas arrivant, le comte d'Erlon, quelque diligence qu'il eût faite, ne fût

arrivé quinze jours après le général Hill. En effet, les Anglais avaient fait rétablir en charpente, par un travail de six semaines et avec beaucoup de moyens, la coupure de quatre-vingt-dix-neuf pieds faite au pont d'Alcantara; cette communication entre les mains des Anglais donnait au général Hill le moyen de venir d'Albuera sur la Tormès en huit ou neuf marches, et le pont, pouvant être détruit en un moment, était enlevé au comte d'Erlon qui n'avait pas les moyens de le rétablir. D'un autre côté, avant l'ouverture de la campagne, le général Hill avait fait un coup de main sur le pont d'Almaraz, avait détruit les barques et tous les agrès; il ne restait donc au comte d'Erlon d'autre passage que le pont de l'Arzobispo, ou de venir par la Manche; mais la route qui conduit au pont de l'Arzobispo n'est pas praticable pour l'artillerie; il eût fallu la démonter, et ce travail eût demandé plusieurs jours. S'il eût pris la route de la Manche, ce retard eût été beaucoup plus long. Enfin, après avoir passé le Tage, il n'avait d'autre chemin à prendre, pour se rendre dans le bassin du Duero, que celui du Guadarrama, afin d'être plus facilement en liaison avec l'armée de Portugal, et ce détour lui eût fait perdre encore plusieurs marches. Ainsi, soit par les obstacles que le pays présentait, soit par les détours qu'il était nécessairement obligé de faire, il devait arriver longtemps après le général Hill; et cependant, que de chances encore, comme la difficulté de subsister dans le désert qu'il avait à traverser, etc., qui pouvaient arrêter sa marche. Rien n'était donc plus convenable que de faire en toute hâte ce que le roi avait ordonné, c'est-à-dire d'agir avant que Hill n'eût rejoint Wellington.

„Troisième question. L'Empereur demande pourquoi je me suis permis de livrer bataille sans l'ordre de mon général en chef?

„La lettre du roi du 18 juin, celle du maréchal Jourdan du 30, prouvent que, loin de désobéir à mon général en chef, je n'ai fait qu'exécuter ses ordres.

„Quatrième question. Enfin, l'Empereur demande pourquoi je n'ai pas au moins retardé de deux jours de

donner bataille pour avoir les secours que je savais en marche?

„La raison en est simple: je ne comptais pas donner bataille le 22 juillet; c'est l'ennemi qui a attaqué, et, sans ma blessure, il n'y en aurait pas eu; ceci demande plus de développement.

„Je n'ai été instruit de l'itinéraire des six cents chevaux et de l'artillerie de l'armée du Nord que le 21 dans la soirée. Dans ce moment, presque toute l'armée avait passé la Tormès. Si j'eusse reçu cette nouvelle cinq heures plus tôt, il n'y a aucun doute que je n'eusse suspendu ce mouvement et que je n'eusse attendu dans le camp d'Aldea-Rubea l'arrivée de ce renfort; mais, en ce moment, faire rétrograder toute l'armée eût été une chose mauvaise dans l'opinion et inutile, puisque je pouvais également prendre position sur la rive gauche de la Tormès, et d'autant mieux que ce pays est peu favorable à la cavalerie, dans laquelle j'étais inférieur, et ce mouvement rétrograde eût été contraire à la suite des opérations, puisqu'il me faisait abandonner l'avantage marqué que j'avais obtenu d'occuper sans combat le sommet du plateau qui sépare Alba de Tormès de Salamanque, plateau que je devais supposer qui me serait vigoureusement disputé, et où j'avais gagné l'ennemi de vitesse, plateau extrêmement important, puisque c'était par là seulement que je pouvais manœuvrer l'ennemi avec quelque apparence de succès, menacer sa communication avec Rodrigo et le forcer à sortir des positions qui entourent Salamanque; enfin arriver au but que je m'étais toujours proposé, de le combattre en marche. Je me décidai donc à prendre une bonne position défensive à la tête des bois de Calvarossa de Arriba et à attendre là l'arrivée du secours qui était près de moi. Le 22 au matin, je montai à cheval, avant le jour, pour voir encore la position et rectifier ce qu'elle aurait de fautif. Il me parut indispensable d'occuper par une division la hauteur de Calvarossa de Arriba que je n'avais occupée le soir que par des postes, et je l'y plaçai. Il me parut également nécessaire de faire occuper par un régiment un des Arapilès et de le faire soutenir intermédiairement à la forêt

par le reste de la division, et je conservai les six autres divisions à la tête des bois en les concentrant sur deux lignes. Pendant la nuit, l'armée anglaise était venue prendre position à peu de distance, et, après s'être formée, elle se plaça à portée de canon de nous. La position de l'armée anglaise était forte par les obstacles que le terrain présentait pour arriver jusqu'à elle; mais la position que l'armée française occupait, indépendamment du même avantage, avait celui d'un commandement immédiat et à portée de canon, et, comme j'étais supérieur en artillerie, je ne manquai pas de profiter de cet avantage; je fis établir des batteries qui écrasèrent tous les corps ennemis qui se tinrent à portée, et ils furent obligés de se retirer ou de se masquer par les obstacles de terrain qui pouvaient les couvrir. L'ennemi, qui craignait pour sa droite, qui couvrait son point de retraite, retraite que je menaçais éminemment, puisqu'en deux ou trois heures l'armée pouvait être portée sur sa communication, renforça sa droite vers le milieu de la journée. Aussitôt que je m'en aperçus, je crus nécessaire d'occuper un plateau très-fort d'assiette qui complétait ma position et d'où, avec des pièces de gros calibre, je pouvais gêner les mouvements de l'ennemi et atteindre à ses lignes. En conséquence, je retirai trois divisions du bois pour l'occuper, et j'y envoyai toute ma réserve d'artillerie.

„Ce plateau était inattaquable, occupé par de pareilles forces, couvert en partie et soutenu à droite par la hauteur d'Arapilès et à gauche par les troupes de la tête du bois et une batterie considérable. L'artillerie occupant ce plateau écrasa une première ligne qui se trouvait sous son feu; mais les trois divisions, au lieu de se placer comme je leur en avais donné l'ordre et de se concentrer, s'éparpillèrent, une d'elles descendit même du plateau sans motif ni raison. A l'instant où je m'en aperçus, je me mis en devoir de m'y rendre afin de rectifier tout ce que cette position avait de vicieux, et d'avoir une défensive aussi forte que possible et telle que le terrain la comportait; mais, à l'instant où je m'y rendais, je reçus les fatales blessures qui me mirent hors de combat; j'envoyai mes ordres, mais ils ne furent point ou furent

mal exécutés. L'ennemi ne fit aucun mouvement offensif pendant trois quarts d'heure; mais, voyant enfin cette gauche toujours mal formée, l'armée française sans chef, ce qu'il ne pouvait ignorer, car, blessé dans un moment de tranquillité à deux cents toises de l'ennemi et dans un lieu où je m'étais tenu longtemps de préférence, parce qu'il me donnait la facilité de voir parfaitement tous les mouvements de l'armée anglaise, il n'est pas douteux que Wellington n'en ait été informé sur-le-champ; c'est cette double circonstance qui l'a décidé à attaquer; si je n'eusse pas été blessé, la gauche eût été formée en moins d'un quart d'heure, comme elle aurait dû l'être d'abord; jamais il n'aurait osé concevoir l'espérance de la forcer, et il est probable que dans la nuit il se serait retiré sur une position beaucoup plus forte en arrière de celle qu'il occupait. Je serais resté le 23 dans cette position, et, le 24, ayant reçus mes renforts, je me serais porté sur la route de Rodrigo pour le forcer à l'évacuer; alors de ses mouvements naissaient de nouvelles combinaisons, etc. En général, le système que j'avais pris avec l'armée anglaise, et qui me paraît incontestablement le meilleur, était de ne jamais l'attaquer en position; mais d'être toujours formé et en mesure de le recevoir et de manœuvrer de manière à le forcer à se mouvoir et à changer de position, parce que, connaissant par expérience la supériorité des troupes françaises sur les troupes anglaises dans l'exécution des grands mouvements, j'étais certain de trouver un jour ou l'autre l'occasion d'un beau succès en en écrasant une partie; et, afin de pouvoir la gêner dans ses opérations et être plus à même de maîtriser ses mouvements, j'avais toujours campé le plus près possible d'elle, en prenant une bonne position défensive et en cherchant toujours l'occasion, soit en position, soit en marche, de l'incommoder du feu de mon artillerie et de lui en faire sentir la supériorité.

„Monsieur le duc, cette lettre est bien longue; mais j'ai cru, dans une circonstance aussi importante pour moi, devoir ne négliger d'exposer aucune des raisons qui doivent me justifier dans l'esprit de l'Empereur. J'ose espérer qu'il sera convaincu, d'après le narré sincère et vé-

ritable des faits, que, loin de désobéir au roi, je n'ai fait que suivre littéralement les instructions qu'il m'a données et exécuter ses ordres, et que les dispositions que j'ai prises ont été commandées par les calculs de la raison; enfin, que, si les résultats ont été contraires à la gloire de ses armes, la cause en est dans la double fatalité qui, d'un côté, a empêché de me parvenir les lettres par lesquelles le roi me faisait connaître son changement, ainsi que les nouvelles dispositions qu'il avait prises pour venir à mon secours, et, de l'autre, m'a enlevé au commandement de l'armée au moment où j'y étais le plus nécessaire."

OBSERVATIONS.

Les explications précédentes font connaître d'une manière satisfaisante tous les malheurs de cette triste campagne; il ne manquait plus qu'une chose pour compléter les étranges aberrations de Napoléon, c'était de faire peser sur moi la responsabilité d'un mouvement que je n'avais exécuté que malgré moi et comme l'accomplissement d'un devoir impérieux d'obéissance, et c'est ce qui n'a pas manqué d'arriver.

Les ordres impératifs sont du mois de février, et n'ont pu être exécutés qu'à la fin du mois de mars.

„A la fin de ce mois, ils me sont réitérés verbalement par le colonel Jardet, mon aide de camp, que Napoléon me renvoie, et qui me rejoint le 25. Le 28, j'entre en campagne, ignorant encore l'investissement de Badajoz. Le 4 avril, le prince de Neufchâtel m'écrit que l'Empereur me laisse carte blanche, mais cette dépêche ne me parvient qu'après la moitié du mois de mai.

Maintenant Napoléon, 16 avril, blâme l'opération exécutée, et dit que, puisque le feu était à la maison, il fallait marcher par Almaraz; mais c'est ce que je m'étais tué de lui représenter; c'est ce qu'il a blâmé si directement et qu'il oublie; car si, six semaines plus tôt, le feu n'était pas à la maison, il était facile de réconnaître qu'il y serait mis bientôt, et alors il était sage de rester

à portée pour pouvoir l'éteindre; il ne veut pas se rappeler que l'armée n'avait aucune mobilité et ne pouvait pas faire le moindre mouvement sans l'avoir préparé longtemps d'avance.

Au surplus, au milieu de ses reproches, de ses blâmes et de son humeur, il cherche une justification personnelle, et il prouve ainsi qu'il reconnaît ses torts, en disant que les instructions étaient données à trois cents lieues de distance, ce qui faisait croire sans doute qu'à ses yeux elles n'étaient pas impératives. Mais alors il ne fallait pas les libeller d'une manière si précise; il fallait comprendre les raisons absolues qui m'avaient obligé à adopter un système purement défensif, en liaison et en combinaison constante avec le Midi, seul système qui pût remplir le triple objet de réunir promptement les troupes nécessaires pour livrer bataille, de vivre en repos, mais d'être toujours prêt à agir jusqu'à la récolte, en conservant précieusement les vivres économisés pour les mouvements qui deviendraient nécessaires.

Je le répète, si j'eusse gardé cette position, Wellington n'aurait rien osé entreprendre. Mais, du moment où le système d'une offensive impuissante a prévalu, il a pu agir avec sécurité, et un secours direct qui fût parti des bords de l'Aguada le 1er avril pour Badajoz, au moment où j'ai appris le commencement du siége, n'aurait rien produit, d'utile, car je ne pouvais pas arriver à temps, puisque, dans la nuit du 6 au 7, la ville a été emportée, et la défense a été si courte, que le maréchal Soult, qui avait préparé les moyens de secours dont il pouvait disposer, et n'était occupé que de ce soin, n'est arrivé avec ses troupes en face des Anglais, à Almendralejo, à deux marches de Badajoz, que le 8, c'est-à-dire deux jours après la reddition.

La fin de la lettre du prince de Neufchâtel pourrait peut-être faire supposer que Napoléon attribuait à l'humeur la conduite que j'ai tenue; s'il en était ainsi, il aurait été dans une grande erreur; car, assurément, il n'y a eu d'autres mobiles dans ma conduite que de la soumission; et cette soumission était d'autant plus méritoire, que j'en connaissais d'avance les funestes effets.

L'examen des lettres du général Caffarelli, des 14, 20, 26 juin, et 11 juillet, celles du maréchal Jourdan et du roi d'Espagne terminent les commentaires.

Par les premières, on voit d'abord la ferme résolution du général Caffarelli d'envoyer à mon secours. On doit la croire sincère au moins; mais cette intention se modifie bientôt. Les seuls mouvements des guérillas, exécutés dans le but de faire une diversion, l'effrayent. Il exagère les dangers, et bientôt, en homme faible, il perd la tête et oublie son premier devoir, celui dont l'exécution touchait de si près au salut de l'Espagne, et il reste absorbé par des intérêts misérables et devant des dangers de nulle gravité. En définitive, l'armée de Portugal reçoit l'assurance que l'armée du Nord ne lui apportera aucun secours de quelque importance.

La correspondance du roi est, en général, raisonnable, et il donne des ordres à chacun de me secourir suivant l'occurrence; mais ceux adressés au général Caffarelli ne produisent aucun effet sur l'esprit de celui-ci. Ceux envoyés au maréchal Soult n'ont pas été dans le cas d'être exécutés. Cependant le roi a eu plusieurs torts, des torts tels, qu'ils ont amené la catastrophe: d'abord, de ne pas penser plus tôt au secours qu'il pouvait m'apporter, même hypothétiquement, de ne pas le préparer et de ne m'en avoir pas informé, non plus que du parti qu'il prendrait si les circonstances l'y forçaient; au contraire, il s'est prononcé d'une manière tout opposée, et il m'a annoncé formellement, sans équivoque, que le maréchal Souchet n'obtempérant pas à ses demandes, il ne pourrait rien faire par ses propres moyens. La lettre du maréchal Jourdan, du 30 juin, est explicite: elle ne laisse aucun doute et aucune espérance; elle me provoque même, d'une manière réitérée, à livrer bataille sans retard. C'est la réception de cette lettre, celle des dernières du général Caffarelli et la certitude qu'Astorga achèverait la consommation de ses vivres avec la fin du mois, et la crainte de voir arriver le général Hill se réunir à Wellington, qui m'ont décidé à prendre l'offensive. D'après mes données, cette résolution était opportune et bien calculée, malgré la disproportion des forces; mais

il se trouve qu'après m'avoir parlé d'une manière si claire, le roi change d'avis *sans m'en prévenir.* C'est le jour même où il part de Madrid qu'il m'annonce son mouvement. Évidemment, il a dû le préparer pendant huit ou dix jours au moins, et il m'en a fait un mystère. S'il m'avait seulement parlé de la possibilité d'un secours, assurément je l'aurais attendu; et, sans même le promettre d'une manière absolue, il eût pu me le laisser espérer. Au moment de son entrée en campagne, j'aurais passé le Duero de manière à le couvrir quand il déboucherait dans les plaines de la Vieille-Castille. Alors il pouvait venir me joindre sans éprouver aucun danger; et nous eussions combiné nos mouvements de manière à combattre avec avantage l'armée anglaise si elle avait osé nous attendre.

Ainsi on ne peut expliquer la conduite du roi. Sa lettre du 21 ne dit pas qu'il m'ait envoyé l'avis de ses préparatifs; c'est donc sans transition, et vingt jours après m'avoir fait connaître officiellement, par la lettre du 30 juin, du maréchal Jourdan, que je n'aurais aucun secours à espérer, qu'il entre en campagne. Jamais, depuis qu'il existe des armées, on n'a combiné de mouvements de cette manière, et cette lettre du 21 et la nouvelle du mouvement du roi ne me sont parvenues que le 23, le lendemain de la bataille.

Assurément ce n'est pas moi qui suis coupable du résultat. C'est aux auteurs de cette confusion à en porter la responsabilité.

Après ce qui précède, il est sans doute superflu de répondre à l'interrogatoire que renferme la lettre du 14 novembre 1812, et aux questions dont il se compose. Cependant je le ferai d'une manière concise, en forme de résumé.

1° J'ai rendu compte itérativement au roi de tous mes mouvements. Si toutes mes lettres ne lui sont pas parvenues, cela tient à l'état où était l'Espagne. Il a su par ma lettre du 14, dont il m'accuse réception par sa lettre du 18, ma retraite sur le Duero. Je l'ai accablé de demandes de secours, et la lettre du maréchal Jourdan du 30 prouve qu'il les a toutes refusées.

2° J'ai expliqué en détail les motifs qui m'ont décidé à prendre l'offensive ; il serait superflu de revenir à cette question. Cette résolution était commandée par la raison, par les calculs les plus simples, et ce n'est pas de mon fait si j'étais placé dans les conditions fâcheuses qui m'imposaient cette obligation.

3° J'ai livré bataille parce que j'ai été attaqué. L'ensemble de mes mouvements prouve que je voulais, s'il était possible, forcer par des manœuvres les Anglais à la retraite, et ne combattre que dans des circonstances très-favorables.

4° Je n'ai connu l'envoi d'aucun secours d'une manière certaine, et j'étais autorisé à croire qu'il ne m'en arriverait aucun.

LE MARÉCHAL DUC DE RAGUSE.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE QUINZIÈME. — 1811-1812.

CORRESPONDANCE DU LIVRE QUINZIÈME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME QUATRIÈME.

HALLE. — IMPR. SCHMIDT.

MÉMOIRES

DU MARÉCHAL MARMONT

DUC DE RAGUSE

MEMOIRES

DU MARÉCHAL MARMONT

DUC DE RAGUSE

DE 1792 A 1841

IMPRIMÉS SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL

DE L'AUTEUR.

V

PARIS, 1857.

HALLE, A L'EXPÉDITION (W. SCHMIDT).

MÉMOIRES

DU MARÉCHAL

DUC DE RAGUSE

LIVRE SEIZIÈME

1813

SOMMAIRE. — Situation et faiblesse de la grande armée après la campagne de Russie. — Organisation d'une nouvelle armée dite d'observation du Mein. — Création des régiments provisoires. — Canonniers de marine. — Composition de l'armée du Mein. — Arrivée du duc de Raguse à Mayence. — Composition du sixième corps, sous les ordres de Marmont. — Marche sur Dresde. — Combat de Weissenfels. — Mort du duc d'Istrie. — Napoléon établit son quartier général à Lutzen. — Reconnaissance de l'ennemi exécutée par le sixième corps. — Bataille de Lutzen (2 mai 1813). — Combats de nuit contre la cavalerie ennemie. — Danger que court le duc de Raguse. — Paroles de l'Empereur. — Entrée de l'armée française à Dresde.

Je passai les mois de janvier et de février 1813 à soigner mes blessures, impatient de rentrer en campagne. Grâce à la force de mon tempérament, dès le mois de mai, je fus en état de partir. Après quinze jours passés à Châtillon, où j'arrêtai les travaux dont la suite devait m'occuper d'une manière si grave et si importante, je me mis en route pour l'armée.

Les deux mois et demi passés à Paris et à la cour

firent époque pour moi. Étranger aux plaisirs et aux splendeurs de ce séjour, depuis neuf ans, je n'avais pas quitté les camps; et, sous le régime impérial, je n'avais habité la capitale que pendant six semaines environ et à trois reprises différentes, à l'époque du couronnement, en 1809, après la paix de Vienne, et à l'époque de la naissance du roi de Rome, avant d'aller prendre le commandement de l'armée de Portugal. Aussi, sur ce terrain, tout était neuf pour moi. La cour, encore brillante, présentait cependant un horizon sombre à tous les yeux. La défection du corps prussien d'York, indice effrayant de la situation des esprits, donnait à chacun le pressentiment de grands et de nouveaux malheurs. Et cependant la fortune est venue au secours du courage, et il n'a tenu qu'à Napoléon de rasseoir pour toujours sa puissance ébranlée; mais il devait se charger lui-même de se détruire et périr par un suicide politique.

Depuis plusieurs années, Napoléon, rappelant, autant qu'il le pouvait, dans les habitudes, les usages anciens de la cour de France, exigeait que l'on vînt à ses fêtes en habit habillé. L'intérêt des manufactures servait de prétexte à cet usage singulier, imitation servile du passé. Rien n'était si extraordinaire que ce travestissement de soldats dont la parure était les cicatrices et l'air martial bien plus que la grâce et élégance. Je me fis faire de beaux habits pour me conformer à l'ordre donné, et ma manche ouverte, mon bras en écharpe et sans mouvement, faisaient ressortir ce que ce costume avait de bizarre.

Les historiens de la campagne de 1812 en Russie ont raconté ses désastres avec trop de détails pour que, sans y avoir assisté, je m'occupe de les décrire. L'ouvrage de M. de Ségur porte avec lui la conviction et doit être placé en première ligne. J'ai pu juger, dans la campagne suivante, des dispositions physiques et morales de Napoléon. Il était en 1813 tel que M. de Ségur le dépeint en 1812. Plus tard, j'ai pu apprécier l'exactitude de ses récits quand il décrit lex lieux où se sont passées les grandes scènes de cette époque. Enfin il a bien peint le caractère des événements dans une armée livrée à de

semblables circonstances, et c'est lui qui, à mon avis, doit faire autorité dans l'avenir.

La grande armée n'existait plus que de nom. A peine les régiments conservaient-ils des fragments de cadres. L'effectif présent sous les armes, dans le cadre d'un grand nombre de divisions, ne s'élevait pas à plus de huit à neuf cents hommes. Les hommes échappés à la mort étaient prisonniers ou éparpillés, sans armes et sans organisation. Quelques corps, restés en Prusse et à Dantzig, furent victimes à leur tour des rigueurs de la saison et éprouvèrent une grande diminution. De leur côté aussi les troupes ennemies, sans avoir été désorganisées, étaient beaucoup réduites, malgré les soins qu'on avait pris pour leur conservation pendant la poursuite des opérations. Néanmoins leur nombre et leur état les rendaient très-supérieures aux nôtres et fort redoutables.

La défection de la Prusse avait mis inopinément dans la balance de nouvelles forces contre nous, et ces forces étaient aussi redoutables par le nombre des soldats que par l'esprit qui les animait. L'enthousiasme de la nation la fit se lever, pour ainsi dire, tout entière pour assurer sa délivrance.

La ville de Dantzig, abandonnée à elle-même, fut bloquée, ainsi que les diverses places de la Vistule. Cependant le vice-roi, qui commandait cette prétendue grande armée, dont les débris réorganisés composaient un corps de tout au plus douze mille hommes, formé de quatre divisions, était resté à Posen aussi longtemps qu'il l'avait pu sans danger. Il s'était ensuite retiré lentement et s'était arrêté à Berlin. Enfin, quand le mouvement des armées ennemies et la levée en masse de la Prusse l'y forcèrent, il se réfugia derrière l'Elbe, où il reçut des renforts considérables.

L'hiver de 1813 se passa ainsi en Allemagne. Pendant ce temps, une nouvelle armée, sous le nom d'armée d'observation du Mein, se formait sur la frontière et se préparait à entrer en campagne.

Les désastres survenus en Russie avaient été ressentis vivement par la France entière. Quelque lourd qu'eût paru le fardeau de la guerre, quelle que fût l'im-

popularité de l'Empereur et de ses entreprises gigantesques, qui, se renouvelant chaque année, épuisaient toujours davantage les peuples, l'honneur national, accoutumé, par des succès continuels, à dicter partout des lois, se réveilla au bruit des revers. Le sentiment patriotique fit faire des efforts extraordinaires pour mettre Napoléon à même de reprendre sa position perdue et de rétablir son influence sur l'Europe. On espérait que Napoléon était corrigé, et qu'enfin la France pourrait jouir de sa puissance au sein du repos. Les levées se firent avec facilité et empressement. Une réquisition immense de chevaux s'exécuta promptement et sans murmures. Tout marcha avec une telle rapidité, que les armées semblaient sortir de terre.

Avant de commencer la campagne de Russie, l'Empereur avait emmené avec lui tout ce qu'il y avait de disponible dans l'armée. Il n'avait laissé en France que des dépôts; mais, par une sage prévoyance, il avait ordonné la levée de cent bataillons de réserve, sous le nom de *cohortes*. Afin de se ménager la ressource des conscriptions futures, il l'avait fait faire sur les conscriptions passées, c'est-à-dire parmi les hommes libérés, mesure injuste et odieuse, mais qui lui fournit des hommes faits, robustes, de l'âge de vingt-deux à vingt-huit ans, et plus en état que ceux des levées annuelles de supporter les fatigues de la guerre. Pour déguiser aux yeux de ces hommes, appelés contre toute espèce de droit, la rigueur dont ils étaient l'objet, le sénatus-consulte, rendu à cette occasion, déclara que ces nouveaux soldats n'auraient d'autre destination que la défense du territoire de l'Empire; qu'ils ne pourraient en sortir; et, pour présenter à l'esprit l'idée d'une organisation particulière adaptée à cette destination spéciale, on les plaça dans des corps nouvellement formés sous le nom de cohortes au lieu de bataillons.

M. de Lacépède, orateur du Sénat, prononça, en présentant l'acte qui mettait l'Empereur en possession de cette ressource, les paroles suivantes, qui furent au reste frappées de ridicule, au moment même où elles furent proférées: „Mais ces jeunes soldats auront à gémir du

sort qui leur est réservé, de rester loin des dangers et du théâtre de la gloire des armes françaises.“ Le théâtre de la guerre se rapprocha d'eux et vint les chercher. Un nouveau sénatus-consulte, rendu dans l'hiver de 1812 à 1813, autorisa à les mobiliser et à en faire des régiments, qui prirent de nouveaux numéros dans l'armée. Ces corps, ayant été levés au moment du plus grand déploiement de nos forces, avaient reçu un grand nombre d'officiers fort médiocres et trop âgés, en réforme ou en retraite, rappelés au service, mais les soldats étaient admirables. Les cent cohortes organisées en régiments prirent les numéros au-delà du 122e et jusqu'à 150 et quelques. Ces corps formèrent la première ressource dont l'Empereur disposa.

La conscription annuelle était déjà appelée. Elle servit à remplir les cadres d'un grand nombre des troisième et quatrième bataillons, qui formèrent des régiments provisoires, et furent envoyés dans le corps d'observation du Mein. — Des soldats, tirés des compagnies départementales, formèrent un régiment de quatre magnifiques bataillons. Napoléon eut, en outre, l'idée de faire servir à terre, et comme infanterie, les cannoniers de la marine, corps nombreux, brave et fort inutile dans les ports en ce moment. Il ordonna son doublement en y versant un nombre de conscrits égal à celui des vieux soldats. On forma ainsi quinze bataillons de campagne, qui entrèrent dans la composition de mon corps d'armée. Enfin, Napoléon appela à lui un corps de trois divisions, formées avec des troupes de l'armée d'Italie, composé d'anciens régiments, dont la gloire et le courage rappelaient notre beau temps militaire. Ce corps, confié au général Bertrand, traversa le Tyrol, et vint nous rejoindre dans les plaines de la Saxe.

L'armée d'observation du Mein se composa en dernière analyse de corps dont les numéros définitifs, dans la grande armée, furent les suivants:

Troisième corps, maréchal Ney, quatre divisions;

Quatrième corps, général Bertrand, trois divisions, dont une wurtembergeoise;

Sixième corps, duc de Raguse, quatre divisions, dont

trois seulement furent organisées (canonniers de la marine).

Le premier corps, prince d'Eckmühl, quatre divisions. Il était sur le bas Elbe, où il se réorganisait.

Le deuxième corps, duc de Bellune, qui était à Magdebourg. Il fut formé fort tard, et il ne put prendre part à la première partie de la campagne.

Les cinquième, onzième et douzième corps, commandés par le général Lauriston et les maréchaux Macdonald et Oudinot, chacun de trois divisions (cohortes). Ils avaient déjà rejoint le vice-roi.

Enfin, aux forces ci-dessus il faut ajouter la garde impériale, dont l'infanterie s'élevait à quinze mille hommes et la cavalerie à quatre mille, seule cavalerie, au reste, qui fût alors disponible dans toute l'armée. Ces forces, organisées pendant le cours de l'hiver, étaient en état de rentrer en campagne à la fin d'avril. Cependant l'Empereur ne se contenta point de ces préparatifs, quelque considérables qu'ils fussent déjà. Il ordonna encore bien d'autres levées. De plus il stimula les alliés pour remplacer leurs contingents, dont, il est vrai, il ne restait presque plus que le souvenir. Les effets de ces mesures extraordinaires, soutenues par une grande activité et une puissante volonté, se firent sentir successivement pendant le cours de la première partie de la campagne et de l'armistice qui s'ensuivit. Des secours de toute nature ne cessèrent d'arriver, en sorte que l'armée se trouva, à la fin de l'été, composée, il est vrai, en grande partie de très-jeunes soldats, peu en état de supporter longtemps les fatigues de la guerre, mais aussi forte en nombre d'hommes et en chevaux qu'elle eût jamais été. Ce n'est pas, au surplus, le moment d'entreprendre cette partie de mes récits. Nous en sommes seulement à présent à la formation des troupes entrant les premières en ligne, après les désastres survenus en Russie, et qui combattirent à Lutzen.

Je me rendis à Mayence, où j'arrivai le 24 mars, encore très-souffrant de ma blessure reçue en Espagne. Mes plaies, encore ouvertes, exigeaient des soins journaliers, et mon bras était encore sans aucun mouvement.

Beaucoup d'autres, à ma place, eussent réclamé du repos pour assurer leur guérison; mais le repos, au milieu du mouvement de la guerre, eût été pour moi une maladie mortelle. Je n'étais pas encore rassasié de cette vie de périls et d'émotions qui échauffent le cœur, exaltent l'esprit, décuplent l'existence. Le temps et les malheurs ne m'avaient pas encore désenchanté en me montrant les illusions dont elle est souvent remplie.

Les dispositions de l'Empereur avaient ordonné la formation de mon corps d'armée en quatre divisions d'infanterie; mais la quatrième, n'ayant eu qu'une organisation incomplète, reçut peu après une autre destination. Mon corps d'armée ne se composa donc réellement, pendant toute la campagne, que de trois divisions formées de quarante bataillons. Quinze de ces bataillons appartenaient à l'artillerie de la marine. Ils étaient composés moitié d'anciens soldats, et l'autre moitié de recrues, incorporées au moment où ils se mirent en marche des grands ports où ils tenaient garnison. Les vingt-cinq autres bataillons furent composés, savoir: du 37e léger, nouveau corps, mais formé de vieux soldats tirés par détachement des compagnies départementales; de vingt troisième et quatrième bataillons de différents régiments des armées d'Espagne, organisés en régiments provisoires; enfin, d'un bataillon espagnol.

1er régiment d'infanterie de la marine, quatre bataillons.

2e régiment, infanterie de marine, six bataillons.
3e régiment, infanterie de marine, deux bataillons.
4e régiment, infanterie de marine, trois bataillons.
37e léger, deux bataillons.
32e léger, deux bataillons.
23e léger, deux bataillons,
11e provisoire, deux bataillons.
13e provisoire, deux bataillons.
15e de ligne, deux bataillons.
16e provisoire, deux bataillons.
70e de ligne, deux bataillons.
120e de ligne, deux bataillons.
20e provisoire, deux bataillons.

25e provisoire, deux bataillons.

Corps Joseph Napoléon, un bataillon.

L'artillerie se composa de quatre-vingt-quatre bouches à feu. L'extrême pénurie éprouvée en cavalerie empêcha de m'en donner une seule division ou même une seule brigade. J'eus à ma disposition seulement les lanciers de Berg, composés d'environ deux cents chevaux. Les régiments d'artillerie de la marine, faisant le fond de mon corps d'armée, méritaient beaucoup d'éloges pour leur bravoure et leur bon esprit. Jamais soldats ne se sont exposés de meilleure grâce au canon de l'ennemi, et n'y sont restés avec plus de fermeté. Mais ces troupes avaient une grande maladresse et un manque complet d'expérience de la guerre de terre. Elles eurent en conséquence, pendant quelque temps, beaucoup de désavantage devant l'ennemi. Le personnel des officiers dut être remanié. Il fallut nommer à un grand nombre d'emplois. On exerça constamment aux manœuvres et les vieux et les jeunes soldats; même pendant les marches, l'instruction fut continuée. On agit de la même mnière dans les autres bataillons, entièrement composés de conscrits. Ceux dont les cadres étaient bons, quoique formés très-rapidement, purent être présentés à l'ennemi avec confiance, tant les paysans français, belliqueux par essence, sont faciles à dresser. Un bataillon du 4e régiment de ligne, dont le cadre était complet et admirable, m'en donna la preuve. Ce bataillon, après avoir reçu les recrues à la fin de janvier, était un corps modèle au mois de mai suivant.

Mes divisions étaient commandées, savoir: la première, par le général Compans; la deuxième, par le général Bonnet; la troisième, par le général Fréderic; mon artillerie, par le général de division Fouché.

J'établis mon quartier général à Hanau, et mes troupes, pour vivre et se former, eurent le pays environnant sur la route d'Allemagne, jusques et y compris Fulde.

Pendant ce temps, le troisième corps, commandé par le maréchal prince de la Moskowa, s'organisait dans le duché de Saxe. La gauche se formait à Mayence, et la cavalerie en Lorraine et dans le Palatinat du Rhin. Le

vice-roi avait son quartier général à Strassfurth et le maréchal Ney, à Meiningen. Les corps ennemis étaient ainsi placés: celui de York à Dessau; Wittgenstein, au-delà de l'Elbe, et la masse des troupes, réunies en arrière de Dresde, prêtes à déboucher.

Je portai, le 13 avril, ma deuxième division sur Vach. Le 15, elle prit position à Eisenach, tandis que la première la remplaça à Vach, et que le prince de la Moskowa débouchait sur Erfurt.

Le mouvement commencé continua, et, le 21, ma deuxième division, qui tenait la tête de la colonne, arriva à Gotha, la première à Langensalza et la troisième à Eisenach, où, dès le 19, j'avais porté mon quartier général.

Pendant ces marches, nos troupes achevaient de s'organiser. De son côté, le vice-roi, marchant pour faire sa jonction, arrivait à Mersebourg. Le 1er mai, au matin, le troisième corps avait débouché de Weissenfels, où je l'avais remplacé. Une avant-garde ennemie eut avec lui un léger engagement dans lequel le maréchal Bessières fut tué. C'était un de nos compagnons d'Italie et sa perte fut appréciée par l'armée. Je la ressentis plus vivement que d'autres à cause de nos souvenirs communs. Séparés pendant longtemps et ayant eu pour lui quelques motifs d'éloignement, nous nous étions rapprochés, et notre ancienne amitié s'était réveillée. Homme d'esprit et de cœur, il donna toujours à l'Empereur des avis utiles. Vingt et un jours après, nous devions perdre un autre camarade qui m'était bien plus cher. La fortune devait enfin s'appesantir sur nous, après nous avoir si longtemps protégés et comblés de ses faveurs.

Le troisième corps alla prendre position à Kaina, à Grossgœrschen et à Staarsiedel. Napoléon se rendit à Lutzen, où il établit son quartier général.

Je pris position à Rippach et je mis mon corps d'armée à cheval sur le ravin, prêt à marcher dans différentes directions. Pendant ce temps les troupes aux ordres du vice-roi, occupant la rive gauche de la Saale, s'étaient rencontrées à Mersebourg, et avaient fait leur jonction avec celles que Napoléon amenait en personne.

L'Empereur ignorait la position véritable de l'ennemi et ne supposait pas qu'il se décidât si promptement à l'offensive. Une raison suffisante pour ignorer les mouvements était notre défaut de cavalerie. Nous ne pouvions pas battre la campagne et avoir des nouvelles certaines. Mais Napoléon aurait dû réfléchir que l'ennemi, ayant trente mille chevaux, tandis que nous n'en avions pas quatre mille, et possédant ainsi sur nous de si grands avantages daus un pays aussi plat, aussi découvert, ou ne nous attaquerait jamais, ou nous attaquerait en ce moment.

Le 2 mai, Napoléon dirigea les troupes du viceroi, c'est-à-dire le cinquième et le onzième corps sur Leipzig, et se mit en route lui-même pour s'y rendre. Il m'envoya auparavant l'ordre de faire une forte reconnaissance dans la direction de Pegau avec tout mon corps d'armée, de percer tous les rideaux de troupes qui me seraient présentés, afin de m'assurer où était la force des masses ennemies. Je me mis en mesure d'exécuter ces dispositions. On se le rappelle, j'étais campé sur le ravin de Rippach, occupant par une division la rive droite, et la rive gauche par les deux autres. Le troisième corps était campé aux villages de Grossgœrschen, Kaina et Staarsiedel.

L'opération qui m'était prescrite était délicate. M'avancer avec vingt mille hommes sans cavalerie, au milieu d'une immense plaine où je pouvais subitement être entouré par toutes les forces de l'ennemi, exigeait de grandes précautions pour rester en liaison avec l'armée, et à même d'être soutenu si j'étais inopinément attaqué par des forces supérieures. Or j'avais à choisir entre deux chemins dans la direction qui m'était donnée. De Rippach on peut aller à Pegau par la rive droite et par la rive gauche du ravin. Le chemin de la rive gauche est le plus court, et j'étais déjà tout placé sur ce chemin; mais il avait l'inconvénient de me séparer du gros des forces de l'armée, de laisser mon flanc droit exposé aux attaques de l'ennemi, tandis que j'aurais été acculé au ravin à ma gauche. En marchant par la rive droite, le chemin était plus long; mais mon flanc devait être cou-

vert par le ravin, ma gauche en liaison avec l'armée, ma retraite sur Lutzen était assurée, et je couvrais ainsi la portion des troupes qui avait marché sur Leipzig. C'est peut-être à cette combinaison sage que nous avons dû un succès brillant à la place d'une catastrophe.

Après avoir passé le ravin de Rippach, et avoir formé mes troupes en six carrés qui marchaient en échiquier, je me mis en marche en suivant la rive droite, et me portant ainsi sur Staarsiedel.

A peine approchions-nous de ce village que nous vîmes se former, sur les hauteurs qui le dominent, des masses considérables de cavalerie ennemie, soutenues par une nombreuse artillerie, et, en même temps, nous entendîmes le canon dans la directio nde Kaina et de Grossgœrschen. La division Gérard, du troisième corps, campée à peu de distance sur la rive gauche, et un peu en arrière de Staarsiedel, venait d'être surprise par l'ennemi. Elle prenait les armes dans une grande confusion. Son artillerie se trouvait sans attelages, ses chevaux ayant été inconsidérément aux fourrages. Cette division eût couru de grands risques si je fusse arrivé quelques minutes plus tard; mais je hâtai ma marche, et je m'empressai de me porter en avant pour la couvrir et lui donner le temps de s'organiser. — Les forces que l'ennemi nous montrait étaient imposantes; mais, ne voyant encore que de la cavalerie, elles ne me parurent cependant pas assez redoutables pour m'empêcher de remplir mes instructions. En conséquence, je me décidai à les aborder sans perdre un seul moment, afin de juger en quoi elles consistaient au juste. Afin d'être à l'abri de tout événement fâcheux si j'avais affaire à trop forte partie, je fis occuper en force le village de Staarsiedel, destiné ainsi à me servir de point d'appui. Je portai en avant du village, et un peu sur la gauche, la division Compans; et, en échelons plus à la gauche encore, la division Bonnet. Les troupes, soutenues par le feu de ma nombreuse artillerie, se mirent à marcher en avant et au pas accéléré. Cette charge s'exécuta avec vigueur et promptitude; mais, les forces de l'ennemi augmentant avec rapidité, je vis bientôt qu'une grande bataille allait

être livrée. Alors j'arrêtai mon mouvement, qui, en m'éloignant de mon point de résistance et de sûreté, aurait infailliblement occasionné ma perte. Je maintins toutefois mon attitude offensive, afin de partager l'attention de l'ennemi et de l'empêcher d'écraser les troupes du troisième corps, qui combattaient à Kaina et à Grossgœrschen. L'ennemi avait dirigé contre elles la majeure partie de ses forces, et spécialement beaucoup d'infanterie. La division Gérard les ayant rejointes, tout le troisième corps se trouvait engagé; mais ma position sur sa droite réduisait à son front le terrain qu'il avait à défendre.

Le maréchal Ney ayant été voir l'Empereur à Lutzen, celui-ci l'engagea à l'accompagner à Leipzig. Le maréchal, averti pendant la route, par le bruit du canon, de ce qui se passait à son corps d'armée, y retourna en toute hâte. Il le trouva aux prises avec l'ennemi depuis deux heures environ, et ayant déjà perdu Grossgœrschen, Kleingœrschen et Kaina. L'Empereur, appelé par les mêmes motifs, suivit Ney de près, mais après avoir envoyé l'ordre au duc de Tarente de se porter, à marches forcées, sur ce point, et de se placer à la gauche du troisième corps.

L'ennemi sentait l'importance de profiter de notre faiblesse pour envelopper le troisième corps; mais il ne pouvait y réussir qu'après m'avoir forcé moi-même à reculer. Il réunit donc de grandes forces contre moi; il dirigea le feu de plus de cent cinquante pièces de canon contre mon seul corps d'armée.

Mes troupes supportèrent ce feu terrible avec un grand calme et avec un remarquable courage. Les soldats de la division Compans surtout, plus exposés que les autres, furent dignes d'admiration. Les rangs s'éclaircissaient à chaque instant, mais se reformaient de nouveau, sans incertitude, et personne ne songeait à s'éloigner. — Les braves canonniers de la marine, accoutumés particulièrement à des combats de mer, où l'artillerie joue le principal et presque l'unique rôle, semblaient être dans leur élément. Immédiatement après ce feu terrible, la cavalerie ennemie s'ébranla, et fit une

charge vigoureuse, principalement dirigée contre le 1er régiment d'artillerie de la marine. Ce régiment, commandé par le colonel Esmond, montra ce que peut une bonne infanterie, et l'ennemi vint échouer contre ses baïonnettes. D'autres charges furent renouvelées, mais inutilement et sans succès.

L'infanterie ennemie se disposa à venir prendre part au combat, et de nouvelles forces en artillerie et en cavalerie furent ajoutées aux premières. Un nouvel effort pouvant être tenté et devenir décisif, je me décidai à prendre une meilleure position défensive. Je portai mes troupes un peu en arrière, de manière à les masquer en partie et à les mettre, le mieux possible, à même de soutenir le village de Staarsiedel. Toute la division Compans fut mise dans ce village et chargée de le défendre. Les manœuvres de l'ennemi, afin de s'étendre sur ma droite, rendaient cette disposition encore plus nécessaire pour empêcher qu'il ne passât entre la tête du ravin et le village. En outre, je plaçai en deçà et sur le bord du ravin une partie de ma troisième division, ce qui suffit pour compléter la sûreté de mon flanc. Le reste de cette division resta en réserve pour pourvoir aux cas imprévus.

L'ennemi dirigea une attaque complète sur Staarsiedel; mais elle lui réussit mal: elle fut repoussée. Sur ces entrefaites, l'Empereur et les troupes de la garde étant arrivées près de Kaina, on se battit sur ce point avec acharnement, et ce village, vivement disputé, avait fini par rester en notre pouvoir. D'un autre côté, le onzième corps, aux ordres du duc de Tarente, dirigé de Schœnau (où il était déjà arrivé en marchant sur Leipzig), en suivant le chemin qui conduit directement à Pegau, s'était emparé du village d'Eisdorf, sur l'extrême droite de la ligne ennemie. Il s'y était maintenu, malgré les efforts opiniâtres des troupes russes, qui, après l'avoir perdu, voulurent le reprendre. Enfin, il était cinq heures, et le quatrième corps, venant de Iéna, arrivait en arrière de la gauche de l'ennemi, qu'il prenait à revers. Une division de ce corps, la division Morand, suffit seule pour compléter ses embarras. On dirigea de nouveau

contre lui un grand effort en avant de Kaina. Cet effort fut soutenu par ma deuxième division, que j'envoyai au secours du troisième corps, aussitôt que j'eus reconnu la présence de celui du général Bertrand (quatrième corps). Ma division reprit le village de Battauna. En ce moment, l'ennemi se décida à la retraite. Alors la division Compans déboucha de Staarsiedel et marcha à lui. La division Fréderic se plaça à gauche et soutint son mouvement, tandis que la division Bonnet, en communication avec le troisième corps, servait de pivot à mon mouvement. Nous suivîmes l'ennemi avec autant de rapidité que la conservation de l'ordre de notre formation nous le permit. Nous continuâmes notre marche jusqu'à la nuit, après avoir fait un changement de front presque perpendiculaire, l'aile droite en avant. Notre mouvement était réglé sur celui du centre et de la gauche de l'armée. Ceux-ci s'arrêtèrent au moment où la nuit commençait. Nous fîmes halte à notre tour pour rester en ligne; nous devînmes ainsi stationnaires pendant une demi-heure, en présence de l'ennemi, resté maître de Grossgœrschen et placé en avant de ce village.

L'obscurité était devenue complète. Faute de cavalerie, il y avait impossibilité de se faire éclairer. J'avais mis pied à terre pour me reposer, quand tout à coup un bruit de chevaux se fit entendre; c'était la cavalerie prussienne qui arrivait sur nous. L'état de mes blessures m'obligeait à quelques précautions pour me mettre en selle, et, n'ayant pas le temps nécessaire pour monter à cheval, je me jetai dans le carré formé par le 37e léger, le plus à portée. Ce régiment, ayant peu d'ensemble alors, mais depuis devenu très-bon, s'abandonna à une terreur panique et se mit à fuir. En même temps, mon escorte et mon état-major s'éloignaient du lieu où la charge s'opérait. Ce malheureux régiment en déroute les prit pour l'ennemi et tira sur eux. Entraîné par ce mouvement, j'avais l'âme navrée en reconnaissant l'erreur qui faisait passer par nos armes nos pauvres officiers, et cependant je supposais les Prussiens mêlés avec eux. Au milieu de cette confusion, je pensai que, si, comme je le croyais, les cavaliers prussiens allaient nous

sabrer, il était inutile de me faire enlever en me signalant à eux et en leur donnant le moyen de me reconnaître aux plumes blanches dont mon chapeau était garni. Je fis ma retraite forcée de quelques minutes, mon chapeau placé sous mon bras. La foule, allant plus vite que moi, me culbuta au passage du fossé de la grande route, mais enfin les fuyards s'arrêtèrent. Très-heureusement pour nous, les Prussiens n'avaient pas été informés de notre désordre; après avoir chargé sur le 1er régiment de la marine, qui avait fait bonne contenance et les avait reçus bravement, ils s'étaient retirés.

Le 37e léger s'étant reformé, je lui fis honte de sa conduite. Je laissai mes troupes divisées en plusieurs carrés, afin qu'un nouveau désordre ne vînt pas tout compromettre; mais je plaçai mes carrés si près les uns des autres et les faces les plus voisines des carrés les plus rapprochées à si petite distance, qu'elles ne pouvaient pas tirer les unes sur les autres et empêchaient cependant l'ennemi de pénétrer entre elles.

Mes troupes, ainsi disposées, attendirent. J'avais le pressentiment d'une nouvelle entreprise tentée avec des moyens plus complets, et la chose arriva comme je l'avais prévue. Vers les dix heures du soir, quatre régiments de cavalerie prussienne, dont un des gardes, vinrent fondre sur nous. Tout le monde cette fois fit son devoir; aucun désordre n'eut lieu, et l'ennemi laissa cinq à six cents hommes morts autour de nous, et ensuite se retira. Une heure plus tard, tout étant parfaitement tranquille, je portai mes troupes à une petite distance, auprès d'un ruisseau et de quelques arbres; elles purent s'établir pour la nuit et se reposer ensuite.

La triste échauffourée dont je viens de rendre compte coûta la vie à mon premier aide de camp, le colonel Jardet, officier du plus grand mérite, tué par nos soldats. Je le regrettai beaucoup. Plusieurs autres officiers périrent aussi malheureusement en ce moment, et le cheval de mon chef d'état-major reçut onze balles qui le frappèrent à la fois.

Après cette double tentative, l'ennemi évacua Gross-

gœrschen et s'éloigna complétement du champ de bataille.

Cette bataille fut glorieuse pour l'armée française, dont les troupes, composées en grande partie de nouvelles levées, montrèrent beaucoup de valeur. Les résultats en trophées et en prisonniers furent nuls, attendu notre manque absolu de cavalerie.

Le soir de la bataille, l'Empereur dit à Duroc: „Je suis de nouveau le maître de l'Europe.“ Cette bataille de Lutzen, bonne conception de la part de Wittgenstein, avait été mal donnée. Il eût dû attendre, pour attaquer, le moment où l'armée française eût été plus engagée du côté de Leipzig, et en même temps agir avec tous ses moyens réunis. En effet, le corps de Miloradowitsch, détaché, ne combattit pas. Wittgenstein devait agir promptement et en masse par la gauche; une défaite complète des troisième et sixième corps aurait eu une très-grande influence sur le sort de la campagne. La disproportion de nos forces, si l'ennemi eût agi avec plus d'ensemble, jointe à l'avantage résultant de la nature du pays et de sa nombreuse cavalerie, l'autorisait à l'espérer. — D'un autre côté, Napoléon avait rapidement réparé sa faute en marchant en toute hâte au seconrs de ses corps engagés. Il s'exposa beaucoup en ralliant et ramenant à la charge les troupes du troisième corps, qui avaient été culbutées. C'est probablement le jour où, dans toute sa carrière, il a couru le plus de dangers personnels sur le champ de bataille.

En ce moment, toutes les troupes fraçaises réunies en Allemagne s'élevaient à cent soixante-quinze mille hommes, et cent et quelques mille seulement étaient rassemblés sur le champ de bataille de Lutzen.

On estime, et des documents pris à bonne source font croire que la totalité des forces russes et prussiennes ne leur étaient pas de beaucoup inférieures; quatre-vingt-dix mille hommes se trouvaient à Lutzen ou à portée.

Le 3 mai, l'ennemi s'étant retiré sur Pegau, dans la direction de Dresde, le duc de Tarente fut mis à sa poursuite. Je me rendis à Lōbnitz, et je dirigeai des

avant-gardes sur Borna. Le troisième corps, ayant le plus souffert pendant la bataille, resta à Lutzen; il était d'ailleurs destiné à passer l'Elbe à Wittenberg.

Je marchai au soutien du onzième corps, qui eut plusieurs engagements plus ou moins sérieux, entre autres à Colditz. L'ennemi continua son mouvement en bon ordre sur l'Elbe, en marchant sur diverses colonnes; mais la majeure partie prit la direction de Dresde.

Nous arrivâmes devant cette ville le 8, et nous y entrâmes immédiatement, tandis que l'empereur de Russie et le roi de Prusse quittaient le jour même la ville neuve, où ils avaient, depuis quarante-huit heures, établi leur quartier général.

CORRESPONDANCE ET DOCUMENTS

RELATIFS AU LIVRE SEIZIÈME

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 13 mars 1813.

„Monsieur le maréchal, l'Empereur me charge de prévenir Votre Excellence qu'il est indispensable qu'au 20 mars vous ayez votre quartier général à Francfort, afin que vous puissiez voir par vous-même les troupes qui doivent composer votre corps d'armée; qu'au 1er avril votre quartier général devra être porté à Hanau, et que, du 1er au 15 avril, vos quatre divisions devront être placées à Aschaffenbourg et à Hanau, à moins de nouveaux ordres de Sa Majesté.

„Conformément aux intentions de l'Empereur, j'ai adressé à M. le maréchal prince de la Moskowa l'ordre d'établir son quartier général, le 15 mars, à Hanau; de faire partir, le 20, la première division du premier corps d'observation du Rhin, qui est à Aschaffenbourg, pour prendre position à Würzbourg.

„La deuxième division sera réunie le 20 mars à Aschaffenbourg, et les troisième et quatrième divisions seront réunies à la même époque à Hanau. Aussitôt que la deuxième division sera complétement organisée,

elle partira pour Würzbourg, et sera remplacée à Aschaffenbourg par la troisième division.

„M. le maréchal prince de la Moskowa conservera, jusqu'à nouvel ordre, son quartier général à Hanau, et j'ai recommandé à Son Excellence de ne laisser aucune de ses troupes à Francfort, pour que le deuxième corps d'observation du Rhin puisse se rendre dans cette ville.

„Indépendamment des quatre divisions françaises qui composent le premier corps d'observation du Rhin, il y sera attaché deux divisions de troupes alliées fournies par Leurs Altesses Royales le grand-duc de Hesse-Darmstadt, le grand-duc de Bade, le prince primat, et Sa Majesté le roi de Würtemberg.

„Ces deux divisions seront commandées par le général Marchand, qui reçoit l'ordre de porter son quartier général à Würzbourg, où les contingents qui doivent composer ces divisions seront réunis.

„Une autre division de troupes alliées, fournie par Sa Majesté le roi de Bavière, et qui sera commandée par le général comte de Wrede, sera également attachée à ce corps d'armée; cette division se réunit à Bamberg, Bayreuth et Cronach.

„Ainsi M. le maréchal prince de la Moskowa aura sous ses ordres quatre divisions d'infanterie française et trois divisions de troupes alliées; au total, sept divisions.

„La cavalerie de ce corps d'armée sera composée de trois brigades qui formeront une division.

„Aussitôt que la première division du premier corps d'observation du Rhin, commandée par le général Souham, sera arrivée à Würzbourg, le général Marchand portera sa division en avant de la direction de Schweinfurth.

„J'ai aussi adressé au général comte Bertrand, commandant le corps d'observation d'Italie, l'ordre de diriger le mouvement de ses troupes de manière que la première division soit rendue le 15 avril à Nuremberg, en passant par Augsbourg; la seconde division à la même époque à Neubourg; la troisième à Donauwert, et la quatrième à Augsbourg, où le général Bertrand doit avoir établi son quartier général le 5 avril.

„La cavalerie, le parc d'artillerie et les équipages militaires de ce corps d'armée devront être rendus, au 15 avril, entre Augsbourg et Donauwert.

„Tels sont les ordres que j'ai expédiés, et que l'Empereur m'a chargé de communiquer à Votre Excellence, pour que vous puissiez connaître le mouvement du premier corps d'observation du Rhin, et du corps d'observation d'Italie.

„Je vous prie, monsieur le maréchal, de m'instruire des dispositions que vous aurez faites pour ce qui concerne votre corps d'armée, afin de me mettre à portée d'en rendre compte à Sa Majesté.

„Le ministre de la guerre,
„Duc de Feltre."

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„Mayence, le 26 mars 1813.

„Sire, aussitôt après mon arrivée à Mayence, j'ai pris connaissance de la situation des troupes de mon corps d'armée qui venaient d'arriver. Je crois qu'il est de mon devoir d'adresser directement à Votre Majesté un tableau général de la situation de ces troupes, afin qu'elle puisse prendre à leur égard les dispositions qu'elle jugera convenables.

„Les troupes de marine sont arrivées ou arrivent aujourd'hui ou demain; mais ni leur nombre ni la formation des détachements ne cadrent nullement avec les états fournis par le ministre de la guerre; il y a eu nécessairement erreur ou omission d'ordres. Dans tous les cas, je dois le faire connaître à Votre Majesté afin qu'elle connaisse la véritable situation de ces troupes.

„L'état du ministre présente trois détachements composant le 1er régiment de marine, l'un de 1,400 hommes, l'autre de 1,360, et le dernier de 1,750, total, 4,510. Au lieu de cela, les colonnes ont été composées, savoir: 985 hommes de Brest, 480 de Lorient, 600 de Rochefort, 287 de Toulon, 1,215 d'Anvers, 68 de Boulogne, 45 de Cherbourg; total, 3,680; déficit 830 sur le nombre des hommes annoncés partis. Je ne parle pas de

219 hommes restés en arrière ou aux hôpitaux, mais qui rejoindront plus tard; le déficit est sur les partants.

„Le 2e régiment, d'après l'état du ministre, se compose de 20 hommes, 39, 14, 1,605, 1,410, 1,410, 1,400; total, 5,898. Au lieu de cela, il est parti: première colonne, de Toulon, 1,277 hommes; deuxième, 1,091; troisième, 1,563; de Brest, 78; de Cherbourg, 130; de Rochefort, 46; total, 4,185; déficit, 1,713 hommes au moment du départ, non compris 766 hommes restés en route, mais qui rejoindront plus tard.

„Il y a également des erreurs dans les 3e et 4e régiments. Votre Majesté connaîtra incessamment et dans le plus petit détail la situation de ces quatre corps, les mesures étant prises pour que, d'ici à cinq jours, les états de situation les plus circonstanciés soient dressés.

„En général, les troupes de la marine paraissent animées du meilleur esprit, mais elles manquent de différentes choses indispensables pour le service.

„1° Ces corps manquent de tambours et de caisses de tambour; il en manque à peu près deux cent cinquante dans les quatre régiments; il n'y en a point dans les magasins de Mayence et de Strasbourg, et les moyens de confection ici sont extrêmement bornés; un grand envoi de l'intérieur peut seul donner à ces corps ce qu'il leur faut.

„2° Ces corps, par leur organisation, n'avaient pas de chirurgiens, ceux des vaisseaux devant leur suffire; il paraît juste et nécessaire de les en fournir comme l'armée de terre.

„3° Ces corps sont tout à fait dépourvus d'ustensiles de campagne, et, à cet égard, les autres corps sont dans le même cas. Le magasin de Mayence est tout à fait dépourvu et les arrivages paraissent suspendus. Les confections sur lesquelles on comptait à Francfort n'ont pu encore avoir lieu, les marchés n'étant pas même passés aujourd'hui; et cependant le premier corps d'observation doit être servi avant le deuxième, et il est loin d'avoir ce qu'il lui faut. Des dispositions nouvelles et d'urgence peuvent seules pourvoir les troupes de ce qui leur manque.

„4° Le dédoublement des troupes de marine a laissé un grand nombre d'emplois d'officiers vacants; les propositions n'ont pas été accueillies par le ministre parce qu'elles n'étaient pas appuyées d'états réguliers. Mais les matricules qui seules peuvent donner les moyens de les former sont dans les ports et n'existent pas ici. J'ai donné l'ordre de renouveler ces propositions, et je les adresserai de nouveau au ministre, les choix d'ailleurs paraissant porter sur des sujets qui en sont dignes et qui sont les plus anciens.

„5° L'armement de ces corps aurait besoin d'être échangé [1], mais l'arsenal de Mayence n'en a pas les moyens; ces corps manquent d'armuriers et en ont un besoin pressant. Le 1er régiment aurait aussi besoin de gibernes, mais il n'en existe pas ici. Quant à l'habillement, presque toutes les recrues ne sont vêtues que de vestes et de capotes, et les effets sont encore en arrière; j'ignore s'il est permis d'espérer leur prochaine arrivée.

„Voilà, Sire, les renseignements généraux sur les régiments de marine. Ces corps sont en mouvement pour se rassembler sur différents points; les généraux de division placés au milieu d'eux surveilleront constamment leur instruction, et moi-même je leur consacrerai autant de temps qu'il me sera possible.

„Le 37e léger, qui se forme ici, ne sera pas réuni aussi promptement que l'indication du ministre avait pu le faire supposer. Soixante-huit départements ont envoyé leur contingent, quarante sont encore en retard, mais en général ce sont les plus éloignés. L'espèce d'hommes de ce régiment est belle et ce corps sera fort beau lorsqu'il sera organisé; mais tout lui manque à la fois. Quoiqu'il ait deux mille cent hommes réunis, il n'a encore que quatre officiers. Les effets d'habillement ne sont pas encore arrivés, et on n'a pas de notions précises sur l'époque de leur arrivée; il en est de même des caisses de tambour et de ce qui tient à l'équipement. Cependant ce

[1] Les troupes avaient pour arme le fusil de dragon, c'est-à-dire un fusil sans baïonnette. (*Note de l'Éditeur.*)

corps ne peut ni servir ni se mouvoir avant d'avoir des officiers et son habillement. Dans le mouvement que les troupes font sur la rive droite, je place le 37e à Mayence et à Castel, où M. le duc de Valmy a bien voulu me permettre de le laisser, pour qu'étant tout réuni et plus à portée des ressources il puisse être plus promptement organisé; il a bien voulu me permettre également de placer dans ce régiment les premiers officiers arrivant de France, au moins à raison d'un par compagnie, mais il lui manquera encore des sous-lieutenants, les sous-officiers de ce régiment étant en général peu susceptibles de recevoir de l'avancement, la plupart d'entre eux ayant été nommés par les préfets, la veille de leur départ. Il faudrait pour ce régiment un certain nombre d'élèves de l'École militaire.

„Hanau ayant été évacué par le premier corps d'observation, les troupes de marine de la deuxième division sont en route pour s'y rendre; elles établiront leurs cantonnements au-delà de Hanau, entre Fulde et Hanau.

„Cinq bataillons de la troisième division, qui viennent d'arriver, partent aussi pour se rendre à Hanau, où cette division se rassemblera.

„La première division se rassemble à Hœchst, et de là viendra à Hanau, lorsque je pourrai disposer d'Aschaffenbourg; alors la quatrième remplacera la première de Mayence à Hœchst, et s'y formera.

„Chaque division reçoit immédiatement son ambulance, qui est organisée et en état de marcher. Je serai moi-même dans trois jours à Hanau, où j'établirai mon quartier général.

„Presque tous les généraux de brigade et adjudants commandants, et tout ce qui tient aux états-majors du corps d'armée sont encore en arrière, et nous en aurions cependant grand besoin."

LE MARÉCHAL MARMONT AU DUC DE VALMY.

„Mayence, le 30 mars 1813.

„Permettez-moi de vous rappeler diverses demandes que j'ai eu l'honneur de vous faire verbalement, et

auxquelles vous avez bien voulu me promettre de faire droit.

„Vous avez bien voulu me promettre de faire incorporer dans le 37e régiment les premiers officiers qui arriveraient de France, au moins jusqu'à concurrence d'un par compagnie. Je vous demande instamment, aussitôt que les deux premiers bataillons de ce régiment auront reçu leur habillement, de les faire partir de Mayence et de Castel pour Friedberg, afin que le général Bonnet puisse avoir ce corps sous les yeux et s'occuper de son instruction. Vous avez bien voulu me promettre de le faire remplacer à Mayence et à Castel par les troisième et quatrième bataillons que commandera alors le major, et qui rejoindront les premiers aussitôt qu'ils auront reçu officiers et habillements.

„Je vous demande, mon cher maréchal, de placer dans Mayence, aussitôt que vous le croirez possible, le fond de la quatrième division, et de porter, lorsque les troupes de la première division l'auront laissé libre, son quartier général à Hœchst, afin que, sortie de Mayence, elle puisse mieux se former.

„Je vous rappelle la promesse que vous avez bien voulu me faire de faire changer tout l'armement des régiments de marine. Les régiments ont ordre de dresser leurs états de demande, et ils réclameront près de Votre Excellence, dans le cas où l'artillerie ferait des difficultés, pour les satisfaire et leur fournir les moyeus de transport qu'il leur faudra.

„La première division est à Hœchst, la deuxième à Friedberg, la troisième à Hanau. Je vous demande de faire donner l'ordre que, quand il arrivera des détachements pour ces divisions, on les dirige sur ces différents points. Lorsque les circonstances me les feront changer, j'aurai l'honneur de vous en informer.

„Enfin, mon cher maréchal, lorsqu'il y aura de la cavalerie désignée pour moi, je vous prie d'en hâter la marche autant que possible, attendu que, n'en ayant pas un seul homme, je n'ai aucun moyen de communication entre mes divisions.

LE MARÉCHAL MARMONT AU DUC DE VALMY.

„Hanau, le 1. avril 1813.

„J'ai l'honneur de vous informer que, conformément aux nouveaux ordres que je viens de recevoir de Sa Majesté, j'ordonne à la deuxième division, qui est à Friedberg, de se porter sur Fulde, et elle va exécuter son mouvement. La première division, qui est à Hœchst, en partira pour se rendre à Friedberg, et je donne également ordre au général Teste de partir avec les troupes qu'il a disponibles pour se rendre à Giessen, l'intention de Sa Majesté étant que cette division reste sur les confins du royaume de Westphalie, du grand-duché de Berg et de la principauté de Nassau jusqu'à ce qu'elle soit toute réunie. C'est donc sur Hanau que je vous prie de faire envoyer, au fur et à mesure de leur arrivée, tous les corps ou détachements qui appartiendraient à la deuxième ou à la troisième division, sur Friedberg ceux de la première, et sur Giessen ceux de la quatrième. Je laisse toujours à Mayence et à Castel, ainsi que nous en sommes convenus, le 37e léger, jusqu'à ce qu'il ait reçu son habillement et des officiers, et je vous réitère la demande de diriger sur Hanau les deux premiers bataillons aussitôt qu'ils seront en état.“

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„Hanau, le 1. avril 1813.

„J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que, conformément à ses ordres qui viennent de me parvenir, je prescris au général Bonnet de se porter, avec onze bataillons de marine qui appartiennent à sa division, de Friedberg, où il est maintenant, sur Fulde. La première division le remplacera à Friedberg; la troisième se rassemble à Hanau, et le général Teste, avec les corps de la quatrième division qu'il a, va se rendre à Giessen, où il sera à portée du royaume de Westphalie, du grand-duché de Berg et de la principauté de Nassau.

„Je laisse à Mayence le 37e léger jusqu'à ce qu'il ait reçu des officiers et ses effets d'habillement. Ce serait

compromettre l'existence de ce beau régiment que de le faire marcher dans l'état où il se trouve. Aussitôt que les deux premiers bataillons seront en état, ils rejoindront leur division avec le colonel. Les troisième et quatrième bataillons viendront ensuite avec le major."

LE MARÉCHAL MARMONT AU VICE-ROI.

„Hanau, le 1. avril 1813.

„Permettez-moi de me rappeler au souvenir de Votre Altesse Impériale et de la féliciter de la campagne laborieuse qu'elle vient de faire, et dont le mérite sera approuvé par tous les cœurs vraiment français. J'espère que vous êtes à la fin de vos travaux pénibles, et que l'avenir vous dédommagera complétement de tous les sacrifices que vous avez faits.

„Je viens d'arriver ici, où je réunis un beau corps d'armée dont Sa Majesté a daigné me confier le commandement. Nous serons, j'espère, très-promptement en état de marcher. Dans la situation actuelle des choses, Votre Altesse Impériale trouvera peut-être convenable que nous ne soyons pas tout à fait dans l'ignorance des événements qui se passent du côté où elle se trouve, et c'est avec confiance que je lui fais la demande d'être assez bonne pour m'en faire informer."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 1. avril 1813.

„Mon cousin, j'ai reçu votre lettre du 26 mars. — Vous trouverez ci-joint un rapport sur les renseignements que j'ai fait prendre dans les bureaux du ministère de la guerre. J'ai donné ordre que cinq mille hommes se missent en marche de différents ports pour rejoindre leurs régiments. Il est nécessaire que vous fassiez la revue de ces régiments, bataillon par bataillon, compagnie par compagnie, afin de me faire connaître les cadres qui existent et ce qui y manque. Vous deviez avoir vingt bataillons, formant seize mille hommes. Il paraît que, pour le moment, ils ne formeront que dix mille hommes, puis-

qu'il faudra beaucoup de temps pour que les détachements qui sont en route arrivent à leurs régiments.

„Napoléon.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Hanau, le 2 avril 1813.

„J'ai reçu la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire le 29 mars.

„J'ai l'honneur de vous rendre compte que, conformément aux ordres de l'Empereur, la division Bonnet est en route pour Fulde, et que je vais porter la division Compans entre Hanau et Fulde.

„Il paraît que le prince de la Moskowa porte ses troupes sur Meiningen au lieu de le faire sur Eisenach. Je ne pourrai porter moi-même des troupes sur Eisenach que lorsque le prince de la Moskowa débouchera de Meiningen pour se porter sur la Saale. Tout autorisant à croire que l'ennemi est à Leipzig et peut faire à chaque instant un mouvement plus en avant, il pourrait y avoir les conséquences les plus graves à courir risque de mettre en contact avec lui la division Bonnet, qui aura un tiers de son monde en arrière, tant que le 37e n'aura pas rejoint, qui n'a pas un seul homme de cavalerie pour l'éclairer, et qui, plus que cela, n'a pas encore une pièce de canon ni un seul caisson de cartouches.

„La division Compans et la division Fréderic ont encore en arrière, l'une, six bataillons, et l'autre sept, et ne les recevront que dans quelques jours, de manière qu'il me paraît impossible que Sa Majesté calcule pouvoir faire opérer les trois premières divisions de mon corps d'armée avant le 15 avril.

„J'ai l'honneur de vous rendre compte aussi que le 23e régiment d'infanterie légère, n'ayant qu'un seul officier par compagnie et à peine un sous-officier et pas un caporal ayant plus de trois mois de service, il m'a paru de la plus urgente nécessité de donner quelques secours à ce corps, en lui accordant des sous-officiers tirés d'autres régiments. J'ai, en conséquence, ordonné provisoirement que le 14e de ligne, dont l'instruction est parfaite

et le cadre excellent, lui fournirait six caporaux pour être faits sergents, et six soldats pour être faits caporaux; que le 37e léger, qui est extrêmement riche en vieux soldats, fournirait douze caporaux et soldats pour être faits sergents et caporaux, et le 16e régiment provisoire, six autres; ce qui donnera au 23e léger deux sergents et deux caporaux nouveaux par compagnie. Sans ce secours, il était impossible que ce régiment, dont l'espèce d'hommes est très-belle et de la meilleure volonté, rendît aucun service avant six mois. Je vous prie d'obtenir de Sa Majesté qu'elle approuve ces dispositions.

„J'ai adressé des mémoires de proposition au ministre de la guerre pour les 23e et 37e léger, 11e provisoire, 121e de ligne et 2e de marine. Comme ces corps manquent d'officiers, il serait de la plus grande urgence que les nominations parvinssent promptement.

„Le chef de bataillon Millaud, du 23e léger, ayant obtenu sa retraite, il manque à ce régiment deux chefs de bataillon. Je sollicite ces deux emplois, l'un pour M. Voisin, capitaine de grenadiers au 1er régiment, qui a vingt ans de grade et qui jouit de la meilleure réputation dans son corps, et l'autre pour M. Fonvielle, capitaine de grenadiers au 82e régiment, qui a quatre ans de grade, et que je connais pour un officier très-distingué."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 5 avril 1813.

„Mon cousin, il se réunit à Mayence deux divisions de marche de cavalerie, la première, composée de tous les détachements fournis de France par les régiments qui font partie du premier corps de cavalerie, formés en quatre régiments de marche; l'autre, composée de tous les détachements des régiments qui font partie du deuxième corps. Vous prendrez le commandemeut de ces deux divisions, et vous les placerez dans les environs de Hanau, dans les lieux où elles puissent se former et s'organiser. Les cinquante et un régiments de cavalerie de la grande armée entrent dans la formation de ces deux divisions, dont le ministre de la guerre vous enverra

le tableau. — Chacun de ces cinquante et un régiments finira par fournir cinq cents hommes, ce qui portera ces divisions à vingt-cinq mille hommes. La tête de ces régiments étant à l'armée de l'Elbe, et formant à peu près quinze mille hommes, cela fera quarante mille hommes de cavalerie pour les cinquante et un régiments. — Mon intention est bien, aussitôt que cela sera possible, de réunir tous ces détachements à leurs régiments respectifs à l'armée de l'Elbe; mais, en attendant, ils doivent pouvoir servir et pouvoir se battre, si cela est nécessaire, avant leur réunion. Vous passerez en revue tous les détachements; vous leur ferez fournir ce qui leur manquerait. Vous me proposerez la nomination aux emplois vacants; enfin vous ferez tout ce qui est nécessaire pour que les divisions soient bien et promptement organisées. Le ministre de la guerre envoie les généraux, colonels, majors et chefs d'escadron nécessaires à ces corps. Je donne ordre au duc de Plaisance de se rendre à Mayence pour y suivre, sous vos ordres, tous les détails de cette organisation.

„Napoléon.“

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 7 avril 1813.

„Mon cousin, j'ai donné ordre que la division Bonnet se rendît à Fulde. J'ai donné ordre que deux bataillons de Würzbourg, faisant partie de la division Durutte, se rendissent de Würzbourg à Fulde, où ils seront sous les ordres du général Bonnet. — Les quatre bataillons de la division Durutte, qui sont à Mayence, se rendent également à la division Bonnet. Le général Bonnet aura ainsi six bataillons de la division Durutte, qu'il fera repasser à leur division aussitôt que cela pourra se faire avec sûreté. — J'ai ordonné que le général Durutte, s'il était obligé de quitter la Saale, se renfermât dans Erfurt, ce qui porterait la garnison de cette place à cinq mille hommes. — Le général Bonnet doit se mettre en communication avec le prince de la Moskowa à Würzbourg. Il y a une route directe; faites-la reconnaître. —

Il y a à Gotha un millier d'hommes appartenant aux princes de Saxe, et neuf cent un hommes de ma garde à cheval, commandés par le colonel Lyon. Ces troupes ne se retireront que dans le cas où cela serait nécessaire, et où l'ennemi ferait un grand mouvement par Dresde, ce qui ne paraît pas probable. — Le général Bonnet tiendra une avant-garde à Vach-sur-la-Werra, et se mettra en correspondance avec le général Souham, qui est à Meiningen, également sur la Werra. — Faites reconnaître cette route; donnez ordre au général Pernetti de fournir sans délai son artillerie à la division Bonnet. Il est de la plus grande importance que cette division ait ses seize pièces de canon. — Aussitôt que la division Bonnet aura son artillerie et que la division Compans aura également ses seize pièces, vous pousserez la division Compans sur Fulde et Bonnet sur Eisenach. — Faites connaître à Gotha que les troupes de Saxe-Gotha et de Saxe-Weimar sont sous les ordres du général Bonnet. — Si les neuf cents hommes de ma garde étaient obligés d'évacuer Gotha, donnez ordre au général Bonnet de les retenir avec lui. — Aussitôt que votre troisième division aura également son artillerie, vous la dirigerez sur Fulde. Tous ces mouvements préparatoires ont pour but de faire sentir à l'ennemi la présence de nos forces et de l'empêcher de se porter sur le vice-roi, qui est, avec cent mille hommes, en avant de Magdebourg. — Il paraît que vous ne pouvez pas compter sur votre quatrième division, puisqu'elle ne sera formée qu'au mois de mai ou de juin. — Faites-moi connaître la situation de vos divisions, de votre artillerie et de votre génie, en matériel et personnel. — Je suppose que les régiments de marine ont leurs musiques. S'ils n'en avaient pas, faites-leur-en former. Je suppose aussi qu'ils ont des sapeurs avec de bonnes haches. — Les régiments provisoires doivent aussi avoir au moins quatre sapeurs par bataillon. — Vous devez connaître mon règlement pour les bagages et les ambulances, et ce que j'ai accordé aux officiers pour porter leurs bagages et aux corps pour porter leur comptabilité en chevaux de bât. — Donnez des ordres en conséquence. Faites-moi connaître si vos trou-

pes sont au courant pour la solde. — Cela est important et soulagerait le pays. — Les bataillons de vos régiments de marine sont trop faibles; vous devez donc laisser à Mayence six cadres de bataillons, savoir: deux pour le régiment qui a huit bataillons, deux pour celui qui en a six, et un pour chacun des deux qui en ont trois. — De sorte que les bataillons qui vous resteront seront au moins de six cents hommes chacun. — J'ai pris des mesures pour compléter les six cadres de bataillons laissés à Mayence; il ne faut donc les affaiblir en aucune manière.

„Napoléon."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 7 avril 1813.

„Mon cousin, j'ai ordonné qu'un bataillon espagnol se rendît à la division Bonnet. Comme le général Bonnet connaît l'esprit des Espagnols, il faudra qu'il exerce sur eux une grande surveillance.

„Napoléon."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 7 avril 1813.

„Mon cousin, donnez ordre que quatre mille quintaux de farine soient réunis à Fulde pour le service de votre corps d'armée. — Faites-y confectionner cent mille rations de pain biscuité, de sorte qu'en passant, votre corps puisse prendre du pain pour quatre jours. — Aussitôt que la division Bonnet sera arrivée à Eisenach, vous y ferez également réunir quatre mille quintaux de farine.

„Napoléon."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 7 avril 1813.

„Mon cousin, les cadres des cinq bataillons des 35e, 36e légers, 131e, 132e et 133e ont dû arriver à Erfurt le 2 avril. Je leur avais donné l'ordre de se rendre à

Mayence; depuis, j'ai changé cette disposition. Ils doivent être dirigés par Würzbourg sur Ratisbonne, où ces cadres trouveront quatre mille hommes bien armés et bien équipés, venant de l'armée d'Italie. Envoyez donc à leur rencontre et faites-les détourner de la route au point où on les rencontrera.

„Napoléon.“

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„Hanau, le 8 avril 1813.

„Sire, je reçois les lettres que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 5 avril. Je ferai en sorte de remplir les intentions de Votre Majesté à l'arrivée des divisions de cavalerie qui doivent venir ici.

„Je viens d'achever la revue de détail de celles des troupes de mon corps d'armée qui sont arrivées ici. J'ai, en général, eu lieu d'être content; et, avec quelques jours donnés à l'instruction, quelques nominations dont les demandes ont déjà été faites, et quelques envois d'officiers pour les corps qui manquent de sujets, ces troupes seront en état de bien servir Votre Majesté. Elles sont animées d'un très-bon esprit. J'aurais déjà adressé au prince de Neufchâtel un rapport circonstancié, corps par corps, si je n'avais pas été obligé d'attendre des états qui me sont nécessaires et n'ont pu encore m'être fournis.

„L'artillerie de la division Bonnet est arrivée aujourd'hui ici et part demain pour rejoindre sa divsion à Fulde: c'est la seule que j'ai encore reçue. Cette artillerie est fort belle, bien attelée et en fort bon état. Comme les canonniers destinés à la servir ne sont pas encore arrivés, j'ai ordonné de former, par division, un détachement de cent cinquante hommes pris dans les régiments de marine.

„Je supplie Votre Majesté de me faire connaître si, en portant la division Bonnet sur Eisenach, elle ne m'autorise pas à mettre aux ordres de ce général cinq cents chevaux ee la cavalerie qu'elle m'annonce.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU DUC DE TRÉVISE.

„Hanau, le 9 avril 1813.

„J'ai reçu l'ordre de l'Empereur d'envoyer une division sur Vach ou Eisenach, afin d'avoir plus de pays et de ressources pour organiser mes troupes; mais, d'après les nouvelles répandues de la retraite du général Durutte et des mouvements de l'ennemi en avant de la Mulde, j'ai suspendu ce mouvement jusqu'à ce que cette division fût organisée et eût reçu de l'artillerie et de la cavalerie. Elle va recevoir son artillerie, mais je ne suis pas en mesure encore de lui fournir de la cavalerie. On m'assure qu'il y a à Gotha un corps de cavalerie de la garde; s'il en est ainsi, veuillez me le faire connaître, parce qu'alors je pourrais porter des troupes sur Vach sans inconvénient; et, dans ce cas, je vous prierais d'ordonner au commandant de la garde, à Gotha, d'entrer en communication avec le général Bonnet et de s'informer de toutes les nouvelles qu'il aurait de l'ennemi; et, si l'approche de l'ennemi le forçait de se retirer, de se diriger sur Vach, et de rester avec le général Bonnet pour manœuvrer de concert avec lui, ce général devant se retirer sur Fulde si les circonstances l'exigeaient.

„Veuillez, mon cher maréchal, me faire connaître si ce que j'ai l'honneur de proposer à Votre Excellence vous convient, afin que je puisse donner des ordres en conséquence au général Bonnet."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Saint-Cloud, le 9 avril 1813.

„Mon cousin, le général Durutte a envoyé quatorze pièces de canon attelées à Erfurt. J'ai ordonné que ces pièces fussent données à votre corps d'armée. Faites-les prendre aussitôt que vous serez à portée de le faire, sans les compromettre.

„Napoléon."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Saint-Cloud, le 10 avril 1813.

„Mon cousin, cinq mille hommes bien habillés et bien équipés sont dirigés des dépôts de France sur Mayence, pour compléter les six cadres de la marine que vous avez laissés à Mayence.

„NAPOLÉON.“

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Saint-Cloud, le 10 avril 1813.

„Mon cousin, veillez à ce que les bataillons qui composent les régiments provisoires se procurent les chevaux de bât qu'ils doivent avoir pour leur ambulance.

„NAPOLÉON.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU GÉNÉRAL BONNET.

„13 avril 1813, soir.

„Monsieur le général, je reçois votre lettre en date de ce jour. J'ai reçu une lettre du vice-roi, qui était le 10 à Strasfurth. Le général d'York était à Dessau; le général Wittgenstein au-delà de l'Elbe; un rassemblement de troupes considérable paraissait avoir lieu entre Dresde et Colditz, tout annonçait un mouvement général de l'ennemi, mais rien n'annonçait d'une manière précise ce qu'il voulait faire, et si son intention était seulement de couvrir une entreprise sur Wittenberg ou de se porter dans la Thuringe. Dans cet état de choses, arrêtez votre mouvement sur Vach et occupez, si vous le croyez sans inconvénient, Eisenach par une arrière-garde ou seulement par des postes. Nous verrons, d'ici à deux jours, ce qu'il convient de faire; ordonnez cependant à Eisenach qu'on y rassemble des vivres.

„En restant ainsi placé vous serez facilement lié avec le général Compans, et, comme je pousse ma troisième division sur Fulde et que le prince de la Moskowa se concentre à Meiningen, nous présenterons, d'ici à peu de jours, une force considérable sur ce point.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU MARÉCHAL NEY.

„13 avril 1813.

„Mon cher prince, j'ai porté une division sur Vach ayant ses postes sur Eisenach, une autre est à Fulde, la troisième va soutenir celle-ci. Sa Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire qu'elle vous avait donné l'ordre de rassembler votre corps sur Meiningen, et que peut-être vous le porteriez sur Erfurt. Veuillez me faire connaître ce que vous comptez faire, afin que je règle mes mouvements en conséquence et que je m'avance sur Eisenach et même sur Gotha, si votre mouvement en avant s'exécute. Une lettre du vice-roi m'annonce qu'il avait encore, le 10, son quartier général à Strasfurth, que le général d'York était à Dessau et paraissait être suivi par le général Wittgenstein, et que tout annonçait un mouvement général de l'ennemi; mais que rien n'indiquait d'une manière précise ce qu'il voulait faire, et si son intention était de se porter sur lui ou de chercher à pénétrer dans la Thuringe."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Saint-Cloud, le 14 avril 1813.

„Mon cousin, je reçois votre lettre du 11 avril, et j'y vois que, le 12, la division Compans sera à Fulde, et que, le 12, la division Bonnet part pour Eisenach. Elle aura donc pu y arriver le 15. Vous ne me parlez pas du mouvement de votre troisième division. Je suppose que, le 15, cette division sera aussi près de Fulde, et que, vous-même, vous aurez votre quartier général sur Eisenach. — Gotha est un très-beau pays, où il est nécessaire de faire sur-le-champ une réunion de farines. — Je suppose que votre troisième division a déjà son artillerie; mais ce qui importe, c'est que vous ayez au moins une ou deux compagnies d'artillerie légère et vos batteries de réserve. Il faut beaucoup d'artillerie dans cette guerre. — Vous devez avoir quatre-vingt-douze pièces de canon; mais seize pièces étaient destinées à la quatrième division, qui ne peut pas encore entrer en ligne; cela

doit donc au moins vous faire soixante-seize. — Le duc d'Istrie arrive avec une division de la garde à pied et une à cheval, et environ cinquante-deux pièces. Ainsi ce corps d'armée, formant provisoirement quarante mille hommes d'infanterie et six à sept mille chevaux, aura donc cent vingt-huit pièces de canon. — La seconde division d'infanterie de la garde, avec trente-huit pièces de canon, ne doit pas tarder à le joindre. — Par une inconvenable disposition du général Sorbier, seize compagnies, qui devaient arriver de Magdebourg, sont en retard. Je suppose cependant qu'elles ne tarderont pas à arriver. On y a pourvu néanmoins par le mouvement de quatorze autres compagnies. — Je suppose que les premier et second bataillons du 37e sont en marche pour rejoindre la division Bonnet, et que les troisième et quatrième bataillons ne tarderont pas, ce qui, joint aux six bataillons du général Durutte, provisoirement en subsistance dans cette division, en portera le nombre à vingt bataillons. Il faudra en former trois brigades, chacune de six à sept bataillons.

„NAPOLÉON."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„15 avril 1813.

„J'ai reçu l'ordre de l'Empereur de porter, du 15 au 18, ma deuxième division sur Vach, et mes première et troisième sur Fulde, et ensuite de pousser des troupes sur Eisenach.

„Ma deuxième division est dans ce moment-ci à Vach, ayant ses avant-postes sur Eisenach; ma première division est à Fulde; ma troisième division part demain matin pour se rendre également sur cette place, et j'y serai moi-même après-demain. Les ordres de l'Empereur étant en pleine exécution, je serai sur Eisenach aussitôt que possible.

„L'Empereur m'avait donné l'ordre de passer en revue et d'organiser les deux divisions de marche de cavalerie qui sont attachées à mon corps d'armée. Ces troupes, arrivant plus tard que Sa Majesté ne l'avait

pensé, et mon départ étant devenu nécessaire. je ne pourrai pas remplir cette mission.

„Je crois qu'il est de mon devoir de vous prier de représenter à Sa Majesté qu'elle ne doit pas considérer mon corps d'armée, dans l'état actuel des choses, comme en état de combattre. Elle en connaît la situation d'après le rapport que j'ai eu l'honneur de lui faire; mais je vais entrer encore à cet égard dans quelques détails.

„1° Les corps sont sans officiers, et de vieilles troupes bien instruites ne seraient pas capables de marcher avec un si petit nombre d'officiers pour les conduire, et à plus forte raison des nouvelles. Les corps ont envoyé des mémoires de proposition pour tous les sujets susceptibles d'occuper les emplois; de ces mémoires, envoyés depuis plusieurs mois au ministre, et en duplicata par moi, il n'en est pas revenu un seul.

„Il y a environ quatre-vingts emplois pour lesquels les corps ne peuvent pas présenter de sujets. Sa Majesté a ordonné d'envoyer sur les deux corps d'observation du Rhin un assez grand nombre d'officiers. Tous ont été envoyés au premier corps, et il ne m'en est revenu que neuf chefs de bataillon qui ont été placés. Il y en a, à Mayence, que j'ai demandés et qui n'arrivent pas, entre autres le colonel Deschamps, à qui j'ai fait donner l'ordre de venir commander le 2e régiment de marine, et dont je n'entends pas parler.

„Si Sa Majesté veut que ces troupes s'organisent promptement, il faut qu'elle m'autorise à faire recevoir, dans les corps, les sujets pour lesquels il a été envoyé des mémoires de proposition.

„2° Les première et deuxième divisions ont seules leur artillerie. La troisième n'a ni un canon ni un caisson de cartouches.

„3° Je n'ai pas un seul homme de cavalerie. Il me semble qu'il faudrait prendre, sur les deux divisions qui se forment, un millier de chevaux le plus en état de servir, pour que je ne fusse pas tout à fait dépourvu des moyens de m'éclairer.

„4° C'est depuis avant-hier seulement que nous connaissons ici le décret de l'Empereur relatif aux ambulan-

ces, et les corps n'ont eu encore ni le temps ni l'argent pour se procurer les chevaux de bât.

„5⁰ Tous les corps manquent tout à fait de chirurgiens.

„6⁰ Il n'y a, pour tout le corps d'armée, qu'un seul adjoint à l'état-major. Il n'existe pas un commissaire des guerres, ni aux divisions, ni au quartier général.

„Votre Altesse sentira qu'il y a ici une grande réunion d'hommes, mais qu'il n'y a pas une armée organisée, et qu'il serait funeste au bien du service de Sa Majesté de mettre ces troupes en situation de rencontrer l'ennemi avant d'être régulièrement constituées pour tout ce qu'il leur faut.

„Un de mes aides de camp est près du prince de la Moskowa, et me rapportera la nouvelle de l'époque précise de ses mouvements, d'après lesquels je me réglerai.

„J'ai l'honneur de joindre à ma lettre l'état de situation que vous m'avez demandé.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU DUC DE PLAISANCE.

„15 avril 1813.

„Je reçois, seulement, monsieur le duc, votre lettre du 12 et je vous ai écrit, à l'arrivée du général Dommange, pour vous dire combien j'attachais de prix à ce que les troupes passassent promptement le Rhin et vinssent s'établir dans les cantonnements, auprès de Hanau. Il y a place pour recevoir tout ce que vous enverrez; mais, aujourd'hui que je mets en mouvement mon infanterie, il y a encore plus de place.

„Je vous prie d'ordonner que tous les emplois de sous-officiers soient remplis immédiatement dans les compagnies s'il y a des sujets propres à les occuper; il faut aussi faire des propositions, pour les nominations d'officier, de tous les sujets susceptibles d'être élevés en grade, car les détachements ne pourront servir qu'autant que les cadres seront bien complets. Un vieux corps bien instruit, dans lequel il y a peu de sous-officiers et d'officiers, sert mal; un nouveau corps ne sert pas et se détruit.

„Je pars de Hanau pour suivre mon infanterie; en

conséquence, je ne pourrai donc pas m'occuper de ce travail important. Je laisse ici le général Millaud pour le faire momentanément. Je pense qu'il serait convenable au bien du service de l'Empereur que vous vinssiez ici pour faire ce travail, aussitôt que vous aurez fait passer le Rhin aux troupes arrivées, et pris des mesures pour qu'aucune de celles qui arriveront ne s'arrête sur la rive gauche; alors le général Millaud viendrait près de moi pour commander tout ce qui serait disponible et vous m'enverriez tout ce qui serait susceptible de faire un peu de service. Je prendrai d'ailleurs des mesures pour l'instruction de ce détachement que je désirerais que vous pussiez porter immédiatement de mille à douze cents chevaux.

„Je vous prie de me faire connaître journellement vos opérations, afin que je sache toujours sur quoi je peux compter et que je connaisse quelles sont les troupes dont je puis disposer de suite, et à quelle époque je pourrai faire usage du reste."

LE MARÉCHAL MARMONT AU GÉNÉRAL MILLAUD.

„Hanau, le 16 avril 1813.

„Monsieur le comte, forcé de quitter Hanau et de suivre mes divisions, je vous prie de me suppléer pour faire sur la cavalerie qui doit arriver, le travail dont j'étais chargé par Sa Majesté jusqu'à l'arrivée du duc de Plaisance. Vous établirez votre quartier général à Hanau; vous passerez en revue tous les détachements de cavalerie qui arriveront, et vous m'en rendrez compte journellement et me ferez connaître: 1° la force des détachements à leur arrivée; 2° le nombre d'hommes et de chevaux laissés en route; 3° le nombre des chevaux blessés; 4° enfin le lieu d'où est parti le corps. Vous me ferez connaître également le nombre des officiers présents et le nombre des emplois vacants; le nombre des sous-officiers présents et le nombre des emplois de sous-officiers vacants. Vous ordonnerez de remplir immédiatement tous les emplois de sous-officiers vacants lorsqu'il y aura des

sujets propres à les remplir; vous ferez faire des mémoires de proposition pour tous les emplois d'officiers vacants lorsqu'il y aura des sujets dignes de les occuper. Enfin, monsieur le comte, vous ne négligerez rien pour me faire connaître la véritable situation de ces corps et accélérer leur organisation.

„Aussitôt après l'arrivée du duc de Plaisance, vous partirez pour me rejoindre, emmenant avec vous tous les détachements susceptibles de servir, et prendrez à l'armée, jusqu'à l'organisation des divisions, le commandement de ce qui part aujourd'hui et de ce que vous avez.

„Vous ferez connaître au duc de Plaisance que je désire qu'il continue à m'adresser des rapports semblables.

„Je vous ai fait remettre un projet de cantonnement qui donne le moyen de placer six mille chevaux aux environs de Hanau.

„Vous aurez soin de placer ces troupes d'une manière méthodique, afin que les corps puissent se rassembler facilement et que les officiers supérieurs puissent faire chaque jour la visite de leurs cantonnements. Enfin vous réglerez, par un ordre, vos instructions de manière à tirer, le plus promptement possible, le meilleur parti de ces hommes, et afin qu'ils soient bientôt en état de faire le service devant l'ennemi.“

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Mayence, le 17 avril 1813.

„Mon cousin, je n'ai aucune nouvelle de votre corps d'armée. L'état-major ne connaît ni le nombre d'hommes que vous avez sous les armes ni le nombre d'officiers qui manquent. Le major général assure que vous avez envoyé cela au ministre de la guerre: c'est autant de chiffons qui resteront dans les bureaux sans réponse. — Envoyez vos états de situation et vos demandes au prince major général. Votre correspondance avec le ministre de la guerre est inutile aujourd'hui. — Envoyez l'état des places vacantes et celui des officiers que vous

proposez d'avancer. Enfin faites connaître tout ce qui vous manque, afin que j'y pourvoie sans délai.

„Napoléon.“

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Mayence, le 17 avril 1813.

„Mon cousin, le général Durutte, par une lettre de Blankenberg du 15 avril, annonce qu'il a envoyé à Erfurt, et de là à Salzungen, sur la Werra, quatorze pièces de canon qui lui étaient inutiles. Voyez où sont ces pièces et réunissez-les à l'artillerie de votre corps d'armée.

„Napoléon.“

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Mayence, le 17 avril 1813.

„Mon cousin, j'ai décidé que huit cadres d'artillerie à pied partiraient le 19 de Mayence pour votre corps d'armée. Ces cadres seront complétés en officiers et sous-officiers que vous ferez choisir dans l'artillerie de marine. Vous porterez ensuite ces huit compagnies à cent vingt hommes chacune au moyen de huit cents canonniers marins, que vous prendrez dans vos bataillons. Six de ces compagnies seront employées au service de l'artillerie de vos trois premières divisions; les deux autres compagnies serviront vos deux batteries de réserve à pied. Vous recevrez ensuite deux compagnies d'artillerie venant de l'intérieur: elles seront employées à votre parc.“

„Napoléon.“

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Mayence, le 17 avril 1813.

„Mon cousin, je reçois au moment même votre rapport daté de Hanau le 10 avril, qui revient de Paris. — Vous trouverez ci-joint la notice de décrets que je viens de rendre. Faites reconnaître ces officiers sur-le-champ. Il est de la plus haute importance que vous présentiez

de bons sujets pour les places vacantes dans les régiments de marine. Que votre présentation arrive dans vingt-quatre heures, vous aurez sur-le-champ les décrets et, sans perdre de temps, vous ferez reconnaître les officiers. Ayez toujours soin de prendre de bons officiers, et de les prendre dans un régiment pour suppléer à ce qui manquerait dans l'autre. Aussitôt que j'aurai votre rapport, il n'y aura plus rien à faire sous ce point de vue. — De toutes les manœuvres je dois vous recommander la plus importante, c'est le ploiement en bataillon carré par bataillon. Il faut que les chefs de bataillon et les capitaines sachent faire ce mouvement avec la plus grande rapidité ; c'est le seul moyen de se mettre à l'abri des charges de cavalerie et de sauver tout un régiment; comme je suppose que ces officiers sont peu manœuvriers, faites-leur en faire la théorie, et qu'on la leur explique tous les jours, de manière que cela leur devienne extrêmement familier. — Pour le 25e régiment, vous parlez toujours de vos envois au ministre de la guerre. Envoyez-moi les demandes et les propositions nécessaires pour compléter ce régiment. — Choisissez les officiers pour le 86e dans le 47e, et que, par ce moyen, ce régiment provisoire soit complété en officiers. — Vous ne parlez pas du major ou colonel qui commande le 25e provisoire. — J'écris au ministre de la guerre pour faire rejoindre les deux compagnies du 86e, qui sont dans la Mayenne. — Donnez des ordres pour que le bataillon espagnol ne soit point envoyé en détachement, et qu'on l'ait toujours sous la main, à l'abri de la séduction. Il ne faut point l'employer au service d'avant-garde ou d'escorte, mais le tenir toujours ensemble et au milieu des bataillons français. — Sur les officiers revenus d'Espagne, on va vous envoyer les officiers dont vous avez besoin. — Envoyez la récapitulation de ce qui vous manque en colonels, majors, majors en second, chefs de bataillon, capitaines, etc.

„NAPOLÉON."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Mayence, le 19 avril 1813.

„Mon cousin, je vous envoie copie de la lettre que j'écris au duc d'Istrie. Prenez les ordres du duc d'Istrie, s'il y est; prenez sur vous s'il n'y est pas. La marche de l'ennemi me paraît fort imprudente; on peut l'en faire repentir; mais surtout ôtez-nous toute inquiétude sur notre flanc gauche.

„Napoléon."

NAPOLÉON AU DUC D'ISTRIE.

Mayence, le 19 avril 1813.

„Le major général a dû vous expédier un officier pour vous faire connaître qu'un corps de partisans de trois à quatre escadrons, de six pièces de canon et de deux à trois bataillons, s'était porté sur Muhlhausen et Wanfried; que le général westphalien Hammerstein avait peur d'être sérieusement attaqué et craignait d'être obligé de se porter sur Witzenhausen, ce qui donnait de fortes inquiétudes au roi à Cassel. — J'espère que l'arrivée du général Souham dans la journée du 17 à Gotha, et celle du général Bonnet qui, ce me semble, a dû être, le 17 au soir, à Eisenach, auront ralenti la marche de l'ennemi. J'espère que vous-même, arrivé à Eisenach, vous vous serez porté sur les derrières de l'ennemi pour dégager le général westphalien et tranquilliser Cassel de ce côté. Cela est d'autant plus important que ces partis sur le flanc gauche inquiéteraient nos communications avec Erfurt. — Ainsi donc, aussitôt que vous serez arrivé à Eisenach, mettez plusieurs corps d'infanterie et de cavalerie sur les derrières de l'ennemi, et dégagez le général Hammerstein. — Écrivez au roi à Cassel pour lui faire connaître votre mouvement et le rassurer. — Le prince de la Moskowa étant déjà sur Erfurt, les mouvements que vous pouvez faire sur les derrières de l'ennemi seront d'un heureux effet et pourront donner lieu à quelques coups de sabre et à la prise de quelques bataillons ennemis. — Le général Lefèvre Desnouettes me paraît

très-propre pour cette expédition, mais appuyez-le par de l'infanterie. Enfin faites faire tout ce qu'il faut: cela est très-important, car ce serait un très-grand malheur si le roi était obligé d'évacuer Cassel.

„Napoléon.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Philippsthal, 19 avril 1813, quatre heures du matin.

„Monseigneur, je reçois la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire le 17, ainsi que celles de Sa Majesté. J'ai reçu hier au soir une lettre du prince de la Moskowa, d'Erfurt, du 17 au soir. Elle confirme les nouvelles qu'il m'avait données précédemment, que l'ennemi n'a pas de forces à portée. Les coureurs qui s'étaient montrés se sont retirés.

„J'ai deux divisions à Eisenach, et j'occupe Gotha. Le prince de la Moskowa comptait mettre aussi une division à Gotha; je lui ai fait avec instance la demande de me laisser cette ville, qui m'est indispensable pour subsister. Ma troisième division arrivera demain à Eisenach; je serai moi-même dans cette ville dans trois heures.

„Je vais faire reconnaître aujourd'hui les officiers que Sa Majesté a nommés, et je vais faire rédiger de suite le tableau des emplois vacants et les mémoires de proposition. Je n'ai pu faire ce travail hier, parce que les troupes étaient en marche.

„D'après la récapitulation que j'ai faite des emplois vacants et des sujets propres à les remplir, c'est-à-dire des mémoires de proposition que je vais adresser de nouveau à Votre Altesse, il faut soixante capitaines, un officier payeur, deux adjudants-majors, soixante-sept lieutenants, qui ne peuvent pas être fournis par les corps, faute de sujets. Ainsi c'est ce nombre de sujets qu'il est nécessaire d'envoyer à mon corps d'armée pour remplir les emplois vacants; et je suppose que tous les sous-lieutenants nommés pour les régiments de marine ont rejoint.

„Le 25e provisoire n'a ni colonel ni major; mais le duc de Valmy m'a annoncé qu'il en avait à Mayence, et je l'ai instamment prié de leur donner l'ordre de me rejoindre. Ayant reçu des officiers supérieurs revenant du troisième corps depuis que j'ai eu l'honneur d'adresser mon rapport, je les ai placés dans les différents corps qui en manquaient. J'aurai l'honneur d'en adresser l'état exact, afin que Votre Altesse veuille bien donner les lettres de passe.

„J'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Altesse, par le colonel Jardet, mon aide de camp, à son arrivée à Mayence, un état de situation dans la forme demandée. Ainsi je pense que Sa Majesté a, pour le nombre des présents sous les armes, tous les documents que je puis lui fournir. Quant au nombre des emplois vacants, ils se composent de ceux vacants par manque de sujets, et que j'ai relatés plus haut, et des propositions faites par les corps et dont Votre Altesse va recevoir le double.

„Mes troupes, en passant à Fulde, se sont complétées en pain. Il restera encore en réserve trois mille quintaux de farine, dont douze cents étaient, à mon passage, en magasin, et le surplus devait être livré dans deux jours.

„Il n'existe point de fours militaires à Fulde; les moyens de fabrication que le pays comporte sont de huit mille rations par jour et de vingt-quatre mille dans un rayon de deux à trois lieues. N'ayant ni officiers du génie ni employés pour la construction des fours, j'écris au préfet de Fulde, pour qu'il ait à remplir les intentions de Sa Majesté; et je ferai, à Eisenach, tout mon possible pour exécuter ses ordres.

„On s'occupe de rassembler à Eisenach les quatre mille quintaux de farine demandés. J'ai fait la demande d'un rassemblement de huit à dix mille quintaux à Gotha, qu'on m'a promis de former immédiatement.

„Aussitôt que le retour d'hiver rigoureux qui se fait sentir sera passé, je ferai camper les troupes; et, d'ici là, je les rassemblerai, autant que possible, pour que leur instruction soit poussée avec activité.

„Les quatorze bouches à feu du général Durutte sont à mon corps d'armée. Je les ai attachées provisoirement à la troisième division, qui n'a pas encore son artillerie.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Eisenach, le 19 avril 1813.

„Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que je porte après-demain la division Bonnet sur Gotha; elle sera cantonnée en entier dans cette ville ou dans les villages circonvoisins, en arrière et sur la droite de cette ville. Elle hâtera la formation des magasins de farine à Gotha. Je porte la première division sur Langensalza, où je fais réunir aussi des subsistances. La troisième division sera placée à Eisenach et en avant. Il m'a paru indispensable d'occuper Langensalza pour observer la grande route de Leipzig; aussitôt que les magasins seront suffisamment formés, les troupes camperont. Par ce moyen elles seront en situation d'exécuter tous les mouvements que les circonstances pourront nécessiter, soit pour soutenir le prince de la Moskowa, soit pour défendre les gorges de la Thuringe, et assez étendues pour vivre. Les coureurs russes sont venus jusque sur la Werra et ont surpris un escadron westphalien à Wanfried; mais ils se sont retirés. Je n'ai point de nouvelles du prince de la Moskowa depuis la lettre dont j'ai eu l'honneur de vous rendre compte; mais rien n'annonce que l'ennemi soit en opération sur lui.

„La division Bonnet est la seule qui ait des ustensiles de campement, encore lui manque-t-il des gamelles; il est bien important, pour que les troupes puissent camper sans désordre, que les autres divisions reçoivent les ustensiles de campement qu'il leur faut, et celle-ci ceux qui lui manquent encore, et il serait bien nécessaire qu'on y joignît des haches qui manquent à toutes les compagnies et qui sont cependant indispensables, car celles des sapeurs sont loin de suffire aux besoins du bivac et du campement.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU ROI DE WESTPHALIE.

„Eisenach, le 20 avril 1813, soir.

„Sire, aussitôt après mon arrivée ici, je me suis empressé de faire des dispositions pour éloigner les partis qui se sont présentés sur vos frontières. J'ai envoyé une forte division sur Langensalza, et le duc d'Istrie y a ajouté un corps de cavalerie de la garde qui va pousser des partis dans toutes les directions.

„Comme nous n'avons pas de nouvelles récentes de Cassel et qu'il serait possible qu'il y eût de ce côté quelques désordres, j'envoie demain, à moitié chemin de cette ville ici, un corps d'infanterie et de cavalerie qui serait soutenu par des forces plus considérables s'il était nécessaire, mais qui rentrera immédiatement si, comme je le suppose, tout est tranquille. Je prie Votre Majesté de me faire connaître ce qui pourrait se passer d'important du côté où elle se trouve, afin que je puisse faire ce que les circonstances commanderont, et prendre des positions conformes à sa sûreté."

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„20 avril 1813."

„J'ai reçu la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire pour me faire connaître ses intentions sur le moyen de remplacer le personnel d'artillerie qui manque à mon corps d'armée. Les cadres des huit compagnies n'étant pas encore arrivés, je prie Votre Majesté de me permettre de lui faire quelques représentations sur une disposition qui ne me semble pas d'accord avec le bien de son service.

„Le corps des canonniers de la marine a un bon esprit, une assez bonne composition; mais ce corps a déjà été énervé par diverses dispositions intérieures, et il me semble que ce corps perdrait presque toute sa valeur d'opinion, et même sa valeur réelle comme ancien corps, si la disposition prescrite était exécutée littéralement.

„Les canonniers de la marine, à leur départ des ports, ont laissé un certain nombre d'hommes pour le

service de la marine, conformément aux dispositions du décret de Votre Majesté, et, en général, ceux conservés ont été des hommes de choix. La marine a surtout conservé un grand nombre de sous-officiers, et les meilleurs, de manière que le plus grand nombre de sous-officiers actuels a un ou deux mois de nomination, et que le corps des sous-officiers dans ces régiments est en général très-faible. Depuis, ces mêmes régiments ont fourni trois cents canonniers pour la garde de Votre Majesté, et j'ai tenu la main à ce que les choix fussent faits tels qu'il convenait pour ce service important. Ensuite on a tiré à peu près le cinquième ou le sixième des officiers existants dans ces corps pour l'artillerie de terre, et on a choisi encore les officiers les plus méritants. Si à cela on ajoute encore un recrutement d'officiers et de sept à huit cents canonniers, ce corps ne sera le même en rien, parce que les chefs de corps, qui espèrent beaucoup de leur situation actuelle et mettent un grand prix à mériter la bienveillance de Votre Majesté, perdront l'espérance de bien faire en perdant les hommes dans lesquels ils avaient confiance, et seront découragés en pensant que leur corps est destiné à être un dépôt de recrutement pour les autres corps de l'armée, et que l'avenir brillant qui leur était offert leur est fermé; et réellement ce corps, de neuf mille hommes environ, dont plus de quatre mille sont conscrits de l'armée, perdant environ onze cents hommes d'élite, pris sur les anciens, sans compter les hommes plus recommandables encore qui ont été retenus dans les ports, sera peu de chose, en comparaison de ce qu'il était, par la différence de son esprit et de sa composition. Je pense donc que, puisque le besoin de l'artillerie de terre exige un secours momentané, il vaudrait mieux prendre une disposition seulement provisoire, qui, sans changer la composition de ce corps, n'influerait pas non plus sur l'esprit des officiers, et affecter, pour un temps déterminé, un bataillon tout entier au service des pièces de campagne; ou, si Votre Majesté tenait à une disposition définitive, que le recrutement des huit compagnies portât indifféremment sur tous les bataillons de mon corps d'armée. L'artillerie de marine s'en trou-

verait beaucoup mieux et l'artillerie de terre guère plus mal, attendu qu'il est bien facile de former en peu de jours des servants de pièces de campagne lorsqu'il y a par pièce trois ou quatre bons canonniers.

„Je prie Votre Majesté de me faire connaître si mes observations lui ont paru fondées, ou si elle persiste dans les dispositions qu'elle avait prescrites, pour que je puisse me conformer à ses intentions."

LE MARÉCHAL MARMONT AU GÉNÉRAL COMPANS.

„22 avril 1813.

„Monsieur le comte, je reçois votre lettre de ce jour. Les circonstances ne rendent pas nécessaire l'emploi des vingt mille rations de pain commandées à Muhlhausen. Vous devez, si elles sont fabriquées, avoir soin de les faire prendre. J'ai été informé des obstacles que l'administration westphalienne met à la fourniture des subsistances demandées pour l'armée; mais, comme nos besoins sont pressants, que les rassemblements de troupes deviennent considérables et nécessitent une prompte réunion de subsistances, vous emploierez la force, s'il est nécessaire, pour forcer l'administration de Muhlhausen à fournir les quatre mille quintaux de farine de blé, tant pour Eisenach que pour Langensalza. Vous recevrez demain un détachement de cavalerie convenable pour vous éclairer."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„22 avril, soir.

„Monseigneur, j'ai l'honneur de vous rendre compte qu'ayant fait à Muhlhausen la demande de quatre mille quintaux de farine pour l'approvisionnement des troupes qui vont être campées à Langensalza et à Eisenach, j'ai reçu du préfet westphalien la réponse que, d'après les ordres de son gouvernement, il ne devait rien fournir. Je prie Votre Altesse de porter cette nouvelle extraordinaire à la connaissance de l'Empereur, afin que Sa Majesté puisse donner les ordres qu'elle croira convenables.

„J'ai aussi l'honneur de vous rendre compte que le général Fréderic, que j'avais envoyé à Bichhausen afin d'avoir des nouvelles de Cassel et de poursuivre les détachements qui auraient pu s'avancer du côté de cette place, me fait le rapport que le commandement de Bichhausen l'a informé qu'un assez grand nombre de soldats d'infanterie westphalienne se trouvaient journellement dans les environs, porteurs de permissions signées des généraux. Il a paru extraordinaire à ce commandant que l'on permît aussi facilement à des soldats de venir dans un pays exposé aux incursions de l'ennemi, et la chose me paraît digne de remarque."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„23 avril 1813.

„A l'instant où j'ai reçu l'ordre de partir de Hanau pour faire mon mouvement sur Eisenach, n'ayant d'autre cavalerie que celle qui se rassemblait à Hanau, et ignorant le mouvement de la garde, je fis choix de deux détachements formant quatre escadrons complets; le premier de ces détachements, composé des 5e, 8e et 9e de hussards; l'autre, des 7e, 11e, 12e et 16e de chasseurs, ce détachement m'ayant paru suscesptible de faire quelque service en l'employant avec ménagement et précaution. Il paraît que l'Empereur a désapprouvé cette mesure et avait ordonné que ces détachements restassent à Hanau, et j'ai reçu du général Millaud la nouvelle qu'il avait donné aux détachements l'ordre de rétrograder, d'après ceux de Sa Majesté. J'ai donc eu lieu d'être étonné de leur arrivée avant-hier; c'est hier seulement que l'ordre de rétrograder leur est parvenu. Comme il y a sept marches d'ici à Hanau, que ce serait une fatigue à pure perte pour les chevaux et un temps perdu pour l'instruction des hommes, j'ai pensé qu'il n'était plus convenable de les faire rétrograder et j'ai fait choix pour eux de bons cantonnements, où on les mettra promptement en état de bien servir. Le chef d'escadron Reisey, qui commande le détachement de hussards, pense qu'en quinze

jours il le mettra en état de faire son service devant l'ennemi.

„J'avais donné l'ordre au général Dommanges de venir prendre le commandement de ces deux détachements, par suite de l'ordre de Sa Majesté, dont il a eu connaissance avant son départ de Hanau; il est resté. Si, comme je le suppose, Sa Majesté approuve les dispositions que j'ai prises de ne pas faire rétrograder ces corps depuis ici, il serait utile que le général Dommanges, ou tout autre général de brigade ou colonel, reçût l'ordre de venir afin qu'il y eût un chef pour les surveiller et les commander."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„26 avril 1813.

„Le 1er régiment a plus de cent hommes qui manquent de culottes et de pantalons, et qui, s'ils ne les recevaient pas, seraient hors d'état d'entrer en campagne. Cette position est d'autant plus fâcheuse, que le régiment ne peut attendre ces effets de son dépôt, attendu qu'il n'a point reçu les tricots que le . . . avait annoncés. Votre Altesse jugera sans doute convenable de prendre une mesure extraordinaire pour faire avoir au 1er régiment de marine les effets qui lui manquent, et je lui demande avec instance de vouloir le faire promptement."

LE MARÉCHAL MARMONT AUX MEMBRES DE LA COMMISSION DES SUBSISTANCES DE GOTHA.

„26 avril 1813.

„Messieurs, je vous préviens que, d'après les ordres de Sa Majesté, il est indispensable que vous preniez des mesures pour faire diriger sur Erfurt trois mille quintaux de farine, savoir: cinq cents quintaux par jour; cinq mille quintaux de blé, à raison de cinq cents quintaux par jour; dix mille quintaux de viande sur pied, soit vaches, bœufs ou moutons, à raison de mille quintaux par jour; enfin cent mille boisseaux d'avoine, à raison de dix mille par jour, et ce à compter d'aujourd'hui.

Je vous prie de me faire connaître le plus promptement possible les dispositions que vous aurez prises pour remplir les intentions de Sa Majesté, afin que je puisse, s'il le faut, y concourir et les assister de la force nécessaire. Je vous prie de me faire connaître également dans quel rapport sont les ressources que les différentes contrées présentent, afin que je puisse prendre des mesures directement si vos efforts ne remplissaient pas le but que j'en attends."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Erfurt, le 27 avril 1813.

„Mon cousin, je viens de prendre dans les 123e et 134e régiments de ligne des capitaines pour les faire chefs de bataillon dans le 37e léger, des lieutenants pour les faire capitaines, des sous-lieutenants pour les faire lieutenants et des sergents pour les faire sous-lieutenants. Mon décret va vous être envoyé par le major général. Tous ces hommes sont ici dans la citadelle; faites-les réunir sans délai, et qu'ils partent demain à la pointe du jour, pour qu'avant midi ils soient reconnus et placés dans les compagnies. Il n'y a rien de plus urgent que cela, ce régiment ne pouvant pas marcher avec les officiers ineptes qui s'y trouvent. Vous mettrez en pied tous les sous-lieutenants que je vous envoie, et qui ont tous fait la guerre. Vous renverrez au dépôt d'Erfurt, et vous m'en remettrez la note, tous les capitaines qui n'auraient pas fait la guerre. Vous mettrez à la suite les sous-lieutenants et lieutenants qui seraient dans le même cas. Il est absurde d'avoir dans un régiment des capitaines qui n'ont pas fait la guerre. On verra dans la campagne ce qu'on pourra faire de ceux que vous allez renvoyer au dépôt. Mais, en attendant, le commandement sera dans la main des hommes que je vous envoie.

„Napoléon."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Weissenfels, le 1. mai 1813, deux heures du matin.

„Faites partir, à cinq heures du matin, les cinq bataillons de la division Durutte, qui sont avec le général Bonnet, pour se rendre à Mersebourg joindre leur division sans artillerie. Prévenez le vice-roi, par courrier, de l'heure à laquelle ils arriveront à Mersebourg. Les quatorze bouches à feu de la division Durutte resteront à la réserve de votre corps jusqu'à nouvel ordre. Le vice-roi aura soixante mille hommes ce matin, 1er mai, à mi-chemin de Mersebourg à Leipzig. Approchez vos divisions le plus possible de Weissenfels, afin de pouvoir soutenir le maréchal Ney si cela était nécessaire. Je n'ai pas encore de nouvelles du général Marchand, qui devait passer à Stœssen. Je n'en ai pas davantage du général Bertrand. Si vous en avez, donnez-m'en. L'un et l'autre devaient venir par Cambourg. J'ai donné l'ordre au maréchal Mortier de se porter par la rive gauche de la Saale, en passant sur le pont que j'ai fait construire près de Naumbourg, avec la division de la garde pour se rendre à Weissenfels. Par ce moyen, Naumbourg sera tout à fait libre. Vous y pourrez placer votre troisième division. Ce mouvement par la rive gauche rendra aussi la rive droite, pour vos divisions, très-libre.

„Si vous n'avez pas de nouvelles des généraux Bertrand et Marchand, envoyez un officier à Cambourg pour en avoir. „Napoléon.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Lutzen, le 1. mai 1813.

„Le quartier général de l'Empereur est ce soir à Lutzen. La journée a été fort belle. La jonction avec l'armée de l'Elbe a eu lieu près Lutzen. L'ennemi, qui a montré une nombreuse cavalerie, a constamment été repoussé par notre infanterie dans des plaines immenses, et a eu beaucoup de monde tué par notre canon. Nous n'avons perdu qu'une centaine d'hommes ; mais une perte

bien sensible a été faite, Un boulet a coupé le poignet et traversé les reins à M. le maréchal duc d'Istrie, qui est mort à l'instant même sur le champ d'honneur. C'est le premier coup de canon tiré par l'ennemi. L'armée et toute la France partageront les vifs regrets de l'Empereur.

„Le prince de Neufchâtel, major général,

„Alexandre.“

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Weissenfels, 1. mai 1813, huit heures du matin.

„Mon cousin, venez de votre personne sur la route de Lutzen. Je ne sais pas où a couché la division Bonnet et la divison Compans. Mettez-les en marche pour les approcher de Weissenfels.

„Napoléon.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Lutzen, le 2 mai 1813, neuf heures et demie du matin.

„Monsieur le duc de Raguse, l'Empereur me charge de vous donner l'ordre de partir de votre position pour vous porter sur Pegau. Je donne l'ordre au général Bertrand que, au lieu de venir ce soir, comme il en a reçu l'ordre hier, jusqu'à Kaina, de s'arrêter à Taucha. Je le préviens qu'il peut même arrêter, s'il en est encore temps, la division italienne à Gleisberg, et celle wurtembergeoise à Stœssen. Par ce moyen, son corps couvrira Naumbourg, Weissenfels, et menacera Zeitz, et sera en position pour se porter sur Pegau si l'ennemi menaçait de déboucher. Je lui dis de se tenir en communication avec vous.

„Le prince de la Moskowa est à Kaina, et pousse de fortes reconnaissances sur Zwickau et sur Pegau.

„Le vice-roi porte le général Lauriston sur Leipzig.

„Le onzième corps se porte sur Markranstædt, d'où il enverra des reconnaissances sur Zwichau et sur Leipzig.

„Je préviens aussi le général Bertrand que, si l'ennemi débouchait de Zeitz, il réunirait ses trois divisions et marcherait à lui [1].

„Le prince de Neufchâtel, major général,
„Alexandre.“

ORDRE DU JOUR.

„8 mai 1813.

„Monsieur le maréchal commandant en chef le sixième corps témoigne son mécontentement aux troupes à ses ordres pour les désordres qu'elles commettent journellement. Si la bonne conduite qu'elles ont tenue sur le champ de bataille est faite pour leur mériter la bienveillance de Sa Majesté, la continuation des désordres attirerait sur elles toute sa sévérité. Les généraux, chefs de corps et officiers doivent concourir avec le même zèle au maintien de l'ordre. La recherche des vivres doit être faite d'une manière régulière et par des corvées armées, conduites par des officiers, et tout individu qui sera trouvé isolé, n'eût-il pris que du pain, sera arrêté comme maraudeur et puni comme tel suivant la rigueur des lois. Il doit être fait un appel toutes les trois heures, et tous les hommes qui ne seront pas présents seront arrêtés et mis à la garde du camp. Il est surtout expressément défendu de se servir de ses munitions pour d'autres usages que pour ceux de la guerre, et tout contrevenant à cet ordre qui sera pris sur le fait sera arrêté par la gendarmerie, conduit au quartier général et traduit devant le grand prévôt de l'armée. M. le maréchal est convaincu que, si les officiers y mettent l'activité nécessaire, les désordres si répréhensibles qui ont lieu cesseront sur-le-champ. Leur honneur, comme leur devoir et leur intérêt, le leur commandent également.

„Le présent ordre du jour sera lu, pendant trois jours consécutifs, aux troupes rassemblées.“

[1] A cette lettre était jointe une longue lettre de l'Empereur servant d'instruction ; elle a été perdue.

Le maréchal duc de Raguse.

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Près Steinbach, 8 mai 1813.

„Monseigneur, les mouvements continuels de mon corps d'armée m'ayant empêché, jusqu'à ce moment, de vous adresser mon rapport sur les détails de ses opérations relatives à la bataille de Lutzen, je m'empresse de réparer cette omission.

„Après avoir passé la Saale, je reçus l'ordre de prendre position avec mon corps d'armée au défilé de Rippach.

„Le lendemain 2 mai, les projets de l'ennemi étant encore obscurs, l'Empereur me donna l'ordre de me porter sur Pegau, afin de connaître la force de l'ennemi sur ce point et de culbuter tous les corps moins forts que le mien, que je trouverais sur mon passage. Afin de ne pas être trompé par de simples apparences, je me mis immédiatement en mouvement. Deux routes me conduisaient également à Pegau, l'une par la rive gauche du ravin et plus courte, l'autre par la rive droite et plus longue.

„Je choisis la deuxième, parce qu'elle me liait plus avec l'armée, et que, dans le cas d'une grande bataille, je ne courrais pas risque d'en être séparé.

„Mes troupes formées en neuf colonnes, sur plusieurs lignes, prêtes à former promptement des carrés et disposées en échelons, je m'ébranlai; après une heure de marche, j'arrivai au village de Staarsiedel. En ce moment le canon se fit entendre au village de Kaina, et, au même instant, l'ennemi se montra sur l'immense plateau qui précède et domine le village de Staarsiedel; les forces qu'il me montra dans ce moment ne me parurent pas assez grandes pour devoir m'arrêter; je me disposai donc à remplir la partie de mes instructions qui me prescrivait de marcher à lui; mais, afin d'être à l'abri de tout événement fâcheux, j'occupai fortement le village de Staarsiedel, qui devait être mon point d'appui. Je portai en avant du village, et un peu à sa gauche, la division Compans, et en échelons sur sa gauche, celle du général Bonnet; et, soutenu d'une nombreuse artillerie, je portai ces troupes en avant.

„La charge que j'avais ordonnée s'exécuta avec promptitude et vigueur; les forces que l'ennemi me montra bientôt me prouvèrent qu'une grande bataille allait être livrée; alors j'arrêtai mon mouvement offensif, qui, en m'éloignant de l'armée et de mes points d'appui, aurait infailliblement causé ma perte; mais je conservai toutefois une attitude offensive, afin de partager l'attention de l'ennemi, de l'empêcher d'écraser les troupes du troisième corps qui combattaient à Kaina, et de donner le temps aux échelons que Sa Majesté avait formés en arrière de se réunir et de venir nous dégager. Alors l'ennemi réunit de grandes forces contre moi, et surtout une nombreuse artillerie. Plus de cent cinquante pièces de canon furent dirigées contre mon seul corps d'armée; mais les troupes supportèrent leur feu avec un calme et un courage dignes des plus grands éloges. La division Campans, surtout, la plus exposée, mérite des éloges particuliers; les rangs éclaircis à chaque instant se reformaient aux cris de *Vive l'Empereur!* Immédiatement après ce feu terrible, la cavalerie ennemie s'ébranla et fit une charge vigoureuse également dirigée contre le 1er régiment d'artillerie de marine. Cet excellent régiment, commandé par le brave colonel Esmond, montra en ce moment tout ce qu'une bonne infanterie peut contre la cavalerie, et les efforts de l'ennemi vinrent échouer contre ses baïonnettes; d'autres charges furent également faites, et toutes également sans succès. Cependant le combat durait déjà depuis plusieurs heures; Sa Majesté, qui avait prévu ce qui pouvait arriver et placé l'armée en conséquence, avait eu le temps de la réunir et de marcher. L'ennemi voulut faire un dernier effort sur moi et redoubla son feu dans l'espérance de me forcer à évacuer le village de Staarsiedel, et il pouvait espérer d'obtenir ce résultat si j'eusse continué à garder la position offensive que j'avais prise et à combattre à découvert; je crus devoir ne pas compromettre ce poste important, et à cet effet je reportai mes troupes en arrière, de la distance nécessaire pour en masquer une partie, en étant à portée de soutenir le village de Staarsiedel, et toute la division Compans fut placée dans ce village. Cette disposition fut encore rendue

plus nécessaire par un grand mouvement que l'ennemi fit sur ma droite, qui, étant en arrière du ravin, n'avait plus de point d'appui, tandis que la tête de mes forces était au village, et n'ayant rien au-delà du ravin. Peu de troupes suffisaient pour arrêter l'ennemi sur ce point. J'y employai une portion de la troisième division, et je gardai le reste de cette division en réserve, afin de pourvoir aux cas imprévus. L'ennemi alors fit une charge directe sur le village; mais elle lui réussit mal. Cependant l'Empereur était arrivé sur Kaina, et, tandis qu'on se battait sur ce point avec acharnement, les efforts de l'ennemi furent ralentis contre moi, quoique j'eusse toujours en présenee de grandes forces.

„Cinq heures et demie arrivèrent, et le quatrième corps parut. Aussitôt que je pus être certain de l'avoir bien reconnu, j'eus lieu d'être tranquille sur ma droite, et j'exécutai, sans perdre un seul instant, avant même d'avoir communiqué avec lui, l'ordre anticipé que Sa Majesté m'avait donné de porter une division sur Kaina aussitôt que je serais en liaison avec le général Bertrand. Enfin l'ennemi était battu partout; Sa Majesté était victorieuse; elle ordonna une charge générale. La division Compans déboucha de nouveau du village. La division Fréderic se porta à sa gauche et à droite de la division Bonnet, et nous marchâmes rapidement à l'ennemi, qui fuyait devant nous, aussi loin que le jour le permit. Nous nous canonnions encore qu'à peine pouvions-nous distinguer, dans l'obscurité, les masses qui se retiraient devant nous. Il fallut enfin s'arrêter par suite de l'obscurité de la nuit. Nous étions en repos depuis quelques instants lorsqu'un corps de cavalerie ennemie se présenta inopinément et sans avoir pu être reconnu, et chargea nos carrés. Il fut reçu la nuit comme il l'avait été le jour, et se replia, mais sans avoir éprouvé une grande perte, attendu que, dans l'obscurité, il eût été dangereux de faire feu sans avoir bien reconnu la division des carrés. Immédiatement après sa retraite, prévoyant qu'il pourrait revenir, je rapprochai tellement mes carrés, qu'ils pouvaient tous se voir, et je les échelonnai de manière que deux côtés pussent toujours tirer, et qu'il y eût des

feux dans toutes les divisions. Ce que j'avais prévu arriva. L'ennemi, comptant que, après la fatigue d'une aussi longue journée, les soldats seraient couchés et les armes aux faisceaux, arriva à dix heures avec quatre régiments de cavalerie de choix, dont un régiment de gardes prussiennes. Ces quatre régiments se jetèrent avec une impétuosité extraordinaire au milieu de nous; mais ils trouvèrent chacun à son poste. Tous les ordres donnés furent exécutés pontuellement, et l'ennemi enveloppa de ses morts nos carrés sans en enfoncer aucun. Trois cents hussards restèrent sur la place, et les rapports des Prussiens annoncent que le régiment des gardes a été détruit entièrement. Ainsi a fini une belle journée. C'est le sixième corps qui, dans cette mémorable bataille, a eu l'honneur de tirer les premiers coups de canon et les derniers coups de fusil. Je ne saurais donner trop d'éloges aux troupes dont Sa Majesté m'a confié le commandement. Les soldats de marine se sont montrés dignes de l'armée dans laquelle Sa Majesté les a attachés. Ces nouveaux soldats marchent d'un pas ferme sur le pas des anciens. Je devrais nommer tous les généraux et tous les officiers supérieurs; mais je dois faire une mention particulière du général Compans et du général Bonnet, des généraux Jamin, Joubert et Richemont. Le général Compans a eu ses habits criblés de mitraille; le général Bonnet, deux chevaux tués sous lui; le général Jamin, quoique blessé, n'a pas quitté le champ de bataille un seul instant. Je dois faire aussi mention du colonel Jardet, mon premier aide de camp, officier d'une grande distinction, qui a été blessé d'une manière extrêmement grave. Je dois citer aussi le général Faucher, commandant l'artillerie, et le colonel de Ponthou, commandant le génie, dont j'ai eu à me louer.

„J'aurai l'honneur d'adresser à Votre Altesse des demandes de récompenses pour les officiers et soldats qui ont si bien mérité de Sa Majesté, et en vous priant de les soumettre à l'Empereur."

LIVRE DIX-SEPTIÈME

1813

SOMMAIRE. — Hésitation du roi de Saxe. — Passage de l'Elbe à Priesnitz. — Reddition de Torgau. — Combat de Bischofswerda (12 mai). — Combats de Grossenhain, de Kœnigswerth et de Weissig. — Positions de l'armée devant Bautzen. — Bataille de Bautzen (20 mai). — Bataille de Wurtzen (21 mai). — Retraite de l'ennemi sur Weissenberg. — Combat de Reichenbach. — Mort du général Bruyère. — Mort de Duroc ; son portrait. — Passage de la Neisse par le septième corps. — Surprise et déroute de la division Maison à Haynau. — Combat de Jauer. — Armistice de Pleiswig. — Ligne de démarcation des deux armées. — Retour de l'Empereur à Dresde (10 juin). — Établissement du sixième corps à Buntzlau. — Situation de l'armée française pendant l'armistice. — Haine des Prussiens pour les Français. — Rôle de l'Autriche. — Travaux de défense à Buntzlau. — Arrivée de M. de Metternich à Dresde. — Paroles de l'Empereur. — Ouverture du congrès de Prague. — Dénonciation de l'armistice (10 août). — Manière de voir de l'Empereur. — Ses conseillers. — Composition et force de l'armée française. — Travaux de défense autour de Dresde. — Plan de campagne de Napoléon. — Composition et force des armées ennemies. — Formation de l'armée française. — Arrivée de Napoléon à Gœrlitz (18 août). — Commencement des hostilités. — Opérations du sixième corps. — Mouvements des armées autour de Dresde. — La grande armée alliée attaque Dresde (26 août). — Bataille de Dresde. — Mort du général Moreau. — Retraite de l'ennemi. — Poursuite de l'armée ennemie. — Combats de Possendorf, de Dippoldiswalda et de Falkenhain. — Combat de Zinnwald. — Catastrophe du général Vandamme.

A la fin de mars, à l'approche de l'armée russe, le roi de Saxe, pour ne pas tomber en son pouvoir, avait abandonné sa capitale. Il s'était rendu d'abord à Plauen et de là à Ratisbonne, accompagné d'un corps de quinze cents chevaux.

Nos revers à la fin de la dernière campagne, la des-

truction de nos forces, la défection de la Prusse et les passions qui se développaient dans une grande partie de l'Allemagne, avaient frappé de terreur les princes de la Confédération. L'Autriche avait, dès ce moment, entrevu l'espoir de retrouver son ancienne prépondérance, soit par des négociations, soit en rentrant plus tard dans la lice. Elle s'occupait, dès lors, à réunir autour d'elle en faisceau tout ce qu'elle pouvait détacher de notre alliance, afin de donner plus de poids à ses paroles.

Le roi de Saxe, un des premiers à qui elle s'était adressée, comprit bientôt que les intérêts bien entendus de l'Allemagne étaient dans un système modérateur, assurant à l'avenir le repos de l'Europe, et dont l'Autriche serait le centre. Il signa d'abord une convention par laquelle le corps polonais acculé à Cracovie, à la frontière autrichienne, aurait la faculté d'entrer en Galicie, en déposant ses armes. Ces armes devaient être transportées sur des chariots et devaient lui être rendues à son arrivée en Saxe. Cette disposition concernait également quelques troupes françaises et un corps de cavalerie saxonne qui se trouvait avec elles. A l'ombre de cette première convention, on commença à négocier un traité de neutralité qui devait séparer la Saxe de l'alliance française et l'unir à la politique autrichienne.

D'un autre côté, l'Autriche avait pris une attitude pacifique en faisant faire un armistice pour le corps auxiliaire que commandait le feld-maréchal, prince de Schwarzenberg. Enfin, le 26 avril, elle avait déclaré à l'ambassadeur de France à Vienne que les stipulations du traité du 4 mars 1812 n'étaient plus applicables aux circonstances présentes.

C'était annoncer l'intention de suivre une politique indépendante. Après tous ces divers actes, le roi de Saxe quitta Ratisbonne et se rendit à Prague. Cette démarche donna l'éveil à Napoléon sur ses intentions. Il soupçonna que les négociations relatives au désarmement du corps polonais pourraient avoir été plus loin, et se crut menocé de voir la Saxe se séparer de ses intérêts. Dès son arrivée à Mayence, il avait envoyé auprès de lui à Ratisbonne le général de Flahaut pour surveiller la con-

duite du roi et réclamer la cavalerie qu'il avait avec lui. Il n'eut cependant jamais la certitude d'un traité convenu et signé. Il crut seulement que des propositions avaient été faites et reçues avec complaisance; mais enfin les mauvaises dispositions du roi de Saxe devinrent patentes par la connaissance des ordres donnés le 5 mai au général Thielemann, qui commandait à Torgau, de ne recevoir aucune troupe étrangère dans la place, et par le refus d'en ouvrir les portes au troisième corps, qui s'y présenta.

Alors la victoire avait donné du poids aux paroles de Napoléon, et il se trouvait maître de Dresde au moment même où le roi semblait vouloir l'abandonner. Il envoya un officier à Prague, le comte de Montesquiou, pour remettre à M. de Sera, alors ministre de France auprès du roi, une lettre qui lui prescrivait do le faire s'expliquer dans l'espace de six heures. Il devait, à l'instant même: 1° déclarer par écrit dans une lettre à l'Empereur qu'il n'avait pas cessé de faire partie de la Confédération du Rhin et reconnaissait les obligations qui en résultaient pour lui; 2° donner l'ordre au général Thielemann d'ouvrir les portes de Torgau et de mettre à la disposition du général Régnier les troupes saxonnes qui s'y trouvaient et devaient en sortir; 3° enfin d'envoyer à Dresde la cavalerie saxonne restée près de lui, et de la mettre à la disposition de l'Empereur; dans le cas d'un refus, M. de Sera lui devait faire connaître qu'il était déclaré félon et avait cessé de régner.

Un langage pareil auprès d'un prince faible, dont les États étaient envahis et en partie occupés, devait avoir les résultats qu'en attendait Napoléon. Le roi souscrivit à tout et s'excusa auprès de l'Empereur d'Autriche sur l'empire des circonstances. Il lui demanda le secret sur le traité fait, signé et ratifié, et le secret lui fut gardé. Le roi se rendit à Dresde. L'Empereur donna, avec intention, un grand éclat à son retour. Il alla, le 12 mai, à sa rencontre à une lieue, accompagné de tous les maréchaux alors à Dresde, et j'étais du nombre. Il fut empressé et affectueux envers son allié; il s'efforça d'établir l'opinion qu'il n'avait jamais douté de sa fidélité. On ne

peut que plaindre un souverain placé dans des circonstances aussi difficiles, entre le salut de ses peuples et ses engagements. Les résultats de sa conduite lui ont été funestes; mais la campagne de 1813, dont la fin a été si désastreuse pour nous, a été cependant bien près d'être couronnée par des triomphes. Ainsi, en prenant seulement pour base les probabilités et les intérêts, on doit reconnaître que peu s'en est fallu qu'il n'ait eu à s'applaudir de sa politique. Ce vieux monarque, si fort aimé par ses sujets, ne doit pas être jugé avec trop de sévérité.

Le onzième corps était entré à Dresde le 8. Dès le 9 au matin, un pont fut jeté sur l'Elbe à Priesnitz. L'ennemi mit obstacle à ce travail autant qu'il fut en son pouvoir. Le 9, les quatrième, sixième et douzième corps arrivèrent à Dresde. Le 11, le onzième corps passa l'Elbe et prit position sur la route de Bautzen. Les quatrième et sixième corps, ainsi que le premier corps de cavalerie, suivirent la même direction. Le douzième corps resta à Dresde avec le quartier général impérial et la garde. Ce même jour le troisième corps entra à Torgau; mais le général Thielemann, qui y commandait pour le roi de Saxe, après avoir remis la forteresse au maréchal Ney, passa à l'ennemi avec son état-major. Le cinquième corps de Meissen se rendit également à Torgau, et à ces deux corps se joignit le septième, dont le général Régnier reprit le commandement. Réorganisé, il se composa de la division française du général Durutte et des troupes saxonnes.

Le onzième corps, en s'éloignant de Dresde, avait pris la route de Bautzen, tandis que le quatrième s'était porté sur Kœnigsbruck, et le sixième sur Reichenbach. Le 12, le maréchal duc de Tarente, ayant rencontré l'arrière-garde russe, commandée par Miloradowitch, la poussa devant lui. Un autre combat assez vif s'engagea à Bischofswerda. Cette ville fut enlevée; mais les Russes l'incendièrent en l'évacuant, afin de détruire les magasins qu'elle renfermait.

Le 13, le onzième corps continua son mouvement, et prit position à moitié chemin de Bautzen. Les qua-

trième et sixième corps restèrent, ce jour-là, à Kœnigsbruck et à Reichenbach, ainsi que le douzième et la garde à Dresde. Le cinquième, parti de Torgau, marcha dans la direction de Dobrilugk ; le troisième dans la direction de Luckau. Le deuxième, commandé par le maréchal duc de Bellune, et le deuxième de cavalerie du général Sébastiani, étaient arrivés à Wittenberg. Par ces dispositions, Napoléon menaçait la communication de la grande armée ennemie avec Berlin, et même cette capitale. L'Empereur avait aussi pour motif, en ralentissant ses opérations, de recevoir des renforts, entre autres les troupes de la vieille et de la jeune garde, commandées par le général Barrois, enfin de la cavalerie. Il voulait en outre donner le temps au deuxième et au septième corps d'achever leur organisation.

Le 14, tous les corps restèrent en position.

Le 15, le onzième corps se porta en avant et rencontra, à Gœdau, le corps de Miloradowitch. Après une résistance de quelques moments, l'ennemi se retira à Bautzen, et repassa la Sprée. Appelé par le bruit du canon et par l'invitation du maréchal Macdonald, je marchai sur-le-champ ; mais j'arrivai quand le combat finissait. Le onzième corps campa en face de Bautzen, le sixième campa à sa gauche, et le quatrième à la gauche de celui-ci. L'ennemi, qui voulait gêner les communications de nos divers corps d'armée, avait porté un grand nombre de Cosaques, sous les ordres directs de Platow, à Grossenhain, soutenu par le corps de Kleist.

Napoléon, voulant nettoyer tout cet espace entre son centre et sa gauche, donna l'ordre au duc de Trévise de partir de Dresde avec une division de jeunes gardes et le corps de cavalerie, commandé par le général Latour-Maubourg, et de chasser l'ennemi de cette position trop avancée. Après une résistance assez vive de la part des Prussiens, ce but fut atteint. Kleist se retira dans la direction d'Elsterwerda, et Platow dans celle d'Ortrandt.

Après avoir rempli cet objet, le duc de Trévise marcha sur Bautzen. Le 18, le cinquième corps se porta sur Hoyerswerda, et les troisième et septième le suivirent.

Ces trois corps étaient destinés à tourner toutes les

positions que l'ennemi avaient fortifiées. Le même jour, l'Empereur et tout le reste de sa garde partirent de Dresde. Ils vinrent s'établir, avec le quartier général, en face de Bautzen. Mais ce jour-là, 18, l'ennemi ayant appris le mouvement du cinquième corps sur Hoyerswerda, et ignorant qu'il était soutenu par les troisième et septième corps, fit un détachement pour s'opposer à lui, et profiter de son isolement pour le battre.

Le général York vint avec dix mille Prussiens prendre position à Weissig. Il était appuyé par Barclay de Tolly avec douze mille Russes. Le général Bertrand détacha sur Kœnigswerth la division italienne de son corps, pour maintenir la communication entre les deux parties de l'armée. Cette division, établie négligemment, fut attaquée et surprise par Barclay. Elle fut mise dans un grand désordre. Cependant, comme elle était appuyé à des bois en arrière de la ville, elle réussit à se rallier, et soutint le combat. Sur ces entrefaites, le comte de Valmy arriva avec sa cavalerie, et Kœnigswerth fut repris. Pendant ces événements, le cinquième corps avait rencontré le général York à Weissig. Un combat opiniâtre s'ensuivit. La position fut enlevée, et l'ennemi fut forcé de se replier sur le gros de son armée.

Ces deux corps, d'York et de Barclay de Tolly, rentrèrent en ligne. Le corps russe fut chargé de défendre la Sprée dans son cours inférieur.

Le 19, toute l'armée française était déployée circulairement devant Bautzen. Le douzième corps occupait l'extrême droite, et était placé sur les hauteurs de Technitz. Le onzième corps était près de Breska, derrière le Windmuhlenberg. Le sixième était en avant de Salzfortgen. Le quatrième appuyait sa gauche à Welka et à la chaussée de Hoyerswerda. La garde et la cavalerie étaient en arrière, sur la route de Dresde. Le quartier général était à Fortgen. La gauche de l'armée n'était pas encore en ligne. Le cinquième corps occupait Weissig. Le troisième, un peu en arrière, se trouvait à Markersdorf; le septième à Hoyerswerda. Le deuxième avait quitté Wittenberg, et s'était avancé vers Galzen et Dal-

heim. Il était en face des corps prussiens de Bulow, de celui de Berstel et de la division russe de Karper.

L'armée ennemie avait deux positions à défendre : la première ayant sa gauche aux montagnes, défendue par des abatis et des redoutes, et le front couvert par Bautzen et la Sprée, dont le lit est encaissé et les bords escarpés ; la deuxième position, également appuyée aux montagnes, se composait des retranchements construits en avant de Kalskirch. Son front était couvert par une ligne de redoutes faites avec soin et bien armées, et par les hauteurs de Krekwitz. Enfin la droite occupait les hauteurs de Glaima, et les points de Klitz et de Malschitz.

Le 20, au matin, l'armée s'ébranla. Le douzième corps, placé à la droite, attaqua les hauteurs où était la gauche ennemie, après avoir jeté un pont sur la Sprée et passé cette rivière. Le onzième corps fut chargé d'attaquer Bautzen, après avoir aussi franchi la Sprée au-dessus de cette ville. Je reçus l'ordre de passer la Sprée à une demi-lieue au-dessous de Bautzen, et d'attaquer le corps de Kleist qui était en face, et occupait les hauteurs de Seydan. Une vive résistance nous fut opposée ; mais, après un combat de cinq heures, l'ennemi fut chassé des diverses positions qu'il occupait devant nous et forcé à se retirer, sur les hauteurs du village de Kayna, en arrière du ruisseau.

Comme Bautzen continuait à se défendre et arrêtait la marche du onzième corps, je détachai ma première division, commandée par le général Compans, pour prendre la ville à revers. La batterie qui en défendait les approches fut enlevée au pas de charge, et les remparts escaladés. Tous les soldats russes qui se trouvaient dans la ville furent faits prisonniers.

Je fis attaquer ensuite, par la division Bonnet, le corps de Kleist, qui venait d'être renforcé et qui s'était concentré dans la position de Kayna et de Basankwitz. Il fut culbuté et obligé de se retirer plus en arrière. Il occupa alors la position retranchée et préparée d'avance, où il avait décidé qu'une seconde bataille devait être livrée. Pendant ces mouvements, les troisième, cinquième et sep-

tième corps, sous les ordres du maréchal Ney, s'approchèrent de la Sprée, au village de Klix. Il devait forcer le passage et tourner les retranchements, tandis que le quatrième corps observerait les bords de la Sprée, en face de Krekwitz, en attendant que la prise de Bautzen et le mouvement de la droite eussent permis de l'attaquer.

Le soir du 20, l'armée française était donc à cheval sur la Sprée, et occupait une ligne brisée, la droite aux montagnes, le centre en face de Krekwitz, et la gauche sur Klix.

Du côté de l'ennemi, la gauche et la partie du centre qui se liait avec elle étaient fortifiées par tout ce que l'art peut offrir d'avantageux, et un succès sur ce point ne compromettait pas le reste de l'armée. Ce n'était donc pas le point d'attaque à choisir, tandis qu'en attaquant la droite on avait moins d'obstacles à surmonter. On forçait le centre et la gauche à se retirer en toute hâte. Enfin, l'on pouvait espérer en couper une partie. Aussi ce fut le plan d'attaque adopté par Napoléon.

La gauche de de l'ennemi était commandée par le prince Eugène de Wurtemberg et le général Korsakoff, le centre par le général Blucher, et la droite par le général Barclay de Tolly.

Le 21, à cinq heures du matin, le maréchal duc de Reggio commença le combat par une fausse attaque, dont l'objet était de masquer nos véritables intentions et de contenir une partie considérable des forces de l'ennemi. Celui-ci, qui avait porté sa gauche en avant du ruisseau et des retranchements construits dans les montagnes, fut forcé à un mouvement rétrogarde; mais, ayant reçu des secours, il résista et força le duc de Reggio, qui s'était emparé de Mehltheuer, de l'évacuer et de reprendre sa première position. Le onzième corps prit part au combat, et soutint le douzième. Pendant ce temps, le prince de la Moskowa enlevait le village de Klix. Il attaqua ensuite l'ennemi dans une seconde position, entre Glaima et l'étang de Malschitz, et le battit. Il avait ainsi tourné ses positions. De son côté, le quatrième corps, dont le duc de Dalmatie était venu prendre le commandement,

après s'être emparé du village de Krekwitz, forçait l'ennemi à la retraite. Enfin, l'affaire étant engagée sur tous les points, je déployai le sixième devant les retranchements ennemis, et je commençai contre eux un feu d'artillerie à faire trembler la terre. Peu après, j'aperçus un mouvement rétrograde prononcé à la droite et au centre de l'ennemi. L'ayant reconnu le premier, j'en fis prévenir aussitôt l'Empereur, et mis mes troupes en mouvement pour marcher à ces retranchements; mais, l'ennemi les ayant évacués assez tôt pour éviter un engagement d'infanterie, je continuai à le poursuivre sans relâche jusqu'au village de Wurtzen.

Cette bataille, à laquelle on donna le nom de Wurtzen, fut bien conduite. Chaque événement arriva comme il avait été prévu, et chacun fit son devoir. L'infanterie soutint la réputation qu'elle avait acquise à Lutzen. La direction des attaques et le point choisi pour porter les coups décisifs promettaient de grands résultats, et il est probable qu'on les aurait obtenus sans notre extrême faiblesse en cavalerie.

L'ennemi se retira sur Weissenberg. On ne peut guère comprendre ses illusions. Il aurait dû voir que cette position, choisie et fortifiée d'avance, devait tomber d'elle-même par un simple mouvement stratégique. L'armée française, avec les renforts qu'elle avait reçus, consistant en dix mille hommes de cavalerie et huit mille de la garde, et, au moyen des cinquième, septième et douzième corps qui n'avaient pas combattu à Lutzen, s'élevait à cent cinquante mille hommes. Les forces de l'ennemi étaient au-dessous de cent mille.

Le 22, l'armée française se mit en mouvement pour suivre l'ennemi. Le douzième corps resta en position sur le champ de bataille pour le couvrir contre les mouvements que le corps de Bulow aurait pu exécuter. L'ennemi prit position en avant de Reichenbach et sur les hauteurs entre Reichenbach et Markersdorff. Le septième corps, qui n'avait pas combattu la veille, soutenu par la cavalerie du général Latour-Maubourg, reçut l'ordre d'attaquer. Le combat fut chaud et brillant, et la cavalerie russe forcée à la retraite. Il coûta la vie à un excellent

officier, un de nos camarades de l'état-major général de la glorieuse armée d'Italie, le général Bruyère, commandant une division de la cavalerie légère. Nous le regrettâmes vivement.

Mon corps d'armée suivait, et de ma personne j'avais été joindre l'Empereur à la fin du combat. Bruyère venait d'être tué, et j'en causais avec le général Duroc, duc de Frioul, avec lequel j'étais intimement lié. En ce moment, la figure de Duroc portait une expression de tristesse que je ne lui avais jamais vue. Les circonstances qui suivirent immédiatement l'ont gravée profondément dans ma mémoire et pourraient faire croire à la vérité des pressentiments. Duroc donc, triste et préoccupé, montrait une sorte de découragement et d'abbatement dans toute sa personne, Je marchai quelque temps en causant avec lui; il me dit ces propres paroles: „Mon ami, l'Empereur est insatiable de combats; nous y resterons tous, voilà notre destinée!“ Après avoir cherché à le remettre un peu et à combattre ses idées noires et misanthropiques, j'allai prendre les ordres de l'Empereur, qui m'ordonna de faire camper mon corps d'armée sur la crête que nous venions de traverser. Napoléon, arrivé auprès du village de Markersdorff et marchant dans un chemin creux, un boulet isolé, parti à grande distance d'une batterie qui se retirait devant notre avant-garde, tomba dans le groupe qui l'environnait, tua roide le général Kirchner, bon officier du génie, et blessa mortellement le duc de Frioul, dont les entrailles furent mises à découvert. Peu de moments après, et lorsque j'étais encore occupé de mon établissement, j'appris cette triste nouvelle.

L'Empereur montra de la douleur et passa quelque temps avec Duroc, dans la baraque où il fut déposé. Il paraît qu'il se justifia auprès de l'Empereur de je ne sais quels torts, que celui-ci lui avait imputés sans fondement, et dont l'accusation l'avait profondément blessé. Le lendemain matin, je le vis de très-bonne heure. Ses douleurs atroces lui faisaient désirer la mort, et il la demandait avec instance. Je causai avec lui pendant quelques moments. Je lui parlai des personnes qui l'intéressaient, et, comme je lui montrais ma vive et profonde

commisération, il me répondit: „Va, mon ami, la mort serait peu de chose pour moi si je souffrais moins vivement.“

Dans le cours de mes récits, j'ai eu peu d'occasions de parler du duc de Frioul. Ayant pour ainsi dire passé ma vie avec lui, et le rôle qu'il a joué lui donnant de l'importance historique, je dois chercher à le faire connaître.

Duroc était d'une bonne famille. Son père, gentilhomme de la province d'Auvergne, sans fortune, servant dans un régiment de cavalerie en garnison à Pont-à-Mousson, s'y maria, et s'établit dans cette ville. Duroc, placé comme élève du roi à l'École militaire qui y existait alors, fut destiné au service de l'artillerie, débouché le plus sûr, carrière la plus avantageuse autrefois pour un gentilhomme qui n'avait ni appui ni protection. Il y entra en même temps que moi, et nous fûmes reçus élèves sous-lieutenants à Châlons, au commencement de janvier 1792. Plus tard, une partie de l'école ayant émigré, Duroc alla rejoindre l'armée des princes et fit le siége de Thionville. Son bon sens naturel lui ayant promptement fait apprécier la confusion qui régnait parmi les émigrés, il rentra en France, et vint à Metz, où moi-même, reçu officier, j'étais en garnison. Il me fit confidence de ce qui lui était arrivé, et de sa résolution de reprendre du service. Le gouvernement ferma les yeux sur son absence momentanée, mais le contraignit à subir l'examen de sortie, et à retourner à Châlons pour y reprendre sa place d'élève. Quelque temps après, et cette formalité étant remplie, il rejoignit le quatrième régiment d'artillerie. De là, il passa dans une compagnie d'ouvriers employée à l'armée de Nice. C'est là que je le retrouvai en 1794.

Duroc continua à servir dans son arme, et devint aide de camp du général Lespinasse, commandant l'artillerie de l'armée d'Italie. Après la bataille d'Arcole, le général Bonaparte ayant perdu plusieurs aides de camp, et m'ayant consulté sur les officiers qui pouvaient les remplacer, je lui proposai et lui présentai Duroc qui fut admis. Voilà l'origine de sa fortune. Duroc se l'est toujours rappelé,

et m'a constamment voué une amitié très-vive, que le temps n'avait fait que consolider. Il fit, en qualité d'aide de camp, le reste des campagnes d'Italie et la campagne d'Égypte. Arrivé au grade de colonel quand le général Bonaparte devint premier consul, il eut l'administration de sa maison. Puis, quand Napoléon prit la couronne impériale, il fut grand maréchal avec une autorité très-étendue, et investi d'une confiance sans bornes. Duroc eut diverses missions diplomatiques à Berlin et à Pétersbourg, qu'il remplit à la satisfaction de l'Empereur. Il était le centre de mille relations diverses. L'Empereur le chargeait souvent de travaux étrangers à ses fonctions habituelles, et il s'en acquittait toujours bien. Aussi fut-il toujours surchargé de besogne, accablé de fatigues et d'ennuis, et au point de murmurer souvent contre la faveur et les grandeurs.

Le duc de Frioul avait un esprit sans éclat, mais sage et juste; peu de passions, mais une profonde raison et une ambition bornée. Les faveurs sont venues le chercher plus souvent qu'il n'a couru après elles. Naturellement réservé, son commerce était sûr, et jamais on n'eut à lui reprocher la plus légère indiscrétion. Étranger au sentiment de la haine, il n'a nui à personne; mais, au contraire, il a rendu une multitude de services à des personnes qui l'ont ignoré. Une réclamation juste et fondée l'a toujours trouvé bien disposé, et il faisait auprès de l'Empereur telle démarche qu'il croyait utile, sans jamais s'en faire de mérite auprès de celui qui en était l'objet. Simple, vrai, modeste, probe et désintéressé, son caractère froid l'aurait empêché de se dévouer pour un autre, de se *compromettre* pour le servir; mais, dans sa position, c'était déjà beaucoup que de rencontrer, si près du pouvoir suprême, un homme sans malveillance; car tout ce qu'on peut raisonnablement désirer et espérer, c'est d'y trouver, en outre de la justice, une bienveillance active quand elle est sans danger. Duroc était bon officier, et il a regretté d'être éloigné du métier pour lequel il avait de l'attrait. Très-utile à l'Empereur, il lui a fait souvent des amis. Ses opinions, toujours sages, lui permettaient, en les exprimant, de s'é-

lever avec une certaine indépendance, quoiqu'il craignît beaucoup Napoléon. S'il eût vécu pendant l'armistice de 1813, peut-être aurait-il eu sur l'Empereur une influence utile et lui aurait-il fait sentir les inconvénients qui devaient résulter de la reprise des hostilités. Mais Napoléon, après l'avoir perdu, n'avait près de lui alors presque que des flatteurs, et de ceux-là seuls il aimait les conseils.

Je reviens aux événements militaires. Le 23, l'armée ennemie se retira sur deux colonnes. Celle de droite, commandée par Barclay de Tolly, sur la route de Bunzlau, et celle de gauche, sous les ordres de Wittgenstein, se dirigea sur Lauban. L'arrière-garde, commandée par Miloradowitch, brûla le pont de la Neisse à Gœrlitz, et détruisit tous les moyens de passage. L'empereur de Russie et le roi de Prusse se rendirent à Lœwenberg. Le septième corps, commandé par le général Régnier, arriva devant Gœrlitz, et passa la Neisse de vive force. Le cinquième corps, qui le suivait, prit la direction de Bunzlau. Le quatrième vint à Hemersdorf, en arrière du septième. Le onzième corps s'établit à Schœnberg. Le quartier général, la garde, les troisième et sixième corps restèrent à Gœrlitz.

Le 24, le quatrième corps se porta sur Lauban; au moment où il se disposait à attaquer cette ville, l'ennemi l'évacua et prit position derrière la Queiss.

Le corps commandé par Miloradowitch fut forcé à la retraite; mais le quatrième corps resta en position derrière Lauban, et le onzième corps vint l'y joindre. Le cinquième corps se porta à Siegersdorf. Les troisième et septième corps marchèrent dans la direction de Waldau. Le sixième suivit le mouvement de l'armée dans la direction de Buntzlau.

La colonne de droite de l'ennemi se retira sur Hanau; celle de gauche sur Goldberg.

Le 25, le cinquième corps, après avoir rétabli les ponts sur le Bober, marcha sur Thomaswald. Les troisième et septième corps le remplacèrent à Buntzlau. Le deuxième vint à Wichrau sur la Queiss. Le quartier général vint à Buntzlau. Le quatrième corps se rendit à Lauban et à Gilesdorf.

Le 26, l'ennemi continua son mouvement sur Liegnitz. Il préparait ainsi sa retraite dans la haute Silésie, en pivotant sur sa gauche qui resta en position. Le même jour, le quatrième corps passa le Bober à Rackwitz, et vint prendre position à Deutmannsdorf. Le onzième corps vint à Lœwenberg. Le cinquième corps, qui marchait en tête de colonne à la suite de la droite de l'ennemi, vint prendre position en avant de Hanau. La division Maison était d'avant-garde. Elle s'établit en avant d'un ravin, sans s'être fait suffisamment éclairer. Au moment où elle campait, elle fut attaquée à l'improviste par les Prussiens qui débouchèrent des bois. Surprise sans être en défense, elle fut culbutée et pour ainsi dire détruite. A peine deux cents hommes échappèrent-ils de cette échauffourée, qui fit grand bruit et grand tort au général Maison. Cet officier général, se croyant déshonoré, voulut se brûler la cervelle. Le général de division Lagrange, son camarade de corps d'armée, le calma et l'empêcha d'exécuter la résolution que son désespoir lui avait inspirée.

Le troisième et le septième corps continuèrent leur mouvement à l'appui du cinquième corps dans la direction de Hanau et ee Liegnitz. J'arrivai, ce jour-là, sur la Katzbach dont l'ennemi occupait en force la rive droite. Le 27, l'ennemi prépara un mouvement de concentration et de retraite sur la haute Silésie, en approchant sa droite du gros de ses forces, qui se retira à Merteskatz, à peu de distance de Jauer, et y prit position. Pendant ce temps, le septième et le cinquième corps français arrivaient à Liegnitz, tandis que le quatrième prenait position sur la Katzbach à Hohendorf, et le onzième à Goldberg. Le troisième corps était resté à Hanau. Ainsi toute l'armée était en ligne, prête à s'engager contre les forces concentrées de l'ennemi; mais, après cette concentration, l'ennemi continua son mouvement rétrograde en laissant de fortes arrière-gardes pour couvrir Breslau.

Le quartier général ennemi se dirigea sur Schweidnitz.

Le même jour, 27, je passai la Katzbach, et je chassai l'ennemi qui gardait les défilés en arrière de cette

rivière. L'ennemi présenta à ma vue environ trente mille hommes placés en échelons, ce qui annonçait l'intention de se retirer.

Le surlendemain, 29, je marchai sur Jauer, tandis que le quatrième corps couvrait ma droite en se portant sur Hemsdorf. En avant de Jauer, je trouvai un corps ennemi d'environ quinze mille hommes que je culbutai après un combat assez vif. J'avais été rejoint par le corps de cavalerie du général Latour-Maubourg; mais cette cavalerie, toute nouvelle et peu instruite, était d'une faible ressource. Avec une cavalerie capable de combattre, et sur laquelle j'eusse pu compter, ce corps de quinze mille hommes aurait probablement été détruit, tant le succès obtenu avait été prononcé. Il y eut un millier de prisonniers de faits. Toutes les forces ènnemies se dirigèrent sur Striegau.

Les troisième, cinquième et septième corps continuèrent leur mouvemens dans la direction de Breslau, et s'établirent à Neumarck. Le 29, les armées restèrent en position.

Le 30, je reçus l'ordre de me diriger sur Eisendorf, et le duc de Tarente, avec le onzième corps, fut dirigé sur Striegau. Pendant ce mouvement de flanc, une nombreuse cavalerie s'opposa à ma marche et m'obligea à prendre beaucoup de précautions. La position de l'armée ainsi réunie obligeait l'ennemi à rester acculé à la Bohême et à la Silésie autrichienne. Si la guerre eût continué immédiatement avec des succès marqués, sa situation pouvait devenir fort critique et même désespéré.

Mais l'ennemi, en choisissant cette direction, avait calculé toutes les chances qui pouvaient en résulter. En repassant l'Oder, il abandonnait toute la Prusse et la livrait à notre vengeance. Il consacrait l'opinion d'une infériorité décidée. L'Autriche, encore indécise sur le parti qu'elle prendrait, car des velléités et des projets hypothétiques étaient seuls entrés alors dans son esprit, était abandonnée et livrée à ses craintes si on s'éloignait d'elle. En se serrant sur elle, on l'entraînait dans une alliance. En la prenant pour arbitre, la laissant maîtresse de dicter les conditions de la paix aux puissances belligérantes,

on flattait son orgueil, on servait ses intérêts, et on la forçait à prendre parti contre Napoléon, s'il se refusait à se conformer à ses offres.

D'un autre côté, ce parti hardi avait ses inconvénients; car, si les événements eussent pris un grand caractère d'urgence, l'Autriche, n'étant pas encore prête, n'aurait pas voulu se compromettre en se déclarant pour les alliés. Alors ceux-ci devaient avoir en vue, comme complément de leurs combinaisons, d'arriver à la conclusion d'un armistice. De son côté, Napoléon était décidé à y consentir par méfiance de l'Autriche, motivée sur la manœuvre des ennemis, annonçant de leur part une confiance qui cependant était loin d'être entière; mais il fallait alors, pour cette raison, vouloir faire la paix.

Cependant il a été démontré depuis que, dans cette circonstance, l'intérêt bien entendu de Napoléon aurait été de continuer la guerre. Son armée était plus nombreuse que celle de l'ennemi. Celle-ci, battue dans deux grands engagements, et après une retraite fort longue, éprouvait du découragement. Aucun renfort ne l'avait encore rejoint.

Quant à nous, nos corps, organisés à la hâte, avaient beaucoup souffert des combats et des marches. Il y avait fatigue et lassitude. Notre cavalerie, si peu nombreuse encore, n'avait aucune consistance. Un repos de deux mois devait rendre à nos troupes toute la valeur dont elles étaient susceptibles. D'ailleurs, d'immenses renforts étaient en marche de toutes parts pour nous rejoindre. Enfin nos jeunes soldats devaient profiter, dans des camps de repos, des soins qu'on donnerait à leur instruction. Toutes ces considérations firent pencher Napoléon en faveur d'un armistice quand les Russes le lui firent proposer. Le général Schuwaloff, aide de camp de l'empereur de Russie, se présenta à nos avant-postes pour le demander. Le duc de Vicence ayant été envoyé par Napoléon pour le recevoir, des conférences suivirent dans le château de Pleiswig entre les avant-postes des deux armées, et, en quarante-huit heures, tout fut convenu et signé.

Cet armistice devait durer jusqu'au 20 juillet et ces-

ser six jours après avoir été dénoncé; plus tard, on le prolongea jusqu'au 10 août. La ligne de démarcation suivante fut convenue entre les deux armées: en Silésie, la ligne de l'armée combinée, partant de la Bohême, passait par Dittersbach, Pfaffendorf et Landshut, suivait le Bober jusqu'à Budelstadt, et de là, passant par Bockenheim et Striegau, suivait la rivière de Striegau jusqu'à Kanth.

La ligne de l'armée française partait également des frontières de la Bohême, arrivait au Bober par Schreibersan et Rimnitz, suivait cette rivière jusqu'à Lahn, allait ensuite gagner à Neukwitz la Katzbach, qu'elle suivait jusqu'à l'Oder.

Le pays entre les deux lignes de démarcation était neutre depuis l'embouchure de la Katzbach. La ligne de démarcation suivait l'Oder jusqu'à la frontière de la Saxe, vers l'embouchure de la Sprée, de là arrivait à l'Elbe, non loin de l'embouchure de la Saale, en suivant les frontières de la Prusse, et ensuite le fleuve jusqu'à la frontière de la troisième division militaire. La démarcation du bas Elbe devait être déterminée de concert avec le prince d'Eckmuhl. Il fut convenu que Magdebourg et toutes les places fortes entre les mains des Français, situées dans les pays occupés par l'ennemi, auraient un rayon d'une lieue autour de leur enceinte et seraient ravitaillées tous les cinq jours.

Les deux armées devaient être placées, le 12 juin, sur leurs nouvelles lignes. Le quartier général de l'armée s'établit à Reichenbach. L'empereur Napoléon retourna à Dresde, où il arriva le 10 juin.

Pendant les mouvements dont j'ai rendu compte, le douzième corps, commandé par le duc de Reggio, était resté d'abord à Bautzen. Il s'était ensuite porté sur Hoyerswerda pour couvrir l'armée contre les troupes qui venaient de Berlin, et que commandait le général Bulow. La mission de ce corps d'armée était de couvrir cette capitale, et, en conséquence, il s'était placé à Interbach. Là, il reçut des renforts de la landwehr de Brandebourg, et son effectif atteignit le chiffre de trente mille hommes. Ainsi renforcé, Bulow vint attaquer le duc de Reggio à

Hoyerswerda, mais il fut repoussé avec perte. Il fit sa retraite sur Kottbus, où il prit position avec la masse de ses forces, occupant ainsi Guben, Drebkow et Interbach, avec de forts détachements. Le duc de Reggio marcha à lui; mais, ayant voulu menacer Berlin, il se porta dans la direction de Luckau. Bulow, informé de ce mouvement, accourut en toute hâte sur ce point. Luckau a une bonne enceinte et des fossés pleins d'eau. L'avant-garde ennemie fut culbutée et forcée de rentrer dans la ville. Mais ce premier succès ne termina point le combat; la lutte se prolongea et finit par tourner à notre désavantage. Le douzième corps, attaqué sur ses flancs et obligé de se retirer, se dirigea sur Ubigau, où il reçut la nouvelle de l'armistice.

Par la dispersion de ses forces, l'ennemi avait donné beau jeu au duc de Reggio; mais celui-ci n'en sut pas profiter. Sa marche incertaine en se portant en avant, ses directions variées, donnèrent au général Bulow le moyen de réparer toutes ses fautes et de combattre à Luckau avec avantage.

Le mouvement général des troupes, nous ayant éloignés de notre frontière, avait laissé l'Allemagne tout entière sans troupes. Le corps de Woronzoff devant Magdebourg, et un autre corps stationné à Hambourg, servaient d'appui à une foule de partisans qui opéraient sur nos derrières. Ils se montraient partout et dans toutes les directions. Divers convois furent enlevés, plusieurs détachements pris, et beaucoup d'atrocités commises contre les usages de la guerre. Un partisan prussien, nommé Lutzow, acquit, dans ces circonstances, une sorte de célébrité.

Une opération combinée entre les généraux Woronzoff et Czernikoff faillit avoir pour résulat l'enlèvement de la garnison de Leipzig, où beaucoup de blessés se trouvaient réunis; mais l'armistice en arrêta l'exécution au dernier moment.

Enfin divers combats eurent lieu dans les environs de Hambourg. Les îles de l'Elbe et la ville de Hambourg elle-même tombèrent sucessivement au pouvoir du général Vandamme, au moyen des secours que lui envoya le

roi de Danemark, qui resserra en cette circonstance ses liens d'alliance avec l'Empereur. Dès ce moment, une division danoise, commandée par le général Schomtenbourg, se trouva combinée avec les troupes françaises.

Les différents corps de l'armée établis dans les divers cercles de Lœwenberg, de Goldberg, de Buntzlau, eurent ces territoires pour assurer leurs besoins. Le sixième corps fut placé à Buntzlau. Chacun s'occupa avec activité à refaire les troupes, à les réorganiser et à les instruire. Des détachements amenant des recrues étaient en route de France pour tous les régiments; mais, comme ils étaient entièrement composés de nouveaux soldats sans aucune instruction, il fallait consacrer tous ses efforts à les mettre en état de combattre. Ces soins occupèrent tous les chefs de l'armée jusqu'au 10 août, moment auquel on reprit les armes. Je vais rendre un compte succinct de ce qui se passa jusqu'au renouvellement des hostilités.

SITUATION DE L'ARMÉE FRANÇAISE PENDANT L'ARMISTICE ET LA DEUXIÈME CAMPAGNE DE 1813.

La manière et la promptitude avec laquelle l'armée française avait reparu sur la scène, l'espèce de résurrection dont elle venait de présenter l'image, avaient étonné l'Europe. Les succès de Lutzen et de Bautzen avaient montré ce que l'on pouvait attendre de ses efforts. Mais ces succès, si glorieux et si éclatants qu'ils fussent, n'avaient donné que de faibles résultats. Ils n'avaient pas diminué d'une manière sensible les forces de l'ennemi. D'un autre côté, l'armée combinée était loin d'être arrivée à la force que le mouvement imprimé en Prusse et en Russie devait produire. Les recrues dont la levée avait été ordonnée en Russie, au commencement de l'année précédente, étaient au moment de rejoindre et de renforcer les corps. Le mouvement national de la Prusse n'était pas encore régularisé; le roi avait ordonné une levée en masse de ses peuples contre les Français quand ils franchiraient leur territoire; il ordonnnait la destruction des moissons et des fruits, l'enlèvement des bes-

tiaux, enfin une guerre à mort. Quand, en 1814, les paysans français voulurent prendre les armes, on les menaça de les traiter en criminels. On prétendit qu'ils agissaient contre le droit des gens et les usages des peuples civilisés. C'est ainsi que les hommes changent de doctrines et de principes, suivant leurs diverses situations.

Ces dispositions extrêmes, inspirées par le désespoir et la fureur, restèrent, au surplus, sans exécution; mais un esprit public prononcé, une énergie admirable, se montrèrent dans toutes les classes en Prusse. Les sociétés secrètes, formées pour préparer la délivrance du pays, avec l'assentiment et l'appui du gouvernement, produisirent l'effet qu'on avait dû en attendre. Les idées de liberté, le désir d'institutions et de garanties constitutionnelles, s'étaient mêlés aux idées d'affranchissement et d'indépendance nationale. Tous ces désirs, toutes ces espérances, avaient été encouragés par le roi, à titre de moyens défensifs. Aussi tout bouillait en Prusse. Plus l'oppression de Napoléon avait été forte et sa tyrannie odieuse, et plus la réaction avait de violence. Les étudiants couraient aux armes. Cette jeunesse vive, ardente et souvent redoutable, qui peuple les universités d'Allemagne, rappelait, par son esprit, son ardeur et son but, la formation des premiers bataillons des volontaires de France, qui furent tout de suite si remarquables par leur conduite, et qui devinrent plus tard le noyau de l'armée française et la pépinière d'où sortit le plus grand nombre de ses chefs. Enfin l'énergie de la Prusse était encore accrue par le sentiment de la position dans laquelle elle s'était placée volontairement. Sa désertion de la cause française au milieu de la guerre, cette défection du général York, avaient autorisé toute espèce de vengeance de la part de Napoléon, qui n'était, d'ailleurs, que trop disposé à s'y livrer. La force seule pouvait donc la préserver. Mais, pour mettre en œuvre de pareilles ressources, pour régulariser de semblables moyens, le gouvernement avait à peine eu trois mois, et encore le dernier de ces trois mois avait été employé tout entier à combattre. La Prusse était donc loin de présenter en ce moment les forces réelles dont elle pour-

rait bientôt disposer. L'armistice devait lui donner le temps d'achever ses préparatifs.

Les Russes, ses alliés, épuisés par la campagne précédente, par les marches exécutées pendant l'hiver, ne comptaient dans leur armée que des bataillons incomplets. Les recrues, formées et dressées, allaient arriver et doubler chez eux le nombre des combattants.

De son côté, Napoléon avait ordonné des levées immenses. Ces levées s'exécutaient avec facilité; mais les produits n'en étaient pas encore parvenus jusqu'à lui. Deux mois de plus, et son armée aurait une force double, une cavalerie nombreuse, et tout ce qui pouvait lui donner les chances de la victoire. Ainsi un repos momentané avait dû entrer dans ses idées. Il profita avec activité de l'armistice.

Enfin, pour achever le tableau de cette époque mémorable, je dirai que l'Autriche, ayant vu, lors des désastres de 1812, le rôle qu'elle était appelée à jouer, faisait ses préparatifs dans ce but. Les circonstances étaient favorables. Elles lui fournissaient l'occasion de devenir modératrice et même juge suprême des débats, en raison de sa force, en raison de sa position géographique, et en raison même de l'esprit de sagesse et de lenteur qui préside à ses conseils.

On a déjà dit que, dès le 26 avril, le gouvernement autrichien avait déclaré que les stipulations du traité du 14 mars 1812 n'étaient plus applicables à la situation présente. C'était dévoiler toute sa politique. Mais ses moyens militaires, pour l'appuyer, étaient incomplets. Il fallait porter son armée à un effectif qui donnât à son langage le poids convenable. On s'occupa donc avec activité en Autriche de levées d'hommes, d'achats de chevaux et de toutes les dispositions qui doivent donner la possibilité d'entrer en campagne. Pour cela, il fallait du temps. Aussi l'Autriche fut-elle l'intermédiaire utile par lequel passa la demande d'une prolongation de suspension d'armes que fit Napoléon. Elle la favorisa, l'appuya, en offrant en même temps sa médiation pour la paix. Ainsi, quand tout le monde parlait de la paix, personne n'en voulait. Tout le monde était de mauvaise foi

et dans la conviction que jamais la paix ne pourrait réalisér des prétentions opposées et inconciliables.

La Prusse, ainsi que je l'ai déjà dit, voulait déployer les moyens que le mouvement national mettait à sa disposition. — Les Russes recevaient leurs recrues et leurs renforts ; l'Autriche voulait donner à son armée un effectif qui l'autorisât à parler en maître, et Napoléon atteindre l'époque où il aurait fait arriver les levées extraordinaires que les efforts si honorables du peuple français faisaient de bonne grâce et avec empressement. C'était une halte, un repos profitable à chacun, et dont l'objet était de se préparer à combattre et de se mettre à même de le faire avec succès. Il n'y avait qu'une seule chance de paix ; c'est que Napoléon consentît à faire le sacrifice d'une partie de sa puissance, spécialement en faveur de l'Autriche, afin de se la rendre favorable. Du moment où elle eût été avec nous, sa prépondérance eût décidé la question, et toute lutte cessait ; mais, pour qu'elle fût avec nous, il fallait adopter des sentiments autres que ceux qui animaient Napoléon. Ainsi, malgré le langage pacifique tenu par tout le monde, tout le monde voulait la guerre ; car chacun voulait des résultats que la victoire seule pouvait donner, et Napoléon, dont le caractère dès lors était de s'abandonner aux illusions qui le flattaient, s'efforçait à se persuader que jamais l'Autriche n'oserait prendre les armes contre lui, et qu'ainsi il aurait seulement à combattre la Prusse et la Russie. Cette manière d'envisager les événements futurs n'a plus cessé d'être la sienne et l'a conduit à sa perte.

C'est dans cet esprit et avec ces dispositions que les armées prirent les positions réglées par l'armistice.

Les espérances de l'Empereur pour l'augmentation de ses forces se réalisèrent promptement. L'armée croissait à vue d'œil. Les jeunes soldats furent occupés dans les camps à tirer à la cible, exercice dont on n'a jamais fait un emploi suffisant en France, et qui, constamment en usage en Angleterre, donnait autrefois à l'infanterie anglaise un feu supérieur à celui des autres troupes de l'Europe. Un grand nombre des conscrits qui venaient de faire la campagne se trouvaient blessés à la main gau-

che et avaieut perdu un doigt. Cette blessure, cause de réforme, les fit soupçonner de s'être mutilés pour être exemptés du service, et l'Empereur ordonna les mesures les plus rigoureuses contre eux. Quelques-uns pouvaient être coupables; mais j'acquis la certitude que ces blessures, si uombreuses et si semblables, avaient pu être reçues naturellement à cause du peu d'instruction des troupes. Je reconnus que, lorsque les rangs sont trop ouverts, comme il arrive avec des soldats peu instruits et chargés de gros sacs, le deuxième rang, en tirant, peut facilement blesser les hommes du premier. Je fus heureux de constater un fait servant de réparation à l'honneur français.

J'allai m'établir, de ma personne, dans un château charmant appelé Niederthomaswald, à deux lieues en avant de Buntzlau.

Napoléon, voulant préparer un point d'appui sur le Bober, me demanda si Buntzlau pouvait être fortifié et mis à l'abri d'un coup de main. Ayant répondu d'une manière affirmative, je reçus l'ordre d'exécuter les travaux nécessaires. Je parvins à faire de cette ville une forteresse qui eût exigé un siége. Il y avait une première enceinte revêtue, une seconde enceinte, liée aux maisons, qui pouvait servir de réduit, une contre-escarpe et des fossés qui furent inondés en partie au moyen des nouveaux travaux; mais cette place, mise en état en moins d'un mois, ne fut pas occupée pendant la campagne suivante et ne servit à rien, ainsi que je l'expliquerai plus tard.

L'armistice avait été conclu par toutes les puissances dans le but apparent d'arriver à la conclusion de la paix, sans la médiation de l'Autriche. Le prince de Metternich se rendit à Dresde pour y voir l'Empereur et juger de ses dispositions. Napoléon avait toujours eu pour lui une bienveillance toute particulière et un attrait marqué. Cependant leur discussion fut vive, de la part de l'Empereur au moins; car le prince de Metternich, toujours maître de lui-même, parlait de tout sans passion, et discutait les intérêts dont il était chargé avec le calme qui convient à un homme d'État. Les emportements de Na-

poléon, joués, comme il lui arrivait souvent, ne produisirent aucun effet. La grande affaire était les pouvoirs à donner aux médiateurs. L'Empereur voulait que l'Autriche fût seulement une intermédiaire; mais l'Autriche voulait être arbitre et résolut à se déclarer contre celui qui refuserait de reconnaître sa médiation. Cependant Napoléon accorda le principe et convint de ce mode de négociation. L'Empereur reconnut clairement alors la propension de l'Autriche à devenir son ennemie; mais il refusait toujours à croire qu'elle s'y décidât. Il calcula avec le prince de Metternich les forces qu'il allait avoir à combattre. Il commença par les nier ou les réduire de beaucoup. Forcé ensuite de reconnaître tout ce que ces forces avaient d'imposant, il lui dit avec humeur ces paroles remarquables, qui n'étaient dignes ni de son esprit ni de son jugement: „Eh bien! plus vous serez, et plus sûrement et plus facilement je vous battrai."

Le prince de Metternich le quitta après une conversation de dix heures, mais ayant perdu l'espérance d'obtenir une négociation suivie dont la conclusion pût être la paix. Pendant ce temps, Napoléon s'abandonnait à l'idée que l'Autriche resterait neutre; car ses dernières paroles furent celles-ci, au moment même où le prince de Metternich passait la dernière porte de son appartement: „Eh bien! vous ne me ferez pas la guerre."

Cependant le congrès de Prague fut ouvert comme il était convenu. Les plénipotentiaires français, MM. de Vicence et de Narbonne, s'y rendirent tard. Ensuite ils déclarèrent qu'ils n'avaient pas de pouvoirs, ajoutant qu'ils les recevraient incessamment. Le temps s'écoula dans cette vaine attente. On arriva ainsi au 10 août, dernier jour de l'armistice. A minuit, les alliés déclarèrent que, d'après les termes des conventions, les hostilités recommenceraient le 16.

Le 12, tout étant rompu, les pouvoirs arrivèrent; mais il était trop tard. Celui qui a approché et bien connu Napoléon le reconnaîtra dans cette manière d'agir.

Napoléon s'était laissé aller tout à la fois à la fougue de son caractère, à la passion qui le dominait et à une espèce de finasserie toujours fort de son goût. Il aurait

dû comprendre, tout d'abord, qu'après la consommation énorme d'hommes qu'il avait faite et la nécessité où il était de faire la guerre avec des soldats si jeunes il ne pourrait pas la prolonger pendant longtemps, car alors son armée se fondrait comme la neige au printemps. Napoléon, dans les derniers temps de son règne, a toujours mieux aimé tout perdre que de rien céder. En cela, son caractère a éprouvé une grande modification. Ce n'était plus le jeune général d'Italie qui avait su renoncer à l'espérance de prendre immédiatement Mantoue, qui s'était résigné à abandonner cent cinquante pièces de siége dans la tranchée pour aller livrer une bataille, la gagner et aller reprendre l'exécution de ses projets.

Si, en 1813, Napoléon avait fait la paix (et il pouvait la faire avec honneur après ses victoires de Lutzen et de Bautzen), en conservant de grands avantages, il satisfaisait l'opinion publique en France. Il récompensait le pays des efforts qu'il avait faits pour le soutenir. Il laissait mûrir son armée, si je puis m'exprimer ainsi; et, après deux ou trois ans, s'il avait voulu, il aurait recommencé la lutte avec des moyens plus complets et plus imposants que jamais; mais sa passion l'entraîna. Son esprit supérieur lui montra certainement alors les avantages d'un système de temporisation; mais un feu intérieur le brûlait, un instinct aveugle l'entraînait, quelquefois même contre l'évidence. Cet instinct parlait plus haut que la raison, et commandait.

Il avait d'ailleurs un conseiller funeste qui flattait ses passions, adoptait toutes ses illusions, et même les rendait encore plus éblouissantes. Le duc de Bassano, esprit étroit et vain, flatteur par essence, avait juré une adoration sans réserve à son maître. Il la professait hautement et s'en glorifiait. Il étudiait ses désirs pour en faire ses lois, et il mettait son esprit et son éloquence à plaider les causes que Napoléon avait déjà jugées. C'était un moyen de lui plaire et d'en être bien traité. Mais le prix de ses succès devait être la perte de son idole. Il répétait, à cette époque, à Napoléon sans cesse ces paroles: „L'Europe est attentive et impatiente de savoir si l'Empereur sacrifiera Danzig.“ La prétention et l'espé-

rance de conserver cette ville, ainsi que les sentiments d'orgueil qui s'opposaient à toute espèce de sacrifice, étaient caressés par ce langage. C'est là ce qui a fait recommencer la guerre, et en définitive produit la chute de Napoléon et la destrnction de l'Empire.

L'époque rapprochée des hostilités décida l'Empereur à faire célébrer sa fête, par l'armée, plus tôt qu'à l'ordinaire. Le 15 août y était consacré ordinairement. Elle fut fixée cette année au 10 août, pour la dernière fois.

Napoléon avait déployé une telle activité, les ordres et les mesures prises pour la réorganisation de son armée avaient été si bien combinés, les autorités en France avaient mis tant de zèle à les exécuter, et le pays avait montré tant de bonne volonté, que ses forces étaient devenues extrêmement considérables.

L'armée se composait de douze corps d'armée organisés en quarante et une divisions, toutes au complet, sans compter la garde impériale, la vieille garde, formant en tout quatre divisions. La cavalerie, qui nous manquait complétement à Lutzen, était portée maintenant à soixante-dix mille chevaux. Enfin ce n'est pas trop de porter à quatre cent cinquante mille hommes les forces totales réunies en Allemagne, et dont Napoléon pouvait disposer.

Voici quels étaient les divers corps de l'armée, et les noms de ceux qui les commandaient:

Premier corps, Vandamme, trois divisions
Deuxième, duc de Bellune, quatre divisions;
Troisième, prince de la Moskowa, quatre divisions;
Quatrième, général Bertrand, trois divisions;
Cinquième, général Lauriston, trois divisions;
Sixième, duc de Raguse, trois divisions ;
Septième, général Régnier, quatre divisions;
Huitième, prince Poniatowski, deux divisions;
Onzième, duc de Tarente, trois divisions;
Douzième, duc de Reggio, trois divisions;
Treizième, prince d'Eckmuhl, trois divisions;
Quatorzième, maréchal Saint-Cyr, trois divisions.

En Franconie, le duc de Castiglione avec trois divisions.

Les troupes à cheval étaient organisées ainsi: Chaque

corps d'armée avait une brigade de cavalerie légère. La réserve, composée de dix-sept divisions, était formée en cinq corps, dont chacun avait trois ou quatre divisions, et qui étaient commandés, savoir :

Le premier corps, par Latour-Maubourg, quatre divisions ;

Deuxième, Sébastiani, trois divisions ;

Troisième, duc de Padoue, quatre divisions ;

Quatrième, comte de Valmy, trois divisions ;

Cinquième, général Millaut, trois divisions.

Enfin on doit ajouter à la masse de ces forces les garnisons des places de Pologne et de Prusse, qui tenaient en échec plus de cent mille hommes à l'ennemi.

Si les soldats, qui composaient cette armée eussent été plus âgés et plus instruits, jamais on n'aurait rien vu de plus formidable.

Napoléon avait préparé ses mouvements par divers travaux exécutés sur l'Elbe. Si l'enceinte de Dresde, détruite en 1809 par ses ordres, eût existé alors, elle lui aurait servi puissamment au début des opérations. On dut y suppléer par des travaux de campagne. Ces travaux, faits à la hâte, occupaient un trop vaste espace pour leur nombre. Jamais ils ne purent acquérir une force suffisante pour mettre Dresde en sûreté, sans une armée pour les occuper. Or, dans le plan de campagne qu'adopta Napoléon, il aurait fallu que la ville de Dresde, pivot de ses opérations, fût à l'abri d'un coup de main, et susceptible d'être abandonnée momentanément à elle-même.

Au nombre des points que Napoléon fit fortifier, je parlerai de Lilienstein, où un camp retranché pour quelques milliers d'hommes fut construit. Deux ponts sur l'Elbe furent établis sous Kœnigstein. Ils donnaient la possibilité de se mouvoir, par une ligne très-courte, de la Silésie et de la Lusace, sur les débouchés de la Bohême. Par leur moyen Napoléon comptait se porter rapidement sur Dresde et sur les derrières de l'ennemi, pendant qu'il serait contenu par cette place.

Au moment où l'armistice fut rompu, Napoléon m'écrivit deux très-longues lettres pour m'en prévenir, me

faire connaître le plan de campagne qu'il projetait, et me demander mon avis. Ce plan était à peu près celui qu'il a suivi. Je lui répondis en le discutant, en blâmant, de toutes mes forces, son système, et voici quels étaient mes motifs [1].

Napoléon, au lieu de concentrer ses forces, se décidait à les diviser en trois parties, formant trois armées indépendantes: une en Silésie, une à Dresde, une dans la direction de Berlin.

Personne, dans l'armée, n'avait l'autorité nécessaire pour commander plusieurs corps d'armée à la tête desquels étaient des maréchaux. Napoléon seul pouvait se servir de semblables éléments.

Je pensais, au contraire, que Napoléon avait deux partis entre lesquels il pouvait choisir:

1° Placer les troupes en arrière de la Sprée, à cheval sur l'Elbe, ayant Dresde pour point d'appui central, à une forte marche de cette ville, et écraser le premier ennemi qui serait à sa portée. Une fois le premier succès obtenu, les autres seraient faciles. En plaçant ses troupes aussi rapprochées les unes des autres, Napoléon se trouvait pour ainsi dire partout à la fois et pouvait facilement, presque sous ses yeux, combiner leurs mouvements;

2° Se décider à une offensive en Bohême immédiatement. Les troupes placées sur le Bober et celles en avant de Torgau auraient couvert son mouvement en partant de Dresde et débouchant par Peterswald. Ces troupes se seraient rapprochées de lui en se tenant sur la défensive, et ensuite auraient fini par le rejoindre, celles du Bober en entrant en Bohême par Zittau; et les autres, après avoir laissé trente mille hommes pour la défense de l'Elbe, auraient probablement pu suivre cette offensive. Alors, continuant son mouvement, il aurait traversé la Bohême, porté la guerre en Moravie et marché sur Vienne. Il couvrait ainsi la confédération du Rhin et s'assurait de sa fidélité. Il ralliait l'armée bavaroise, prenait sa ligne d'opération sur Strasbourg, et, plus tard, il faisait

[1] Voir pièces justificatives.

sa jonction à Vienne avec l'armée d'Italie, dont le point de départ était les bords de la Save, et se trouvait ainsi très-rapproché.

Au lieu de cela, l'Empereur organisa la masse de ses troupes en trois armées véritables. La passion le portait à agir le plus promptement sur la Prusse. Il voulait que les premiers coups de canon fussent tirés sur Berlin, et qu'une vengeance éclatante et terrible suivît immédiatement le renouvellement des hostilités. Alors il fallait une armée qui marchât sur Berlin, et une autre en Silésie pour couvrir la première. Il fallait enfin une troisième armée en avant de Dresde, pour empêcher la grande armée ennemie de déboucher de la Bohême. Par ce système, l'offensive était donnée aux corps qui, dans mon opinion, auraient dû rester sur la défensive, et la défensive était réservée à ceux dont le rôle aurait dû être offensif. La question me paraissait ainsi renversée. Après avoir combattu ce projet par tous les raisonnements les plus propres pour ramener l'Empereur à mon opinion, je terminais par cette phrase:

„Par la division de ses forces, par la création de trois armées distinctes et séparées par de grandes distances, Votre Majesté renonce encore aux avantages que sa présence sur le champ de bataille lui assure, et je crains bien que, le jour où elle aura remporté une victoire et cru gagner une bataille décisive, elle n'apprenne qu'elle en a perdu deux.“

Je fus malheureusement prophète. Ce fut précisément ce qui arriva. Pendant la victoire de Dresde, nous étions battus à la fois en Silésie, sur la Katzbach, et en Prusse, devant Berlin, à Grossbeeren.

Nonobstant mes observations et mon opinion contraire, dont Napoléon avait provoqué la manifestation, il adopta définitivement le plan qu'il avait conçu, et qui rendit ses mouvements incertains et confus pendant cette partie de la campagne. Je vais entrer en matière et commencer le récit des opérations.

Les forces de l'ennemi consistaient d'abord en cent trente mille Autrichiens, divisés en quatre corps, une réserve et une avant-garde. Cette armée était composée

de neuf divisions d'infanterie et de trois divisions légères, formées de deux et trois bataillons de chasseurs et de douze à dix-huit escadrons, de trois divisions de cavalerie de douze à vingt-quatre escadrons, faisant un total de cent douze bataillons, cent vingt-quatre escadrons, auxquels il faut ajouter deux cent soixante-treize pièces d'artillerie.

L'armée russe et prussienne, en Bohême, combinée à l'armée autrichienne sous les ordres du général Barclay de Tolly, se composait de cent trente-cinq bataillons, trois cent soixante-huit pièces de canon, cent quarante-sept escadrons, de quinze régiments de Cosaques organisés, de huit divisions d'infanterie en trois corps d'armée, et d'un corps de deux divisions de cavalerie, qui, jointes aux divisions des gardes et grenadiers russes et prussiens, et aux cinq divisions de cavalerie de réserve, s'élevaient à cent mille hommes au moins, ce qui formait un total de deux cent trente mille hommes, dont quarante-cinq mille à cheval, et six cent trente-huit pièces d'artillerie.

L'armée de Silésie combinée, c'est-à-dire russe et prussienne, était composée de cent trente-sept bataillons, trois cent cinquante-six pièces d'artillerie, cent quatre escadrons organisés en sept corps de quinze divisions d'infanterie, et huit divisions de cavalerie sous les ordres de Blucher, ayant sous lui les généraux Sacken, Langeron, York, Saint-Priest, etc., etc. Elle avait un effectif qui dépassait cent vingt mille hommes, dont vingt mille à cheval.

L'armée du Nord, commandée par le prince royal de Suède, était composée de cent quatre-vingt-six bataillons, de cent quatre-vingt-quatorze escadrons et de trois cent quatre-vingt-sept pièces d'artillerie. Elle était organisée en cinq corps, formant douze divisions d'infanterie et sept divisions de cavalerie. On y avait ajouté treize régiments de Cosaques, commandés par le général Winzingerode. Cette armée était sous les ordres des généraux Bulow, Tauentzien, maréchal Steding, général Woronzoff. Elle présentait une force de cent cinquante-cinq mille hommes, dont trente-cinq mille à cheval.

Il existait, en outre, dans le bas Elbe, des troupes légères ou de nouvelles levées, de différents pays, mêlées

sous les ordres des général Walmoden, Végesack, Dornberg. Ces troupes présentaient un total de quarante mille hommes, dont huit mille à cheval.

Ce n'était pas tout. On avait formé en Pologne deux armées de réserve russes. La première, composée de soixante mille hommes, aux ordres du général Benningsen, arriva à Teplitz le 28 septembre. La seconde, aux ordres du général Tabanoff-Taslowsky, forte de cinquante mille hommes, occupa le grand-duché de Varsovie. Devant Dantzig, il y avait trente-cinq mille hommes; devant Zamosch, quatorze mille; devant Glogau, vingt-neuf mille quatre cent soixante-dix; devant Custrin, huit mille quatre cent cinquante; devant Stettin, quatorze mille; total, cent quinze mille neuf cents vingt.

Enfin, indépendamment de l'armée d'Italie, l'Autriche avait deux armées de réserve, qui, successivement, vinrent se joindre à la masse des forces combinées, savoir: sur la frontière de Bavière, dix-huit bataillons et trente-six escadrons, faisant vingt-quatre mille sept cent cinquante hommes; à Vienne et à Pressbourg, quarante-huit bataillons et soixante-douze escadrons, faisant soixante-cinq mille hommes; total, quatre-vingt-neuf mille sept cent cinquante.

Ainsi l'ensemble des forces qui nous étaient opposées s'élevait à près de neuf cent mille hommes, dont plus de cent cinquante mille à cheval.

J'ai indiqué la manière dont elles étaient réparties. Mais je ferai remarquer ici la profondeur du calcul qui fit mélanger toutes les troupes des différentes nations, seul moyen de donner de la consistance à la coalition, de mettre obstacle à des combinaisons politiques particulières, et de substituer à des jalousies de nation, si naturelles et si habituelles en pareil cas, une rivalité de soldat sur le champ de bataille qui devenait une garantie de succès.

Voici quelle était la formation de l'armée française:

En Silésie, les troisième, cinquième, sixième et onzième corps, dont la force, avec la cavalerie, s'élevait à cent vingt mille hommes. Ils étaient, au début de la campagne, et accidentellement, sous les ordres du maré-

chal prince de la Moskowa, le plus ancien des trois maréchaux réunis sur cette frontière. — Les quatrième, septième et douzième corps, et le troisième de cavalerie furent rassemblés à Dahme, sous les ordres du duc de Reggio, en Lusace. — Les premier, deuxième et huitième corps, avec les premier et quatrième de cavalerie, furent concentrés dans les environs de Zittau. — Le quatorzième corps occupait le camp de Pirna, et couvrait Dresde, où était Napoléon avec sa garde.

„L'Empereur arriva le 18 à Gœrlitz. Le 19, il se rendit à Zittau et s'avança jusqu'à Gabel. Il fut tenté d'entrer en Bohême par la route qui mène à Gitschin. Son objet était de mettre obstacle à la réunion des diverses armées sur Prague; mais, apprenant que déjà elle était opérée, il vit Dresde menacé et comprit la nécessité de se tenir à portée de secourir cette place. Laissant les premier et deuxième corps à Rumburg et Zittau, il se rendit à l'armée de Silésie, avec sa garde et le premier corps de cavalerie, en se dirigeant sur Lœwenberg, où il arriva le 21.

Blucher avait commencé son mouvement offensif avant l'expiration de l'armistice, et les corps d'armée française, qu'il avait en face, s'étaient aussitôt mis en marche pour se réunir sur le Bober. Le 16, le corps de Langeron avait déjà dépassé Goldberg. Un bataillon de la division Charpentier, placé en avant de Lœwenberg, faillit être enlevé, et se fit jour à travers l'ennemi. Le 18, le cinquième corps se réunit à Lœwenberg avec le onzième corps. L'ennemi, ayant passé le Bober, porta une avant-garde à Lahore. Le duc de Tarente l'attaqua et lui fit repasser la rivière.

Blucher était ce jour-là, avec le corps de Sacken, à Liegnitz. Le premier, s'étant porté sur Lœwenberg, força le cinquième corps à évacuer les positions qu'il occupait. Appelé par le bruit du canon, je me hâtai de marcher à son secours; mais, quand je fus à portée de le soutenir, le combat avait cessé. L'ennemi, voulant passer le Bober à Zobten, fut repoussé par la division Rochambeau. Le prince de la Moskowa, craignant de voir le gros des forces ennemies entre le troisième corps et les

onzième et cinquième, qui étaient à Lœwenberg, jugea à propos de s'en rapprocher.

De Bunzlau, je reçus l'ordre de m'avancer, avec le sixième corps, jusqu'à Kresbau, pour observer Sacken et retarder sa marche. Blucher, informé du mouvement du prince de la Moskowa, vint à sa rencontre, ne laissant qu'une division pour masquer Lœwenberg. Le troisième, étant ainsi prévenu, s'arrêta à Graditz. Il combattit tout à la fois contre York et contre Sacken, et se replia sur le sixième corps. Ces deux corps repassèrent le Bober et se placèrent en deçà de Bunzlau.

J'avais été chargé auparavant par Napoléon de chercher sur l'une des rives du Bober une bonne position, où une armée nombreuse pût livrer et recevoir une bataille avec avantage. Je n'avais rien trouvé sur la rive droite qui me satisfît complétement. Cependant nous aurions pu occuper avec les troisième et sixième corps la position à Karlsdorf, assez forte pour que l'ennemi n'osât pas nous attaquer immédiatement, et pendant la journée nous aurions eu des nouvelles des cinquième et onzième corps. Le maréchal Ney en décida autrement. La rive gauche offrait à la vérité une position meilleure, et nous allâmes l'occuper. Mais Bunzlau, qui avait été l'objet de forts grands travaux et qui renfermait des approvisionnements en vivres, n'étant pas encore armé, ne fut pas occupé. On aurait pu y laisser quelques troupes sans danger et on l'aurait occupé tant que nous serions restés en communication avec cette ville. C'était une belle position d'arrière-garde pour une partie du troisième corps, et une bonne tête de pont pour reprendre l'offensive. Le maréchal Ney ne voulut pas comprendre ces avantages et ne put pas concevoir le rôle dont ce poste était susceptible, et, quand on n'était pas encore au moment de le quitter, il donna l'ordre d'en faire sauter les fortifications.

Après avoir repassé le Bober, les officiers, envoyés par la rive gauche aux renseignements sur le général Lauriston, firent le rapport que les cinquième et onzième corps étaient réunis et en communication avec nous. Ainsi les quatre corps étaient en mesure d'agir ensemble;

mais ces officiers m'apprirent en même temps l'intention de ces deux corps de continuer leur mouvement rétrograde le lendemain et de repasser la Queiss. Aucun raisonnement ne pouvait justifier ce mouvement. Nous étions cependant forcés de l'imiter. Nous nous préparâmes donc à l'exécuter pour notre compte, et je me hâtai d'en prévenir l'Empereur en lui faisant remarquer toutes les aberrations constatant déjà l'impossibilité d'opérer sans lui, et la nécessité de sa présence pour mettre chacun à sa place.

L'Empereur arriva en toute hâte, amenant avec lui sa garde. Arrivé le 21, au matin, il donna au moment même l'ordre de reprendre l'offensive. Je partis de ma position d'Ottendorf; je passai le Bober à Backwiz et je pris position sur les hauteurs de Holzstein. Il y eut, en cette circonstance, un léger engagement avec l'ennemi, où le 32e léger et le chef du 16e, Svalabrino, se distinguèrent. Je restai, ce jour-là, en position. Pendant ce temps, Napoléon avait marché en avant avec les troisième et onzième corps. Il poursuivit l'ennemi qui s'était retiré devant lui en toute hâte et sans s'engager. Le 23, je reçus l'ordre de repasser le Bober, de placer mes troupes en échelons sur Naumbourg et Lauban et de me disposer à marcher rapidement sur Dresde si j'en recevais l'ordre. Le 24, cet ordre m'étant parvenu, il fut exécuté sans retard. J'arrivai le 27, au matin, à Dresde, et j'allai prendre position, ma gauche au quatorzième corps, ma droite à la jeune garde, en avant du Grossgarten.

Pendant les mouvements opérés en Silésie, la grande armée ennemie avait pris l'offensive et marché sur Dresde. Son mouvement, commencé le 20 août, s'était opéré sur quatre colonnes. Celle de droite, commandée par Wittgenstein, avait débouché par la route de Lowosiz à Pirna. Elle laissa un corps de troupes suffisant pour observer, garder et couvrir le débouché. La deuxième colonne, composée de Prussiens, commandée par le général de Kleist, se porta à Glashutte, en se liant avec la première. La troisième colonne, sous les ordres du général Colloredo, composée d'Autrichiens, arriva par Altenbourg et

Dippoldiswalda. La quatrième colonne, composée également d'Autrichiens et sous les ordres du maréchal de Chasteler, marcha par Frauenstein sur Rabenau.

Le 24, une division du quatorzième corps, que le maréchal Saint-Cyr avait placée sur les hauteurs de Berggiesshubel pour couvrir le camp de Pirna, fut attaqué par le corps de Wittgenstein. Elle se replia en combattant jusqu'à Pirna et, de là, elle fit l'arrière-garde du quatorzième, qui se retira sur Dresde et occupa les retranchements construits pour couvrir cette ville.

Le 25, vers les quatre heures de l'après-midi, l'armée ennemie se rapprocha de Dresde dans l'ordre suivant: La colonne de droite prit position en arrière du grand jardin qu'elle fit occuper par les tirailleurs; la deuxième prit position derrière Strehla; la troisième se plaça en avant de Koritz et Recknitz; la quatrième colonne avait à sa gauche Plauen. Une cinquième colonne, commandée par le général Klénau, était en marche et venait de Presbourg. Le corps de Klénau et les réserves n'étaient pas encore arrivés. Le quartier général s'établit au village de Nœtnitz. Le quatorzième corps occupait les faubourgs et les retranchements qui les couvraient. Ceux-ci se composaient de huit flèches assez petites et de quelques édifices crénelés. On avait ainsi cherché à tirer le meilleur parti des localités.

Une attaque immédiate était la seule chose opportune, car on ne pouvait douter que l'empereur Napoléon n'arrivât, en toute hâte, avec des renforts. Accabler, anéantir le quatorzième corps (qui, fort à peine de vingt mille hommes, avait devant lui plus de deux cent mille combattants), était la seule chose raisonnable. Le prince de Schwarzenberg hésita; il ajourna l'action jusqu'au lendemain pour attendre l'arrivée du corps de Klénau et de quelques réserves. Il ne vit pas que, dans la disproportion des forces qui étaient en présence, un seul nouveau corps de l'armée française arrivant à Dresde donnerait plus de chances à la résistance que soixante mille hommes de renfort n'en auraient donné à l'attaque.

Le 26, au matin, le prince de Schwarzenberg se décida à attaquer, sans attendre davantage l'arrivée de Klé-

nau. Pendant l'action, Napoléon était arrivé à Dresde avec sa garde, et le deuxième corps, qui, des environs de Zittau, y avait été dirigé, le suivait de près. Le premier corps, qui avait été envoyé sur Kœnigstein, avait passé l'Elbe et chassé le corps ennemi, formé d'un détachement de gardes russes et du deuxième corps, commandé par le duc de Wurtemberg, qui bloquait cette forteresse.

Le huitième corps était resté sur la frontière de Bohême pour couvrir la communication avec l'armée de Silésie. L'intention de l'Empereur avait été d'abord de faire son mouvement par Kœnigstein, sans venir à Dresde, avec le premier, le deuxième, le sixième corps et sa garde. S'il eût passé l'Elbe sur ce point, pris l'ennemi à revers, il est difficile de calculer les immenses résultats qu'il aurait obtenus; mais les dangers imminents de Dresde, les conséquences graves qui seraient résultées de l'entrée de l'ennemi dans cette ville, déterminèrent Napoléon à venir à son secours d'une manière directe. En conséquence, toutes les forces qu'il menait avec lui, le premier corps excepté, furent dirigées sur ce point, et tout à coup Dresde fut sous la protection d'une puissante armée.

L'attaque avait réussi en partie. La redoute de la porte de Dippoldiswalda était enlevée; celle de la route de Freyberg avait eu son feu détruit. L'ennemi occupait le grand jardin. Toutes ses forces se trouvaient concentrées devant les faubourgs; enfin tout annonçait son entrée prochaine dans Dresde quand Napoléon reprit l'offensive. Il pensa que des attaques simultanées, sur les flancs des alliés, les surprendraient et changeraient en défense une offensive qu'il était difficile d'arrêter.

En conséquence, il donna l'ordre au maréchal Ney, qui l'avait accompagné, et au duc de Trévise, de déboucher, chacun avec deux divisions de la jeune garde, en amont et en aval, la première colonne par la porte de Pirna, la deuxième par la porte de Plauen, et d'envelopper les ailes de l'armée ennemie. Le succès fut complet. L'ennemi, rejeté en arrière, occupa à la nuit une position moins rapprochée que celle qu'il avait prise avant le commencement de l'action. Cette attaque, appuyée par

un centre fortifié, l'ensemble des faubourgs étant fortement occupé, ne présentait aucune difficulté. Le lendemain, le prince de Schwarzenberg renouvela ses attaques, mais sans succès. Le deuxième corps de l'armée française était en ligne et placé à droite. Il opéra un mouvement sur la gauche de l'ennemi, auquel le premier corps de cavalerie concourut puissamment.

L'ennemi s'était étendu au-delà de la vallée de Plauen, mais il n'était pas parvenu à appuyer son aile gauche à l'Elbe. Cette aile gauche, séparée du centre par la vallée dont les montagnes sont fort escarpées, était isolée et fort en l'air. Le sixième corps avait pris sa place de bataille au centre, et le premier corps avait chassé les troupes qui bloquaient Kœnigstein, menaçant les communications de l'ennemi. Ce qui eût été facile à l'ennemi en arrivant était devenu chanceux et même d'un danger imminent au moment où il attaqua la ville.

Le deuxième corps se porta, dans la matinée, sur la gauche de l'armée alliée et l'attaqua de front, tandis que la cavalerie, que le roi de Naples commandait en personne, l'enveloppa. La cavalerie autrichienne, culbutée, ayant abandonné la division Metzko, celle-ci fut chargée par nos cuirassiers. Sa résistance opiniâtre paraissait invincible, et l'on vit, en cette circonstance, quelle puissance la lance exerce dans les combats de cavalerie contre l'infanterie. Le temps était horrible ; des pluies abondantes empêchaient les fusils de faire feu ; à peine un fusil sur cinquante partait. Tout était donc au désavantage de l'infanterie. Eh bien ! les charges de cuirassiers demeurèrent sans succès. On ne put entamer les carrés autrichiens qu'en faisant précéder la charge de cuirassiers par celle d'un détachement de lanciers. Ceux-ci ouvraient une brèche, que les cuirassiers étaient ensuite chargés d'agrandir. Une brigade de la division Maurice Lichtenstein, envoyée au secours de cette division Metzko, pour la recueillir, partagea le sort de cette dernière. Les régiments de Lusignan et de l'archiduc Régnier furent à peu près détruits. Douze à quinze mille hommes restèrent en notre pouvoir.

Pendant ces mouvements à la droite, Napoléon occu-

pait le centre de l'ennemi par une forte canonnade. Une salve d'une batterie de la garde, dirigée par son ordre contre un groupe qu'il avait remarqué près du village de Recknitz, emporta les jambes du général Moreau. Ce général avait contribué à la puissance de Napoléon en se réunissant à lui au 18 brumaire et en servant ses intérêts. La flatterie l'avait rendu son rival de gloire, malgré son immense infériorité. Les petites passions de son entourage et la faiblesse de son caractère en avaient fait un ennemi. Sa fin tragique et prématurée n'inspira aucun intérêt dans l'armée française.

La gauche avait repoussé l'ennemi, et les quatre divisions de la jeune garde, qui s'y trouvaient réunies, forcèrent Wittgenstein à se retirer jusqu'à Blesswitz, sur le corps de Kleist, déjà aux prises avec le quatorzième corps. Le prince de Schwarzenberg, jugeant l'ensemble de ses revers suffisants pour lui ôter tout espoir fondé de victoire, prit la résolution de se retirer. Mais aucune disposition apparente ne l'annonçait, et, comme l'arrivée d'une portion du corps de Klénau avait augmenté le nombre de ses troupes, toutes les probabilités, à nos yeux, semblaient être pour une nouvelle bataille le lendemain. La nuit nous laissa dans cette espérance. L'intention de Napoléon était d'attaquer l'ennemi à la pointe du jour, à son centre, et je devais être chargé de cette opération. Je passai la nuit à faire des dispositions en conséquence.

Le centre de l'ennemi était appuyé aux villages de Recknitz et Schernitz. La hateur sur laquelle ils sont placés, au milieu de l'amphithéâtre en face de Dresde, et dont nos avant-postes occupaient les derniers mamelons, commande la plaine qu'il faut traverser. Porter de l'artillerie en plein jour sur ces mamelons eût été chose impossible. Aussi, ayant placé pendant la nuit, dans la position qu'occupaient mes avant-postes, assez de troupes pour nous établir solidement, j'y fis conduire toute mon artillerie pour écraser de son feu les deux villages que j'ai nommés. Sans cet appui, ils auraient été difficilement emportés. Je présidais moi-même à ces préparatifs. J'observais ce qui se passait chez l'ennemi. Un bruit sourd me fit croire qu'il se mettait en

retraite. Les feux, qui s'éteignaient successivement, me confirmèrent dans cette pensée. J'envoyai quelques troupes pour s'en assurer, et l'on trouva la position évacuée.

Je fis prévenir l'Empereur en toute hâte à Dresde, et il arriva à mon camp à la petite pointe du jour. Les dernières troupes de l'arrière-garde ennemie étaient déjà à une assez grande distance. L'Empereur m'ordonna de me mettre immédiatement à leur poursuite dans la direction de Dippoldiswalda, et me donna la division de cavalerie du général Ornano. Saint-Cyr fut chargé de le suivre dans la direction de Maxen et Glasshutte. Le général Vandamme, avec le premier corps, et devant être soutenu par la garde, fut dirigé du point où il se trouvait sur la grande route de Peterswalda. Le deuxième corps et la cavalerie du roi de Naples marchèrent sur Freyberg.

Pendant les deux jours où on avait combattu devant Dresde, le général Vandamme, avec le premier corps, augmenté de la quarante-deuxième divison du quatorzième corps et d'une brigade du deuxième, avait chassé devant lui le faible corps du duc de Wurtemberg. Celui-ci, s'étant replié sur la droite de l'armée, avait pris position devant Pirna, dont Vandamme s'était emparé. La difficulté des communications empêcha le général français d'agir avec ensemble et rapidité. Un fort détachement de la garde russe, ayant été envoyé au duc de Würtemberg, avec une force de dix-huit mille hommes commandés par le général Ostermann, fut chargé de le contenir. C'est dans ces positions respectives que la retraite de l'armée alliée, résolue le 27 au soir, commença à s'exécuter.

L'ennemi se retirait par diverses directions. Voici les dispositions premières et les modifications que les circonstances y apportèrent.

Le corps de Barclay, formant la droite de l'armée, reçut ordre de se retirer par la grande route de Dahme, Berggiesshubel et Peterswalda, et de couvrir ce débouché principal pour entrer en Bohême.

La grande armée, c'est-à-dire la masse des Autrichiens, prit la direction de Dippoldiswalda, Falkenheim, Altenbourg et Unterzinnwald.

Le corps de Kleist reçut l'ordre de se retirer par Glasshutte et d'établir sa liaison entre les deux principaux corps de l'armée, tandis que la gauche et les réserves prendraient le chemin de Freyberg, par lequel une partie de ses troupes étaient arrivées.

La route de Dippoldiswalda par Altenbourg présente les plus grandes difficultés. C'est un défilé continuel entre des montagnes et des bois. La masse des troupes destinées à se retirer par cette communication devait éprouver un grand encombrement et de grandes difficultés. Mais elles furent tout à coup beaucoup augmentées et d'une manière tout à fait imprévue.

Le général Barclay, supposant le général Vandamme au moment d'agir sur la route de Dippoldiswalda, et ne voulant pas faire une marche de flanc aussi près d'un ennemi tout formé, chargea le général Ostermann de remplir la mission qui lui était donnée, et lui, avec la majeure partie de ses troupes, imagina de changer de direction et de se jeter sur la route d'Altenbourg, afin de se réunir à la masse des forces de l'armée.

Il résulta de cette désobéissance, d'abord une horrible confusion sur la route d'Altenbourg, un prodigieux encombrement, et ensuite la route principale ne se trouva pas gardée par une force suffisante. Ainsi Vandamme, soutenu par la garde, n'eut plus devant lui que dix-huit mille hommes environ, obligés de défiler, pour ainsi dire, à sa vue, pour reprendre leur ligne de retraite, fort compromise. Les troupes entreprirent cette tâche difficile, et elles y parvinrent après avoir éprouvé d'assez grandes pertes. Une partie de la colonne, ayant été coupée sur la gauche, fut obligée de faire sa retraite isolément et à travers les bois.

Je rencontrai d'abord l'ennemi au village de Possendorf. Son arrière-garde fut culbutée. Nous lui prîmes deux mille cinq cents hommes, douze pièces de canon, cent cinquante voitures d'artillerie ou de bagages. Lorsque nous fûmes arrivés sur les hauteurs de Windiskarsdorf, presque toute l'armée ennemie nous apparut en mouvement dans diverses directions. De grosses colonnes, venant de Maxen, longeaient le pied des montagnes

pour se porter par Frauendorf sur la route d'Altenbourg. Le quatorzième corps suivait et marchait sur Glasshutte, mais il était encore fort en arrière. Je vis aussi des masses considérables qui s'étaient retirées par Tharand et marchaient dans la direction de Frauenstein. Enfin j'avais en position devant moi, au débouché de Dippoldiswalda, une ligne fort étendue, soutenue par une nombreuse artillerie, protégeant la position qu'elle avait prise et la marche de tous ces corps séparés, qui avaient peine à gagner le défilé sur lequel j'étais au moment d'arriver. L'ensemble de la position et la force des troupes que j'avais à combattre m'obligeaient à réunir mes moyens avant de rien engager.

Une fois en mesure d'agir, je marchai. La deuxième division, commandée par le général Lagrange, déboucha par la grande route qui conduit à Dippoldiswalda en tournant la position de l'ennemi. Je plaçai ma cavalerie en arrière de la division du général Lagrange, prête à déboucher aussitôt que le passage serait ouvert. Enfin je laissai ma troisième division à Windiskarsdorf, pour me mettre à l'abri de toute entreprise de l'ennemi venant par ma gauche, et aussi à portée de soutenir le général Lagrange s'il en était besoin.

Une affaire assez vive s'engagea en même temps sur les deux débouchés. Les premières troupes du sixième corps culbutèrent les troupes ennemies qui leur étaient opposées. Des corps plus nombreux les arrêtèrent, mais de nouveaux efforts complétèrent le succès. L'ennemi avait, en arrière des défilés franchis, une nombreuse artillerie et des troupes toutes formées. Cet état de choses lui donnait sur nous un grand avantage; mais la valeur des troupes triompha promptement de ce nouvel obstacle. Partout Russes et Autrichiens furent culbutés. Nous restâmes maîtres des débouchés et du champ de bataille. Le général Compans fut occuper Dippoldiswalda, et le général Lagrange s'était emparé de vive force des villages de Kessenig et de Benholtheim. La cavalerie du général Ornano avança le plus promptement possible, mais la nuit était presque arrivée; l'ennemi avait couvert de cavalerie toute la plaine, et il ne fut plus pos-

sible d'entreprendre rien de sérieux. En conséquence, mes troupes prirent position.

Le lendemain, 29, je mis en position mon corps d'armée dans la direction qu'avait suivie l'ennemi, et je pris le chemin d'Altenbourg. Mon avant-garde arrivée au village d'Ober-Frauendorf, j'appris que l'ennemi occupait le bois situé à très-peu de distance, et qu'une forte arrière-garde était au-delà du village de Falkenhain. Une brigade entière, placée en tirailleurs, fut chargée de chasser l'ennemi du bois, de le fouiller dans toutes ses parties, afin de prévenir toute espèce de surprise. Avec un matériel aussi considérable, dans un pays aussi difficile, il y a les plus grands périls à marcher sans une extrême précaution. Un corps d'armée peut être détruit s'il avance avec trop de confiance et sans être suffisamment éclairé. Le bois étant évacué par l'ennemi, je trouvai au débouché un corps de quinze mille hommes environ, formé en avant du village de Falkenhain, avec vingt pièces de canon.

Cette position est très-forte et appuyée à droite et à gauche par de très-grands escarpements. Elle n'a qu'un seul inconvénient, celui d'être suivie d'un mauvais défilé. Après avoir reconnu la position de l'ennemi, fait occuper par les premières troupes deux mamelons qui protégeaient la sortie du bois, et placé quelques pièces de canon sur la hauteur; après avoir fait serrer la division du général Fréderic sur celle du général Lagrange pour la soutenir, je donnai ordre à celui-ci d'attaquer l'ennemi. Malgré une vigoureuse résistance de sa part, la valeur de nos troupes fut telle, qu'en un instant tout fut culbuté et l'ennemi poursuivi jusqu'à l'entrée du défilé, où il laissa beaucoup de pièces de canon et de voitures. La nuit seule arrêta notre poursuite. Le 37e léger et le 4e de marine se distinguèrent. L'ardeur des troupes était telle, qu'il fallut plutôt s'occuper à la calmer qu'à la stimuler, afin de ne pas compromettre des succès toujours assurés avec de pareils soldats, quand ils sont bien conduits.

Le lendemain, 30, je me mis en marche pour Altenbourg. L'armée ennemie l'avait évacué pendant la nuit, et nous y trouvâmes une arriére-garde qui se retira à

notre approche. Dans le trajet de Falkenhain à Altenbourg, nous pûmes juger par nous-mêmes du désordre de la veille chez l'ennemi. Plusieurs pièces de canon et plus de cent voitures étaient éparses çà et là. Partout nous voyions des indices de confusion. Il ne se passait pas un moment sans que des parcs entiers ne sautassent à notre approche. Je résolus de profiter d'une occasion si favorable pour faire tout le mal possible à l'ennemi, et de le poursuivre l'épée dans les reins jusqu'à Teplitz.

Je pouvais sans crainte agir ainsi; j'étais informé que le septième corps, commandé par le général Vandamme, soutenu par toute la garde, marchait sur Teplitz, tandis que le quatorzième corps, placé en échelons, se trouvait entre le premier corps et moi, pour nous soutenir. Vers midi, je rencontrai l'ennemi sur le plateau de Zinnwald, amphithéâtre ressemblant assez à celui de Falkenhain. On ne peut y arriver que par des défilés fort étroits. La division du général Compans tenait la tête de la colonne. Trouvant des forces considérables au débouché, il lui fut impossible de gagner assez de terrain pour se former. Je donnai l'ordre au général Lagrange de se porter avec sa division par un autre défilé à droite, beaucoup plus étroit que le premier, mais qui prenait en flanc la position de l'ennemi. Ce mouvement eut un plein succès. Cette division, ayant marché avec vigueur, en même temps que celle du général Compans, l'ennemi, culbuté sur tous les points, fut poursuivi sans relâche et jeté dans les chemins étroits et épouvantables qui conduisent de Zinnwald à Eichwald. Nous prîmes, dans cette seule journée, plus de quatre cents voitures d'artillerie et d'équipages.

Nous poursuivîmes l'ennemi à peu de distance du village d'Eichwald, où nous trouvâmes des troupes nouvelles toutes formées. La nuit nous arrêta. L'avant-garde bivaqua près du débouché d'Eichwald, le corps d'armée sur le plateau de Zinnwald, et je préparai tout pour déboucher le lendemain à la pointe du jour sur Teplitz, où je supposais voir arriver Vandamme de son côté. Mais ce qui s'était passé chez lui avait bien changé l'état des choses. A mon retour au camp, je trouvai un offi-

cier d'état-major du maréchal Gouvion Saint-Cyr qui m'apprit la catastrophe. Le corps d'armée avait été détruit et pris presque en entier par l'ennemi. Le matin même, le maréchal avait marché à son secours, mais n'avait pu arriver à temps pour le sauver.

Cet événement a eu des résultats si importants et si graves, qu'il convient d'en rechercher et d'en approfondir les causes.

Napoléon était dans l'usage de recommander avec exagération à ses généraux de marcher en avant. S'il ne doutait pas de leur courage, il est certain qu'il se méfiait de leur résolution. Avec un homme ardent comme le général Vandamme, il eût été plus convenable de lui tenir le langage de la prudence. Toutefois, dans la circonstance, il était de son devoir de marcher tête baissée. Napoléon lui avait dit et fait écrire: „Je vous suis avec toute ma garde; marchez sans crainte." Enfin il savait que le bâton de maréchal devait être la récompense d'un succès brillant, et il était impatient de l'obtenir. Mais Napoléon, après avoir mis en route sa garde, était resté à Dresde, incertain sur ce qu'il ferait. Ayant reçu la nouvelle de l'échec éprouvé par le maréchal Oudinot devant Berlin, et des revers du maréchal Macdonald sur la Katzbach, il résolut de rester, de rappeler sa garde, et il eut le tort incroyable de ne pas faire prévenir Vandamme. On a dit qu'il s'était mis en route, et que, se trouvant tout à coup indisposé, il avait rétrogradé. Ce fait est inexact, et le général Gersdorff, général saxon, m'a déclaré formellement que, n'ayant pas quitté un moment le palais pendant les journées du 28 et du 29, il avait la certitude absolue que Napoléon n'était pas sorti de Dresde ces jours-là. La garde seule s'était mise en mouvement, et il la rappela, ainsi que je viens de le dire. Vandamme se trouva donc seul et sans appui dans la plaine de Culm. Vainqueur le 29, il fut accablé le 30 par les forces immenses qui se jetèrent sur lui.

Une circonstance inopinée survint qui aggrava sa position et la rendit désespérée. Le corps de Kleist, qui s'était retiré de Glashutte devant Saint-Cyr, arriva à Ebersdorf le 29. De ce point il ne put entrer en Bohême.

Une communication mauvaise, praticable cependant aux voitures, et meilleure que celle de Zinnwald, aboutit de ce point à Culm. Mais, dans ce moment, Vandamme étant à la tête du débouché, Kleist ne pouvait pas raisonnablement s'y présenter. Le 30, au matin, il crut Vandamme assez avancé pour avoir entièrement découvert la grande route, et, ne le supposant plus sur ce point, il se décida à faire un mouvement par le plateau et à se porter d'Ebersdorf sur Nollendorf, espérant ainsi échapper à l'armée française, arriver à la plaine, éviter Vandamme, et rejoindre, par un détour, le gros de son armée. Une preuve incontestable de la vérité de cette opinion, c'est que ses meilleures troupes étaient à l'arrière-garde pour résister soit à Saint-Cyr, soit à ce qui pouvait venir de Peterswalda. Les mauvaises troupes et les parcs étaient en tête de colonne. Au moment où Vandamme, accablé par le nombre, se disposait à la retraite, le corps de Kleist arriva sur la route. La cavalerie de Vandamme, s'élançant en colonnes, pour ouvrir le chemin, échappa en partie. Cette cavalerie, rencontrant seulement d'abord des landwehrs et des parcs, elle sabra tout, et prit cette nombreuse artillerie, qui n'eut pas même le temps de se mettre en batterie. Mais les troupes à la queue de la colonne, s'étant ravisées, prirent position, et parvinrent à fermer le passage.

Si la garde eût suivi, Kleist, pris entre Saint-Cyr et la garde, mettait bas les armes, et Vandamme eût battu, le 30, les divers corps qui l'ont attaqué. Mais, bien plus, si la garde eût joint Vandamme le 29, pendant qu'il était victorieux, il aurait pu se porter en avant et se trouver ainsi au milieu de toutes les forces ennemies qui étaient sans organisation et dans une entière confusion, par suite des difficultés de la retraite. Toute l'artillerie marchait isolément. Les troupes descendaient par détachement, en suivant tous les sentiers praticables. Il n'y avait pas, le 29, trente mille hommes à mettre régulièrement en bataille dans la plaine. C'était un de ces coups de fortune, comme il en arrive en un sièle de guerre. Tout le matériel aurait été pris, et tout se serait dispersé. Des reproches réciproques auraient servi à tout dissoudre, à

tout désorganiser. La fortune en a ordonné autrement; mais le seul coupable et le véritable auteur de la catastrophe, c'est Napoléon.

Il convient maintenant d'examiner quelle influence a eue le maréchal Saint-Cyr sur cet événement. Il pouvait en diminuer la gravité, et il n'est pas exempt de reproches. Il suivait Kleist, et arriva à Ebersdorf. C'est de la hauteur, en avant de ce poste, qu'il vit l'événement du 30. S'il est arrivé le 29, il est coupable de n'avoir pas descendu le plateau et de ne s'être pas joint à Vandamme; s'il n'est arrivé que le 30 au matin, il ne pouvait pas déboucher; mais alors il est coupable d'avoir perdu de vue Kleist. En le suivant l'épée dans les reins il l'arrêtait, et la route de Peterswalda restait libre au général Vandamme, et peut-être même l'enchaînement des circonstances aurait pu, Vandamme battu et se retirant, entraîner la perte de Kleist.

On a eu tort d'accuser Vandamme d'avoir montré, dans cette circonstance, trop de témérité. Il s'était arrêté dans une bonne et excellente position en avant de Culm, position inexpugnable pour peu qu'il existe quelque proportion entre le nombre des combattants. J'ai depuis étudié ces lieux sur place, et j'ai acquis la conviction que Vandamme aurait pu s'y défendre un contre deux, et certainement il l'aurait fait; mais il y a des limites au possible. Je pense, au contraire, qu'on pourrait lui reprocher de la lenteur et peu d'ensemble dans sa marche. Ses troupes n'étaient pas réunies le 29; et, quoique maître de Culm le 29, avant midi, il ne put pas déboucher pour culbuter et mettre en déroute le corps russe, très-inférieur en force, isolé dans une position ouverte, sans appui et sans moyen pour résister. Mais aussi comment se précipiter au milieu de cent quatre-vingt mille hommes qui, s'ils n'étaient pas là, se trouvaient cependant à portée dans un bassin vaste et découvert, sans avoir derrière soi les forces nécessaires comme point d'appui? Et pourtant il y avait un tel désordre dans l'armée alliée en ce moment, que le corps de Vandamme seul pouvait, en l'accroissant encore, amener des résultats incalculables.

C'est l'esprit de justice dont je fais profession, et ma conviction profonde, qui me décident à prendre la défense de Vandamme, car ce général ne m'a jamais inspiré aucun intérêt. J'ajouterai à ce qui précède une dernière réflexion sur la conduite de Napoléon, réflexion qui la rend encore moins concevable.

L'armée ennemie se retirait sur diverses colonnes, et devait naturellement se rassembler dans la plaine de Teplitz. Le 30 août, elle devait, d'après tous les calculs, s'y trouver réunie, et, le jour suivant, les divers corps de l'armée française, après avoir descendu du plateau de Saxe, se trouvaient en présence. Une fois nos corps réunis, qui devait commander, qui devait donner la direction, l'impulsion et l'ensemble? Personne, puisque Napoléon était le 30 à Dresde, et n'avait pris aucune disposition pour suppléer, le 31, à sa présence en Bohême. Ainsi, dans le cas de succès constants dans la poursuite, il se mettait, par sa propre volonté, dans des conditions qui en rendaient les effets plus que douteux. L'on ne peut dire qu'il avait suspendu la poursuite, car aucun ordre semblable n'arriva aux autres corps, et Vandamme en a reçu de contraires.

On se perd dans ce dédale où l'on ne peut découvrir ni un calcul ni une intention raisonnable. Seulement il paraît incontestable que Napoléon, frappé de la nouvelle du désastre de la Katzbach, et ne pensant qu'à la nécéssité de la réparer, ne voulut pas s'éloigner de l'armée de Silésie; mais, quelque urgents que fussent les secours à lui porter, ils ne pouvaient pas être immédiats, tandis que les affaires de Bohême, d'une nature décisive, réclamaient à l'heure même et le secours de sa garde pour soutenir Vandamme, et sa présence pour la direction de l'ensemble des opérations. Dans tous les cas, rien n'excuse et ne peut excuser Napoléon de n'avoir pas informé Vandamme du changement de ses résolutions [1].

[1] La lettre ci-après prouve que, le 30 août, l'intention de l'Empereur était que l'armée continuât son mouvement offensif et descendît le plateau de Saxe pour pénétrer en Bohême. Vandamme, non soutenu par la garde, qui avait été rappelée à Dresde, devait marcher sur Teplitz, tandis que je débouchais par Zinnwald, et que les autres corps en

Instruit de ce qui s'était passé, je ne pouvais plus penser à descendre de la montagne. Garder ma position et attendre des ordres était tout ce qui me restait à faire. Je restai donc sur la défensive pendant la journée du 31. L'ennemi attaqua mon avant-garde, mais il fut repoussé constamment. Il avait perdu beaucoup de monde dans cette poursuite et les divers combats dont je viens de rendre compte. Nous lui avions pris trente pièces de canon, sept à huit cents voitures d'artillerie ou d'équipages, et il avait eu en tués, blessés et prisonniers, de neuf à dix mille hommes hors de combat.

Le 31, au soir, je reçus l'ordre de prendre position à Altenbourg. Je m'y rendis, et me mis en mesure de m'y défendre. Le 1er septembre, l'Empereur me prescrivit de me rapprocher de Dresde et de déboucher sur la rive droite de l'Elbe s'il était nécessaire. Dès ce moment commença une série de mouvements sans aucun résultat, qui semblaient destinés, comme par exprès, à produire la destruction des troupes. Le quatorzième corps avait fait un mouvement pareil au mien. Le deuxième corps et sa cavalerie s'étaient également rapprochés de l'Elbe. Le 3, je marchai encore dans la direction de Dresde, et pris position au village de Recknitz. Le 4, je passai l'Elbe et allai camper à Bischofswerda, et le lendemain à Bautzen.

faisaient autant, chacun dans sa direction. Vandamme est donc parfaitement innocent de ce mouvement et des conséquences qui en ont été la suite.

„Dresde, le 30 août 1813.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, l'Empereur me charge de vous prévenir que le point difficile pour l'ennemi est Zinnwald, où l'opinion de tous les gens du pays est que son artillerie et ses bagages ne pourront passer qu'avec une peine extrême; que c'est donc sur ce point qu'il faut se réunir et attaquer; que l'ennemi, tournée par le général Vandamme, qui marche sur Teplitz, se trouvera très-embarrassé, et sera probablement obligé de laisser la plus grande partie de son matériel.

„Le prince vice-connétable, major général,

„*Signé :* ALEXANDRE.“

CORRESPONDANCE ET DOCUMENTS

RELATIFS AU LIVRE DIX-SEPTIÈME

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Liegnitz, le 29 mai 1813, deux heures après midi.

„L'Empereur ordonne, monsieur le maréchal, qu'avec le sixième corps d'armée et le corps de cavalerie du général Latour-Maubourg vous vous portiez de Jauer en avant de Eisendorf, route de Neumarck. Le prince de la Moskowa, avec les cinquième et septième corps, se porte sur Neumarck, et le quartier général impérial y sera probablement ce soir avec la garde. Le troisième corps d'armée reste en avant de Liegnitz. Le duc de Tarente, avec son corps d'armée, et le général Bertrand, avec le quatrième corps, resteront à Jauer. Sa Majesté marche sur Breslau.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 10 juin 1813.

„Je crois devoir vous faire connaître, monsieur le maréchal, quel sera l'emplacement des quartiers géné-

raux des différents corps de l'armée au 12 juin, époque à laquelle ces quartiers généraux deviendront fixes.

„Le deuxième corps d'armée, maréchal duc de Bellune, à Gnadenberg;

„Le troisième, prince de la Moskowa, à Liegnitz;

„Le quatrième, général comte Bertrand, à Sprottau;

„Le cinquième, général Lauriston, à Goldberg.

„Le septième, général Régnier, à Gœrlitz;

„Le onzième, maréchal duc de Tarente, à Lœwenberg;

„Le douzième, maréchal duc de Reggio, à Luckau;

„Le premier corps de réserve de cavalerie, général Latour-Maubourg, à Sagan;

„Le deuxième, général Sébastiani, à Freystadt;

„Deuxième division, jeune garde, maréchal duc de Trévise, à Hermsdorf, près Glogau;

„Première division, à Gross-Kranich;

„Deuxième, à Ober-Schœnfeld;

„Troisième, à Eichberg;

„Polonais, huitième corps, à Zittau.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 11 juin 1813.

„Je vous préviens, monsieur le maréchal, que je donne l'ordre au duc de Bellune de garder la frontière le long de l'Oder, depuis Crossen jusqu'à la hauteur de Muhlrosa.

„Le duc de Reggio surveillera la ligne de démarcation depuis Muhlrosa jusqu'à Insterbourg.

„Le gouverneur de Wittenberg placera des postes depuis Insterbourg, en passant par Bruck, et suivant la frontière de la Confédération du Rhin, jusqu'auprès de Barby.

„Le gouverneur de Magdebourg couvrira son enceinte sur la rive droite, et tout le long de l'Elbe sur la rive gauche, depuis Barby jusqu'à la trente-deuxième division militaire, où commencera la surveillance du prince d'Eckmuhl.

„Le duc de Trévise, le prince de la Moskowa, le général Lauriston, le duc de Tarente surveilleront la ligne dans leur arrondissement respectif; depuis les postes du duc de Tarente, la ligne sera fournie, le long de la Bohême, par le prince Poniatowski, qui arrive à Zittau. Enfin, monsieur le maréchal, fournissez de votre côté des postes jusqu'à l'Elbe, le long de la Bohême, en vous concertant à cet égard avec le prince Poniatowski.

„L'intention de l'Empereur est que tous les jours vous envoyiez le rapport de ce qui se passe à vos postes et des mouvements qui pourraient se faire devant eux. Il faut aussi avoir soin d'empêcher les chevaux, les vivres, les meubles, les troupeaux, et enfin tout ce qui pourrait nous servir, de sortir de la ligne de démarcation.

„Le résultat de ces dispositions sera d'être bien instruit de tout ce qui se passe; mais il suffira pour cela, monsieur le maréchal, de postes légers, ainsi que pour arrêter le passage des troupeaux et de tout ce qui est utile à l'armée.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 13 juin 1813.

„Je vous adresse, monsieur le maréchal, ampliation de l'ordre du jour relatif à l'arrestation et la mise en jugement des soldats qu'on suppose s'être mutilés eux-mêmes d'un doigt ou de la main dans l'espoir de se faire réformer. Depuis plusieurs années, cette espèce d'épidémie s'est introduite dans l'armée; il est temps d'y apporter une attention sévère et de remédier promptement à ce genre de délit.

„L'Empereur ordonne, pour cet effet, qu'il soit choisi deux hommes de chaque corps d'armée sur ceux prévenus de s'être blessés eux-mêmes. Ils seront arrêtés; le grand prévôt instruira la procédure. Il sera facile de les convaincre. Aussitôt la procédure instruite, ils seront envoyés au maréchal ou au général commandant, qui les

fera fusiller devant tout le corps assemblé, en faisant connaître la nature de leurs délits, mais sans rien imprimer là-dessus.

„Vous ferez ramasser tous les hommes blessés à la main et ordonnerez qu'ils soient gardés comme des coupables par la gendarmerie. S'ils ont été trouvés maraudant, la peine de mort leur sera infligée. Vous aurez soin de donner le mot aux officiers d'état-major et aux chirurgiens, de n'y comprendre ni sous-officiers ni vieux soldats, mais seulement ceux qui, par leur âge et la nature de leurs blessures, pourraient être soupçonnés de s'être blessés eux-mêmes. A leur arrivée à leur régiment, un jury, composé du colonel, de deux capitaines et de deux chirurgiens du régiment, les examinera et fera une enquête pour constater la cause de leurs blessures. Ces hommes feront toutes les corvées et seront comme les domestiques du régiment. Ils seront guéris par les soins des chirurgiens des corps, et, après la correction convenable, ils rentreront dans le régiment.

„Vous sentirez, monsieur le maréchal, l'importance de tenir l'ordre du jour et les présentes dispositions secrètes; mais vous devez réunir les colonels des régiments et leur parler fermement pour qu'ils exaltent l'indignation des soldats contre les lâches qui se mutilent eux-mêmes.

„Enfin l'intention de l'Empereur est que toutes blessures à la main provenant d'un coup de fusil ou de pistolet ou d'un coup de sabre ne soient jamais un motif de réforme.

„Le prince vice-connétable, major-général,

„ALEXANDRE."

ORDRE DU JOUR.

„Dresde, le 11 juin 1813.

1.

„Tous les blessés qui existent à Dresde et dans les „hôpitaux des autres villes en deçà du Rhin, et qui sont „blessés aux doigts ou à la main, seront sur-le-champ di-„rigés sur leurs corps respectifs.

2.

„L'état nominatif de tous les hommes blessés aux „doigts ou à la main, qui sont à Dresde, sera dressé „dans la journée d'aujourd'hui et demain.

3.

„Il sera formé autant de colonnes, composées de gen„darmes et de flanqueurs de la garde, qu'il y a de corps „d'armée. Chacune de ces colonnes sera commandée par „un officier d'état-major, et un chirurgien principal y „sera attaché. Elles ramasseront tous ces hommes, dont „il sera formé un contrôle, indiquant leurs noms, com„pagnies, bataillons et régiments.

4.

„Les blessés ainsi ramassés seront conduits à la mai„son de la Douane retranchée, sur la route de Bautzen, „où ils seront campés. Dès que cent hommes apparte„nant à un même corps d'armée seront réunis, ils seront „mis en marche pour ce corps d'armée, sous une escorte „suffisante. Ils seront accompagnés de leur contrôle no„minatif et d'un chirurgien pour les panser.

5.

„A leur arrivée aux corps, ils seront distribués dans „leurs régiments, où ils seront traités par les chirurgiens„majors, et sous la surveillance spéciale des officiers. Ils „seront chargés de faire toutes les corvées de la com„pagnie et du régiment.

6.

„Tout soldat blessé aux doigts ou à la main, qui „sera conduit à son corps de la manière dont il vient „d'être dit, qui s'écarterait en route de son escorte, soit „pour marauder, soit pour déserter, ou qui déserterait „après son arrivée au régiment, sera puni de mort.

7.

„Un jury, formé du chirurgien en chef de l'armée et „de quatre chirurgiens principaux, sera réuni à la sus-

„dite maison de la Douane, pour visiter les blessés qui „y seront amenés. Il fera choix de deux hommes par „chaque corps d'armée, de ceux qui, par la nature de „leurs blessures, paraîtront le plus évidemment avoir été „blessés par eux-mêmes, lesquels seront sur-le-champ „arrêtés et conduits devant le grand prévôt de l'armée, „pour y être examinés et interrogés.

8.

„Tout soldat qui serait convaincu de s'être blessé vo- „lontairement pour se soustraire au service sera con- „damné à mort.

9.

„Le présent ordre du jour sera tenu secret, et sera „adressé seulement aux maréchaux et généraux comman- „dant des corps d'armée; mais, au moment du départ „des hommes blessés aux doigts ou à la main, reconduits „à leur corps, il leur sera donné connaissance, par l'of- „ficier d'état-major commandant la colonne, de la dispo- „sition qui condamne à mort ceux qui déserteraient ou „marauderaient pendant la route.

10.

„Le major général de notre grande armée est chargé „de l'exécution du présent ordre.

„*Signé*: Napoléon.

„Pour ampliation:

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 24 juin 1813.

„Monsieur le maréchal, je vous envoie la copie d'une lettre que j'ai écrite hier à M. le général Barclay de Tolly pour lui faire connaître les ordres donnés par l'Empereur à l'égard des partisans.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

„*P. S.* Cela vous servira pour le langage que vous avez à tenir.

AU GÉNÉRAL BARCLAY DE TOLLY.

„Dresde, le 23 juin 1813.

„Monsieur le général, je m'empresse de porter à votre „connaissance la conduite du major de Lutzow et les „événements auxquels elle a donné lieu. Ce major, chef „d'un corps de partisans, a été prévenu, le 7, de l'ar- „mistice. La copie lui a été portée par un officier d'é- „tat-major. Il en a eu connaissance par la traduction „en allemand que le duc de Weimar en a fait faire, et „qu'il a fait imprimer, placarder et répandre à profusion.

„Le major de Lutzow a fait dire à l'officier d'état- „major qui lui portait la copie de l'armistice qu'il ne re- „connaissait pas l'armistice. On lui a fait observer que, „le 12, il devait avoir repassé l'Elbe, et qu'en consé- „quence il n'y avait pas de temps à perdre; il fit décla- „rer qu'il était corps franc.

„Depuis le 7 jusqu'au 18, M. le major de Lutzow a „continué les hostilités: il a arrêté les malles de Bavière „et de Dresde; il a levé des contributions, comme dix- „huit procès-verbaux le constatent. Il a arrêté les indi- „vidus tant civils que militaires rencontrés sur la route; „il a continué à enrôler les jeunes gens du pays et les „étudiants des universités; il a attaqué des détachements, „pris des courriers venant d'Augsbourg et d'Italie, et en- „fin des soldats marchant isolément.

„L'Empereur et Roi mon maître n'est arrivé à Dresde „que le 10, et, le 14, voyant que les hostilités sur ses „derrières continuaient, Sa Majesté a ordonné aux déta- „chements de cavalerie en marche pour rejoindre l'armée „de s'arrêter et de se pelotonner pour courir sur les par- „tisans, attendu que, le 12, ils devaient, aux termes de „l'armistice, en avoir exécuté les dispositions.

„D'autres corps, se disant partisans, répondaient qu'ils „ne pouvaient reconnaître l'armistice, donnant pour mo- „tifs, les uns qu'ils dépendaient de l'armée suédoise, les

„autres qu'ils étaient à la solde de l'Angleterre, et enfin „d'autres corps indépendants et insurrectionnels.

„Sa Majesté l'Empereur et Roi a donc cru nécessaire „de prescrire l'ordre du jour dont je vous envoie copie. „J'avais donné un ordre à peu près semblable dès le 16. „Cependant, j'ai l'honneur de proposer à Votre Excel-„lence d'échanger ceux des partisans qui sont actuelle-„ment en notre pouvoir ou qui seront arrêtés contre „ceux de nos gens qui ont été faits prisonniers par vos „troupes depuis le 4 juin.

„Nous avons aussi à nous plaindre de la non-exécu-„tion de l'article 4 de l'armistice, qui porte, entre autres „choses: que, depuis l'embouchure de la Katzbach, la „ligne de démarcation suivra le cours de l'Oder jusqu'à „la frontière de Saxe, longera la frontière de Saxe, etc.; „dès lors Crossen s'y trouve compris. Cependant les „Prussiens, contre toutes raisons, veulent occuper Cros-„sen, quoique le droit soit de notre côté et que cela ne „dût pas être discuté; j'en prends pour juge Votre Ex-„cellence elle-même.

„Mais, voulant cependant éviter toute discussion, „l'Empereur et Roi propose que ce pays soit consideré „comme neutre, de manière qu'il ne soit occupé ni par „l'armée combinée ni par les armées françaises et alliées.

„Les troupes légères de Votre Excellence parcourent „le pays jusqu'aux portes de Liegnitz. Je la prie de vou-„loir bien donner des ordres à cet égard.

„Le prince vice-connétable, major général.

„*Signé:* ALEXANDRE."

ORDRE DU JOUR.

„Dresde, le 24 juin 1813.

„Les parlementaires qui se présenteront ne pourront „dépasser nos lignes, c'est-à-dire qu'ils seront reçus aux „avant-postes où ils remettront leurs dépêches. Ils se-„ront maîtres d'attendre les réponses. Dans le cas où „un parlementaire devrait être amené au quartier général, „l'ordre en sera donné par le major général. En consé-„quence, sous aucun prétexte que ce soit, les parlemen-

„taires ne pourront pénétrer au-delà de nos lignes, c'est-à-„dire de nos avant-postes, sans un ordre formel.

„Le prince vice-connétable, major général,

„*Signé:* Alexandre."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 19 juillet 1813.

„Mon cousin, je désirerais que Bunzlau, qui offre une position centrale, contînt deux manutentions, chacune de huit à dix fours. Je désirerais que la ville pût être fortifiée, de manière qu'en quinze à vingt jours de travail deux bataillons pussent y protéger un hôpital, les deux manutentions et des magasins. Les deux grands moyens défensifs de ce genre sont les eaux et les bois. Vous devez avoir des bois près de Bunzlau. Vous avez des moyens de transport, puisque vous avez tous les chevaux de trait de votre corps d'armée. Vous avez des sapeurs, des pionniers. Les canonniers de la marine sont surtout propres à ces travaux. Quant aux eaux, il faut étudier si l'on peut remplir les fossés de la ville. Si on le peut, faites-y travailler vingt-quatre heures après la réception du présent ordre. Vous sentez de quel intérêt il serait de pouvoir placer à Bunzlau, sous la garde de deux bataillons et de vingt pièces de canon, un hôpital de deux mille malades ou convalescents, quelques millions de rations de biscuits, de farines et de riz, et beaucoup d'embarras d'artillerie. — Autant que je puis m'en souvenir, Bunzlau a des fossés et une muraille. Ce serait donc ces fossés qu'il s'agirait de bien établir, ces murailles et tourelles qu'il faudrait organiser pour l'artillerie, en les garnissant de gabions et de saucissons, les fossés qu'il faudrait remplir d'eau, et enfin quelques lunettes qu'il faudrait tracer et élever. — Il n'y a pas de moment à perdre; vous entendez la matière. Vous pouvez y mettre six mille ouvriers, en faisant fournir deux mille travailleurs par votre corps d'armée et en réunissant deux à trois mille paysans.

„Napoléon."

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„22 juillet 1813.

„Sire, j'ai reçu la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 19 juillet pour me donner ses ordres relatifs à Bunzlau. Cette ville étant placée au bas d'un long amphithéâtre, les localités sont peu favorables à la fortification. Cependant il m'a paru, après avoir étudié son enceinte avec soin, qu'il était possible de remplir les intentions de Votre Majesté, et je viens d'arrêter les travaux à exécuter.

„Ils commenceront demain et seront poussés avec une grande activité. J'aurai l'honneur d'adresser demain à Votre Majesté un plan de Bunzlau, avec un rapport détaillé sur les ordres que j'ai donnés.

„L'artillerie et le génie du sixième corps fournissent quinze cents outils. Des réquisitions ont été faites au pays; mais, comme il est probable que je n'obtiendrai pas tout ce que j'ai demandé, il serait désirable que le grand parc du génie nous donnât un secours de deux mille outils.

„Comme les travaux de la récolte vont rendre les bras extrêmement rares, il serait utile que les cercles de Lœwenberg et de Goldberg fournissent chacun mille ouvriers pour les travaux de Bunzlau."

„J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté le plan de Bunzlau. Cette place a une double enceinte. L'enceinte intérieure, étant contiguë aux maisons, n'offrant ni espace, ni terre à porter pour les remblais, n'est pas susceptible d'être mise en état de recevoir du canon. Cependant c'est un dernier obstacle qu'on peut présenter à l'ennemi, et dont on peut tirer parti en arrangeant quelques tours pour y placer de l'infanterie. L'enceinte basse offre partout les moyens de faire un parapet et des batteries. Les tours de cette enceinte sont en général trop petites pour être armées de canon. Cependant, au moyen des dispositions ordonnées et dont je vais rendre compte, il y aura quatre pièces de canon placées en A

au-dessus de la porte de Breslau; un pareil nombre au-dessus de la porte AV, même à Goirenberg (G), quatre également sur la porte de Dresde (O), deux en P, deux en U, une autre en T, enfin quatre, dont l'ouvrage projeté en Z.

„Excepté en F, G, H, K, la place a partout une bonne contrescarpe, revêtue de plus ou moins d'élévation, mais habituellement de quinze à seize pieds. En avant de la porte G, il n'y a pas de fossé.

„J'ai ordonné d'élever une contrescarpe en Ff et d'en construire une en G, de manière à élever assez les eaux pour qu'elles puissent se répandre jusqu'en D au moyen du batardeau qui sera placé en G. Ce batardeau sera couvert par la maison I, qui sera entourée d'un fossé et d'un parapet en terre. Le fossé H et K sera également rempli d'eau au moyen des remblais qui seront faits en K autour du lac, afin de pouvoir élever les eaux et les forcer d'inonder ce fossé K et les étendre dans le fossé R jusqu'au-delà de U; là, élevant la contrescarpe qui environne les eaux en K de cinq pieds et creusant le fossé en R de quatre pieds, il y aura dans tout ce développement de la place un obstacle d'eau très-difficile à franchir.

„La portion du fossé depuis S jusqu'en D n'est pas susceptible d'être inondée; mais là le fossé est très-profond, la contrescarpe très-élevée, et cette portion de fossé sera fraisée et palissadée avec beaucoup de soin, et sera d'ailleurs couverte par l'ouvrage projeté en Z, qui prendra aussi des revers sur la porte de Dresde, et, à cet effet, on va démolir toute la portion du faubourg en BB.

„Il existe deux tours assez bien construites à chacune des deux portes: l'une, à la porte de Breslau A, et l'autre à la porte de Dresde O. Elles sont liées également au mur d'enceinte intérieure. On va construire devant ces tours deux massifs en glacis, élevés de huit pieds, de manière à couvrir le pied de ces tours du feu de l'ennemi, faisant aboutir le chemin pour entrer dans la ville en suivant la contrescarpe, afin d'empêcher la porte d'être vue de l'extérieur. On va faire un plancher

qui réunisse ces tours avec l'enceinte intérieure, et ce plancher sera placé à sept pieds, c'est-à-dire au-dessous du niveau du masque, et on établira sur ce plancher un parapet en gabion de douze pieds d'épaisseur, qui garantira des pièces de campagne. La place de Lœwenberg sera arrangée d'une manière analogue, excepté que cette entrée, où sera le batardeau, sera supprimée. Enfin on formera en P et U et en X des parapets en terre qui donneront les moyens d'armer ces points avec de l'artillerie, et en général, comme la muraille d'enceinte extérieure est assez mauvaise, on relèvera les contrescarpes de manière à la masquer de la vue de la campagne, et les tours seront disposées à être occupées par de l'infanterie, dont l'action n'aura pour objet que la défense du fossé, les seuls points qui doivent avoir action sur l'extérieur devant être ceux qui sont armés de canon et les tours de l'enceinte intérieure, qui seront disposées pour recevoir de l'infanterie.

„Je pense qu'une fois ces travaux exécutés la ville de Bunzlau, défendue par mille hommes, non-seulement sera à l'abri d'un coup de main, mais exigera du gros canon et quelques travaux de siége, et je ne pense pas qu'il faille, pour que ces travaux soient terminés, plus que la durée de l'armistice.

„Une partie de la manutention avait été placée dans le faubourg; elle va être transportée dans la ville et augmentée."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 24 juillet 1813.

L'intention de l'Empereur, monsieur le maréchal, est que toute l'armée tire à la cible de la manière suivante: chaque compagnie tirera deux coups à la cible, et les quatre meilleurs tireurs de chaque salve, c'est-à-dire huit par compagnie, auront une gratification de 2 francs; les huit meilleurs tireurs de chaque compagnie se réuniront pour tirer à la cible par batailllon, ce qui fera quarante-huit tireurs par bataillon; les huit meilleurs tireurs auront chacun un prix de 4 francs. Les huit meilleurs tireurs

de chaque bataillon se réuniront pour tirer à la cible par division, ce qui, en supposant les divisions l'une dans l'autre à douze bataillons, fera quatre-vingt-seize tireurs par division; les huit meilleurs tireurs auront chacun un prix de 6 francs. Les huit tireurs qui auront eu le prix de chaque division seront réunis pour tirer à la cible, ce qui, à raison de trois divisions par corps d'armée, fera les vingt-quatre tireurs, et les huit meilleurs tireurs du corps d'armée auront chacun un prix de 12 francs.

„Les 27-28 juillet, chaque compagnie tirera à la cible. Les 28-29, les huit meilleurs tireurs de chaque compagnie tireront à la cible du bataillon. Les 29-30, les huit meilleurs tireurs de chaque bataillon tireront à la cible de la division, et, le 1er août, les huit meilleurs tireurs de chaque division tireront à la cible du corps d'armée.

„La dépense de cet exercice, qui aura lieu dans tous les corps d'armée, ne sera que de deux cartouches par homme; et, quant aux prix, la dépense peut être évaluée de la manière suivante:

„1° *Prix de 2 francs, cible des compagnies.*

„Huit prix de 2 francs coûteront 16 francs par compagnie, ce qui fera pour un bataillon, à raison de six compagnies (16 × 6), 96 francs; pour une division, à raison de douze bataillons (96 × 12), 1,152 francs; et pour un corps d'armée, à raison de trois divisions, 3,456 francs.

„2° *Prix de 4 francs, cible des bataillons.*

„Huit prix de 4 francs coûteront 32 francs par bataillon; ce qui fera pour une division, à raison de douze bataillons (32 × 12), 384 francs; et pour un corps d'armée, à raison de trois divisions (384 × 3), 1,152 francs.

„3° *Prix de 6 francs, cible des divisions.*

„Huit prix de 6 francs coûteront 48 francs par division; ce qui fera par corps d'armée, à raison de trois divisions (48 × 3), 144 francs.

„4° *Prix de 12 francs, cible par corps d'armée.*

„Huit prix de 12 francs coûteront par corps d'armée 96 francs; ainsi la dépense des prix sera, par corps d'armée, en supposant les proportions indiquées ci-dessus:

„Pour la cible des compagnies. . .	3,456 francs.
„Pour la cible des bataillons. . . .	1,152
„Pour la cible des divisions. . . .	144
„Pour la cible du corps d'armée. .	96
„Total . . .	4,848 francs.

„Les militaires qui obtiendront les prix du corps d'armée à 12 francs auront nécessairement obtenu celui de la division, celui du bataillon et celui de la compagnie, ce qui leur fera un prix total de 24 francs.

„Donnez vos ordres, monsieur le maréchal, pour l'exécution de ces dispositions dans votre corps d'armée; prescrivez tout ce qui sera nécessaire pour faire de ces exercices autant de petites fêtes. La musique devra accompagner ceux qui auront remporté les prix. Le but de l'Empereur est: 1° d'apprendre aux troupes à tirer; 2° de répandre la gaieté dans les camps. Faites donc tout ce qui vous sera possible pour obtenir ces deux résultats.

„Le prince vice-connétable, major général,
„Alexandre."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 10 août 1813.

„Mon cousin, je vous prie de me faire connaître où en est l'armement de Bunzlau et la manutention. Je suppose que les magasins sont intacts. Il serait bien nécessaire d'y faire rentrer une vingtaine de milliers de foin et de paille. „Napoléon."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 12 août 1813.

„Mon cousin, l'Autriche nous a déclaré la guerre; l'armistice est dénoncé; les hostilités recommenceront le

17. Voici le plan d'opérations qu'il est possible que j'adopte, mais auquel je me déciderai définitivement avant minuit; — concentrer toute mon armée sur Gœrlitz et Bautzen, et dans le camp de Kœnigstein et à Dresde. — Si des fortifications ont été faites à Liegnitz et à Bunzlau, les détruire. — Envoyer le duc de Reggio avec les douzième, quatrième et septième corps sur Berlin, dans le temps que le général Girard débouchera avec dix mille hommes par Magdebourg, et le prince d'Eckmuhl avec quarante mille hommes par Hambourg. — Indépendamment de ces cent dix mille hommes qui marcheront sur Berlin, et de là sur Stettin, j'aurai sur la ligne, savoir: les deuxième, troisième, cinquième, sixième, onzième, quatorzième et premier corps de cavalerie; le deuxième, le quatrième, le cinquième et la garde; cela fera près de trois cent mille hommes. — Avec ces trois cent mille hommes, je prendrai une position entre Gœrlitz et Bautzen, de manière à ne pas pouvoir être coupé de l'Elbe, à me tenir maître du cours du fleuve et à m'approvisionner par Dresde, à voir ce que veulent faire les Autrichiens et les Russes, et à profiter des circonstances. — Je préférerais rester à Liegnitz, mais de Liegnitz à Dresde il y a quarante-huit lieues, c'est-à-dire huit marches, et en longeant toujours la Bohême, et il n'y en aurait que trente-six de Bunzlau et vingt-quatre de Gœrlitz. Si je prenais une position intermédiaire entre Gœrlitz et Bautzen, il n'y en aurait que dix-huit. — Ce pays se trouverait alors plein de troupes, et nous serions, pour ainsi dire, entassés; nous n'aurions pas de peine à vivre un mois. Pendant ce temps-là ma gauche entrerait à Berlin, éparpillerait tout ce qui se trouve là: et, si les Autrichiens et les Russes livraient bataille, nous les écraserions. Si nous perdions la bataille, nous serions plus près de l'Elbe; enfin nous serions plus en mesure de profiter de leurs sottises. — Je ne vois guère qu'on puisse hésiter sur Liegnitz. Il n'en est pas de même de Bunzlau. Je ne me dissimule pas que cette position a l'avantage de me tenir dans le cas d'empêcher l'ennemi de passer entre l'Oder et moi; au lieu qu'entre Bautzen et Gœrlitz, l'ennemi, passant par Bunzlau, peut se porter sur Gœr-

litz. — Le quartier général de l'armée autrichienne se réunit à Hirschberg. Il paraît que les Autrichiens veulent opérer par Zittau. — Faites-moi connaître ce que vous pensez de tout cela. Je suppose que tout doit finir par une grande bataille, et je pense qu'il est plus avantageux de la livrer près de Bautzen, à deux ou trois marches de l'Elbe, jusqu'à cinq ou six marches; mes communications sont moins exposées; je pourrai me nourrir plus facilement, d'autant plus que, pendant ce temps, ma gauche occupera Berlin et balayera tout le bas Elbe, opération qui n'est point hasardeuse, puisque mes troupes ont Magdebourg et Wittenberg, à tout événement, pour retraite. J'éprouve bien quelques regrets d'abandonner Liegnitz; mais, en l'occupant, il serait difficile de réunir toutes mes troupes; il faudrait les diviser en deux armées, et ce serait une fâcheuse position que celle qui nous ferait longer la Bohême sur un espace de trente lieues, d'où l'ennemi pourrait déboucher partout et se trouverait dans une position naturelle. — Il me semble que la campagne actuelle ne peut nous conduire à aucun bon résultat, sans qu'au préalable il y ait une grande bataille. — Il n'est pas besoin de dire que, tout en s'échelonnant, il sera indispensable de menacer de prendre l'offensive, en ce contentant d'avoir sur l'ennemi le pays de neutralité et une ou deux lieues en avant. — L'Autriche ayant une armée contre la Bavière et une contre l'Italie, je ne suppose pas qu'elle puisse avoir contre moi plus de cent mille hommes sous les armes. Je suis plus loin de croire que les Prussiens et les Russes réunis puissent en avoir deux cent mille, en ne comptant pas ce qu'ils ont à Berlin et dans cette direction. Toutefois il me semble que, pour avoir une affaire décisive et brillante, il y a plus de chances favorables à se tenir dans une position plus resserrée et à voir venir l'ennemi. — Je compte porter, le 14, mon quartier général à Bautzen. Évacuez à force vos malades. — Envoyez un aide de camp au duc de Tarente afin d'être prévenu de ce que l'ennemi fait sur son extrême droite.

„Napoléon.“

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 13 août 1813, soir.

Mon cousin, voici le parti que j'ai pris. Si vous avez quelques observations à me faire, je vous prie de me les faire librement. — Le duc de Reggio, avec les septième, quatrième et douzième corps et le troisième corps de cavalerie, marchera sur Berlin dans le temps que le général Girard, avec douze mille hommes, débouchera par Magdebourg, et que le prince d'Eckmuhl, avec vingt-cinq mille Français et quinze mille Danois, débouchera par Hambourg. Il est actuellement à trois lieues en avant de Hambourg, qui est devenu une place de première force; cent pièces de canon y sont sur les remparts, et les maisons qui gênaient la défense sont abattues, les fossés pleins d'eau. Le général Hoyendorp y commande une garnison de dix mille hommes. — J'ai donné ordre au duc de Reggio de se porter sur Berlin, en même temps que le prince d'Eckmuhl culbutera ce qu'il a devant lui, si l'ennemi lui est inférieur, et du moins le poussera vivement quand il effectuera sa retraite. J'ai donc cent vingt mille hommes qui marchent dans différentes directions sur Berlin. — De ce côté-ci, Dresde est fortifié, et dans une position telle, qu'il peut se défendre huit jours, même les faubourgs. Je le fais couvrir par le quatorzième corps, que commande le maréchal Saint-Cyr; il a son quartier général à Pirna; il occupe les ponts de Kœnigstein qui, protégés par la forteresse, sont dans une position inexpugnable. Ces ponts ont un beau débouché sur Bautzen. La même division, qui fournit des bataillons à Kœnigstein, occupe Neustadt avec la cavalerie. Deux divisions campent dans une très-belle position à Giesshubel, à cheval sur les deux routes de Prague à Dresde. Le général Pajol, avec une division de cavalerie, est sur la route de Leipzig à Carlsbad, éclairant les débouchés jusqu'à Hof. — Le général Durosnel est dans Dresde, avec huit bataillons et cent pièces de canon sur les remparts et dans les redoutes. — Le premier corps du général Vandamme et le cinquième corps de cavalerie seront à Bautzen. — Je porte mon quartier général à

Gœrlitz. — J'y serai le 16. — J'y réunirai les cinq divisions d'infanterie et les trois divisions de cavalerie, et l'artillerie de la garde ainsi que le deuxième corps y seront placés entre Gœrlitz et Zittau, et entre le deuxième corps et la Bohême sera l'avant-garde formée par le huitième corps (Polonais). — Vous êtes à Bunzlau; — le duc de Tarente à Lœwenberg; — le général Lauriston à Gruneberg; — le prince de la Moskowa dans une position intermédiaire, entre Haynau et Liegnitz, avec le deuxième corps de cavalerie. — Cependant l'armée autrichienne, si elle prend l'offensive, ne peut la prendre que de trois manières: 1° en débouchant avec la grande armée, que j'estime forte de cent mille hommes, par Peterswalda, sur Dresde. Elle rencontrera les fortes positions qu'occupe le maréchal Saint-Cyr, qui, poussé par des forces aussi considérables, se retirerait dans le camp retranché de Dresde. En un jour et demi le premier corps arriverait à Dresde, et dès lors soixante mille hommes se trouveraient dans le camp retranché à Dresde. J'aurais été prévenu, et en quatre jours de marche je pourrais m'y porter moi-même, de Gœrlitz, avec la garde et le deuxième corps. — D'ailleurs Dresde, comme je viens de le dire, abandonné à lui-même, quand même il ne serait pas secouru du maréchal Saint-Cyr, est dans le cas de se défendre huit jours. — Le deuxième débouché par où les Autrichiens pourraient prendre l'offensive, c'est celui de Zittau; ils y rencontreront le prince Poniatowski, la garde, qui se réunira sur Gœrlitz, et le deuxième corps; et, avant qu'ils puissent arriver, j'aurai réuni plus de cent cinquante mille hommes; en même temps qu'ils feront ce mouvement, les Russes pourraient se porter sur Liegnitz et Lœwenberg; alors le sixième, le troisième, le onzième, le cinquième corps d'armée et le deuxième corps de cavalerie se réuniraient sur Bunzlau, ce qui ferait une armée de plus de cent trente mille hommes, et, en un jour et demi, j'y enverrais de Gœrlitz ce que je jugerais superflu à opposer aux Autrichiens. — Le troisième mouvement des Autrichiens serait de passer par Josephstadt, et de se réunir à l'armée russe et prussienne, de manière à déboucher tous ensemble. Alors toute l'armée se

réunira sur Bunzlau. — Dans ce cas, il faut choisir la position de bataille à Bunzlau, en avant ou en arrière. — Je vous ai déjà mandé de vous occuper de ce travail important.

„Napoléon.“

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 13 août 1813.

„Mon cousin, je désire connaître si, en avant ou en arrière de Bunzlau, il y aurait une belle position où un corps de deux cent mille hommes pût être placé favorablement pour arrêter un ennemi qui déboucherait en force des frontières de Bohême et Silésie, et où on pourrait lui livrer bataille. Faites-moi connaître aussi s'il existe une bonne route de Buntzlau à Hoyerswerda.

„Napoléon.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 13 août 1813.

„Monsieur le maréchal, l'Empereur me charge de vous faire connaître que la position de l'armée est la suivante:

„Le quartier général de Sa Majesté sera demain, 14, à Bautzen, et, le 16, à Gœrlitz.

„Le corps du prince Poniatowski va prendre des positions entre Zittau et Gœrlitz, où son corps d'armée pourra être réuni pour former l'avant-garde de l'armée, éclairer la marche de l'ennemi, la retarder et donner le temps à l'armée de se réunir à Gœrlitz. Il éclairera aussi la route de Lœbau.

„Le quatrième corps, le septième corps et le douzième, avec le troisième corps de cavalerie, seront à Luckau.

„Le général Dombrowski est en avant de Wittenberg, ayant sous ses ordres six bataillons, dont le 4e régiment polonais fait partie, et deux régiments de cavalerie.

„Le général Girard est, avec dix mille hommes, en avant de Magdebourg.

„Le prince d'Eckmuhl est, avec le corps auxiliaire danois, à trois lieues en avant de Hambourg, sur la rive droite.

„M. le maréchal Saint-Cyr a son quartier général à Pirna, avec son corps à cheval sur l'Elbe, ayant une division sur Hohenstein ou Neustadt, et trois divisions sur la position de Giesshubel, barrant les deux routes de la Bohême à Dresde, et ayant un corps d'observation sur la route de Leipzig à Carlsbad.

„La ville de Dresde est à l'abri d'un coup de main. Elle a une garnison et cent pièces en batterie, et elle est en état d'attendre l'armée cinq ou six jours.

„Le cinquième corps de cavalerie et le premier corps, commandé par le général Vandamme, arriveront le 18 à Bautzen.

„Le quartier général, avec les cinq divisions de la garde, les trois divisions de cavalerie, son artillerie, et le deuxième corps, avec le premier corps de cavalerie, seront le 17 à Gœrlitz.

„Le sixième corps est à Bunzlau; le cinquième à Goldberg; le troisième à Liegnitz, et le onzième à Lœwenberg. Ainsi, en trois jours, trois cent cinquante mille hommes peuvent être réunis sur Bunzlau ou sur Gœrlitz.

„L'armée autrichienne ne peut déboucher sur la rive droite que par Zittau ou par Josephstadt. Si elle venait par Zittau, elle recontrerait le corps du prince Poniatowski comme avant-garde. Si les Autrichiens débouchaient par Josephstadt, leurs mouvements se confondraient avec ceux des Russes et des Prussiens; et, dès lors, soit qu'ils se portent sur Lœwenberg, soit qu'ils se portent sur Liegnitz, tous les corps pourront se réunir sur Bunzlau.

„Ces renseignements, monsieur le maréchal, *sont pour vous seul.*

„Le prince vice-connétable, major général.

„Alexandre."

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„Bunzlau, le 15 août 1813.

„Sire, j'ai reçu les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date des 12 et 13, et je m'empresse d'y répondre. Conformément à vos ordres, je le ferai en toute liberté.

„J'établis en principe, et je suis d'accord avec vous, qu'une grande bataille est indispensable au début de la campagne. Sans un premier succès, qui nous donnera de l'ascendant sur l'ennemi, nous n'aurons qu'une marche incertaine. Or elle doit être livrée sous vos auspices, sous votre commandement immédiat, quel que soit le côté par lequel se présente l'ennemi; et, pour qu'il en soit ainsi, l'armée, quoique très-nombreuse, doit être réunie le plus possible.

„D'après cela, Sire, Votre Majesté comprendra que, dans mon opinion et dans aucun cas, nous ne devrions nous étendre jusqu'à Liegnitz. Vos réflexions sur les inconvénients d'une position où l'on prèterait le flanc à l'ennemi, et défilant continuellement près de la frontière de Bohême pendant huit marches, sont trop fondées pour qu'il puisse jamais être question de s'éloigner ainsi de l'Elbe. J'en dirai autant pour Bunzlau; Gœrlitz même ne devrait être occupé que par une avant-garde. Je voudrais que toute l'armée fût établie sur la Sprée et sur l'Elbe, et attendît que l'ennemi s'approchât assez pour qu'on pût l'accabler; et cette grande proximité des troupes entre elles vous donnerait le moyen d'être présent partout à la fois dans les moments importants, chose que je regarde comme la garantie de nos succès. Je comprends votre impatience de vous emparer de Berlin, et je la partage; cependant le moyen d'y arriver sûrement n'est pas, je pense, de se hâter à se mettre en marche dans cette direction. Le sort de la campagne n'est pas de ce côté, et le destin de Berlin doit être la conséquence de ce qui se passera ailleurs. Si vous persistez à prendre cette offensive tout d'abord, vous vous privez d'une partie de vos forces, tandis que la présence d'un seul corps d'armée en avant de Torgau et quelques

mouvements de Magdebourg et de Hambourg suffiraient pour neutraliser l'armée prussienne qui couvre Berlin. Après une grande bataille gagnée sur l'Elbe ou sur la Sprée, vous pouvez sans danger faire tels mouvements excentriques que vous voudrez, et le succès de la marche sur Berlin sera incontestable.

„Mais, si le temps d'attente auquel je vous propose de vous soumettre vous paraît trop pénible, alors j'aimerais mieux une offensive directe prise contre la Bohême. Les troupes qui sont en Silésie se réuniraient sur la Neisse pour couvrir le mouvement qui se ferait par Peterswalda, se rapprocheraient de l'Elbe si l'ennemi marchait à elles pour les combattre, et finiraient par suivre le mouvement général, ou bien entreraient directement en Bohême par le débouché de Zittau. Une bataille gagnée en Bohême aurait d'immenses conséquences, vous donnerait de grands résultats et la possession d'un pays qui vous assurerait de grandes ressources et peut-être amènerait la séparation de l'Autriche; alors la Prusse serait à votre merci.

„Je n'ai pas vu les travaux de Dresde; mais, d'après ce qui m'en a été dit, je crains que Votre Majesté ne se fasse illusion sur leur force réelle et leurs moyens de résistance absolue, et c'est un point capital dans vos combinaisons. Dans le choix de différents partis à prendre, j'aimerais mieux attendre l'approche de l'ennemi pour lui livrer bataille, et, après l'avoir écrasé, combiner une offensive suivant les circonstances; et remarquez bien que, suivant cette hypothèse, les mouvements de l'armée ennemie ne peuvent pas être combinés avec autant de précision que ceux de l'armée française, parce que celle-ci est placée au centre, dans un pays ouvert, tandis que les différentes parties de l'autre occupent un arc de cercle d'un grand développement, et sont séparées par des montagnes.

„Enfin, je le répète, Sire, par la division de ses forces, par la création de trois armées distinctes et séparées par de grandes distances, Votre Majesté renonce encore aux avantages que sa présence sur le champ de bataille lui assure, et je crains bien que, le jour où elle

aura remporté une victoire et cru gagner une bataille décisive, elle n'apprenne qu'elle en a perdu deux.“

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„16 août 1813, matin.

„Sire, j'ai reçu cette nuit la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 13 au soir. J'ai eu l'honneur de répondre hier matin à la lettre que Votre Majesté m'avait écrite le 12.

„Puisque vous daignez, Sire, provoquer mes réflexions, j'oserai vous dire que je regrette que vous ayez renoncé à la première idée que vous aviez eue de vous concentrer en attendant les mouvements de l'ennemi pour profiter de ses fautes pour le combattre; mais j'ajoute bien vite, Sire, que, puisque Votre Majesté a arrêté son opération sur Berlin avant d'avoir battu les Russes et les Autrichiens, il était indispensable de prendre les dispositions que vous avez arrêtées pour protéger les corps d'armée qui s'y rendent; il me semble cependant que les troisième et cinquième corps sont un peu loin, surtout depuis qu'il paraît certain que les forces principales de l'ennemi se rapprochent de l'Elbe. Votre Majesté est sans doute bien mieux informée que je ne puis l'être des mouvements de l'ennemi; mais il ne me paraît pas douteux, d'après les nouvelles répandues dans le pays, que la plus grande partie de l'armée russe est entrée en Bohême pour se réunir aux Autrichiens et traverser en ce moment ce royaume. Le duc de Tarente me donne des nouvelles qui cadrent parfaitement avec celles que j'ai reçues des habitants. D'un autre côté, il paraît que le prince de la Moskowa croit avoir peu de monde devant lui, ce qui est d'accord, et Votre Majesté trouvera sans doute que le mouvement des alliés est assez dans le génie du système qu'ils ont adopté depuis cette guerre, et qu'ils ont exécuté la veille de la bataille de Lutzen, en marchant sur Pégau lorsqu'une partie de l'armée marchait sur Leipzig.

„Enfin, Sire, je crains que, par la division que vous adoptez, le jour où vous aurez cru avoir gagné une ba-

taille décisive, vous n'appreniez que vous en avez perdu deux.

„Les travaux de Bunzlau peuvent être considérés comme finis. D'après les divers ordres de Votre Majesté, j'y fais mettre la dernière main. C'est un poste que j'aimerais mieux défendre que beaucoup de places qui passent pour des forteresses, et qu'un homme de cœur et de jugement doit défendre au moins dix jours; et, si, comme tout l'annonce, Votre Majesté veut en faire usage, il est urgent d'y envoyer dix-huit ou vingt bouches à feu; il n'en est pas encore arrivé une seule. Toutefois je fais tout préparer pour détruire en douze heures les fortifications de Bunzlau.

„Depuis hier, tous mes malades sont évacués, et j'ai même fait évacuer des malades du cinquième corps qui m'avaient été laissés ici, je ne sais par quelle circonstance. J'ai de plus des transports préparés pour les malades que je pourrais avoir d'ici à quatre ou cinq jours. Ainsi Votre Majesté peut considérer le sixième corps comme parfaitement mobile.

„J'ai passé toute la matinée à reconnaître de nouveau tout le pays pour remplir les intentions de Votre Majesté; mais je n'ai encore rien trouvé qui me satisfît. Je monte à cheval pour continuer mes recherches; si elles me donnent les résultats que je désire, Votre Majesté en sera informée cette nuit.

„Je n'ai plus rien à ajouter, Sire, que d'affirmer à Votre Majesté que le sixième corps est animé du meilleur esprit, et que j'ai l'espoir qu'elle en sera aussi contente quand elle le verra que lorsqu'il combattra pour elle. Quels que soient ses sentiments, ils sont peu de chose en comparaison du dévouement pour votre personne, de l'amour pour votre gloire, et du zèle pour votre service, qui animent le plus ancien de vos serviteurs.

„Le maréchal duc de Raguse."

LE MARÉCHAL MACDONALD AU MARÉCHAL MARMONT.

„Lœwenberg, le 18 août 1813, minuit.

„L'ennemi n'a point renouvelé son attaque sur Lahn,

ainsi que nous en étions menacés. Il a disparu au contraire ce matin, pour se réunir aux quarante mille hommes que l'on m'annonçait devoir déboucher sur la grande communication d'*Hirschberg* à *Greiffenberg*. Cette armée a pris une direction plus à droite et est venue se développer derrière *Zobten*, et sur la route de Goldsberg à Lœwenberg. Son avant-garde a forcé le passage de *Siebeneichen* et a attaqué le cinquième corps sur tout son front, sur les deux rives du *Bober*. Le général Lauriston l'a repoussé par sa droite au-delà de ce fleuve, tandis qu'il a rappelé sa gauche qui était tournée par *Ludwigsdorf*.

„L'armée alliée n'est séparée de nous que par le Bober; les feux font voir un immense développement sur plusieurs lignes. De jour on avait estimé sa force de soixante à quatre-vingt mille hommes, elle doit être plus considérable; on en jugera mieux demain.

„Les communications sont interceptées entre le prince de la Moskowa et moi, comme elles l'ont été toute cette journée, entre les cinquième et onzième corps.

„Les circonstances actuelles ne permettant plus un aussi grand développement sur la gauche du Bober et du Kemnitz, le général Lauriston prendra demain position en arrière de Lœwenberg, à cheval sur la route de *Lauban*, sa gauche appuyée au Bober, à la hauteur de Braunau; sa droite à la route de Greiffenberg; Lœwenberg sera gardé comme avant-poste, couvert par un cordon, sur le Bober; on maintiendra cette position, la journée de demain, s'il est possible, pour avoir le temps de recevoir les ordres de l'Empereur pour la concentration des forces.

„Le onzième corps évacuera Lahn cette nuit et gardera demain le débouché d'Hirschberg sur la gauche du Kemnitz, et ses positions de Liebenthal, Greiffenberg et Friedberg. La position suivante pour les deux corps sera la *Queiss*, Marklena et Lauban, et Greiffenberg.

„C'est avec peine que je vous fais part qu'un parti de Cosaques a enlevé plusieurs de mes gens et mon por-

tefeuille, qui renfermait ma correspondance et le chiffre de l'armée.

„Le maréchal duc de Tarente,

„MACDONALD."

LE MARÉCHAL MACDONALD AU MARÉCHAL MARMONT.

„Lœwenberg, le 18 août 1813.

„Je reçois votre lettre de ce matin, je n'ai point eu d'attaque hier, seulement l'ennemi est venu de *Lahn* et *Mertzdorf* reconnaître les positions; on lui a tué quelques hommes et pris cinq à six; il n'y a point eu de canon de tiré.

„Je n'étais pas prévenu du mouvement du cinquième corps, qui vient d'arriver; le prince de la Moskowa et le général Lauriston me l'ont annoncé ce matin; je me suis dès lors déterminé à prendre de suite l'offensive avec le onzième corps pour rejeter l'ennemi de l'autre côté du Bober. Les Cosaques sont entrés hier à Greiffenberg; j'espère par mon opération couper tout ce qui s'est avancé sur cette ville et Liebenthal.

„Une division du cinquième corps et sa cavalerie prend position à *Braunau* et *Ludwigsdorf* pour se lier avec le prince de la Moskowa, et couvrir les routes de Haynau et Buntzlau, les deux autres divisions en avant et en arrière de Lœwenberg.

„Lauriston, qui a été tâté hier soir, n'a pas été suivi ce matin. Le prince de la Moskowa me mande que le corps ennemi a filé sur Jauer; peut-être vient-il par Schœnau et Hirschberg pour se rattacher à la Bohême.

„Je ne crois pas avoir des forces considérables devant moi; mon attaque d'aujourd'hui m'éclaircira.

„M. Murphy, qui vient d'être promu au grade d'adjudant-commandant, chef d'état-major de votre vingtième division, vous remettra cette lettre; c'est un bon officier, dont vous serez content, et que je vous recommande.

„Le maréchal duc de Tarente,

„MACDONALD."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Gœrlitz, le 20 août 1813, trois heures après midi.

„Mon cousin, j'arrive à Gœrlitz. Il est deux heures, je serai à cinq heures du soir à Lauban. Mettez des postes de cavalerie entre Lauban et la position où vous êtes, afin d'avoir plusieurs fois de vos nouvelles dans la nuit. — La grande affaire, dans ce moment, c'est de se réunir et de marcher à l'ennemi. — Si vous quittez Bunzlau, laissez-y une bonne garnison. — Comme vous restez en correspondance avec le duc de Tarente, vous devez connaître la position qu'il occupe.

„Napoléon."

LE GÉNÉRAL LAURISTON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Laugenfurwerth, près de Lœwenberg, le 20 août 1813, onze heures du soir.

„Je suis chargé de vous faire connaître que Sa Majesté est arrivée ce soir à cinq heures à Lauban. Le mouvement que je devais faire en arrière est suspendu. Je resterai ici, si vous restez à Ottendorf. La lettre du prince de la Moskowa fait connaître que vous devez vous retirer; je suppose que, lorsqu'il aura connu l'arrivée de Sa Majesté à Lauban, sa détermination changera. Il est donc important que vous lui fassiez connaître promptement cette arrivée. Les forces de l'ennemi ont passé de ma droite à ma gauche, et, je le pense, sur le prince de la Moskowa.

„Le comte de Lauriston."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Lauban, le 21 août 1813, cinq heures du matin.

„Monsieur le duc de Raguse, vous trouverez ci-joint l'ordre de la journée d'aujourd'hui; conformez-vous-y; donnez les ordres d'exécution et de détail avec la pru-

dence et avec les modifications que peut exiger la position de l'ennemi.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

ORDRE POUR LE 21 AOUT.

„Lauban, le 21 août 1813, deux heures et demie du matin.

„L'Empereur ordonne les dispositions suivantes:

„Le duc de Tarente, avec le cinquième corps d'ar„mée, ayant le onzième corps sur sa droite, sera prêt „à déboucher aujourd'hui à midi pour passer le Bober „et attaquer l'ennemi.

„Le duc de Raguse sera en position le plus tôt pos„sible, à une lieue et demie ou deux lieues de Lœwen„berg sur la gauche.

„Le prince de la Moskowa débouchera aujourd'hui „par, ou près Bunzlau, avant dix heures du matin, avec „tout son corps réuni, culbutera tout ce qu'il a devant „lui et se portera sur Alt-Gersdorf, en faisant poursuivre „l'ennemi.

„Le duc de Trévise partira à quatre heures du ma„tin pour se porter sur Lœwenberg.

„Le général Latour-Maubourg partira à cinq heures „du matin pour se porter sur Lœwenberg.

„Le général Ornano partira avec sa division de la „garde à cheval, à six heures du matin, pour se porter „sur Lœwenberg; il se tiendra toujours sur la droite de „la route.

„Le général Walther partira à sept heures du matin „pour Lœwenberg.

„La division de la vieille garde à pied partira à cinq „heures du matin pour Lœwenberg.

„L'Empereur sera, de sa personne, à Lœwenberg à „neuf heures du matin.

„Le prince, vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Lœwenberg, le 22 août 1813,
une heure et demie.

„J'ai reçu vos deux lettres. Voici où nous en sommes :

„Le duc de Tarente, avec les cinquième et onzième corps et la division de cavalerie du général Chastel, poursuit l'ennemi dans la direction de Golsberg et Schœnau.

„Le prince de la Moskowa poursuit également l'ennemi sur Haynau.

Les renseignements que nous avons tirés des prisonniers et recueillis dans le pays portent à croire que l'armée ennemie, en Silésie, est composée de trois corps :

„Celui du général Langeron, composé de cinq divisions, ce qui forme à peu près trente mille hommes ;

„Le corps de Sacken, composé de trois divisions, ou environ seize mille hommes ; — enfin un corps prussien, commandé par les généraux Blucher et York, de vingt-cinq à trente mille hommes.

„L'Empereur ne suppose donc pas que l'ennemi ait plus de quatre-vingt mille hommes en Silésie.

„Le troisième corps, aux ordres du prince de la Moskowa, est fort d'environ trente-cinq mille hommes ; le cinquième et le onzième, de cinquante mille. Avec la cavalerie, l'artillerie, etc., cela forme un corps de près de cent mille hommes, force qui paraît suffisante contre l'armée ennemie qui est en Silésie.

„L'Empereur laisse donc reposer aujourd'hui sa garde et votre corps d'armée, pour pouvoir, s'il y a lieu, les porter sur un autre point.

L'intention de Sa Majesté est que vous fassiez faire de suite assez de ponts sur le Bober pour pouvoir repasser promptement et sans aucun embarras cette rivière si l'Empereur voulait vous reporter sur une autre direction. Soyez donc prêt à vous mettre en marche sur telle direction qu'on pourrait vous donner. Si vous avez des renseignements de l'ennemi, faites-les-moi connaître.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Lœwenberg, le 23 août 1813, quatre heures et demie du matin.

L'Empereur ordonne, monsieur le duc, que vous partiez ce matin pour vous rendre, avec votre corps, près de Lauban; vous devrez passer la rivière, afin de pouvoir, demain de bonne heure, partir pour Gœrlitz, s'il y a lieu. L'intention de Sa Majesté est que vous envoyiez un aide de camp à Gœrlitz, où sera ce soir le quartier général, pour faire connaître l'heure à laquelle vous arriverez.

„Toute la garde part à quatre heures du matin, et se trouvera sur le chemin de Lœwenberg à Lauban; la route sera donc encombrée. Sa Majesté juge qu'il est nécessaire que vous preniez une autre route. L'intention de l'Empereur est aussi que vous retiriez la garnison que vous auriez à Bunzlau.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Gœrlitz, le 24 août 1813, trois heures et demie du matin.

„Monsieur le duc de Raguse, je vous envoie le duplicata de l'ordre que je vous ai adressé hier par M. de Sternberg, officier de votre état-major. Sa Majesté pense donc que vous êtes au-delà de Lauban. Je vous avais dit le m'envoyer hier soir à Gœrlitz un autre de vos aides de camp pour prendre des ordres; cet officier n'a pas paru.

„L'Empereur, monsieur le maréchal, vous ordonne de continuer votre mouvement, de la position que vous occupez, pour en prendre une ce soir entre Gœrlitz et Bautzen. Ayez bien soin de me faire connaître où vous coucherez. L'Empereur sera à Bautzen.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Gœrlitz, le 24 août 1813, dix heures du matin.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, l'Empereur me charge de vous faire connaître qu'il faut qu'aujourd'hui vous arriviez à Reichenbach; que, demain 25, vous dépassiez Bautzen et alliez a Bischofswerda, afin que, le 26, vous puissiez vous porter sur le point de l'Elbe où votre corps d'armée devra passer.

„Le quartier général impérial sera cette nuit à Stolpen.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Stolpen, le 25 août 1813.

„Monsieur le duc, je vous préviens que nous passons demain l'Elbe à Pirna; il est donc nécessaire que vous approchiez demain sur Stolpen pour prendre part à l'affaire et que vous puissiez vous placer de bonne heure dans la position que vous occuperez après-demain 27. Comme nous nous portons sur la ligne d'opération de l'ennemi, on doit s'attendre qu'il fera tous les efforts imaginables pour se dégager.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 27 août 1813, huit heures du soir.

„Monsieur le duc de Raguse, l'Empereur vous ordonne de réunir dans la nuit toutes vos divisions et toute votre artillerie, et de vous appuyer au prince de la Moskowa et au maréchal Saint-Cyr. L'ennemi n'est point en retraite, et il faut s'attendre à une grande bataille pour demain. A cinq heures du matin, l'Empereur sera à la redoute n° 4 sur la route de Plauen.

„Le prince vice-connétable, major genéral,

„ALEXANDRE."

„*P. S.* L'intention de l'Empereur est que, pour la journée de demain, chaque commandant de corps ait un quartier général fixe; il laisserait, s'il le quittait, quelqu'un pour recevoir les ordres de Sa Majesté et dire où il est."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 28 août 1813, neuf heures du soir.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, j'ai reçu votre lettre de quatre heures et demie; je l'ai mise sous les yeux de l'Empereur. Sa Majesté n'a pour le moment aucune autre instruction à vous donner que de suivre le mouvement de l'ennemi et lui faire le plus de mal possible.

„Le prince vice-connétable, major général,
„ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 29 août 1813, cinq heures et demie du matin.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, j'ai reçu votre rapport d'hier onze heures du soir, et je l'ai mis sous les yeux de l'Empereur. Sa Majesté ordonne que vous suiviez vivement l'ennemi sur Dippoldiswalda et dans toutes les directions qu'il aurait prises.

„Sa Majesté le roi de Naples se porte sur Frauenstein, afin de tomber sur les flancs et les derrières de l'ennemi, et le maréchal Saint-Cyr a l'orde de suivre l'ennemi sur Maxen et sur toutes les directions qu'il aurait prises.

„Le prince vice-connétable, major général,
„ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 30 août 1813.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, l'Empereur me

charge de vous prévenir que le point difficile pour l'ennemi est *Zinnwald*, où l'opinion de tous les gens du pays est que son artillerie et ses bagages ne pourront passer qu'avec une peine extrême; que c'est donc sur ce point qu'il faut se réunir et attaquer; que l'ennemi, tourné par le général Vandamme, qui marche sur Teplitz, se trouvera très-embarrassé, et sera probablement obligé de laisser la plus grande partie de son matériel.

„Le prince vice-connétable, major général,
„Alexandre.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 31 août 1813, deux heures du matin.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, l'Empereur m'ordonne de vous prévenir qu'il est de la plus grande urgence que vous vous rapprochiez de Dresde, avec votre corps d'armée, par la route directe, de manière à en être aujourd'hui le plus près possible. Le général Vandamme, avec son corps d'armée, a été cerné, enlevé au-delà des montagnes, s'étant laissé surprendre dans des gorges, de sorte que de ce corps il n'est revenu que très-peu d'hommes, et l'ennemi s'est déjà montré entre Pirna et Peterswalda; il est donc convenable, dans cet état de choses, que vous vous rapprochiez de Dresde; votre mouvement doit se faire avec beaucoup d'ordre et être autant que possible dissimulé à l'ennemi. Faites-moi connaître les positions qu'occuperont ce soir vos troupes.

„Le prince vice-connétable, major général,
„Alexandre.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 31 août 1813, cinq heures et demie du matin.

„Monsieur le duc de Raguse, je vous ai écrit il y a deux heures, pour vous dire de vous rapprocher de Dresde; depuis ce moment l'Empereur a reçu des nouvelles du maréchal Saint-Cyr, qui est à Liebenau et à Lauenstein, point

sur lequel s'est ralliée une partie du premier corps; je vous envoie la copie de l'ordre que j'ai expédié au maréchal Saint-Cyr. Conformez-vous à ce qui vous regarde pour occuper les positions sur la droite de ce maréchal. Prévenez le duc de Bellune qu'il doit lui-même prendre position sur votre droite.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL SAINT-CYR.

„Dresde, le 31 août 1813, cinq heures et demie du matin.

„Monsieur le maréchal Saint-Cyr, j'ai mis votre lettre sous les yeux de l'Empereur. L'intention de Sa Majesté est que vous preniez la position la plus avantageuse pour couvrir la route de Peterswalda à Dresde. Le maréchal duc de Trévise restera en position en avant de Pirna. *Le duc de Raguse occupera les positions sur votre droite* et le duc de Bellune en occupera une sur la droite du duc de Raguse, jusqu'à ce que l'on ait vu la tournure que prendront les choses. Aussitôt que vous serez établi, il faudra faire tracer des redoutes pour assurer votre position. Envoyez tout ce qui vous arrive du premier corps sur Pirna, pour y être réorganisé. Vous regarderez comme non avenue la lettre que je vous ai écrite il y a deux heures.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 1. septembre 1813.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, l'intention de l'Empereur n'est pas de pénétrer en Bohême: cette opération n'est pas encore dans la ligne de sa position militaire. L'intention de Sa Majesté est que le maréchal Saint-Cyr et le duc de Bellune soient en première ligne pour observer les frontières, l'un ayant son quartier général à Pirna, l'autre l'ayant à Freyberg; que vous, mon-

sieur le duc, le maréchal duc Trévise et le corps du général Latour-Maubourg, soyez groupés autour de Dresde, pour former une réserve, disposée de manière à pouvoir marcher partout où les circonstances l'exigeraient. En conséquence des dispositions générales ci-dessus, l'*Empereur ordonne que vous vous portiez avec votre corps d'armée sur Dippoldiswalda, laissant des colonnes en arrière pour masquer votre mouvement; il sera nécessaire que vous vous concertiez avec le maréchal Gouvion Saint-Cyr et avec le duc de Bellune, auxquels j'ai prescrit les dispositions suivantes :*

„Au maréchal Saint-Cyr: de placer son quartier général à Pirna et de prendre position, la gauche à l'Elbe, couvrant les deux routes de Peterswalda et de Dohna et observant le défilé d'Altenbourg;

„Au duc de Bellune: de placer successivement son quartier général dans la direction de Freyberg, en échelonnant son corps de manière à pouvoir se porter sur Dresde ou sur des colonnes ennemies qui déboucheraient par Marienberg, Sayda, ou tout autre point de cette ligne. Faites-moi connaître quand vous occuperez la position définitive qui vous est assignée.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„2 septembre 1813.

„Sire, je reçois la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire. Je n'exécute pas l'ordre qu'elle contient, parce que les circonstances sont de nature à en rendre l'exécution impossible, et que, faute apparemment de m'être bien expliqué, Votre Majesté ignore le véritable état des choses.

„D'abord, hier soir, les ordres de Votre Majesté m'ont trouvé près de Falkenheim. La plus grande partie de mon artillerie et de mes munitions est déjà à Dippoldiswalda, et toute la journée ne suffirait pas pour la faire revenir devant l'ennemi.

„Ensuite, comme j'avais eu l'ordre précédemment de

prendre position à la droite du maréchal Saint-Cyr, pour défendre les débouchés de la Bohême, la première opération que j'ai faite dans cet objet, pour soutenir la position que j'avais prise à Altenbourg, a été de faire des abatis sur toutes les communications directes, pendant l'espace de plusieurs centaines de toises. Toute la journée ne suffirait pas pour les détruire, et cependant la chose est indispensable pour pouvoir déboucher.

„Quant à l'ennemi, Sire, il n'a pas immédiatement l'attitude offensive, et il n'y a pas eu . . . . de la grande chaîne une quantité assez considérable de troupes pour espérer quelques résultats en cherchant à les combattre.

„Je vais récapituler rapidement ce qui s'est passé depuis cinq jours, afin que Votre Majesté puisse juger elle-même la situation de l'ennemi.

„Je l'ai poussé dans sa retraite de toutes mes forces et je l'ai combattu près de Dippoldiswalda, à Falkenheim et à Altenbourg. Il a été culbuté partout et nous lui avons pris ou forcé à détruire environ quatre cents voitures, la plus grande partie d'artillerie. Le jour du combat de Zinnwald, j'ai porté une avant-garde à une lieue en avant, c'est-à-dire à deux lieues de Teplitz. De Zinnwald on voit Teplitz et le plus épouvantable défilé que j'aie jamais vu. Le soir de ce combat j'ai appris l'événement arrivé au général Vandamme, et, cet événement changeant tout à fait ma position, j'ai dû m'arrêter, et j'ai passé le jour suivant sur le plateau de Zinnwald, ayant toujours mon avant-garde dans la même position. Cette avant-garde fut attaquée avant-hier par l'ennemi; elle le battit, lui tua beaucoup de monde et conserva sa position. L'ennemi revenant à son entreprise, il était facile de voir, à l'immense quantité de feux qui se voyaient dans la plaine de Teplitz, qu'il y avait une grande armée au débouché. Par d'autres rapports je suis aussi informé que des retranchements et une nombreuse artillerie ferment ce passage.

„Ayant eu l'ordre de m'appuyer sur le maréchal Saint-Cyr, je me suis replié hier de Zinnwald sur Altenbourg où j'ai pris position.

„Toute la journée d'hier a été employée à faire des

abatis et à établir un bon système défensif. Ayant reçu l'ordre de mouvement sur Dippoldiswalda, je me suis mis en mesure de l'exécuter, et mon artillerie est partie hier au soir. Sa marche a été pressée ce matin par la lettre que Votre Majesté m'a écrite hier à cinq heures du soir, par laquelle elle m'ordonne de me mettre en mesure de passer le pont de Dresde le 3, de manière que mon corps d'armée se trouve de Falkenheim à Dippoldiswalda, cinq heures après le départ des dernières troupes de Zinnwald.

„L'ennemi a présenté d'abord quelque monde, ensuite environ quatre mille hommes, sans canons ni cavalerie. Ces troupes, je les ai vues, elles étaient près de moi, parce qu'un défilé, des bois et des marais nous séparaient, mes postes ne pouvant pas être placés plus avant, parce qu'ils auraient été bientôt enlevés. Des paysans m'ont rendu compte (mais je ne les ai pas vus) que six mille hommes, Russes et Prussiens et du canon, étaient arrivés sur les hauteurs de Furstenau. Enfin les seuls indices que j'ai sur les changements de projets de l'ennemi sont que l'armée, qui était en pleine retraite sur Theresienstadt, est revenue sur Teplitz et s'est placée au pied de la montagne, et enfin que les paysans qui arrivent de Teplitz, où ils avaient accompagné les Russes, pour leur servir de guides, disent que l'ennemi veut retourner devant Dresde. Et je conclus de tout cela, Sire, que, si le projet existe, le moment de l'exécution n'est pas encore arrivé.

„Mes dernières troupes ont quitté Altenbourg à sept heures du matin. L'ennemi ne montre aucune intention de nous suivre. On n'a vu que deux escadrons.

„D'après tous ces motifs, Sire, et l'impossibilité où je suis d'exécuter vos ordres aujourd'hui, je continue mon mouvement sur Dippoldiswalda.“

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 2 septembre 1813.

„Mon cousin, j'ai reçu votre lettre. J'envoie mon aide de camp, le général Flahaut, pour connaître l'état des

choses de votre côté. — Votre correspondance est trop laconique. Faites attaquer aujourd'hui l'avant-garde ennemie, et sachez ce que vous avez devant vous et quels sont définitivement les projets de l'ennemi. S'il a moins de trente mille hommes, vous le culbuterez au-delà des montagnes. — J'attends l'issue de cette journée pour faire des opérations de l'autre côté; tout cela est donc très-urgent.

„Napoléon."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 3 septembre 1813, quatre heures et demie du matin.

„L'Empereur, monsieur le duc de Raguse, me prescrit d'envoyer un officier auprès de vous pour vous faire connaître que son intention est que vous séjourniez aujourd'hui, 3 septembre, à Dippoldiswalda, afin d'y réunir votre corps, puisqu'il paraît que vous avez beaucoup de traîneurs. Si l'ennemi envoie à vous, Sa Majesté vous ordonne de former une forte avant-garde pour le repousser et le culbuter.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 3 septembre 1813.

„L'Empereur, monsieur le maréchal duc de Raguse, me charge de vous écrire que, s'il n'y a pas d'inconvénient, il serait convenable que vous vous approchassiez aujourd'hui de Dresde, afin de passer les ponts pendant la nuit; que nous aurons une bataille à Bautzen demain au soir, ou au plus tard le 5 au matin; que le corps du duc de Tarente est tout à fait en désarroi.

„Donnez-moi de vos nouvelles.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 3 septembre 1813,
onze heures.

„Mon cousin, le major général vous a fait connaître qu'il faut vous approcher de Dresde et coucher sur la rive droite, afin de partir demain à la pointe du jour. — Nous aurons probablement bataille demain en avant de Bautzen, ou au plus tard le 5. — Dans l'un et l'autre cas, il faut que vous y soyez comme réserve pour prendre part à l'affaire. — Prévenez le duc de Bellune, qui est à Freyberg, et le maréchal Saint-Cyr, que vous disparaissez de dessus la ligne.

„Napoléon."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Au bivac, à une lieue de Reichenbach,
le 5 septembre 1813, midi.

„Monsieur le duc de Raguse, l'intention de l'Empereur est que vous ne dépassiez pas la ville de Bautzen et que vous preniez position de l'autre côté, où vous attendrez des ordres.

„Le prince vice-connétable, major général,
„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Bautzen, le 6 septembre 1813, neuf heures
du matin.

„Monsieur le duc de Raguse, l'Empereur ordonne que vous portiez, aujourd'hui 6, votre quartier général à Hoyerswerda. Vous échelonnerez votre corps entre Bautzen et Hoyerswerda. Vous prendrez sous vos ordres la brigade de cavalerie légère du général de Piré.

„Le cinquième corps de cavalerie, commandé par le général Lhéritier, qui est à Grossenhayn, et qui est fort d'environ deux mille cinq cents chevaux, se joindra à vous et sera également sous vos ordres, ce qui vous fera quatre mille chevaux.

„Le général Normann a deux bataillons de votre corps

et six cents chevaux qui se sont reposés à Hoyerswerda; donnez-lui l'ordre de pousser sur-le-champ à une marche sur le chemin de Luckau, afin d'éclairer ce qui se trouve à Sonnewalde et à Kalau.

„L'intention de l'Empereur, monsieur le duc, est que vous manœuvriez pour battre et détruire un corps de sept à huit mille hommes d'infanterie prussienne qu'on dit se trouver à Sonnewalde. Il est nécessaire que vous mainteniez toujours vos communications avec Bautzen pour recevoir des nouvelles, puisque toutes les opérations sont subordonnées à ce que l'ennemi ferait sur Dresde.

„Votre ligne d'opérations doit être d'Hoyerswerda sur Dresde.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LIVRE DIX-HUITIÈME

1813

SOMMAIRE. — Opérations sur la route de Berlin. — Combat de Grossbeeren (23 août). — Retraite d'Oudinot sur Wittenberg. — Le maréchal Ney remplace le maréchal Oudinot. — Opérations en Silésie sous les ordres du duc de Tarente. — Combat de la Katzbach. — Belle défense de la division Puthod. — L'Empereur se porte au secours de l'armée de Silésie. — Retour de l'Empereur à Dresde. — Revers du maréchal Ney en Prusse — Retraite de l'armée de Silésie sur Dresde. — Entretien du duc de Raguse avec l'Empereur. — Opérations des diverses armées pendant le mois de septembre. — Manœuvres du sixième corps pour couvrir Leipzig. — L'ennemi prend l'offensive (2 octobre). — Napoléon forcé de déplacer le théâtre de la guerre. — Conversation de l'Empereur avec Marmont. — Manœuvres autour de Leipzig. — Erreur de Napoléon. — Mouvement rétrogarde du sixième corps. — Bataille de Leipzig — Journée du 17 octobre. — Marmont blessé. — Pertes du sixième corps. — Journée du 18 octobre. — Défection de la cavalerie wurtembergeoise et de l'armée saxonne. — Le sixième corps chargé de défendre Leipzig. — Évacuation de la ville. — Destruction prématurée du pont sur l'Elster. — Retraite sur Weissenfels. — Les fricotteurs. — Combat de Hanau, 30 octobre. — Entrée à Mayence, 2 novembre 1813.

Il faut maintenant rendre un compte succinct de ce qui s'était passé en Silésie et dans la direction de Berlin. On se rappelle la passion qui animait l'Empereur contre la Prusse, et son désir de se venger d'elle sans retard. Il avait donné l'ordre au duc de Reggio, dont l'armée était composée des quatrième, septième et douzième corps, et du troisième de cavalerie, de marcher sur Berlin, aussitôt après l'ouverture de la campagne. Mais cette tâche était au-dessus de la portée du chef qu'il avait choisi. Oudinot, homme excellent et brave soldat,

était peu propre au commandement en chef d'une armée nombreuse. Il ne possédait pas la force d'esprit nécessaire pour conduire une opération combinée, dont la durée doit embrasser plusieurs jours.

A l'expiration de l'armistice, Oudinot réunit son armée à Dahme, et s'avança sur Baruth. Le 19, il prit position entre Baruth et Luckenwalde, et y séjourna le 20. Toutes les troupes alliées en présence étaient éparpillées et cantonnées jusqu'à Berlin et Potsdam. Une seule brigade de quatre bataillons, commandée par le général de Thumen, les couvrait contre l'armée française. Le 21, Oudinot continua son mouvement; le quatrième corps opérant à droite, se dirigeant sur Sperenberg et Saalow; le septième, au centre, par le bois de Cunnersdorf, sur Ludersdorf et Gatzdorf, vers Christinendorf, et le douzième, à gauche, par Goltow, à Scharfenbruck sur Trebbin.

Les Prussiens se retirèrent sur le défilé de Thyrow, après un double combat qui mit le septième corps en possession du village de Nunsdorf, et le quatrième de celui de Mellen. Dans la nuit du 21 au 22, l'armée française était placée de la manière suivante: le quatrième corps à Dergiscow; le septième, à Nunsdorf et Christinendorf, et le douzième, à Trebbin.

En avant de cette position, les marais à traverser offrent trois passages: 1e celui de Juhnsdorf; 2e celui de Wittstock; 3e celui de Thyrow.

Le 22, le septième corps attaqua Wittstock, et s'en empara. Le quatrième s'approcha de Juhnsdorf et l'occupa après la retraite de l'ennemi. Le douzième corps resta en réserve. Le 23, le quatrième corps débouche et marche sur Blankenfeld; mais, après une faible attaque, il se replie sur Juhnsdorf. Au même moment, et pendant que le quatrième corps se replie, le septième se porte en avant, débouche des bois, et occupe Grossbeeren. Les Prussiens, concentrés en arrière de ce village, et en échelons jusqu'à Heinersdorf, n'hésitèrent pas à profiter de l'occasion que leur offrait le mouvement isolé, et en pointe, de ce corps. Ils étaient devenus libres de leur mouvement sur leur gauche par la retraite du quatrième corps, et sur leur droite par le retard de

l'arrivée du douzième. En conséquence, ils accablèrent le septième corps, qui avait été jeté ainsi, seul et imprudemment, loin de ses appuis. Ils le forcèrent à une retraite précipitée. Heureusement la tête du douzième corps arriva enfin au secours du septième. Elle le protégea dans sa retraite et contribua à le sauver d'un imminent péril. Le soir, toute l'armée française se trouva ainsi reportée en arrière des défilés, et couverte par les marais qu'elle avait franchis pour attaquer.

Dès ce moment, le duc de Reggio mit son armée en retraite, se rapprochant de l'Elbe par des mouvements successifs. Il vint prendre position à peu de distance, en avant de Wittenberg, où il arriva le 4 septembre. Le combat de Grossbeeren n'avait coûté à l'armée française qu'une perte de treize pièces de canon, et quinze cents prisonniers saxons, c'est-à-dire peu de chose pour une armée de plus de quatre-vingt mille hommes. C'était s'avouer, à bon marché, incapable de tenir la campagne.

L'armée ennemie, composée en très-grande majorité de Prussiens, était commandée par les généraux Bulow, Tauentzien, Woronzoff et Czernicheff, sous les ordres du prince royal de Suède. Sa force pouvait s'élever à cent mille hommes. Elle était remplie de cet enthousiasme national qui, pendant cette guerre, caractérisa d'une manière particulière les troupes prussiennes. L'armée française était inférieure de dix mille hommes. Composée en partie de Saxons et d'Italiens, elle était loin de posséder le même esprit. Cependant, si, au début de la campagne, Oudinot eût agi avec plus de vigueur et de célérité, il eût surpris l'ennemi dispersé pour vivre. Il aurait pu le battre en détail et arriver à Berlin; mais l'incertitude et l'incorrection des mouvements présidèrent aux premières opérations.

Napoléon, mécontent d'un semblable résultat, confia cette armée à un autre chef, qui eut l'ordre d'attaquer l'ennemi sans retard. Le maréchal Ney, chargé de remplacer le maréchal Oudinot, exécuta cet ordre de marcher en avant; mais il le fit d'une manière inconsidérée. Un homme raisonnable ne peut trouver l'explication satisfaisante des mouvements qu'il ordonna. Oudinot avait pé-

ché par un peu de timidité et d'incertitude; mais au moins il avait agi avec calcul et prudence; son armée était encore intacte quand il la quitta. En peu de jours, il en fut tout autrement sous son nouveau chef.

Pendant ces événements, la grande armée ennemie, battue devant Dresde, s'était retirée en Bohême, après avoir échappé, par le succès inopiné de Culm, à une destruction qui semblait devoir être certaine; mais, en même temps, l'armée de Silésie, dont il me reste à parler, éprouvait un de ces grands revers dont la série ne devait plus être interrompue pendant le reste de la campagne.

Napoléon, en quittant la Silésie, et en partant le 24 pour Dresde, avait laissé le commandement de l'armée française au maréchal duc de Tarente. Cette armée, diminuée du sixième corps que Napoléon emmenait avec lui, restait composée des troisième, cinquième et onzième corps d'armée, et du deuxième corps de cavalerie. Elle s'élevait à quatre-vingt mille hommes environ. Réunis autour de Goldberg, les troisième et cinquième corps étaient en avant de cette ville; le onzième, et la cavalerie du général Sébastiani, en arrière.

Le général Blucher se décida à reprendre sur-le-champ l'offensive, et, dès le 25, il mit ses colonnes en mouvement. Le corps de Langeron fut dirigé sur Goldberg pour observer l'armée française; celui de York resta à Jauer, et celui du général Sacken marcha sur Malitsch, dans la direction de Liegnitz. De son côté, le duc de Tarente, résolu d'attaquer l'ennemi qu'il supposait toujours réuni à Jauer, mit en marche ses corps d'armée de la manière suivante: le cinquième corps eut l'ordre de se porter en avant par Hennersdorf, à l'exception de la division Puthod, qui reçut celui de marcher sur Schœnau, et de là sur Jauer. Le troisième corps dut passer la Katzbach, près de Liegnitz, et suivre la grande route par Neudorf et Malitsch. Le onzième corps eut pour instruction de passer au gué de Schmogwitz et de remonter la rive droite de la Wuthende-Neisse par Brechelshof. Enfin la cavalerie de Sébastiani reçut l'ordre

de passer par Kroitsch et Nieder-Crayn, en suivant la rive gauche de la Wuthende-Neisse.

Tous ces mouvements eurent lieu le 26. Or, ce jour-là même, l'armée de Blucher continuait son mouvement offensif. Sacken et York devaient passer la Katzbach au-dessus de Liegnitz, et attaquer ainsi la gauche de l'armée française en la tournant. Une pluie épouvantable, qui tombait depuis plusieurs jours, avait grossi les rivières et les ruisseaux, et en avait fait déborder plusieurs. Enfin le temps était obscur et les mouvements incertains. Le onzième corps, après avoir passé la Katzbach, se trouva inopinément en face des corps de Sacken, marchant dans la direction de Eichholtz, et de York, occupant les hauteurs de Bellwitzhof. Le corps de Langeron était attaqué, de son côté, par le cinquième corps, qui débouchait de Goldberg. En ce moment, le troisième corps, ayant reçu ses ordres de mouvement trop tard, se trouvait en arrière. Voulant réparer le temps perdu, il se dirigea sur le gué de Kroitsch pour y passer la rivière; mais sa marche se trouva contrariée par le mouvement de la cavalerie, dont la direction croisait la sienne, et il y eut un grand encombrement et une grande lenteur dans le mouvement, causé par cette rencontre au village de Kroitsch. La gauche du onzième corps, se trouvant ainsi sans appui, l'ennemi se hâta de la tourner par une nombreuse cavalerie. Elle fut ainsi vivement pressée, tandis que la division Horn, la division du prince de Mecklenbourg du corps de York, et la division de Hunneberg, en face de Schlaupe, observaient l'autre rive de la Wuthende-Neisse. La gauche du onzième corps ne put être que faiblement soutenue par la cavalerie, qui, d'abord arrêtée, ainsi que je l'ai dit, par la rencontre du troisième corps, et ensuite par le défilé de Nieder-Crayn, où tout se trouvait pêle-mêle, arrivait seulement par détachement et ne pouvait agir que par des efforts partiels et impuissants. A la nuit, le onzième corps fut obligé de céder à la fois de tous les côtés. Une seule division du troisième corps avait pu entrer en ligne. Il se trouva ainsi que le duc de Tarente n'avait opposé que trente-deux mille combattants à l'ennemi, qui lui en avait pré-

senté plus de cinquante mille. Une division du troisième corps, débouchant par Nieder-Crayn voulut arrêter la poursuite; mais elle fut culbutée par les Prussiens, qui s'emparèrent du défilé, prirent le parc d'artillerie du onzième corps et tous ses bagages.

Le duc de Tarente, n'ayant d'autre retraite que sur la Katzbach, et le gué de Schmogwitz, fit rétrograder les deux divisions du troisième corps qui n'avaient pu entrer en ligne. Elles passèrent ce gué et gravirent les hauteurs au pied desquelles coule la Katzbach, pendant que le onzième corps, acculé à la rivière, soutenait un combat inégal.

Pendant la nuit, tout le reste de l'armée repassa la Katzbach. La gauche se rallia à Liegnitz et se retira sur Bunzlau. Le cinquième corps, attaqué le 27 devant Goldberg par le corps de Langeron, fut forcé à la retraite. Dépourvu de cavalerie pour protéger son mouvement, il perdit dix-huit pièces de canon. Il arriva le soir à la hauteur de Lœwenberg. Le 28, il repassa le Bober à Bunzlau avec les troisième et onzième corps. Les pluies avaient tellement enflé cette rivière, que ce point était le seul où il fût possible de la franchir.

Dans les dispositions offensives faites par le duc de Tarente, la division Puthod, du cinquième corps, avait été dirigée, comme nous l'avons vu, sur Schœnau, d'où elle devait marcher sur Jauer pour se réunir à l'armée. Elle se trouvait à Molkau pendant la bataille de la Katzbach. Quelque diligence qu'elle fît, elle ne put arriver à temps pour se réunir à son corps d'armée à Goldberg, et, celui-ci forcé à la retraite, elle se trouva abandonnée. Le général Puthod se retira sur Hirschberg; mais, le pont étant rompu, et le Bober trop fort pour qu'on pût le rétablir, il descendit la rivière et arriva à Lœwenberg le 29. Il y fit des efforts inutiles pour rétablir le pont. Suivi par le corps de Langeron, et ne pouvant se rendre à Bunzlau, où il avait été prévenu par le général Radrewicz et la cavalerie du général Kœff, le général Puthod se trouva enveloppé de toutes parts. Il prit la résolution généreuse de combattre jusqu'à extinction. Il s'établit sur les hauteurs de Plagwitz, en avant de Lœwen

berg, et attendit l'ennemi de pied ferme. Attaqué par deux divisions d'infanterie et une de cavalerie, il succomba, après avoir fait une défense opiniâtre. Cette courte campagne de cinq jours coûta à l'armée française dix mille hommes tués ou blessés et quinze mille prisonniers.

Il est difficile de concevoir une opération plus mal conçue et plus mal conduite. La division des forces et leur éparpillement eurent lieu sans motif raisonnable. La marche en avant fut exécutée sans prudence et sans connaître les dispositions de l'ennemi. Cette offensive, prise sur un si grand front, et particulièrement à gauche, au lieu de l'appuyer à la droite, par où était la communication la plus courte et la plus directe avec Dresde, seul point de retraite de l'armée, est une de ces fautes qui paraissent incontestables. Le retard apporté dans les ordres donnés au troisième corps, et le croisement des colonnes, résultat d'une fausse direction, expliquent suffisamment la catastrophe.

Ce revers, avec l'événement funeste de Culm, décidèrent du sort de la campagne. Le maréchal Macdonald, homme de courage, dont le caractère droit et honorable mérite l'estime et l'affection de tous ceux qui le connaissent, n'aurait jamais dû être chargé d'un semblable commandement; sa capacité, fort médiocre, le rend peu propre à un grand commandement. Le temps s'écoule avec lui en vaines paroles. Il a cette activité malheureuse de certains hommes qui se laissent absorber dans les circonstances les plus importantes par les détails les plus minutieux. A l'armée, il écrit lui-même les lettres relatives au service. Cette seule circonstance le fait connaître. Aussi aucune disposition ne fut-elle prise à temps et à propos. La confusion régna partout, et l'armée, diminuée d'un tiers, perdit en outre la confiance qui, jusque-là, l'avait animée.

D'un autre côté, il est étrange que, dans son offensive, Blucher ne se soit pas appuyé aux montagnes de Bohême, et n'ait pas agi particulièrement par sa gauche. S'il eût manœuvré de manière à arriver, après un succès, avant l'armée française à Lœwenberg, il était maître de

la communication la plus courte avec Dresde, et il pouvait rendre sa retraite plus difficile et plus périlleuse.

L'Empereur partit de Dresde, le 3 septembre, avec sa garde et mon corps d'armée. S'il eût employé les quatre jours qui venaient de s'écouler à compléter ses succès dans la poursuite de la grande armée, il eût été le maître des événements. Il eût pu réparer sans peine les malheurs arrivés en Silésie. Toute compensation faite, il lui restait encore de grands avantages; mais le malheur de Vandamme et le désastre de Silésie firent une masse de maux trop grande pour pouvoir rétablir l'équilibre, surtout après le parti pris par les ennemis d'éviter dorénavant de combattre Napoléon en personne, et de se contenter de le harceler, de le fatiguer, et d'user ses troupes par des marches, jusqu'au moment où la diminution de ses forces mettrait entre les deux armées une telle disproportion, qu'il n'y aurait plus aucune incertitude dans le succès et le résultat de la lutte.

Le 4, Napoléon, après avoir dépassé Bautzen, rencontra le duc de Tarente se disposant à évacuer les positions de Hochkirch, et à repasser la Sprée. Il l'arrêta, lui ordonna de se reporter en avant. L'avant-garde ennemie fut culbutée et se dirigea en arrière de Lauban.

Le 5, l'Empereur porta la majeure partie de ses forces sur Reichenbach. L'ennemi se replia sur Gœrlitz, et se plaça derrière la Neisse à Lauban. Autant par suite du système dont j'ai rendu compte plus haut qu'à cause de l'arrivée prochaine de l'armée de Benningsen, puissant renfort, on devait s'attendre à voir Blucher se retirer plus loin si l'Empereur passait la Neisse. En conséquence, toute offensive de ce côté devant être sans résultat, et pouvant même avoir les conséquences funestes à cause du mouvement de la grande armée alliée sur Dresde, Napoléon quitta l'armée de Silésie le 8. Il la laissa en position à Hochkirch, après lui avoir donné pour renfort le huitième corps. Ce secours réparait en partie ses pertes, et la portait à une force d'environ soixante-dix mille hommes. Le duc de Tarente, au lieu de faire des démonstrations pour en imposer à l'ennemi, se tint tranquille et annonça ainsi à Blucher le départ de Napoléon. Dès

lors le général prussien se disposa à reprendre l'offensive.

Je reçus en même temps l'ordre de me rendre à Camenz afin d'être, tout à la fois, à portée de l'Elster-Noir et de Luckau. Je devais être ainsi en mesure, suivant les circonstances, de faire une diversion en faveur du prince de la Moskowa, ou bien de me rendre à Dresde. Le 8, je me portai à Hoyerswerda, et je dirigeai une forte avant-garde sur Senftenberg et des coureurs dans la direction de Luckau. En même temps j'avais donné l'ordre au cinquième corps de cavalerie, commandé par le général Lhéritier, mis à ma disposition, de partir de Grossenhayn pour Ruhland, afin de m'appuyer; mais dans la nuit je reçus l'ordre de me rapprocher de Dresde à marches forcées. Le 9, j'arrivai à Ottendorf, et, le 10, à Dresde, où je m'arrêtai. J'occupai la ville et le camp retranché. Je pus enfin faire reposer mes troupes. Mon corps d'armée avait marché, pendant vingt-deux jours, sans un seul séjour, livré un assez grand nombre de combats, et fait souvent des marches de douze lieues; mais il était bien organisé. L'esprit en était admirable. A l'exception des blessés, un très-petit nombre d'hommes seulement se trouvaient en arrière. Il ne manquait pas une pièce de canon, ni une voiture d'artillerie ou d'équipages.

L'Empereur avait été rappelé à Dresde par les mouvements offensifs du prince de Schwarzenberg. En effet, l'avant-garde de Wittgenstein s'était avancée, le 5, à Peterswalda, et le 6, à Berggiesshubel, avec la division prussienne de Ziethen. Le prince Eugène de Wurtemberg, avec la cavalerie de Pahlen, débouchait sur Dippoldiswalda, tandis que le général Klenau s'avançait vers Chemnitz. Le prince de Schwarzenberg, avec les corps autrichiens de Colloredo, Chasteler, Giulay et les réserves, avait pris la direction d'Aussig, pour y passer l'Elbe, et manœuvrer sur la rive droite. Le 7, Wittgenstein occupa Pirna, et, le 8, se porta vers Dohna où étaient réunis les premier, deuxième et quatorzième corps.

L'Empereur, de retour, le 7, à Dresde, se rendit, le 8, au camp de Dohna. L'avant-garde de Wittgenstein fut

culbutée. Ce général se replia sur Pirna. Le même jour, le prince de Schwarzenberg, en plein mouvement, fut instruit de la présence de Napoléon. Il se retira aussitôt, et vint prendre la position qu'il avait choisie en avant de Teplitz. Le 9, Napoléon porta la plus grande partie de ses forces sur Lindenthal, Ce mouvement menaçant de tourner le corps de Wittgenstein, celui-ci se retira sur Nollendorf, où il fut joint par le corps de Kleist. Les troupes aux ordres de Klenau se rapprochèrent de Teplitz, et vinrent prendre position au Sebastiansberg.

Le 10, Napoléon vint à Bærenberg. Le premier corps marcha sur Peterswalda, et le quatorzième sur Furstenwalda. Le général Wittgenstein se replia sur Culm. Le 14, il s'avança de Furstenwalda vers le défilé du Geyersberg. La division du quatorzième corps, commandée par le général Bonnet, s'empara de la montagne; mais la difficulté du terrain empêcha d'y conduire de l'artillerie. Les obstacles pour déboucher, en présence de l'ennemi, dans une position inexpugnable, paraissant insurmontables, Napoléon renonça à l'attaquer, et se décida à retourner à Dresde. Il laissa le premier corps en position à Nollendorf, le quatorzième sur les hauteurs de Berna, en avant d'Ebersdorf. Le deuxième alla occuper Steinberg, et la jeune garde le camp de Pirna. L'Empereur dut sentir bien vivement alors la faute commise, il y avait onze jours, de n'avoir pas complété ses succès de Dresde par un mouvement à fond sur l'armée ennemie, au moment où elle repassait ces mêmes défilés dans un désordre incompatible avec une résistance sérieuse.

Mais, pendant ces mouvements, de nouveaux désastres venaient accabler la portion de l'armée française qui avait reçu l'ordre de marcher sur Berlin. On a vu, le 4, le prince de la Moskowa remplacer le maréchal duc de Reggio, et prendre le commandement de l'armée. Dès le lendemain, 5 septembre, il était en mouvement. La division Guilleminot, en tête du douzième corps, attaqua la division prussienne de Dobschutz, et la chassa de Zahna. Plus tard, le corps de Tauenzien fut attaqué à Seida, et forcé à se retirer sur Dennewitz, où il prit position. Le soir, l'armée française occupait les positions suivantes:

le quatrième corps à Neundorf, le douzième à Seida, et le septième entre les deux. L'armée ennemie était ainsi placée: Tauenzien à Dennewitz, Bulow à Klein-Lippsdorf, les Suédois et les troupes russes, sous les ordres du prince royal de Suède, sur les hauteurs de Lobetz. Dans ces dispositions respectives, le prince de la Moskowa eut l'étrange idée de porter son armée sur Dahme pour prendre la route de Berlin, et de marcher directement sur cette ville. En conséquence, le 6, au matin, il continua son mouvement. Le quatrième corps fut chargé de s'emparer de Dennewitz, et de couvrir la marche de flanc qu'il opérait avec le reste de l'armée.

L'ennemi résista à cette attaque, perdit Dennewitz, mais se soutint avec opiniâtreté en avant de Insterburg. Pendant que Tauenzien était ainsi aux prises avec le quatrième corps, Bulow, qui d'abord avait pris position en avant d'Eckmannsdorf, débouchait par Wolmsdorf en arrière de l'armée française. Le septième corps fut alors obligé de prendre part au combat, et vint se former près de Niedergorsdorf. L'armée française était attaquée de front, de flanc, et à revers. Le douzième corps vint donc occuper le village de Goldsdorf, sur lequel tout le corps de Bulow était dirigé. Après diverses alternatives de bons et de mauvais succès, l'armée se concentra près de Rohrbeck. Les Saxons, placés au centre, ayant lâché pied, les deux corps français se trouvèrent séparés, et forcés à une retraite divergente. Celui de droite, le quatrième, se retira sur Dahme. Le douzième suivit la route que les fuyards avaient prise, par Schweidnitz, dans la direction de Torgau,

Cette opération, si singulière, si absurde, ne peut s'expliquer. Exécuter une marche de flanc, en plein jour, aussi longue et aussi à portée d'une armée supérieure en forces, était l'opération la plus dangereuse et la plus imprudente, et dans quel objet? pour arriver avant l'ennemi sur la route de Berlin et marcher sur cette ville. Mais, en supposant, ce qui paraît impossible, cette marche exécutée avec un succès complet, à quoi aboutissait-elle? A placer l'armée ennemie sur le flanc et sur les derrières de l'armée française, ce qui aurait

mis celle-ci dans le péril le plus évident, et l'aurait, en définitive, empêché de marcher sur Berlin. Si l'armée française était en état de prendre l'offensive, elle ne pouvait pas espérer de se rendre à la dérobée à Berlin. Il fallait qu'elle se résolût à livrer bataille. Dès lors, elle n'avait autre chose à faire que de marcher brusquement et rapidement par la route directe, et, après avoir enlevé Zahna, se dirigeant sur Treuenbrietzen et Belitz, empêcher la réunion des corps ennemis qui étaient à une certaine distance les uns des autres, les battre en détail, après s'être placée ainsi au milieu d'eux. On croit rêver quand on approfondit les combinaisons qui furent faites alors et la manière dont on opéra.

Le lendemain, 7, le douzième corps et les Saxons continuèrent leur mouvement sur Torgau. Le quatrième corps, attaqué à Dahme par une division de quatre mille Prussiens, commandée par le général Wobeser, se mit également en marche pour Torgau, après avoir rompu les ponts de l'Elster. Le 8, il rejoignit le reste de l'armée sous le canon de Torgau. Cette opération coûta à l'armée française douze mille hommes tués, blessés, ou pris, et vingt-cinq pièces de canon.

Ainsi, chaque jour, l'édifice de notre puissance s'écroulait pour ne plus se relever. Pendant que Napoléon était accouru à Dresde et avait marché sur la frontière de Bohême, l'armée ennemie de Silésie avait repris l'offensive. Dès le 9, elle s'était mise en mouvement. Le corps de Langeron passa la Neisse à Ostritz, au-dessus de Gœrlitz; celui de York entre Ostritz et Gœrlitz, et celui de Sacken, à Gœrlitz même. L'avant-garde française se retira des bords de la Neisse sur Reichenbach sans s'être engagée, et de là sur Hochkirch. Le corps de Poniatowski, attaqué par celui de Langeron à Lauban, se retira sur Neustadt.

L'armée alliée fut rejointe, ce jour-là, par la division autrichienne de Bubna. Le 10, le duc de Tarente quitta la position de Hochkirch pour repasser la Sprée. Le 6, il était à Gordau, n'ayant plus que des avant-postes sur la Sprée. Enfin, le 12, le duc de Tarente se replia sur Bischofswerda, et le huitième corps vint de Neustadt

à Stolpen. Le rapprochement de notre armée de Silésie à une petite marche de Dresde, sans avoir livré un seul combat, opéré en même temps que la perte de la bataille de Dennewitz, favorisait la réunion des trois armées qui nous entouraient. Elles pouvaient alors, à volonté, agir d'une manière simultanée.

Je restai à Dresde jusqu'au 12 inclus. Pendant mon séjour, je vis beaucoup Napoléon. Dans la nuit du 12 au 13, je passai au moins trois heures avec lui à causer de la campagne. Il se livrait volontiers, avec moi, à la discussion de ses projets, et à l'examen des événements écoulés. Il n'était pas tranquille sur son issue, quoiqu'il affectât de la confiance. Il se plaignait de ses lieutenants, et il avait raison; mais pourquoi avait-il séparé ses forces, et disposé son plan de campagne de manière à rendre indispensable de confier de grands commandements, à une grande distance de lui, à des hommes incapables de les exercer? Et puis, n'avait-il pas eu d'autres choix à faire? Saint-Cyr, un des premiers généraux de l'Europe, pour la guerre défensive, n'était-il pas merveilleusement propre à commander l'armée de Silésie, destineé à couvrir, par sa position, les autres armées, et à garder seulement le terrain qu'elle occupait? Il n'était pas ancien maréchal, il est vrai; mais, puisqu'il avait laissé à Macdonald des corps commandés seulement par des officiers généraux, il pouvait en faire autant pour Saint-Cyr, et, dès lors, il n'y avait plus de difficultés. Si les inconvénients du plan de campagne vicieux et les mauvais choix avaient amené tous les maux actuels, quel était le coupable? Je lui exprimai cette pensée avec modération et réserve; mais il n'était pas au but de ses erreurs et au moment de réparer ses fautes. Il me dit que, probablement, la guerre allait changer de théâtre, et serait forcément portée plus en arrière; que les ennemis tenteraient sans doute le passage de l'Elbe avec les deux armées de Silésie et du Nord réunies; qu'alors il devait manœuvrer de manière à empêcher leur jonction avec la grande armée; qu'il devenait indispensable de nettoyer ces pays des corps qui les parcouraient et menaçaient nos établissements et nos communications, et

que je commencerais le mouvement. Enfin, quand je le quittai, il me dit ces propres paroles: „L'échiquier est bien embrouillé; il n'y a que moi qui puisse s'y reconnaître.“ Hélas! c'est lui-même qui s'est perdu dans ce labyrinthe!

Le 13, je partis avec mon corps pour Grossenhayn. Là, je me réunis au roi de Naples, que j'y trouvai avec un corps nombreux de cavalerie. Le but de ce mouvement était de couvrir l'arrivée à Dresde de vingt mille quintaux de farine, arrêtés à Torgau et embarqués sur l'Elbe. Les dispositions de troupes convenables à ce but furent faites, et le convoi arriva heureusement à Dresde. Nous restâmes jusqu'au 25 dans cette position.

Je vis journellement et familièrement Murat. Je le retrouvai bon camarade et sans prétention. Il se mit en frais d'amitié pour moi. Je payai cette bienveillance par la complaisance avec laquelle j'écoutai, chaque jour, les récits qui concernaient ses États. Il me parlait souvent surtout de l'amour que lui portaient ses sujets. Il y avait dans son langage une candeur risible, une conviction profonde d'être nécessaire à leur bonheur. Entre autres choses, il me raconta que, lorsqu'il devait quitter Naples en dernier lieu (et c'était une chose secrète), se promenant avec la reine, et entendant les acclamations dont il était l'objet, il dit à sa femme: Oh! les pauvres gens! Ils ne savent pas le malheur qui les attend. Ils ignorent que je vais partir!“ J'écoutai en souriant; mais lui, en faisant ce récit, était encore attendri des douleurs dont il avait été la cause.

Cette réunion de troupes à Grossenhayn détermina Blucher à renforcer sa droite et à porter le corps de Sacken à Camenz. Ce mouvement décida le duc de Tarente à se rapprocher encore davantage de Dresde, et à prendre position à Hartha. Les avant-postes de l'armée de Berlin étaient établis sur l'Elster noir. Pendant notre séjour à Grossenhayn, la grande armée recommençait des démonstrations offensives. L'ennemi se porta en avant et fit replier les corps français occupant les différents débouchés. Napoléon partit le 15 de Dresde avec sa garde, et vint à Berggiesshubel; mais la disposition

générale de l'armée ennemie était toute défensive, et la masse de ses troupes, placée dans le bassin de Teplitz, en face des débouchés, occupait une position inexpugnable.

Le 16 au matin, le prince de Schwarzenberg avait ses troupes placées de la manière suivante: le corps de Wittgenstein à Peterswalda; la division Czenneville à Eichwald, sur la route de Zinnwald; celle du prince Maurice Liechtenstein, à Klostergraben; une avant-garde sous les ordres du général Longueville en avant d'Aussig, sur la route d'Eule; le corps de Kleist à Mariaschein; les grenadiers et les cuirassiers russes à Sabachleben; les gardes russe et prussienne à Teplitz; le corps de Colloredo à Culm; celui de Meerveldt à Aussig, celui de Giulay à Brunn; celui de Klenau à Marienwerder, et les réserves de cavalerie à Breslau.

A midi, Napoléon continua son mouvement en avant. Le corps de Wittgenstein se replia sur Culm. La division Ziethen fut portée dans des abatis qui avaient été faits entre Tellenitz et Jutterbach. Le corps de Colloredo était appuyé à Strekowitz. Napoléon occupa le soir les hauteurs de Nollendorf.

Le 17, la division Ziethen, attaquée par la division Mouton-Duvernet, du premier corps, fut poussée sur Culm. Le combat s'engagea alors avec le corps de Wittgenstein. Les villages d'Arbesau, d'Islisich, de Juhrdorf, furent emportés; mais le corps de Meerveldt s'avança d'Aussig sur Nollendorf, tandis que celui de Colloredo s'avançait sur Neudorf et Kniemtz. Il attaqua Arbesau, qui fut évacué. La jeune garde, qui l'occupait, en fut chassée après avoir fait des pertes considérables, et le premier corps se retira sur Nollendorf. Napoléon, voyant l'impossibilité de déboucher devant des forces aussi considérables, ramena ses troupes en avant de Berggiesshubel, et rentra avec sa garde à Dresde le 18. Ce mouvement, recommencé pour la troisième fois, et fatigant pour les troupes, avait été encore sans résultat.

Le prince de Schwarzenberg attendait pour agir que le corps de Benningsen, fort de soixante mille hommes,

qui, dès le 17, avait sa tête à Lœwenberg, fût rapproché davantage de Dresde.

Napoléon voulut tenter de nouveau la fortune, et essaya d'éloigner Blucher. Il se rendit le 22 à Hatzan, et mit en mouvement les troisième, cinquième et onzième corps. L'avant-garde de Radrewitch fut attaquée à Bischofswerda. Forcée d'évacuer cette ville, elle se retira jusqu'à Gordau; mais Napoléon, ayant vu toute l'armée de Silésie en position à Bautzen, tandis que le corps de Sacken s'approchait sur sa gauche pour menacer la communication de Bischofswerda, ne se trouvant pas assez fort pour livrer bataille, se retira et ramena les troupes dans la position concentrée de Weissig, à deux lieues de Dresde. Il s'en tint encore à une simple démonstration.

Le 24 et le 25, l'armée de Silésie, remplacée dans ses positions par l'armée de Benningsen, fit un mouvement général par sa droite pour se rapprocher de l'Elbe et de l'armée du Nord. Le corps de Tauentzien, appartenant à cette dernière armée, occupait déjà, depuis quelque temps, une position intermédiaire entre les deux armées et en établissait la liaison. Le corps de Sacken se présenta devant Grossenhayn pour couvrir ce mouvement. Le roi de Naples était retourné à Dresde, et j'avais sous mes ordres, outre le sixième corps d'armée, les premier et cinquième corps de cavalerie. Le 25 au soir, je reçus l'ordre de repasser l'Elbe à Meissen et de me porter sur Wurzen et Eilenbourg.

Le 26 au matin, je pris position sur les hauteurs de Wauterwitz, position formidable où j'étais en mesure de résister à des forces supérieures. J'avais laissé une forte arrière-garde, composée de la plus grande partie du cinquième corps de cavalerie. Celle-ci fut attaquée par une grande masse de Cosaques appartenant à l'armée de Silésie. Elle fut mise dans un grand désordre. Le général Lhéritier, son commandant, s'était fait une bonne réputation comme colonel, mais il n'avait pas assez de tête pour commander des forces considérables. Les défilés en arrière étant fort mauvais, il devenait important de ne pas laisser l'ennemi trop près de nous pendant notre marche. Je reportai cette cavalerie en avant, après

l'avoir ralliée moi-même, sans autre secours que ma seule présence et quelques mots adressés aux premier fuyards. Nous restâmes en repos le reste de la journée. Le 27, mon arrière-garde repassa l'Elbe. L'ennemi, ayant suivi immédiatement, voulut tenter un coup de main sur la tête de pont, mais il fut vaillamment repoussé par le 10e provisoire, composé d'un bataillon des 11e et 16e de ligne. Je laissai le général Cohorn, avec sa brigade, pour garder ce poste important, jusqu'à ce qu'il fût relevé par des troupes appartenant à un autre corps, et je me mis en route par Oschatz, Wurzen et Eilenbourg.

Pour expliquer ce qui va suivre, il faut maintenant que je fasse connaître la position du prince de la Moskowa. Après la défaite de Dennewitz, le prince de la Moskowa avait repassé l'Elbe à Torgau. Il avait réorganisé son armée. Le douzième corps avait été dissous, et la division bavaroise, qui s'y trouvait, envoyée à Dresde. Le restant des troupes, réuni à la division Guilleminot, avait été attaché au quatrième corps. Par suite cette armée ne se trouvait plus composée que de deux corps, le quatrième et le septième. Elle se mit en mouvement, le 25, pour descendre l'Elbe. Le 27, le prince de la Moskowa était à Oranienbourg avec le quatrième corps, et le septième à Dessau. Ces troupes observaient les ponts d'Acken et de Roslau. L'avant-garde suédoise, après avoir occupé Dessau, avait évacué cette ville, et s'était retirée sur la tête de pont. Là, un bataillon saxon déserta à l'ennemi avec armes et bagages. Un léger combat avec les Suédois fut livré en avant de Dessau. Toute l'armée du Nord, commandée par le prince royal de Suède, placée en face, sur la rive droite du fleuve, observait les garnisons de Wittenberg et de Torgau. Des opérations de siége furent même commencées par le général Bulow contre Wittenberg.

D'un autre côté, depuis quelque temps, des détachements de troupes légères désolaient les derrières de l'armée française. Czernicheff avec ses Cosaques s'était avancé au-delà de la Saale. Le général Thielemann, déserteur du service de Saxe, s'était porté avec un corps franc dans les environs de Leipzig, et se trouvait en liaison

avec le colonel autrichien de Mensdorf, qui opérait dans les mêmes cantons.

L'Empereur détacha vers ce point le général Lefebvre-Desnouettes avec quatre mille chevaux, pour donner la chasse à ces partisans ; et, comme, en même temps, la route de Dresde à Chemnitz avait été interceptée par la brigade autrichienne de Scheilher, qui avait enlevé à Freyberg trois cents hussards westphaliens, le général Kleist faisant aussi des démonstrations de ce côté, il envoya à Freyberg le deuxième corps pour garder ce débouché. Le 11 septembre, Thielemann avait paru à Weissenfels, et inutilement attaqué un convoi en route pour Leipzig. Il fut plus heureux à Naumbourg, qu'il enleva. Il prit ensuite Mersebourg, et cinq cents hommes par capitulation. Là il fut attaqué par Lefebvre-Desnouettes, qui le battit. Il se retira sur Zeitz et Zurchau, mais après avoir vu délivrer ses prisonniers. Lefebvre-Desnouettes vint ensuite occuper Altenbourg. Platow l'en chassa, non sans lui faire éprouver d'assez grandes pertes, par suite des mauvaises dispositions prises par le général français en se retirant. Il avait imprudemment livré combat en avant d'un défilé. Après cet échec, Lefebvre-Desnouettes se rendit d'abord à Weissenfels, et de là revint à Leipzig.

Le 25 septembre, Czernicheff, parti avec trois mille chevaux d'Eisleben, arriva devant Cassel, dans la nuit du 27 au 28. Un bataillon d'infanterie, placé en avant de la ville et forcé dans sa position, se retira après avoir éprouvé quelque perte. Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, voyant les symptômes d'une insurrection, s'éloigna, laissant le général Alix pour défendre Cassel avec deux bataillons.

Le 30, Czernicheff fit attaquer Cassel et s'en empara, aidé d'un mouvement national qui éclata en sa faveur. Après avoir proclamé, au nom des souverains alliés, la dissolution du royaume de Westphalie, il évacua la ville en emportant tout ce qu'elle renfermait de richesses publiques transportables, et après avoir organisé une insurrection systématique dans cette portion de l'Allemagne.

Le 29, au matin, j'arrivai à Wurzen. J'y reçus une lettre du duc de Padoue qui commandait à Leipzig. Il

m'annonçait la présence de l'ennemi, et la crainte d'être obligé d'évacuer cette ville. Je continuai mon mouvement sans perdre un moment, et j'arrivai, le soir même du 28, à Leipzig avec la tête de mes forces. Je mis le reste à portée, je nettoyai les environs des ennemis qui s'y trouvaient. Je restai dans cette position jusqu'au 3.

Le 2 octobre, Blucher se décida à prendre l'offensive. Il se porta, avec les corps de Bulow et de Tauentzien, au confluent de l'Elster et de l'Elbe, jeta, dans la nuit, deux ponts et opéra son passage. Le général Bertrand, chargé de s'y opposer, occupant une position avantageuse, résista pendant la plus grande partie de la journée; mais, vers les cinq heures, il fut forcé, et opéra sa retraite dans la direction de Dessau. Pendant ce temps, les Suédois avaient débouché par le pont de Roslau, et s'étaient avancés sur Dessau. Le maréchal Ney, avec le septième corps, et rejoint par le quatrième, se replia, remonta la rive gauche de la Mulde, et occupa Bitterfeld et Delitzsch. Informé de ces événements dans la nuit du 3 au 4, je me rendis, en toute hâte, avec mon corps, à Duben, afin d'offrir un point d'appui au général Bertrand, et de favoriser sa retraite. Je recueillis effectivement les troupes wurtembergeoises qui faisaient partie de son corps et qui s'y étaient retirées, le reste de ce corps ayant rejoint le septième. L'ennemi se présenta bientôt en force devant moi. Le poste de Duben n'étant pas tenable, je repassai la rivière, et pris position en face. Une berge élevée, à une demi-portée de canon de la ville, me donnait tous les moyens de défendre avec succès ce défilé. L'ennemi fit plusieurs tentatives pour déboucher, mais il fut constamment repoussé.

Je plaçai de la cavalerie en observation sur la rive gauche de la rivière, pour me lier avec les troupes du maréchal Ney.

Dans cette position nous pouvions attendre ce que ferait l'ennemi; mais tout à coup, celui-ci ayant présenté des forces considérables en face de Bitterfeld sur la rive droite, le maréchal Ney s'effraya de sa position, et, quoique l'ennemi n'eût rassemblé aucun moyen de passage, et montré aucune disposition de le tenter, le maréchal

Ney me fit prévenir qu'il se retirait sur Camenz. Ce mouvement laissait ma gauche tout a fait à découvert et compromettait beaucoup ma position. Me retirer cependant, en plein jour, étant aussi rapproché de l'ennemi, était fort délicat. Je masquai mes préparatifs et mon mouvement aussi bien que possible, et je l'effectuai sans accident, avec précision et vitesse. J'allai prendre la belle position de Hohen-Priessnitz, en liant ma gauche avec le prince de la Moskowa, auquel je demandai une entrevue pour pouvoir arrêter avec lui ce qui nous restait à faire. Nous ne pûmes nous comprendre. Il fut impossible de lui faire entendre que rien ne pressait dans nos mouvements de retraite, et qu'il fallait attendre que l'ennemi se montrât en force pour se retirer. Le maréchal Ney, brave et intrépide soldat, homme de champ de bataille, n'entendait rien à la combinaison des mouvements. Son esprit s'effrayait de ce qu'il ne voyait pas. Jamais les calculs ne dirigeaient ses actions. C'était toujours chez lui le résultat de la sensation du moment et comme un effet de l'état de son sang. Il pouvait s'en aller aussi bien devant trente mille hommes en ayant cinquante qu'en attaquer cinquante avec vingt. Toutefois, dans la circonstance, il était dans une disposition de crainte irréfléchie et exagérée. Il ne voulut pas s'arrêter, quoique des troupes légères seules fussent en présence.

Ce maréchal ayant continué son mouvement, j'allai occuper le même jour, 6, les hauteurs d'Eilenbourg où je campai. Leipzig se trouvant de nouveau menacé, dès le lendemain je me portai sur cette ville, par Taucha, afin de la couvrir, et de protéger l'arrivée d'un convoi retenu à Naumbourg. Je l'y fis entrer.

Le 8, ayant fait une forte reconnaissance du côté de Delitzsch, je trouvai devant moi des forces de cavalerie assez considérables; mais elles se retirèrent après une légère résistance.

Pendant que ces divers mouvements s'opéraient, Napoléon fit les dispositions suivantes. Il laissa le maréchal Saint-Cyr à Dresde, avec les premier et quatorzième corps, et les chargea de garder les débouchés de la Bohême de ce côté. Le cinquième corps reçut l'ordre de

se rendre à Freyberg avec le huitième. Réunis au deuxième, ces trois corps furent mis aux ordres du roi de Naples, et chargés de couvrir les débouchés de la Bohême sur Leipzig. Le 7, Napoléon se mit en mouvement pour descendre l'Elbe et se rapprocher de l'armée de Silésie, que son intention était de combattre. Il partit avec les troisième et onzième corps et sa garde. Le 9, il s'avança à Eilenbourg, où il fut rejoint par les quatrième et septième corps. Le même jour, je me portai, conformément à ses ordres, dans la direction de Duben, et je campai à la hauteur d'Eilenbourg. Une très-nombreuse cavalerie était devant moi et je dus marcher avec lenteur et précaution, n'ayant plus avec moi les premier et cinquième corps de cavalerie. Je trouvai l'ennemi formé près de Koblein, soutenu par une nombreuse artillerie; mais il n'entreprit rien de sérieux et se retira après un engagement de trois quarts d'heure environ. Le 10, je me réunis, à Duben, à l'Empereur, et j'occupai Delitzsch par une division et de la cavalerie.

L'armée de Silésie s'était retirée brusquement de Duben, et repliée sur le prince royal de Suède. Le corps de Sacken, s'étant trouvé en retard, fut obligé de repasser la Mulde à Ragika. Les deux armées du prince de Suède et de Blucher se trouvèrent réunies à Zœrbig.

Le 11, l'Empereur donna l'ordre au général Régnier de passer l'Elbe à Wittenberg, et le maréchal Ney, avec le troisième corps, marcha sur Dessau. Le 12, Dessau fut emporté, et la division prussienne qui l'occupait se retira sur Roslau, après avoir perdu trois mille hommes, tandis que le général Régnier poussait la division Thumen par la rive droite, également sur Roslau. Le général Tauentzien continua sa retraite sur Zerbst. Le 13, le septième corps rentra à Wittenberg. Les deux armées ennemies se trouvèrent de nouveau séparées: celle de Silésie sur Halle, et celle du prince royal de Suède sur Bernbourg. Le 30, le prince de Suède passa la Saale et se porta sur Cœthen.

Le 11, je me portai sur Bitterfeld pour y faire une forte reconnaissance. Je pris avec moi ma cavalerie et une division d'infanterie. J'acquis la certitude que toute

l'armée ennemie était en deçà de l'Elbe. Je revins à Duben, et j'en rendis compte à l'Empereur.

Napoléon se trouvait alors avec cent trente mille hommes réunis et disponibles. C'était assurément l'occasion d'agir offensivement d'une manière décidée, de changer le théâtre de la guerre et le système de démonstration impuissante de mouvements de va-et-vient qui avaient si fort diminué ses forces, et l'avaient fait si rapidement déchoir. Une offensive vive sur Blucher et le prince royal de Suède, qui l'aurait porté au-delà de la Saale, sur la ligne d'opération de l'ennemi, ou bien sur l'Elbe, lui promettait les avantages les plus décisifs. Ces manœuvres lui étaient faciles, puisqu'il possédait toutes les places situées sur le fleuve. Il aurait pu, avec promptitude, se mouvoir sur les deux rives. Huit jours d'opérations énergiques lui faisaient détruire les forces qu'il avait devant lui. Il pouvait rétablir ainsi ses affaires et rappeler la victoire sous ses drapeaux. En faisant cette opération il augmentait son armée d'une partie des garnisons des places; il appelait à lui le corps de Davoust qui lui aurait amené plus de vingt mille hommes, en laissant encore les forces nécessaires à la garde de Hambourg; il se faisait joindre par les corps d'Augerau, appelé de Wurzbourg, et déjà arrivé sur la Saale, et, dans tous les cas, il avait ses communications libres avec la France par le Bas-Rhin.

Dans ce système, les trois corps, deuxième, cinquième et huitième, avec lesquels manœuvrait Murat, se seraient retirés lentement sur lui, auraient couvert Leipzig aussi longtemps que possible. Pour complément, il aurait envoyé, par des émissaires, l'ordres au maréchal Saint-Cyr d'évacuer Dresde, pour se rendre à grandes marches sur Wittenberg et Torgau, par la rive droite de l'Elbe. Enfin on peut ajouter que la nécessité d'abandonner Dresde, vu la marche des événements et la direction qu'avait prise la guerre, aurait dû être sentie d'avance, et lui faire naître, de bonne heure, l'idée d'évacuer de cette ville les malades et les blessés, afin de rendre mobiles et disponibles les deux corps d'armée chargés de défendre cette place, ou plutôt ce camp retranché. Enfin il devait être

informé des dispositions hostiles de la Bavière. En s'éloignant de cette puissance, il y échappait ou retardait au moins son action contre lui; mais, au lieu d'envisager les nouvelles nécessités que les circonstances lui imposaient, il resta indécis, voulut tout conserver à la fois. Il perdit tout pour avoir voulu tout garder.

On ne reconnaît plus Napoléon pendant cette campagne. J'eus une longue conversation avec lui à Duben. Jamais cette conversation n'est sortie de ma mémoire. Quand j'étais à portée de lui, il était dans l'usage de m'envoyer chercher pour me parler de ses projets et des différentes choses qui l'occupaient d'une manière particulière. Un usage, fort commode pour lui, assez bien entendu, mais insupportable pour les autres, lui donnait beaucoup de temps à employer ainsi. Lorsque les mouvements de son quartier général le permettaient, il se couchait à six ou sept heures du soir, se levait à minuit ou à une heure. Les rapports arrivant, il se trouvait ainsi tout prêt à les lire et à donner des ordres en conséquence; mais pour ceux qui avaient marché ou combattu pendant la journée, pour ceux qui, à la fin du jour, avaient fait les rapports, disposé tout pour opérer le lendemain, et devaient dormir la nuit pour se reposer, c'était une chose terrible que de renoncer, au commencement d'un sommeil réparateur, à son action bienfaisante, et d'aller ainsi prendre part à une conversation plus ou moins intéressante.

Après donc être rentré de ma reconnaissance de Bitterfeld, et lui avoir fait mon rapport, je venais de me coucher quand on vint me chercher de la part de l'Empereur. Il me parla de sa position et des divers partis qu'il avait à prendre. J'insistai de toutes mes forces pour celui dont je viens de parler et qui, seul, pouvait le sauver. Son unique moyen de salut, selon moi, en ce moment, était de s'éloigner des champs de bataille de la Bohême, puisque plus tôt il n'avait pas voulu la conquérir, et enfin de quitter les défilés qui lui avaient été si funestes. Il ne put se décider à l'évacuation volontaire de Leipzig. Il ne prévoyait pas que, huit jours plus tard, il y serait forcé, sous de bien autres auspices, au

milieu de désastres et d'une confusion qui ont achevé sa ruine. Il se disposait, au contraire, à aller combattre sous les murs de cette ville. Je discutai en détail, avec lui, sur les inconvénients de choisir un semblable champ de bataille, au fond d'un entonnoir, en avant d'horribles défilés, longs et faciles à boucher; mais il me répondit ces paroles mémorables et qui montrent les illusions dont il était encore rempli: „Je ne combattrai qu'autant que je le voudrai. Ils n'oseront jamais m'y attaquer."

La conversation se porta naturellement sur les événements de la campagne. J'en fis la critique avec franchise. Je lui fis remarquer que nos pertes énormes, indépendamment de celles éprouvées sur le champ de bataille, venaient essentiellement du manque de soins, de vivres et de secours de toute espèce qui avaient été refusés aux soldats. J'établis enfin que, si Dresde avait contenu les approvisionnements nécessaires pour nourrir l'armée, si les hôpitaux avaient été pourvus de tout ce dont ils avaient besoin pour que les malades et les blessés reçussent des secours convenables, son armée serait plus forte de cinquante mille hommes, et certes cette évaluation n'était pas au-dessus de la vérité. „Alors, ajoutai-je, indépendamment de l'intérêt qu'il y a à sauver la vie à cinquante mille hommes, vous auriez été dispensé, pour conserver la même force à votre armée, d'ordonner une levée de cinquante mille conscrits. Au lieu d'avoir en espérance cinquante mille hommes, vous auriez en réalité cinquante mille vieux soldats aguerris, et sur le terrain même des opérations. Ces cinquante mille soldats à lever, à habiller, à armer, à faire arriver, coûteront sans doute bien cinquante millions. Or, en supposant, ce qui est énorme, que l'augmentation de dépense exigée par un meilleur entretien de l'armée se fût élevée à vingt-cinq millions, il en résulte que cette dépense de vingt-cinq millions, faite à propos, vous eût épargné cinquante mille hommes et vingt-cinq millions." Je lui fis cette démonstration la plume à la main. Elle était sans réplique. Vaincu par l'évidence, il me répondit avec humeur: „Si j'avais donné cette somme, on me l'aurait volée, et les choses seraient dans le même état."

Il n'y avait rien à répliquer à cette étrange réponse qu'une chose, c'est qu'il fallait alors renoncer à gouverner et à administrer. Napoléon a toujours été dans l'usage de prodiguer les moyens pour créer de nouvelles forces; mais jamais il n'a voulu faire le moindre sacrifice pour entretenir celles qui existaient, et sans doute la raison commande une marche inverse.

Cette conversation, une des plus longues quel j'aie jamais eues tête à tête avec Napoléon, car elle dura plus de cinq heures, ayant commencé vers une heure après minuit et n'ayant fini qu'après le déjeûner, qui eut lieu à six heures du matin, varia beaucoup dans son objet. Elle changea de nature plusieurs fois, et embrassa des questions générales, comme il arrivait souvent avec lui. Il se plaignait de l'abandon de ses alliés. Il disait qu'ils lui avaient manqué de parole. A cette occasion, il fit la distinction de ce qu'il appela l'homme d'honneur et l'homme de conscience, en donnant la préférence au premier, parce que, avec celui qui tient purement et simplement sa parole et ses engagements, on sait sur qui compter, tandis qu'avec l'autre on dépend de ses lumières et de son jugement. „Le second, dit-il, est celui qui fait ce qu'il croit devoir faire, ce qu'il suppose être le mieux.“ Puis il ajouta: „Mon beau-père, l'Empereur d'Autriche, a fait ce qu'il a cru utile aux intérêts de ses peuples. C'est un honnête homme, un homme de conscience, mais ce n'est pas un homme d'honneur. Vous, par exemple, si l'ennemi, ayant envahi la France et étant sur la hauteur de Montmartre, vous croyiez, même avec raison, que le salut du pays vous commande de m'abandonner et que vous le fissiez, vous seriez un bon Français, un brave homme, un homme de conscience, et non un homme d'honneur.“ Ces paroles, prononcées par Napoléon, et adressées à moi le 11 octobre 1813, ne portaient-elles pas l'empreinte d'un caractère tout à fait extraordinaire? n'ont-elles pas quelque chose de surnaturel et de prophétique? Elles sont revenues à ma pensée après les événements d'Essonne. Elles m'ont fait alors une impression que l'on conçoit, et qui jamais ne s'est effacée de ma mémoire.

Pendant que Napoléon s'était porté sur la Mulde et campait à Duben, la grande armée de Bohême était entrée en mouvement. Le corps de Colloredo et l'armée de Benningsen s'étaient portés sur Zest et Pirna. Le 9, ce mouvement offensif continua. Le 10, Benningsen, arrivé devant Dresde, où les deux corps français s'étaient retirés, laissa devant cette place Tolstoï avec vingt mille hommes, et marcha sur Leipzig avec le reste de ses forces, en se dirigeant par Nossen et Colditz.

Dès le 6, la grande armée de Schwarzenberg avait commencé aussi à se mettre en marche. Le général Klenau vint devant Penig, où était une division du huitième corps, et Wittgenstein devant Altenbourg, où était l'autre partie de ce corps d'armée, et Poniatowski en personne. La route de Freyberg à Chemnitz fut rouverte en chassant la division Murrai de la position qu'elle occupait près de Flohe, et le troisième corps d'armée, aux ordres du roi de Naples, opéra avec la cavalerie par sa droite pour se rapprocher de Leipzig et couvrir cette ville contre les troupes qui débouchaient de la Bohême. Enfin les deux armées étaient, le 13, en présence près de Leipzig. Les Français occupaient Wachau et Liebertwolkwitz, ayant une avant-garde vers Grœbern et Gossa.

Le 14, le prince de Schwarzenberg fit faire une reconnaissance générale par les corps de Wittgenstein et de Klenau. Un combat de cavalerie fut à notre avantage, et chacun rentra le soir dans ses positions.

Le corps commandé par le maréchal duc de Castiglione, appelé de Wurzbourg, où il était trop faible pour résister aux attaques de l'armée bavaroise, qui d'alliée allait devenir ennemie et quitter l'Inn pour marcher sur nos communications, était arrivé, le 9 octobre, à Naumbourg. Le prince Maurice de Liechtenstein, envoyé à sa rencontre, voulut lui barrer le chemin entre Naumbourg et Weissenfels; mais le maréchal le chassa devant lui. Il arriva le 18 à Leipzig, tandis que le corps de Giulay, aussi dirigé de ce côté dans le même but, entrait à Weissenfels, qui venait d'être évacué.

Le 12, je reçus l'ordre d'aller prendre position à De-

litzsch, et j'en chassai l'ennemi; mais, ayant été mis à la disposition du roi de Naples, je fus appelé par lui de la manière la plus pressante, et je partis immédiatement. Je me rendis, à marches forcées, de l'autre côté de Leipzig, et j'allai prendre position à Stœtteritz le 13 au soir.

Dans la nuit, je reçus l'ordre de l'Empereur de rétrogarder, et de chercher une position au nord de Leipzig, qui couvrît cette ville du côté de Halle et de Landsberg. J'avais déjà assez parcouru le pays pour connaître cette position existante à une lieue et demie de Leipzig, à Lindenthal et Breitenfeld, sur le terrain même où Gustave-Adolphe combattit, il y avait alors cent quarante-deux ans, et avait remporté une victoire signalée. J'allai l'occuper; après avoir reconnu avec soin et détail le champ de bataille, je m'assurai qu'il était trop vaste pour mon corps d'armée; mais qu'avec des travaux d'une exécution facile, et trente mille hommes, je pouvais tenir en échec, pendant vingt-quatre heures, les armées du Nord et de Silésie. J'en rendis compte à Napoléon, qui me prescrivit d'exécuter sans retard les travaux, et m'annonça que, le moment venu, j'aurais le troisième corps à ma disposition, ce qui porterait ma force au nombre d'hommes que j'avais déterminé. Je me mis à la besogne, et ne negligeai rien pour remplir la tâche imposée. Je fis faire de nombreux abatis dans le bois, en avant de Lindenthal et en arrière de Radfeld. Puis je l'occupai fortement. Ce bois devint comme une forteresse. Radfeld fut aussi occupé par mon avant-garde, qui en chassa un corps de cavalerie considérable, soutenu par une artillerie assez nombreuse.

Pendant la journée du 15, les troisième, quatrième, septième et onzième corps, et la garde, firent leur mouvement sur Leipzig, qu'ils traversèrent. Les troisième et quatrième restèrent à Eutritzsch, en arrière de moi. Le onzième et la garde allèrent se mettre en ligne contre la grande armée, et le septième se porta sur Taucha.

Le 15, dans la journée, des sapeurs, pris deux jours auparavant près de Delitzsch, conduits au quartier général à Halle, et qui s'étaient échappés, m'informèrent

de la marche des armées combinées du Nord et de Silésie. D'après ces rapports, elles devaient être en présence, selon toutes les apparences, le lendemain, 16, au matin.

J'en prévins Napoléon, dont le quartier général était à Reudnitz, près de Leipzig. Le 15, au soir, la cavalerie et l'artillerie, que j'avais devant moi, furent soutenues par de l'infanterie. Je fis replier mes postes éloignés, jetés sur les bords de l'Elster. J'en donnai avis à l'Empereur. Vers dix heures du soir, je montai sur le clocher de Lindenthal, et je pus voir de mes yeux tous les feux de l'armée ennemie. L'horizon en était embrasé. Je me hâtai d'en rendre compte à l'Empereur et de lui rappeler que ma position exigeait trente mille hommes. Je lui demandais de ne pas perdre un moment pour mettre à ma disposition le troisième corps qu'il m'avait promis.

J'attendais avec impatience le résultat de mes rapports et les effets qui en seraient la suite, quand, le 16, à huit heures du matin, je reçus une lettre de Napoléon, apportée par un de ses officiers d'ordonnance, appelé Lavesaut. Dans cette lettre, il critiquait tous mes rapports et leur conclusion. Il prétendait que j'étais dans une erreur complète. Je n'avais, disait-il, personne devant moi. Il me donnait en conséquence l'ordre de me retirer immédiatement sur Leipzig, de traverser cette ville, et de venir former la réserve de l'armée [1].

[1] Dans une lettre datée du 15 octobre, au soir, le major général m'écrit: „Dans le cas où l'ennemi déboucherait devant vous en grande force, votre corps, celui du général Bertrand et celui du prince de la Moskowa sont destinés à lui être opposés.“

Ces dispositions étaient parfaitement sages et raisonnables.

Or la marche de l'ennemi était prouvée par le rapport des sapeurs faits prisonniers le 13, échappés et arrivés près de moi le 15, rapport que j'avais fait connaître à l'Empereur.

Son arrivée était prouvée par la présence de l'infanterie, devant laquelle mes avant-postes s'étaient repliés.

Elle l'était encore par la vue des feux de toute l'armée, qui s'apercevaient de clocher de Lindenthal, et dont j'avais rendu compte à neuf heures du soir.

Et, avec ces documents,

Un pareil ordre, dans des circonstances semblables, devait être promptement exécuté. Je ne pouvais m'y tromper: l'Empereur était tombé dans une erreur grossière; mais du moment où il ne m'envoyait pas le troisième corps, indispensable à cause de l'étendue de la position à défendre, je devais bien me garder d'y rester. D'ailleurs, les ordres étaient précis; et, à moins que les coups de canon ne viennent contrarier l'exécution d'un ordre de mouvement, il n'y a plus d'armée ni de succès possible quand on délibère à cette occasion et quand on hésite à l'exécuter.

Grâce à la bonne organisation de mes troupes, à leur instruction et à leur discipline, une demi-heure après l'ordre reçu, elles étaient formées en six colonnes parallèles, et en marche pour se rendre à Leipzig. Mais, à peine le mouvement commencé, l'ennemi déboucha sur nous. Une forte avant-garde occupait le village de Radfeld. Elle était commandée par un général d'une grande valeur et d'une grande capacité, homme d'un nom militaire illustre, le général Cohorn. Elle fut forcée à se retirer; mais elle le fit avec lenteur et en bon ordre. Une brigade de cavalerie légère wurtembergeoise, faisant partie de mon corps d'armée et qui se trouvait à l'avant-garde, se conduisit aussi avec valeur et courage. C'était le dernier mouvement d'honneur et de fidélité du général Normann, et de ses soldats. Quelques heures plus tard, ils nous furent funestes au lieu de nous être utiles. La deuxième division, commandée par le général Lagrange, resta en arrière pour soutenir l'arrière-garde et la recueillir. Quand tout fut en ordre et convenablement disposé, le mouvement continua sur Leipzig en échangeant à chaque moment des coups de canon avec l'ennemi.

On donne l'ordre, le 16 au matin, au général Bertrand de marcher sur Lindenau;

Au troisième corps, de venir à la grande armée;

Et au sixième, de traverser Leipzig et de s'établir entre Leipzig et la grande armée!

Napoléon ne regardait alors comme vrai que ce qui entrait dans ses combinaisons et son esprit.

(*Voir les pièces justificatives.*)

L'opinion de Napoléon n'était plus susceptible de discussion. L'ennemi était là, nous étions aux prises avec lui. C'était toute l'armée de Silésie qui était en présence et avec laquelle nous avions affaire. Nous ne pouvions plus aller sur le champ de bataille au sud de Leipzig. Entrer même à Leipzig, et nous former derriere la Partha était chose périlleuse. Passer un défilé comme celui que nous avions devant nous, défilé soumis à l'action des hauteurs qui le dominent immédiatement, pouvait produire une grande confusion, et amener une catastrophe. Le général Bertrand, ayant reçu l'ordre de balayer l'ennemi sur les derrières de l'armée et d'ouvrir le débouché de Lindenau, s'était mis en marche immédiatement pour l'exécuter. Mais le troisième corps pouvait être encore à Leipzig, et à portée de me soutenir. J'avais reconnu une position, moins bonne que celle de Lindenthal, mais plus resserrée et plus rapprochée de la ville, celle dont la droite est à Eutritzsch et la gauche à Mœckern. J'envoyai un officier auprès du maréchal Ney, qui était à Leipzig et auquel l'Empereur avait donné le commandement supérieur, pour savoir si le troisième corps s'y trouvait encore. Il me fit répondre affirmativement et dire que je pouvais en disposer. Je n'hésitai plus à m'arrêter, à prendre position et à livrer bataille. J'arrêtai mes colonnes sur le plateau et je formai ma ligne de bataille. L'attaque de l'ennemi ne pouvait venir que par notre gauche. Notre droite était en arrière, appuyée et couverte par une petite division polonaise, commandée par le général Dombrowsky, et qui, placée de l'autre côté du ruisseau marécageux et encaissé qui coule à Eutritzsch, prenait ainsi, de revers, la gauche de l'ennemi. Je devais donc conclure que ce serait sur ma gauche et sur Mœckern que l'ennemi se porterait. En conséquence, je fis faire un changement de front oblique, par brigade, la droite en avant, ce qui forma mon corps d'armée en six lignes, présentant ainsi de nombreuses réserves. Mœckern fut confié au 2e régiment de marine. Toute mon artillerie fut placée sur le point le plus élevé de la ligne occupée par mon corps d'armée. Mes quatre-vingt-quatre pièces de canon furent disposées pour arrêter

l'ennemi. Douze pièces de douze, entre autres, avaient pour objet de flanquer, d'une manière avancée, la droite du village de Mœckern.

L'ennemi attaqua, avec impétuosité, le village de Mœckern, et fit soutenir cette attaque par le feu d'une nombreuse artillerie qui se développa en face de mon front. Mais tous ses efforts furent longtemps impuissants. Après des attaques réitérées sur le village, une partie fut évacuée, mais bientôt reprise par le même régiment qui le défendait et qui fut ramené à la charge. Culbutés de nouveau, le 4e de marine et le 37e léger furent successivement portés sur Mœckern, où semblait être toute la bataille. Ils le reprirent et le conservèrent longtemps, ainsi qu'on devait l'attendre d'aussi bonnes troupes, malgré les efforts constants de l'ennemi et les troupes fraîches qui renouvelaient les attaques. En ce moment, j'éprouvais une vive impatience de l'arrivée du troisième corps que le maréchal Ney m'avait annoncé. S'il se fût trouvé à ma disposition, comme j'étais autorisé à y compter, il eût débouché par ma droite, et un mouvement offensif sur la gauche de l'ennemi aurait assuré le gain de la bataille, c'est-à-dire la conservation de notre position pendant toute la journée.

Il y avait plus de quatre heures que nous combattions avec acharnement. L'ennemi avait fait des pertes énormes par la supériorité du feu de notre artillerie, et son action foudroyante sur ses masses, quand il exécuta une nouvelle charge. Elle avait échoué comme les précédentes et produit un grand désordre parmi ses troupes. Je donnai l'ordre, à la brigade de cavalerie wurtembergeoise, commandée par le général Normann, de charger cette infanterie présentant à la vue la plus grande confusion. Elle refusa d'abord d'exécuter mes ordres, et, le moment passé, il n'y avait plus rien à entreprendre de bien utile. A l'arrivée d'un second ordre, elle s'ébranla cependant; mais elle se jeta sur un bataillon du 1er régiment de marine, le culbuta au lieu de se précipiter sur l'ennemi qui se rétablit et recommença son offensive.

Cependant les choses continuaient à se balancer, mal-

gré la disproportion des forces, lorsqu'au moment d'une nouvelle attaque de l'ennemi la batterie de douze, dont l'effet était si favorable et si puissant, fut tout à coup mise hors de service, un obus ayant fait sauter quatre caissons. Des caissons d'obus sautèrent aussi. Les obus éclatèrent, et précisément au moment où l'ennemi faisait une charge décisive. Cet accident eut des conséquences funestes. L'ennemi, ayant réussi dans son attaque à emporter le village de Mœckern, fit avancer son centre. Celui-ci fut bientôt aux mains avec la première division. Le combat prit alors un nouveau caractère. Nos masses et celles de l'ennemi furent si rapprochées les unes des autres, et pendant si longtemps, que jamais chose pareille ne s'était offerte à mes yeux. Je pris avec moi les 20e et 25e provisoires, commandés par les colonels Maury et Drouhot, et je les menai à la charge. Bientôt moins de cent cinquante pas nous séparèrent de l'ennemi. Arrivés à cette distance, nous rétrogradâmes; mais, après avoir fait quelques pas, nous nous arrêtâmes, et fîmes, à notre tour, rétrograder l'ennemi. Cet état de choses dura près d'une demi-heure. Alors le 1er régiment d'artillerie de la marine, placé à ma droite, engagé également de très-près avec l'ennemi, vint à plier. Le 32e léger se porta en avant, et arrêta momentanément l'ennemi; mais, en ce moment, six mille chevaux vinrent nous envelopper et nous attaquer de toute part. Il fallut se retirer sur la troisième division, qui avait peu combattu, et dont les échelons nous recueillirent et arrêtèrent la poursuite. La nuit arriva et mit fin à ce combat, un des plus chauds, un des plus opiniâtres qui aient jamais été livrés. Les troupes y montrèrent la plus grande valeur. Si les Wurtembergeois avaient fait leur devoir, un succès complet aurait été le prix de nos efforts. Indépendamment de la conservation de tout le champ de bataille, nous aurions fait bon nombre de prisonniers. Malgré tous les contre-temps survenus, nous perdîmes seulement la moitié du terrain sur lequel nos troupes étaient formées. Nous eûmes fort peu de soldats prisonniers; mais vingt-sept pièces de canon tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Blessé à la main gauche, d'une balle, au moment

où je menais les 20e et 25e régiments à la charge, je ne quittai le champ de bataille que le dernier. Je ne fus pansé qu'à dix heures du soir.

Dans cette bataille, le corps de York, fort de vingt-deux mille hommes, fut engagé en entier, et presque tous les généraux ou officiers supérieurs furent tués ou blessés, tant ils avaient dû payer de leur personne pour contenir leurs troupes et se maintenir contre la vivacité de nos attaques ou l'énergie de notre défense. Le corps de Langeron fut en partie engagé. Notre champ de bataille fut le plus ensanglanté dans cette mémorable journée, le lieu où l'action fut la plus vive. J'ai ouï dire à divers officiers prussiens, et, entre autres, à M. de Golz, adjudant général envoyé par le roi de Prusse auprès de Blucher, le même qui, depuis, a été ministre de Prusse à Paris, qu'après l'évacuation de Leipzig les souverains alliés, ayant été visiter tous les champs de bataille, furent frappés de la physionomie de celui-ci, du nombre des morts, et surtout de la proximité des morts des deux armées.

La nuit étant arrivée, mes troupes prirent position à Eutritzsch et Gohlis. Le lendemain matin, elles repassèrent la Partha et s'établirent sur la rive gauche de cette rivière.

J'avais dû compter sur le troisième corps d'armée; mais le maréchal Ney en avait disposé par l'ordre de l'Empereur, et l'avait dirigé sur la grande armée. Napoléon, informé de mon engagement, lui envoya l'ordre de rétrograder, mais déjà il était près de lui. Il se mit cependant en mouvement pour revenir, sans pouvoir arriver à temps pour nous secourir; et, pendant cette journée décisive, ayant toujours marché d'une armée à l'autre, il ne fut utile nulle part.

Napoléon, de son côté, avait combattu avec les deuxième, cinquième, huitième, onzième corps et sa garde. Il avait gardé ses positions, mais n'avait pas pu enlever celles de l'ennemi. Je n'entrerai pas dans le détail de ce qui se passa de ce côté. Ce n'est pas l'histoire complète de la guerre que j'écris, mais seulement le récit des événements qui me sont particulièrement personnels. Divers écrivains militaires ont fait des relations de la ba-

taille de Leipzig. Je les ai lues. La plus exacte, celle qui se rapproche davantage de la vérité pour les faits, malgré le thème convenu de mettre Napoléon à l'abri de tout reproche, est celle que contient le *Spectateur militaire*, et dont le général Pelet est l'auteur.

Mon corps d'armée perdit de six à sept mille hommes. Le seul corps de York, d'après les relations officielles, dont les évaluations sont probablement fort inférieures à la vérité, éprouva une perte de cinq mille quatre cent soixante-sept hommes.

Pendant cette double bataille, le quatrième corps, commandé par le général Bertrand, avait passé l'Elster, s'était emparé de Lindenau, et avait éloigné le corps de Giulay, qui occupait la plaine de Markranstædt et de Lutzen. Cette bataille du 16 décidait la question de la possession de l'Allemagne. C'est pour y commander que nous avions combattu ce jour-là. C'est pour l'affranchir de notre domination que les alliés nous avaient attaqués. Il restait à livrer bataille pour assurer notre salut personnel. Ainsi, quand on fixe au 18 octobre la bataille de Leipzig, on est dans l'erreur. Le 16, la grande question a été décidée. Napoléon n'étant pas parvenu à battre et à faire reculer l'ennemi, moi m'étant trouvé dans la nécessité de combattre un contre quatre, quoique l'armée du Nord, forte de soixante mille hommes, ne fût pas entrée en ligne, et la grande armée du prince de Schwarzenberg devant recevoir, le 17, les puissants renforts que Benningsen et Colloredo lui amenaient, il n'y avait plus rien à faire. D'ailleurs nos moyens étaient usés, nos munitions consommées, nos corps à moitié détruits. Nous n'avions donc plus d'espérance à concevoir, et notre pensée unique devait être de nous retirer en bon ordre, de sauver nos débris et de regagner la France.

La journée du 17 se passa tranquillement. L'ennemi attendait ses renforts. Quant à nous, nous étions occupés à remettre l'ordre dans nos troupes. Cependant nous aurions dû, dès ce moment, commencer notre retraite, ou au moins en préparer les moyens, de manière à l'effectuer dès l'entrée de la nuit. Mais une sorte d'insouciance de la part de Napoléon, impossible à expliquer

et difficile à qualifier, mettait le comble à tous nos maux. Pendant toute la journée du 17, l'armée de Silésie, et ensuite l'armée du Nord, commandée par le prince royal de Suède, défilèrent sous nos yeux et remontèrent la rive droite de la Partha. Je fis occuper les divers ponts de la partie supérieure de cette rivière, et je plaçai en observation, sur la rive gauche, ma cavalerie légère. Mon infanterie était campée perpendiculairement à la Partha, faisant face à Taucha, la gauche au village de Schœnfeld, la droite sur la direction du village de Paunsdorf.

L'Empereur avait cependant senti la nécessité d'opérer la retraite. Les troupes qui avaient combattu à Wachau et Liebertwolkwitz la commencèrent avant le jour, le 18, et se rapprochèrent de Leipzig. Des caissons, que l'on ne pouvait pas emmener faute d'attelages, sautèrent, ce qui avertit l'ennemi du mouvement qui s'opérait. Il se mit en conséquence en mesure d'attaquer l'armée française. En effet, vers les dix heures du matin, l'armée de Bohême marcha en avant, formée en trois grosses masses, la droite commandée par le général Benningsen, le centre par Barclay de Tolly, et celle de gauche par le prince de Hesse-Hombourg, tandis que l'armée de Silésie et l'armée du Nord débouchaient par Taucha.

La grande armée française prit aussitôt les positions suivantes : à l'extrême droite, le huitième (Poniatowski), ensuite, vers Probstheyda, le duc de Castiglione; puis le corps du duc de Bellune; ensuite le cinquième (général Lauriston); enfin le duc de Tarente, avec le onzième, derrière Holzhausen. Le septième, composé de Saxons, qui venait de Taucha, devait occuper Paunsdorf. Mon corps devait être à gauche, et le troisième en seconde ligne.

Aucun engagement n'avait encore eu lieu; mais on devait reconnaître que le moment de l'action était prochain. Je venais de visiter mes postes de cavalerie wurtembergeoise sur la rive gauche de la Partha. J'avais donné pour instruction au général Normann, et le quittant, de se replier avec lenteur sur moi quand l'ennemi arriverait sur lui en débouchant de Taucha, et de me

faire prévenir, afin que mes troupes eussent le temps de prendre les armes. Je rentrais à mon camp avec sécurité quand je vis la plaine couverte de cavalerie légère. Cette cavalerie en désordre marchait dans notre direction et s'avançait sur nous. Je supposai que les Wurtembergeois, attaqués brusquement, fuyaient. Je fis prendre les armes immédiatement aux troupes. Je fis battre la générale. C'était la première fois dans ma vie que j'employais devant l'ennemi ce moyen d'avertissement, En un petit nombre de minutes, les troupes furent en ligne, formées et en état de combattre. La cavalerie en vue approcha. Elle était composée de Cosaques. Normann, avec sa brigade, avait passé à l'ennemi.

Un instant après, la cavalerie saxonne, placée au-dedans de nos lignes, s'ébranla et marcha dans la direction de l'ennemi. Je crus d'abord qu'elle allait se mettre en ligne dans un de nos nombreux intervalles; mais je reconnus bientôt ses intentions. Formée en colonne, ses chevaux de main étaient en tête. Elle dépassa rapidement la ligne des troupes françaises, fut reçue dans les rangs ennemis, et promptement imitée par l'infanterie et l'artillerie; mais, chose odieuse! cette artillerie, à peine arrivée à une certaine distance, s'arrêta, se mit en batterie et tira sur nous. La diminution de nos forces nous obligea à raccourcir notre ligne. Je portai ma droite en arrière et la plaçai dans la direction de Volckmarsdorf, plus rapprochée de Leipzig. Ma ligne fut complétée au moyen de la division Delmas, du troisième corps, qui vint remplir le vide fait par le départ des Saxons et occuper Volckmarsdorf. Les troupes que j'avais en tête se trouvaient être composées des deux armées de Silesie et du Nord. Les Suédois se trouvaient à leur droite et vis-à-vis de ma gauche.

L'ennemi dirigea ses principales attaques sur ce point. Il déploya devant nous cent cinquante bouches à feu. C'était beaucoup; car mon artillerie, fort diminuée par les pertes de l'avant-veille, avait très-peu de munitions. Il fallut les ménager, et cependant bientôt elles s'épuisèrent. L'ennemi rapprochait son canon, mitraillait un carré. Cette troupe, ainsi foudroyée, perdait du terrain,

et alors j'allai la joindre et lui ordonner de s'arrêter. Je restai avec elle pour partager son sort et l'encourager; mais bientôt un autre carré, plus maltraité encore, fit un mouvement de retraite. Je fus forcé de courir à lui pour lui tenir le même langage et lui donner le même exemple.

Pendant ce temps, les attaques sur Schœnfeld se succédaient, et ce beau et grand village fut pris et repris sept fois. Jamais l'ennemi ne parvint à s'en emparer complétement. Les troupes de ma deuxième division et un détachement de la troisième eurent la gloire de cette défense héroïque. Elles comptaient pour rien le nombre de leurs ennemis et soutinrent le combat près de huit heures. A la fin de la journée, mon artillerie étant entièrement démontée ou sans munitions, et l'ennemi s'étant tellement rapproché avec la sienne, qu'il n'y avait plus moyen d'y tenir, mes troupes firent un léger mouvement en arrière; mais, l'artillerie du troisième corps étant venue à notre secours, ainsi que la division Ricard, le village de Schœnfeld fut repris une huitième fois, et ainsi finit cette malheureuse, mais glorieuse journée. Notre perte fut considérable en tués et en blessés, surtout en officiers, parmi lesquels huit officiers généraux de mon seul corps d'armée.

Pour donner une idée exacte de la manière dont nous nous sommes battus pendant ces deux célèbres journées, je dirai seulement ce qui concerne mon état-major et moi-même. Mon chef d'état-major et le sous-chef furent frappés à mes côtés [1]; quatre aides de camp furent tués, blessés ou pris; sept officiers d'état-major furent également tués ou blessés [2]. Quant à moi, j'eus un coup de

[1] Le général Richemont, chef d'état-major, tué; l'adjudant général Levasseur, sous-chef d'état-major, eut la cuisse fracassée par un boulet. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] Entre autres, Laclos, chef de bataillon, blessé; le capitaine de Charnailles, blessé et fait prisonnier; le capitaine Komierouski, la cuisse cassée; le lieutenant Perrégaux fait prisonnier; le lieutenant de Bonneval, le lieutenant Martin, blessés, le lieutenant Baraguey-d'Hilliers, le poignet emporté; le capitaine Jules de Méry, prisonnier. — Nous n'avons pu nous procurer les noms des autres officiers; mais il suffit de remarquer

fusil à la main, une contusion au bras gauche, une balle dans mon chapeau, une balle dans mes habits, quatre chevaux tués ou blessés sous moi [1]. Sur trois domestiques qui m'accompagnaient, deux furent blessés et eurent leurs chevaux tués. Partout cependant nous avions résisté; partout nous avions conservé nos positions. Les troupes s'étaient surpassées en énergie et en courage, et elles en avaient bien le sentiment. Jamais je n'ai vu les miennes plus fières de ce qu'elles avaient fait.

Cependant il n'y avait plus un moment à perdre pour nous retirer et pour hâter une retraite rendue difficile par la position particulière à Leipzig, les embarras causés par tant de corps d'armée agglomérés et les défilés qu'il fallait traverser. De nombreux ponts auraient dû être construits sur l'Elster pour donner moyen à l'infanterie de marcher sur diverses colonnes à la fois, en laissant la chaussée libre à l'artillerie, à la cavalerie et aux équipages; mais on n'en avait fait aucun. L'état-major n'en avait pas reçu l'ordre et n'en eut pas la pensée. On aurait cru que des officiers seraient préposés pendant toute la nuit pour veiller à la sortie de l'artillerie et à la marche régulière de cet immense matériel. Rien de semblable ne fut ordonné. Les voitures, placées sur trois ou quatre colonnes parallèles sur les boulevards de Leipzig, se trouvant dans l'impossibilité d'avancer faute d'ordre, les soldats du train s'endormirent, et tout resta ainsi en confusion jusqu'au 19 au matin. Alors il fallut prendre position dans les faubourgs de la ville, afin de les défendre autant que possible et de retarder l'entrée de l'ennemi de quelques heures pour faciliter la sortie de cette artillerie, dont on était encombré; mais, aucune reconnaissance préliminaire n'ayant été faite, aucun de nous ne connaissait les localités, les points à

que, parmi les aides de camp du maréchal, les seuls restés debout furent le colonel Denys de Damrémont, premier aide de camp, et le lieutenant-colonel Fabvier. (*Note de l'Éditeur*).

[1] Le duc de Raguse, comme on l'a vu dans ses *Mémoires*, avait été blessé en Espagne. Il fit toute la campagne de 1813 le bras en écharpe; il n'était pas encore guéri lorsqu'il reçut ces dernières blessures. (*Note de l'Éditeur.*)

occuper, les issues à garder. Les jardins qui entourent Leipzig rendaient d'ailleurs la défense difficile. Les troupes ne pouvant pas circuler, se mouvoir et se porter d'un point sur l'autre, l'ennemi, dans ce labyrinthe, trouva facilement des passages pour pénétrer. Quelques troupes ennemies une fois entrées, la crainte et le désordre se mirent parmi nos soldats, et toute défense devint impossible.

Chargé d'occuper le faubourg de Halle et de le défendre, je pris position, le 19, de grand matin. Le troisième corps était sous mes ordres.

Je plaçai la plus grande partie de mes troupes à la porte même de Halle et derrière la Partha, afin d'empêcher l'ennemi d'arriver plus tôt que nous sur la communication de Lindenau, notre point de retraite, objet de la plus grande importance. Je chargeai la division Ricard de la barrière de Schœnfeld, se liant par sa droite avec le onzième corps qui défendait la porte de Dresde. Je plaçai en réserve la plus grande partie du sixième corps dans les vergers, entre la barrière de Schœnfeld et la porte de Halle, les troupes ne pouvant pas se former sur le boulevard, occupé par une grande quantité de voitures.

Nous étions à peine formés lorsque l'ennemi, ayant réuni beaucoup d'artillerie et de troupes, attaqua le onzième corps dans le faubourg de Dresde. Ses attaques parvinrent peu après à la barrière de Schœnfeld ; mais le canon qu'il avait porté de ce côté, ne pouvant découvrir le pied des maisons et du mur d'enceinte, ne lui ouvrit aucun passage. Ses tentatives furent repoussées. Une vaste maison, hors de l'enceinte, une manufacture, que j'avais fait occuper par un détachement du 70e régiment, et dont j'avais donné le commandement au major Rouget, fit éprouver de grandes pertes à l'ennemi, en même temps qu'une compagnie de carabiniers du 23e léger sortit de la barrière avec la plus grande impétuosité et massacra tout se qui s'était avancé. J'avais appelé, au secours de la division Ricard, la plus grande partie du sixième corps, et nous repoussions partout l'ennemi. Mais nous ne tardâmes pas à avoir des preuves que

l'ennemi avait pénétré dans les faubourgs de droite. Il se présenta tout à coup à la droite immédiate des troupes à mes ordres, c'est-à-dire à la gauche du onzième corps, et entre ce corps et moi. Je marchai, à la tête du 142e et du 23e léger, pour le chasser des rues qu'il occupait. Un premier succès couronna nos efforts ; mais les troupes ennemies augmentaient sans cesse ; elles furent en outre bientôt secondées par le feu des troupes saxonnes et badoises qui occupaient l'intérieur de la ville. Cette circonstance rendit nos efforts inutiles.

Le désordre était partout. L'encombrement causé, par les voitures sur les boulevards, l'affluence de ceux qui se retiraient, empêchaient aucune formation ni aucune disposition. Enfin la terreur emporta tout le monde. L'on jugera de ses effets quand on saura qu'il y a un boulevard circulaire entre la ville et les faubourgs, et que, les troupes se retirant à la fois par le boulevard du Nord, par celui du Midi et par le milieu de la ville, les trois colonnes se réunissaient sur la chaussée de Lindenau, débouché commun.

La foule était si pressée sur ce point de réunion, qu'ayant, pour mon compte, fait ma retraite par les bas-côtés du boulevard, jamais je ne pus entrer, sans secours, dans le courant. Deux officiers du 86e s'en chargèrent, l'un frappa tellement avec son sabre qu'il parvint à faire un léger vide, et l'autre, ayant saisi et tiré fortement la bride du petit cheval arabe que je montais, le jeta dans cette masse confuse, où dans les premiers moments il fut porté; tant la foule était compacte.

Cette foule s'écoulait et passait le pont que Napoléon avait fait miner. J'ignorais cette disposition, et je ne compris pas le sens d'une demande faite par le colonel du génie Montfort, qui s'informa auprès de moi de la troupe destinée à passer la dernière. Je lui répondis qu'à la manière dont la retraite s'opérait, avec la confusion existante, on devait croire que c'était le hasard qui en déciderait. Je continuai ma marche.

Je n'étais pas à deux cents pas de ce malheureux pont, lorsqu'une explosion m'annonça qu'il venait de sau-

ter. Douze ou quinze mille hommes étaient encore en arrière.

Cet événement funeste fut causé par la vue de quelques Cosaques qui avaient paru dans la prairie. Le sous-officier de sapeurs qui était chargé de la mine perdit la tête, crut à une attaque, et y mit le feu.

Je réunis alors une portion de mes troupes sur la rive gauche d'Elster, afin de protéger la retraite des hommes restés en arrière, et de recueillir ceux qui passaient l'Elster à la nage. Je reçus, en ce moment, le maréchal Macdonald qui, arrivé trois minutes trop tard, ne put passer le pont. Il franchit la rivière avec plus de bonheur que le prince Poniatowski qui y périt. Quelques hommes aussi se retirèrent par un petit pont que l'on avait trouvé le moyen d'établir. La division Durutte, du septième corps, mise sous mes ordres, prit également position dans la prairie dans le même but. Ces troupes y restèrent tant que leur présence fut utile. Plus tard elles se retirèrent, et furent couvertes par l'arrière-garde, composée de deux divisions de jeunes gardes, que commandait le maréchal duc de Reggio. Elles se trouvèrent réunies à Lindenau.

J'avais alors sous mes ordres les troisième, cinquième, sixième et septième corps, ou plutôt leurs misérables débris. J'allai prendre position à Markranstædt. C'est là que je retrouvai l'Empereur. Il était fort abattu, et il avait raison de l'être. A peine deux mois s'étaient écoulés, et une immense armée, une armée de plus de quatre cent cinquante mille hommes, s'était fondue entre ses mains. C'était la seconde fois depuis un an qu'il présentait au monde ce spectacle de destruction, dont les temps modernes n'ont pas offert d'autre exemple. Il lui restait environ soixante mille hommes, composés en partie de la garde, en partie des corps de cavalerie qui avaient passé le défilé de Lindenau pendant la nuit, et dans la journée du 18, et enfin du corps de Bertrand; seules forces régulières sur lesquelles il pût compter. Ce qui sortit, le 19, au moment où l'ennemi entrait à Leipzig, n'avait plus ni consistance ni organisation.

Le 20, nous nous portâmes sur Weissenfels. J'oc-

cupai, avec les divers corps sous mes ordres, dont la force ne s'élevait pas ensemble à six mille hommes, les hauteurs de la rive gauche de la Saale, couvrant le passage de l'armée contre les troupes ennemies qui auraient pu déboucher par Mersebourg. Le lendemain, nous campâmes sur les hauteurs de Freybourg et d'Eckartsberga. Un corps ennemi, venant de Jéna, se montra sur notre flanc vers Kœsen, et voulut gêner notre marche. Je formai mes troupes au débouché; je contins l'ennemi, et couvris ainsi les mouvements de l'armée. Le 22, nous prîmes position à Buttstaedt; le 23 et le 24, sur les hauteurs d'Erfurt; le 25, à Arsbach; le 26, à Wartas; le 27, à Buttler; le 28, en avant de Fulda; le 29, à Saalmunster. L'ennemi nous suivait sur différentes colonnes, mais ne pressait pas notre marche. Il n'y eut qu'un seul engagement sérieux près de Gotha. La jeune garde, d'abord aux ordres du maréchal Oudinot, puis à ceux du maréchal Mortier, faisait l'extrême arrière-garde, et avant elle marchait à peu de distance le quatrième corps.

Des troupes aussi désorganisées que celles que nous commandions, aussi harassées, aussi exténuées par les marches, les combats, les revers et les privations, s'abandonnèrent bientôt à l'indiscipline. L'impossibilité de faire vivre les soldats par des distributions régulières motiva et justifia leurs dispositions. Chacun s'occupa, avant tout, à trouver sa subsistance; et, comme l'esprit militaire était éteint, comme un abattement et un dégoût que rien ne saurait rendre le remplaçaient, tous ceux qui s'étaient éloignés des drapeaux jetèrent leurs armes et marchèrent un bâton à la main. Sur soixante mille hommes qui restaient encore, vingt mille étaient ainsi formés en troupes de huit ou dix hommes, couvrant toute la campagne, et marchant sur les flancs des colonnes, bivaquant pour leur compte. Les plaines et les vallées étaient, chaque nuit, couvertes d'une qnantité de feux épars, et placés sans régularité. Ces soldats reçurent de l'armée un surnom devenu historique, qui rappelait leur unique occupation, la recherche des moyens de vivre; on les appela les *fricoteurs*.

Au commencement d'octobre, les négociations qui déjà existaient depuis quelque temps entre l'Autriche et la Bavière, prirent un caractère sérieux, et se terminèrent par une alliance. L'armée du général de Wrede, qui, dans l'intérêt de l'alliance française, était rassemblée sur les bords de l'Inn, et couvrait la Bavière contre les troupes de l'Autriche, commandées par le prince de Reuss, se réunit à celles-ci pour nous attaquer. Se plaçant sous les ordres mêmes du général de Wrede, elles se mirent en marche pour se porter sur nos derrières et couper nos communications. Dès le 15 octobre, cette armée avait commencé son mouvement. Le 17, elle était à Landshut; le 20, à Nœrdlingen; le 22, à Anspach, et le 24 devant Wurzbourg. Le général Tarreau commandait dans cette ville avec une garnison de douze cents hommes. Il refusa d'en ouvrir les portes. De Wrede fit mettre en batterie tous les obusiers de son armée, et bombarder la ville pendant la nuit, mais sans effet. Plusieurs sommations ayant été infructueuses, il se disposait à donner l'assaut à cette ville, dont l'étendue était beaucoup trop grande pour la faible garnison qui l'occupait, lorsque le général Tarreau consentit à la lui remettre et à se retirer dans la citadelle. L'armée austro-bavaroise continua son mouvement sur Aschaffenbourg et sur Hanau. Son avant-garde entra dans cette ville; mais, chassée par une première colonne qui marchait à deux journées en avant de l'armée, les Bavarois, soutenus par des renforts, y rentrèrent après son passage. Obligés de nouveau d'évacuer la ville et d'attendre la division du général Lamotte, cette division et celle du général de Roy étant arrivées, ils occupèrent la ville et les bords de la Kinzig.

Le 29, Wrede dirigea la division Rechberg sur Francfort. Elle y arriva le 30, et occupa le faubourg de Sachsenhausen. Une avant garde autrichienne de cette même armée se porta sur Gelnhausen, et prit position à Altenhausen. Toute l'armée de Wrede, forte de cinquante mille hommes, était rassemblée sur le terrain le plus favorable pour agir contre l'armée française. Il eût dû porter toutes ses forces à l'entrée du défilé de Gelnhau-

sen; jamais il n'aurait été au pouvoir de l'armée française de déboucher; mais il se tint timidement dans la plaine, peu en avant de la Kinzig, et à portée de repasser cette rivière et de se retirer dans la vallée du Main, s'il était battu.

Ce même jour, 29, l'avant-garde de l'armée française culbuta la brigade autrichienne de Wolkmann, placée à peu de distance de Gelnhausen. Vers trois heures après-midi, elle arriva devant Langenselbold qui était occupé par une division bavaroise. Cette division fut forcée à se retirer. L'armée ennemie s'établit alors de la manière suivante, en position en avant de Hanau et de la Kinzig. Elle avait cette rivière à dos; sa droite, composée de la division Becker, appuyée à la rivière et à la ferme de Neuhof. Venait ensuite une partie de la division autrichienne du général de Fresnel. Au-delà de la route de Francfort était placée la division bavaroise de Lamotte. Plus à gauche était la cavalerie bavaroise et une nombreuse artillerie. Cette ligne était terminée par le reste de la division de Fresnel, et des Cosaques qui voyaient la route de Friedberg. Enfin la division du général Bach occupait la ville de Hanau.

Le 30, au matin, l'armée française, aussitôt qu'elle fut à portée, et qu'elle put se développer dans la plaine, mit en action sa cavalerie et l'artillerie de la garde. La cavalerie aux ordres du général Sébastiani les soutint. L'ennemi, écrasé par le feu auquel il fut soumis, pressé par les charges qu'il eut à supporter, plia. Quand il fut arrivé à la lisière du bois, plusieurs milliers de tirailleurs furent chargés de l'y suivre. Les troupes peu nombreuses du duc de Bellune et du duc de Tarente reçurent cette mission. Deux bataillons de chasseurs de la vieille garde, commandés par le général Curial, eurent l'ordre de les soutenir. La manière dont ces deux bataillons se portèrent en avant et culbutèrent ce qu'ils avaient devant eux fut un objet d'admiration pour ceux qui en furent témoins.

Appelé par le feu, dont j'entendais le bruit, et par les ordres que je reçus, je hâtai ma marche et j'arrivai à temps pour prendre part au combat avec la tête

de ma colonne. Une charge de six cents hommes faite dans le bois à l'appui de notre gauche, qui éprouvait une fort grande résistance, força l'ennemi à repasser la Kinzig. Tout ce qui était sur la route de Francfort se retira par Hanau, et sortit de cette ville pour se réunir à ce qui avait fait sa retraite par le pont de Lamboi. Pendant la nuit, je fis jeter quelques centaines d'obus dans la ville. L'ennemi l'évacua, et j'en fis prendre possession. Je bivaquai en face de lui. Je n'en étais séparé que par la Kinzig. Les Bavarois perdirent dans cette affaire environ six mille hommes. Notre perte fut moindre, vu le petit nombre de nos combattants et notre succès.

L'ennemi tenta de passer la Kinzig le lendemain 31; mais il fut constamment repoussé par mes troupes. Aucune de ses tentatives ne lui réussit; et, quoiqu'il fît soutenir ses mouvements offensifs par une artillerie formidable et très-supérieure à la nôtre, ses troupes furent constamment rejetées ou contenues de l'autre côté de la rivière. Le quatrième corps, étant arrivé, me remplaça. Quand il fut en position, je continuai mon mouvement sur Francfort. Alors de Wrede prit l'offensive à la fois sur la rivière et sur la ville. Cette dernière attaque réussissant, il voulut déboucher sur la grande route; mais ce général, arrivé sur le pont, reçut une balle dans le bas-ventre. L'artillerie de la division Morand ayant en même temps mitraillé la colonne ennemie, elle plia. Une brigade italienne chargea l'ennemi avec vigueur, le culbuta et reprit la ville. Le soir, le général Bertrand replia ses postes et se retira sur Francfort. L'arrière-garde, commandée par le maréchal Mortier, évita de passer à Hanau, et se retira de Gelnhausen directement sur Hochstædt, où elle arriva sans être inquiétée.

Le 1er novembre, je me rendis à Hochstædt, sur la Nidda. Le pont sur cette rivière avait été coupé par l'ordre du maréchal Kellermann, commandant à Mayence. Ce général, sans garnison dans cette forteresse, n'avait à sa disposition que quelques dépôts. Craignant l'arrivée de l'armée de Wrede, il avait cherché, avec raison, à lui créer des obstacles pour retarder sa marche. Le 2 no-

vembre, j'entrai à Mayence. Mes troupes s'y établirent, ainsi que dans les environs.

Notre retour sur le sol de l'Empire semblait mettre un terme à nos malheurs ; mais ce ne devait être qu'une suspension momentanée à nos souffrances. Nous étions destinés à être, plus tard, accablés par bien d'autres infortunes et bien d'autres misères.

CORRESPONDANCE ET DOCUMENTS

RELATIFS AU LIVRE DIX-HUITIÈME

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Bautzen, le 6 septembre 1813, dix heures du matin.

„D'après de nouvelles dispositions, monsieur le duc de Raguse, l'Empereur ordonne qu'au lieu de vous porter sur Hoyerswerda vous partiez sur-le-champ, avec votre corps d'armée, pour vous diriger sur Dresde en passant par Kœnigsbruck. Faites-moi connaître toujours où vous serez, afin que je puisse vous envoyer des ordres.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Bautzen, le 6 septembre 1813, dix heures du matin.

„Mon cousin, rendez-vous aujourd'hui sur Camenz et Kœnigsbruck, pour pouvoir arriver demain à Dresde, s'il est nécessaire. Je vais moi-même m'approcher aujourd'hui de Dresde, et je verrai si les choses sont aussi sérieuses que paraîtrait l'annoncer la dépêche du maréchal Saint-Cyr. Si cela était moins sérieux, de la petite ville de Kœnigsbruck et de Camenz vous pourriez toujours

vous reporter sur Hoyerswerda. Emmenez tout ce qui appartient à votre corps, et ne laissez personne à Bautzen. — Le général Normann ayant marché du côté de Kœnigsbruck, vous le prendrez sous vos ordres: il sera nécessaire que vous l'employiez à flanquer votre marche.

„Napoléon.“

LE MAJOr GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 7 septembre 1813.

„Il est neuf heures du matin, monsieur le duc. L'Empereur suppose que vous avez reçu la lettre que je vous ai écrite à quatre heures du matin. Jusqu'à ce moment, l'ennemi ne paraît pas avoir de monde à Dippoldiswalda, et nous sommes toujours dans l'opinion que le mouvement que l'ennemi fait sur la rive gauche de l'Elbe a pour but de rappeler l'Empereur de son mouvement sur la Neisse.

„Nous recevons des nouvelles du prince de la Moskowa; il a attaqué l'ennemi le 5 à deux lieues de Wittenberg; il l'a battu et repoussé jusqu'à cinq lieues sur la route de Insterbourg. L'Empereur pense donc qu'il sera utile que vous vous rendiez à Hoyerswerda, et de là pousser une avant-garde sur Kalau. Arrivé à Luckau, vous ne serez qu'à trois fortes marches de Dresde, et à même distance de Berlin. Sa Majesté pense donc que vous devez diriger de suite la valeur d'une division sur Hoyerswerda, et garder pendant toute la journée d'aujourd'hui votre troisième division à Camenz, pour bien rallier tous vos traîneurs.

„Vous trouverez ci-joint un ordre qui met le général Lhéritier à votre disposition. Ce général est à Grossenhayn; il pourra vous rejoindre par Elsterwerda, Senftenberg, ou par Sonnewalde. Comme il a deux bataillons d'infanterie, quelques pièces de canon et plus de deux mille chevaux, s'il marche réuni et avec précaution, il n'aura rien à craindre dans sa marche pour flanquer votre gauche.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Liebstadt, le 10 septembre 1813, neuf heures du matin.

„Monsieur le duc de Raguse, l'intention de l'Empereur est que vous restiez à Dresde, et que vous ayez l'œil sur tout ce qui se passe.

„La position de l'armée est aujourd'hui ainsi qu'il suit :

„Le prince de la Moskowa et les trois corps qui ont essuyé un échec, dans la journée du 6, se rallient à Torgau ;

„Le duc de Tarente vient prendre position avec son armée aujourd'hui 10, en avant de Bautzen. Le prince Poniatowski garde la droite ; cette retraite n'était pas nécessitée, elle a été ordonnée par l'Empereur pour concentrer nos forces ;

„Le général Lhéritier est à Grossenhayn en observation ;

„Le sixième corps est à Dresde avec la brigade Piré ;

„Le général Margaron, avec un corps de huit à dix mille hommes, cavalerie, infanterie et artillerie, est à Leipzig ;

„Le maréchal Saint-Cyr, soutenu par les premier et deuxième corps, marche sur les hauteurs de Teplitz ;

„Une division de la jeune garde est à Dresde ;

„Le duc de Trévise, avec les autres divisions, est à Pirna, occupant Berggiesshubel.

„Les corps russes et prussiens, et quelques Autrichiens qui occupaient Borna, Berggiesshubel et Altenbourg, se sont mis successivement en retraite dans la journée d'hier.

„Dans cette situation des choses, il est probable que ce mouvement offensif en Bohême rappellera les corps que l'ennemi avait jetés sur Freyberg et Zwickau, si tant est que l'ennemi ait jeté des corps dans cette direction. Si l'ennemi n'a jeté que des partis, il est possible qu'il les laisse, mais alors, monsieur le maréchal, vous pouvez faire faire de fortes patrouilles sur Freyberg pour les poursuivre.

„Il est nécessaire, monsieur le duc, que vous receviez la correspondance du général Lhéritier, que vous le souteniez s'il est nécessaire; il faut aussi que vous vous mettiez en correspondance avec le prince de la Moskowa, le duc de Tarente et le prince Poniatowski.

„Il est possible que l'Empereur soit de retour dans la journée de demain à Dresde; Sa Majesté peut dans un jour réunir toute sa garde et le corps du général Latour-Maubourg à votre corps d'armée. Il est possible aussi que, si l'Empereur trouve quelque mal à faire à l'ennemi, il reste encore éloigné de Dresde pendant quelques jours.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 12 septembre 1813.

„L'Empereur ordonne, monsieur le duc, que vous vous mettiez en marche demain 13, à cinq heures du matin, avec votre première division; vous vous ferez suivre par votre seconde division, qui partira à six heures, et par votre troisième division qui partira à sept heures du matin. Vous vous dirigerez sur Grossenhayn, afin de chasser l'ennemi de la rive droite de l'Elbe entre Torgau et Dresde, et de favoriser un convoi de quinze mille quintaux de farine qui de Torgau doit venir à Dresde. L'arrivée de ce convoi est de la plus haute importance, puisqu'elle assurerait des subsistances pendant plusieurs mois sur notre point de réunion de Dresde.

„Sa Majesté le roi de Naples part demain avec le premier corps de cavalerie pour Grossenhayn; il prendra aussi sous ses ordres le cinquième corps de cavalerie qui s'y trouve, et, soutenu par votre corps, il manœuvrera de manière à rendre libre l'Elbe, afin que le convoi de quinze mille quintaux de farine puisse arriver à Dresde, et de manière aussi à éclairer tout ce qu'il y a d'ennemis de ce côté.

„Le prince vice-connétable, major-général,

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 14 septembre 1813.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, je mande au roi que, si le but de son expédition est rempli, c'est-à-dire si le convoi parti de Torgau le 13 a passé les points dangereux, le roi partirait demain au jour avec sa cavalerie pour se rendre à Dresde: il paraît que l'ennemi veut déboucher par Peterswalda. Dans ce cas, l'intention de Sa Majesté serait que vous fissiez partir demain, deux heures avant le jour, la division de votre corps la plus rapprochée de Dresde, et que vous arrivassiez de votre personne avec cette division: le reste de votre corps d'armée suivrait. Il serait alors important, monsieur le duc, que vous arrivassiez le plus tôt possible avec votre division, afin d'avoir l'œil sur tout. L'Empereur sera ce soir à Pirna. Le général Lhéritier s'échelonnerait de Grossenhayn sur Dresde pour protéger le passage du convoi de farine; l'arrivée de ce convoi est de la plus haute importance et la première considération. L'Empereur veut à son tour attaquer l'ennemi et vigoureusement. Je vous écrirai dans la nuit; envoyez-moi un officier.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre.“

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 15 septembre 1813,
deux heures du matin.

„Mon cousin, quinze à vingt mille hommes ont débouché hier par Peterswalda, ce qui a obligé le comte de Lobau à prendre la position de Giesshubel; mais, comme l'ennemi n'a point attaqué en même temps Borna, cela ne s'annonce point comme un mouvement d'armée. Il me tarde d'apprendre que le convoi de vivres est passé. Vous devez faire, ainsi que le roi de Naples, tout pour faire arriver ce convoi. Cela fait, il faudra vous tenir prêt à agir d'après les circonstances, et à revenir à Dresde si cela est nécessaire. Vous aurez, dans la journée, des nouvelles positives de ce qui se sera passé. Je compte

me rendre près de Pirna, pour être plus rapproché de ce qui aura lieu de ce côté. J'espère que, si hier 14 vous n'avez pas eu de nouvelles du convoi, vous en aurez aujourd'hui 15. Si vous avez la nouvelle qu'il a passé, préparez-vous à faire un mouvement; mais ne vous pressez pas de le faire jusqu'à ce que vous ayez les nouvelles de la journée.

„Napoléon.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Pirna, le 16 septembre 1813, neuf heures du matin.

„L'Empereur a chassé hier l'ennemi au-delà de Peterswalda, mais il occupe encore le col des hautes montagnes, entre Peterswalda et Nollendorf. Sa Majesté le fera attaquer aujourd'hui à midi pour le chasser et le rejeter entièrement au-delà des montagnes.

„Sa Majesté a appris avec plaisir la nouvelle du convoi; votre présence, monsieur le maréchal, ainsi que celle du roi, dans toutes ces directions, est utile, parce qu'elle menace Berlin; Sa Majesté suppose d'ailleurs que cela fait un moment de repos pour votre corps, comme pour la grosse cavalerie.

„Sa Majesté a déjà fait connaître qu'il fallait occuper Radebourg et Königsbruck. Elle suppose que cela est fait; elle suppose aussi qu'on se sera mis en correspondance avec le prince de la Moskowa en établissant un bateau à la hauteur de l'endroit où se trouve le roi.

„L'Empereur désire, monsieur le maréchal, que vous envoyiez un officier reconnaître le château de Meissen, le pont, la tête de pont; savoir si elle est armée et si tout est en bon état.

„Le prince vice-connétable, major-général,

„Alexandre.“

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Pirna, le 20 septembre 1813, quatre heures du matin.

„Mon cousin, la journée d'hier et cette nuit sont si

horribles, qu'il n'y a pas moyen de bouger. — Le duc de Tarente a donné une fausse alarme. Vous devez rester, jusqu'à nouvel ordre, dans votre position; il n'est pas probable que l'infanterie ennemie ose s'avancer. Si cela était, je viendrais vous renforcer et nous livrerions bataille, ce qui serait une chose bien avantageuse, mais qui paraît opposée à leur système. La grande affaire de ce moment paraît être de conserver les armes et les cartouches le plus possible.

„Napoléon.“

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Hartha, le 23 septembre 1813, une heure après midi.

„Mon cousin l'ennemi a repassé en désordre la Sprée. Le duc de Tarente doit, dans ce moment, être entré à Bautzen. — Mon intention est de faire remplacer le général Normann par une colonne du corps du duc de Tarente dans la journee de demain et de vous donner ordre de vous replier demain sur Meissen. Aussitôt que le roi de Naples sera revenu à Dresde, le général Latour-Maubourg sera sous vos ordres. Je dirige sur Meissen le troisième corps, qui sera également sous vos ordres. Il arrivera à Meissen le 25 ou au plus tard le 26. — Cela vous fera une forte armée, avec laquelle vous serez prêt à vous porter partout où les circonstances l'exigeraient. Faites préparer des vivres à Meissen et dans les bailliages environnants. J'attache une haute importance au pont de Meissen. Pressez les travaux du pont de Meissen, et fournissez tous les ouvriers nécessaires aux travaux de la tête de pont. Il est inutile de changer le pont de bateaux, puisque j'espère que, sous huit jours, le pont de pierre sera réparé. — J'aurai un pont à Kœnigstein, un pont à Pirna, un pont à Pillnitz, trois ponts à Dresde et un pont à Meissen. J'ai ordonné de construire, à une demi-lieue en avant du camp retranché de la rive droite à Dresde, deux redoutes, l'une sur la route de Berlin, et l'autre sur celle de Bautzen. Le duc de Tarente est chargé de la garde de camp retranché, et occupera tous

les débouchés de la forêt par des postes retranchés à deux lieues en avant. — Par ce moyen, je pourrai disposer des troisième, cinquième et huitième corps, et de la plus grande partie de la cavalerie du général Sebastiani, ainsi que de toute ma garde Avec ces forces, je battrai l'ennemi de l'œil, afin de profiter de la première faute qu'il pourrait faire. — Envoyez un officier au prince de la Moskowa pour lui faire connaître verbalement le contenu de cette lettre, afin d'éviter que celui-ci puisse tomber entre les mains de l'ennemi. — Le général Lefebvre-Desnouettes a battu Thielemann et a rétabli la communication avec Erfurt. Je viens aussi de recevoir sept estafettes de Paris tout à la fois. — Le cinquième corps de cavalerie restera à Grossenhayn, et sera chargé de couvrir les routes de Meissen, de Moritzbourg, etc. — Tenez vos postes en avant de Meissen le plus loin que vous pourrez et aussi longtemps qu'il sera possible. — Faites travailler, je vous le répète, avec la plus grande activité à la tête de pont de Meissen en faisant relever vos ouvriers trois à quatre fois par jour. — Vous verrez, par les ordres que vous recevrez du major général, que, dès que vous aurez repassé l'Elbe, vous devez placer vos postes de manière à garder parfaitement la rive gauche jusqu'à Torgau. Le troisième corps y sera plus particulièrement destiné. — Je vous écrirai plus en détail de Dresde, où je serai ce soir.

„Napoléon.“

„*P. S.* Ne faites aucun mouvement que vous n'en receviez l'ordre du major général.“

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Hartha, le 24 septembre 1813, cinq heures du matin.

„Mon cousin, j'ai reçu votre lettre du 23, à une heure après-midi. Les renseignements que vous me donnez sont légers et vagues. Vous ne me faites pas connaître de quelle nation étaient les troupes qui ont campé à deux lieues de vous, ni d'où elles venaient, ni ce qu'elles ont fait. Il paraît que le général Sacken s'était retiré sur

Camenz; mais il est probable qu'il se sera porté ensuite sur Bautzen, où le duc de Tarente doit entrer ce matin. Nous allons en avoir des nouvelles positives. — Vous aurez probablement fait raccommoder le pont de Meissen. Vous y aurez envoyé à cet effet des sapeurs. — Je suis étonné qu'hier, à une heure après midi, vous n'eussiez pas encore reçu ma lettre relative à la reconnaissance du général Delmas sur Camenz.

„NAPOLÉON."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 25 septembre 1813.

„Mon cousin, j'ai reçu votre lettre du 24. J'ai ordonné qu'effectivement, sans défaire le pont actuel, on établît des piles sur bateaux, qui nous donneront, sous quarante-huit heures, le passage du pont de pierre. Faites exécuter cet ordre. Cela fera deux ponts au lieu d'un, ce qui nous sera avantageux jusqu'à ce que nous ayons définitivement un véritable pont. — Donnez des ordres pour qu'à Meissen on ne laisse plus descendre aucun bateau pour Torgau, puisque la rivière n'est pas libre. „NAPOLÉON."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 27 septembre 1813, dix heures du matin.

„Monsieur le duc de Raguse, l'Empereur ordonne que vous portiez votre quartier général à Wurtzen, et que vous placiez vos trois divisions, l'une près de Eilenbourg, une autre à Wurtzen, et une autre entre Wurtzen et Meissen, par exemple à la petite ville d'Oschatz ou dans celle de Mugeln.

„Quant au premier corps de cavalerie du général Latour-Maubourg, l'intention de l'Empereur est que vous le placiez à Dahlen et Schilda, si toutefois il y a du fourrage dans ces endroits.

„Vous laisserez une brigade de grosse cavalerie et

une brigade d'infanterie à Meissen, jusqu'à ce qu'elles y soient relevées.

„Je donne l'ordre à cinq cents hommes montés du 3e de hussards et du 27e de chasseurs, appartenant au cinquième corps de cavalerie, qui sont à Wilsdruff, de se rendre à Meissen pour y relever la brigade de cavalerie que vous aurez laissée dans cette place.

„Lintention de l'Empereur, monsieur le maréchal, est que vous formiez cinq colonnes, chacune de trois à quatre cents hommes de cavalerie et d'un bataillon d'infanterie; les trois premières seront destinées à occuper la position vis-à-vis Muhlberg, la petite ville de Strehla et les positions entre Strehla et Meissen, chacune de ces colonnes ayant six pièces de canon sur le bord de la rivière. Les deux autres seront destinées à aller en partisans pour nettoyer tout ce qui se trouverait entre Torgau et Dresde, Colditz et Meissen, et il suffira que ces dernières colonnes aient deux pièces d'artillerie.

„Le général Margaron a sous ses ordres, à Leipzig, différents détachements appartenant au premier corps de cavalerie; il a déjà dû faire rejoindre ceux qui faisaient partie des brigades Piré et Valin; il doit lui rester les suivants :

PREMIÈRE DIVISION ET CAVALERIE LÉGÈRE, GÉNÉRAL BERKHEIM.

	Hommes.		Chevaux.	Hommes.		Chevaux.
1er de chevau-légers.	128	—	135			
3e *id.*	63	—	71	352	—	393
5e *id.*	94	—	104			
8e *id.*	67	—	83			
2e de cuirassiers.	37	—	36			
3e *id.*	9	—	13			
6e *id.*	109	—	116			
9e *id.*	21	—	21	219	—	244
7e de dragons.	31	—	35			
19e de chasseurs.	12	—	23			
			Total	571	—	637

„La division Berkheim étant avec le deuxième corps, je donne l'ordre au général Margaron d'envoyer les quatre premiers détachements ci-dessus à Freyberg pour re-

joindre leurs corps. Quant aux six autres détachements, je lui prescris de les diriger sur Wurtzen et de vous informer de leur marche. Je vous prie, monsieur le maréchal, de m'instruire de leur arrivée et de les faire réunir à leurs régiments respectifs.

„Pour le prince vice-connétable, major général,
„Le général de division, chef de l'état-major,
„Comte MONTHION.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 27 septembre 1813, quatre heures et demie du matin.

„Monsieur le maréchal, j'ai mis sous les yeux de l'Empereur votre lettre du 26, qui rendait compte que votre quartier général était à Okrill. L'intention de Sa Majesté est que vous fassiez passer l'Elbe au sixième corps d'armée et au premier corps de cavalerie, et que vous vous échelonniez sur Torgau. Il serait convenable de ne faire occuper le bord de la rivière que par des troupes légères et de prendre une route qui ne serait soumise ni en vue de la rive droite.

„Le cinquième corps de cavalerie devra s'approcher de Dresde de manière à garder les routes de Dresde, Radebourg, Grossenhayn et Meissen dans la position la plus favorable. Grossenhayn se trouvant trop loin, il ne sera pas possible qu'on puisse garder cette place lorsque vous aurez quitté Meissen. Le quartier général du cinquième corps de cavalerie pourrait être placé à Moritzbourg.

„Gardez en force la tête de pont de Meissen; faites-moi connaître si tous les blockhaus qui ont été établies de Meissen à Torgau sont garnis de troupes, afin d'être assuré que la route soit gardée.

„Si l'infanterie ennemie s'approchait trop de Meissen pendant que vous y serez, débouchez sur elle et donnez-lui une leçon. Le prince de la Moskowa a repoussé, le 24, l'ennemi entre Wittenberg et Torgau. Vous en aurez sûrement reçu des nouvelles. — L'Empereur en attend à chaque instant et il est probable que, dans

la journée, il vous enverra de nouveaux ordres pour prononcer votre mouvement sur Leipzig ou Torgau; ce sera sans doute sur Torgau. Faites en sorte que votre première division prenne une direction intermédiaire et que l'ennemi ne puisse connaître définitivement celle que vous suivrez.

„Pour le prince vice-connétable, major-général,
„Le général de division, chef de l'état-major,
„Comte Monthion."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 27 septembre 1813, neuf heures du matin.

„Mon cousin, votre première division arrivera demain à Eilenbourg; votre seconde à Wurtzen, et votre troisième à Oschatz. La cavalerie du général Latour-Maubourg sera sur Dahlen et Schilda. Votre quartier général sera demain à Wurtzen. Vous donnerez ordre qu'une brigade de grosse cavalerie reste à Meissen jusqu'à ce qu'elle y soit relevée par six cents hommes de cavalerie qui appartiennent au cinquième corps et qui sont aujourdh'hui à Wilsdruff. — Tenez votre quartier général toute la journée d'aujourd'hui à Meissen. — Vous formerez trois colonnes, chacune de trois à quatre cents hommes de cavalerie, un bataillon d'infanterie et six pièces d'artillerie à cheval. Vous aurez soin que ces colonnes soient bien commandées, et vous en enverrez une vis-à-vis Muhlberg, une sur Strehla et la troisième entre Strehla et Meissen, sur les points où il y avait des bacs. Ces colonnes battront toute la rive et empêcheront tout passage; elles feront construire des blockhaus intermédiaires entre ceux qui existent déjà, de manière qu'au lieu qu'il y en ait toutes les deux lieues il y en ait de lieue en lieue; elles feront voir qu'elles ont de l'artillerie en la promenant le long de la rivière pour la montrer tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et elles détruiront à coups de canon tous les bateaux de l'ennemi. — Vous formerez deux autres colonnes, chacune de trois à quatre cents hommes de ca-

valerie légère, cinq cents hommes d'infanterie et deux pièces d'artillerie. Vous les ferez commander par des officiers intelligents qui concerteront leurs mouvements avec le prince Poniatowski, le général Lefebvre-Desnouettes, le général Lorge et le duc de Padoue, pour courir après les partisans ennemis et faire en sorte qu'il n'y en ait aucun entre Leipzig et l'Elbe. — Faites une instruction pour toutes ces colonnes; elles ne doivent jamais passer la nuit dans le lieu où elles auraient vu coucher le soleil. Toutes ces colonnes doivent être très-actives, correspondre entre elles et purger entièrement le pays des partis ennemis. — Le prince Poniatowski est à Waldheim; sa cavalerie legère est à Colditz; elle se liera donc avec la vôtre. Le général Lefebvre-Desnouettes est à Altenbourg, et le duc de Padoue a beaucoup de cavalerie à Leipzig. Mettez-vous en correspondance avec lui. Le prince de la Moskowa est à Pretsch et à Kemberg. — Dans cette position, vous serez à portée de vous joindre au prince de la Moskowa pour couvrir Leipzig et couper à l'ennemi le chemin de l'Elbe, ou bien de prendre l'offensive par Wittenberg pour faire tomber tous les ponts de l'ennemi, ou enfin revenir sur Dresde, sur Chemnitz ou sur Altenbourg, pour s'opposer aux mouvements que l'ennemi pourrait faire de la Bohême. Le duc de Bellune est à Freyberg. — Il va vous arriver d'Erfurt trois mille hommes d'infanterie pour votre corps. — Je donne ordre au général Margaron de renvoyer au premier corps de cavalerie les mille hommes de ce corps qu'il a à Leipzig.

„Napoléon."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 28 septembre 1813.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, je vous préviens que, d'après les intentions de l'Empereur, je donne l'ordre au général Lhéritier de réunir tout le cinquième corps de cavalerie à Meissen et de rester dans cette place. Ce général formera deux colonnes, chacune de quatre à cinq cents chevaux, avec deux pièces d'artille-

rie. L'une sera chargée de la garde de l'Elbe depuis Meissen jusqu'à Riesa, et l'autre de Meissen à Dresde, et il se tiendra avec le reste de son corps à Meissen pour se porter partout où cela serait nécessaire. Par ce moyen, monsieur le duc, vous pourrez ne former que deux colonnes au lieu de trois pour garder la rive gauche de l'Elbe.

„L'Empereur ordonne, monsieur le maréchal, que vous laissiez une brigade d'infanterie, avec sa batterie, pour occuper Meissen jusqu'à ce qu'elle y soit remplacée par d'autres troupes; elle tiendra un bataillon dans la tête de pont. Le pont sera attaché aux piles du pont de pierre. Les canons du château et l'artillerie de la brigade seront mis en batterie sur la rive gauche pour protéger la tête de pont. S'il était à craindre que le pont fût rompu, il serait établi un bac pour la communication d'une rive à l'autre. Sa Majesté vous recommande, monsieur le duc, de laisser un bon général de brigade pour être chargé du commandement de la brigade que vous laisserez à Meissen jusqu'à ce qu'elle soit remplacée. Je vous prie de m'informer de l'exécution de ces dispositions.

„Pour le prince vice-connétable, major général,
„Le général de division, chef d'état-major,
„Comte Monthion."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 28 septembre 1813.

„Mon cousin, je vous suppose aujourd'hui à Wurzen. L'ennemi, qui avait établi un pont vis-à-vis de l'Elster et qui avait une très-belle tête de pont, a reployé son pont, le général Bertrand l'ayant chassé de Wartenbourg. Ce général a démoli la tête de pont et s'est porté le 26 à l'appui du prince de la Moskowa, qui marchait sur Dessau. — Le général Lefebvre-Desnouettes était toujours à Altenbourg. Il aurait marché sur Zwickau, mais les mouvements de Dessau l'empêchaient de s'éloigner de Leipzig. — Le duc de Castiglione sera avec tout son corps après-demain à Jéna.

„Napoléon."

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

„Schleesen, le 28 septembre 1813, cinq heures du matin.

„Mon cher maréchal, j'ai poussé l'ennemi le 26 et le 27 jusque près de Dessau; il a brûlé ses ponts sur la Mulde et passé l'Elbe. Je ferai, ce matin, la même opération qu'à Wartenbourg, resserrant l'ennemi dans sa tête de pont par les deux rives de la Mulde et la gauche de l'Elbe; mais il est probable qu'il ne laissera personne sur cette rive et qu'il repliera son pont. On a distingué hier un grand mouvement dans l'armée ennemie, vers Roslau, et on a remarqué une colonne marchant sur Zerbst, où est le quartier général du prince royal de Suède, et une autre se dirigeant sur Coswig.

„Il paraît que l'ennemi a fait une ligne de circonvallation à sept cent toises de Wittenberg, et qu'il prépare des batteries pour repousser nos colonnes si elles débouchaient par cette place. Le bombardement a continué cette nuit. J'envoie ce matin le général du génie Blein à Wittenberg pour reconnaître la tranchée ennemie. On pense que c'est Bulow qui est chargé de ce siége, et que Tauenzien est en observation vers l'Elster. Les corps suédois et russes sont vers Coswig et Zerbst. Les Suédois, en quittant Dessau, ont dit qu'ils repassaient l'Elbe, parce que l'Autriche avait fait une paix séparée avec l'Empereur Napoléon.

„Je compte établir le général Dabrowski à Acken afin de l'employer à chasser tous les partis ennemis qui peuvent se trouver entre la Saale et la Mulde, et de rétablir insensiblement nos communications avec Magdebourg.

„Je pars pour Dessau.

„Maréchal prince DE LA MOSKOWA."

„*P. S.* Le général Bertrand est avec ses principales forces à Kemberg. Une de ses divisions est ici et l'autre en arrière de Schmiedeberg et Pretsch. Le général Régnier reste à Oranienbaum. La première brigade du général Guilleminot, avec la cavalerie légère, resserrera l'ennemi dans sa tête de pont de Roslau."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 30 septembre 1813, trois heures du matin.

„L'Empereur me charge de vous faire connaître que le prince Poniatowski a l'ordre de se porter aujourd'hui à Frohbourg, et qu'il dirige sa cavalerie sur Altenbourg et Borna. Le général Lauriston partira à la pointe du jour pour se rendre à Nossen, et enverra une avant-garde sur Waldheim. Ce général se mettra en correspondance avec vous. Le duc de Bellune porte sur Chemnitz une forte division avec de la cavalerie, et l'éclaîrera fortement du côté de Marienberg; il mettra son quartier général en avant de Freyberg. — Le général Souham, qui a son quartier général sur le chemin de Grossenhayn, à la hauteur du camp retranché de Dresde, a l'ordre de faire partir, à cinq heures du matin, en les faisant passer de la rive droite sur la rive gauche, une batterie de douze et les batteries d'artillerie à cheval, ainsi qu'une division d'infanterie, la brigade de cavalerie légère du général Beurmann, et le quartier général de son corps d'armée. Tout cela se rendra à Meissen par la rive gauche. Arrivé à Meissen, le général Souham renverra la brigade d'infanterie du sixième corps, qui s'y trouve, rejoindre son corps, ainsi que toute l'artillerie qui appartiendra au sixième corps.

„Le prince Poniatowski sera ainsi placé à une journée sur votre gauche. Vous devez correspondre, monsieur le duc, avec le général Lauriston et le prince Poniatowski, pour agir selon les circonstances. Il n'est pas encore démontré que l'ennemi ait fait sur Altenbourg un mouvement considérable d'infanterie; Sa Majesté suppose qu'il a envoyé seulement quelques divisions légères pour soutenir sa cavalerie; il est probable que cela l'éclairera parfaitement dans la journée. Le prince de la Moskowa ayant pris Dessau, l'ennemi a voulu le reprendre en l'attaquant avec la garde suédoise; mais elle a échoué et a été écrasée.

„Pour le prince vice-connétable, major général,

„Comte Monthion."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 30 septembre 1813, trois heures et demie du matin.

„Mon cousin, je reçois votre lettre du 28, où vous me faites connaître que vous vous rendrez a Leipzig et réunirez le premier corps de cavalerie à Wurzen. Le prince Poniatowski se rend aujourd'hui de Waldheim à Frohbourg, à une journée sur votre gauche; il fera battre Altenbourg et Borna. Le cinquième corps se rend à Nossen, son avant-garde à Waldheim; le deuxième corps se rend à Chemnitz avec le cinquième corps de cavalerie. Le duc de Castiglione devra arriver demain à Jéna. — Je fais relever votre brigade à Meissen par la division Souham. — L'ennemi a-t-il dirigé vingt-cinq mille hommes d'infanterie sur Altenbourg? Si cela est, il faut couper et enlever ce corps. N'at-t-il envoyé que de la cavalerie, il faut encore harceler et obliger ce corps à se reployer. — Le prince de la Moskowa, avec les quatrième et septième corps, le troisième corps de cavalerie et la division Dombrowski [1] se trouve avoir quarante mille hommes. — Le sixième corps, le huitième, le cinquième, le premier corps de cavalerie, le quatrième et la division Margaron, cela vous fera près de soixante mille hommes. — Correspondez avec le prince Poniatowski et le général Lauriston.

„Napoléon.“

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 1. octobre 1813, quatre heures du matin.

„Mon cousin, je reçois votre lettre du 29, à onze heures du soir. — La brigade que vous avez laissée à Meissen a été remplacée par le troisième corps. Laissez

[1] Dans la *Correspondance et Documents*, les noms de lieux et de personnes sont diversement écrits, par exemple, l Empereur écrit *Dombrowski*, le maréchal Ney *Dabrowski*, etc., etc. Nous avons cru devoir laisser subsister les deux orthographes, puisqu'elles sont dans les originaux.
(*Note de l'Éditeur.*)

du monde à Wurzen et faites-y travailler à la double tête de pont, et surtout à l'établissement d'un bon pont sur pilotis. La Mulde déborde. Il est nécessaire que nous soyons maîtres de ce passage. — Le 30, le prince Poniatowski a eu son quartier général à Rochlitz. Aujourd'hui, 1er octobre, il sera à Frohbourg ou à Altenbourg. Le comte de Valmy a dû coucher, le 30, à Frohbourg et a dû envoyer un fort détachement sur Borna. Le général Uminski a dû occuper Roda, et le prince Sulkowski a été sur Penig. — Le cinquième corps était hier, 30, à Nossen et à Waldheim. — Les troupes du duc de Castiglione ne devaient pas tarder à paraître du côté d'Iéna. — Jusqu'à cette heure, il paraîtrait que le général Platow, fils de l'hetman, avec Thielemann, et soutenu d'une division légère, se porte sur la Saale. Il paraîtrait que cette division légère serait commandée par le général Baumgarten. Le général Klenau paraîtrait se trouver à Commotau. — Dans la journée, tout ceci va parfaitement s'éclaircir. — Il paraîtrait que Platow avait sous ses ordres mille à douze cents Cosaques, le régiment palatin de Ferdinand autrichien, et le régiment de Hesse-Hombourg autrichien; enfin, il paraîtrait que le général Platow se serait porté sur Penig et de là sur Altenbourg, laissant le général Baumgarten à Chemnitz.

„Napoléon."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 1. octobre 1813, quatre heures du matin.

„Mon cousin, vous nous avez pris douze cents quintaux de farine à Meissen. Renvoyez-nous-les. Le duc de Padoue a l'état de ce que Leipzig, Wurzen et autres bailliages nous doivent fournir ici. Prenez toutes les mesures pour nous faire venir mille quintaux de farine par jour. Écrivez aux baillis. Envoyez des commissions et faites partir des convois. Nous avons aussi du riz qui nous appartient à Leipzig. Prenez des informations et faites-le partir. Enfin prenez des mesures pour nous approvisionner. Le duc de Padoue est au fait de la

distribution que la régence a faite, entre tous les bailliages, pour les farines que chacun doit fournir. — Surtout ne retenez rien pour vous de tout ce qui doit nous être adressé à Dresde.

„Napoléon.“

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

„Pœtnitz, le 1. octobre 1813.

„Mon cher maréchal, je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier de Leipzig. J'en ai également reçu une cette nuit du prince major général, en date du 29 septembre, par laquelle il me mande que l'Empereur désire que votre corps d'armée soit employé dans l'opération qui aura pour objet de faire lever le siége de Wittenberg. En attendant qu'elle ait lieu, je pense que la position qu'il serait le plus convenable de faire prendre à vos troupes, pour remplir le double but de couvrir Leipzig et de m'appuyer au besoin, serait de placer une de vos divisions à Duben, une autre à Bitterfeld et Delitzch, et la troisième qui, avec la cavalerie du général Latour-Maubourg, couvrirait les communications de Dresde, pourrait être établie à Wurzen. Dites-moi, mon cher maréchal, si vous jugez à propos de faire exécuter ce mouvement à votre corps d'armée, afin que, si vous y consentez, je puisse faire serrer sur moi les troupes que j'ai sur ces divers points, et qui me seront très-utiles pour resserrer et observer l'ennemi et l'empêcher de passer l'Elbe en corps d'armée. Je pense que le général Dalton se décidera enfin bientôt à envoyer d'Erfurt à Leipzig les troupes dont il peut disposer, et qui sont au nombre de douze mille hommes, et que dès lors M. le duc de Padoue n'aura plus besoin de votre appui ni du mien pour conserver cette ville.

„Nous ouvrons la tranchée devant la tête de pont de l'ennemi, entre la droite de la Mulde et la gauche de l'Elbe, et nous élevons des batteries; déjà tous ses postes sont rentrés, et nous sommes à quatre cents toises de ses ouvrages; j'espère que demain nous nous en serons approchés à deux cents. Lorsque cette opération sera ter-

minée sur cette rive de la Mulde, je la ferai faire également sur la rive gauche. Je fais aussi établir sur cette rivière un pont de bateaux à six cents toises de la tête de pont, afin que mes troupes puissent rapidement passer d'une rive à l'autre et se soutenir au besoin. On s'occupe également à retrancher les points principaux de Dessau, de manière à mettre cette ville à l'abri d'un coup de main et à en faire une espèce de tête de pont. Woronzow et Czernitcheff sont toujours entre Aken et Dessau avec quelques détachements d'infanterie. Mais ce ne sera que lorsque j'aurai mis l'ennemi dans l'impossibilité de déboucher par Roslau que je pourrai m'occuper de forcer ces partisans à évacuer le pays entre la Saale et la Mulde. Le camp principal de l'ennemi est toujours à Roslau et le quartier général du prince de Suède à Zerbst.

„Maréchal prince DE LA MOSKOWA."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 3 octobre 1813.

„Mon cousin, tous les bruits que l'on fait courir sont controuvés. Il n'y a pas de corps d'armée ennemi sur Gera; il n'y en a pas sur Altenbourg; il n'y a de ce côté que le corps de l'hetman Platow et de Thielemann. Il faut mettre une grande circonspection dans vos mouvements. Avant tout, il faut soutenir le prince de la Moskowa. Le roi de Naples, avec le deuxième, le cinquième et le huitième corps, qui sont entre Freyberg, Chemnitz et Altenbourg, se trouve, dans l'ordre naturel, opposé à tout ce qui arriverait de Bohême. D'ailleurs, un officier que vous m'enverriez en poste pourrait, en moins de vingt heures, vous rapporter ma réponse. Je vous le répète: couvrir Leipzig, puisque vous y êtes, empêcher le passage de l'Elbe de Wittenberg à Torgau, secourir Torgau, appuyer le prince de la Moskowa, voilà le premier but que vous devez vous proposer; le reste viendra après. J'attends aujourd'hui des nouvelles du prince Poniatowski et l'arrivée de mes troupes à Chemnitz, ce qui me mettra à même de prendre un parti.

„NAPOLÉON."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 3 octobre 1813.

„Mon cousin, le prince Poniatowski est arrivé à Altenbourg le 2 octobre. — Voici ce qui s'est passé: — Dans les premiers jours de septembre, le colonel Munsdorf est arrivé à Altenbourg avec un détachement de mille à onze cents chevaux. — Thielemann est venu le rejoindre avec trois mille chevaux. D'Altenbourg, ces troupes poussèrent des partis sur Zeitz, Borna, Freybourg, Weissenfels, Mersebourg et Gera. Le général Lefebvre-Desnouettes les repoussa, les rejeta sur Altenbourg, et ensuite sur Zwickau. Mais, le 28, l'hetman Platow déboucha sur Altenbourg avec ses Cosaques, trois mille hommes d'infanterie autrichienne et deux mille cavaliers autrichiens. Le général Lefebvre fut attaqué de front dans le temps que Thielemann le tournait sur Zeitz. Le 28 au soir, Platow était de retour à Altenbourg; le 29, Thielemann y était également revenu. Platow rentra avec sa troupe à Chemnitz, en partie le 29 et en partie le 30. — Thielemann et le comte Munsdorf restèrent à Altenbourg; mais, le 2, au moment où ils faisaient leur mouvement de retraite sur Zwickau, la cavalerie du prince Poniatowski les chargea, leur sabra cinq à six cents hommes, et fit trois cents prisonniers. En faisant ses adieux aux magistrats d'Altenbourg, Thielemann leur a dit qu'il jugeait que les Français venaient sur lui, que la ville serait occupée par eux, et qu'il s'en allait. Il paraît que l'infanterie autrichienne que Platow avait sous ses ordres était du corps de Klenau; que ce corps de Klenau n'est que de six mille hommes de cavalerie et au plus de quinze mille hommes d'infanterie; qu'il occupe Chemnitz, Marienberg et Augustebourg. — Le prince Poniatowski occupe Frohbourg et Windischleibe. — J'attends à chaque instant des nouvelles de l'entrée du roi de Naples à Chemnitz. Vous voyez donc que le mouvement de vingt mille Autrichiens sur Altenbourg est controuvé. — Faites mettre dans les journaux de Leipzig que le général Thielemann a été battu par le prince Poniatowski, qui lui a

fait six cents prisonniers et lui a tué et sabré beaucoup de monde.

„Napoléon.“

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

„Pœtnitz, le 3 octobre 1813.

„Mon cher maréchal, je reçois votre lettre d'hier.

„L'Empereur m'a écrit, le 1er, pour me faire connaître l'emplacement des corps d'armée. Sa Majesté pense que l'ennemi pourrait déboucher de la Bohême par Marienberg, J'attends des nouvelles du général Bertrand, qui est parti de Wœrlitz dans la nuit du 1er au 2 pour se rendre à Wartenbourg, afin de rejeter sur la rive droite des détachements prussiens du corps de Borstell, qui travaillent au rétablissement du pont vis-à-vis d'Elster. On a entendu hier le bruit du canon dans cette direction. Ma ligne est bien étendue, et je ne pourrais opposer qu'une faible résistance aux mouvements de l'ennemi s'il débouchait par son pont de Roslau. Les ouvrages qui couvrent ce pont sont tellement forts et si bien armés, que je ne puis raisonnablement entreprendre de les forcer. Le général Dabrowski quitte Delitzsch pour s'établir à Dessau. Le général Fournier occupe Raguhn et envoie des reconnaissances sur Delitzsch et Duben. Si je parviens à resserrer l'ennemi dans ses ouvrages de manière à ce qu'il ne puisse pas déboucher, alors je tâcherai de chasser les partis qui se trouvent entre la Saale et la Mulde. Si Czernitcheff est en marche sur la Westphalie, il reste également ici beaucoup de cavalerie légère sous les ordres de Woronzow.

„Maréchal prince de la Moskowa.“

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

„Pœtnitz, le 3 octobre 1813, cinq heures du soir.

„Le général Bertrand m'écrit ce matin de Wartenbourg à onze heures; il est aux prises depuis sept heures avec l'ennemi, qui attaque vigoureusement et auquel

il suppose beaucoup de forces. Il me paraît bien important que vous fassiez occuper fortement le point de Duben, afin que, si l'ennemi forçait ma droite, il ne puisse pas arriver sans obstacle à Leipzig. C'est d'ailleurs dans cette position de Duben que vous seriez en mesure de me soutenir, suivant l'ordre que l'Empereur m'annonce, par sa lettre d'avant-hier, qu'il vous en a donné.

„Maréchal prince DE LA MOSKOWA."

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

„Bitterfeld, le 4 octobre 1813, deux heures de l'après-midi.

„Mon cher maréchal, l'armée ennemie de Silésie, après avoir marché presque sans interruption pendant cinq jours et cinq nuits, a jeté un pont sur l'Elbe, vis-à-vis Elster, dans la nuit du 2 au 3, et a attaqué hier, à sept heures du matin, le général Bertrand, qui occupait la forte position de Wartenbourg, et qui, après s'être battu depuis sept heures du matin jusqu'à six heures du soir, et après avoir fait éprouver à l'ennemi une perte considérable, a dû se replier sur Klitzschena. Ma droite se trouvant ainsi tournée par des forces très-supérieures, et pouvant être attaquée sur les deux rives de la Mulde par l'armée du prince de Suède, il m'a paru indispensable de me retirer sur Delitzsch. Il est de la dernière importance que l'Empereur prenne sur-le-champ un parti décisif; car, d'ici au 6, l'ennemi peut diriger plus de cent mille hommes sur Leipzig. Les prisonniers faits par le général Bertrand appartiennent aux corps de Langeron, Kleist et Sacken. La perte du quatrième corps n'est pas considérable, parce que les troupes étaient avantageusement postées derrière des digues et des abatis; mais la division wurtembergeoise, qui était de quatorze cents hommes et qui défendait le village de Blodding, a été presque entièrement détruite.

„J'occupe faiblement Duben; le reste de mes troupes est à Bitterfeld et à Delitzsch.

„Maréchal prince DE LA MOSKOWA."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 4 octobre 1813.

„Mon cousin, je reçois votre lettre. J'approuve le parti que vous prenez. Réunissez votre corps, le premier corps de cavalerie, et marchez à l'ennemi; enlevez-lui ses ponts de Waldenbourg, Dessau et Aken; qu'il ne lui en reste aucun. — Le duc de Castiglione doit être arrivé aujourd'hui à Iéna. Le prince Poniatowski est à Altenbourg. — Le roi de Naples doit être à Chemnitz. J'en attends des nouvelles à chaque instant. On a fait hier deux ou trois cents prisonniers à la division Baumgarten entre Chemnitz et Freyberg. — Vous m'envoyez des officiers qui sont des enfants, qui ne savent rien et ne peuvent donner verbalement aucun renseignement; envoyez-moi des hommes. — Le troisième corps se porte sur Torgau; une de ses divisions sera demain, 5, à Belgern.

„Napoléon."

„*P. S.* Communiquez ces nouvelles au prince de la Moskowa, et faites-lui connaître combien il est important d'enlever à l'ennemi tous ses ponts."

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

„Delitzsch, le 5 octobre 1813.

„Je m'empresse de vous faire connaître les positions qu'occupent les troupes sous mes ordres.

„Le général Dabrowski est à Bitterfeld.

„La division de cavalerie légère du général Fournier, à Landsberg, poussant des reconnaissances sur Halle.

„La division de cavalerie du général Defrance, en seconde ligne, derrière le général Fournier, à Zschernitz.

„Le septième corps aura la division Durutte à Gœllmenz et Lukenau, point intermédiaire de Duben et Eilenbourg. Les deux autres divisions de ce corps, à Broda, occupant Delitzsch et Benndorf. Sa cavalerie légère à Koltzau.

„Le quatrième corps, à Zschortau.

„Je sais que vous occupez Duben et Eilenbourg, et

je pense que vous avez toujours une ou deux divisions à Leipzig.

„Nous manquons de munitions. Le quatrième corps a tout consommé. Ne pourriez-vous pas, mon cher maréchal, céder au général Bertrand un approvisionnement simple pour six pièces de douze, deux obusiers de six pouces, douze pièces de six et quatre obusiers de vingt-quatre, ainsi que dix caissons de cartouches d'infanterie? On assure qu'il y a des dépôts considérables à Torgau, et qu'il s'y trouve, entre autres, plus d'un million de cartouches en réserve; vous pourriez vous remplacer dans cette ville, avec laquelle vous communiquez.

„Maréchal prince DE LA MOSKOWA."

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

„Delitzsch, le 5 octobre 1813, huit heures du soir.

„Mon cher maréchal, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite aujourd'hui de Hohen-Priessnitz. Il ne s'agit pas, je crois, de serrer sur Eilenbourg pour conserver ce débouché, mais bien de nous rassembler le plus promptement possible sur Leipzig.

„Les divisions Fournier et Defrance, que j'ai détachées aujourd'hui sur Landsberg, ont été forcées de rétrograder, et l'ennemi les a suivies jusqu'à une demi-lieue d'ici, en avant de Gross-Kuhna. L'ennemi s'est également présenté à Schenkenberg; il a fallu de l'infanterie et du canon pour l'éloigner. Enfin, le général Dabrowski, après s'être battu contre des forces supérieures, a évacué Bitterfeld; il est à Paupitzsch et se rapprochera encore cette nuit de Delitzsch. Ce général a vu plus de quatre mille hommes de cavalerie passer la Mulde entre Bitterfeld et Duben.

„Je viens d'ordonner à la division Durutte, qui est à Lukenau, de rentrer en ligne demain matin à la hauteur de Mocherwitz. Je pense, mon cher maréchal, que vous devez venir prendre position à Lukenau, gardant Eilenbourg par un régiment d'infanterie et un détachement de cavalerie; cette troupe aurait, en cas d'événement, sa

retraite assurée sur Leipzig, et pourrait même, au besoin, se diriger sur Wurzen.

„Si vous jugez convenable de vous rassembler à Lukenau ou à Cremsitz, j'attendrai l'ennemi demain à Delitzsch; nous nous trouverions parfaitement en mesure de livrer bataille à l'ennemi ou de nous retirer ensemble, s'il nous présentait des forces supérieures. Je ne crois pas que l'ennemi ose engager un petit corps avec la Mulde à dos; ainsi nous pourrions attendre et gagner la journée de demain. Il faut espérer que l'Empereur nous donnera de ses nouvelles, et que Sa Majesté va prendre un grand parti.

„J'attends, mon cher maréchal, votre réponse à la proposition que je viens de vous faire pour prendre mes dispositions définitives.

„Maréchal prince DE LA MOSKOWA."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 5 octobre 1813, deux heures du matin.

„Mon cousin, je reçois votre lettre du 4 octobre, datée d'Eilenbourg. Je n'ai encore reçu aucune nouvelle des affaires du général Bertrand que par votre lettre d'hier. J'aurais bien voulu que vous m'eussiez donné quelques détails. Donnez-moi tous ceux que vous aurez. — Le troisième corps a dû avoir, hier 4, une division à Meissen, une à Riesa et l'autre à Strehla. J'ai donné ordre qu'une division marchât sur Belgern. Je donne au troisième corps l'ordre de marcher tout entier sur Torgau. Il est, dès ce moment, à votre disposition. Ordonnez qu'à Torgau on y joigne tous les hommes de son dépôt qui sont disponibles. — Il est de la plus haute importance que vous fassiez rétablir le pont de Duben, et que vous marchiez rapidement pour détruire le pont de l'ennemi. Votre réunion avec le prince de la Moskowa et le général Dombrowski est aussi de la plus haute importance. — Je donne ordre au duc de Castiglione de se porter sur Leipzig avec son corps d'armée.

— Il est urgent de rejeter l'ennemi au-delà de la rivière, avant qu'il ait de nouveaux renforts.

„Napoléon.“

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Dresde, le 6 octobre 1813, neuf heures du matin.

„Mon cousin, le duc de Padoue me fait passer votre lettre, datée le 5 de Lindenhain. J'avais reçu vos lettres précédentes. J'ai également reçu, par le duc de Padoue, une lettre du prince de la Moskowa, du 4 à deux heures après-midi. — Je vous ai déjà fait connaître que le troisième corps était échelonné sur la route de Meissen à Torgau; il a dû être concentré, aujourd'hui 6, à Torgau. Je serai ce soir à Meissen, avec quatre-vingt mille hommes, ayant mon avant-garde à l'embranchement de la route de Leipzig et de celle de Torgau. J'y recevrai vos lettres qui me décideront à prendre l'une ou l'autre de ces routes. Les reconnaissances envoyées hier sur la rive droite, juqu'a dix lieues de Dresde, n'ont trouvé que peu de monde, et le commissaire du cercle de Kœnigsbruck nous a instruit en détail des forces et du mouvement de l'armée ennemie. — Comme le troisième corps est sous vos ordres, j'ignore la direction que vous lui avez donnée; mais je suppose que demain matin je serai parfaitement éclairé là-dessus. — Je me propose de me porter sur Torgau, et de là de marcher sur la rive droite pour couper l'ennemi et lui enlever tous ses ponts sans être obligé de lutter contre ses têtes de pont. En marchant par la rive gauche, il y a l'inconvénient que l'ennemi peut repasser la rivière et éviter la bataille; mais, dans cette seconde hypothèse, nous pouvons déboucher par Wittenberg. — Au reste, comme l'ennemi a l'initative du mouvement, je ne pourrai me décider sur le plan à adopter définitivement que lorsque je connaîtrai l'état de la question le 6 au soir.

„Napoléon.“

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

„Gœllmenz, le 6 octobre 1813, six heures du matin.

„Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite ce matin à quatre heures.

„Je sens parfaitement que vous ne pouvez pas quitter de jour votre position devant l'ennemi qui, ayant rétabli le pont de Duben, ne manquerait pas de faire du mal à votre arrière-garde. J'établis en conséquence les quatrième et septième corps à Naundorf et Kleinwœlkau. La division Dabrowski restera à Delitzsch tant qu'elle pourra s'y maintenir. La division Fournier prend position à Lindenhain, s'éclairant sur Bitterfeld par Reibitz. La division Defrance restera ici à Gœllmenz. Comme il serait impossible que nos deux corps, en partant ce soir à la chute du jour, pussent passer sur la droite de la Mulde à Eilenbourg, je resterai en seconde ligne derrière vous jusqu'à quatre heures de l'après-midi, heure à laquelle je me mettrai en marche sur Wurzen, d'où j'irai prendre position à Schilda. Vous, mon cher maréchal, après avoir passé par Eilenbourg, vous iriez prendre position à Machern ou Reichenbach, et nous serons dès lors en mesure de marcher sur le flanc de l'ennemi.

„Faites-moi part, je vous prie, de vos observations sur le mouvement projeté et l'ensemble des manœuvres.

„Maréchal prince DE LA MOSKOWA."

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

„Bennewitz, le 7 octobre 1813, six heures du matin.

„Je reçois votre lettre d'hier soir.

„Le général Régnier prend position à Puchau; il établit sur la Mulde, vis-à-vis Gotha, un pont qui sera achevé ce matin. Ce général se mettra en communication avec votre corps d'armée à Taucha.

„Le quatrième corps prend la direction de Torgau pour rallier le troisième, s'il est encore près de cette place. Je ne vois pas que le troisième corps puisse être

exposé dans sa marche sur Eilenbourg, s'il a reçu l'ordre que vous lui avez donné de s'y rendre, puisque vous m'annoncez que l'ennemi a peu de monde aux environs de cette ville et que vous pensez qu'il opère sur votre gauche. Le duc de Padoue me mande que quelques régiments d'infanterie ennemie doivent être arrivés à Halle.

„Donnez des ordres, mon cher maréchal, pour faire arriver en toute hâte sur Leipzig tous les convois qui peuvent être entre cette ville et Erfurt; il faut rappeler tous les détachements et être serré en masse. Il ne s'agit plus, comme vous le remarquez fort bien, que de gagner du temps; l'Empereur, qui est définitivement en mouvement, ne tardera sans doute pas à faire changer la face des affaires.

„Maréchal prince DE LA MOSKOWA.“

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

„Bennewitz, le 7 octobre 1813, une heure de l'après-midi.

„Le général Dombrowski, auquel j'avais donné l'ordre de tenir hier jusqu'à quatre heures de l'après-midi le poste de Delitzsch, tandis que votre corps d'armée et celui du général Régnier faisaient leur mouvement, a été attaqué très-vivement par la cavalerie légère ennemie qu'il a toujours repoussée; il est parti de sa position à une heure du matin, et son arrière-garde a été suivie jusqu'à Taucha.

„Le général Régnier m'a rendu compte que vos troupes avaient entièrement évacué Eilenbourg hier au soir; je lui ai ordonné d'y envoyer mille à douze cents hommes pour la garde du pont, qui devient un débouché important, en ce moment où l'arrivée des renforts que l'Empereur conduit en personne annonce que nous allons reprendre l'offensive.

„Les Cosaques qui étaient hier à Wurzen y ont laissé une proclamation qui annonce aux Saxons que le général Blucher marche sur Leipzig avec soixante mille hommes, et que l'armée française est détruite.

„Maréchal prince DE LA MOSKOWA.“

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„6 octobre 1813, quatre heures.

„Sire, j'ai eu l'honneur de rendre hier au soir à Votre Majesté un compte détaillé de ma position. En conséquence, je ne l'en entretiendrai pas encore une fois. Je prendrai la liberté seulement, au nom du bien du service, de lui dire qu'il est de la plus grande urgence qu'elle vienne ici; car, si elle ne vient pas, nous allons faire de la mauvaise besogne, je ne puis en douter aux dispositions que je vois prendre. Le premier ordre que je reçois, si je l'exécutais, compromettrait l'armée de la manière la plus éminente, car il n'a été le résultat d'aucune espèce de calcul, ni de temps, ni d'opération. Je n'entre pas dans de plus grands détails pour ne pas fatiguer Votre Majesté. Je me borne à lui réitérer l'assurance que rien ne serait plus fâcheux pour son service que de voir la direction des opérations, dans la position délicate où nous sommes, confiée aux mêmes mains."

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„8 octobre 1813, soir.

„Sire, je reçois la lettre de reproches que votre Majesté a chargé le major général de m'écrire. Nous serions restés sur la Mulde sans difficulté, et nous y serions encore, sans les étranges combinaisons du prince de la Moskowa, les craintes exagérées, plus étranges encore, qu'il a eues de l'ennemi.

„Je n'ai quitté Duben que vingt-quatre heures après que les troupes qui étaient à ma hauteur s'étaient retirées. Je n'ai quitté Hohen-Priessnitz que lorsque les troupes du prince de la Moskowa étaient depuis longtemps en marche sur Wurzen.

„Sentant la nécessité de couvrir Leipzig, j'ai demandé avec instance au prince de la Moskowa de s'y rendre, et je serais resté à Eilenbourg pour garder les passages de la Mulde et rallier le troisième corps, quoique ce mouvement fût naturel au prince de la Moskowa,

quisqu'il était plus à portée que moi; il s'y est refusé formellement et a persisté à se porter sur Wurzen, trouvant apparemment qu'il n'était en sûreté que là.

„J'ai dû me porter sur Leipzig, parce que c'était le rôle qu'il m'avait assigné. Le prince de la Moskowa s'est chargé formellement de faire immédiatement un détour convenable pour rallier le général Souham à Wurzen dans le cas où il aurait reçu l'ordre qne je lui avais expédié, chose dont il était possible de douter.

„Enfin je n'ai point détruit le pont d'Eilenbourg, comme on l'a dit à Votre Majesté; mais je l'ai fait couper de manière à exiger cinq à six heures de réparation en faisant le calcul que, si le général Souham avait reçu l'ordre de mouvement, il serait garanti par là, pendant la matinée, de l'action des troupes qui m'avaient suivi et dont le nombre pouvait être fort augmenté pendant la nuit, et qu'ainsi il aurait sa retraite libre sur Wurzen.

„Telles sont, Sire, les justifications que mon honneur exige que je présente à Votre Majesté, et qui, je l'espère, me mettront à l'abri de tout blâme à ses yeux."

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

„Bennewitz, le 8 octobre 1813.

„Je reçois la lettre que vous m'avez écrite de Schœnfeld hier à onze heures du soir. Je ne crois pas l'ennemi en mesure de venir immédiatement à Leipzig pour y livrer bataille, et il est à présumer, d'après divers renseignements, que son projet est de prendre Wittenberg avant de se livrer à aucune entreprise sérieuse. Au surplus, il me semble que vous auriez tort de vous engager fortement avant notre réunion totale, et qu'il est convenable d'attendre, pour opérer cette réunion, que nous sachions si l'Empereur veut manœuvrer entre l'Elbe et la Mulde, ou entre la Mulde et la Saale. Quoi qu'il en soit, je prescris au général Régnier d'établir aujourd'hui sa ligne de manière que sa droite soit à la hauteur de Gotha et sa gauche vers Taucha, ayant un poste à Eilenbourg.

„J'écris au général Souham que, s'il ne croit pas pouvoir se maintenir à Eilenbourg, il remonte la Mulde pour venir s'établir à Nischwitz; il restera dans cette position jusqu'au retour sur la Mulde du général Bertrand, qui est allé à Torgau tant pour y prendre des munitions que pour avoir des nouvelles de l'Empereur.

„Le général Dombrowsky est à Schmöllen, audessus de Wurzen. Dans cette position, je puis en une marche me réunir à vous; mais je ne crois pas qu'il faille livrer bataille à Leipzig, et que, lorsque le convoi d'artillerie sera arrivé, il sera convenable que nous nous rapprochions de la Mulde pour y attendre les ordres de l'Empereur, que nous ne pouvons pas tarder à recevoir.

„Maréchal prince DE LA MOSKOWA.“

„*P. S.* Le général Souham est arrivé à Wurzen.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Wurzen, le 9 octobre 1813, une heure et demie du matin.

„L'Empereur ordonne que vous fassiez partir à six heures du matin le général Latour-Maubourg, avec tout le premier corps de cavalerie; le général Lefebvre-Desnouettes avec toute la cavalerie de la garde; la brigade du général Piré et la brigade du général Vallin. Pendant la marche, le général Lefebvre sera sous les ordres du général Latour-Maubourg. Donnez vos ordres pour que ces corps arrivent le plus tôt possible à Eilenbourg, où l'Empereur se trouvera de sa personne. Il est nécessaire qu'ils y soient à onze heures du matin, et qu'ils battent le chemin direct de Duben. Prescrivez au général Lefebvre et au général Latour-Maubourg d'envoyer chacun un officier auprès de l'Empereur pour faire connaître l'heure à laquelle ils arriveront. Cette cavalerie nettoiera ainsi tout le pays depuis la route de Leipzig à Eilenbourg jusqu'à celle de Leipzig à Duben.

„Quant à vous, monsieur le maréchal, portez-vous aujourd'hui, avec votre corps d'armée, sur la route de Duben; vous aurez votre cavalerie légère et la division

de cavalerie du général Lorge. Vous ferez éclairer par une colonne mobile la route de Leipzig à Delitzsch.

„Accélérez le retour de la division que vous avez détachée, et placez-la en réserve. Cela n'empêche pas, monsieur le maréchal, que vous ne fassiez partir à six heures du matin une bonne avant-garde d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, et que vous ne la suiviez avec vos deux divisions, attendu qu'il est nécessaire que vous soyez à la hauteur d'Eilenbourg aujourd'hui avant onze heures du matin.

„L'Empereur sera à huit heures du matin à Eilenbourg, marchant, aujourd'hui 9, avec cent vingt mille hommes sur Duben.

„Pour le prince vice-connétable, major général,
„Le général de division, chef de l'état-major,
„Comte Monthiqn."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Eilenbourg, le 10 octobre 1813, quatre heures du matin.

„L'Empereur ordonne que vous vous portiez, aujourd'hui 10, sur Duben, où sera le quartier général. Je vous préviens que le général Régnier est arrivé hier à Duben, que le général Langeron a évacué à son approche. Vous devez, monsieur le duc, vous assurer du mouvement que fait l'ennemi à Delitzsch et si son avant-garde, qui y était hier, a fait un mouvement rétrogade sur Bitterfeld. Si, au contraire, les troupes de l'ennemi qui étaient à Bitterfeld se portaient sur Delitzsch pour marcher sur Leipzig, vous prendrez alors une position parallèle à celle de l'ennemi, ayant votre ligne d'opération sur Duben, de manière à couvrir Duben et Eilenbourg. Il est nécessaire, monsieur le maréchal, que vous correspondiez plusieurs fois par jour avec le quartier général. Je donne ordre au général Lefebvre-Desnouettes de marcher entre la Mulde et vous afin de maintenir toujours votre communication avec nous.

„Pour le prince vice-connétable, major général,
„Le général de division, chef de l'état-major,
„Comte Monthion."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Duben, le 10 octobre 1813, six heures et demie du soir.

„J'envoie un officier au-devant de votre première division pour lui dire de prendre position sur la rive gauche, sans passer ce soir la rivière. Cet officier continuera ensuite sa route jusqu'à ce qu'il rencontre vos deux autres divisions, pour leur dire également de prendre position où il les trouvera, afin qu'elles ne se fatiguent pas inutilement. Il reviendra ensuite faire connaître où vos trois divisions auront pris position, ainsi que votre cavalerie et votre artillerie.

„L'intention de l'Empereur, monsieur le maréchal, est que, de votre personne, vous veniez voir Sa Majesté ce soir ou cette nuit.

„Pour le prince vice-connétable, major général,
„Le général de division, chef de l'état-major,
„Comte Monthion.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Duben, le 11 octobre 1813, quatre heures du matin.

„L'Empereur me charge de vous prescrire de passer aujourd'hui la Mulde aussitôt que Duben sera désencombré. Vous laisserez les généraux Lorge et Normann sur la rive gauche, et leur donnerez pour instruction de faire courir des partis sur Delitzsch et Bitterfeld. Vous dirigerez avec cette cavalerie, sur Bitterfeld, l'infanterie nécessaire pour obliger l'infanterie ennemie à évacuer cette position. L'Empereur désire, monsieur le duc, que vous dirigiez l'opération et que vous fassiez partir les troupes une heure avant le jour, de manière à savoir de bonne heure l'intention de l'ennemi sur Bitterfeld et Jessnitz.

„Pour le prince vice-connétable, major général,
„Le général de division, chef de l'état-major,
„Comte Monthion.“

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Duben, le 11 octobre 1813, onze heures du matin.

„Mon cousin, faites-moi connaître ce que veut dire le mouvement de l'ennemi sur Zœrbig. Est-ce pour aller à Dessau, ou pour se porter sur Halle ou sur Acken?

„Napoléon."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Duben, le 11 octobre 1813, trois heures après midi.

„Mon cousin, un postillon qui arrive de Kœthen, et qui en est parti hier à trois heures après midi, fait le rapport que l'ennemi n'a plus personne à Raguhn, à Jessnitz, et fort peu de monde à Dessau. Il est donc très-important que vous poussiez à fond vos reconnaissances, et que vous sachiez positivement ce qu'il y a à Zœrbig et dans la direction de Kœthen et de Halle.

„Napoléon."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Duben, le 12 octobre 1813, quatre heures du matin.

„Mon cousin, choisissez une position d'où vous puissiez couvrir à la fois Duben, Jessnitz et Leipzig. Vous pourriez peut-être vous couvrir de la branche de la Mulde qui passe à Delitzsch, si toutefois elle n'est pas guéable. Alors vous vous trouveriez en communication avec le duc de Reggio qui a une avant-garde à Raguhn et à Jessnitz; vous couvririez parfaitement Duben, dont vous pourriez vous placer à trois lieues, et vous seriez à portée de vous rendre, en une petite marche, sur Leipzig, et surtout de tomber sur le flanc du corps qui voudrait marcher de Halle sur cette ville. — Votre corps, baraqué ainsi dans une position avantageuse, serait d'un très-heureux résultat. Il ferait le prolongement de la ligne de Dessau, par Jessnitz, jusqu'à Borna où se trouve le roi de Naples. Vous couvrirez par ce moyen Eilenbourg, et le généra

Lefebvre-Desnouettes pourra se porter en avant pour éclairer votre gauche. — En cas de nécessité, la garde déboucherait sur vous par Duben et Eilenbourg. — Il faudra placer des avant-gardes de cavalerie, infanterie et artillerie sur les routes de Halle, Kœthen et Leipzig. — Aussitôt que vous aurez choisi votre position et que votre corps sera en mouvement pour s'y rendre, vous vous mettrez en correspondance avec le duc de Padoue à Leipzig, avec lequel votre correspondance doit être très-sûre et très-rapide.

„Napoléon.“

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Duben, le 12 octobre 1813, onze heures du soir.

„Mon cousin, je reçois votre lettre, que m'apporte l'officier d'ordonnance Gourgaud; elle est datée d'aujourd'hui à neuf heures du soir. — Le prince de la Moskowa s'est emparé de Dessau; il a fait deux mille cinq cents prisonniers, dont cinquante officiers. Il me mande, à trois heures après midi, que le général Tauenzien a passé à Dessau les ponts pour aller du côté de Roslau, et qu'on voit sur la rive droite des colonnes immenses de bagages et de parcs qui remontent la rivière, et toutes les probabilités sont que l'armée de Berlin tout entière a passé sur la rive droite aux ponts de Dessau et d'Acken. — Le général Régnier, le général Dombrowski et le duc de Tarente avaient passé à Wittenberg sur la rive droite; à trois heures, nos avant-postes avaient passé Coswig. — A quatre heures, on a entendu une canonnade très-vive qui a duré jusqu'à six heures. Je n'en connais point encore le résultat; c'était l'attaque du général Régnier et du général Dombrowski sur la rive droite à Roslau. — L'ennemi paraissait être dans une grande épouvante. — Le duc de Castiglione était arrivé à Leipzig. Il avait eu, il y a trois jours, une affaire avec Thielemann et Liechtenstein; il a battu complétement ce dernier, l'a mis en déroute et lui a fait douze cents prisonniers. — Le roi de Naples occupe la position de

Grossbeeren, où il me mande qu'il tiendra toute la journée de demain 13. — Mon intention est que vous vous mettiez en marche pour vous rapprocher de Leipzig, et que yous envoyiez demander des ordres au roi de Naples. Je compte donc que vous serez à sept ou huit heures du matin, comme vous le proposez, sur Hohleim. — Je vous écrirai, du reste, de nouveau. — Votre arrivée au roi de Naples lui complétera quatre-vingt-dix mille hommes. — Si le général Régnier ne s'est pas emparé aujourd'hui de Roslau, cela me donnera le temps de m'en emparer demain, de bien battre l'armée de Berlin, et de terminer toutes ces affaires-là. — Je suppose que les reconnaissances que vous aurez envoyées sur la route de Halle vous auront enfin donné des nouvelles. Envoyez de fortes reconnaissances dans cette direction. — Marchez de manière à pouvoir surtout secourir Leipzig, et envoyez demander des ordres au roi pour entrer en bataille. Le moment décisif paraît être arrivé: il ne peut plus être question que de se bien battre. — Si vous entendez le canon sur Leipzig, activez votre marche et prenez part à l'affaire.

„NAPOLÉON."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Duben, le 12 octobre 1813, trois heures et demie après midi.

„Mon cousin, je n'ai point reçu de nouvelles de vous aujourd'hui; j'espère ne pas tarder à en recevoir. Je suppose que vous vous serez placé à quatre lieues de Leipzig. — Nous nous sommes emparés des ponts de l'ennemi sur l'Elbe, et il paraît que l'armée de Berlin s'est portée sur la rive droite. — D'un autre côté, le roi de Naples occupe la position de Grossbeeren, qu'il a prise ce matin. Je lui mande de la conserver toute la journée de demain 13. — Mon intention est que, si ce prince doit pouvoir conserver cette position, vous partiez à trois heures du matin pour prendre une position sur la route de Dobern, ayant votre gauche à Taucha. — Je me mettrai en marche de Duben, avec la vieille garde, pour vous

rejoindre. La division Curial se mettra en marche d'Eilenbourg avec la division Lefebvre, de sorte que demain, vers midi, nous serons soixante-dix mille hommes réunis à portée de Leipzig. Toute mon armée se mettra en mouvement; et, dans la journée du 14, elle sera toute arrivée, et je pourrai livrer bataille à l'armée ennemie avec deux cent mille hommes. — Faites-moi connaître les renseignements que vous auriez de votre côté sur l'armée de Silésie et sur les positions que l'on pourrait prendre contre cette armée, contre l'armée qui viendrait par Halle et par Dessau. — Faites-moi bien connaître la position que vous occuperez, et à quelle heure vous pourrez être rendu à portée de Leipzig,

„NAPOLÉON."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Duben, le 13 octobre 1813, dix heures du matin.

„Mon cousin, je reçois votre lettre d'aujourd'hui 13, à trois heures du matin, par laquelle vous m'annoncez que vous serez à huit heures à Hohleim. — Je pense qu'il est nécessaire que vous ne vous massiez en ligne sur la rive gauche de la Partha qu'autant que le roi serait attaqué; mais ce serait une grande faute que de vous porter en ligne sur la rive gauche de la Partha, puisqu'on peut avoir à craindre que Blucher ne vienne à déboucher par Halle ou par quelque autre point. Je pense donc que vous devez reconnaître la position de Breitenfeld et la ligne de la Partha jusqu'à Taucha, et avoir des avant-gardes sur Schkeuditz ainsi que sur la route de Landsberg. Par ce moyen vous vous déploieriez promptement, la gauche à l'Elster et la droite à la Partha, pour recevoir ce qui viendrait par ces chemins. Reconnaissez bien cette position. Ayez trois ponts sur la Partha, pour déboucher rapidement sur la rive gauche s'il en était besoin; mais tenez votre cavalerie dans les directions de Halle et de Landsberg. Battez les routes de Delitzsch et de Duben, afin de maintenir toutes ces communications parfaitement libres. — Toute ma garde arrive ici

dans la journée, et je suppose que la tête arrivera aujourd'hui sur Lindenhain ou sur Hohleim. — A mesure que les autres corps d'armée arriveront, on les placera autour de Leipzig, la garde au centre en réserve. — Si vous étiez placé en ligne sur la gauche de la Partha, et qu'il fallût vous porter contre quelque chose qui viendrait du côté de Blucher, cela dérangerait toute la ligne et serait du plus mauvais effet. Il est important que l'armée de Silésie n'approche pas à deux lieues de Leipzig. — Vos trois divisions peuvent être très-espacées, avec les bonnes troupes qui les composent. Le temps de reconnaître la position qu'elles occuperont donnera celui nécessaire pour se mettre à l'abri de toute attaque. Mon intention est que vous placiez vos troupes sur deux rangs au lieu de trois. Le troisième rang ne sert à rien au feu, il sert encore moins à la baïonnette. Quand on sera en colonnes serrées par bataillon, trois divisions formeront six rangs et trois rangs de serre-file. Vous verrez l'avantage que cela aura. Votre feu sera meilleur; vos forces seront *tiercées*. L'ennemi, accoutumé à nous savoir sur trois rangs, jugera nos bataillons plus forts d'un tiers. — Donnez les ordres les plus précis pour l'exécution de la présente disposition.

„Napoléon."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Duben, le 13 octobre 1813, une heure du matin.

„Monsieur le duc de Raguse, l'Empereur me charge de vous donner l'ordre d'être rendu *aujourd'hui*, 13, *à sept heures du matin, à trois lieues* de Leipzig, et de prendre les ordres du roi de Naples pour votre position, pour entrer en ligne. Ne perdez pas un instant pour exécuter l'ordre de Sa Majesté, et envoyez à l'avance un officier au roi de Naples pour lui faire connaître votre marche.

„Pour le prince vice-connétable, major général,
„Le général de division, chef de l'état-major,
„Comte Monthion."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Reudnitz, le 14 octobre 1813, six heures du soir.

„Mon cousin, mon quartier général est dans le Kohlgarten, au village de Reudnitz, sur la gauche de la Partha, à peu près à l'intersection des routes de Taucha et de Wurzen, à une demi-lieue de Leipzig. Mon officier d'ordonnance Caraman me rend compte que vous prenez position à Stahmeln, Lindenthal et Breitenfeld. Le général Bertrand a ordre de prendre position, la gauche à Gohlis et la droite à la Partha, couvrant le pont de Schœnfeld. Il est ainsi en arrière de votre gauche et vous servira de réserve. — Le duc de Tarente a passé à deux heures après midi le pont de Duben et s'avancera demain sur Leipzig. — Il y a eu aujourd'hui une canonnade assez vive. L'ennemi a été repousé. Nous occupons Liebertwolkwitz, la droite appuyée à l'Elster. L'ennemi se prolonge sur sa gauche ou sur notre droite. — Toute ma garde, cavalerie, infanterie, artillerie, vient se placer autour de mon logement. Il serait bien convenable de remuer un peu de terre, de faire quelques abatis et de planter des palissades où cela peut être utile. — Je vous envoie une relation de la bataille de Gustave-Adolphe qui traite des positions que vous occupez.

„Napoléon.“

LE MARÉCHAL MACDONALD AU MARÉCHAL MARMONT.

„Lindenhain, le 14 octobre 1813, dix heures et demie du soir.

„Son Altesse le major général m'informe de votre position et de celles que l'armée a prises ce soir. Je me mettrai en marche à deux ou trois heures du matin, suivi du prince de la Moskowa. Dans le cas où l'ennemi déboucherait en grande force sur moi par Delitzsch, et que, sans compromettre le onzième corps, je ne pourrais lui faire face, j'appuierai à gauche pour passer la Partha sur l'un des ponts que m'indique le major général. Le deuxième corps de cavalerie et les deux divi-

sions du premier arriveront, j'espère, à temps pour flanquer ma droite. Je suis instruit que vous devez envoyer au-devant de moi. Je serai fort aise d'avoir de vos nouvelles et de ce que vous aurez vu ou appris.

„Le maréchal duc de Tarente,

„MACDONALD."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Reudnitz, près Leipzig, le 15 octobre 1813, dix heures du soir.

„Mon cousin, les rapports de la ville sont que le prince royal est à Mersebourg. On croit ce soir voir beaucoup de feux à Markranstædt, ce qui me ferait supposer que la force de l'ennemi ne se présenterait pas sur le chemin de Halle à Leipzig, mais sur celui de Weissenfels à Leipzig, d'où il se joindrait par Zwickau ou Pegau à l'armée de Bohême. Il est indispensable que vous ayez un officier sur la tour de Lindenau, et que vous en envoyiez un autre à la tour de Leipzig pour y lorgner à la pointe du jour. — Je suis fâché que vous n'ayez pas poussé une reconnaissance jusqu'à Schkeuditz. — Il est bien nécessaire que tout votre corps ne reste pas dans la situation où il se trouve si l'ennemi attaquait ailleurs.

„NAPOLÉON."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Reudnitz, le 15 octobre 1813, onze heures du soir.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, l'Empereur est surpris que vous ne soyez pas encore en communication avec le général Bertrand. Ce général est depuis hier au soir de bonne heure à Eutritzch. — L'Empereur livre demain bataille à l'armée autrichienne, à la hauteur de Liebertwolkwitz, où le quartier général de l'Empereur sera demain 16, à sept heures du matin. Si vous n'avez que de la cavalerie ou peu d'infanterie devant vous, poussez-la loin et tenez-vous prêt à joindre

l'Empereur. Le général Bertrand serait suffisant pour garder la position de ce côté si toute l'armée de Silésie ne débouche pas par là. Dans le cas contraire, le corps du prince de la Moskowa est à Mockau, et, si l'ennemi débouchait devant vous en grande force, votre corps, celui du général Bertrand et celui du prince de la Moskowa sont destinés à lui être opposés [1].

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Reudnitz, le 16 octobre 1813, huit heures du matin.

„L'Empereur vient d'ordonner au prince de la Moskowa de se tenir dans la journée près de Leipzig, ayant sous ses ordres le sixième corps, le quatrième, le troisième, les divisions Lorge, Defrance et Fournier. Prenez en conséquence les ordres de ce prince. Si ce matin on n'avait point aperçu d'armée débouchant Halle, comme tout porte à penser qu'on n'a rien vu, vous repasserez le pont de Leipzig et viendrez vous mettre en bataille entre Leipzig et Liebertwolkwitz, vos trois divisions en échelons, et vous, vous resterez à une demi-lieue sur la grande route de Leipzig à Liebertwolkwitz, dans une maison où vous établirez votre quartier général, Vous enverrez un aide de camp auprès de l'Empereur, afin qu'on puisse vous retrouver et vous mettre rapidement en marche si cela paraît nécessaire à Sa Majesté pour prendre part à la bataille, ou pour vous porter dans la ville ou pourvoir à tout événement imprévu.

[1] Cette disposition était parfaitement sage et conforme à la raison; et c'est quand m'est parvenu le rapport des sapeurs échappés de Halle, qui m'annonçait la marche décidée de l'armée; quand le rapport du 15, à neuf heures du soir, fait connaître que l'infanterie prussienne est en face des avant-postes, et que la vue des feux prouve que toute l'armée ennemie est en présence, que, le 16 au matin, l'ordre est donné au quatrième corps de marcher sur Lindenau, et au troisième, de venir à la grande armée.

(Note du duc de Raguse.)

„Vous attendrez, pour l'exécution de ces dispositions, les ordres du prince de la Moskowa.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„16 octobre 1813, trois heures du matin.

„Mon cousin, je reçois votre lettre du 15 octobre à neuf heures du soir. Je ne tiens pas pour certain que le bataillon qui était à Hænichen se soit replié devant de l'infanterie. Il paraît, au contraire, qu'il n'avait devant lui que de la cavalerie. Il eût été convenable que vous fissiez soutenir ce bataillon sur Hænichen, pour avoir des prisonniers. Il n'est pas dans les règles qu'une reconnaissance de l'ennemi qui n'est pas soutenue par un camp puisse s'approcher et reconnaître notre camp. L'instruction que vous aviez donnée pour que ce bataillon se repliât s'il trouvait l'ennemi en corps d'armée a reçu une mauvaise application, puisque votre troupe s'est retirée sans que l'ennemi se soit présenté en corps de bataille. Avec cette manière de faire la guerre, il est impossible de rien apprendre. Vous auriez dû, depuis deux jours, envoyer des espions à Halle et à Mersebourg, et faire ce qui est d'usage à la guerre, en ordonnant au bourgmestre de vous donner un paysan, dont on retient la femme en otage, et en envoyant avec ce paysan un soldat déguisé comme domestique qui le suive dans sa mission [1]. Cela réussit sur tous les points; mais vous n'employez aucune des précautions dont on se sert à la guerre. Comment, depuis deux jours, avec trente mille hommes, n'avez-vous fait aucun prisonnier [2]? Le fait est que votre corps est un des plus beaux de l'armée,

[1] Les sapeurs français échappés et arrivés le 15 donnaient de meilleurs renseignements que ceux des paysans.

(*Note du duc de Raguse.*)

[2] Comment faire des prisonniers à quatre ou cinq mille hommes de cavalerie qui nous entouraient, quand on a moins de mille à douze cents chevaux?

(*Note du duc de Raguse.*)

qu'il est en bataille contre rien, et que vous manœuvrez comme si vous aviez, à une lieue et demie de vous, une armée campée, tandis qu'il est clair qu'avant-hier et hier vous n'avez vu personne.

„Napoléon."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Reudnitz, le 16 octobre 1813, six heures du matin.

„Mon cousin, il me paraît que rien n'annonce que l'ennemi veuille déboucher par Halle, et qu'il n'y a là qu'un corps de cavalerie. Il paraît douteux qu'on ait vu hier, comme on le prétend, quelques bataillons d'infanterie. — A la rentrée des reconnaissances, ce matin, cela sera entièrement vérifié, et, comme je vais faire attaquer les Autrichiens, je pense qu'il est convenable que vous passiez la ville au pont de la Partha, dans le faubourg, et que vous veniez vous placer en réserve, à une demi-lieue de la ville, entre Leipzig et Liebertwolkwitz, vos divisions en échelons. De là vous pourrez vous porter sur Lindenau, si l'ennemi faisait une attaque sérieuse de ce côté, ce qui me paraîtrait absurde. Je vous appellerai à la bataille, aussitôt que je verrai la force de l'ennemi et que je serai certain que l'ennemi s'engage. — Enfin vous pourrez vous porter au secours du général Bertrand qui placera des postes sur votre position, si, ce qui n'arrivera probablement pas, une armée ennemie pouvait paraître sur le chemin de Halle. — Il faudra vous tenir, de votre personne, sur la grande route, hors de la ville. Il faudra laisser la division Lorge au général Bertrand, afin que cette division, soutenue par l'infanterie du général Bertrand, occupe toujours vos postes avancés.

„Napoléon."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„19 octobre 1813.

„Monseigneur, la part qu'a prise le sixième corps d'armée aux batailles des 16 et 18 octobre, devant Leip-

zig, étant de nature à mériter l'intérêt de Sa Majesté, je crois de mon devoir de vous en adresser le rapport.

„Le sixième corps était placé, depuis plusieurs jours, à Lindenthal, chargé d'observer les mouvements de l'ennemi, qui pourrait déboucher de ce côté. Le 16, au matin, Sa Majesté étant dans l'intention d'attaquer l'ennemi, et aucun corps d'armée considérable ne s'étant encore montré devant moi, je reçus l'ordre de me rapprocher de Leipzig, afin, tout en le couvrant, d'être plus à même de prendre part, s'il y avait lieu, au combat qui devait se livrer de l'autre côté de cette ville. Je mis en marche mes équipages, et bientôt après mon corps d'armée s'ébranla.

„A peine mon mouvement était-il commencé, que de grosses masses de troupes ennemies débouchèrent par les routes de Halle et Landsberg.

„Il était trop tard, et j'étais trop faible, pour occuper la position de Lindenthal. En conséquence, je continuai ma marche sur Leipzig, en soutenant mon mouvement par une vive canonnade. L'ennemi nous suivit avec activité, en ne montrant toutefois que des forces qui n'étaient pas trop supérieures aux miennes.

„J'avais deux partis à prendre: ou continuer ma marche et passer par le défilé de Leipzig, sous le feu et les efforts de l'ennemi, avec tous les désavantages que le terrain comporte, ou de faire face à l'ennemi.

„J'y fus d'autant plus décidé, que je reçus plusieurs fois du prince de la Moskowa l'assurance que la disposition ordonnée par Sa Majesté pour que le troisième corps me soutînt était exécutée, et qu'il marchait à mon secours. Je m'arrêtai donc; je fis face à l'ennemi, j'occupai la position qui a sa droite au ruisseau d'Eutritzsch et sa gauche à l'Elster, au village de Mœckern, et je me préparai à combattre, soutenu par près de cent pièces de canon.

L'armée ennemie marcha à moi avec rapidité. Ses forces semblaient sortir de dessous terre; elles grossirent à vue d'œil: c'était toute l'armée de Silésie.

„L'attaque de l'ennemi se dirigea d'abord sur le village de Mœckern. Ce village fut attaqué avec vigueur, et

l'ennemi supporta tout le feu de mon artillerie. Il fut défendu de même par les troupes de la deuxième division, sous les ordres du général Lagrange. Le 2e régiment d'artillerie de marine, qui était chargé de ce poste, y mit vigueur et ténacité; il conserva ce village pendant longtemps, le perdit et le reprit plusieurs fois. Mais l'ennemi redoubla d'efforts et envoya de puissants secours, ne s'occupant que de ce point. Alors je fis exécuter un changement de front oblique par brigade, ce qui forma immédiatement six lignes en échelons, qui étaient également bien disposées pour soutenir ce village, où paraissait être toute la bataille.

„Le 37e léger et le 4e régiment de marine furent successivement portés sur ce village; ils le reprirent et le défendirent avec tout le courage qu'on pouvait attendre d'aussi bonnes troupes.

„Le combat se soutenait avec le même acharnement depuis trois heures, et l'ennemi avait fait des pertes énormes par l'avantage que nous donnait la position de notre artillerie pour écraser ses masses. Mais de nouvelles forces se présentaient sans cesse et renouvelaient les attaques. Une explosion de quatre caissons de douze, qui eut lieu à la fois, éteignit pour un instant le feu d'une de nos principales batteries, et, en ce moment, l'ennemi faisait une charge décisive.

„J'engageai alors les troupes de la première division, qui formaient les échelons du centre, pour soutenir les troupes engagées et combattre l'ennemi, qui faisait un mouvement par son centre.

„Le combat prit un nouveau caractère, et nos masses d'infanterie se trouvèrent en un moment à moins de trente pas de l'ennemi. Jamais action ne fut plus vive. En peu d'instants, blessé moi-même et mes habits criblés, tout ce qui m'environnait périt ou fut frappé.

„Les 20e et 25e régiments provisoire, commandés par les colonels Maury et Drouhot, se couvrirent de gloire dans cette circonstance. Ils marchèrent à l'ennemi et le forcèrent à plier; mais, accablés par le nombre, ces régiments furent obligés de s'arrêter, en parvenant toutefois à se soutenir dans leur position. Le 32e léger fit aussi

des prodiges. Les troupes de la troisième division, qui formaient les derniers échelons, prirent part au combat, autant pour soutenir les troupes qui étaient engagées que pour résister à quelques troupes que l'ennemi faisait marcher par sa gauche.

„Les choses étaient dans cette situation, et le troisième corps, dont l'arrivée eût été si décisive, ne paraissait pas, lorsque l'ennemi précipita six mille chevaux sur toutes nos masses, qui étaient déjà aux prises à une si petite distance avec l'infanterie ennemie.

„Notre infanterie montra en général beaucoup de sang-froid et de courage. Mais plusieurs bataillons des 1er et 3e régiments de marine, qui occupaient une position importante, plièrent, ce qui força nos masses à se rapprocher pour se mieux soutenir. L'ennemi fit de nouveaux efforts qui furent repoussés avec un nouveau courage, et l'infanterie combattit à la fois contre l'infanterie et la cavalerie ennemie, et repoussa toujours de nouvelles attaques jusqu'à la nuit.

„Alors je réunis mes troupes, et je pris position à Eutritzsch et à Gohlis.

„Ainsi, les troupes du sixième corps ont résisté, pendant cinq heures, à des forces quadruples, et la victoire eût été le prix de nos efforts, malgré la disproportion des forces, si les ordres que Sa Majesté avaient donnês pour le secours à m'envoyer eussent éte exécutés.

„J'ai eu dans cette circonstance extrêmement à me louer des généraux et officiers supérieurs, mais je dois faire une mention particulière du général Lagrange, qui a beaucoup combattu au commencement de l'action, et du général Cohorn, qui a soutenu tous les efforts de l'ennemi à la fin de la journée. Nous avons fait de grandes pertes, mais l'ennemi en a dû faire d'énormes. Des prisionniers, faits depuis, les portent à dix mille hommes.

„Le lendemain matin, je repassai la Partha pour me lier à l'armée. Le 17 fut employé à réparer le désordre qu'une affaire aussi chaude avait dû nécessairement causer, et à mettre les troupes en état de combattre.

„Le 18 au matin, le sixième corps était concentré

dans les environs de Schœnfeld, observant par des détachements les bords de la Partha, défendant les gués et les différents passages. L'ennemi avait manœuvré pendant la nuit pour se porter sur Taucha. Il y passa la Partha, et descendit cette rivière. Lorsqu'il fut à la hauteur de Neutsch et de Naundorf, les postes qui défendaient ces passages se replièrent sur moi, et j'établis ma ligne, la gauche à Schœnfeld, la droite dans la direction du village de Paunsdorf.

„Mais la défection des Saxons ayant forcé le général Régnier à évacuer Paunsdorf, et à se rapprocher de Leipzig, je pris une nouvelle ligne, la gauche à Schœnfeld, la droite dans la direction du village de Volkmarsdorf, et, après avoir fait établir mes masses en échiquier et border leur front de toute mon artillerie, j'attendis l'ennemi sans inquiétude.

„A l'armée de Silésie, que j'avais combattue l'avant-veille, se trouvait réunie l'armée suédoise; mais, cette fois, j'étais soutenu par le troisième corps qui fournit même une division, commandée par le général Delmas, pour compléter ma ligne.

„L'ennemi déploya devant nous cent cinquante bouches à feu, en même temps qu'il fit attaquer le village de Schœnfeld avec la plus grande vigueur. Sept fois l'ennemi parvint à s'emparer de la plus grande portion de ce village, et sept fois il en fut chassé. C'était encore la division commandée par le général Lagrange, et un détachement de la troisième, qui eurent la gloire de la défense de ce village, et jamais troupes ne se sont comportées d'une manière plus héroïque, car elles comptaient pour rien le nombre de leurs ennemis.

„Les troupes de la troisième division, qui occupaient la ligne en plaine, furent exposées au feu de mitraille le plus épouvantable, sans imaginer, pendant neuf heures, de faire un pas rétrograde. A la fin de la journée, notre artillerie démontée et nos munitions épuisées permirent à l'ennemi d'approcher tellement son immense artillerie, que la position n'était plus tenable, ce qui força à prendre position un peu en arrière. Mais l'artillerie du troisième corps arriva, et la division Ricard se

porta rapidement à la position que nous venions de quitter, et chassa une huitième fois l'ennemi du village de Schœnfeld. Ainsi finit cette glorieuse journée.

„Je ne connais pas d'éloges dont ne soient dignes des troupes aussi braves, aussi dévouées, et qui, malgré les pertes qu'elles avaient éprouvées l'avant-veille, n'en combattaient pas avec moins de courage.

„Notre perte dans cette journée a été considérable. Elle a consisté particulièrement en officiers généraux. Le général Richemont, mon chef d'état-major, a été tué à mes côtés. Les généraux Delmas, Friedrich et Cohorn on été blessés mortellement. Les généraux Compans, Pelleport et Choisy l'ont été d'une manière moins grave. Mon sous-chef d'état-major, quatre de mes aides de camp, et cinq officiers de mon état-major ont été tués ou blessés.

„Et, dès ce moment, je dois faire une mention particulière du courage et du zèle que les colonels Denis de Damrémont et Fabvier, employés près de moi, ont montrés."

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„20 octobre 1813.

„Sire, je supplie Votre Majesté de me permettre de lui exprimer la vive affliction que j'ai éprouvée à la lecture de son bulletin du 19, qui vient de me parvenir. — Sire, tout ce qui est relatif à la défense de Schœnfeld et de toute la plaine, jusqu'à la hauteur en arrière de Paunsdorf, le 18 octobre, m'appartient tout entier, tant pour la disposition des troupes que pour leur commandement sur le champ de bataille, et non au prince de la Moskowa, auquel Votre Majesté attribue les succès obtenus. — Il a paru à peine en tout dix minutes sur ce point. J'ai été personnellement dix heures sous la mitraille de l'ennemi par la nécessité des circonstances, parce que c'était seulement en payant de sa personne et par la présence du chef qu'un aussi petit nombre d'hommes que celui que j'avais pouvait résister à des forces aussi supérieures que celles qui étaient de-

vant moi. C'est ce jour-là, Sire, que tout ce qui m'environnait a péri. — Jamais, à aucune époque de ma vie, je ne vous ai servi avec plus de dévouement que dans cette occasion. — Il n'y a pas un soldat du sixième corps qui ne puisse l'attester; et cependant Votre Majesté n'a pas daigné prononcer mon nom dans le récit de cette glorieuse journée. — Sire, après l'humiliation et le danger plus grand encore d'être sous les ordres d'un homme tel que le prince de la Moskowa, je ne vois rien de pire que de se voir aussi complétement oublié en pareille circonstance.

„L'objet de mes affections et de mes vœux est d'obtenir votre bienveillance; et Votre Majesté ne saurait me refuser sa justice."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Ollendorf, le 22 octobre 1813, onze heures et demie du soir.

„Monsieur le duc de Raguse, l'intention de l'Empereur est que, avec les troisième, sixième et septième corps d'armée, vous continuiez, demain 23, votre mouvement sur Erfurt, pour prendre position sur les hauteurs, en arrière de la forteresse. Ayez soin d'envoyer à l'avance un officier pour reconnaître la position que vous devrez occuper.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Ollendorf, le 22 octobre 1813, onze heures et demie.

„Je donne l'ordre au général Sébastiani de flanquer la marche de l'armée, et de protéger ce qui passera entre vous et le duc de Reggio.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Erfurt, le 24 octobre 1813, deux heures du matin.

„L'intention de l'Empereur est que vous placiez vos corps dans des villages plus près d'Erfurt, afin de bien vous rallier ce matin et de prendre les effets d'habillement et d'armement dont vous pouvez avoir besoin.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre.“

„*P. S.* Faites-moi connaître le nom des villages où vos corps seront placés.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Gotha, le 25 octobre 1813.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, l'Empereur ordonne que vous partiez demain à deux heures du matin pour vous rendre à Eisenach. Vous y prendrez une position militaire pour soutenir la ville et le général Sébastiani, qui a beaucoup de cavalerie ennemie en présence, et vous vous tiendrez prêt à aller plus loin du côté de Berka.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre.“

ORDRE POUR M. LE DUC DE RAGUSE.

„Rothenbergen, le 30 octobre 1813.

„Les bagages et tous les parcs d'artillerie de l'armée se rendront d'ici à Langenselbold, de là à Hochstædt, passant par Bruckobel, et de là, d'après les nouvelles que l'on aura, ils se dirigeront sur Francfort ou sur Bergen. Tous les isolés et blessés, tous les chevaux blessés, les hommes de cavalerie, non combattants à leur régiment, suivront la même route. Le duc de Padoue, avec le troisième corps de cavalerie, marchera en tête de cette colonne et la dirigera.

„MM. les maréchaux commandant en chef les corps d'armée, le général Sorbier, le général Rogniat, le général

Dulauloy, le général Nansouty, commandant en chef la cavalerie, le directeur général de l'administration de l'armée, et enfin tous les chefs d'autorité militaire ou d'administration, feront exécuter, chacun en ce qui le concerne, les dispositions ci-dessus. M. le général Radet est spécialement chargé et responsable de l'exécution de cet ordre. Il placera des postes de gendarmerie en conséquence, de manière qu'il n'y ait que l'artillerie active des corps d'armée et les combattants qui suivent la grande route de Hanau, et que tout le reste prenne la route indiquée dans l'ordre ci-dessus. M. le général Radet fera mettre deux poteaux avec des écriteaux.

„Le prince vice-connétable, major général,
„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Au camp, quatre heures du matin.

„Monsieur le duc de Raguse, j'ai remis à l'Empereur le petit croquis que vous m'avez envoyé de votre position. Sa Majesté fait demander si, ce matin, vous pouvez attaquer la ville de Hanau de votre côté. Pouvez-vous passer le pont de bois?

„Le prince vice-connétable, major général,
„Alexandre."

„*P. S.* Nous avons jeté toute la nuit des obus dans la ville."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„A une lieue en avant de Hanau, le 31 octobre 1813, dix heures et demie.

„Monsieur le duc de Raguse, l'officier d'état-major que je vous ai envoyé arrive. L'Empereur me charge de vous dire de continuer à canonner l'ennemi avec toute votre artillerie.

„Le prince vice-connétable, major général.
„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Au bivac, devant Hanau, le 31 octobre 1813.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, l'ennemi a évacué Hanau, le duc de Bellune et le duc de Castiglione partent pour Francfort; vous laisserez au pont les troupes nécessaires pour contenir l'ennemi. Le général Bertrand a ordre d'occuper Hanau; concertez-vous avec lui, et, lorsqu'il se sera emparé des positions, continuez votre mouvement sur Francfort.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

„*P. S.* Le général Bertrand pourra remplacer les troupes que vous avez au pont de bois; concertez-vous avec lui."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Francfort, le 31 octobre 1813.

„Vous pouvez prendre position en avant du faubourg de Hanau; vous ferez prendre pour deux jours de vivres à Francfort, et à cet effet vous enverrez des corvées en règle dans la ville pour recevoir cette distribution.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Francfort, le 1. novembre 1813, trois heures et demie du matin.

„L'Empereur ordonne qu'avec les troisième et sixième corps d'armée vous vous portiez à Hœchst, que vous y passiez la Nidda et que vous preniez position jusqu'à nouvel ordre sur cette rivière. Mettez-vous en mouvement à six heures du matin.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

„*P. S.* Faites partir les isolés et les voitures qui peuvent être autour de vous."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Mayence, le 2 novembre 1813.

„Mon cousin, je reçois votre lettre; nous n'avez envoyé, ni à moi, ni à l'état-major, aucune relation des batailles du 16 et du 18, ce que vous auriez dû faire.

„Napoléon."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Hœchst, le 2 novembre 1813, une heure et demie du matin.

„Vous tiendrez la position que vous occupez sur la Nidda, à Hœchst, jusqu'à l'arrivée du général Curial, c'est-à-dire de la première de ses divisions; ensuite vous vous mettrez en route avec votre corps pour vous rendre à Mayence. Le général Sébastiani a l'ordre de flanquer la droite de la route d'ici à Mayence. Vous remettrez la garde des ponts à ce général.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE SEIZIÈME. — 1813.

CORRESPONDANCE DU LIVRE SEIZIÈME.

LIVRE DIX-SEPTIÈME. — 1813.

CORRESPONDANCE DU LIVRE DIX-SEPTIÈME.

LIVRE DIX-HUITIÈME. — 1813.

CORRESPONDANCE DU LIVRE DIX-HUITIÈME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME CINQUIÈME.

HALLE. — IMPR. SCHMIDT.

MÉMOIRES

DU MARÉCHAL MARMONT

DUC DE RAGUSE

MEMOIRES

DU MARÉCHAL MARMONT

DUC DE RAGUSE

DE 1792 A 1841

IMPRIMÉS SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL

DE L'AUTEUR.

VI

PARIS, 1857.

HALLE, A L'EXPÉDITION (W. SCHMIDT).

MÉMOIRES

DU MARÉCHAL

DUC DE RAGUSE

LIVRE DIX-NEUVIÈME

1814

SOMMAIRE. — Triste position de l'armée française. — Épidémie à Mayence. — Espérances de Napoléon. — Organisation de l'armée. — Marmont établit son quartier général à Worms. — L'armée ennemie passe le Rhin à Bâle (20 décembre) et à Manheim (1er janvier 1814). — Retraite du corps de Marmont sur Metz et Bar-le-Duc. — Retraite du duc de Bellune sur Nancy (26 janvier). — Arrivée de Napoléon à Vitry. — Mouvements des autres corps de l'armée française. — Ordres donnés au prince Eugène. — Désobéissance du prince Eugène. — Positions occupées par les alliés. — Bataille de Brienne. — Bataille de la Bothière. — Rôle de Marmont pendant cette bataille. — Retraite sur Troyes. — Combat de Rosnay (2 février). — Découragement général. — Lettre de Marmont au prince de Neufchâtel. — Champaubert. — Courage du soldat français. — Anecdotes. — Paroles de l'Empereur. — Napoléon et M. Mollien. — Bataille de Montmirail. — Combat de Vauchamps. — Marmont surprend les Russes à Étoges. — Anecdote. — Grouchy et l'épée du général Ourouzoff.

Les revers de 1813 nous avaient ramenés sur le Rhin. Cette résurrection si étonnante de l'armée française au commencement de l'année, le développement de forces si prodigieuses, opéré pendant l'armistice, ne laissaient plus que des souvenirs. Tout avait péri ou avait disparu. Les garnisons, restées sur l'Elbe et la Vistule, les pertes éprou-

vées dans de si nombreux combats, les désastres de Leipzig, enfin une misère toujours croissante, avaient réduit l'armée à n'être plus que l'ombre d'elle-même. La retraite avait présenté le spectacle de la même confusion que celle de Russie. Des soixante mille hommes environ qui avaient atteint le Rhin, à peine quarante mille avaient des armes.

L'armée arriva à Mayence, les 1er et 2 novembre, dans cet horrible état. Comme de pareils revers n'avaient pas été prévus, rien n'avait été préparé pour la recevoir. Des besoins de toute nature, des embarras de toute espèce, vinrent l'assaillir. Ce fut le prélude de nouveaux malheurs.

Une armée dans un désordre aussi grand, après avoir éprouvé de semblables souffrances, porte avec elle le germe des plus cruelles épidémies. Quand rien n'est prêt pour combattre ces funestes prédispositions, on est assuré de voir arriver les plus affreux ravages.

Cette multitude de jeunes soldats, exténués, découragés, fut rapidement atteinte du fléau épidémique [1]. La mortalité, dans des établissements formés à la hâte, presque entièrement dépourvus de moyens de traitement, s'éleva rapidement à un nombre tel, que, dans le seul bâtiment de la douane, converti en hôpital, il mourut jusqu'à trois cents hommes en un seul jour.

La terreur s'étant mise parmi les médecins et les employés des hôpitaux, les malades furent menacés de ne recevoir aucune espèce de secours. Pour remettre l'ordre, je pris le parti de diriger tout par moi-même. Je m'imposai l'obligation d'aller, chaque jour, faire la visite des hôpitaux. Ma présence ranima, dans le cœur de chacun, le sentiment de ses devoirs, et une sorte de pudeur força à les remplir.

Les malades reprirent confiance. Si le mal ne fut pas détruit, ses funestes effets furent au moins diminués. Le devoir d'un général ne se borne pas seulement à commander et à mener ses troupes au combat. Chef d'une grande et nombreuse famille dont la conservation est à sa charge, il doit, s'il veut se montrer digne du commandement, rem-

[1] Le typhus. *(Note de l'Éditeur.)*

plir à son égard toutes les obligations d'un père, et en donner la preuve par ses soins. Il doit l'aimer s'il veut en être aimé lui-même. Le moindre instinct de ses hautes fonctions doit lui faire comprendre que l'amour des soldats pour leur général est le premier gage de ses succès. C'est, avant tout, par la réciprocité d'affection que s'établit l'accord entre le chef et ses subordonnés, et cet ensemble de volontés nécessaire pour l'exécution des projets les plus difficiles. Aussi, quand un chef s'occupe, au prix des plus grands sacrifices, et même au péril de ses jours, de la conservation de ses soldats, il ne remplit pas seulement son devoir, il fait encore une chose utile, tout à la fois morale et politique.

Je donnerai quelques détails assez curieux sur cette épidémie de Mayence, en 1813, qui enleva quatorze mille soldats et un nombre presque égal d'habitants. Les observations dont je vais rendre compte se trouveront applicables à toutes les circonstances semblables qui peuvent malheureusement se reproduire.

Les grandes souffrances et la disette produisent sur le corps humain à peu près les mêmes effets que la peur. Elles l'affaiblissent et le disposent aux plus horribles contagions.

L'encombrement des hôpitaux et le manque de soins firent naître le typhus, qui enleva nos soldats par milliers. Les habitants de Mayence et des environs, qui n'étaient pas sortis de chez eux et n'avaient éprouvé aucune souffrance, frappés de terreur à la vue de cette mortalité, en furent victimes comme les soldats. Enfin, les officiers de l'armée, n'ayant pas éprouvé les terreurs des habitants, et autant de souffrances physiques que les soldats, en furent moins attaqués.

Cette double observation me donna la confiance de braver le typhus, et je l'affrontai effectivement impunément.

Autre chose digne de remarque. Beaucoup de soldats semblèrent avoir eu les pieds gelés pendant cette retraite, et cependant jamais le thermomètre ne tomba au-dessous de zéro. L'épuisement avait enlevé la vie aux extrémités. Les doigts des pieds frappés de mort tombaient en gangrène, comme il serait arrivé par suite d'un froid violent.

Peindre le découragement et le mécontentement des esprits dans l'armée et dans toute la France, à la vue de tant de maux ; dire le triste avenir que chacun entrevoyait, ce me serait impossible ! Cette consommation de près d'un million d'hommes, faite en si peu de temps, la disparition de notre puissance et de son prestige, les fautes grossières de la campagne, appréciables pour les hommes de l'intelligence la plus vulgaire, cette désorganisation de l'empire annoncée de toutes parts, soit par les révoltes, soit par les défections ; enfin, les périls qui menaçaient le cœur même de l'État, périls si nouveaux pour nous, et que l'on ne s'imaginait plus possibles, accoutumé que l'on était depuis si longtemps à voir la victoire suivre constamment nos drapeaux, et notre influence politique aller toujours en augmentant, tout cela décourageait les esprits les plus vigoureux, et donnait à penser que nous n'étions pas à la fin de nos malheurs.

Napoléon lui-même, tout disposé qu'il était à s'abandonner aux plus étranges illusions, ne pouvait se cacher les dangers actuels, le mécontentement universel et la faiblesse des moyens qui lui restaient.

Les divisions parmi les alliés avaient longtemps fait son espérance ; mais les souvenirs récents de ses injures et de sa tyrannie avaient réuni, par un lien solide, tant d'intérêts divers, et confondu toutes les passions dans une seule, celle de son abaissement. Il y avait eu en outre une grande habileté dans l'organisation militaire de cette coalition. Les corps d'armée étant presque tous composés de troupes de différentes nations, la condition de chacun était égale, sauvait les amours-propres, et établissait, au contraire, chaque jour, l'occasion de développer une émulation utile. De plus, elle empêchait l'action immédiate d'une politique particulière à chaque souverain, qu'une circonstance fortuite aurait pu développer. Cette réunion constante des trois souverains au même quartier général avec les chefs des cabinets établissait une harmonie complète et rendait faciles et promptes toutes les décisions. Enfin le caractère de sagesse, de bienveillance et de douceur du généralissime faisait disparaître jusqu'aux plus légères aspérités dans le contact des hommes et des choses. Encore une fois, la

haine que Napoléon avait développée contre lui donnait la plus grande énergie et le plus grand accord aux volontés de ses ennemis.

Napoléon resta à Mayence jusqu'au 7 novembre. Pendant ce séjour, il arrêta les dispositions nécessaires pour la garde de la frontière. Il divisa les commandements et pourvut, autant qu'il était en lui, à la réorganisation de l'armée, qui, au quatrième corps et à la vieille garde près, n'existait plus que de nom.

Je passais mes journées presque entières avec lui. Morne et silencieux, il plaçait toutes ses espérances dans des délais et se livrait à l'idée que l'ennemi n'entreprendrait pas contre nous une campagne d'hiver. Il comptait, s'il pouvait disposer de six mois, parvenir à recréer une nouvelle armée assez nombreuse pour disputer avec succès le territoire sacré (c'est ainsi qu'il nommait le sol français). Effectivement, les levées s'exécutaient encore dans l'ancienne France avec facilité; et, bien que la désertion en diminuât les effets, partout on obéissait au sénatus-consulte rendu par la régente. Les soldats, levés en conséquence, reçurent le surnom de Marie-Louise.

On put les reconnaître, pendant la campagne, d'abord à leur ignorance des premiers éléments du métier, et ensuite à leur habillement; car, n'ayant eu le temps de recevoir qu'une capote, un bonnet de police, des souliers, une giberne et un fusil, ils furent constamment sans uniforme. On les reconnaissait encore à un courage calme et sublime qui semblait dans leur nature. Je raconterai, en son lieu, divers traits qui montrent de quel intérêt et de quelle estime était digne cette héroïque jeunesse.

Napoléon convenait, dans le tête-à-tête, de sa fâcheuse position, et puis concluait toujours, à la fin de chaque conversation, par espérer. Quand nous étions plusieurs avec lui, son langage d'espérance dans l'avenir était plus fier et plus décidé; le nôtre constamment le même, et fondé sur une conviction profonde d'être à la veille d'une catastrophe. Quand je dis nous, je parle de moi, de Berthier, du duc de Vicence, et de quelques autres généraux que l'Empereur admettait familièrement, le soir, auprès de lui. Nous cherchions, à tout prix, à l'amener à faire la

paix. L'Empereur avait entre les mains beaucoup de places, en Allemagne et en Pologne. L'ennemi avait éprouvé de grandes pertes. La France pouvait s'associer franchement aux intérêts de Napoléon, quand elle verrait sa liberté et son honneur compromis. Ces considérations devaient être puissantes aux yeux des souverains. Il était donc possible, et il est effectivement vrai qu'ils n'étaient pas éloignés de terminer la lutte. Aussi pensions-nous qu'il fallait saisir avidement la première occasion de négocier de bonne foi, et de faire la paix sans retard; mais Napoléon n'entrait pas dans ces calculs, et semblait, au moins par ses discours publics, se bercer des plus vaines espérances.

Un soir, vers le 4 ou 5 novembre, on discutait les projets probables de l'ennemi. Je dis qu'il allait remonter le Rhin avec une grande partie de ses forces, violer le territoire suisse, et passer le Rhin à Bâle. Ce calcul était basé sur la nécessité où il était d'avoir un pont à l'abri des glaces pendant l'hiver. Le pont de Bâle remplissait parfaitement ce but. L'Empereur s'impatienta et dit: „Et que fera-t-il ensuite? — Il marchera sur Paris! répondis-je. — C'est un projet insensé, répliqua l'Empereur. — Non, Sire, car où est l'obstacle qui peut l'empêcher d'y arriver?“ Là-dessus, Napoléon se mit à déblatérer et à se plaindre du peu de zèle dont les chefs de ses armées étaient maintenant animés, et certes il s'adressait mal; car ce zèle de tous les instants, ce feu sacré, tel qu'il l'appelait, n'a pas cessé de m'animer jusqu'à la catastrophe accomplie.

Le silence le plus complet, parmi les auditeurs, approuvait ce que je venais de dire. L'Empereur voulut mendier un suffrage au prix d'une flatterie, et, tout à coup, il se tourna vers Drouot; puis, le frappant à la poitrine, il lui dit: „Il me faudrait cent hommes comme cela!“ Drouot, homme de sens et honnête homme, repoussa ce compliment avec un tact admirable et avec cette figure austère qui donne un poids particulier à ses paroles. Il répondit: „Non, Sire, vous vous trompez: il vous en faudrait cent mille.“

La Hollande, dès ce moment en insurrection, obligeait

le général Molitor, qui y commandait avec un faible corps de troupes, de l'évacuer. Louis Bonaparte, ancien roi de Hollande, écrivit à l'Empereur pour lui proposer de retourner dans ce pays, dans le but d'employer à son profit l'influence qu'il supposait y avoir conservée. Napoléon me donna sur-le-champ connaissance de cette lettre, et ajouta: „J'aimerais mieux rendre la Hollande au prince d'Orange que d'y renvoyer mon frère!“

Voici comment furent divisés les commandements de la frontière.

Le duc de Bellune, envoyé à Strasbourg, eut le commandement de la ligne du Rhin, depuis Huningue jusqu'à Landau.

Je fus placé à Mayence, et je commandais depuis Landau jusqu'à Andernach.

Le duc de Tarente, chargé du Bas-Rhin, plaça son quartier général à Cologne.

Le duc de Tarente avait avec lui le onzième corps, et le deuxième corps de cavalerie, commandé par le général Sébastiani. Toutes les autres troupes se trouvaient sous mes ordres. Elles se composaient:

Du deuxième, commandé par le général Dubreton, à Worms;

Du troisième, commandé par le général Ricard, à Bertheim;

Du quatrième, commandé par le général Bertrand, à Hochheim et Castel;

Du cinquième, commandé par le général Albert, à Nieder-Ingelheim;

Du sixième, commandé par le général Lagrange, à Oppenheim;

Toute la garde, les dragons venant d'Espagne, commandés par le général Milhaud.

Deux régiments de gardes d'honneur furent placés aux pieds des montagnes, à Datesheim; le premier corps de cavalerie, commandé par le général Doumerc, dans le Hundsrück; et le duc de Padoue, avec sa cavalerie, près d'Andernach. Le matériel d'artillerie de campagne, qui avait pu être ramené, fut déposé, en partie à Mayence, et en partie évacué sur Metz.

Une nouvelle organisation étant donnée aux troupes, le troisième corps devint une seule division, sous le n° 8; le sixième, une autre, sous le n° 20; mais l'usage prévalut, et les troupes que je commandais pendant la campagne de France furent habituellement connues sous le nom du sixième corps.

Napoléon attachait beaucoup de prix à occuper Hochheim. Il voulait avoir une apparence offensive. Singulière prétention, quand nos moyens étaient réduits à si peu de chose, ou plutôt étaient tous à créer. J'y plaçai une division du quatrième corps. Le reste, mis en échelon, était appuyé à quelques retranchements intermédiaires, entre ce village et Castel.

Le 9 novembre, j'étais à Oppenheim, occupé à faire, sur le terrain, l'organisation de la vingtième division, lorsque l'ennemi se présenta devant Hochheim, et força la division Guilleminot, qui l'occupait, à l'évacuer après un léger combat. Appelé par le bruit du canon, j'arrivai au galop: mais la retraite était au moment de s'achever. Je fis occuper en force Costheim, et ordonner les dispositions que le nouvel état de choses commandait.

Je rendis compte de cette affaire à Napoléon. Dans sa réponse, il m'écrivit ces propres paroles, bien remarquables: „qu'il regrettait la perte de Hochheim, attendu que la présence de l'ennemi sur ce point avantageux serait un obstacle de plus pour déboucher au printemps prochain.“

Cependant la ville de Mayence était encombrée par la garde et le quartier général impérial. Des consommations immenses en étaient la conséquence, et empêchaient la formation des approvisionnements de réserve, que la prudence prescrivait d'y rassembler.

Je fus enfin débarrassé de l'un et l'autre sur mes pressantes sollicitations. Ils furent dirigés sur Metz. On établit forcément un système d'évacuation des malades: mais ces évacuations, poussées à une beaucoup trop grande distance, parce que chacun était bien aise d'éloigner de lui les foyers de la contagion, furent funestes. Au mépris des intérêts de l'humanité, des soldats, atteints du typhus, étaient envoyés jusqu'en Bourgogne. Une partie mourut

dans le voyage, et le reste apporta en Bourgogne l'épidémie qu'ils avaient déjà semée sur leur route.

Les opérations de la campagne paraissant devoir bientôt commencer, je réclamai avec instance l'établissement de magasins de subsistances sur le revers des Vosges; mais ils n'eurent pas le temps d'être formés.

En conséquence du mouvement de l'ennemi pour remonter le Rhin, je reçus l'ordre d'envoyer au maréchal duc de Bellune le deuxième corps et la cavalerie commandée par le général Milhaud. D'un autre côté, les débris du cinquième corps, commandés par le général Albert, et la cavalerie du duc de Padoue, furent donnés au maréchal duc de Tarente.

J'établis mon quartier général à Worms pendant quelque temps. Le Neckar pouvant servir à réunir un grand nombre de bateaux pour le passage du Rhin, et donner le moyen de déboucher avec ensemble et facilité, je fis faire, pour y mettre obstacle, une bonne redoute en face de l'embouchure. Elle fut armée avec une nombreuse artillerie de gros calibre dont le feu enfilait le cours de cette rivière.

J'ordonnai aussi des travaux à Coblentz. Je fis fortifier la position qui domine cette ville, afin de protéger la retraite des troupes en cas d'offensive et de succès de la part de l'ennemi. Enfin j'envoyai un officier intelligent à Bâle, en lui donnant l'ordre d'y rester et de me faire un rapport journalier sur les mouvements de l'ennemi. Cette ville étant ouverte à tous les partis, on y était bien informé. Les nouvelles de quelque importance m'étaient transmises par estafette.

Les conscrits commençaient à arriver; mais leur nombre, loin d'être suffisant pour remplir nos cadres, n'égalait pas même les pertes journalières causées par le typhus. Si l'hiver entier eût pu être consacré à la formation d'une armée, nous aurions au printemps présenté à l'ennemi des forces imposantes, au moins par le nombre. Mais les événements se pressèrent, et rien n'était ni prêt ni organisé quand nous fûmes forcés d'entrer en campagne.

L'ennemi exécuta le plan que je lui avais supposé. Dès le 20 décembre, il viola le territoire suisse, s'empara

du pont de Bâle et passa le Rhin. Le duc de Bellune se porta sur-le-champ, avec le deuxième corps, dont la force pouvait s'élever à sept ou huit mille hommes, et les dragons d'Espagne, sur le haut Rhin. La grande armée des alliés, entrée en Suisse et arrivée sur la rive gauche du Rhin, marcha en avant en trois directions divergentes. La gauche, sous les ordres du général Bubna, se porta sur Genève, dont elle s'empara. Dès ce moment, cette partie de l'armée alliée opéra constamment, pendant toute la campagne, sur le Rhône et la Saône, contre le corps du maréchal Augereau, qui était chargé de la défense de cette partie de notre frontière.

La masse des forces ennemies, c'est-à-dire le centre, prit les directions de Langres et de Dijon. La droite de l'armée alliée entra en Alsace et se porta dans la direction de Colmar.

On a vu plus haut le placement des troupes françaises. Ainsi la grande armée ennemie n'avait personne devant elle dans son mouvement offensif.

Napoléon donna l'ordre au duc de Trévise de partir, avec la vieille garde, pour se rendre à Langres où il prit position et attendit l'ennemi.

Ce corps, alors en marche pour la Belgique, avait une force de huit ou neuf mille hommes. Napoléon me fit donner l'ordre de partir avec le sixième corps et ma cavalerie pour me rendre dans le haut Rhin. Le duc de Bellune devait aller de sa personne à Strasbourg, dont il aurait été gouverneur, avec une garnison de bataillons de gardes nationales qu'on y avait rassemblées. Après avoir réuni à mon commandement le deuxième corps et les dragons du général Milhaud, j'avais ordre de défendre les défilés des Vosges. Mais, pendant ce mouvement préparatoire, le passage du Rhin, exécuté par l'ennemi sur tous les points, me força à m'arrêter. Chacun de nous fut obligé de manœuvrer pour son compte.

Par suite du mouvement préparatoire dont je viens de parler, j'étais arrivé, le 31 décembre, à Neustadt, près Landau. J'y attendais le général Ricard, qui venait de Coblentz et devait m'y rejoindre. J'avais jugé qu'un séjour de trois jours était nécessaire pour réunir mes différentes

colonnes. Je devais donc, le 4 janvier seulement, continuer ma marche avec toutes mes troupes réunies et formées en corps d'armée.

Le 1er janvier, l'ennemi effectua brusquement le passage du Rhin devant Manheim. Il surprit et enleva la redoute construite en face de l'embouchure du Neckar, et s'occupa immédiatement à construire un pont, pour lequel tout était préparé dans le Neckar. Instruit de cet événement par l'arrivée des fuyards de la petite ville d'Ogersheim, située à peu de distance du point où le passage s'était effectué, je fis monter à cheval toute la cavalerie qui était près de moi, mettre en marche l'infanterie que j'avais sous la main, et je me portai sur Mutterstadt.

L'ennemi avait mis tant de diligence dans son opération, qu'à une lieue de Neustadt nous rencontrâmes une centaine de Cosaques auxquels nous donnâmes la chasse. Déjà l'ennemi occupait en force Mutterstadt. Nous l'obligeâmes cependant à évacuer le village ; mais j'eus bientôt la preuve de la supériorité des forces que nous avions devant nous, et j'appris en même temps que la construction du pont était déjà très-avancée. Je me rapprochai des montagnes et pris position à la tête des gorges de Türkheim, observant les vallées voisines, afin de couvrir les troupes en marche pour me rejoindre et de favoriser leur réunion. Je me déterminai à rester dans cette position jusqu'à ce que l'ennemi vînt ou me chasser de vive force, ou me forcer à l'évacuer en la tournant.

Le général Ricard avait eu l'ordre de quitter Coblentz aussitôt après l'arrivée des troupes du quatrième corps, commandées par le général Durutte. Au moment où il commençait son mouvement, le 1er janvier, le corps prussien du général York exécutait son passage de vive force. Le général Ricard retourna au secours du général Durutte ; mais, voyant à quelles forces il avait affaire, il réunit à sa division le général Durutte et les troupes placées entre Coblentz et Bingen, et se porta, en traversant le Hundsrück, sur la Sarre, où plus tard il me rejoignit. Les troupes du quatrième corps, qui occupaient Oppenheim d'un côté et Bingen de l'autre, ainsi que les gardes d'honneur qui étaient avec elles, se retirèrent dans Mayence.

Les troupes réunies devant moi étaient le corps de Sacken et celui de Saint-Priest. J'allai les reconnaître jusqu'à la vue d'Ogersheim. Le corps de Langeron, faisant partie de la même armée, fut dirigé immédiatement sur Mayence et chargé du blocus de cette place. D'un autre côté, le corps de Wittgenstein passait le Rhin au-dessous de Strasbourg.

Je restai à Türkheim jusqu'au 4. Me voyant alors menacé sur mes flancs, j'opérai ma retraite sur Kaiserslautern, et de là sur la Sarre, où j'arrivai le 6. Le 7, je fis sauter le pont de Sarrebrück, et j'envoyai un détachement sur Bitche, avec un convoi, pour ravitailler cette place. Je fis couler tous les bateaux sur la Sarre. Ayant alors rallié les généraux Ricard et Durutte, mes forces, à cette époque, s'élevaient à :

Huit mille cinq cents hommes d'infanterie;

Deux mille cinq cents chevaux et trente-six pièces de canon.

Je mis, le 8, mon quartier général à Forbach. Le corps de York, après avoir traversé le Hundsrück, se porta sur Sarrelouis. Il força le passage de la Sarre à Rechling, construisit un pont, et passa également à Sarralbe. Il continua sa marche sur Pettelange et les défilés de Saint-Avold, tandis que Sacken, arrivé aux sources de la Sarre, manœuvrait par les montagnes.

D'après cela, je me retirai sur Saint-Avold, et le lendemain, 10, je pris position à Longueville, laissant une arrière-garde à Saint-Avold. Enfin je me retirai sous Metz, où j'arrivai le 12. Dans cette marche, la désertion se fit sentir de la manière la plus forte parmi mes troupes. Tous les soldats qui n'appartenaient pas à l'ancienne France quittèrent leurs drapeaux. Le 11e régiment de hussards, composé en grande partie de Hollandais, se fondit en un moment, et, comme les déserteurs emmenaient leurs chevaux, je me vis forcé de faire mettre à pied ce qui restait et de donner les chevaux à des soldats plus fidèles. Mon infanterie, le 13 janvier, ne se composait plus que de six mille hommes appartenant à quarante-huit bataillons (terme moyen, cent vingt-cinq hommes par bataillon, y compris les cadres de quatre-vingt-quatre hommes). On voit

ce qu'était cette troupe pour le service et pour combattre.

Pendant ces mouvements, le duc de Bellune avait un moment tenu tête aux troupes qui, venues de Bâle, étaient entrées en Alsace. Dans un combat à Sainte-Croix, près de Colmar, sa cavalerie avait pris quatre cents chevaux à l'ennemi. Le comte de Wittgenstein ayant passé le Rhin au-dessous de Strasbourg et marché sur les Vosges, le duc de Bellune, afin de ne pas être acculé sur cette ville, se retira, par Mutrig et Framonth, sur Baccarach. Après les combats d'Épinal et de Saint-Dié, il se retira sur Nancy. Là il fit sa jonction avec le prince de la Moskowa, le 13 janvier. Le 15, il continua son mouvement sur Toul, tandis que le prince de la Moskowa se portait sur Void et Ligny. Malheureusement, en évacuant Nancy, on oublia de détruire le pont de Frouard sur la Moselle. Il en résulta que la ligne de cette rivière, sur laquelle j'avais compté pour arrêter l'ennemi pendant quelques jours, ne put être défendue.

Quant à moi, du 12 janvier jusqu'au 16, je m'étais occupé avec activité de toutes les dispositions nécessaires pour assurer la défense de Metz. J'y plaçai le général Durutte comme commandant supérieur. Je lui donnai des cadres pour recevoir et instruire les conscrits qui y étaient rassemblés. Une centaine de pièces de canon, mises en batterie sur les remparts, et une grande quantité de bœufs pour l'approvisionnement, assurèrent la conservation de cette place. Ensuite, après avoir fait occuper Pont-à-Mousson, j'ordonnai la destruction du pont sur la Moselle, et j'établis mon quartier général à Gravelotte. Ce fut alors que je fus informé que l'on avait laissé subsister le pont de Frouard en évacuant Nancy, ce qui donnait à l'ennemi un passage sur cette rivière. La destruction du pont à Pont-à-Mousson n'ayant, dès ce moment, plus d'objet, je retirai mes ordres et le laissai subsister. De Gravelotte, je me portai sur la Meuse. J'établis mon quartier général à Verdun le 18, laissant une forte arrière-garde, et faisant occuper Saint-Michel, dont le pont fut rompu.

Je m'occupai aussitôt à mettre Verdun en état de défense, et je pris des mesures pour garder quelque temps

la ligne de la Meuse. Des pluies abondantes, qui grossissaient les eaux, venaient en aide à ce projet. Mais il se trouva que le duc de Bellune avait encore omis de faire couper les ponts de la Meuse au-dessus de Vaucouleurs. L'ennemi s'en saisit et passa la rivière. Le maréchal fut forcé de se retirer sur Ligny pendant que moi-même je me portais, avec la plus grande partie de mes troupes, sur Bar-le-Duc, et que j'envoyais, avec l'autre partie, le général Ricard occuper le défilé des Islettes.

De Ligny, le duc de Bellune se retira sur Saint-Dizier, et ensuite sur Perthes, où il prit position le 26. Pendant ce temps, je me retirais sur Vitry-le-Brûlé, le prince de la Moskowa sur Vitry, et Napoléon arrivait à Vitry, où il rejoignit l'armée.

Comme je l'ai dit précédemment, le duc de Trévise s'était arrêté à Langres. Il y resta jusqu'au moment où l'ennemi parut en force devant lui; alors il se retira sur Bar-sur-Aube. Il fut attaqué dans cette nouvelle position; il recula de nouveau et se replia, le 25 janvier, sur Vandœuvre, laissant une forte arrière-garde à Magny-le-Fouchar.

Enfin, le duc de Tarente, parti des bords du Rhin, s'était d'abord porté sur Juliers et sur Liége, où il avait réuni toutes ses forces; mais là il reçut de Napoléon l'ordre de se rendre à Châlons-sur-Marne. Il y arriva en effet le 30 janvier. A Namur, il fut abandonné par le général Winzingerode, qui, jusque-là, l'avait suivi. Ce général s'arrêta sur la basse Meuse. Ainsi, le 26 janvier, jour de l'arrivée de Napoléon à Vitry, toutes les forces françaises dont l'indication a été donnée plus haut étaient placées de la manière suivante:

Le duc de Trévise à Vandœuvre avec la vieille garde;

Le duc de Bellune à Perthes;

Le prince de la Moskowa en avant de Vitry avec la jeune garde.

Et moi à Heils-Luthier, également en avant de Vitry.

Aussitôt après l'arrivée de Napoléon à Vitry, je me rendis près de lui. Le *Moniteur* avait annoncé la formation d'un camp à Châlons. Je lui parlai des renforts que, sans doute, il nous amenait. Il me répondit: „Aucun; il n'y

avait pas un seul hommes à Châlons. — Mais avec quoi allez-vous combattre? — Nous allons tenter la fortune avec ce que nous avons; peut-être nous sera-t-elle favorable!“

C'était à ne pas se croire éveillé que d'entendre pareilles choses; et cependant il y eut un enchaînement de circonstances si extraordinaire, que la balance a failli pencher en notre faveur. Il ajouta, au surplus, des détails importants donnant du crédit à ses paroles et quelque base à ses espérances. Il avait donné l'ordre au prince Eugène d'évacuer l'Italie, après avoir fait un armistice, ou bien trompé les Autrichiens et fait sauter toutes les places, excepté Mantoue, Alexandrie et Gênes. J'ai eu, dans le temps, quelques doutes sur la vérité de ces dispositions; mais elles m'ont été certifiées et garanties depuis par l'officier porteur des ordres et des instructions, le lieutenant général d'Antouard, premier aide de camp du vice-roi. Il est entré avec moi dans les détails circonstanciés dont je vais rendre compte.

Les armées françaises et autrichiennes en Italie étaient sur l'Adige. Eugène avait l'ordre de négocier un armistice en cédant les places de Palma-Nuova et d'Osopo; de faire partir la vice-reine pour Gênes ou Marseille, à son choix, en lui donnant deux bataillons de la garde italienne; de former les garnisons de Mantoue, Alexandrie et Gênes avec des troupes italiennes; de faire sauter les autres places simultanément, et de rentrer en France avec l'armée à marches forcées, après avoir tout préparé pour exécuter ce mouvement avec célérité.

Il aurait amené avec lui trente-cinq mille hommes d'infanterie, cent pièces de canon attelées et trois mille chevaux. Aprés avoir passé le mont Cenis, dont il aurait détruit la route, il aurait rallié quelques milliers d'hommes en Savoi et le corps d'Augereau, fort de quinze mille hommes. Ses forces se seraient alors élevés à plus de cinquante-cinq mille hommes. Ensuite, après avoir battu et chassé devant lui le corps de Bubna, il se serait porté en Franche-Comté et en Alsace. En tirant des garnisons du Doubs, du Rhin et de la Moselle un supplément de troupes, son armée aurait été forte de quatre-vingt mille hommes et

placée sur la ligne d'opération de l'ennemi, avec l'appui de nos meilleures places.

Quand on pense à la résistance incroyable que nous avons opposée avec nos débris, qui jamais, en totalité, n'ont formé quarante mille hommes, on peut supposer ce qui serait advenu à l'arrivée subite d'un renfort pareil et par l'exécution d'un semblable mouvement. Eugène éluda les ordres de l'Empereur; il fit cause à part; il intrigua dans ses seuls intérêts. Il s'abandonna à l'étrange idée qu'il pouvait, comme roi d'Italie, survivre à l'Empire: il oubliait qu'une branche d'arbre ne peut vivre quand le tronc qui l'a portée est coupé. Il a été la cause la plus efficace, après la cause dominante, placée, avant tout, dans le caractère de Napoléon, la cause la plus efficace, dis-je, de la catastrophe; et cependant la justice des hommes est si singulière, qu'on s'est obstiné à le représenter comme le héros de la fidélité! Je tiens à conscience d'établir ces faits, dont la vérité m'est parfaitement connue, et qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire.

La désobéissance du prince Eugène aux ordres formels de Napoléon a eu de si funestes conséquences, des conséquences si directes, et ses amis ont si habilement déguisé sa conduite, que l'historien sincère et véridique doit tenir à bien constater les faits tels qu'ils se sont passés. Non-seulement Eugène n'a rien exécuté de ce qui lui était prescrit; mais il n'en eut jamais l'intention. Il s'est même occupé à se mettre dans l'impossibilité d'obéir, ou au moins à créer des prétextes pour s'en dispenser. De nouveaux documents tombés entre mes mains me donnent le moyen d'en apporter la preuve.

Les ordres de mouvements pour opérer sur les Alpes ont été, comme je l'ai dit, apportés à Eugène par le général d'Anthouard, à la fin de 1813. Une lettre de l'impératrice Joséphine à son fils, très-pressante, pour accélérer son mouvement, a été envoyée par l'ordre de Napoléon par un courrier le 10 février[1]. Le 3 mars, nou-

[1] LE ROI JOSEPH A L'EMPEREUR.

„10 février 1814.

„Sire, la lettre de l'impératrice Joséphine est partie par l'estafette de ce matin; elle est aussi pressante que possible.“ — Il s'agissait de

velle lettre lui a été adressée dans le même objet par le ministre de la guerre[1]. Ainsi il est démontré que jamais ni contre-ordre ni modifications aux premiers ordres ne lui ont été envoyés. On lui a dit de venir, de venir vite, d'accélérer son mouvement, et il n'a ni commencé ni même préparé ce mouvement. Il avait l'ordre de faire sauter simultanément toutes les places d'Italie, excepté Mantoue, Alexandrie et Gênes, et il n'a pas fait construire un seul fourneau de mine dans ce but.

Il avait l'ordre de chercher à conclure un armistice avec M. de Bellegarde, et il n'a entamé aucune négociation de ce genre avec le général autrichien. Il avait l'ordre de masquer son mouvement, de manière à pouvoir marcher sans embarras, sans être inquiété, et rapidement. Il devait donc cacher son projet avec soin à M. de Bellegarde, dont le devoir eût été, dans ce cas, de le suivre avec activité, avec ardeur, dans le but de le retenir et de l'empêcher, dans l'intérêt des opérations générales, de se joindre à Napoléon. Au lieu de cela, que fait-il? Il écrit à M. de Bellegarde une lettre dans laquelle il annonce ses intentions, et le provoque ainsi indirectement à s'y opposer. Il lui mande que peut-être les événements de la guerre le mettront dans le cas d'évacuer l'Italie, et il lui demande s'il peut laisser en sûreté la vice-reine à Milan, en la confiant à ses soins. Quelle ridicule question! Il a affaire à des ennemis civilisés; il est sûr que protection, sécurité et soins ne lui manqueront pas. C'est une demande d'usage à faire, en pareil cas, quelques heures avant de quitter une ville, et en présence d'une avant-garde ennemie; ce n'est pas même une question à adresser; mais ici il est clair qu'une démarche aussi précoce, aussi inopportune n'a d'autre objet que de donner l'éveil au général autrichien. — Eugène évacue Vérone, opère sa retraite lentement. Il est suivi par l'armée autrichienne avec mollesse, et sans que de la part de celle-ci il y ait aucun engagement; car le général autrichien, qui n'a pas soif de bataille, croit à une con-

faire exécuter sans délai l'ordre donné par l'Empereur au prince Eugène de marcher avec son armée sur les Alpes.

(*Extraits* publiés en 1844 par un ancien officier du roi Joseph.)

[1] Voyez la même publication.

vention tacite d'évacuation, et, pour son compte, à une simple prise de possession. — Mais les choses, se passant ainsi, ne remplissent pas les intentions d'Eugène. Il ne peut faire valoir, pour rester, les obstacles que les Autrichiens mettent à son départ. Leur conduite semble le favoriser. Aussi tout à coup il profite de leur sécurité pour les attaquer brusquement et d'une manière peu loyale. Il remporte sur eux un succès de peu d'importance. Il espère ainsi jeter de la poudre aux yeux de Napoléon, et égarer son jugement. Puis, après l'action de Valeggio, il reprend sa même impassibilité et reste étranger aux événements de la guerre de France, sur les résultats de laquelle il aurait pu avoir une si grande influence. — La crise arrive, l'Empire croule, et Eugène s'empresse de se déclarer souverain. Il publie une proclamation aux habitants du royaume d'Italie, où il leur annonce que désormais le seul devoir de sa vie sera de s'occuper de leur bonheur. — Mais, à cette démarche ambitieuse, les peuples répondent par une insurrection. Prina, ministre des finances, odieux pour sa dureté et ses exactions, est victime des fureurs du peuple. Eugène se réfugie à Mantoue au milieu des troupes françaises, et échappe à un sort semblable. Sa vie politique est terminée. Tels sont les faits.

Je reviens à Vitry, à notre entrée en campagne, et au commencement de cette offensive dont les résultats furent d'abord si imprévus et si extraordinaires. On a vu de quelle manière étaient groupés les divers corps d'armée autour de Vitry. Voici comment l'ennemi était placé. La grande armée, après avoir passé à Bâle, arrivait par la route de Chaumont. Le corps de Wittgenstein marchait sur Joinville. Le corps de Sacken, à la suite du duc de Bellune, s'était porté sur Saint-Dizier, et avait continué son mouvement sur Brienne-le-Château, pour faire sa jonction avec la grande armée. Le corps d'York, encore en arrière, suivait la même direction.

Napoléon mit ses troupes en marche le 27. Il fit attaquer Saint-Dizier par le duc de Bellune et la jeune garde, commandée par le maréchal Ney. Il se dirigea ensuite sur Brienne, en passant par Montier-en-Der et Esclaron. Il me laissa à Saint-Dizier pour couvrir son mouvement. Je

m'éclairai, avec soin, dans les directions de Bar-sur-Ornain, Ligny et Joinville, et partout j'envoyai l'ordre aux gardes nationales de prendre les armes. Le 29, informé que le corps d'armée de Wittgenstein arrivait à Joinville, je me mis en marche avec la plus grande partie de mes forces, afin de garder le débouché de Joinville sur Vassy et Montier-en-Der. Je laissai le général Lagrange, avec le reste de mes troupes, à Saint-Dizier, en lui donnant pour instructions de se retirer sur Vassy, quand l'ennemi se présenterait en force devant lui.

Le 30, le corps de York arriva à Saint-Dizier. Il en chassa l'arrière-garde que j'y avais laissée. Le général Lagrange se replia sur moi; mais pendant ce temps des troupes, venues de Joinville, m'attaquèrent dans la position que j'avais prise sur les hauteurs en avant de Vassy. Je tins ferme; j'arrêtai l'ennemi, et donnai au général Lagrange le temps de me rejoindre. Cette avant-garde ennemie avait particulièrement eu pour objet de couvrir le mouvement du corps de Wittgenstein, en marche sur Doulevent. Le général Duhesme, du deuxième corps, qui avait occupé Doulevent, l'ayant évacué à l'approche de l'ennemi, celui-ci jeta de nombreuses troupes de cavalerie dans la vallée de la Blaise, sur mon flanc droit.

Ayant réuni mes troupes à Vassy, j'évacuai cette ville et me portai sur Montier-en-Der, pour de là continuer mon mouvement et me réunir à Napoléon, à Brienne.

Pendant ce temps, Napoléon était arrivé sur Brienne au moment où Blücher, avec le corps de Sacken et d'Olsouffieff, se mettait en marche pour se porter sur Arcis. Blücher arrêta son mouvement et prit position à Brienne, où Napoléon l'attaqua et le battit. Le combat fut opiniâtre, et les pertes à peu près égales de part et d'autre. Blücher se retira dans la direction de Bar-sur-Aube, et prit position à peu de distance de la Rothière, tandis que la grande armée arrivait à son secours.

Le résultat de ce combat et de ces mouvements fut la réunion de toutes les forces de l'ennemi en présence des nôtres, qui étaient si inférieures. Les conséquences semblaient devoir amener notre destruction.

Le 31, au matin, après avoir fait reposer mes troupes,

je continuai mon mouvement sur Brienne, en laissant une forte arrière-garde, commandée par le général Vaumerle, à Montier-en-Der. Elle était composée principalement de cavalerie, et soutenue par huit cents hommes d'infanterie du corps de l'artillerie de la marine. Sa position, derrière les eaux abondantes qui couvrent ce pays, était très-bonne.

Suivre la même route qu'avait prise l'Empereur était chose impossible, à cause de l'état des chemins devenus tout à fait impraticables. Je me dirigeai par Anglure sur Soulaine, où je retrouvai la chaussée de Doulevent à Brienne.

A mon arrivée à portée de Soulaine, les habitants étaient aux prises avec les Cosaques et je les dégageai; mais, en arrière de Soulaine, sur les hauteurs et parallèlement à la route, je vis tout le corps de Wrede en position.

Je dus me former en face de lui et en arrière de Soulaine, sur les hauteurs qui dominent ce village, afin d'attendre la nuit pour exécuter ma marche sur Brienne, non par la grande route, alors au pouvoir de l'ennemi, mais par les chemins de traverse, au milieu des bois.

A peine en position, ma situation devint très-critique, par deux circonstances fort graves. Le corps de Wittgenstein débouchait par la route de Doulevent, et vint prendre position sur mon flanc gauche. D'un autre côté, le corps de York avait surpris, culbuté et mis en fuite l'arrière-garde que j'avais laissée à Montier-en-Der, aux ordres du général Vaumerle, qui fut fait prisonnier. Ainsi j'avais en face, à portée de canon, le corps de Wrede; sur mon flanc gauche le corps de Wittgenstein, et derrière moi, sur ma piste, celui d'York. Un engagement devait avoir lieu très-probablement au moment même, et ma perte entière en être le résultat infaillible, quand une neige abondante survint et produisit une nuit précoce. La nuit véritable succéda. Aussitôt venue, je me mis en marche par les bois, et j'arrivai à une heure du matin à Morvilliers, d'où j'envoyai mon rapport à l'Empereur. En communication avec l'armée, j'avais échappé comme par miracle, avec une nombreuse artillerie, aux trois corps qui m'environnaient, et je pouvais entrer en ligne.

La force de mes troupes, réunies à Morvilliers, ne s'élevait pas au delà de trois mille hommes d'infanterie.

Mon arrière-garde, culbutée à Montier-en-Der, s'était retirée directement sur Brienne, et ne m'avait pas rejoint. Je reçus, à huit heures du matin, l'ordre de l'Empereur de partir de Morvilliers, pour aller prendre position à Chaumesnil. Ces ordres me prescrivaient de me retrancher, et ajoutaient que, lorsque nous aurions fait des travaux convenables dans cette positions, nous serions inexpugnables. Cette disposition et les illusions qui l'accompagnaient sont étrangement bizarres. On ne peut concevoir que pareilles idées aient pu entrer dans l'esprit de Napoléon. En effet, notre ligne occupait une lieue et demie environ, et nous n'avions pas vingt mille hommes sous les armes. Les corps d'armée, dont l'existence imaginaire ne consistait que dans des noms, n'étaient liés entre eux que par des postes. Il n'y avait rien de compacte, rien qui ressemblât à une formation pour livrer bataille, rien qui fût en état de présenter la moindre résistance. Ensuite aucun obstacle ne s'opposait à ce que l'ennemi ne tournât cette ligne par notre gauche, qui n'était appuyée que par un bois de facile accès. Enfin il parlait de huit jours employés à se retrancher; et l'ennemi, avec toutes ses forces réunies, était à une portée de canon de lui!

Le général Ricard m'avait quitté pour occuper le débouché des Islettes, ou moment où je m'éloignais de la Meuse et me portais sur Bar-le-Duc. Arrivé à Vitry après mon départ, il avait été dirigé sur Brienne directement, et placé à Dienville où était appuyée à l'Aube la droite de l'armée; mon faible corps, ainsi divisé, se trouvait occuper ses deux extrémités.

Je reviens à l'ordre de quitter Morvilliers et d'occuper Chaumesnil.

Nos corps d'armée, si faibles, avaient beaucoup d'artillerie, et les canons seuls leur donnaient un peu d'apparence, et aussi quelque réalité.

Cette artillerie nombreuse, et tout à fait hors de proportion, imposait à l'ennemi quand elle était en position; mais dans la marche elle était fort embarrassante, toutes les troupes étant insuffisantes pour lui composer une escorte convenable. J'avais à Morvilliers environ trois mille six cents hommes de toutes armes, et mon artillerie s'éle-

vait à quarante pièces de canon. Morvilliers est à près de trois quarts de lieue de Chaumesnil. Je mis en mouvement la brigade du général Joubert, et j'ordonnai à mon artillerie de la suivre. La deuxième brigade, formant le reste de l'infanterie, devait fermer la marche, et évacuer Morvilliers quand cette artillerie en serait sortie en entier.

Je donnai l'ordre à ma cavalerie, soutenue par du canon, d'aller prendre position à une ferme située à une petite distance de Morvilliers et à portée de la grande route, pour couvrir le flanc gauche de ma colonne, exposée aux attaques de l'ennemi; mais, comme il arrive souvent à la guerre, cet ordre ne fut pas exécuté immédiatement. La fatigue de la nuit, la nécessité de laisser manger les chevaux, servirent d'excuses, et cette colonne s'était mise en mouvement sans avoir son flanc protégé ni couvert.

Prévenu de la sortie de Morvilliers des dernières voitures d'artillerie, je montai à cheval pour suivre le mouvement des troupes. Je venais de quitter le village quand je vis trois escadrons de cavalerie bavaroise déboucher inopinément, se précipiter sur cette colonne d'artillerie et enlever six pièces de canon. Je n'avais pas de troupes sous la main pour courir dessus et aller les reprendre; mais je fis mettre en batterie les premières pièces à ma portée et tirer sur les Bavarois. Ils abandonnèrent deux des pièces qu'ils avaient, pour ainsi dire, escamotées, et en emmenèrent quatre.

La grande poximité de l'ennemi, la faiblesse de mes troupes et la grande quantité de matériel que j'avais à mouvoir, rendaient impossible l'exécution du mouvement prescrit. Le général Joubert, marchant en tête de colonne, était arrivé à Chaumesnil et y avait pris position. Ainsi une partie du but que Napoléon s'était proposé d'atteindre était remplie. Je me décidai à garder et à défendre la position de Morvilliers, susceptible d'être occupée avec assez peu de troupes. Cette position, formée par un mamelon en pain de sucre, isolé, mais d'une faible élévation, a des pentes régulières. De nombreuses haies défendent les accès du village et composent comme autant de retranchements.

Le plateau étant assez vaste pour y recevoir une nombreuse artillerie, j'y plaçai une batterie imposante. L'en-

nemi attaqua le deuxième corps, à la Rothière, placé au centre. Il attaqua Dienville. Il attaqua ensuite Chaumesnil; mais partout il attaqua mollement et sans intelligence. S'il eût pénétré par les intervalles des point occupés, notre retraite eût été nécessaire à l'instant même. Le corps du général de Wrede resta en présence de Morvilliers, et se contenta d'abord d'attaquer Chaumesnil.

Je remplissais bien ma tâche en tenant en échec avec un corps de troupes aussi faible dix-huit ou vingt mille hommes qui composaient les forces dont ce général disposait. J'engageai du plateau de Morvilliers, avec les Bavarois, un feu d'artillerie soutenu, dans le but de faire diversion et de les occuper; mais tout annonçait qu'ils allaient transformer cette canonnade en une action plus vive, et se disposaient à une attaque régulière de ce poste. En effet, des détachements s'approchaient dans les différentes directions, et les reconnaissances préliminaires se multipliaient sur tous les points.

L'Empereur, ayant senti l'importance de Chaumesnil, avait fait soutenir la brigade Joubert, qui l'occupait, par la division Meunier, de la jeune garde. Ce poste, au moment d'être enlevé, se soutint encore pendant quelque temps; mais tout faisait prévoir que cette résistance ne serait plus de longue durée.

Il était trois heures environ; un épouvantable chasse-neige eut lieu, et vint obscurcir le temps. Je profitai de cette circonstance favorable pour renvoyer jusqu'à Brienne tous mes équipages et une partie de mon artillerie, afin de rendre ma retraite plus facile et plus légère quand le moment de l'effectuer serait arrivé. Comme je ne me souciais pas, ainsi qu'il était arrivé au maréchal Davoust en 1812, de voir mon bâton de maréchal, qui était placé dans mes bagages, devenir la proie de l'ennemie, pour figurer ensuite dans quelque église de Saint-Pétersbourg ou de Vienne, je donnai l'ordre de l'emporter et d'en séparer les diverses parties.

Le combat continua jusqu'à quatre heures. Chaumesnil fut enfin emporté. La Rothière l'avait été précédemment. Ma retraite se trouvait compromise, car l'ennemi pouvait, par le bois d'Ajou, se porter avec facilité sur mon unique

route de communication. D'un autre côté, toutes les colonnes d'attaque du général de Wrede étaient formées et se mettaient en mouvement pour enlever Morvilliers. Je donnai l'ordre à mes troupes de se retirer. La sortie de ce village se fit avec tant d'ordre, tout avait été si bien prévu, que les troupes bavaroises ne trouvèrent plus personne à leur arrivée. Je n'éprouvai aucune perte. J'allai prendre position en avant de Brienne, à l'embranchement de la route de Morvilliers avec la chaussée. J'y arrivai à la nuit close.

Telle fut cette bataille de Brienne. Aucun raisonnement ne saurait la justifier de la part de Napoléon. Elle ne pouvait lui donner aucun résultat favorable, à cause de l'immense supériorité de l'ennemi, car presque toutes ses forces étaient réunies. Les localités ne nous offraient aucun avantage particulier, et nous combattions dans un pays ouvert. Enfin, si quelque chose doit étonner, après l'idée de donner cette bataille, c'est d'avoir vu l'ennemi si mal profiter de ses avantages, et l'armée française échapper à une destruction complète.

J'allai trouver, dans la soirée, l'Empereur au château de Brienne. Il me fit connaître ses intentions pour le lendemain. L'armée devait se retirer sur Troyes en passant l'Aube au pont de Lesmont. Afin de faciliter sa marche et d'empêcher l'ennemi de la poursuivre trop vivement, Napoléon m'ordonna de me retirer, avec mon infanterie, qui ne s'élevait pas à plus de deux mille hommes, ma cavalerie et six pièces de canon, par Perthes et Rosnay. La masse de mon artillerie et de mes bagages suivrait la chaussée. Je devais prendre position à Perthes avant le jour, et me montrer avec ostentation, afin d'attirer l'attention de l'ennemi, passer ensuite, à Rosnay, la Voire, rivière étroite, mais profonde, et la défendre. Un pont, au-dessous de Rosnay, devait servir à la retraite d'un petit corps commandé par le général Corbineau, chargé de le détruire après l'avoir franchi. Je me rendis donc à Perthes pendant la nuit. Ce village est situé au milieu d'un sol marécageux, mais qui, en ce moment, était très-solide, à cause du froid excessif qui régnait. Il est placé sur une petite élévation. A la pointe du jour, je

plaçai mes troupes de manière à les faire paraître nombreuses et à donner de l'inquiétude à l'ennemi.

La masse des troupes de l'armée se retirait, mais en désordre, et le mouvement s'accéléra, au pont de Lesmont, de manière à rappeler les désastres de la campagne précédente, et à faire craindre les plus grands malheurs.

Tout à coup l'ennemi, apercevant sur son flanc droit, et à portée, un corps de troupes stationnées, changea la direction de sa marche et porta presque toutes ses forces sur moi. C'était remplir mon objet. Je me mis en mouvement pour me rapprocher du défilé; mais, voulant occuper autant que possible l'ennemi, je ne me hâtai pas de le franchir. Je fis garnir, par des détachements d'infanterie, des bouquets de bois situés à une petite distance en avant, et je restai, sous cet appui, avec ma cavalerie.

L'ennemi se présenta avec des forces immenses. Il commença par établir une batterie de vingt pièces de canon. Ce fut seulement quand cette batterie eut commencé à jouer que j'effectuai le passage du défilé avec ordre, sans confusion, et comme je l'aurais exécuté à une grande manœuvre. Une fois de l'autre eôté de la rivière, je m'occupai à faire détruire les ponts placés, à la suite les uns des autres, sur les divers bras de cette rivière. Nous étions malheureusement dépourvus de toute espèce d'outils. La force de la gelée avait donné la dureté de la pierre à la terre qui recouvrait ces ponts. Ce ne fut qu'avec une peine extrême que l'on parvint à y faire une coupure. Les longerons mêmes restèrent intacts, faute de haches et de scies pour les détruire.

Pendant ces travaux, je remarquai, sur la rive droite de la Voire, à quelque distance, plusieurs hommes à cheval qui paraissaient ennemis. Je supposai qu'il existait un gué sur la Voire, à un point plus bas, et qu'il avait été franchi par quelques éclaireurs. Comme je n'avais que faire de ma cavalerie en ce moment, je lui donnai l'ordre d'aller balayer le bord de la rivière. Un peu plus tard, pensant qu'un peu d'infanterie pouvait être utile, j'ordonnai au général Lagrange de partir, avec huit cents hommes, pour suivre le mouvement de la cavalerie. Enfin, le pont étant détruit autant qu'il pouvait l'être, je me déeidai à

descendre la rivière, et à aller voir moi-même ce qui se passait de ce côté. Arrivé à moitié chemin du lieu où étaient les troupes, j'entendis une fusillade assez vive. Je courus sur la hauteur, et je vis cinq cents hommes de mes troupes que le général Lagrange avait portés en avant, se retirant en désordre, à la vue d'une masse de trois à quatre mille hommes d'infanterie marchant à eux, après avoir passé la rivière sur le pont abandonné par le général Corbineau, sans l'avoir détruit.

Je courus aux fuyards, et cherchai à les rallier, mais inutilement. Alors je pris le parti de me rendre avec rapidité au 131e, fort de trois cents hommes environ, en réserve, et formé en colonne. Quelques paroles suffirent pour l'exalter. Immédiatement après il fut mis en mouvement en battant la charge. Je me plaçai à dix pas en avant avec quelques officiers. J'envoyai l'ordre à ma cavalerie de faire simultanément une charge sur le flanc de la montagne. Ceux qui auparavant fuyaient et avaient été sourds à ma voix revinrent sur leurs pas à la vue de ce mouvement offensif. Nous arrivâmes ainsi, avec impétuosité, à l'extrémité du plateau au moment même où la tête de la masse ennemie l'attaquait du côté de la rivière. La culbuter fut l'affaire d'un moment. Abîmée par notre feu et sabrée par la cavalerie, ce qui ne fut pas tué fut pris ou noyé. L'ennemi y perdit environ trois mille hommes.

Presque toute l'armée ennemie vint se former de l'autre côté de la rivière. Quatre-vingt mille hommes étaient en vue. Une nombreuse artillerie, déployée contre nous, ne produisit aucun effet. Tout, de notre côté, pièces et troupes, était embusqué et mis à couvert.

L'ennemi tenta de nouveau de passer le pont; mais mes six pièces de canon, placées à portée de mitraille, le battaient avec succès. Beaucoup de tirailleurs y dirigèrent leur feu, et l'ennemi, après deux tentatives inutiles, y renonça. Un tiraillement insignifiant s'engagea ensuite d'une rive à l'autre.

Mais l'ennemi ne voulait pas renoncer à venger ce revers. Il porta une portion de ses troupes en face de Rosnay et essaya d'enlever le pont sur lequel nous avions passé.

Les longerons étaient découverts et sans tablier. Il fallait passer en équilibre, un à un, sur les poutres. Je plaçai en embuscade, en arrière et à couvert par l'église, un officier de choix avec trois cents hommes. Je lui donnai l'ordre de laisser l'ennemi s'avancer: cent hommes au moins devaient franchir la coupure. Quand ils seraient en deçà, les trois cents hommes embusqués marcheraient sur eux, les prendraient ou les jetteraient dans l'eau.

Ce brave officier, nommé Salette, avait été longtemps mon aide de camp. Il exécuta ponctuellement sa consigne, et le détachement ennemi, en tête de la colonne, fut détruit, mais il y perdit la vie.

L'ennemi renonça alors à faire de nouvelles tentatives. Sur ces entrefaites, on me prévint qu'une colonne se montrait sur la route de Vitry, et allait nous prendre à dos. Le moment était critique. Faire retraite dans un pays ouvert, ayant devant soi des forces si considérables, et en commençant son mouvement de si près, était fort périlleux. Un peu d'avance était nécessaire. La mauvaise saison vint à mon secours; la neige, tombant à gros flocons, obscurcit le temps. Mes troupes se portèrent à un quart de lieue en arrière. Je laissai les mêmes tirailleurs au pont pour répondre à l'ennemi, en leur recommandant de diminuer successivement leur feu, et ensuite de venir nous joindre. L'ennemi ne s'apercevant ni de notre silence ni de leur départ, ils nous avaient rejoints, et nous étions en pleine marche pour Dampierre et Arcis, lorsque nous entendions encore ses décharges multipliées.

J'allai prendre position, le soir, à Dampierre. Rarement un général s'est trouvé dans une circonstance aussi difficile. Si j'étais arrivé quelques minutes plus tard sur le point où l'ennemi venait de passer la rivière, ou que j'eusse hésité un instant à me mettre à la tête de cette poignée de soldats, seule troupe sous ma main, c'en était fait de mon petit corps: personne n'échappait. Il y a un grand charme et une grande jouissance à obtenir un succès personnel, à sentir, au fond de la conscience, que le poids de sa personne, et, pour ainsi dire, de son bras, a fait pencher la balance et procuré la victoire. Cette conviction, partagée par les autres, et exprimée par un sen-

timent d'admiration et de reconnaissance, cause une félicité dont on ne peut guère avoir l'idée quand on ne l'a pas éprouvée.

L'Empereur, extrêmement satisfait de ce succès, récompensa les officiers que je lui désignai. Ce coup de vigueur, fait avec si peu de monde contre des troupes si supérieures en nombre et en moyens, prouvait qu'il y avait encore un reste d'énergie en nous-mêmes, et que, si le nombre nous accablait, nous n'avions pas dégénéré.

Pendant ces divers mouvements, le général York, dont l'avant-garde avait été, le 31, à Montier-en-Der, au lieu de continuer sa marche pour opérer sa jonction avec l'armée, se dirigea sur Vitry, qui d'abord se défendit, de là sur Châlons, où le duc de Tarente était le 31 janvier.

Le duc de Tarente ayant évacué Châlons et envoyé au général Mont-Marie, commandant à Vitry, l'ordre de quitter cette place, le corps d'York passa la Marne et suivit le duc de Tarente dans son mouvement sur Épernay, Château-Thierry et la Ferté-sous-Jouarre. Le duc de Tarente, en se retirant constamment contre des forces très-supérieures, retarda, autant qu'il était possible, la marche de l'ennemi; mais sa retraite était en outre nécessitée par la marche du reste de l'armée de Silésie, qui se portait sur la Ferté-sous-Jouarre, par la route directe de Montmirail.

Le lendemain du combat de Rosnay, 3 février, je me portai à Arcis-sur-Aube, où je pris position. L'Empereur s'était placé en avant de Troyes, où il réunit au reste de ses forces le maréchal duc de Trévise, qui s'y trouvait déjà. Là il s'arrêta. L'ennemi ne fit aucune entreprise sérieuse; il n'y eut que quelques engagements insignifiants.

Pendant toute la journée du 4, je pus voir, d'Arcis, les colonnes ennemis descendant la rivière par la rive droite, et se portant dans la direction de Fère-Champenoise. Malgré les efforts de courage si récents dont les soldats devaient être glorieux, un découragement général se faisait sentir par un symptôme effrayant. Deux cent soixante-sept soldats du 37e léger désertèrent pendant la même nuit; des cuirassiers en firent autant avec un officier supérieur prisonnier, qu'ils étaient chargés de garder.

La division Lagrange, par suite des combats livrés et de cette désertion continuelle, se trouvait, après avoir reçu des renforts en apparence considérables, réduite à dix-huit cent vingt-quatre baïonnettes.

Le 5, d'après les ordres de l'Empereur, je me portai sur Méry, au confluent de l'Aube avec la Seine, et, le 6, à Nogent-sur-Seine.

Le mouvement décousu de l'ennemi; les rapports faisant connaître la marche des colonnes ennemies à distance l'une de l'autre, et sans se soutenir; la probabilité qu'une partie des troupes composant l'armée de Silésie était sur la Marne, à la suite du duc de Tarente; enfin, la certitude de la présence, devant Troyes, de la grande armée, toutes ces considérations me firent naître la pensée que la fortune nous présentait une occasion favorable pour faire un grand mal à l'ennemi en agissant avec promptitude. En débouchant rapidement par Sézanne, et coupant la route de Montmirail, on avait la chance de rencontrer ses corps éparpillés. Autant par leur faiblesse que par la surprise, on pouvait les écraser et même les détruire. J'envoyai mes réflexions à l'Empereur, et lui proposai cette opération. Elle me paraissait si utile, que j'insistai. Je lui écrivis trois fois dans la journée sur le même sujet. Comme mes idées furent adoptées, et qu'un résultat brillant en a été le prix, je consacrerai ces souvenirs en insérant ici la lettre que j'écrivis au prince de Neufchâtel, le 6 février au soir, de Nogent.

„Monseigneur, j'ai l'honneur de vous rendre compte que les renseignements fournis par les habitants donnent pour certain l'arrivée hier, à Pleurs, de cinq mille hommes d'infanterie prussienne. Ces troupes, ainsi que celles qui les ont précédées, filent sur la Ferté-Gaucher. D'autres troupes ennemies marchent sur Montmirail par Étoges. Il semblerait que celles-ci sont russes, et appartiennent au corps de Sacken.

„Ces nouvelles me confirment dans l'opinion que je vous ai déjà émise aujourd'hui. L'Empereur obtiendrait un grand résultat d'un mouvement rapide que l'on pourrait faire après-demain avec douze ou quinze mille hommes, en marchant par Sézanne sur la trace de l'ennemi, et le cou-

pant jusque sur Fromentière et Champaubert. L'ennemi est sans défiance, parce qu'il ne croit pas à l'existence d'un corps d'armée considérable ici. Cependant il va y avoir moyen de le former. En ne perdant pas un moment, on pourrait obtenir les plus grands avantages. La présence de l'Empereur à Troyes attire les regards et arrête les principales forces de l'ennemi. Pendant ce temps, on peut détruire les troupes qui s'éloignent et marchent inconsidérément."

Mes instances convainquirent l'Empereur. Le 7, je reçus l'ordre de commencer mon mouvement. Ce même jour, j'arrivai dans la nuit à Fontaines-Denis. Le 8, j'entrai à Sézanne, d'où je chassai huit cents chevaux ennemis qui se retirèrent dans la direction de la Ferté-Gaucher.

Informé par les habitants de la marche des principaux corps ennemis par la route d'Étoges à la Ferté-sous-Jouarre, je plaçai mes troupes en avant de Chaptou. J'envoyai des reconnaissances sur Bayes pour avoir des nouvelles, afin de déboucher avec connaissance de cause aussitôt que je serais appuyé. Les rapports annonçaient la présence de l'ennemi ayant des troupes assez nombreuses à Montmirail, à Champaubert et à Vertus. L'Empereur n'arrivant pas, je rapprochai mes troupes de Sézanne pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi; mais le 9, ayant reçu l'avis de la marche de Napoléon avec sa garde, je me reportai en avant. Le 10, je passai le défilé de Saint-Gond, et je marchai sur l'ennemi occupant Bayes.

Le corps d'Olsouffieff s'y trouvait placé en intermédiaire entre le corps de Sacken et Montmirail, et le corps de Kleist à Vertus, où Blücher était en personne. J'attaquai immédiatement. Les Russes firent bonne contenance, et se battirent avec courage. Leur artillerie était nombreuse; mais ils n'avient point de cavalerie. Bayes fut emporté. Le corps principal, placé en avant de Champaubert, fut culbuté et se mit en retraite. Présumant qu'il la ferait dans la direction de Vertus, je fis placer toute ma cavalerie à ma droite et la dirigeai en arrière du village de Champaubert, où la tête de la colonne en retraite arrivait déjà. Jetée hors de la communication principale, dans un pays difficile et boisé, à un mouvement régulier succéda

le désordre et la confusion. Tout fut pris ou détruit, à l'exception de sept ou huit cents hommes qui atteignirent Vertus par détachements. Quinze pièces de canon tombèrent en notre pouvoir. Nous fîmes plus de quatre mille prisonniers, et, entre autres, le pénéral Olsouffieff en personne, commandant ce corps. La force de mon corps d'armée, en hommes présents sous les armes, était ce jour-là de trois mille deux cents hommes d'infanterie, représentant cinquante-deux bataillons différents, et de quinze cents chevaux. Aucune autre troupe que les miennes ne fut engagée.

Je me portai sur Étoges qui, pour nous, était la position défensive. Le plateau élevé de la Brie-Champenoise domine les immenses plaines stériles et dépouillées qui le précèdent, et composent tout le pays, depuis Étoges jusqu'à Châlons.

Les troupes montrèrent une grande valeur. Des conscrits, arrivés de la veille, entrèrent en ligne, et se conduisirent, pour le courage, comme de vieux soldats. Oh! qu'il y a d'héroïsme dans le sang français! Je ne puis me refuser au plaisir de citer deux mots de deux conscrits qui peignent, tout à la fois, l'esprit de cette jeunesse et les instruments dont il nous était donné de nous servir.

Deux conscrits étaient aux tirailleurs. Ils avaient été commandés par l'ordre de service. Je m'y trouvais aussi. J'en vis un qui, fort tranquille au sifflement des balles, ne faisait cependant pas usage de son fusil. Je lui dis: „Pourquoi ne tires-tu pas?“ Il me répondit naïvement: „Je tirerais aussi bien qu'un autre si j'avais quelqu'un pour charger mon fusil.“ Ce pauvre enfant en était à ce point d'ignorance de son métier.

Un autre, plus avisé, s'apercevant de l'inutilité dont il était, s'approcha de son lieutenant et lui dit: „Mon officier, il y a longtemps que vous faites ce métier-là; prenez mon fusil, tirez, et je vous donnerai des cartouches.“ Le lieutenant accepta la proposition, et le conscrit, exposé à un feu meurtrier, ne montra aucune crainte pendant toute la durée de l'affaire.

Après avoir établi mes troupes à Étoges, je revins de ma personne à Champaubert, où Napoléon avait mis son

quartier général. Je m'étais fait précéder par le général Olsouffieff.

Je trouvai Napoléon à table, ayant avec lui Olsouffieff, le prince de Neufchâtel, le maréchal Ney. J'y pris place. Nous étions cinq. Le général russe ne savait pas un mot de français; ainsi le discours que Napoléon nous tint n'était pas à son adresse.

L'Empereur était ivre de joie. Cependant ce succès obtenu, glorieux pour le sixième corps si peu nombreux, ne pouvait pas être d'un grand poids dans la balance de nos destinées, et néanmoins voilà la réflexion qu'il inspira à Napoléon:

„A quoi tient le destin des empires! dit-il: si demain nous avons, sur Sacken, un succès pareil à celui que nous avons eu aujourd'hui sur Olsouffieff, l'ennemi repassera le Rhin plus vite qu'il ne l'a passé; et je suis encore sur la Vistule.“

Ainsi c'était à Champaubert que son imagination embrassait encore l'Europe. Il vit faire la grimace à ses auditeurs, et dit, pour détruire le mauvais effet de ces paroles: „Et puis je ferai la paix aux frontières naturelles du Rhin.“ Chose dont il se serait bien gardé! Et cependant cet homme, si rempli d'illusions, si déraisonnable, avait encore les aperçus du génie quand ses passions ne parlaient pas! Son esprit était profond et pénétrant, sa tête la plus féconde qui fut jamais. Je l'ai vu souvent prédire et juger d'une manière sur-naturelle, et puis le jugement disparaissait dans l'action, quand la passion venait le combattre: alors il n'était plus lui-même. Je vais en apporter, dans cette circonstance, une nouvelle preuve. Avant son départ de Paris, M. Mollien, ministre du trésor, lui dit: „Le peu de moyens avec lesquels vous commencez la campagne peut faire redouter que l'ennemi ne vienne dans le cœur de la France, et que les Cosaques ne gênent les communications avec Paris: ne serait-il pas convenable transporter le trésor sur la Loire, afin que le service ne pût pas manquer?“

L'Empereur lui répondit ces propres paroles, en lui frappant sur l'épaule, geste qui lui était familier: „Mon cher, si les Cosaques viennent devant Paris, il n'y a plus

ni empire ni empereur.“ Et, à peine à quinze jours de distance, le même homme a tenu un propos si différent à l'occasion de quelques prisonniers faits à une armée de deux cent mille hommes!

Le lendemain l'Empereur marcha sur Montmirail avec la garde, une division venant d'Espagne, commandée par le général Leval, et les troupes de Ricard qu'il m'enleva. Je restai à Étoges avec deux mille cinq cents hommes d'infanterie et quinze cents chevaux.

L'Empereur, dont les troupes furent augmentées d'une division de jeune garde, amenée par le duc de Trévise, battit Sacken à Montmirail. Celui-ci se retira sur Château-Thierry, fut recueilli par le corps de York et passa la Marne. Le soir même de l'affaire de Montmirail, le comte de Tascher, aide de camp du vice-roi, arriva d'Italie pour annoncer à l'Empereur le succès du combat du Mincio, où les Autrichiens avaient été battus. Quand on annonça Tascher à Napoléon, il dit: „Il vient sans doute m'apprendre qu'Eugène a commencé son mouvement.“

Ce mot de Napoléon prouve, encore une fois de plus, qu'il n'avait point donné contre-ordre à Eugène. Les amis de celui-ci ont prétendu que l'Empereur le lui avait envoyé après les affaires de Montmirail et de Vauchamps, c'est-à-dire vers le 15 février; mais ce raisonnement ne le justifie pas le moins du monde et tombe dans l'absurde. On convient qu'Eugène a reçu l'ordre de venir dès le commencement de janvier; mais qui l'a autorisé à différer, non-seulement l'exécution, mais encore les préparatifs? Pour quelle époque Napoléon le demandait-il? Sans doute pour la plus rapprochée, c'est-à-dire pour celle où il combattait avec des débris contre des forces immenses, où il était sur le bord du précipice, où il devait tout sacrifier pour ne pas succomber. Cette lutte ne pouvait pas se prolonger hors de mesure. Si Eugène était nécessaire, c'était tout de suite. On ne pouvait pas concevoir autrement son concours. Eh bien, depuis le 1er janvier jusqu'au 25 février, époque à laquelle le contre-ordre prétendu aurait pu lui parvenir, a-t-il fait la moindre disposition pour rentrer en France, et cette marche, pour réussir, en exigeait beaucoup! A-t-il fait sauter les places qu'il avai

l'ordre d'abandonner? En a-t-il fait même miner une seule? Non; Eugène a désobéi; il a contribué plus que qui que ce soit à la catastrophe. Rien ne peut l'excuser[1].

Je reviens aux opérations sur la Marne. J'étais resté à Étoges pendant le mouvement de Napoléon sur Château-Thierry, et Blücher, avec vingt mille hommes qu'il avait sous la main à Vertus, allait reprendre l'offensive. Tous les rapports l'annonçaient. J'occupais le beau plateau d'Étoges, en étendant ma gauche pour mieux m'éclairer. Dès le 13, Blücher commença son mouvement et marcha sur Étoges. Quand toutes ses colonnes se furent montrées, quand il eut fait ses dispositions d'attaque et amené du canon contre ma gauche, je fis ma retraite en bon ordre, et facilement, parce que tout avait été prévu. Quoique l'avant-garde ennemie marchât à très-petite distance de mon arrière-garde, il n'y eut que des engagements de troupes légères. Je pris position, le soir, en avant de Fromentière, appuyé aux bois voisins de ce village. Aussitôt après avoir commencé mon mouvement, j'avais envoyé, en toute hâte, un officier à l'Empereur pour le lui annoncer. Cet officier le trouva à Château-Thierry. Napoléon se mit en marche avec ses troupes pour revenir à Montmirail.

Je partis le 14, à quatre heures du matin, de Fromentière, et me rapprochai de Montmirail, où je devançai mes soldats.

L'Empereur venait d'y arriver. Il me dit que ses troupes le suivaient, et que je pouvais m'arrêter et attaquer l'ennemi à l'improviste. Il y a, en arrière du village de Vauchamps, du côté de Paris, une position avantageuse et facile à défendre. C'est la pente du plateau qui borde le vallon dans lequel Vauchamps est bâti. A la gauche, un bois, dans une position avantageuse, donnait les moyens de

[1] Le général d'Anthouard m'a raconté depuis que, se trouvant, quelque temps après la Restauration, à Munich, et travaillant avec le prince, dans son cabinet, à mettre en ordre ses papiers, il retrouva l'ordre écrit qu'il lui avait porté pour exécuter le mouvement dont je viens de parler. Il le lui montra, et lui dit: „Croyez-vous, monseigneur, qu'il soit bien de conserver ce papier? — Non, reprit Eugène;“ et il le jeta au feu.

(Note du duc de Raguse.)

prendre à revers tout ce qui se serait avancé par la grande route. Je le fis occuper par mes troupes, et toute mon artillerie fut mise en batterie sur le front de cette position.

L'ennemi, dont les forces étaient si supérieures aux miennes, croyait n'avoir rien à redouter. Aussi marchait-il avec une entière confiance, ses troupes en colonnes se touchant, n'ayant aucune distance entre elles, et sans même se faire éclairer. Je lui avais abandonné le village de Vauchamps. Il le traverse : tout à coup, en débouchant, il est assailli par un feu meurtrier d'artillerie et de mousqueterie ; je porte mes troupes en avant, et j'enveloppe le village, dans lequel l'ennemi se rejette en confusion et dont il sort dans le même état.

J'ordonne au colonel des cuirassiers Morin, qui était sur le flanc gauche du village avec un escadron que je renforçai de mon escorte, de charger ; et plus de deux mille cinq cents hommes sont faits prisonniers, tandis que le général Laferrière, qui commandait la cavalerie de la garde, chargeant par la droite, culbute l'ennemi, complète le désordre, et fait aussi des prisonniers.

Dès ce moment, l'ennemi, qui n'avait aucune formation, dut se retirer, et il le fit avec autant de célérité que possible.

D'un autre côté, deux bataillons ennemis, détachés pour occuper un bois qui couvrait sa droite, se trouvant surpris et brusquement isolés par la retraite de la masse des Prussiens, furent enveloppés, capitulèrent, et mirent bas les armes.

Napoléon avait mis sous mes ordres le corps de cavalerie de Grouchy, fort de deux mille cinq cents chevaux ; j'y avais ajouté, de ma propre cavalerie, tout ce dont je pouvais disposer. Je lui avais en même temps ordonné de faire un détour par la plaine, c'est-à-dire à notre gauche, de prévenir l'ennemi sur son point de retraite, et d'aller se mettre en bataille derrière lui, à cheval sur la route de Champaubert et d'Étoges. Ce mouvement fut exécuté, quoiqu'un peu tardivement. La division Ourousoff reçut avec valeur les charges dirigées contre elle : elle continua sa marche, et s'ouvrit un passage pour se rendre à Étoges, où elle s'arrêta. Cette dernière action se passa à la chute

du jour. Quand nous fûmes arrivés à Champaubert, l'Empereur me fit envoyer l'ordre de m'y arrêter: mais rien n'était plus mal entendu. Nous ne pouvions laisser l'ennemi à une aussi petite distance de nous. La position de Champaubert n'offre d'ailleurs rien de défensif, et celle d'Étoges, détestable pour l'ennemi, était excellente pour nous.

J'allais être évidemment abandonné avec une poignée de troupes sur ce point, et il était bon de le nettoyer auparavant de s'affaiblir. Je me décidai donc à marcher sur Étoges, à y faire une attaque de nuit, afin d'y entrer par surprise. Des tentatives semblables, après un premier succès, devraient être faites plus souvent à la guerre: elles réussiraient presque toujours.

Mais, mes troupes ayant combattu seules pendant toute la journée, tous mes soldats avaient été engagés; je n'avais pas trois cents hommes ensemble. Je demandai au maréchal Ney de me prêter un de ses régiments de la division d'Espagne, commandée par le général Leval, qui me suivait. Il me le refusa.

Sentant l'urgence des circonstances, je donnai l'ordre direct à un régiment de cette division, de huit ou neuf cents hommes, de me suivre. Je le plaçai en colonne sur la route, lui prescrivis de se faire éclairer, seulement à cent pas, à droite et à gauche, par cinquante hommes, de marcher ainsi formé sans bruit, de ne pas tirer, et de se jeter, quand il serait à portée, sur Étoges sans répondre au feu de l'ennemi. Quant à moi, je marchai, de ma personne, à la queue de cette colonne.

Ce que j'avais prévu arriva. L'ennemi, occupé à faire son établissement de nuit, n'était pas sur ses gardes. Surpris, il n'opposa aucune résistance et s'enfuit. On fit plus de trois mille prisonniers, parmi lesquels se trouvait le prince Ourousoff, commandant cette division, qui avait été blessé à la cuisse d'un coup de baïonnette. Il me fut amené au château d'Étoges, où je m'établis. L'entrée de ce général donna lieu à deux scènes, l'une fort plaisante, la seconde fort curieuse, et qui fait connaître une nature d'hommes moins rare qu'on ne pense dans les armées.

Le prince Ourousoff, en entrant, me tint le discours suivant:

„Monsieur le maréchal, je vous demande mille pardons de ce qui s'est passé et de ce que nous nous sommes si mal défendus. En voyant la nuit arrivée, en entendant vos trompettes sonner le rappel, je me suis dit: Les Français font la guerre comme nous et ne se battent pas la nuit. En conséquence, j'ai cru que l'on pouvait aller, sans danger, à l'eau et à la paille. Dans le cours de la journée, vous avez dû être content de nous, et nous avons, j'espère, mérité vos éloges. Certes nous avons bien repoussé les charges de votre cavalerie et traversé ses lignes avec vigueur; mais ensuite nous avons été surpris, et je vous renouvelle mes excuses.“

C'est une chose tout à fait digne de remarque pour l'observateur que de voir, dans certaines armées, l'esprit militaire l'emporter sur tous les autres sentiments, et mettre avant tous les autres intérêts ceux du métier et l'estime qu'on y acquiert. J'ai revu le prince Ourousoff depuis à Moscou, et il me parla encore sur le même ton de sa mésaventure.

Voici l'autre trait. Ma maison, toujours bien fournie, était dans l'occasion la ressource de tout le monde. Le général Grouchy, dont la cavalerie était restée à Champaubert, vint, de sa personne, me demander à souper, ce qui était fort bien fait. J'avais sur ma table l'épée du prince Ourousoff. Le général Grouchy me pria de lui en faire cadeau pour remplacer son sabre, qui le gênait, me dit-il, par suite d'une ancienne blessure. Je n'attachais pas beaucoup de prix à cette dépouille opime, et je la lui abandonnai sans y mettre la plus légère importance; mais quel fut mon étonnement quand je lus peu de jours après, dans le *Moniteur*, un article ainsi conçu: „M. Carbonel, aide de camp du général Grouchy, est arrivé à Paris, et a remis, de la part de son général, à Sa Majesté l'Impératrice l'épée du prince Ourousoff, qu'il a fait prisonnier à la bataille de Vauchamps.“ Un fait pareil ne suffit-il pas pour peindre un homme?

CORRESPONDANCE ET DOCUMENTS

RELATIFS AU LIVRE DIX-NEUVIÈME

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Mayence, le 2 novembre 1813.

„Monsieur le maréchal, je désire que vous m'envoyiez, sans retard, un état nominatif de tous les officiers généraux, supérieurs et autres, de l'état-major, qui ont fait partie du sixième corps d'armée depuis le 21 septembre, époque à laquelle vous m'avez fait le dernier envoi de l'état de situation. Il faut avoir soin d'indiquer, sur celui que je vous demande, les causes d'absence ou de mutations. Je joins à cette lettre l'état du 21 septembre; il pourra servir à la fois de base et de modèle.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Mayence, le 2 novembre 1813.

„J'ai donné l'ordre au troisième corps d'armée de traverser aujourd'hui la ville, d'aller coucher au delà, et de se rendre demain à Bechtheim, qui est le lieu assigné pour son cantonnement.

„Faites pareillement traverser la ville au sixième corps d'armée; faites-le coucher au delà, et faites-lui continuer sa marche demain pour se rendre à Oppenheim, qui est le lieu assigné pour son cantonnement.

„Le cinquième corps d'armée est cantonné entre Mayence et Bingen, à Ober et Nieder-Ingelheim.

„Quant au septième corps d'armée, commandé par M. le général Durutte, donnez-lui l'ordre, monsieur le maréchal, de se réunir à Castel, où il restera jusqu'à nouvel ordre.

„Laissez ici, en passant, quelques officiers de confiance pour réunir tous vos isolés.

„Faites-moi parvenir le plus tôt possible, monsieur le maréchal, l'état de situation très-détaillé et par bataillon de votre corps d'armée, afin que je puisse le mettre sous les yeux de l'Empereur.

„Le prince vice-connétable, major général.

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Mayence, le 3 novembre 1813.

„L'Empereur ordonne, monsieur le duc, que vous preniez le commandement de la rive gauche du Rhin, depuis Coblentz jusqu'à Landau.

„L'intention de Sa Majesté est que le général de division et les généraux de brigade commandant dans les départements de la vingt-sixième division militaire soient continués dans leurs fonctions; mais ils devront correspondre chacun avec vous, qui êtes chargé de la frontière. J'écris à cet égard au général commandant le vingt-sixième division.

„Je vous préviens que, d'après les intentions de Sa Majesté, je donne l'ordre à M. le duc de Bellune de se rendre à Strasbourg et d'y prendre le commandement de la frontière, depuis Huningue jusq'uà Landau.

„M. le duc de Tarente a déjà eu l'ordre d'aller prendre le commandement de la frontière depuis l'embouchure de la Moselle jusqu'à Zwoll.

„Ainsi, vous, M. le duc de Bellune et M. le duc de Tarente, vous vous trouverez avoir le commandement supérieur depuis la Hollande jusqu'à la Suisse.

„Prenez la surveillance supérieure de tout ce qui concerne le service et la sûreté de cette partie de la frontière, et correspondez journellement avec moi, afin que Sa Majesté soit parfaitement instruite de l'état des choses. Je donne avis de ces dispositions au ministre de la guerre.

„Vous correspondrez avec M. le duc de Bellune et M. le duc de Tarente quand cela sera nécessaire.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Mayence, le 5 novembre 1813.

„J'ai mis sous les yeux de l'Empereur, monsieur le duc, la lettre par laquelle vous rendiez compte qu'on n'a pu s'emparer que d'une très-petite quantité des bateaux du Neckar, et que, l'ennemi ayant ainsi sur ce point des moyens de passer le fleuve et de jeter des partis sur la rive gauche, il paraissait urgent de placer une batterie de trois ou quatre pièces de canon sur la digue en face du Neckar, pour empêcher les bateaux de descendre dans le Rhin.

„Sa Majesté approuve cette proposition. Elle me charge de vous faire connaître que cela ne lui paraît pas même suffisant, et qu'il faudrait y construire une bonne redoute où l'on pût placer du canon de gros calibre. J'écris à cet égard aux généraux Rogniat et Sorbier. Donnez de votre côté, monsieur le maréchal, les ordres qui vous concernent pour remplir à cet égard les intentions de l'Empereur, et rendez-m'en compte.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Oppenheim, le 10 novembre 1813, cinq heures du matin.

„J'ai reçu votre lettre d'hier à neuf heures du soir. — Il est fâcheux que le général Bertrand n'ait pas eu le temps de finir ses ouvrages. Je pense que Votre Excellence rend compte et correspond journellement et directement avec l'Empereur. Le général Lagrange me dit qu'il n'a pas une pièce de canon. L'Empereur a ordonné des dispositions pour l'artillerie des corps d'armée. Il est nécessaire que vous fassiez venir le général Sorbier pour savoir où en est l'exécution des ordres de Sa Majesté.

„Ce matin je passe la revue, c'est-à-dire je nomme aux emplois vacants du troisième corps, qui maintenant fait partie du sixième; de là je me rends à Worms, pour voir le deuxième corps, et suivrai ma route sur Landau. Je vous préviens, monsieur le maréchal, que je me borne aux emplois vacants, et que je ne donne aucun ordre dans l'étendue de votre commandement; tout doit émaner de vous. Je m'empresserai de vous faire part de ce que je remarquerai d'ici à Landau.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Saint-Cloud, le 12 novembre 1813.

„Mon cousin, le duc de Valmy avait placé des hommes isolés dans plusieurs cadres du 113e régiment, et des Hollandais dans quatre bataillons; je crois que j'en ai disposé pour d'autres corps. Il convient que vous me fassiez connaître l'état des cadres qui restent à Mayence; car il importe que tous les hommes isolés rejoignent leurs corps respectifs et qu'on puisse disposer des cadres. Envoyez-moi l'état de tous ceux qui seront disponibles.

„Dans l'organisation naturelle, plusieurs dépôts de cavalerie et d'infanterie étaient placés à Mayence. J'ai or-

donné de les en retirer pour faire place aux troupes actives. Faites-moi connaître où ces dépôts ont été envoyés. Il faut que le général commandant la division en instruise exactement le ministre de la guerre; sans quoi on serait exposé à faire faire de faux mouvements aux conscrits.

„Napoléon.“

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Saint-Cloud, le 12 novembre 1813.

„Mon cousin, j'ai reçu votre lettre du 9 novembre. Je regarde comme très-utile que vous puissiez occuper Ehrenbreitstein; mais il faudrait avoir auparavant les sapeurs, les outils, l'artillerie et les vivres, pour une quinzaine de jours tout prêts, afin de pouvoir, quand on l'aurait occupé, s'y mettre, en vingt-quatre heures, en état de défense, et continuer, tous les jours, à se renforcer.

„Napoléon.“

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Saint-Cloud, le 12 novembre 1813.

„Mon cousin, vous me dites, dans votre lettre du 9 novembre, qu'il y a sept cents voitures d'artillerie de campagne et aucun moyen de les atteler. Je pense que c'est une opération très-convenable que de diriger une partie de ces voitures sur Metz. Au reste, le ministre de la guerre donne des ordres à l'artillerie sur cet objet. — Le cinquième corps est si peu de chose, que je pense convenable que vous le dirigiez tout entier sur Coblentz, avec le corps du duc de Padoue; cela donnera l'infanterie et la cavalerie nécessaires pour la garde du Rhin. Donnez des ordres en conséquence. — La garde se trouve trop resserrée. Il me semble que j'ai ordonné à la vieille garde à cheval de se rendre à Kreuznach; elle pourrait s'étendre jusque du côté de Simmern et de Trèves. J'ai également envoyé les soixante-huit bouches à feu attelées de la garde à Kreuznach.

„Le cinquième corps se rendant à Coblentz, une di-

vision de la jeune garde pourra s'appuyer à Bingen; la garde pourra même s'étendre du côté de Kaiserslautern. Le principal est que la cavalerie et l'infanterie se refassent; pour cela, il faut prendre plus de terrain.

„On m'annonce que le général Bertrand a évacué Hochheim; cela est très-fâcheux. Il sera alors impossible à tout son corps de rester sur la rive droite; et, comme je n'avais laissé la vieille garde à la proximité de Mayence que pour soutenir le général Bertrand dans la position de Hochheim, je pense qu'elle peut maintenant se rendre à Kaiserslautern. Le duc da Trévise y portera son quartier général.

„La jeune garde sera entre Bingen et Mayence et Kaiserslautern; la cavalerie sera à Kreuznach et s'étendra dans les vallées de Kaiserslautern et de Deux-Ponts; la vieille garde à pied sera, comme je l'ai dit, à Kaiserslautern et aux environs.

„Faites connaître ces dispositions au duc de Trévise en vous servant, pour éviter toute collision d'étiquette, de l'intermédiaire du général Belliard, aide-major général, auquel vous communiquerez cette lettre.

„On me fera connaître quand la garde pourra être rendue dans ses nouveaux cantonnements, afin que je puisse ordonner les dispositions ultérieures. Vous pourrez alors rappeler une ou deux divisions du général Bertrand à Mayence, puisqu'une ou deux divisions suffisent pour la défense de Castel.

„Napoléon."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Strasbourg, le 12 novembre 1813.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, je suis arrivé ici ce matin après m'être arrêté à Landau. J'ai ordonné au directeur de l'artillerie de cette place de faire partir tout de suite quatre pièces de 16 et deux obusiers, approvisionnés à cent coups seulement (parce qu'il manque de poudre à Landau) pour armer la redoute sur la rive gauche, en face de l'embouchure du Neckar. Je crois vous avoir dit qu'ayant trouvé le général Curto à Worms je l'ai chargé

du commandement supérieur de la cavalerie entre Worms, Spire et Neustadt.

„On dit que le corps de de Wrede que nous avons battu à Hanau, renforcé des Wurtembergeois et des Badois, se dirige sur Kehl; on fait des réquisitions; ces bruits pourraient bien avoir pour but de faire une diversion de ce côté. On dit également que l'armée du prince de Schwarzenberg se divise en deux corps, l'un sur Mayence, l'autre sur Wesel; mais tous ces bruits se répandent vaguement.

„A Landau, j'ai trouvé sept cents hommes appartenant aux corps d'armée, et ici huit cents que je fais diriger sur leurs corps d'armée. Je pense qu'on en trouvera beaucoup d'autres. Demain, je continue ma route pour Paris où je rendrai compte à l'Empereur de ma tournée sur le haut Rhin. Si ma santé continue à être bonne, j'espère vous voir bientôt, mon cher duc: vous connaissez mon attachement.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Saint-Cloud, le 16 novembre 1813

„Mon cousin, envoyez-moi le plus tôt possible et directement, l'état de situation des cinquième, sixième et deuxième corps, tels qu'ils se trouvaient au 15 de ce mois, bataillon par bataillon, afin que je connaisse bien l'état des choses.

„Napoléon."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Saint-Cloud, le 16 novembre 1813.

„Mon cousin, je reçois votre lettre du 12 qui m'est apportée par mon officier d'ordonnance Laplace. — Vous aurez reçu l'ordre que j'ai donné pour faire filer toute ma garde sur Kaiserslautern et sur la Sarre. Vous aurez reçu également l'ordre que j'ai donné pour réunir tout le cin-

quième corps à Coblentz. Il vous reste donc le deuxième corps, le sixième et le quatrième. — Je ne pense pas que le deuxième soit nécessaire à Strasbourg où les gardes nationales qu'on a levées seront suffisantes. — Il paraît que notre mouvement doit avoir lieu du côté de la Hollande, et que c'est de ce côté que l'ennemi a des intentions. — Le ministre de la guerre a donné des ordres pour ôter tous les dépôts de Mayence. On a ordonné que tous les dépôts des équipages militaires fussent envoyés à Sampigny. — On a ordonné que les dépôts de la garde fussent réunis à Metz. On a ordonné que toute l'artillerie qui ne serait pas attelée et en état se rendît sur Metz. — Quant aux gardes d'honneur, vous êtes le maître de les faire descendre un peu plus bas, si vous le jugez convenable. — Faites-moi connaître si le second pont est établi à Mayence ; j'y attache de l'importance, afin de pouvoir déboucher rapidement [1]. — Soignez les gardes nationales qui sont sous vos ordres. Passez-les en revue, et organisez-les le mieux possible. — Je pense qu'il sera nécessaire que vous passiez la revue de tous les corps, afin de pouvoir me présenter des nominations aux emplois vacants, et de faire distribuer des armes et des habits à ceux qui en manqueraient. — J'espère que tous les bataillons ne tarderont pas à être portés à huit cents hommes. Je vous ai mandé que vous aviez beaucoup de cadres de bataillons qui avaient reçu des Hollandais et des hommes isolés. Les uns et les autres ayant été depuis incorporés dans les cadres de l'armée, je désire que vous me fassiez connaître ce que sont devenus ces premiers cadres, afin que je leur donne une destination. — Il est convenable que vous visitiez la position de Kaiserslautern et la liaison avec Sarrelouis et Landau, puisque, si j'amais l'ennemi voulait bloquer Mayence, le quatrième corps formerait la garnison de la place, et votre position d'observation paraîtrait devoir être naturellement Kaiserslautern. — On me rend compte qu'on a établi la redoute que j'ai ordonnée à l'embouchure du Neckar. Faites-en établir une à l'embouchure de la Lahn. — Faites occuper, du côté de Coblentz, l'île du Rhin où il y a un

[1] Quelle singulière prévision, fondée sur la plus étrange illusion !
(Note du duc de Raguse.)

couvent de reglieuses. Nous l'occupions dans les autres guerres, et l'on m'assure que ce point peut nous être utile. — Si la compagnie du train du génie ne vous sert à rien, vous pouvez la diriger sur Metz où elle se complétera plus facilement. — Le ministre de l'administration de la guerre aura fait connaître à l'intendant Marchand les dispositions que j'ai faites pour les six compagnies du train qui me restaient dans l'intérieur. Comme les ministres sont toujours lents à expédier, vous trouverez ci-joint: 1° copie de mes ordres pour ces compagnies; 2° des ordres que j'ai donnés pour les différents dépôts d'infanterie. — J'ai placé le quartier général de la garde à Kaiserslautern; je le ferai aller plus loin. Quant au grand quartier général impérial, je ne verrais pas de difficultés à l'éloigner. J'attends l'arrivée du prince de Neufchâtel pour prendre une détermination à cet égard. — Je suppose que vous n'avez pas d'embarras pour les chevaux de ma maison. J'ai ordonné qu'ils fussent envoyés sur les derrières.

„NAPOLÉON.“

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Saint-Cloud, le 18 novembre 1813.

„Mon cousin, je viens de nommer le comte Bertrand grand maréchal de mon palais, et je l'autorise à se rendre à Paris pour y prendre possession de sa place. Il laissera le commandement de son corps au général Morand, sous vos ordres.

„NAPOLÉON.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 18 novembre 1813.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, l'Empereur me charge de vous écrire pour vous faire connaître que son intention est que vous envoyiez un officier intelligent auprès du prince de Schwarzenberg, pour offrir de traiter de la reddition de Danzig, de Modlin, de Zamosc, de Stet-

tin, de Custrin et de Glogau. Les conditions de la reddition de ces places seraient que les garnisons rentreraient en France avec armes et bagages, sans être prisonnières de guerre; que toute l'artillerie de campagne aux armes françaises, ainsi que les magasins d'habillement qui se trouveraient dans les places, nous seraient laissés; que des moyens de transport pour les ramener nous seraient fournis; que les malades seraient guéris et, au fur et à mesure de leur guérison, renvoyés. Vous ferez connaître que Danzig peut tenir encore un an; que Glogau et Custrin peuvent tenir également encore un an, et que, si l'on veut avoir ces places par un siége, on abîmera la ville; que ces conditions sont donc avantageuses aux alliés, d'autant plus que la reddition de ces places tranquillisera les États prussiens. Si l'on parlait de la reddition de Hambourg, de Magdebourg, d'Erfurt, de Torgau et de Wittenberg, Sa Majesté désire que vous répondiez que vous prendrez ses ordres là-dessus, mais que vous n'avez pas d'instruction; qu'il n'est question, actuellement, que de traiter pour les places de l'Oder et de la Vistule. Ces communications, monsieur le maréchal, serviraient aussi à avoir des nouvelles.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ Alexandre."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Saint-Cloud, le 18 novembre 1813.

„Mon cousin, vous avez sous vos ordres les deux divisions du sixième corps; les quatre divisions du quatrième et la division du deuxième corps: ce qui fait cinq divisions d'infanterie. — J'ai donné le commandemeut du cinquième corps au général Sébastiani, qui sera sous les ordres du duc de Tarente. Comme son corps s'approche de Cologne, il faudra le remplacer du coté de Coblentz. — J'ai ordonné la formation de magasins à Sarrebruck, Trèves et Sarrelouis. — Veillez à ce qu'on paye aux officiers de l'armée les mois de solde que je leur ai accordés par mon ordre du jour, et à ce que la masse de ferrage et de harnache-

ment soit payée à la cavalerie. Dites-moi un mot là-dessus dans votre prochaine lettre. — La garde doit être partie pour Kaiserslautern, le cinquième corps doit être également parti, et vous avez envoyé la division du sixième corps sur Coblentz. Par ces dispositions, Mayence doit être déblayé. Laissez toujours la division du deuxième corps entre Mayence et Strasbourg, parce que les deux autres divisions de ce corps vont se réorganiser à Strasbourg, sous le commandement du général Dufour. Il est donc nécessaire que le corps soit toujours là à portée pour qu'on puisse réunir les bataillons du même régiment, au fur et à mesure que ces divisions se réorganiseront. — Tous les corps d'armée vont recevoir leur complet, et les détachements sont partout en route pour rejoindre les bataillons sur le Rhin. — J'ai déjà arrêté l'organisation de l'armée, qui sera composée de six corps; savoir:

„Du premier et treizième *bis*, à Anvers;

„Du onzième et du cinquième, le duc de Tarente;

„Du sixième, du quatrième et du deuxième.

„Chacun de ces corps sera de quatre divisions et de plus de cinquante bataillons. Il est à espérer que cette organisation aura déjà une couleur en janvier. — Aussitôt que le sixième et le troisième corps auront plus de neuf mille hommes, il faudra prendre mes ordres pour les former en deux divisions. — Le quatrième corps est plus spécialement destiné à Mayence. Faites connaître que je dirige onze mille conscrits sur Mayence, où on les habillera. — Trois mille seront donnés au treizième, deux mille au vingt-troisième et le reste aux bataillons du quatrième corps, qui ont leur dépôt au delà des Alpes.

„ NAPOLÉON. "

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Saint-Cloud, le 19 novembre 1813.

„Mon cousin, je reçois votre lettre du 16. — Je viens d'ordonner que le duc de Trévise porte son quartier général à Trèves, où se rendra toute la vieille garde; que les deux divisions composées de tirailleurs se placent dans

la direction de Trèves à Mayence et de Trèves à Coblentz; — que les deux divisions composées de voltigeurs se rendent à Luxembourg et aux environs, afin d'être à portée de leur dépôt, qui est à Metz; — que chaque brigade ait avec elle son artillerie; les batteries de douze et celles à cheval seront avec la vieille garde; — enfin que toutes les administrations de la vieille garde se rendent à Trèves. Par ce moyen vous serez parfaitement débarrassé, et il n'y aura plus rien sur la grande route. — Je me fais faire un rapport sur la situation de la cavalerie, afin de la placer définitivement dans les lieux les plus convenables. — Il partira d'ici, tous les huit jours, douze cents hommes pour les tirailleurs, et de Metz, tous les huit jours, douze cents hommes pour les voltigeurs. Ainsi ma garde fera, avant le 15 janvier, un corps de quatre-vingt mille hommes. — Je crois n'avoir pas encore donné d'ordre pour le grand quartier général. Je crains qu'il n'y ait quelque inconvénient à éloigner le payeur et l'intendant de Mayence. Je crois vous avoir mandé que onze mille cinq cents conscrits étaient dirigés sur Mayence, où ils étaient destinés à recruter la partie du quatrième corps qui a ses dépôts en Italie, et comme les autres dépôts du quatrième corps qui sont en France mettent en mouvement les conscrits destinés à aller compléter leurs bataillons, je compte que ce corps sera incessamment fort de trente à quarante mille hommes. — Faites partir la division de la jeune garde que vous avez gardée à Mayence. Je suppose que le cinquième corps est en route pour Cologne. Faites partir la division de l'ancien troisième corps pour Coblentz. — Le deuxième corps et la division du sixième corps paraissent suffisants du côté de Manheim. — Et, en Alsace, les gardes nationales me paraissent également devoir suffire. J'ai ordonné la formation d'un deuxième corps bis à Strasbourg. Je crois vous avoir déjà instruit de ces différentes dispositions. — Nous ne sommes dans ce moment-ci en mesure pour rien. Nous serons dans la première quinzaine de décembre déjà en mesure pour beaucoup de choses. La grande affaire aujourd'hui, c'est l'armement et l'approvisionnement des places. — A moins de nécessité absolue, la division du deuxième corps doit rester

sous votre commandement. Le duc de Bellune voudrait l'attirer à lui; mais il n'y a rien à craindre pour Strasbourg. Il faudrait que l'ennemi fût fou pour aller attaquer de ce côté. C'est sur Cologne et Wesel qu'il est naturel de penser que l'ennemi doit se porter [1]. — Avez-vous rallié au sixième corps douze à quinze cents hommes de la marine qui se trouvaient du côté de Cologne? Avez-vous fait partir des officiers pour parcourir les différents régiments, en retirer les isolés qui y avaint été momentanément incorporés et les faire revenir à leur régiment? — Le ministre a décidé où devaient être placés les dépôts du 30e et du 33e. Quant aux 8e, 27e, 70e et 88e régiments, renvoyez les cadres à leur dépôt. Le 8e est du côté de la basse Meuse. Otez du cadre tous les hommes disponibles et placez-les dans le 13e de ligne. — Le 88e a aussi son dépôt dans le Nord. — Il n'y a que le 70e qui a son dépôt à Brest. Placez ce bataillon dans celui de vos corps où se trouvent déjà des hommes du 70e. — J'ai donné des ordres pour que six cents conscrits lui fussent envoyés à Mayence pour le compléter. Il serait trop long de l'envoyer se recruter du côté de Brest. — Le 28e ayant son dépôt dans le Nord, renvoyez-le à son dépôt. — Vous aurez donc ainsi à Mayence deux dépôts: celui du 133e et un bataillon du 70e. — Quant au 33e léger, vous l'avez dirigé sur Sarrelouis, et il m'y paraît bien. Instruisez de ces dispositions les commissaires des guerres de Metz, de Châlons et de la route, afin que les conscrits qui se rendent à ces différents dépôts puissent être bien dirigés.

„Napoléon."

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„Bords du Rhin, le 19 novembre 1813.

„J'ai l'honneur de rendre compte à Sa Majesté que j'ai parcouru la ligne du Rhin jusqu'à la frontière de mon commandement. Je me suis assuré que toutes les mesures

[1] Ce plan de campagne convenait à Napoléon; et il voulait y croire! *(Note du duc de Raguse.)*

de surveillance et de défense étaient bien prises, et je les ai complétées autant que possible. J'ai ordonné quelques travaux à Worms, qui est un point de passage très-favorable à l'ennemi. La redoute en face du Neckar sera terminée et armée après-demain. J'ai ordonné un semblable travail en face de l'embouchure de la Lahn. Ce point est également important. Il sera couvert par un poste défensif et une bonne batterie.

„Nous avons un grand nombre de malades, qui augmente avec une rapidité inouïe. Cependant les troupes sont bien, et j'ai pris toutes les mesures de précaution et de détail que la raison autorise. J'ai donné l'ordre de faire distribuer de l'eau-de-vie à tous les soldats, du vin aux convalescents et aux malades. J'ai réduit partout le service, et aucun des moyens que je puis employer ne sera omis pour refaire les troupes. L'amélioration des hôpitaux de Mayence a été moins rapide que je ne l'espérais, quoique je fusse autorisé à compter sur de meilleurs résultats. J'ai pris de nouvelles mesures dont je vais suivre l'exécution, et certainement, sous peu de jours, tout sera en bon ordre. Les habitants éprouvent des maladies encore plus générales et plus graves que les soldats. Jusqu'ici la mortalité n'est pas très-forte dans les troupes; elle est extraordinaire chez les habitants, et cela à Mayence et sur toute la ligne.

La masse de la grande armée ennemie est toujours en présence. Le Rhin est bordé avec assez de soin: mais elle a pris des cantonnements à plusieurs lieues en arrière. Il paraît certain qu'un corps de troupes, que l'on porte à quinze ou vingt mille hommes, a passé devant Kehl et a continué sa marche sur le haut Rhin.

„Je n'ai point encore de rapports de l'officier que j'ai envoyé à Huningue et à Bâle: j'attends de ses nouvelles à chaque moment. Elles m'éclaireront sur ce qui se passe de ce côté.

„Les postes de l'armée prussienne sur le Rhin commencent entre Bingen et Coblentz. Tout ce qui est audessus est russe ou autrichien.

„Nos approvisionnements vont toujours lentement; mais ceux de réserve continuent à s'augmenter. Nous aurons

après-demain, tant des uns que des autres, trente-cinq mille quintaux de grains ou farine.“

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„Bords du Rhin, le 20 novembre 1813.

„J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que les gardes nationales de la Meurthe et de la Moselle sont arrivées en grande partie et arrivent chaque jour. Tous les rapports qui me sont faits annoncent qu'elles n'ont parmi elles que peu de gens mariés, qu'elles sont composées d'hommes vigoureux, et qu'elles se montrent animées du meilleur esprit. J'avais donné des ordres pour qu'elles fussent armées sur-le-champ, et les fusils allaient partir lorsque le directeur de l'artillerie a reçu une lettre du ministre de la guerre, en date du 16, qui ordonne d'armer ces légions avec les *fusils à réparer* qui se trouvent dans l'arsenal de Mayence.

„La date de cet ordre est trop récente pour que j'aie cru pouvoir me permettre d'y rien changer; mais il est de mon devoir de faire connaître à Votre Majesté que je regarde cette mesure comme très-contraire au bien de son service. On peut tirer le meilleur parti des gardes nationales en les employant sur-le-champ; mais il faut mettre de suite leur dévouement à profit, il faut ne prendre aucune mesure qui puisse lui donner du dégoût, et la mesure ordonnée recule nécessairement de beaucoup l'époque à laquelle on pourra s'en servir. Je regarde comme certain qu'avec un peu de soins on peut, en très-peu de temps, tirer dans les circonstances actuelles un meilleur service de ces gardes nationales que des troupes de ligne.

„Des renseignements certains annoncent qu'hier les empereurs de Russie, d'Autriche et le roi de Prusse étaient encore à Francfort, et que ce sont encore des Russes, que je crois du corps de Wittgenstein, qui sont devant nous à Hochheim. On assure que la plus grande partie de l'armée autrichienne est sur la rive gauche du Main, et qu'un corps prussien assez considérable, infanterie, cavalerie et artillerie, est près de l'embouchure de la Lahn. On ne

voit pas un seul détachement ennemi de Lintz à Neuwied."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Saint-Cloud, le 20 novembre 1813.

„Mon cousin, il est probable que l'ennemi ne veut pas tenter de passer le Rhin. Laissez donc vos troupes tranquilles et ne vous tourmentez pas. Toutefois, si l'ennemi passe le Rhin, il passera sur le bas Rhin. N'éloignez donc pas le deuxième corps de Mayence. Une division du sixième corps doit être à Coblentz, afin que le cinquième corps soit à Cologne à la disposition du duc de Tarente. — J'estime que les gardes nationales qu'on a levées en Alsace sont suffisantes pour défendre cette frontière. — La redoute à l'embouchure du Neckar est établie. En a-t-on établi une semblable vis-à-vis la Lahn? Si on ne l'a pas fait, ordonnez qu'on le fasse.

„Napoléon."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Saint-Cloud, le 20 novembre 1813.

„Mon cousin, quand j'étais à Mayence, il y avait deux bataillons du 113e qui avaient des hommes isolés; faites-moi connaître ce qu'ils sont devenus.

„Napoléon."

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„Bords du Rhin, le 24 novembre 1813.

„J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté des rapports que l'officier que j'ai envoyé à Huningue vient de me faire, ainsi que l'extrait des gazettes allemandes qu'il y a joint.

„Les nouvelles qu'ils renferment m'ont paru assez importantes pour les faire passer à Votre Majesté, quoique je suppose bien qu'elle les a reçues ou recevra par d'autres voies.

„Je crains bien que la possession du pont de Bâle ne soit l'un des principaux objets de l'ennemi dans ses opérations sur cette partie de la frontière.

„Tous mes rapports, depuis vingt-quatre heures, m'annoncent une augmentation continuellement croissante des forces de l'ennemi sur les bords du Neckar."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 24 novembre 1813.

„Mon cousin, j'ai ordonné que le cadre du sixième bataillon du 13e de ligne, bien complété, se rendît à Alexandrie. S'il n'est pas encore parti, faites-le partir en toute diligence. Ce bataillon a déjà mille hommes qui l'attendent à Alexandrie, et sont destinés à l'armée de réserve d'Italie.

„Napoléon."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 25 novembre 1813.

„Mon cousin, renvoyez sans délai ma garde, infanterie cavalerie et artillerie, sur la Sarre; n'en retenez rien, parce qu'il y a un système d'organisation que l'on suit et qu'il est nécessaire que rien ne dérange. — Au 1er décembre, il partira de chaque dépôt cinq cents hommes pour renforcer tous les bataillons qui sont à l'armée, ce qui fera cinquante mille hommes de renfort et portera les quatrième, cinquième, sixième et onzième corps fort haut. — Il partira aussi à la même époque un bataillon de chacun des dépôts du deuxième corps. Ces douze bataillons se réuniront à Strasbourg.

„Napoléon."

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„25 novembre 1813.

„Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que mes rapports m'annoncent que l'ennemi travaille à

élever des batteries sur le bord du Rhin, près de Manheim. Ces travaux, joints à l'accumulation prompte de ses forces sur ce point, et les bruits répandus parmi les gens du pays que son intention est de passer sur ce point, me font croire à la réalité de ce projet.

„Le prince de Schwartzenberg est parti hier pour Manheim, et on annonce le départ du quartier général pour cette ville.

„J'avais donné l'ordre au troisième corps de l'artillerie, par suite des dispositions prises pour le cinquième corps d'armée, de s'étendre, et au duc de Padoue de placer son quartier général à Bonn. D'après les nouveaux ordres de Votre Majesté, je lui ai expédié celui de se rendre à Cologne, à la disposition du duc de Tarente.

„Il est possible que l'ennemi tente un passage sur ce point, en même temps que sur Manheim; mais il est indubitable que, si l'ennemi opère, ses opérations préalables seront aux environs de Manheim, attendu que le grand obstacle à craindre pour lui maintenant sont les glaces que le Rhin va charrier dans quelques jours, glaces qui sont plus abondantes et beaucoup plus précoces au-dessous de la Moselle, de la Lahn, du Main et du Neckar qu'au départ de ces rivières, attendu encore que presque toutes ses forces sont sur la rive gauche du Main et sur le Neckar.

„Ces considérations et la nature du pays au dessous de Mayence, qui fait que l'ennemi ne peut tenter le passage qu'à Coblentz ou à Bacharach seulement, où il y a des débâcles, tandis qu'il y a une multitude de passages favorables entre Mayence et Landau, me déterminent à laisser la sixième division du sixième corps, qui occupe Coblentz et Bacharach, seule sur ce point, où elle est bien suffisante, étant forte de plus de sept mille hommes, et à laisser l'autre division du sixième corps cantonnée à la gauche de la première, entre Worms et Mayence.

„Cette disposition est non-seulement nécessaire pour défendre le passage, mais encore pour occuper, si l'ennemi avait réussi à forcer les gorges des montagnes, les routes de Kirchheim, Boland, Türkheim et d'Alzey, qu'il faut occuper à la fois, parce qu'ils aboutissent à Kaiserslautern."

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„27 novembre 1813.

„Sire, quoique les calculs de la raison disent qu'il est trop tard pour passer le Rhin ici avec une armée nombreuse, et que, dans dix jours, tous les établissements pour la conservation de ponts de bateaux seront une chose non-seulement incertaine, mais peut-être même impossible, je ne puis pas douter que l'ennemi n'ait formé le projet d'exécuter ce passage et ne soit au moment de le tenter. Toute l'artillerie autrichienne est accumulée aux environs de Manheim, et tous les ouvriers du pays ont été mis en réquisition et travaillent à préparer des moyens de passage.

„D'après cet état de choses, je me détermine à quitter Mayence et à établir mon quartier général pour quelques jours à Worms, afin de surveiller de plus près les mouvements de l'ennemi, défendre le passage autant que possible, et assurer le retour, en bon ordre, des troupes au pied des montagnes. Dans le cas où l'ennemi n'effectuerait pas un passage, je reviendrais dans sept à huit jours à Mayence.

„Je laisse la division du général Ricard à Coblentz, pour garder cette ligne et défendre le passage du Rhin, si l'ennemi le tente sur ce pont. Je laisse le premier corps de cavalerie pour l'appuyer. Si l'ennemi la force, elle se repliera par Simmern et Kirchberg; elle appuiera ainsi le premier corps de cavalerie, qui défend la Nahe, avec quelques corps d'infanterie de cette division. Si je suis forcé à Manheim, ce premier corps de cavalerie, également placé sur la Nahe, se trouvera en ligne avec moi, et couvrira ma communication avec les troupes du général Ricard. Enfin je modifierai le mouvement de ces troupes suivant les circonstances.

„Il paraît, d'après l'ensemble des renseignements, que le corps austro-bavarois, auquel se serait joint un corps russe, est dans le haut Rhin, sur la frontière suisse; que l'armée autrichienne, avec le duc de Wittgenstein, est sur les deux rives du Neckar, mais particulièrement sur la rive

gauche; que l'armée de Silésie, ou du moins la plus grande partie, est entre Francfort et Mayence.

„Le général Sacken a son quartier général à Wüker, et le général Blücher à Höscht. Les généraux russe et prussien sont à Francfort, mais devant partir pour Manheim. D'après cela, il n'y aurait dans le bas Rhin que l'armée dite de Berlin et les Suédois.

„Les empereurs étaient encore hier à Francfort.

„Les approvisionnements de Mayence sont en bon état; il y a quarante mille quintaux de grain ou farine, dont quatorze mille de farine. Les moutures ont acquis tout le degré d'extension possible; huit cents quintaux entrent en magasin chaque jour en sus des consommations, et il y a deux mille bœufs dans la place.

„Le nombre des malades va toujours en augmentant, et les corps s'affaiblissent à vue d'œil."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 4 décembre 1813.

„Mon cousin, je ne comprends pas comment le duc de Tarente se plaint de n'avoir pas encore touché de solde. Donnez-moi une explication là-dessus. Je ne comprends pas davantage comment la cavalerie n'a pas touché sa masse de ferrage. Faites-moi connaître quelle était la situation du magasin de l'habillement à Mayence, au 1er novembre, et quelle est sa situation au 1er décembre. — Les conscrits pour le quatrième corps commencent-ils à arriver?

„Napoléon."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 9 décembre 1813.

„Monsieur le duc de Raguse, je vous ai déjà écrit de donner les ordres les plus précis pour interdire toute communication de l'une à l'autre rive du Rhin; je vous envoie ampliation d'un décret impérial qui ordonne expressément

cette mesure: veillez avec soin à son exécution dans l'étendue de votre commandement.

„Le prince vice-connétable, major général,

Alexandre."

Ministère de la guerre.

(Extrait des minutes de la secrétairerie d'État.)

„Au palais des Tuileries, le 7 décembre 1813.

„Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, médiateur de la Confédération suisse,

„Nous avons décrété et décrétons ce qui suit:

Article premier.

„Toute communication de l'une à l'autre rive du Rhin sera fermée depuis Huningue jusqu'à Willemstadt. On ne laissera ni entrer sur le territoire ni en sortir aucune personne, aucune poste, aucun courrier.

Art. 2.

„Nos ministres de la guerre, de la police générale et du commerce sont chargés de l'exécution du présent décret.

„*Signé:* Napoléon."

„Par l'Empereur.

„Le ministre secrétaire d'État

„*Signé:* le duc de Bassano.

„Le ministre de la guerre,

„*Signé:* Duc de Feltre.

„Pour ampliation:

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

le maréchal marmont a napoléon.

„9 décembre 1813.

„Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que le mouvement général de l'armée ennemie continue vers

le haut Rhin. Il n'y a plus d'Autrichiens sur les bords du Neckar. Le corps de Sacken, qui était devant Castel, s'est porté sur Manheim. Le corps de Langeron, qui était en face de Coblentz il y a huit jours, est aujourd'hui devant Castel. Il paraît qu'il y a aussi des troupes prussiennes aux environs de Manheim, mais j'ignore de quel côté elles sont.

„J'ai reçu la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 4 décembre. Je ne puis pas donner toutes les explications qu'elle peut désirer sur les payements faits au onzième corps; le payeur général est parti cette nuit pour Paris, par suite des ordres du ministre; mais, ce que je sais, c'est qu'il a été envoyé de l'argent au duc de Tarente, attendu que je me rappelle avoir fait fournir les escortes. La cavalerie n'a touché qu'une portion de sa masse de ferrage, et les sommes que Votre Majesté a ordonné de payer aux troupes n'ont pu l'être qu'en partie, attendu que les fonds étaient insuffisants; cependant il est de la plus grande urgence que l'armée recouvre une portion de sa solde, et pour . . . . . aux compagnies, et quelque secours aux individus; il est bien nécessaire que, lorsqu'on ne payera qu'un ou deux mois, de payer les mois courants de préférence à ceux arriérés, afin que tout le monde puisse y participer.

„Il n'est point encore arrivé de conscrits pour le quatrième corps.

„Je joins à cette lettre les deux états que Votre Majesté m'a demandés."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 12 décembre 1813.

„Je vous ai adressé, le 7 de ce mois, l'ordre de faire diriger sur Strasbourg la quatrième division du deuxième corps d'armée. L'Empereur me charge de vous renouveler cet ordre.

„Sa Majesté ordonne aussi que vous fassiez diriger sur Strasbourg le cinquième corps de cavalerie pour y être,

ainsi que la quatrième division du deuxième corps d'armée, sous les ordres du duc de Bellune.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 14 décembre 1813.

„Mon cousin, je vois avec plaisir que le premier détachement des onze mille cinq cents conscrits destinés pour le quatrième corps commence à arriver. Faites habiller ces hommes, et faites-les incorporer dans les régiments.

„ Napoléon. "

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 14 décembre 1813.

„Mon cousin, j'ai donné tous les ordres pour la formation de grands hôpitaux sur les derrières de l'armée, afin d'éviter les évacuations. Correspondez à ce sujet avec le major général. — Je vois avec peine que les maladies continuent. Est-ce que le froid ne les fera pas diminuer? — Deux corps de gardes nationales qui sont très-belles, et qui sont sous votre commandement, ont eu beaucoup de déserteurs, parce que vous les avez éparpillées. Il serait convenable de les tenir dans les places fortes, sans quoi jamais elles ne se formeront. Écrivez aux préfets pour qu'ils fassent rejoindre les déserteurs ou qu'ils les remplacent.

„ Napoléon. "

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 14 décembre 1813.

„Mon cousin, j'ai nommé le comte d'Arberg préfet du Mont-Tonnerre. Il a été préfet à Brême, et a rempli cette mission avec succès. Il a l'avantage de parler allemand.

„ Napoléon. "

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 17 décembre 1813.

„Je vous préviens que, d'après les ordres de l'Empereur que le général Drouot vient de transmettre à M. le maréchal duc de Trévise, ce maréchal va se porter de Trèves sur Namur, avec les huit bataillons de la première division de vieille garde, les sapeurs, les marins, les batteries de vieille garde, les deux compagnies des équipages militaires, et tout l'état-major de la garde.

„Le duc de Trévise va faire partir aussi pour Namur la division de cavalerie de vieille garde, les réserves de douze et les réserves d'artillerie à cheval attelées.

„La deuxième division de vieille garde, composée des fusiliers, des flanqueurs, des vélites, doit se réunir à Luxembourg sous les ordres du général Curial, qui se trouvera avoir sous son commandement, dans les environs de Metz et de Luxembourg:

„La deuxième division de vieille garde, à Luxembourg;

„Les première et deuxième divisions de voltigeurs, à Sarrelouis et Thionville;

„Les dépôts de cavalerie et d'artillerie de la garde;

„Le 11e régiment de voltigeurs, qu'il gardera jusqu'à nouvel ordre.

„Les autres troupes de la garde impériale seront dans le Nord.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 18 décembre 1813.

„J'ai soumis à l'Empereur la lettre par laquelle vous me faites connaître les motifs qui vous ont décidé à donner des armes neuves aux gardes nationales. Je dois vous mettre dans le secret: nous manquons d'armes pour l'armée; les fusils neufs doivent être réservés pour les troupes régulières. Il faut les garder et donner aux gardes natio-

nales les fusils réparés et exécuter les dispositions faites par le ministre, qui a l'ensemble de la situation des choses. D'ailleurs, beaucoup de gardes nationales désertent et emportent leurs fusils. Les armes réparées sont encore d'un assez bon service. Je n'ai jamais parlé d'ôter les fusils aux gardes nationales.

„Il est fâcheux que le général Pernety ne puisse pas aller prendre le commandement de l'artillerie de l'armée du Nord; faites-moi connaître combien l'on présume qu'il sera de temps à se rétablir.

Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 25 décembre 1813.

„L'Empereur vient d'arrêter, monsieur le duc, une nouvelle organisation pour le sixième corps d'armée. L'intention de Sa Majesté est que vous le fassiez former de suite en trois divisions au lieu de deux, conformément à l'état ci-joint. Faites procéder à cette opération.

„En conséquence, vous retirerez de la division Ricard, qui est votre première division, les bataillons des 9e et 16e léger, pour les réunir à votre deuxième division, dont ils doivent désormais faire partie. Ces bataillons formeront la deuxième division avec ceux des 1er, 14e, 15e, 16e, 62e, 70e et 121e régiments de la division actuelle du général Lagrange. La troisième division se trouvera formée des bataillons restants de la division actuelle du général Lagrange, savoir: des bataillons des 23e et 37e léger, 1er, 3e et 4e régiments de marine.

„Vous verrez, par l'état ci-joint, que, pour compléter l'organisation du sixième corps, vous avez à recevoir vingt-deux bataillons, qui sont maintenant en formation dans leurs dépôts. A mesure que ces bataillons seront en état, le ministre de la guerre les fera partir pour vous rejoindre.

„Vous aurez aussi à recevoir:

„1° Le deuxième bataillon du 4e léger, qui est à Anvers.

„Aussitôt que ce bataillon sera remplacé, il vous sera envoyé.

2° Le deuxième bataillon du 15e de ligne, qui est à Landau.

„Ce bataillon, attendu sa proximité, est en quelque sorte sous votre main, et il vous rejoindra définitivement aussitôt qu'on pourra, sans inconvénient, le faire sortir de Landau.

„Vous remarquerez, monsieur le maréchal, que, dans la nouvelle organisation du sixième corps, on ne comprend plus :

„Le premier bataillon du 28e léger;

„Le premier bataillon du 22e de ligne;

„Le deuxième bataillon du 59e de ligne;

„Le troisième bataillon du 69e de ligne.

„Ces quatre bataillons doivent faire partie désormais du onzième corps d'armée. Préparez tout pour les faire mettre en marche aussitôt que vous en recevrez l'ordre définitif, que je vais vous adresser incessamment.

Je vous écris particulièrement pour vous faire connaître les généraux de division et de brigade, le personnel des états-majors, des administrations, etc., qui doivent être attachés au sixième corps d'armée.

„Je joins ici les ordres que je donne au général Morand pour la nouvelle organisation du quatrième corps d'armée; je vous prie de les lui remettre après en avoir pris connaissance, et de veiller à leur exécution.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE.“

SIXIÈME CORPS D'ARMÉE.

M. LE MARÉCHAL DUC DE RAGUSE, COMMANDANT.

PREMIÈRE DIVISION.

2e rég. d'inf. lég.	3e bataill. présent au sixième corps.
4e rég. d'inf. lég.	3e bataill. présent au sixième corps. 2e — arrivé le 26 décembre à Anvers.

A reporter . . . 3 bataillons.

Report.	3 bataillons.	
6e rég. d'inf. lég.	2e bataill.	présent au sixième corps.
	3e —	se forme à son dépôt à Phalsbourg.
40e rég. de ligne.	3e bataill.	présent au sixième corps.
	4e —	se forme à son dépôt à Schelestadt.
43e rég. de ligne.	3e bataill.	présent au sixième corps.
	4e —	se forme à son dépôt à Gravelines.
50e rég. de ligne.	2e bataill.	présent au sixième corps.
	3e —	se forment à leur dépôt à Cambrai.
	4e —	
65e rég. de ligne.	3e bataill.	présent au sixième corps.
	4e —	se forme à son dépôt à Gand.
136e rég. de ligne.	1er bataill.	présent au sixième corps.
	2e —	se forme à son dépôt à Sedan.
138e rég. de ligne.	1er bataill.	présent au sixième corps.
	2e —	se forme à son dépôt à Laval.
142e rég. de ligne.	1er bataill.	présent au sixième corps.
	2e —	se forme à son dépôt au Mans.
144e rég. de ligne.	1er bataill.	présent au sixième corps.
	2e —	se forme à son dépôt à Châlons.
145e rég. de ligne.	1er bataill.	présent au sixième corps.
TOTAL	23 bataillons.	

DEUXIÈME DIVISION.

9e rég. d'inf. lég.	3e bataill.	présent au sixième corps.
	4e —	se forme à son dépôt de Longwy.
16e rég. d'inf. lég.	2e bataill.	présent au sixième corps.
	3e —	se forme à son dépôt à Mâcon.

Report	4 bataillons.	
1er rég. de ligne.	4e bataill.	présent au sixième corps.
14e rég. de ligne.	3e bataill.	présent au sixième corps.
15e rég. de ligne.	3e bataill.	présent au sixième corps.
	2e —	se trouve à Landau.
	4e —	se forme à son dépôt à Brest.
16e rég. de ligne.	4e bataill.	présent au sixième corps.
62e rég. de ligne.	2e bataill.	présents au sixième corps.
	3e —	
70e rég. de ligne.	3e bataill.	présent au sixième corps.
	2e —	se forment à leur dépôt à Brest.
	4e —	
121e rég. de ligne.	3e bataill.	présents au sixième corps.
	4e —	
	7e —	se forme à son dépôt à Blois.
Total	18 bataillons.	

TROISIÈME DIVISION.

37e rég. d'inf. lég.	1er bataill.	présents au sixième corps.
	3e —	
	4e —	
	2e —	se forme à son dépôt à Trèves.
23e rég. d'inf. lég.	3e bataill.	présent au sixième corps.
	4e —	se forme à Auxonne.
1er r. d'art. de marine.	1er bataill.	présents au sixième corps.
	2e —	
	3e —	se forment à leur dépôt à Brest.
	4e —	
2e r. d'art. de marine.	1er bataill.	présents au sixième corps.
	2e —	
	3e —	
	4e —	
A reporter . . .	14 bataillons.	

Report	14 bataillons.		
3 e r. d'art. de marine.	1er bataill.	présents au sixième corps.	
	2e —		
	3e —		
	4e —	se forme à son dépôt à Valognes.	
4 e r. d'art. de marine.	1er bataill.	présents au sixième corps.	
	2e —		
	3e —		
	4e —	se forme à son dépôt à Anvers.	
TOTAL	22 bataillons.		

TOTAL du sixième corps d'armée: 63 bataillons.

SIXIÈME CORPS D'ARMÉE.

ORDRE DE FORMATION ET RÉORGANISATION DE L'ARMÉE ARRÊTÉ PAR L'EMPEREUR LE 7 NOVEMBRE 1813[1].

. . . .

ART. 5.

La vingtième division sera composée ainsi qu'il suit:

Premier et quatrième bataillons du 32e léger.

Tout ce qui existe du deuxième bataillon sera incorporé dans le premier, et le cadre renvoyé au dépôt.

[1] Le maréchal duc de Raguse a classé cette pièce parmi les documents qui devaient être joints à ses *Mémoires*. Elle sera peut-être sans intérêt pour la plupart des lecteurs; mais elle en aura certainement un très-grand pour quelques autres, et particulièrement pour les personnes qui s'occupent d'administration militaire. Elle présente, en effet, un modèle curieux du système adopté par Napoléon pour la réorganisation de ses armées. Cette manière de procéder par un ensemble qui comprend en même temps tous les détails; cette manière brève, qui met partout l'ordre et la rigueur du commandement, est un indice des plus caractéristiques du génie de Napoléon. A ce dernier titre, la pièce offrira sans doute aussi quelque intérêt aux historiens.

Il n'est pas besoin de dire que cet ordre ne fut que très-imparfaitement exécuté, ou plutôt que l'exécution en fut à peine commencée. On n'en eut pas le temps, ainsi qu'on le lira dans le texte même des *Mémoires*, et ainsi que le prouve la correspondance.

(Note de l'Éditeur.)

Premier bataillon du 37e léger.

Tout ce qui existe des deuxième, troisième et quatrième bataillons sera incorporé dans le premier bataillon, et les cadres renvoyés au dépôt, pour servir à réorganiser le deuxième bataillon, les troisième et quatrième étant supprimés.

Premier bataillon du régiment espagnol.

Premier bataillon du 23e léger.

Tout ce qui existe de quatrième bataillon sera incorporé dans le premier et le cadre renvoyé au dépôt.

Premier bataillon du 1er de ligne.

Il sera incorporé cent conscrits hollandais dans ce bataillon.

Deuxième et sixième bataillons du 62e de ligne.

Il sera incorporé cent conscrits hollandais dans le deuxième bataillon.

Premier bataillon du 16e de ligne.

Il sera incorporé cent conscrits hollandais dans ce bataillon.

Premier bataillon du 14e de ligne.

Il sera incorporé cent conscrits hollandais dans ce bataillon.

Premier et deuxième bataillons du 15e de ligne.

Tout ce qui existe du quatrième bataillon sera incorporé dans le premier bataillon, et le cadre renvoyé au dépôt.

Premier bataillon du 70e de ligne.

Tout ce qui existe du quatrième bataillon sera incorporé dans ce bataillon et le cadre renvoyé au dépôt. Il sera incorporé cent conscrits hollandais.

Premier et sixième bataillons du 121e.

Tout ce qui existe du quatrième bataillon sera incorporé dans ces bataillons, et le cadre renvoyé au dépôt. Il sera incorporé cent conscrits hollandais.

1er, 2e, 3e et 4e régiments de marine.

Ces quatre régiments seront égalisés à quatre bataillons chacun, et un bataillon de dépôt. Le major général me présentera un projet à ce sujet. Tous les bataillons et dépôts d'artillerie de marine qui peuvent se trouver dans l'intérieur seront envoyés pour les compléter.

Art. 6.

Les six cents conscrits hollandais nécessaires seront pris sur les quatre bataillons hollandais, à raison de cent cinquante par bataillon.

La vingtième division sera commandée par le général Lagrange, qui aura sous ses ordres trois généraux de brigade.

ART. 7.

La huitième division, qui faisait partie du troisième corps, et qui en ce moment fait partie du sixième, sera composée ainsi qu'il suit :

Deuxième bataillon du 6e léger.

Tout ce qui existe du troisième bataillon sera incorporé dans le deuxième, et le cadre renvoyé au dépôt.

Deuxième bataillon du 16e léger.

Tout ce qui existe du troisième bataillon sera incorporé dans le deuxième et le cadre renvoyé au dépôt.

Premier bataillon du 22e de ligne.

Tout ce qui existe des troisième et quatrième bataillons sera incorporé dans le premier, et les cadres renvoyés au dépôt.

Premier bataillon du 28e léger.

Tout ce qui existe du troisième bataillon sera incorporé dans le premier, et le cadre renvoyé au dépot.

Troisième bataillon du 40e de ligne.

Tout ce qui existe du quatrième bataillon sera incorporé dans le troisième, et le cadre renvoyé au dépôt.

Deuxième bataillon du 59e de ligne.

Tout ce qui existe du troisième bataillon sera incorporé dans le deuxième, et le cadre renvoyé au dépôt.

Troisième bataillon du 69e de ligne.

Tout ce qui existe du quatrième bataillon sera incorporé dans le troisième, et le cadre renvoyé au dépôt.

Troisième bataillon du 2e léger.
Idem du 4e *idem*.
Idem du 43e de ligne.

Tout ce qui existe du quatrième bataillon sera incorporé dans le troisième, et la cadre renvoyé au dépôt.

Premier bataillon du 136e .

Tout ce qui existe des deuxième et troisième bataillons sera incorporé dans le premier, et les cadres renvoyés au dépôt, pour servir à l'organisation du deuxième bataillon, le troisième étant supprimé.

Premier bataillon du 138e .

Tout ce qui existe des deuxième et troisième bataillons sera incorporé dans le premier, et les cadres des deuxième et troisième renvoyés au dépôt, pour servir à l'organisation du deuxième, le troisième étant supprimé.

Premier bataillon du 145e .

Tout ce qui existe des deuxième et troisième bataillons sera incorporé dans le premier, et les cadres renvoyés au dépôt, pour servir à l'organisation du deuxième bataillon.

Premier bataillon du 142e de ligne.

Tout ce qui existe des deuxième et troisième bataillons sera incorporé dans le premier, et les cadres renvoyés au dépôt, pour servir à la réorganisation du deuxième bataillon.

Premier bataillon du 144e .

Tout ce qui existe des deuxième et troisième bataillons sera incorporé dans le premier, et les cadres renvoyés au dépôt, pour servir à la réorganisation du deuxième bataillon.

Troisième bataillon du 9e leger.

Tout ce qui existe des quatrième et sixième bataillons sera incorporé dans le troisième, et les cadres renvoyés au dépôt, pour servir à réorganiser le quatrième bataillon.

Deuxième bataillon du 50e de ligne.

Tout ce qui existe des troisième et quatrième bataillons sera incorporé dans le deuxième, et les cadres renvoyés au dépôt.

Troisième bataillon du 65e de ligne.

Tout ce qui existe du quatrième bataillon sera mis dans le troisième, et le cadre renvoyé au dépôt.

Art. 8.

Il sera incorporé cent conscrits hollandais dans chacun des bataillons dont les noms des régiments suivent:

22e de ligne.
40e *idem.*
59e *idem.*
69e *idem.*
43e *idem.*
136e *idem.*
138e *idem.*
145e *idem.*
142e *idem.*
144e *idem.*
50e *idem.*
65e *idem.*

Les douze cents conscrits hollandais nécessaires seront pris à raison de trois cents dans chacun des quatre bataillons hollandais.

Art. 9.

Cette huitème division sera commandée par le général Ricard; les états-majors d'artillerie et du génie, etc., des

troisième et sixième corps, serviront à former ceux du sixième corps.

. . . .

LE DUC DE BELLUNE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Strasbourg, le 2 janvier 1814, deux heures après midi.

„Monsieur le duc, je m'empresse de transmettre à Votre Excellence l'avis que je viens de recevoir que l'ennemi a jeté un pont sur le Rhin, pendant la nuit dernière, en face d'Oppenheim, entre le fort Vauban et Beinheim, et qu'il passe le fleuve dans ce moment. Cette opération est sans doute combinée avec celle de l'armée qui est dans le haut Rhin pour nous obliger à quitter l'Alsace. Votre Excellence doit sans doute en être instruite, et, s'il s'effectue comme on me l'annonce, je pense qu'elle fera ses dispositions pour en prévenir les effets, dont le premier serait de la séparer de moi. Mon opinion est, monsieur le maréchal, que, dans ce cas, nous devons concentrer toutes nos forces pour opérer dans la direction de Saverne. Si Votre Excellence la partage, je la prie de me le faire savoir en me donnant connaissance des mouvements qu'elle fera, afin que je puisse y faire coïncider les miens.

„Le maréchal duc DE BELLUNE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 2 janvier 1814.

„L'Empereur a pris connaissance, monsieur le duc, de la lettre par laquelle vous m'informez de votre mouvement sur Landau avec le sixième corps d'armée et le premier corps de cavalerie.

„Sa Majesté ordonne que vous continuiez votre mouvement pour vous porter sur Colmar.

„Vous aurez sous votre commandement:

„1° La division actuelle du deuxième corps d'armée,

forte de douze premiers bataillons, avec toute l'artillerie qui y est attachée.

„Vous vous entendrez avec le maréchal duc de Bellune pour que ces bataillons soient complétés à huit cents hommes, au moyen de tous les conscrits qui arrivent.

„2⁰ Les deux divisions qui forment actuellement le sixième corps, et l'artillerie qui y est attachée.

„3⁰ Le premier corps de cavalerie que vous avez déjà avec vous et toute l'artillerie qui y est attachée.

„4⁰ Enfin le cinquième corps de cavalerie, commandé par le général Milhaud, qui est à Colmar, avec toute son artillerie.

„Faites connaître, monsieur le maréchal, aussitôt que vous le pourrez, d'une manière exacte, la marche de vos troupes sur Colmar et votre itinéraire particulier, afin que nous sachions toujours où vous adresser des ordres.

„Le duc de Bellune restera à Strasbourg, et il s'occupera à former les deuxième et troisième divisions du deuxième corps d'armée, et l'artillerie qui doit leur être attachée, au fur et à mesure que les deuxième et quatrième bataillons des douze régiments de ces corps arriveront.

„Au moyen des dispositions ci-dessus, tout ce qui est destiné à renforcer le sixième corps doit changer de route; au lieu de se diriger sur Mayence, tous ces renforts se dirigeront sur Phalsbourg, où vous leur enverrez des ordres selon les circonstances pour vous rejoindre.

„Je joins ici un état des détachements destinés pour le sixième corps, dont le départ est annoncé jusqu'à ce moment. Il est divisé en quatre parties:

„1⁰ Les détachements qui doivent déjà avoir rejoint;

„2⁰ Ceux qui ont reçu des ordres pour s'arrêter en route;

„3⁰ Ceux qui ne paraissent pas pouvoir être détournés avant leur arrivée à Mayence. Donnez des ordres pour que de là ils vous rejoignent directement sur Colmar;

„4⁰ Ceux qui pourront être détournés à leur passage dans la troisième division militaire. J'écris au duc de Valmy de les diriger sur Phalsbourg, où vous leur enverrez des ordres.

„Je recommande aussi à M. le duc de Valmy de faire

diriger pareillement sur Phalsbourg tout ce qui appartiendrait aux premier et cinquième corps de cavalerie.

„J'écris également au général Ruty, commandant en chef l'artillerie de l'armée, et au commandant des équipages militaires à Metz, de diriger dorénavant sur Phalsbourg tout ce qui est destiné pour les deuxième et sixième corps d'armée, et pour les premier et cinquième corps de cavalerie.

„L'Empereur vient de prescrire des dispositions pour faire réunir sans délai un autre corps d'armée à Épinal et un autre à Langres.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 3 janvier 1814.

„Je vous ai adressé hier, monsieur le duc, l'ordre de continuer votre mouvement avec le sixième corps d'armée et le premier corps de cavalerie, et leur artillerie, pour vous porter sur Colmar. L'intention de l'Empereur est qu'en dirigeant ce qui est sous vos ordres sur Colmar vous vous rendiez en toute diligence dans cette ville, et que vous y preniez le commandement du cinquième corps de cavalerie et de la division du deuxième corps d'armée, afin d'en tirer vous-même le meilleur parti possible.

„L'Empereur désire que vous pressiez la marche du sixième corps d'armée et du premier corps de cavalerie sur Colmar, et que vous ne vous laissiez pas amuser par des craintes de passage.

„Le duc de Bellune, qui reste à Strasbourg, réunira sous ses ordres tout ce qui doit composer les deux autres divisions du deuxième corps d'armée.

„L'Empereur a ordonné des levées en masse; on s'occupe du mode d'exécution, et le général Berkeim est nommé pour commander les levées du Haut-Rhin. Il se tiendra près de vous. Il aura avec lui des officiers du pays. Les généraux de l'insurrection seront chargés de donner des ordres pour l'organisation, par tiers, de la population des

villages; ils en formeront des compagnies, nommeront les officiers, donneront des ordres pour sonner le tocsin, formeront des corps de partisans dont ils nommeront les chefs, et auxquels ils donneront des patentes de partisans.

„On s'occupe à préparer des instructions pour régulariser et utiliser cette importante mesure.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„7 janvier 1814.

„J'ai l'honneur de vous rendre compte que j'ai fait partir un convoi de vivres pour Bitche. J'espère qu'il arrivera à bon port: la place en a un très-grand besoin.

„L'ennemi s'est présenté aujourd'hui devant Sarrebrück, avec une avant-garde d'infanterie et de cavalerie. Il paraît qu'il est arrivé aujourd'hui beaucoup de monde à Deux-Ponts. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour retarder ce passage de la Sarre par l'ennemi. J'ai réglé la défense de la haute Sarre, et je retourne demain du côté de Sarrebrück.

„Je vais établir mon quartier général et nos principales forces à Forbach, pour être plus en mesure de me porter sur les différents gués.

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„7 janvier 1814.

„J'ai l'honneur de vous rendre compte que j'ai beaucoup de déserteurs parmi les soldats des départements du Mont-Tonnerre et de Rhin-et-Moselle, et cela dans toutes les armes, chasseurs, hussards, fantassins et cuirassiers. — Tous les Hollandais qui avaient été incorporés sont partis.

„Le régiment de hussards hollandais ayant eu une trentaine de déserteurs depuis quelques jours, j'ai pris le parti de faire démonter et désermar cinquante Hollandais qui lui

restaient, et j'ai demandé les chevaux, armes, etc., etc., au 10e régiment de hussards.

„Il se passe ici une chose très-fâcheuse pour le bien du service de Sa Majesté, les autorités civiles et les gendarmes fuient avec une rapidité dont rien n'approche, de manière qu'ils jettent l'alarme et nous privent des secours qu'ils donneraient à l'armée. — Les gendarmes de Deux-Ponts sont partis il y a quatre jours; le sous-préfet de Sarreguemines il y a deux jours; il en est de même partout.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Forbach, le 8 janvier 1814, onze heures du soir.

„J'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime que j'avais pris position sur la Sarre, et fait faire un convoi sur Bitche. J'ai inspecté ma ligne ce matin et j'ai reconnu que, par une négligence inimaginable, tous les bateaux que j'avais fait réunir à Sarrebrück avaient un peu descendu la rivière, et étaient sur la rive droite au pouvoir de l'ennemi.

„Ces bateaux étaient assez nombreux et assez grands pour pouvoir nous porter huit mille hommes par passage. L'ennemi n'étant point encore en force sur ce point, je n'ai pas perdu un seul instant pour faire arriver du canon, chasser les postes ennemis, et prendre possession de ces bateaux par des nageurs soutenus par un grand nombre de tirailleurs. Cette opération, quoique en plein jour, s'est faite avec tout le succès possible.

„L'ennemi a porté des forces assez considérables sur la haute et la basse Sarre, et cependant je sais, à n'en pouvoir douter, qu'il manœuvre sur les deux rives de la Moselle.

„Les troupes qui sont en face de Sarrelouis sont des troupes prussiennes du corps d'York, qui a débouché par Coblentz et Bacharach. — Les troupes qui ont débouché par deux ponts sur la haute Sarre, sont, je crois, du corps de Sacken.

„Je garde tous les gués et passages de la Sarre, depuis

au-dessous de Sarrelouis jusqu'au-dessus de Sarreguemines, et je resterai dans cette position tant que l'ennemi ne forcera pas un de ces passages, ou ne menâcera pas mes communications en marchant par la haute Sarre.

„J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour former l'approvisionnement de Sarrelouis, dont on ne s'était nullement occupé. Le commandant de Sarrelouis ayant perdu la tête, j'ai dû, d'après ce que les règlements m'autorisent à faire, donner un autre commandant à cette place, et j'ai fait choix du colonel du 59e régiment, qui est un officier ferme, et qui saura créer des ressources et montrer du courage et de la persévérance. J'ai cru devoir augmenter sa garnison, assez mal composée, d'un bataillon de son régiment, fort de deux cents hommes, ce qui la portera à douze cents hommes de troupes, et quatre cents gardes nationales."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Forbach, le 9 janvier 1814, midi.

„J'ai l'honneur de vous rendre compte que l'ennemi a forcé le passage de la rivière à Rehling, au-dessous de Sarrelouis, et qu'il débouche en force avec infanterie, cavalerie et artillerie. J'ai reçu également le rapport que les ennemis se sont beaucoup augmentés du côté de Sarreguemines, tandis que les rapports du pays annoncent que l'ennemi est entré avant-hier à Saverne. Ces différentes circonstances me déterminent à me porter demain matin à Saint-Avold, avec la plus grande partie de mes forces, en laissant mon avant-garde à Forbach; je me rapprocherai ensuite de Metz en manœuvrant suivant les circonstances.

„Le duc de Valmy m'écrit que je ne puis recevoir de secours en vivres de Metz. Cependant, dans la circonstance où je me trouve, il faut que mes subsistances soient assurées d'une manière régulière, et, certes, la chose est aussi pressante que facile. Il paraît que le duc de Valmy brouille tout au lieu de mettre l'ordre. Je redoute beaucoup les entraves que je vais éprouver par son voisinage. D'un autre côté, on m'assure que l'ennemi est entré à Épinal, et

j'ignore ce que devient le duc de Bellune, dont la position influe beaucoup sur la mienne. Sa Majesté appréciera les inconvénients graves de cet état de choses, et combien il serait nécessaire de le faire cesser.

„Votre Altesse Sérénissime connaît les intentions de Sa Majesté, relativement à la formation de la garnison de Metz. Si j'y dois fournir des troupes, il faudrait y employer de préférence celles du général Durutte, qui sont peu en état de tenir la campagne, leurs magasins et leurs officiers payeurs étant à Mayence."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Longueville, le 10 janvier 1814.

„J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime que, les troupes légères que j'avais placées sur la haute Sarre m'ayant prévenu hier qu'un corps ennemi nombreux avait passé la Sarre à Saralbe et marchait sur Pettelange, tandis que, d'un autre côté, j'avais reçu le rapport que l'ennemi avait passé la rivière et construit un pont à Rehling, ce mouvement sur Pettelange ne pouvant avoir d'autre objet que de s'emparer avant moi du défilé de Saint-Avold, le seul par lequel je puis me retirer, je suis parti ce matin pour m'y rendre, et j'ai occupé la position de Longueville que j'avais fait reconnaître. Je tiens Saint-Avold en avant-garde, d'où je pousse des partis dans toutes les directions. Cette position de Longueville me donne les moyens de voir venir l'ennemi sans me compromettre. Elle a aussi cela d'avantageux qu'elle ne peut être tournée que par la route de Sarrelouis à Metz, ou par la route de Sarreguemines à Mozanges et Faulquemont, ce qui serait extrêmement long. La position par elle-même est assez bonne pour que je puisse y rester assez de temps pour forcer l'ennemi qui marchait à moi de déployer toutes ses forces. Je compte donc y rester tant que la chose sera possible. Je me trouve couvrir Metz qui en a grand besoin, à ce qu'il paraît, pour le moment, garder les principaux débouchés de la Sarre, et tenir la tête d'une route qui mène sur Nancy.

„Votre Altesse avait ordonné au duc de Valmy que tous les détachements qui appartiennent à des corps qui se trouvent séparés de l'armée me seraient envoyés pour être incorporés dans le sixième corps.

„Non-seulement cette disposition ne s'exécute pas; mais le duc de Valmy envoie dans les places des détachements de mes régiments, habillés, armés, et prêts à entrer en campagne, et cela sans connaître la position des troupes et de l'ennemi. Ainsi, par exemple, j'ai appris ce matin qu'il avait envoyé sur Sarrelouis un détachement du 37e léger. — J'ai pu le rallier; mais il serait tombé au pouvoir de l'ennemi s'il eût continué sa route.

„Cette disposition est d'autant plus mauvaise, que les garnisons des places peuvent être faites avec des conscrits non habillés. Il est bien urgent que les bataillons de campagne reçoivent des recrues, car, lorsque j'aurai un corps plus nombreux, plus disponible, et non de simples cadres qu'il faut conserver, je pourrai agir offensivement sur les forces de l'ennemi, qu'il paraît diviser beaucoup. Mais il n'est pas en mon pouvoir de rapprocher ce moment, presque aucun moyen ne m'arrivant."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Longueville, le 11 janvier 1814.

„J'ai l'honneur de vous rendre compte que le corps de Sacken suit la même route que moi, tandis que le corps d'York, qui a passé la Sarre à Rehling, marche par la route directe de Sarrelouis à Metz. Les premières troupes de cavalerie de ce dernier corps d'armée ont couché hier à Boulay, dont elles ont chassé mes postes, et ont paru ce matin à Condé, marchant dans la direction de Metz. L'arrière-garde du corps de Sacken est arrivée dans la journée à Saint-Avold, que j'occupais également par une avant-garde. Ces forces se sont pelotonnées, et elles nous ont forcés, après un petit engagement, à abandonner cette ville.

„D'après la certitude que j'ai, que j'aurai demain matin le corps de Sacken en présence et le corps prussien plus

près que moi de Metz, je pars cette nuit pour me rapprocher de cette ville, où j'arriverai demain soir, et je tiendrai position derrière la Moselle tout le temps que je pourrai.

„Sa Majesté peut juger de l'esprit qui règne parmi les conscrits par ce qui vient de se passer. Sur un détachement de trois cent vingt hommes armés, parti avant-hier de Metz, il en est arrivé ici, ce matin, deux cent dix.

„Il paraît constant que voilà la disposition des corps ennemis qui sont en présence. Le corps Saint-Priest sur Trèves et Luxembourg; le corps de Sacken, venant de Sarrebrück; le corps prussien, dans lequel se trouve le prince Guillaume de Prusse, ayant un détachement devant Sarrelouis et marchant sur Metz. Le corps de Langeron (russe) et le corps de Kleist autour de Mayence.

„J'ignore ce qu'est devenue la colonne bavaroise et badoise, environ dix mille hommes, qui était aux environs de Wissembourg. Toutes ces troupes sont sous les ordres du feld-maréchal Blücher."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Metz, le 12 janvier 1814.

„J'ai eu l'honneur de vous rendre compte hier de la marche du corps de Sacken et de l'engagement que j'avais eu hier au soir avec son avantgarde. L'ennemi opère aussi, ainsi que je vous l'ai mandé, par la route de Sarrelouis à Metz, ce qui a rendu nécessaire de me rapprocher de l'embranchement des routes, afin de ne pas perdre ma communication avec Metz. Nous avons eu dans la soirée des engagements de cavalerie assez vifs dans les directions de Boulay et de Courcelles; l'ennemi a montré de chaque côté un millier de chevaux. Je calcule que demain j'aurai devant moi de fortes avant-gardes, et après-demain toutes les forces ennemies. Je me dispose à faire tout ce qui sera convenable pour défendre le plus possible la Moselle.

„Je suis venu de ma personne, ce soir, ici, afin de

connaître dans quel état se trouve la place, et de prendre toutes les dispositions que commandent les circonstances: elles sont arrêtées et seront exécutées sans retard. J'ai formé la garnison, et, à cet effet, j'ai disposé d'un bataillon du sixième corps, et des bataillons des 22e , 69e et 28e léger, qui étaient destinés au onzième corps et n'ont pas pu s'y rendre par suite de la position de l'ennemi. Avec les bataillons qui sont ici et les conscrits qui sont arrivés, la place aura suffisamment de monde. Elle va être complétement pourvue de toutes sortes de moyens. En conséquence, je fais partir pour Châlons tous les dépôts qui encombrent cette place et qu'il est si nécessaire de conserver pour la réorganisation de l'armée. J'en informe le ministre de la guerre, pour qu'il puisse leur donner une destination définitive. Je me suis occupé également de la place de Thionville, qui recevra demain un supplément de garnison. D'après cela, la vieille garde part demain matin pour la destination qui lui a été assignée.

„Comme je m'affaiblis beaucoup, le général Curial consent à me laisser la division de voltigeurs qui sort de Thionville, mais qui, étant en campagne, sera toujours à même d'exécuter les ordres de Sa Majesté."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 12 janvier 1814.

„Monsieur le duc de Raguse, je vous envoie l'instruction générale que l'Empereur m'a ordonné de vous adresser, ainsi qu'à MM. les maréchaux prince de la Moskowa, duc de Bellune, duc de Trévise, duc de Tarente, et au général Maison, commandant le corps d'Anvers. Lisez-la avec attention, et conformez-vous-y en tout ce qui peut vous concerner.

„Voici un aperçu de la situation des armées ennemies de la coalition. Ces armées ont conservé la même organisation qu'elles avaient pendant la campagne dernière.

„Les forces de l'ennemi sont divisées en trois armées:

„Celle du Nord, commandée par le prince royal de Suède;

„Larmée de Silésie, que commande le général Blücher;

„La grande armée, que commande le prince de Schwarzenberg.

„L'armée du Nord, que commande le prince royal de Suède, est vis-à-vis Hambourg; elle a une division vis-à-vis Wesel, et une autre, commandée par le général Bulow, sur Bréda.

„Le général Wintzingerode, avec une division légère d'environ trois mille cinq cents hommes, se porte sur le Wahal.

„L'ennemi a en outre vingt-cinq mille hommes devant Magdebourg, et seize mille devant Custrin et Glogau.

„L'armée de Blücher, selon tous les renseignements, a passé le Rhin avec quarante-cinq mille hommes; elle doit en avoir laissé vingt mille sur Mayence.

„On porte l'armée du prince de Schwarzenberg à quatre-vingt-dix mille hommes. Il en a environ vingt mille autour de Besançon, quinze ou vingt mille en Suisse pour maintenir ce pays, vingt mille pour observer Huningue et les autres places de l'Alsace.

„Cette armée sera bientôt obligée d'avoir une vingtaine de mille hommes pour couvrir le siége de Béford.

„D'après ces données, l'ennemi aurait donc sur notre territoire:

„Quinze mille hommes en Hollande;

„Cinq mille Hollandais;

„Cinq mille Anglais;

„Total: vingt-cinq mille hommes.

„Quarante-cinq mille de Blücher;

„Quatre-vingt-dix mille du prince de Schwarzenberg;

„Total: cent soixante mille hommes.

„L'ennemi prétend avoir deux cent mille hommes; il augmenterait ses forces réelles d'un huitième.

„Il a, outre cela:

„Trente-cinq mille hommes de l'armée du Nord devant Hambourg;

„Vingt-cinq mille devant Magdebourg;

„Quinze mille devant Custrin et Glogau;

„Quatre mille devant Würzbourg;

„Douze mille devant Erfurt;

„Ce qui fait à peu près cent mille hommes sur la rive droite du Rhin.

„Cela, joint aux cent soixante mille hommes qu'il a sur notre territoire, à la rive gauche, forme environ trois cent mille hommes.

„Il doit avoir une centaine de mille hommes dans les hôpitaux, malades ou blessés; ce qu'il suppose quatre cent mille hommes indépendants de l'armée d'Italie.

„Les vingt-cinq mille hommes qu'il a en Hollande sont employés à observer le Helder, que nous occupons avec deux mille Français, qui ont des vivres pour neuf mois; les places de Naarden, Wesel, Berg-op-Zoom, Gorcum, où nous avons quatre mille hommes; ce qui doit faire présumer que l'armée du Nord n'a pas plus de dix mille hommes disponibles pour opérer.

„Il suit de cet aperçu qu'il ne paraît pas que l'ennemi soit en mesure de pénétrer davantage dans l'intérieur de la France, et que la position du corps commandé par le général Maison en avant d'Anvers,

„Du corps du duc de Tarente sur la Meuse, de votre corps sur la Sarre,

„Du corps du duc de Bellune et du prince de la Moskowa sur les Vosges,

„Du corps du duc de Trévise sur Langres,

„Et enfin de l'armée de réserve qui se forme à Paris, à Troyes et à Châlons, formant, par la réunion de tous ses corps, une armée de cent trente à cent cinquante mille hommes en avant de Paris, indépendamment d'une armée de cinquante mille hommes qui se forme à Lyon; tout cela, dis-je, donne donc lieu à Sa Majesté de penser que l'on est en mesure de tenir l'ennemi au delà des Vosges, et sans qu'il puisse faire des progrès, en deçà de la Sarre et en deçà de la Meuse, et que, si enfin on peut maintenir les choses une vingtaine de jours dans cette situation, on sera alors en mesure de rejeter l'ennemi au delà du Rhin.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 13 janvier 1814.

INSTRUCTION GÉNÉRALE

„Pour le corps d'armée d'Anvers;
„Pour le duc de Tarente;
„Pour le duc de Raguse;
„Pour le duc de Bellune;
„Pour le prince de la Moskowa;
„Pour le duc de Trevise.

„L'ennemi opère par trois masses:

„1° Il ne paraît pas que celle qui déboucherait par Bréda, et que commande le général Bulow, puisse opérer avec plus de neuf à dix mille hommes.

„Le général Maison est en mesure de la contenir et de la battre.

„2° Le général Blücher commande toute l'armée de Silésie, c'est-à-dire la division Saint-Priest, la division Langeron, celle d'York et celle de Sacken.

„Obligé de laisser vingt à vingt-cinq mille hommes sur Mayence et sur le Rhin, il ne peut pas opérer avec plus de trente mille hommes. — Il se porte sur la Sarre, et dès lors il devra masquer Sarrelouis. S'il passe la Sarre, et qu'il se porte sur la Moselle, il devra masquer Luxembourg, Thionville, Marsal et Metz. Son corps sera à peine suffisant pour toutes ces opérations.

„Le duc de Raguse doit l'observer, le contenir, manœuvrer entre les places; et, si, par une chance qui n'est pas présumable, il était obligé de repasser la Moselle, il jetterait la division Durutte dans Metz et préviendrait toujours l'ennemi sur le grand chemin de Paris.

„Dans cette supposition, le duc de Tarente, qui réunit son corps sur la Meuse, observerait le flanc droit de l'ennemi, défendrait Liége et la Meuse, et suivrait toujours le flanc droit de l'ennemi, de manière à ne pas cesser de couvrir les débouchés de Paris.

„Si, au contraire, Blücher, après avoir tâté la Sarre, se porte sur la basse Meuse pour menacer la Belgique, le duc

de Tarente défendra la Meuse et le duc de Raguse suivra le flanc gauche de l'ennemi pour observer ses mouvements, le contenir, le retarder, lui faire le plus de mal possible.

„3º L'armée du prince de Schwarzenberg a besoin de vingt mille hommes pour son opération de Besançon et vingt mille hommes pour contenir la Suisse, et de vingt à vingt-cinq mille hommes pour masquer les places d'Alsace; elle doit être contenue par le corps du duc de Trévise à Langres, par le corps du prince de la Moskowa sur Nancy à Épinal, et par celui du duc de Bellune sur les Vosges. Ces trois maréchaux doivent correspondre entre eux. On doit se réemparer des gorges des Vosges, les barricader, et y réunir les gardes nationales, les gardes champêtres, les gardes forestiers et les volontaires. Et, si enfin l'ennemi pénétrait en force dans l'intérieur, les troupes doivent lui barrer le chemin et couvrir toujours la route de la capitale, en avant de laquelle l'Empereur réunit une armée de cent mille hommes.

„Telle est l'instruction générale pour les opérations.

„Les maréchaux peuvent faire des proclamations pour repousser les invectives des généraux ennemis. Ils doivent faire connaître que deux cent mille hommes de gardes nationales se sont formés en Bretagne, en Normandie et en Picardie, et dans les environs de Paris, et qu'ils s'avancent sur Châlons, indépendamment d'une armée de réserve de ligne de plus de cent mille hommes; que, la paix étant faite avec le roi Ferdinand et les insurgés d'Espagne, nos troupes d'Aragon et de Catalogne sont en pleine marche sur Lyon, et celles de Bayonne sur Paris; enfin prédire aux ennemis que le territoire sacré qu'ils ont violé les consumera.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Metz, le 13 janvier 1814.

„Je reçois la lettre que votre Altesse Sérénissime m'a fait l'honneur de m'écrire le 11.

6*

„Les mouvements que j'ai exécutés sans combattre ont été le résultat nécessaire de la marche sur mes flancs de forces supérieures, qui menaçaient de s'emparer avant moi des seuls points par lesquels je pouvais effectuer ma retraite, et de la situation de mes troupes qui ne présentent que des cadres. Si je dois combattre avant d'avoir reçu des renforts, je le ferai avec beaucoup plus d'avantages derrière la Moselle, appuyé à toutes les places, et avec ma retraite assurée dans toutes les directions, que je ne l'aurais fait dans les défilés de la Lorraine allemande, car ces défilés ne peuvent être défendus que lorsqu'on les occupe tous, sous peine d'être dans la position la plus critique; et, pour les occuper tous, il fallait plus de monde que je n'en ai.

„J'ai fourni pour Metz, Sarrelouis et Thionville, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous en rendre compte, cinq cadres de bataillons, savoir: les bataillons du 28e léger, 22e, 59e, 69e de ligne, qui n'avaient pu rejoindre le duc de Tarente, et un bataillon du 14e de ligne. — Ces cadres, avec les conscrits qui leur seront donnés donneront le moyen de compléter ces garnisons.

„Mes forces sont aujourd'hui de six mille hommes d'infanterie en quarante-huit bataillons et deux mille cinq cents hommes de cavalerie. — J'aurai l'honneur de vous adresser demain un état de situation détaillé.

„Si j'avais trente mille hommes disponibles ici, je ferais changer tout le système de campagne de l'ennemi, et, appuyé aux places, je le forcerais à se concentrer, après avoir battu tous ses corps séparés; — si j'en avais la moitié, je remplirais une grande partie de ce plan.

„L'avant-garde du corps de Sacken, avec laquelle nous avons eu affaire à Saint-Avold, est arrivée devant nous ce matin. Il est arrivé également par la route de Sarrelouis un corps de cavalerie, qui appartient sans doute au corps d'York. Cependant il semblerait qu'une partie de ce corps vient de quitter la direction qu'il suivait sur Metz pour se porter sur Thionville.

„Je prépare par tous les moyens possibles une bonne défense de la Moselle, autant *que tout ce qui se passera du côté de Nancy le permettra.*“

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Metz, le 14 janvier 1814.

„Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que, d'après mes rapports, le corps prussien a pris position à une lieu de la Moselle, sur la rive droite, entre Thionville et Metz. Le corps de Sacken est devant moi, à quelque distance; son avant-garde a ses postes établis en présence des miens. Il n'y a eu aujourd'hui aucun engagement sur ce point. J'ai envoyé une division à Pont-à-Mousson pour garder ce poste important. L'ennemi y a présenté cinq ou six cents chevaux, qui ont été repoussés. Cette division me sert d'avant-garde et m'éclaire dn côté de Nancy. D'après les nouvelles que j'ai reçues, l'ennemi doit être dans cette ville depuis ce matin. Je l'ai envoyé reconnaître. Mon intention était, aussitôt qu'il serait entrée dans cette ville, de marcher sur lui, couvert par la Moselle, contre les corps que j'ai en présence, afin de le prendre en flanc dans son mouvement sur Toul; mais une crue de la Moselle, qui est sans exemple, a couvert d'eau, dans la journée, tout le pays entre Metz et Pont-à-Mousson, au point de le rendre tout à fait impraticable aux voitures pour le moment.

„J'occupe toujours, par une forte avant-garde, le dehors de Metz à une lieue, et je me lie, par de la cavalerie, sur la rive gauche, avec Thionville.

„Mes rapports m'annoncent la présence de partis du côté de Luxembourg.

„La nécessité indispensable de mettre de l'ordre dans le service de la place de Metz, où rien n'était établi pour la sûreté de la ville, l'incapacité absolue du général Roget et le peu de confiance dont il jouit parmi les habitants, m'ont déterminé à nommer un commandant supérieur à Metz, en attendant celui qu'il plaira à Sa Majesté d'y envoyer, et j'ai fait choix du général de division Durutte, qui, par son exactitude et son zèle, me paraît propre à ces fonctions.

„La ville de Metz est dans un très-bon état de défense. Le préfet a beaucoup fait pour son approvisionnement, et

il y aura, soit en troupes, soit en gardes nationales armées, soit en canonniers et ouvriers militaires ou bourgeois, douze mille hommes.

„J'ai fait partir presque tous les dépôts pour Châlons, et les derniers partiront demain; j'en préviens le ministre, afin qu'il leur assigne les destinations qu'il jugera convenables. Le matériel de l'équipage de camp, qui était ici, s'est mis en route ce matin; toute l'artillerie de la garde est également partie.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Metz, le 15 janvier 1814.

J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'étant informé de l'entrée de l'ennemi à Nancy, et de la retraite des troupes françaises sur Toul, d'un autre côté, le général Ricard, qui avait reçu la nouvelle de la marche de l'ennemi sur Thiaucourt, ayant cru devoir se mettre en marche de Pont-à-Mousson, qu'il occupait, pour se rendre sur ce point; d'après ces divers mouvements, je me trouve forcé de quitter les bords de la Moselle pour me rapprocher de la Meuse.

„Je compte partir demain, laissant Metz dans un très-bon état de défense.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Metz, le 16 janvier 1814.

„J'ai l'honneur de vous rendre compte que je viens de recevoir une lettre du duc de Bellune, en réponse aux nouvelles que je lui avais demandées, par laquelle il m'annonce qu'il a pris position à Toul et que le prince de la Moskowa occupe . . . . et Ligny. La lettre du duc de Bellune me faisant supposer qu'il a l'intention de rester quelque temps dans cette position, je prends moi-même position à Gravelotte à deux lieues de Metz, observant la Moselle et ayant une avant-garde dans la direction de Pont-à-Mousson.

„Je pourrai garder cette position autant de temps que le duc de Bellune restera à Toul, et que l'ennemi ne débouchera pas sur moi ou sur Saint-Mihiel avec des forces supérieures. Il est extrêmement fâcheux que le prince de la Moskowa n'ait pas ordonné de couper le pont sur la Moselle à Frouard, à l'instant où il a évacué Nancy. Le général Ricard aurait également fait couper celui de Pont-à-Mousson, et il aurait pu rester sur les bords de la Moselle sans s'occuper de Thiaucourt, sur lequel on lui a dit que l'ennemi se portait par Bernecourt.

„Quoi qu'il en soit, depuis que je sais que le duc de Bellune tient à Toul, j'ai donné l'ordre au général Ricard de garder Thiaucourt le plus longtemps possible, voulant rester à Gravelotte et conserver la communication avec Metz tant que cela sera possible, et que je ne courrai pas risque de voir ma communication compromise.

„J'ai envoyé sur Verdun la division de la jeune garde, conformément à l'ordre que j'ai reçu. Il serait utile que ces troupes restassent sur la Meuse pour me soutenir au besoin.

„Je viens de recevoir la lettre de Votre Altesse, du 13, et l'instruction qui y est jointe. Aux détails que votre lettre contient sur l'armée de Silésie, il faut ajouter le corps de Kleist qui, d'après le rapport que j'ai reçu hier au soir, vient de rejoindre, et un corps bavarois et badois de sept à huit mille hommes, qui était près de Bitche il y a huit jours, et qui paraîtrait avoir opéré sur Dieuze et revenir maintenant sur Metz; un corps considérable, qui ne peut être que celui-là, ayant été vu avant-hier descendant la côte de Delme, route de Strasbourg à Metz.

„Le corps de Sacken m'a suivi de fort près, et a pris position sur la Nied, le jour où je me suis établi en avant de Metz, à la croisée des routes de Sarrebrück et de Sarrelouis.

„Le lendemain, ce corps s'est porté, par des chemins de traverse, dans la direction de Pont-à-Mousson, en passant par Solgne. Les troupes ont été vues et comptées par un habitant digne de foi. Le même jour, ce corps a été remplacé devant moi par les troupes du corps d'York, et il

paraît qu'hier le corps de Kleist est arrivé aux environs de Thionville, et s'est placé entre Thionville et Metz.

„Le 13, j'ai envoyé une division à Pont-à-Mousson, afin de défendre ce poste important; mais Sacken n'y a rien entrepris. Quant au corps de Saint-Priest, qui fait également partie de l'armée de Silésie, il paraît que c'est lui qui est entré à Trèves, mais il n'y est plus, et je ne sais ce qu'il est devenu; il est possible qu'il ait fait face au duc de Tarente. Le corps de Langeron est devant Mayence.

„D'après le mouvement du général Sacken, je me serais porté en masse sur Pont-à-Mousson, afin de me lier davantage avec les troupes du duc de Bellune, laissant Metz et Thionville me couvrir contre le corps prussien, si la crue subite de la Moselle et les inondations qui en ont été la suite, occasionnées à ce qu'il paraît par l'ouverture de plusieurs étangs des Vosges, n'avaient couvert la route de la rive gauche de la Moselle de manière à la rendre tout à fait impraticable aux voitures, et cela deux heures après le passage de la division Ricard. Maintenant que l'ennemi est maître du défilé de Pont-à-Mousson, cette opération ne serait plus praticable, lors même que les inondations viendraient à disparaître."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 16 janvier 1814.

„Monsieur le duc de Raguse, je viens de faire connaître à M. le maréchal duc de Bellune que l'Empereur a été surpris qu'il ait abandonné Saint-Nicolas et Nancy sans se battre et sans défendre la Meurthe, quand vous avez votre corps d'armée en avant de Metz et que vous faites occuper Pont-à-Mousson; je lui mande que le duc de Trévise est en avant de Langres où il arrête l'ennemi; que l'on ne doit pas supposer qu'il ait devant lui autant de forces qu'il l'annonce, puisque l'ennemi a une grande partie de ses troupes dans l'Alsace et devant nos places, devant Gênes et sur Bourg-en-Bresse, pour menacer Lyon. Je préviens le duc de Bellune que la Meurthe et la Mo-

selle forment une barrière qu'il doit défendre, et que l'essentiel est de retarder la marche de l'ennemi autant qu'il sera possible, et de pouvoir attendre jusqu'au 15 février; nous aurons alors une grande armée. Concertèz-vous avec le duc de Bellune et le prince de la Moskowa.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ Alexandre. "

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 17 janvier 1814,
onze heures du soir.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, l'Empereur espère que vous n'aurez pas quitté Metz, car c'est très-mal à propos que le duc de Bellune a quitté Nancy pour se porter à Toul; rien n'est aussi ridicule que la manière dont ce maréchal évacue le pays: je lui donne l'ordre de tenir à Toul. L'Empereur va se porter à Châlons. J'écris au duc de Tarente de se rapprocher de nous en suivant nos mouvements. Je reçois à l'instant votre lettre du 16 à midi. Je vais la mettre sous les yeux de l'Empereur.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ Alexandre. "

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Harville, le 17 janvier 1814.

„J'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime de mon mouvement pour me rapprocher de la Meuse. J'avais envoyé, dès hier matin, des officiers en poste pour préparer la défense de la Meuse, et faire sauter les ponts depuis Saint-Mihiel jusqu'à Verdun. — Mais la fatale imprévoyance du prince de la Moskowa, qui, en évacuant Nancy, n'a pas fait sauter le pont de Frouard sur la Moselle, a donné à l'ennemi le moyen d'arriver sur la Meuse avant moi, et a empêché que les dispositions eussent leur effet.

„L'officier que j'avais envoyé à Saint-Mihiel arrive et m'annonce que l'ennemi y est entré ce matin en forces."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Verdun, le 18 janvier 1814.

„Monseigneur, j'ai eu l'honneur de vous écrire hier que l'armée ennemie était en mouvement sur Saint-Mihiel et que son avant-garde y était arrivée hier matin. Cette nouvelle était fausse; cependant j'étais autorisé à y croire, puisqu'elle m'était donnée par un des officiers que j'emploie habituellement à courir le pays pour avoir des nouvelles, et qui arrivait des environs de Saint-Mihiel pour m'en informer, et qui m'a fait jusqu'ici des rapports exacts. Elle était d'ailleurs probable, puisque l'ennemi possédait, depuis le 14, le pont de Frouard et qu'il n'y a que deux petites marches de Nancy à Saint-Mihiel, et que c'était hier le 17, ce qui aurait supposé que l'ennemi avait commencé son mouvement du 15 au 16, dans l'espérance de remplir l'objet important de surprendre le passage de la Meuse. Enfin, rien ne contredisait cette nouvelle, puisque le général Ricard, qui occupait Pont-à-Mousson, s'était retiré tout à fait en arrière sans s'arrêter à Thiaucourt, d'où il aurait su à quoi s'en tenir sur les mouvements prétendus de l'ennemi; mais il avait cru utile de s'éloigner, et dès lors j'étais privé d'avoir des nouvelles par lui. J'ai eu ce matin des rapports qui m'ont fait présumer que l'ennemi n'était point en force à Saint-Mihiel, et j'y ai envoyé en toute hâte un détachement d'infanterie et de cavalerie sous les ordres du colonel Fabvier. On y a surpris cinq cents Cosaques, qu'on a chassés et à qui on a fait quelques prisonniers. En ce moment, Saint-Mihiel est occupé; on dispose tout pour rompre le pont à l'approche des forces de l'ennemi, et je suis en situation de défendre la Meuse autant de temps qu'on voudra: tout dépend de celui que restera le duc de Bellune. Mes troupes sont à Verdun et sur les bords de la Meuse, et j'ai une forte avant-garde à Haudeaumont, dont les postes sont à Manheulle. Dans cette position, je suis à même d'exécuter tous les mouvements que les circonstances pourront exiger.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU MARÉCHAL NEY.

„19 janvier 1814.

„Monsieur le maréchal, les forces ennemies de toutes armes que vous supposez exister à Saint-Mihiel se réduisent à quatre cents Cosaques. Des rapports semblables à ceux que vous avez reçus m'avaient été faits et présentés avec quelque apparence de vérité, mais j'en ai bientôt reconnu l'exagération. Alors je me suis décidé à envoyer sur ce point des troupes qui en ont chassé les Cosaques, qu'elles ont surpris et à qui elles ont pris quelques hommes, et j'occupe Saint-Mihiel avec deux mille hommes et six pièces de canon.

„J'ai placé sept à huit cents chevaux pour éclairer la rive gauche de la Meuse depuis Saint-Mihiel jusqu'aux postes du duc de Bellune. J'ai fait détruire tous les ponts entre Verdun et Saint-Mihiel; on va en faire autant entre Saint-Mihiel et Commercy, et, dans la journée, le pont de Saint-Mihiel sera miné et prêt à sauter à la moindre apparence d'attaque sérieuse de l'ennemi.

„Il serait bien nécessaire de prendre les mêmes dispositions sur la haute Meuse, à Commercy, à Pagny, etc., etc.; car c'est en créant des obstacles partout que vous pouvez arrêter ou retarder l'ennemi.

„J'ai une forte avant-garde à Haudeaumont; j'en ai une autre à Dieuze, et le reste de mes troupes est ici, sous ma main. Dans cette position, je suis en situation de défendre la Meuse, et j'y resterai tant que l'ennemi ne la passera pas au-dessus de moi. Voilà, monsieur le maréchal, quelle est ma position.

„J'ai l'honneur de vous prévenir que, des quatre à cinq cents Cosaques qui étaient à Saint-Mihiel, cent sont sur la rive gauche de la Meuse. On a barricadé le pont pour empêcher leur retour; il serait peut-être possible de les atteindre.

„Jusqu'ici, je vois des démonstrations faites par l'ennemi, mais je ne vois point d'opérations sérieuses de sa part, et je suis persuadé que ses masses sont encore sur la Moselle et sur la Meurthe. — Un voyageur venant de

Nancy a assuré même qu'avant-hier il n'y était pas encore entré d'infanterie. Il y a deux jours que le corps d'York était devant Metz; une portion a été vue remontant la Moselle dans la direction de Pont-à-Mousson. Le corps de Kleist paraît être entre Thionville et Metz.

„Si j'apprends quelque chose d'important, j'aurai l'honneur de vous en informer. Je vous prie, monsieur le maréchal, de me communiquer ce qui viendra à votre connaissance.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU DUC DE BELLUNE.

„19 janvier 1814.

„Monsieur le maréchal, j'ai l'honneur de vous informer que, ayant appris votre mouvement sur la Meuse, je m'en suis rapproché. Je pense comme vous que vous pouvez défendre la Meuse, et je crois pouvoir répondre d'y réussir dans l'étendue du pays que j'occupe maintenant, et tant que vous tiendrez à Commercy et à Pagny.

Voici quelle est la position de mes troupes. J'occupe Saint-Mihiel avec deux mille hommes et six pièces de canon. J'ai placé sept à huit cents chevaux pour éclairer la rive gauche de la Meuse depuis Saint-Mihiel jusqu'à vos postes. J'ai une forte avant-garde à Haudeaumont, dont les postes sont à Manheulle. J'en ai une autre à Dieuze; le reste de mes troupes est ici sous ma main. J'ai fait détruire tous les ponts entre Saint-Mihiel et Verdun, etc., etc.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„19 janvier 1814.

„J'ai eu l'honneur de vous rendre compte hier de l'établissement de nos troupes à Saint-Mihiel. J'ai sur ce point la deuxième division de voltigeurs de la garde, forte de deux mille cinq cents hommes, qui était la plus à portée de s'y rendre.

„Tous les travaux relatifs à la rupture du pont seront

terminés ce soir à dix heures; mais le pont ne sera coupé qu'en cas d'attaque sérieuse de l'ennemi.

„Divers rapports m'ont annoncé que l'ennemi n'avait avant-hier presque aucune infanterie sur la rive gauche de la Moselle. Cependant le général Decous assure que l'ennemi a deux mille hommes d'infanterie à Bouconville et Xivrai. Je lui ai donné l'ordre de faire demain matin une reconnaissance au delà d'Apremont, afin de savoir d'une manière certaine à quoi s'en tenir.

„Mon avant-garde de Manheulle et Haudeaumont a été attaquée ce soir par un millier de chevaux prussiens. Nous avons eu huit hommes blessés et nous en avons blessé ou pris une quarantaine à l'ennemi, dont un officier. La perte de l'ennemi est le résultat d'une charge qu'il a faite sur le village de Manheulle, qui était occupé par de l'infanterie bien postée, et qui l'a bien reçu. Le rapport du général Piquet, qui commande cette avant-garde, porte que les prisonniers faits annoncent que le corps qui a attaqué est de douze cents chevaux, trois bataillons et plusieurs pièces de canon. J'attends les prisonniers pour les questionner moi-même.

„On a vu huit cents chevaux et deux pièces de canon, mais ni infanterie, ni le reste des pièces indiquées, de manière que je ne puis dire si c'est l'avant-garde d'un corps d'armée. Je le vérifierai demain.

„Dans le cas où l'armée ennemie n'aurait pas fait de mouvement en avant de la Moselle comme des rapports l'annoncent, ou si ce mouvement n'a pas eu lieu d'ici à deux jours, je crois qu'il serait tout à fait convenable de se reporter sur la Moselle, car cette ligne est bonne. Mais, pour que cela puisse s'exécuter, pour qu'on y arrive sans danger et de façon à conserver la ligne, il faudrait agir méthodiquement et que toutes les troupes fussent sous le même commandement; car, sans cela, avec l'éloignement des corps de troupes que la garde de cette ligne comporte, il y a beaucoup de chances à courir si elles ne sont pas toujours dans la même main. Dans le placement des troupes sur la Moselle, je pense qu'elles devraient être ainsi disposées:

„Une division sur Pont-à-Mousson, une sur Marbach

et Pompey, une sur Toul, une à Bernecourt et une à Thiaucourt avec le quartier général. Quelques postes suffiraient pour se lier avec Metz; mais il faut, je le répète, un seul chef pour diriger tout cela.“

LE DUC DE BELLUNE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Void, le 20 janvier 1814, cinq heures du soir.

„Une forte colonne de cavalerie ennemie a passé la Meuse pendant la nuit dernière entre Vaucouleurs et Neufchâteau; il est vraisemblable qu'elle est suivie par le corps de Blücher qui est arrivé depuis deux jours à Nancy. Les Cosaques de Platow ont pris la direction de Langres par Saint-Thiébault. Ils ont été remplacés hier à Neufchâteau par un corps bavarois. Un autre corps est devant nous à Commercy, simulant, je pense, un passage pour nous donner le change, car il me paraît que les armées alliées manœuvrent par leur gauche pour nous prévenir sur la Marne dans les directions de Joinville et de Langres. Peut-être que ceux qui ont passé la Meuse ce matin se dirigent-ils sur Ligny par Gondrecourt. Dans ce cas, notre position sur la Meuse ne serait plus tenable. J'engage M. le maréchal prince de la Moskowa à tenir un parti sur Gondrecourt, afin d'être prévenu à temps des mouvements que les ennemis pourraient faire sur cette route. Je prie Son Excellence d'avoir la bonté de m'en instruire.

„J'envoie par courrier extraordinaire le rapport de ces événements au prince major général.

„Le maréchal duc de Bellune.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Châlons, le 20 janvier 1814.

„Monsieur le duc de Raguse, j'arrive à Châlons, j'y trouve votre lettre du 19 à neuf heures du soir; vous avez fait une excellence opération en reprenant Saint-Mihiel; il paraît que le duc de Bellune occupe Commercy, Void où

il a son quartier général, Vaucouleurs et Cudelincourt, derrière Gondrecourt, point important, car l'ennemi paraît avoir beaucoup de cavalerie à Neufchâteau. Le général Defrance a eu une belle affaire de cavalerie à Vaucouleurs contre quatorze cents hommes de cavalerie ennemie qu'il a repoussés. On dit Platow à Neufchâteau avec dix régiments de Cosaques cherchant à inquiéter la droite du duc de Bellune. Le duc de Trévise est à Chaumont où il a l'ordre de tenir: Langres est au pouvoir de l'ennemi.

„Je pars à l'instant pour voir le prince de la Moskowa à Bar-sur-Ornain, et le duc de Bellune à Void; de là je reviens à Châlons. Le duc de Valmy est dans cette ville, le général Belliard m'y remplace en mon absence. Envoyez-moi l'état de situation détaillée de toutes les troupes à vos ordres. J'adresse à l'Empereur votre lettre du 19 qui contient vos projets pour reprendre la ligne de la Moselle; je crois qu'il faut y penser en faisant attention à la droite du duc de Bellune et à l'espace qui se trouve entre Gondrecourt et Chaumont en Bassigny.

„Je ne vous parle point de la place de Verdun, ni de toutes les dispositions que votre prévoyance aura prises. Je recommande au duc de Bellune de se défendre sur la Meuse.

„Je donne l'ordre au payeur général de l'armée, à qui il reste deux cent mille francs en or, de vous les envoyer pour payer les masses de linge et chaussure et ferrage jusqu'au 1er janvier 1814, et ce qui peut être dû sur les deux mois de solde dont le payement a été ordonné par l'ordre du jour; et, s'il reste de l'argent, payer les officiers, mais sans acquitter aucune espèce de traitement extraordinaire.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„20 janvier 1814.

„Les troupes qui se sont présentées hier à Haudeaumont sont bien réellement l'avant-garde du corps d'armée

d'York qui débouche. Je ne puis pas douter que ce corps ne marche sur Verdun. Tous mes rapports s'accordent également à dire que le corps de Sacken est en marche sur Saint-Mihiel.

„J'ai rapproché mon avant-garde de Verdun, je l'ai renforcée, et, si un corps ennemi proportionné à mes forces se présente ici, j'espère le bien recevoir.

„Toutes les dispositions sont prises de manière à bien défendre la Meuse, et je doute que l'ennemi parvienne à la passer de vive force sur mon front. Je suis en communication réglée avec le duc de Bellune qui a fait également, à ce qu'il paraît, de bonnes dispositions sur le point qu'il est chargé de défendre.

„La Meuse est tellement gonflée et débordée, qu'il n'est plus possible d'entreprendre de la passer; ainsi les opérations de l'ennemi sont, sur ce point, nécessairement suspendues."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Verdun, le 21 janvier 1814.

„J'ai reçu la lettre que Votre Altesse Sérénissime m'a fait l'honneur de m'écrire hier. Les espérances que vous aviez conçues sur la défense de la Meuse, et qui étaient extrêmement fondées, ne se sont pas réalisées, car je viens de recevoir une lettre du duc de Bellune, qui m'annonce que l'ennemi a passé la Meuse entre Vaucouleurs et Neufchâteau, et qu'il marche sur Gondrecourt. Il est déplorable qu'on ait négligé de couper les ponts dans cette partie; car avec de la surveillance et de faibles moyens nous pouvions contenir l'ennemi sur cette ligne pendant sept à huit jours.

„Puisque la Meuse n'a pas arrêté l'ennemi un instant, il n'y a pas de raison pour que nous tenions position nulle part, ou au moins il faut changer de methode.

„J'envoie ordre aux troupes d'évacuer Saint-Mihiel après avoir rompu le pont, et de prendre position sur la route de Verdun à Bar-le-Duc. Je me détermine à me porter moi-même demain dans cette direction pour soutenir le

duc de Bellune et le prince de la Moskowa, ou à réunir mes troupes sur Clermont, suivant les nouvelles que je recevrai dans la journée, soit des tentatives que l'ennemi pourrait faire sur la Meuse, soit sur les projets du duc de Bellune; car, si je marche sur Bar-le-Duc, je ne veux pas courir le risque d'y arriver après que cette ville aura été évacuée."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„21 janvier 1814.

„Je réponds à la lettre que Votre Altesse Sérénissime m'a fait l'honneur de m'écrire le 18. Le corps d'York est en ce moment devant moi, au moins la plus grande partie, et le corps de Sacken à sa gauche.

„J'estime, d'après les renseignements que j'ai recueillis, que la force de ce dernier corps est de douze mille hommes. Quant au corps d'York, j'ai moins de données à son égard; mais je pense qu'on peut évaluer sa force de dix-huit à vingt mille hommes."

LE MARÉCHAL MARMONT AU DUC DE TARENTE.

„Hultz-le-Maurup, le 24 janvier 1814.

„Monsieur le maréchal, j'ai l'honneur de vous prévenir que le mouvement de l'ennemi par sa gauche s'est tout à fait prononcé. — Il paraît même qu'il n'y a plus, ou presque plus personne derrière la Meuse. L'ennemi a attaqué hier, à Ligny, le duc de Bellune, qui s'est retiré à Saint-Dizier et Vitry, pendant que j'étais en marche pour me porter sur Bar-le-Duc.

„Je n'ai point de détail de l'affaire qu'il a eue, mais je crois que c'est très-peu de chose. D'après cela, je me suis mis en marche moi-même pour Vitry, afin de le soutenir et de me rapprocher du duc de Trévise, que les manœuvres de l'ennemi tendent à séparer de nous. L'ennemi paraît avoir une forte avant-garde à Joinville.

„J'ai laissé mon avant-garde aujourd'hui à Bar-le-Duc

jusqu'à deux heures, mais personne ne s'est présenté. Il paraît que l'ennemi a suivi la même route que le duc de Bellune et a marché sur Saint-Dizier.

„Le prince de la Moskowa occupait hier Saint-Dizier avec un détachement; le reste de ses troupes s'y est porté cette nuit, et il marche aussi aujourd'hui sur Vitry.

„J'ai envoyé le général Ricard aux Islettes; je compte l'en rappeler après-demain.

„Toul s'est rendu sans faire aucune résistance; nous y avons perdu cinq cents hommes, que le duc de Bellune y avait laissés.

„Telle est, mon cher maréchal, notre situation d'aujourd'hui."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Vitry, le 25 janvier 1814.

„J'ai l'honneur de vous rendre compte que je suis arrivé ici avec la division de la jeune garde et la brigade de cuirassiers. J'ai placé dans les villages touchant Vitry la division Lagrange avec l'artillerie qui est établie à Vitry-le-Brûlé, et la cavalerie légère à Changy et Outrepont.

„Vous savez que la division du général Ricard est aux Islettes avec le 10e hussards et le régiment des gardes d'honneur.

„Je n'ai avec moi qu'une seule compagnie de sapeurs, les deux autres étant avec la division Ricard, parce que je les avais laissées à Verdun lorsque j'en suis parti pour achever de mettre en état cette place. — Cette compagnie, avec les officiers du génie que j'ai, se rendra, aussitôt son arrivée, pour travailler à la réparation de la route en avant de Vitry, conformément à ce que vient de me dire, de votre part, le général Girardin."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Vitry, le 26 janvier 1814, neuf heures et demie du matin.

„L'Empereur est arrivé à cinq heures du matin à Châlons, et Sa Majesté va être bientôt ici. L'intention de l'Em-

pereur est que je donne l'ordre au duc de Bellune de manœuvrer pour se réunir tout entier à Saint-Dizier, et que vous, monsieur le maréchal, vous appuyiez le duc de Bellune avec tout votre corps, en vous plaçant entre lui et Vitry.

„Quant aux deux divisions de la jeune garde, elles sont réunies aujourd'hui à Vitry, seus les ordres du maréchal prince de la Moskowa. Toutes les troupes qui étaient à Châlons et échelonnées sur la grande route de Vitry y arrivent. Vous connaissez la position de ce maréchal.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„26 janvier 1814.

„J'exécute le mouvement prescrit par Sa Majesté, et je serai établi ce soir à Heils-Luthier.

„Je laisse cependant trois cents hommes d'infanterie et quatre pièces de canon au pont de Vitry-le-Brûlé, jusqu'à ce qu'ils aient été relevés, ce point me paraissant ne pas devoir rester dégarni; ce qui réduira les troupes d'infanterie à mes ordres à trois mille sept cents hommes jusqu'à l'arrivée du général Ricard."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAIRE DE BAR-LE-DUC.

„Saint-Dizier, le 27 janvier 1814.

„Sa Majesté a rejoint l'armée hier, à la tête de puissants renforts. Elle est entrée sur-le-champ en opération et a chassé ce matin l'ennemi de Saint-Dizier. De prompts succès couronneront sans doute ses entreprises.

„Sa Majesté me charge, monsieur le maire, de vous dire qu'elle ordonne la mise en activité immédiate de la garde nationale de Bar, et qu'elle rend la ville responsable de l'entrée de l'ennemi, lorsqu'il ne se présentera pas en forces, avec de l'infanterie et du canon.

J'envoie mon aide de camp pour vous faire cette notification et vous faire connaître les ordres de l'Empereur.

„Sa Majesté désire aussi que vous fassiez les plus grands efforts pour envoyer sur-le-champ à Saint-Dizier de nombreux convois de vivres pour l'armée.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES POUR LE 28 JANVIER 1814.

Ordre pour le duc de Raguse.

„Le général Lefebvre-Desnouettes partira sur-le-champ, prendra la tête de la marche, se dirigera sur Éclaron, de là sur Montier-en-Der: il aura avec lui ses douze pièces d'artillerie à cheval.

„Le prince de la Moskowa, avec la division Meunier et la division Decous, suivra: chaque brigade aura son artillerie.

„Le duc de Reggio suivra avec ses deux divisions. Le parc de la garde et celui de l'armée suivront le duc de Reggio, qui les fera escorter.

„Le duc de Raguse formera l'arrière-garde et suivra le parc: il laissera une arrière-garde dans Saint-Dizier toute la journée d'aujourd'hui et pendant toute la nuit. Cette arrière-garde n'évacuera Saint-Dizier que par ordre.

„Le général Ricard, qui est à Bassué, près Vitry, entrera dans Vitry et se portera sur Margerie, route de Vitry à Brienne-le-Château pour se lier avec nous.

„Le général Duhesme restera en position toute la journée où il se trouve, et, à la nuit, il filera sur Vassy. Le duc de Bellune se portera entre Montier-en-Der et Boullencourt, de sa position de Vassy.

„La ville de Vitry continuera d'être tenue en force par la garnison. Il ne sera plus rien expédié de Vitry sur Saint-Dizier.

„Le général Gérard, qui est à Soudé-Sainte-Croix, viendra sur Saint-Ouen, route de Vitry-le-Français à Nogent-sur-Aube.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Mézières, le 29 janvier 1814.

„Monsieur le duc de Raguse, nous avons eu une affaire aujourd'hui; l'ennemi a montré de l'artillerie; il est probable que nous nous battrons encore demain. En conséquence, monsieur le maréchal, il est nécessaire que vous partiez demain, 30, avant le jour, avec votre corps, pour vous rendre en diligence sur Brienne, dont nous nous sommes emparés ce soir.

„Le prince vice-connétable, major général,

„*Signé:* ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Mézières, le 30 janvier 1814, deux heures du matin.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, l'Empereur trouve qu'il serait avantageux de couvrir Saint-Dizier; mais Sa Majesté vous laisse le maître de faire ce que vous voudrez.

„Quant à votre corps, ce que vous avez à faire, c'est de vous rendre le plus tôt possible à Brienne.

„Le prince vice-connétable, major-général,

„ALEXANDRE."

„*P. S.* Le général Bruler a reçu l'ordre de prendre position entre Sommevoire et Doulevent; si vous avez de ses nouvelles, faites-lui dire qu'il doit se diriger sur Brienne."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Brienne, le 31 janvier 1814, neuf heures du soir.

„Monsieur le duc de Raguse, je donne l'ordre au maréchal duc de Bellune d'avoir demain, à la pointe du jour, son corps d'armée et sa cavalerie sous les armes, avec leur artillerie attelée, et de chercher à communiquer avec vous

sur Soulaine. Faites en sorte, de votre côté, de communiquer avec lui. Ce maréchal est au Petit-Mesnil.

„Les autres corps d'armée seront pareillement sous les armes: on attendra dans cette position des nouvelles de l'ennemi, et tout se tiendra prêt à partir dans la direction qui sera donnée.

„On profitera de cela pour passer la revue des armes et prendre note des places vacantes.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Brienne, le 31 janvier 1814, onze heures et demie du soir.

„Monsieur le duc de Raguse, l'aide de camp de l'un des généraux de brigade de la division Lagrange arrive à Brienne et annonce à l'Empereur que votre corps est en marche de Soulaine pour Brienne, et qu'il a laissé la division Lagrange à moitié chemin de Soulaine ici. S'il est vrai que vous ayez quitté la position de Soulaine, l'Empereur ordonne, monsieur le duc, que vous vous établissiez entre Brienne et Soulaine, et que vous vous mettiez en communication avec M. le maréchal duc de Bellune, qui est au Petit-Mesnil sur la route de Brienne à Bar-sur-Aube. L'Empereur désire, monsieur le duc, avoir de suite les renseignements sur l'engagement qui paraît avoir eu lieu ce soir, au dire de cet aide de camp, entre vos troupes et l'ennemi à Soulaine. Il désire aussi connaître quelles troupes vous avez eu à combattre.

„Je vous prie, monsieur le duc, aussitôt que vous serez établi, de m'envoyer un officier pour faire connaître votre position.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Brienne, le 1er février 1814, neuf heures du matin.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, j'ai mis sous les yeux de l'Empereur votre lettre du 1er février à une heure du matin, datée de Morvilliers: vous ne faites pas connaître le nombre de pièces de canon, le nombre d'hommes d'infanterie et de cavalerie que vous avez perdus. Y a-t-il des aigles avec l'infanterie? Votre arrière-garde, composée de cinq cents hommes de cavalerie et de trois cents d'infanterie, est assez forte pour une arrière-garde destinée à marcher à une demi-lieue de vous, et l'Empereur trouve qu'elle était évidemment insuffisante lorsqu'au lieu d'arrière-garde vous en avez fait un détachement, et vous en avez fait un détachement quand vous lui avez fait prendre une autre direction, lorsque vous vous saviez environné d'ennemis; que pouvaient faire alors trois cents hommes d'infanterie[1]?

„L'Empereur désire toutefois, monsieur le duc, avoir un état exact des pertes en matériel et chevaux.

„On nous a dit aussi qu'un de vos parcs avait été pris par l'ennemi. Sa Majesté pense que cela n'aurait pas eu lieu si vous aviez suivi l'ordre donné. Je vous avais fait connaître que la route de Montier-en-Der était très-mauvaise et presque impraticable, et que le parti le plus sage était de suivre la chaussée. Vous seriez arrivé de bonne heure et sans accident[2].

„L'intention de l'Empereur est que vous portiez votre quartier général à Chaumesnil, et que vous gardiez les bois de Morvilliers; le grand chemin de Brienne à Soulaine; que vous vous liiez par votre droite au duc de Bellune qui

[1] La division Ricard m'ayant été enlevée, et se trouvant placée alors à Dienville-sur-l'Aube, mes troupes de toutes armes ne s'élevaient pas à plus de trois mille hommes: je demande comment j'aurais pu organiser une arrière-garde plus forte.

[2] Il n'y avait qu'une difficulté, c'est que la grande route était occupée par deux corps ennemis, celui de Wittgenstein, à Doulevent, et celui de Wrede devant Soulaine.

(Notes du duc de Raguse.)

occupe la Rothière et le Petit-Mesnil; que votre cavalerie soit en force au village de la Chaise ou dans toute autre position de cette route, de manière à bien éclaircir ce que fait l'ennemi à Soulaine. L'ennemi paraît être en position à Frannes et à Selames. Faites aussi aller des patrouilles de cavalerie jusqu'à Maizières pour en imposer aux Cosaques qui voudraient battre les bois. Placez vos équipages et vos embarras derrière Chaumesnil, route de Brienne. Concertez-vous avec le duc de Bellune pour vous secourir mutuellement au premier coup de canon de l'ennemi; reconnaissez bien ensemble une position appuyant la droite à l'Aube, à cheval sur la route de Bar et sur celle de Soulaine. S'il est dans ce moment difficile de remuer la terre, il doit être facile de couper des arbres pour améliorer cette position qui serait couverte par trois cents pièces de canon et toute la réserve qui est à Brienne, dans le cas où l'ennemi marcherait sur nous pour nous attaquer.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre.“

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Morvilliers, le 1er février 1814.

„Monseigneur, je reçois la lettre que vous m'avez écrite à neuf heures du matin. Je vais me rendre à Chaumesnil et prendre la position qui m'est indiquée.

„Les reproches que contient votre lettre sont injustes, et je ne puis me dispenser d'y répondre. J'ai dû prendre la route que j'ai suivie, sous peine d'être détruit ou de mettre bas les armes. Il eût été absurde de faire une marche de flanc de cinq lieues dans un défilé des hauteurs duquel l'ennemi était maître, lorsque la route était bordée à ma droite par une rivière qui n'est guéable que dans peu d'endroits, et que j'avais l'ennemi en tête, en queue et sur mon flanc.

„Je ne pouvais point arriver de bonne heure, puisque j'avais dix lieues à faire, et que j'ai été obligé d'attendre en position toute la journée sur les hauteurs de Vassy et en bataillant. Les troupes que j'avais à Saint-Dizier au-

raient été infailliblement prises si j'avais laissé l'ennemi s'emparer de Vassy avant leur arrivée. Je n'ai point fait un détour, puisque mon arrière-garde avait ordre de me suivre sur Anglure, qui n'est qu'à une lieue et demie de Montier-en-Der, et que sa communication avec moi était protégée par le ruisseau de Saint-Cloud, dont les bords sont marécageux. Si cette arrière-garde s'est retireé directement sur Brienne, c'est que, quelques Cosaques s'étant montrés entre elle moi, elle a pris cette direction de son choix. Je n'ai point laissé, comme l'Empereur le suppose, deux cents hommes d'infanterie en arrière, mais plus de sept cents, et six cents chevaux. Or, lorsqu'à une heure et demie de moi, dans un pays dont les communications sont difficiles, ayant les flancs bien couverts, ayant donné ordre de rompre le pont de l'Éronne, je laisse le cinquième de mon infanterie et le grand tiers de ma cavalerie; que je donne pour instruction au général qui commande de tenir aussi longtemps que possible sans se compromettre, et de se retirer lorsque des forces supérieures se présentent, quel que soit l'événement, je n'ai rien à me reprocher, et les reproches sont aussi injustes que décourageants.

„Je n'ai point perdu de canon, parce que, cette arrière-garde étant destinée à se retirer légèrement devant l'ennemi, je ne lui en ai pas laissé. — Il a été pris quatorze ou quinze caissons, dont cinq vides, et trois forges qui avaient été dételées pour renforcer les autres attelages, et qui auraient été enlevés si l'arrière-garde avait pu tenir deux heures de plus, parce que les chevaux qui allaient les chercher étaient à une demi-lieue de Montier-en-Der lorsque l'ennemi y est entré.

„J'ignore la perte en hommes, parce que je n'ai reçu sur cette affaire aucun rapport officiel, que ce qui m'est parvenu de Brienne; mais j'ai appris indirectement que le colonel Hubert, qui a commandé après la prise du général Vaumerle, avait couché cette nuit à Maizières. Il est évident qu'il y est arrivé avec une portion de son monde, et que ceux qui sont arrivés à Brienne sont des fuyards. Le 2e régiment de marine, qui formait l'infanterie de l'arrière-garde, avait son aigle avec lui.

„Tel est l'état de choses, monseigneur. Je désirerais

savoir ce qu'il était possible de faire de mieux, avec une poignée de monde embarrassé par un matériel considérable, dans un pays difficile, à treize lieues de l'armée, ayant de tous les côtés à la fois des forces triples des miennes."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Brienne, le 1er février 1814, cinq heures et demie du matin.

„Monsieur le duc de Raguse, je reçois votre lettre de Morvilliers à une heure du matin. Il faut vous mettre en communication avec le duc de Bellune qui est au Petit-Mesnil, et vous lier bien avec lui. Éclairez bien la route de Soulaine.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Brienne, le 1er février 1814, onze heures et demie du soir.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, je vous envoie les dispositions générales arrêtées par l'Empereur, lisez-les avec attention et exécutez-les en ce qui vous concerne.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

„Brienne-le-Château, le 1er février 1814, onze heures et demie du soir.

„La retraite de l'Empereur étant sur Lesmont, le géné- „ral Sorbier s'occupera, avec les moyens qui lui restent, „d'organiser une batterie de six pièces d'artillerie à cheval.

„Les ducs de Bellune et de Raguse doivent avoir des „batteries d'artillerie à cheval pour la retraite.

„Le général Dulouloy prendra le commandement de „ces batteries à cheval.

„Les trois divisions d'infanterie de la jeune garde ont „chacune une batterie, ce qui fait vingt-quatre pièces;

„Les batteries à cheval de la ligne et de la garde font „vingt-quatre pièces;

„Total, quarante-huit pièces.

„Demain, 2 février, à quatre heures du matin, no aura „pris la position suivante:

„Le général Nausouty, avec trois mille chevaux, sera „en position sur la gauche un peu en arrière de Brienne-„la-Vieille, avec douze pièces d'artillerie à cheval;

„Le général Gérard, avec deux pièces, sera en position „en avant de Brienne-la-Vieille; il sera sur trois lignes: „l'une à la tête du village, l'autre à la queue, la troisième „dans le bois à la hauteur de Brienne;

„Le général Ricard passera à deux heures du matin le „pont de Brienne-la-Vieille, avec la cavalerie de la garde, „et s'arrêtera; à trois heures, il coupera le pont de Brienne, „après quoi il marchera sur Piney, suivant la route de „Lesmont par la rive gauche;

„Le général Grouchy, avec la cavalerie du cinquième „corps, sera sur la gauche de la garde;

„Le général Curial, avec sa division, sera en position „devant Brienne, occupant la ville en colonne de marche;

„La division Meunier sera rangée en deux colonnes sur „l'extrême gauche, l'une à peu près au chemin de Mai-„zières, l'autre plus en arrière;

„La division Rothembourg, à trois heures du matin, „traversera Brienne, et ira prendre position sur les hau-„teurs à mi-chemin de Lesmont. Elle aura sa batterie et „occupera le bois et la hauteur du Moulin-à-Vent;

„On placera les batteries de douze près de Lesmont, „afin que, si l'Empereur était trop pressé, il pût faire „usage de toute son artillerie, et coucher au besoin sur „la rive droite, au Moulin-à-Vent.

„Le duc de Bellune partira à deux heures du matin, „traversera Brienne, et prendra position au Moulin-à-Vent.

„Le duc de Raguse, avec six pièces d'artillerie et un „demi-approvisionnement, partira à trois heures du matin, „prendra position sur les hauteurs de Perthes, s'assurera „du pont de Rosnay, où il y a un bataillon de garde, et

„prendra position sur les hauteurs de Rosnay, se retirant, „s'il y est forcé, par le pont d'Arcis-sur-Aube.

„Le général Defrance, avec les gardes d'honneur, se „mettra en marche à une heure après minuit, passera le „pont de Lesmont, jettera des partis sur la route de Piney „et sur la rive gauche de l'Aube en remontant; s'il a be- „soin d'artillerie, le général Ruty lui donnera.

„Demain au jour, le général Ruty aura soin de choisir „des emplacements pour y placer de l'artillerie, à droite „et à gauche, sur la rive gauche de l'Aube.

„Les troupes, à mesure de leur passage, se rangeront „en bataille: le duc de Bellune à droite, la garde à gauche; „dans cette situation, on pourra passer la nuit de demain.

„Le général Corbineau se rendra de suite de Maizières „à Rosnay, à l'intersection des routes de Rosnay à Les- „mont, et fera brûler le pont des Rosnay lorsqu'il en re- „cevra l'ordre; ou, s'il est pressé par l'ennemi, il prendra „sous ses ordres le bataillon qui est à Rosnay et les piè- „ces. Il prendra ainsi position, ayant la gauche à la Voire „et la droite au pont de Lesmont, en flanquant l'arrière- „garde, pour arriver avec elle à Lesmont.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Troyes, le 3 février 1814, onze heures et demie du soir.

„L'Empereur a appris avec plaisir, par votre aide de camp, les succès que vous avez obtenus sur l'ennemi. Je ne reçois votre lettre datée d'une heure après midi qu'à dix heures du soir; c'est bien long: je ne sais d'où vient ce retard de l'estafette. Je donne l'ordre au général Sorbier de faire partir sur-le-champ votre parc pour Arcis. Envoyez en avant pour accélérer son arrivée. Vous savez que le général Ricard est à Aubeterre.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Troyes, le 5 février 1814, quatre heures du matin.

„L'Empereur ordonne qu'avec votre corps *vous vous portiez en toute diligence sur Nogent-sur-Seine*, afin de garder le pont de cette ville, qui pourrait être menacé par la colonne qui a passé devant Arcis depuis hier. *Vous prendrez aussi le commandement d'une division de l'armée d'Espagne, qui doit arriver, demain,* 6, *à Provins.* Il est nécessaire que vous preniez une position sur la rive droite de la Seine qui commande ce débouché important.

„L'Empereur se porte en toute diligence à Nogent-sur-Seine; il sera ce soir à la hauteur de Méry.

„Il sera nécessaire, monsieur le maréchal, *que vous fassiez garder le pont de Méry,* jusqu'à ce que la troupe que vous en chargerez puisse être relevée par les premières troupes de l'armée qui viendront de Troyes, afin qu'aucun parti ne passe la Seine et n'inquiète la marche.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„Fontaine-Denis, le 7 février 1814.

„Sire, j'ai reçu la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire à trois heures après midi. Quelque diligence que nous ayons faite, je n'ai pu arriver ici qu'à plus de huit heures du soir, c'est-à-dire à trois lieues de Sézanne.

„La masse de mes troupes est encore à deux lieues en arrière. J'ai envoyé une forte reconnaissance sur Barbonne pour avoir des renseignements. Elle n'est pas encore rentrée. A son retour, j'aurai l'honneur de vous faire mon rapport, qu'un de mes aides de camp, qui a un cheval à Villemeux, vous portera en toute diligence. Les habitants des villages que j'ai parcourus assurent qu'il a passé hier beaucoup de troupes, infanterie et cavalerie, à

Sézanne, se portant dans la direction de la Ferté. Ce qu'il y a de certain, c'est que, de midi à quatre heures, on a entendu une forte canonnade de ce côté. Les rapports sont unanimes à cet égard. Les troupes qui sont en arrière partiront deux heures avant le jour pour me rejoindre, et je partirai à la pointe du jour pour Sézanne.

„Le chemin, jusqu'à une grande lieue et demie en avant de Villemeux, est une chaussée. Ensuite il est fort mauvais, cependant praticable, surtout le jour, car les plus grandes difficultés que nous ayons éprouvées ont été de le reconnaître à cause de l'obscurité. On marche toujours dans des bruyères, et on peut changer de direction à chaque instant. Après Barbonne, on trouve la chaussée.

„Nous avons trouvé à Villemeux des postes de Cosaques qui se sont repliés devant nous."

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„Fontaine-Denis, le 7 février 1814.

„Sire, je reçois à l'instant des rapports positifs et circonstanciés de Barbonne, où nos soldats sont entrés après avoir chassé des lanciers ennemis. L'avant-garde a été jusqu'à une demi-lieue. On n'a trouvé que de la cavalerie, qui s'est repliée. Les habitants assurent, et un, entre autres, parti à six heures du soir de Sézanne, qu'il n'y a dans cette ville que sept à huit cents lanciers prussiens et point d'infanterie, quoiqu'il y ait eu hier assez de troupes qui se soient postées en avant dans la direction de la Ferté; mais toutes étaient de la cavalerie, à ce qu'on assure. L'opinion des habitants de Barbonne est que la canonnade qu'on a entendue est à peu près dans la direction d'Épernay. Le bruit du canon a diminué, ce qui annonce qu'il s'est éloigné d'une manière sensible.

„Tels sont, Sire, les rapports que j'ai reçus et d'après lesquels il semblerait que les forces de l'ennemi ne sont pas encore au delà de Sézanne. Au surplus, j'y serai demain matin de bonne heure, et j'aurai l'honneur de vous écrire une demi-heure après mon arrivée. De Sézanne il y a différentes directions qui rendent ce point extrêmement

important. Arrivé là, je serai en mesure d'exécuter tous les ordres que Votre Majesté voudra me donner. J'enverrai de fortes reconnaissances sur Montmirail, Épernay et la Ferté."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Nogent-sur-Seine, le 7 février 1814.

„L'Empereur ordonne qu'avec votre corps *vous vous mettiez en mouvement pour vous rendre à Sézanne.*

„Alexandre."

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„Sézanne, le 8 février 1814.

„Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que nous avons trouvé ici environ huit cents Cosaques ou Prussiens.

„Nous avons fait quelques prisonniers, qui nous ont donné les renseignements consignés dans la note ci-jointe. Deux escadrons se sont retirés sur la route de Montmirail, et un détachement par la route d'Épernay. D'après l'ensemble de tous les renseignements, il serait constant que toute l'armée de Silésie a marché sur Épernay. Quatre à cinq cents chevaux de cavalerie légère suivent la cavalerie ennemie, qui s'est retirée par la Ferté-Gaucher.

„Nous communiquerons, s'il est possible, avec le duc le Valmy et le duc de Tarente. J'envoie la plus grande partie de ma cavalerie, soutenue par de l'infanterie et du canon, sur Champaubert, afin d'occuper la communication de Montmirail, ou au moins avoir des nouvelles de ce qui s'y passe. Je fais éclairer aussi la route de Châlons. Il est arrivé ici, samedi au matin, cinq à six cents chevaux ennemis. Cette cavalerie a poussé dans la direction de la Ferté-Gaucher, et a été remplacée par sept à huit cents autres chevaux, dont une portion a suivi les premiers. Enfin quatre à cinq cents chevaux sont arrivés hier pour renforcer ce qui était resté ici, et la totalité des huit cents

chevaux qui étaient ce matin à Sézanne, a pris la direction que j'ai indiquée.

„D'apres cela, il me semble que l'ennemi opère d'une manière tout à fait sérieuse dans le bassin de la Marne, et qu'en me portant immédiatement sur Champaubert, et y étant soutenu, je pourrais lui faire beaucoup de mal. J'espère pouvoir, dans quatre heures d'ici, envoyer un nouveau rapport à Votre Majesté."

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„Sézanne, le 8 févriér 1814.

„Sire, j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que je dirigeais la plus grande partie de ma cavalerie avec un peu d'infanterie et de l'artillerie sur Champaubert. J'ai envoyé trois cents chevaux sur la Ferté, afin de communiquer avec le duc de Valmy. Je n'ai pas cru devoir envoyer plus de forces de ce côté, parce que les renseignements de Sézanne et de la Ferté-Gaucher, où hier il n'avait paru personne, prouvent que l'ennemi n'est pas en force dans cette direction. J'établis ce soir une division entre Chapton et Soissy-le-Bois. J'établis mon quartier général à Chapton, d'où on peut regagner par la route de Villenauxe, Charleville et la Garde, la route de Montmirail. Je place à Chapton à peu près la moitié de mon artillerie, et je laisse le reste à Sézanne. Mon autre division, sans son canon, quittera Sézanne à l'arrivée de la garde, et ira coucher à Lachy; enfin je place les quatre cents chevaux du deuxième corps de cavalerie à la Villenauxe, et ils pousseront des patrouilles sur la Gaule. Par ces arrangements, je serai en mesure de connaître positivement cette nuit, de bonne heure, où l'ennemi est en forces, et Votre Majesté pourra déterminer s'il lui convient d'agir sur Champaubert ou sur Montmirail. Je serai également à même d'exécuter l'un ou l'autre de ces mouvements."

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„Chapton, le 8 février 1814.

„Sire, je ne perds pas un instant pour rendre compte à Votre Majesté de la position de l'ennemi.

„Des renseignements, qui me paraissent avoir le caractère de la vérité, annoncent que l'ennemi est arrivé hier à Montmirail avec de la cavalerie, et de l'infanterie à Champaubert, et cette infanterie a suivi le mouvement. Si la chose est vraie et que je sois soutenu, il est possible de le chasser et de lui faire éprouver de grandes pertes.

„J'occupe Pont-Saint-Prix-en-Bail, qui était occupé par cinq mille hommes d'infanterie ennemie. Un grand parc d'artillerie est arrivé à Champaubert et a continué sa route sur Fromentière. La cavalerie légère, que j'avais placée sur la route de la Ferté, me rend compte que l'ennemi a, comme je l'avais prévu, changé de direction, et s'est porté sur la route de Montmirail.

„Il me paraît donc démontré que le corps de Sacken est en plein mouvement par la route de Montmirail, et que la tête de son infanterie y est arrivée aujourd'hui. Reste à savoir si Votre Majesté veut attaquer l'ennemi sur Montmirail ou sur Champaubert. Je n'ai point encore le rapport des reconnaissances qui ont été faites sur la Gaule, route de Montmirail; mais l'ensemble des renseignements qui m'ont été donnés me paraît consacrer suffisamment la position de l'armée ennemie telle que je viens de l'indiquer.

„Les troupes ont souffert beaucoup de la marche de ce soir, par de mauvais chemins et par une nuit obsure; elles éprouvent de grands besoins de vivres. Les villages de cette province ne sont rien. Je prie donc Votre Majesté de me faire connaître promptement de quel côté elle veut agir, afin que je fasse des dispositions convenables. Cela est d'autant plus nécessaire, qu'ayant laissé la moitié de mon artillerie et mes équipages militaires à Sézanne, avec un bataillon du 113e, il faut du temps pour qu'ils reçoivent l'ordre qui déterminera leur direction.

„J'attends avec impatience les ordres de Votre Majesté, et je la prie de faire connaître à l'officier porteur de ma

dépêche le point sur lequel je dois marcher, afin qu'il . . . l'ordre d'en partir une heure avant le jour pour me rejoindre dans la direction que vous lui aurez fait connaître."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Nogent-sur-Seine, le 8 février 1814.

„Monsieur le duc de Raguse, l'Empereur comptait aller coucher ce soir à Sézanne; mais il est retenu ce soir ici par quelques objets d'intérêt général.

„La garde à cheval, la première division de vieille garde, doivent être arrivées.

„Le prince de la Moskowa doit être échelonné de Villenauxe à Sézanne. Il importe beaucoup à Sa Majesté d'avoir de vos nouvelles. Elle charge le général Girardin d'aller près de vous, en toute hâte, de manière à être de retour à une heure du matin.

„Sa Majesté ne sait à quoi attribuer la privation où elle est de vos nouvelles.

„Le prince vice-connétable, major général,

Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Nogent-sur-Seine, le 9 février 1814.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, le prince de la Moskowa a mandé qu'il ne pourrait être à Sézanne que dans la journée. L'ennemi ne doit être arrivé qu'aujourd'hui à Montmirail, et il a dû attendre son artillerie. S'il est à Montmirail, il faut l'y attaquer demain. Vous partirez de Chapton, et le prince de la Moskowa de Sézanne. Une colonne partira de la Ferté-sous-Jouarre. Si, au contraire, l'ennemi avait rétrogradé sur Champaubert, il faudra marcher sur Champaubert. Hier, le duc de Tarente était maître de Château-Thierry; ainsi l'ennemi n'aura pu se diriger sur cette ville, à moins que le duc de Tarente n'ait été forcé devant Château-Thierry.

Ayant les habitants pour vous et de la cavalerie, il est facile de vous éclairer. Il est probable que l'Empereur sera ce soir à Sézanne à six heures; faites en sorte qu'il y trouve des renseignements précis. Faites-vous rejoindre par votre artillerie, puisque c'est avec des canons qu'on se bat.

„Le prince vice-connétable, major général,

ALEXANDRE."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Chapton, le 9 février 1814.

„Je suis arrivé hier matin à Sézanne, et, ainsi que j'en ai rendu compte à Sa Majesté, j'ai pu avoir des notions de la situation de l'ennemi. J'attendais, pour me porter plus loin, que quelque chose indiquât l'arrivée de l'Empereur. La garde a été annoncée, le service de Sa Majesté est arrivé. Je me suis porté immédiatement en avant, éclairant le pays dans toutes les directions, et j'ai acquis la certitude que la tête de l'infanterie ennemie était arrivée à Montmirail, et que sa queue était encore hier au soir à Champaubert.

„Convaincu que Sa Majesté était en marche, et que tout était en mouvement pour agir ce matin, j'avais poussé le plus de troupes que j'avais pu en avant pour arriver de bonne heure à Champaubert, plein d'espérance dans le résultat que ce mouvement devait nous donner. Mais, les circonstances ayant forcé l'Empereur à rester à Nogent, je n'ai pu, avec une poignée de monde, me jeter au milieu de l'ennemi à une grande distance au delà de défilés très-difficiles et de chemins presque impraticables, sans avoir la certitude absolue d'être soutenu par de puissantes forces. Ce mouvement, différé de vingt-quatre heures, n'est plus exécutable, parce que le principal avantage qu'il nous donnait était de surprendre l'ennemi. Notre mouvement lui étant connu, notre situation a entièrement changé. L'ennemi serait en mesure de nous recevoir réunis, puisqu'il voyage sur une route pavée, et que nous, nous ne pourrions arriver à lui qu'en surmontant des difficultés de communication extrêmes, et qui sont beaucoup plus grandes que je ne l'avais imaginé.

„Ainsi ce mouvement qui, ce matin, nous aurait donné de grands résultats, nous serait funeste demain.

„D'après ces considérations et la conviction où je suis qu'en ce moment l'Empereur ne peut plus faire autre chose que d'exécuter le mouvement qu'il avait projeté sur Meaux, et qu'il n'y a pas un moment à perdre, je partirai ce soir d'ici pour me rendre à Sézanne et être en mesure de marcher promptement sur la Ferté si, comme je l'imagine, j'en reçois l'ordre. Ma présence ici aura toujours eu pour objet de retarder au moins d'un jour la marche de l'ennemi en le forçant à se réunir.

„J'avais préféré le mouvement sur Champaubert, parce qu'il n'y a qu'une lieue de mauvaise route; le reste est ferré, mais cette lieue est mauvaise à un point dont on ne se fait pas d'idée, et cependant on la prétend meilleure que le chemin direct de Sézanne à Montmirail. S'il en est ainsi, il n'est pas humainement possible de se tirer de ce dernier.

„Un autre motif aussi, c'est qu'en passant à Champaubert nous étions sûrs de franchir la rivière qui passe à Montmirail; marchant directement sur Montmirail, on n'aurait pas eu de chances pour y arriver, parce que cette rivière est débordée depuis hier, et que, pour peu que l'ennemi voulût défendre ou couper le pont, on ne pourrait pas la franchir.

„Les dernières nouvelles que j'ai de l'ennemi sont que c'est le neuvième corps russe que j'avais hier en présence à Champaubert; ces troupes sont commandées par Langeron, et arrivent du blocus de Mayence, où elles ont été remplacées par des milices. Je pense qu'elles suivent le corps de Sacken. Les dernières sont parties de Champaubert, marchant sur Montmirail, à huit heures et demie du soir.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Champaubert, le 10 février 1814, huit heures du soir.

„Monsieur le duc de Raguse, faites partir demain, à rois heures du matin, la division du général Ricard, avec

son artillerie, pour se rendre à Montmirail. Gardez à Étoges la division Lagrange et le premier corps de cavalerie; faites faire des patrouilles pour ramener les hommes isolés; tâchez d'être informé cette nuit de ce que fait le général Blücher; se dirige-t-il- sur Châlons, sur Épernay, ou annonce-t-il le projet de nous attaquer? Il faut lui en imposer afin de le déterminer à la retraite; cela est important pour nous. Aussitôt qu'il sera constaté que nous n'avons plus rien à craindre de Blücher, et qu'il est décidément en retraite, il faut diriger le général Doumerc sur Montmirail; alors la cavalerie légère, la division Lagrange et douze pièces de canon tiendront une position pour masquer Blücher et même le poursuivre.

„Tâchez d'envoyer quelqu'un sur Vertus, et d'avoir des nouvelles.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Champaubert, 11 février 1814.

„Monsieur le duc de Raguse, l'Empereur part à l'instant pour Montmirail. Voici l'état des choses. Le 9 au soir, le duc de Tarente s'est battu au village de Morar, en avant de la Ferté-sous-Jouarre. Une charge à la baïonnette, faite par le général Albert, a tué à l'ennemi six cents hommes et lui a fait beaucoup de prisonniers. York était encore à une journée de la Ferté-sous-Jouarre. Le duc de Tarente a jugé convenable de se porter le 10 entre Meaux et la Ferté-sous-Jouarre; là il doit recevoir des renforts; il est donc probable qu'hier 10 York et Sacken ont fait leur réunion. Sacken était de sa personne, avant-hier, 9, à Vieux-Maison; il n'a pu être qu'hier, 10, à la Ferté. Nous sommes entrés à Montmirail à minuit; avant quatre heures du matin, Sacken a dû savoir l'état de la question; que fera-t-il aujourd'hui? Se portera-t-il sur Montmirail pour ouvrir sa communication? Il se trouverait ainsi entre deux feux; ou bien abandonnera-t-il toute la ligne de la Ferté-sous-Jouarre à Montmirail pour se rejeter à Château-

Thierry, ayant ses communications assurées par la chaussée d'Épernay à Châlons? Il paraît que Blücher à Vertus n'a pas de cavalerie. Dans cet état de choses, monsieur le duc, aussitôt que nous saurons que Sacken prend le parti de se porter sur Château-Thierry, nous reviendrons sur vous pour lui couper la route de Châlons et marcher sur cette ville. Si, au contraire, Sacken vient sur nous à Montmirail pour ouvrir sa communication, il faudra que vous veniez nous rejoindre.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Montmirail, 11 février 1814, huit heures du soir.

„Monsieur le duc de Raguse, nous avons aujourd'hui complétement battu le corps de Sacken; nous avons fait plus de deux mille prisonniers, pris vingt pièces de canon, et tué horriblement du monde à l'ennemi. Sacken fait son mouvement de retraite sur Château-Thierry. Les chemins sont affreux, et il y a apparence que nous prendrons toute son artillerie et ses bagages.

„L'Empereur pense, monsieur le maréchal, que le général Blücher ne doit plus être à Vertus, et qu'il aura fait un mouvement par sa droite pour se porter sur Épernay, ou qu'il aura pris le parti de se retirer sur Châlons. L'Empereur désire, monsieur le duc, que vous lui envoyiez le plus promptement possible tous les renseignements que vous avez pu obtenir aujourd'hui sur le général Blücher.

„Il paraît, d'après des rapports des prisonniers, que le duc de Tarente a attaqué ce matin l'ennemi du côté de la Ferté-sous-Jouarre.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„De la ferme de l'Épine, le 12 février 1814, huit heures du matin.

„Monsieur le duc de Raguse, l'ennemi s'est retiré sur Château-Thierry. Nous l'avons repoussé de tous côtés. Il marche sur Vertus. De cette ville, il se décidera à marcher sur Épernay ou sur Châlons. Que fera l'ennemi? De Château-Thierry passera-t-il le pont pour se jeter sur Reims, ou voudra-t-il forcer la chaussée à Épernay pour arriver à Châlons? Dans tous les cas, la position paraît bien difficile. Votre cavalerie, monsieur le maréchal, doit faire un ravage affreux sur les derrières de l'ennemi, vu que sa cavalerie est en avant, et que ces gens-ci ne sont pas accoutumés à voir leurs derrières compromis. Faites des proclamations pour que partout on se lève et qu'on les arrête. Faites imprimer vos proclamations par le premier imprimeur que vous trouverez. Annoncez que soixante régiments russes ont été détruits, qu'on leur a pris cent vingt pièces de canon; que le général en chef est tué ou blessé mortellement; qu'il est temps que le peuple français se lève pour tomber sur eux; que l'Empereur est à leur poursuite; qu'il faut qu'on arrête tous les Cosaques, tous les détachements; qu'on coupe les ponts devant eux; qu'on arrête les bagages, et qu'on ne leur donne aucuns vivres.

„Si vous allez à Épernay, et que l'ennemi y vienne, vous aurez là une belle position à prendre pour le resserrer contre la Marne.

„Nous recevons à l'instant votre lettre, datée d'aujourd'hui à une heure et demie du matin; cela ne change rien aux dispositions de cette lettre; marchez sur Vertus.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„Étoges, le 14 février 1814.

„Sire, Votre Majesté a été témoin de tout ce qui s'est passé dans la journée, de tout ce que la prise du village de Vauchamp et des deux mille prisonniers qui y ont été faits a de glorieux pour le sixième corps. Ainsi je ne la fatiguerai pas d'un récit superflu en ce moment, mais je ne dois pas différer de l'informer de la fin de la journée qui la couronne d'une manière convenable. Après les belles charges que le général Grouchy a fait faire, l'infanterie ennemie étant cantonnée et établie dans le bois, il n'a plus été possible de l'entamer avec de la cavalerie, et, quoique la nuit fût venue, j'ai cru qu'il était utile de la culbuter et de la jeter dans le défilé d'Étoges.

„En conséquence, je me suis emparé des premières troupes d'infanterie que j'ai eues sous la main, pour pousser une colonne dans cette direction. Mais cette disposition utile a été un moment suspendue par les obstacles qu'y a mis le prince de la Moskowa, qui, sans titre légitime, puisqu'il était sans commandement et sans raison, a empêché les troupes de marcher.

„Ayant pu réunir quelques troupes du sixième corps, j'ai cherché à réparer le temps perdu, en hâtant leur marche. Elles ont balayé tout ce qu'elles ont trouvé sur la route et à la lisière des bois, pris beaucoup de monde, éparpillé un grand nombre d'hommes dans la forêt, pris trois pièces de canon, plusieurs caissons, culbuté les masses qui étaient à la tête du village d'Étoges, et pris douze cents Russes de la huitième division, le général prince Ourousoff qui la commande, un colonel, deux majors et un grand nombre d'officiers: tous ces prisonniers faits à coups de baïonnette ou de crosses de fusil. Le général Ourousoff, étant blessé d'un coup de baïonnette, ne pourra partir que lorsqu'on aura pu trouver une voiture pour le transporter; j'envoie à Votre Majesté le cononel, qui est fort intelligent, et qui parle avec beaucoup de bonne foi de la situation de l'armée. D'après ce qu'il m'a dit, la huitième division est forte de dix bataillons, qui viennent d'être

complétés à cinq cents hommes chacun. Il estime le corsp de Kleist à six mille hommes, ce qui ferait onze mille hommes d'infanterie, à qui nous avons eu affaire aujourd'hui. Il ajouta que ce corps d'armée à soixante-dix pièces de canon.

„Le général Grouchy rendant compte directement à Votre Majesté de ce qu'il a fait, je n'entrerai à cet égard dans aucun détail.

„Il paraît que l'attaque de nuit faite sur les Russes les a tout à fait déconcertés. Les douze cents prisonniers russes partiront à minuit pour Montmirail.“

LIVRE VINGTIÈME

1814

Sommaire. — Proclamation de Louis XVIII. — Marche circulaire autour de Montmirail. — Arrivée de Marmont à Sézanne (22 février). — Conduite singulière de Grouchy. — Faute de Napoléon. — Retraite de Marmont devant Blücher. — Jonction avec Mortier. — Combat de Gué-à-Trem. — Retraite de l'ennemi sur l'Aisne (2 mars). — Reddition malheureuse de Soissons. — Batailles de Craonne et de Laon. — Marmont prend position à Corbeny. — Mouvement sur Reims. — Combat et occupation de Reims. — Entretien avec l'Empereur. — Retraite sur Fismes. — Bataille d'Arcis-sur-Aube (21 mars). — Manœuvres de Napoléon sur les derrières des alliés. — Marmont manœuvre pour rejoindre Napoléon. — Combat de Sommesous. — Combat de Fère-Champenoise. — Retraite sur Paris. — Occupation de Provins. — Arrivée de Marmont à Clarenton. — Marmont est chargé par Joseph de la défense de Paris. — Bataille de Paris (30 mars). — Le roi Joseph abandonne Paris. — Capitulation. — État des esprits à Paris. — Talleyrand. — Arrivée de Napoléon à Fontainebleau. — Marmont se porte à Essonne. — Dernière entrevue avec l'Empereur. — Le sénat proclame la déchéance de Napoléon. — Marmont quitte Essonne pour accompagner les plénipotentiaires envoyés par l'Empereur. — Entretien avec Alexandre. — Révolte du sixième corps calmée par Marmont. — Réflexions. — Nature des rapports particuliers qui ont existé entre l'Empereur et Marmont.

Pendant ces combats, la grande armée ennemie s'était portée à Nogent, qu'elle avait attaqué et pris, en s'avançant jusqu'à Nangis et Fontainebleau. Les corps des ducs de Bellune et de Reggio étaient les seules forces qu'elle eût devant elle. L'Empereur se décida à marcher en toute hâte à leur secours, et à profiter de la destruction d'une partie de l'armée de Silésie et de l'éloignement du reste, pour la battre et la faire reculer.

Il se mit en route avec sa garde et la cavalerie de réserve, laissant provisoirement le général Grouchy à Montmirail, avec la division Leval et son corps de cavalerie, et le duc de Trévise sur l'Aisne, en observation contre les troupes du Nord (York et Sacken), qui s'étaient retirées sur Épernay et sur Châlons. Il me donna l'ordre de pousser des partis sur cette ville, et de faire même une marche en avant pour en imposer à l'ennemi; mais d'agir avec circonspection. En conséquence, je laissai à Étoges la division du général Ricard, et, avec la division Lagrange et ma cavalerie, je me portai sur Vertus le 15.

Le 15, à minuit, une lettre du général Grouchy m'informa qu'un ordre de l'Empereur lui prescrivait de le suivre, avec sa cavalerie et la division Leval, afin d'opérer avec lui contre la grande armée; qu'au moment où il allait exécuter le mouvement un corps russe de douze mille hommes environ (celui des grenadiers de Rajesky) avait paru de l'autre côté du Morin, et pris poste en face de Montmirail. Il ajoutait que, vu ma position, il suspendait son départ pour me donner le temps de me replier.

A une heure du matin mes troupes étaient en route pour Étoges. Dans cette marche, j'eus connaissance pour la première fois d'une proclamation de Louis XVIII, datée du 1er janvier, où il annonçait, entre autres choses, que, de retour en France, il favoriserait les transactions relatives aux biens nationaux. Je fus frappé de son ignorance de l'état des choses dans ce pays. Arrivé à Étoges, une autre lettre du général Grouchy m'annonçait que, pensant à la nécessité de ne pas faire faute aux calculs de l'Empereur, il décidait à partir et m'en prévenait, afin de me mettre à même de prendre les dispositions que je trouverais convenables.

Ma position était critique. Tant que je ne serais pas parvenu à retrouver ma ligne naturelle de retraite, ou au moins tant que je ne serais pas assuré de pouvoir la prendre sur la Marne, je courrais de grands dangers, ayant un corps de douze mille hommes devant moi, et les corps de Sacken, d'York et de Kleist sur mon flanc ou derrière.

Je pris mon parti sur-le-champ, et voici ce que j'exécutai.

Je jetai jusque sur Montmirail ma cavalerie légère. Je la chargeai d'observer cette ville du plus près possible, et de tourner autour d'elle, en prenant sa retraite sur la Marne, si elle était forcée à s'eloigner.

Je me portai à Montmaur, et j'entrepris le même mouvement circulaire dont Montmirail était le centre, en passant par Orbais. Une fois arrivé sur la route qui mène à Château-Thierry, tout danger était passé, j'avais ma retraite sur la Marne, et, si j'étais forcé de m'y porter, je me réunissais à Mortier. Je pris position en me mettant à cheval sur cette grande route. Avant le jour j'avais pris ma marche circulaire, et j'arrivai enfin sur la route de Montmirail à la Ferté-sous-Jouarre. Revenu dans une position naturelle, je me portai sur l'ennemi, qui occupait Montmirail avec une partie de ses forces. Un combat de deux heures le força d'en sortir, après avoir éprouvé une perte de plus de cinq cents hommes en tués ou prisonniers. Je n'ai jamais compris pourquoi l'ennemi se conduisit ainsi. Car, s'il tenait à conserver Montmirail, il fallait soutenir les troupes qui y étaient; et, s'il n'y tenait pas, il fallait l'évacuer, et non s'en faire chasser. Le Morin nous sépara pendant la nuit, et le lendemain l'ennemi fit sa retraite dans la direction de la grande armée. Le 17, j'avais repris Montmirail. J'y restai les 18, 19 et 20, pour faire reposer mes troupes, exténuées par tant de mouvements et tant de combats. Le 21, je me mis en marche pour Sézanne, où j'arrivai le 22.

Mais qu'avait fait, pendant tout ce temps-là, le général Grouchy avec son corps de cavalerie et sa belle division d'infanterie? Je vais le dire, et on aura peine à le croire. Il s'était arrêté à la Ferté-sous-Jouarre! Le 18, il vint de sa personne à Montmirail pour me faire son compliment, et me témoigner sa joie de me voir échappé à d'aussi grands dangers. Il me dit que, l'idée de mes périls l'ayant poursuivi et anéanti, il n'avait pu continuer son mouvement; que, s'il me fût arrivé malheur, il se serait brûlé la cervelle. „C'eût été, lui dis-je, une grande consolation; mais, puisque vous avez tremblé pour moi, et que vous n'avez pas été au secours de l'Empereur, il fallait au moins re-

venir à ma rencontre et faire une diversion en ma faveur.“ Ainsi, grâce à ses indécisions, à ses irrésolutions, il m'avait compromis pour aller au secours de l'Empereur; et, à peine ce mal fait, il avait renoncé à tout ce qui lui restait d'utile à exécuter en allant rejoindre Napoléon, en sorte qu'il ne servit à rien et ne fut utile à personne. Ne voit-on pas, en cette circonstance, l'homme de Waterloo?

Grouchy est le plus mauvais chef à mettre à la tête d'une armée. Il ne manque ni de bravoure ni de quelques talents pour manier les troupes; mais il est sans résolution et incapable de prendre un parti: c'est ce qu'il y a de pire à la guerre.

A mon arrivée à Sézanne, je fus instruit du mouvement général de l'armée de Silésie sur Arcis, par Fère-Champenoise, et par suite de sa jonction avec la grande armée.

L'Empéreur me donna l'ordre de déboucher à Sézanne, et de marcher sur Fère-Champenoise. Me jeter au milieu de ces immenses plaines avec aussi peu de troupes, d'aussi grands embarras, et des corps aussi mal constitués, était courir de grands risques. Je préférai, en marchant en avant, me rapprocher de l'Aube. Cette rivière pouvait me servir d'appui; elle me couvrait en partie; et de plus cette direction devait me donner le moyen de me lier plus facilement avec l'Empereur.

Je me mis donc en route de Sézanne, le 24, en prenant la direction d'Arcis, après avoir jeté un corps de cavalerie sur l'Aube pour l'observer. A peine mon mouvement commencé, je fus informé que l'armée de Silésie repassait cette rivière. Elle exécutait son mouvement à Baudemont et Plancy. Je me dirigeai sur ce point pour lui disputer le passage; mais il était trop tard. Je vis, avant d'être à portée, ses masses toutes formées sur les hauteurs de Plancy. Je me postai pour l'observer, et, avant la fin du jour, je vins prendre position sur les hauteurs de Vindé, en arrière de Sézanne, sur le plateau même où cette ville est bâtie.

J'écrivis, dans la journée même, à Napoléon pour lui annoncer le mouvement de Blücher, qui était le commencement sans doute d'une marche offensive sur Paris. Le

général Bordesoulle qui m'amenait un renfort de cavalerie, arrivé à Barbonne et voyant l'ennemi d'un autre côté que moi, rendit le même compte. Son rapport arriva en même temps que le mien. Enfin le général Boyer, commandant une division venant d'Espagne, et qui occupait Méry, lui écrivit: „Hier j'avais devant moi toute l'armée de Silésie; aujourd'hui je n'ai plus personne.“

Napoléon mit en doute la vérité de ces rapports. Cela était opposé aux idées qu'il s'était faites. Déjà depuis longtemps, il s'était montré incrédule à tout ce qui contrariait sa manière de voir.

On peut se défier des rapports des généraux qui voient l'ennemi partout et demandent du secours; mais, quand un général déclare qu'il n'a plus d'ennemis à combattre, à coup sûr on peut ajouter foi à ses paroles, et, quand tant de rapports différents concordent entre eux, comment ne pas être convaincu?

Si, en cette circonstance, Napoléon eût accepté ces avis comme ils devaient l'être, s'il eût, en conséquence, marché immédiatement, il est possible que l'armée de Silésie eût été détruite.

Au lieu de cela, il resta sur la Seine, dans les environs de Troyes. Blücher marcha contre moi, le lendemain, et fit des dispositions d'attaque des hauteurs de Vindé. J'avais tout préparé pour faire ma retraite avec facilité et en bon ordre. Quand l'ennemi eut établi une batterie de vingt pièces et commencé à tirer, mes troupes disparurent. L'ennemi se précipita à notre poursuite; mais mes échelons d'artillerie étaient si bien formés, que constamment il était arrêté au moment convenable. Pas un homme ne fut pris, et jamais sa nombreuse cavalerie ne put nous envelopper ni nous entamer. Je n'éprouvai que les pertes causées par les boulets. J'arrivai à la Ferté-Gaucher avant la fin de la journée, et je pris position en arrière du Morin. J'avais prévenu le duc de Trévise en toute hâte de mon mouvement et des motifs qui l'avaient causé, afin qu'il opérât sa jonction avec moi. Je me retirai par Rebais, sur le village de Jouarre, où je pris position le 26 au soir, suivi seulement par un corps ennemi. La masse de ses troupes se dirigea sur Meaux par la grande route de Cou-

lommiers. Le même jour, le duc de Trévise arriva à la Ferté-sous-Jouarre, et notre jonction fut opérée.

Le 27, nous passâmes la Marne à Triport, dont il fallut faire rétablir le pont. Occupé à mettre de l'ordre dans le passage des troupes, j'entendis quelques coups de canon, et des coups de fusil tirés à Meaux. Il n'y avait dans cette ville qu'un petit nombre de gardes nationaux. La conservation de ce point était pour nous d'une haute importance. Je m'y rendis, en toute hâte, de ma personne, et me portai vers le Cornillon, lieu où se présentait l'ennemi.

Tous les défenseurs étaient à la débandade. Quelques centaines de Russes avaient déjà franchi le pont, et pénétraient dans la ville. Deux cents canonniers de la marine, appartenant à mon corps d'armée, venaient d'arriver. Je cours à eux et je me jette à leur tête, à la rencontre de l'ennemi, qui se sauve à son tour. Il évacue la porte ; nous la fermons sous ses balles. Je fais ensuite, toujours sous son feu et en sa présence, brûler le pont de cette fortification. Meaux se trouva ainsi sauvé. Toute l'armée ennemie se réunit dans la soirée et campa sur les hauteurs ; mais elle était sans moyens de passage et ne pouvait entreprendre, en ce moment, rien de sérieux ni d'utile.

Le duc de Trévise campa sur la rive droite de la Marne, au-dessus de la ville, et moi au-dessous, du côté de Lagny, dont je fis détruire le pont.

J'avais envoyé à Paris un officier de confiance, le colonel Fabvier. Il trouva tout le monde dans une grande sécurité. On envisageait avec beaucoup de sang-froid le mouvement de Blücher. Cependant on fit un effort ; on nous envoya environ six mille hommes de renfort, et on fit garder la Marne aux environs de Lagny ; mais le plus mauvais esprit s'était emparé des gardes nationaux. Ils jetaient leurs armes et refusaient de combattre.

Le 28 au matin, l'ennemi avait disparu des hauteurs qui dominent Meaux. Il n'avait pas descendu la Marne, donc il l'avait remontée. On en eut d'ailleurs la certitude. Le but de ce mouvement était de passer la rivière, et, pour y parvenir, il lui fallait un pont. Celui de la Ferté-sous-Jouarre, qui n'était pas défendu, étant le plus à portée, c'était probablement sur ce point qu'il se dirigeait. Après

avoir franchi la Marne à la Ferté, il lui fallait encore passer l'Ourcq à Lisy pour venir à nous. Mais un de ses corps, celui de Kleist, marchant en tête de colonne, était déjà parvenu sur la rive droite de cette rivière. Il était venu prendre la position de Gué-à-Trem, et occuper les hauteurs qui dominent la rive gauche de la Thérouane.

En réunissant nos troupes, le maréchal Mortier et moi, nous étions assez forts pour le combattre, et nous nous y décidâmes. D'ailleurs, Kleist ne pouvait pas être secouru avant vingt-quatre heures par le gros de l'armée, qui venait de s'éloigner en remontant la rivière.

Le général Christiani, officier très-distingué, commandant une division de la vieille garde, marchait en tête de colonne; mes troupes l'appuyaient. La position fut enlevée d'une manière brillante, et l'ennemi battu complétement, après avoir éprouvé de grandes pertes. A la nuit close, et quand nous fûmes entièrement maîtres de la position, le maréchal Mortier voulut arrêter ses troupes; mais je lui fis comprendre, quoique avec peine, la nécessité de continuer à marcher. Le but que nous avions en vue n'était pas atteint. A quelque prix que ce fût, il fallait arriver sur l'Ourcq sans perdre un moment; sans quoi nous aurions le lendemain, et sans aucun doute, toute l'armée ennemie sur les bras.

Il prit position sur la rive droite de l'Ourcq, à minuit. Quant à moi, je suivis le corps de Kleist, dont la retraite se faisait dans la direction de la Ferté-Milon. Arrivé sur la Gorgone, je pris position au village de Mai pour défendre le passage de ce ruisseau.

Jamais opération ne fut mieux exécutée et ne réussit plus à souhait. La masse de l'armée de Blücher vint prendre position sur la rive gauche de l'Ourcq au confluent de cette rivière dans la Marne.

Le soir de ce combat de Gué-à-Trem, j'entendis, pour la première fois, prononcer le nom des Bourbons et parler des projets faits sur eux. Je reçus, vers les neuf heures du soir, la visite de quelques amis venant de Paris, au nombre desquels était Alphonse Perregaux, mon beau-frère. Simple chambellan de l'Empereur, il n'avait parcouru aucune carrière. Sa grande fortune le rendait indépendant,

et il ne s'était jamais occupé que de ses plaisirs. D'un naturel frondeur, il avait beau jeu à cette époque pour se livrer à la censure des actes du gouvernement.

Il s'exprimait très-haut sur la nécessité de se débarrasser de Napoléon, et, en cela, il me semblait l'écho de Paris. Il parlait du retour des Bourbons comme du salut de la France. Ce langage, dans la bouche d'un homme de sa position, me parut singulier. Je combattais ses idées à cet égard. Je lui dis que nous perdrions, nous autres chefs de l'armée, le fruit des travaux de vingt campagnes; ce qui avait fait notre gloire et composait nos souvenirs serait pris à crime auprès de gens dont les interêts avaient été toujours contraires. Il me répondit: „Dans tous les cas, Macdonald et toi, vous serez certainement dans l'exception. — Mais, dis-je, ce n'est pas la considération d'intérêts personnels qui doit décider en pareil cas, ce sont les intérêts de tous, dont il faut s'occuper.“

Je ne sais quels rêves d'ambition l'avaient saisi tout à coup. Peut-être n'exprimait-il que les opinions au milieu desquelles il vivait, et dont l'action se fait toujours plus ou moins sentir sur nous. Mais telle est la mobilité de certaines gens, telle est la faiblesse humaine, qu'après s'être ainsi mis en avant de si bonne heure trois mois n'étaient pas écoulés, qu'il avait adopté toutes les haines ainsi que tous les préjugés populaires contre les Bourbons, et s'était rangé parmi leurs ennemis.

Nous restâmes dans notre position pendant la journée du 1er mars. L'ennemi tenta de nous déposter, et le général Kleist, soutenu par le général Klospewich, m'attaqua sans succès, tandis que Sacken opérait une diversion en faisant un simulacre du passage de l'Ourcq devant le maréchal Mortier.

Le 2 au matin, tout annonça la retraite de l'ennemi sur l'Aisne.

Le maréchal Mortier rapprocha un peu ses troupes des miennes pour être plus en mesure de me suivre. Le dégel venu rendait les chemins difficiles et embarrassait les mouvements de l'ennemi. S'il eût été pris à revers par Napoléon dans sa marche, il se serait trouvé dans la position la plus fâcheuse; mais l'Empereur n'avait pas voulu d'abord

ajouter foi aux premiers rapports annonçant sa marche sur Paris. Il y crut enfin et arriva, le 1er, à la Ferté-sous-Jouarre. L'ennemi, informé de son mouvement, décampa et prit la direction de Soissons.

J'attaquai le corps de Kleist qui se retirait dans la même direction. L'engagement de cette journée lui fit éprouver quelques pertes. Nous lui fîmes trois cents prisonniers. Je m'établis, le soir du 2, à la Ferté-Milon. Le lendemain, le mouvement continua. L'ennemi, pressé dans sa retraite, éprouvait beaucoup d'encombrement au passage de l'Ourcq, à Neuilly-Saint-Front. Je redoublai alors la vivacité de mes attaques; mais, voulant arrêter ma marche pour avoir le temps de se reconnaître, l'ennemi se décida à établir à son arrière-garde une nouvelle batterie de vingt-quatre pièces de canon. J'étais à l'avant-garde, et à fort peu de distance de l'artillerie ennemie. Un boulet vint frapper à l'épaule gauche le cheval que je montais, traversa son corps obliquement, et sortit par le flanc droit. C'était le cheval arabe blessé précédemment à Leipzig. Comme il ne fut pas renversé du coup, j'eus le temps de mettre pied à terre. Le cheval mourut à huit ou dix pas du lieu où il avait été atteint.

L'ennemi cependant effectua son passage de l'Ourcq et continua sa retraite par la chaussée de Soissons. Sa position devenait très-critique. Dépourvu d'équipages de pont, l'Aisne n'ayant de pont dans cette partie de son cours qu'à Soissons, si cette ville se fût défendue, toute cette armée, déjà battue, fatiguée, découragée, allait être acculée à une rivière, et enveloppée par des forces suffisantes pour la détruire. Napoléon arrivait avec quinze ou dix-huit mille hommes. Mortier et moi nous en réunissions environ douze mille. Le corps de Bülow et celui de Woronsow, arrivant par la rive droite de l'Aisne et n'ayant aucun moyen de communication pour se joindre à Blücher, ne pouvaient le secourir. La fortune de la France, le sort de la campagne, ont tenu à une défense de Soissons de trente-six heures.

La garnison de Soissons était sinon complète, mais au moins suffisante. La place était à l'abri d'un coup de main. Il ne fallait que faire son métier de la manière la plus simple, et fermer ses portes. Le général Bülow fit des

dispositions apparentes d'attaque et somma cette ville. Un général obscur de l'armée française, nommé Moreau, y commandait. Bientôt intimidé, il consentit à capituler en obtenant la faculté de rejoindre l'armée française, comme si la conservation d'un millier d'hommes et le secours d'une pareille force pouvaient être mis en balance avec l'occupation d'un poste important dans un moment décisif. La négociation étant au moment de se rompre par suite de quelques difficultés faites au général Moreau d'emmener son artillerie de campagne, le général Woronsow, qui était présent et jugeait l'importance de la prompte évacuation de Soissons, dit en russe au négociateur: „Laissez-leur emmener leurs pièces, et qu'ils prennent même les miennes s'ils les veulent, pourvu qu'ils partent sans retard.“ Le général Woronsow, en me racontant depuis ces détails, me dit que, dans aucun temps, il n'avait vu des troupes aussi découragées que celles de cette armée, et qu'elles eussent été perdues si elles avaient été forcées de combattre dans la position où l'imprudence de Blücher les avait placées.

Cette reddition de Soissons est le véritable moment de la crise de la campagne. La fortune abandonna ce jour-là Napoléon; car ce n'était pas lui demander trop que de conserver deux jours un point fortifié en état suffisant de défense. Napoléon a pu regretter de n'avoir pas commencé son mouvement plus tôt; car peut-être l'armée de Silésie aurait succombé avant d'arriver sous Soissons. Le reste de la campagne n'offre plus que des déceptions.

Napoléon se dirigea sur Fismes, et de là sur Bery-au-Bac, pour y passer l'Aisne. Maître de Soissons, l'ennemi y repassa la rivière, laissant une garnison dans la ville. Il réunit ses troupes sur Laon et porta le corps de Woronsow sur Craonne. Le 5, au matin, nous nous présentâmes, Mortier et moi, devant Soissons; mais l'ennemi occupait la ville et même les faubourgs. Nous fîmes sur cette ville une légère tentative qui devait être et qui fut infructueuse. — Nous remontâmes l'Aisne le 6. Le duc de Trévise continua son mouvement et rejoignit l'Empereur qui débouchait sur la rive droite. Le 7, j'allai prendre position à Béry-au-Bac, et j'y fus rejoint par quatre mille hommes de mauvaises troupes commandées par le

duc de Padoue. Des matelots, qui n'avaient jamais fait la guerre de campagne et ne connaissaient pas les premiers éléments de leur nouveau métier, servaient leur artillerie.

Le même jour, Napoléon attaqua l'ennemi dans la forte position de Craonne. Le seul corps en présence, celui de Woronsow, lui résista pendant toute la journée. Les pertes furent grandes de notre côté, surtout en officiers de marque.

L'ennemi se retira de Craonne sur Laon, où il concentra ses forces. Après la réunion de l'armée du Nord à celle de Blücher, les forces ennemies, sur ce point, s'élevaient à plus de cent mille hommes. L'Empereur le suivit et se porta sur la chaussée de Soissons à Laon; et cependant Soissons était encore occupé par l'ennemi. Une opération semblable est difficile à comprendre. Indépendamment des dangers immenses qui l'accompagnaient, du peu de résultats favorables qu'elle promettait, elle peut être encore l'objet de la critique la plus fondée sous d'autres rapports.

Jamais, dans le cours de cette mémorable campagne, Napoléon n'a eu à sa disposition, entre la Seine et la Marne, plus de quarante mille hommes. Les efforts continus que l'on ne cessa de faire pour opérer des levées et nous les envoyer n'eurent d'autre résultat que d'entretenir le nombre des combattants à peu près à la même force. Les détachements, arrivant journellement à l'armée, remplaçaient à peine les pertes causées par les combats, les marches et la désertion, dont l'effet se fit toujours plus ou moins sentir.

Les mouvements de l'Empereur d'une rivière à l'autre, avec une partie de ses forces, sa garde, ses réserves et son artillerie, portaient momentanément l'armée, où il se trouvait, à environ trente mille hommes. Une semblable force se trouvait toujours insuffisante pour combattre les ennemis réunis. Des succès n'étaient possibles qu'en les surprenant dispersés, en attaquant leurs corps séparément. Leur offensive seule lui en offrait l'occasion; mais une défensive préparée et combinée d'avance, jamais.

Attaquer Blücher quand l'armée du Nord venait de le joindre, et que ses forces réunies s'élevaient certainement

à cent mille hommes, était folie. C'était renouveler, d'une manière plus entière et qui pouvait être plus funeste, la faute de Brienne. A Brienne, on avait échappé par miracle à la destruction, et on allait, de gaieté de cœur, provoquer des chances encore pires; car, en combattant en avant de l'Aisne et de Soissons, occupés par l'ennemi, si celui-ci eût eu la moindre résolution et eût agi avec plus de calcul, personne n'échappait de l'armée française.

Napoléon, entraîné par une passion aveugle et s'abandonnant à des mouvements irréfléchis, se décida donc à attaquer l'ennemi dans la position inexpugnable de Laon et par la route de Soissons.

Le 8, il fit replier les avant-postes ennemis et toute l'armée de Blücher en arrière des défilés conduisant à Laon. Ce jour-là, d'après les ordres de Napoléon, je vins prendre position à Corbeny. L'Empereur, résolu de renouveler ses efforts, prit l'offensive par une attaque de nuit, franchit le défilé d'Étrouvelle et Chivi, qui se compose d'une chaussée au milieu des marais. Mais, arrivé au delà, il trouva l'armée appuyée à la montagne et à la ville de Laon, formée, à droite et à gauche de cette place, sur une multitude de lignes. Quant à lui, dont la principale force se composait d'artillerie et de cavalerie, il se trouvait, en face d'une position inexpugnable, n'ayant à sa disposition qu'un emplacement à peine suffisant pour mettre en bataille quelques troupes et en batterie un petit nombre de pièces de canon.

Mes ordres me prescrivaient de prendre part à la bataille en marchant directement sur Laon par Fétieux. Parti de grand matin de Corbeny, j'arrivai à huit heures à Fétieux; mais un brouillard extrêmement épais me força de m'arrêter. Je ne pouvais m'engager, avec cette obscurité, dans les vastes et immenses plaines de Marles, dans lesquelles on entre immédiatement.

J'entendais le canon de Napoléon, et je souffrais de ne pouvoir encore lui répondre avec le mien. Enfin, à midi, le brouillard se dissipa. J'aperçus alors devant moi quelques milliers de chevaux que je poussai sans peine.

Je trouvai, à un quart de lieue en avant du village d'Athies, l'ennemi établi et appuyé à une colline boisée,

dont je le chassai après un combat meurtrier. Le village d'Athies fut également pris et occupé. Je pouvais continuer mon mouvement offensif; mais la prudence me le défendait. J'apercevais distinctement les lignes multipliées de l'ennemi et les corps stationnés sur la route de Marles. Je voyais les trois quarts de l'armée ennemie au repos, ne prenant aucune part au combat, et le canon de Napoléon ne bougeant pas. Je pus conclure que c'était du bruit sans résultat, un simple échange de boulets.

Mon but unique, en avançant ainsi, était d'essayer une diversion, et de me conformer à un ordre positif, qu'il eût été criminel de ne pas exécuter; mais je comptais bien, la nuit arrivée, m'éloigner et regagner le défilé de Fétieux, sauf à revenir le lendemain matin. L'ennemi, jugeant la fausse position dans laquelle j'étais placé, profita, avec habileté et célérité, de ses avantages.

N'ayant reçu, pendant la journée, aucune nouvelle de l'Empereur, les communications étant interceptées entre nous, je détachai, à la fin de la journée, le colonel Fabvier avec cinq cents hommes pour lui rendre compte de ma position, lui faire connaître mes projets et lui demander ses ordres.

La nuit étant close, je fis retirer du village d'Athies, et des positions correspondantes, le canon qui s'y trouvait, évacuer le village, et concentrer les troupes en les appuyant à la colline boisée, disposition préparatoire au mouvement rétrograde que je projetais; mais les troupes revenant d'Athies, et appartenant à la division du duc de Padoue, étant mal organisées, peu instruites, ne surent prendre aucune disposition de sûreté en se retirant, et l'ennemi les suivait à petite distance sans qu'elles s'en aperçussent.

Les canonniers de cette division étaient si ignorants, qu'ils n'avaient pas mis leurs pièces sur l'avant-train en quittant leurs positions de bataille, mais les avaient laissées à la prolonge au parc, où elles étaient rassemblées. Tout à coup l'ennemi paraît d'une manière inopinée. Les pièces se sauvent. Celles qui étaient disposées ainsi que je viens de le dire versent dans les fossés de la grande route. Les troupes s'ébranlent d'une manière confuse,

elles se serrent et se retirent en masse. Je reste, avec les derniers pelotons, pour en régler et en ralentir la marche. Des corps de cavalerie ennemie se forment successivement en bataille, à cheval sur notre chemin de retraite, et chaque fois la tête de colonne ouvre son passage et les renverse. Ma cavalerie, formée d'elle-même en colonne, marche parallèlement à la grande route, à la hauteur de mon infanterie. L'ennemi me suit avec de l'infanterie. C'est sous son feu périodique, que nous avons exécuté notre retraite.

Je n'oublierai jamais la musique qui accompagnait notre marche. Des cornets d'infanterie légère se faisaient entendre, l'ennemi s'arrêtait, et un feu de quelques minutes était dirigé sur nous; le silence succédait, jusqu'à ce qu'une nouvelle musique, annonçant un nouveau feu, se fît entendre. Heureusement, l'ennemi, étant très-près au moment de sa décharge, presque tous ses coups portaient trop haut. Enfin nous arrivâmes à Fétieux, où nous fîmes halte. Ce point étant atteint, nous étions sauvés. Un détachement de quelques centaines d'hommes de la vieille garde qui s'y trouvait, fut placé à l'entrée du défilé, et nous pûmes reposer en sûreté et remettre un peu d'ordre dans les troupes. Le lendemain, par suite des dispositions de Napoléon, je me rendis d'abord à Béry-au-Bac, et, le 11, à Fismes, tandis que l'Empereur se retirait à Soissons, évacué par l'ennemi.

Mes pertes furent considérables en canons et en voitures, mais très-faibles en hommes; car elles ne s'élevèrent pas à trois cents hommes pendant cette retraite, chose extraordinaire dans une circonstance semblable. En comprenant le combat de la journée, elle s'éleva à sept ou huit cents hommes; mais vingt et une pièces de canon restèrent dans les fossés de la route.

Le mauvais génie de Napoléon l'avait entraîné sans doute à livrer bataille à Laon, et encore, dans l'exécution de ce funeste projet, il avait pris le plus mauvais parti dans la disposition de ses troupes. S'il eût réuni toutes ses forces sur le même point, fait déboucher tout le monde par Fétieux et tourné Laon, on évitait la position, on avait de l'espace pour déployer l'artillerie et la cavalerie; on

menaçait la retraite de l'ennemi ; on évitait d'attaquer directement Laon, dont la forte assiette décuplait ses forces ; mais, dans aucun cas, il ne pouvait être dans les règles de la raison d'attaquer Laon, en mettant ses principales forces, une nombreuse artillerie, beaucoup de cavalerie, dans un défilé dont il était difficile de sortir, tandis qu'il jetait dans une plaine rase, découverte, en face d'un ennemi vingt fois plus nombreux, le faible corps que je commandais. Encore une fois, du moment où toutes les forces ennemies étaient pelotonnées en deux masses, sur la Seine quatre-vingt-dix ou cent mille hommes, autant sur l'Aisne, il fallait renoncer à livrer des batailles, attendre tout du temps, des circonstances, des occasions, et, si on était réduit à livrer bataille, il fallait le faire dans une position défensive et en cherchant, par des avantages d'obstacles matériels, à compenser les inconvénients de l'infériorité du nombre.

L'Empereur n'était sans doute pas suffisamment éclairé par les funestes résultats de Brienne et de Laon. Il commit une troisième fois la même faute, et se fit battre plus tard à Arcis, où il ne pouvait pas être vainqueur et où il devait être détruit.

Arrivé à Fismes, mes troupes reposées et réorganisées, je me mis bientôt de nouveau en mouvement pour combattre. Reims, occupé par le général Corbineau, avait été évacué à l'arrivée du corps de Saint-Priest venant de Vitry. Le corps de Saint-Priest, composé de Russes et de Prussiens, et fort de douze mille hommes, était destiné à établir la liaison, à protéger et à couvrir la communication entre la grande armée et l'armée de Silésie. Napoléon se décida à marcher immédiatement sur Reims et à écraser ce corps. C'était à ce genre d'opérations qu'il devait se borner toutes les fois que l'ennemi lui en présentait l'occasion. Je reçus l'ordre de me mettre en mouvement, et l'avis de l'arrivée prochaine de l'Empereur pour me soutenir. Le 13, au matin, du plateau d'Ormes, je reconnus deux bataillons prussiens en retraite sur Reims. A notre approche, la cavalerie qui les accompagnait les abandonna. Ces troupes, en pressant leur marche et marchant serrées, pouvaient nous échapper. Mon infanterie était encore éloignée ;

je les fis poursuivre par ma cavalerie. Peu après, elles prirent poste dans une espèce de parc. Là elles furent sommées de se rendre. Elles s'y décidèrent en voyant arriver mon infanterie. Je mis mes prisonniers en route immédiatement, et Napoléon, qui les rencontra, sortit de sa voiture pour les passer en revue. Ces deux bataillons appartenaient l'un à la Marche-Électorale, l'autre à la Poméranie. On peut difficilement expliquer le peu de prudence des dispositions de M. de Saint-Priest et sur quoi était fondée une sécurité si entière. Une fois cette expédition terminée, je continuai mon mouvement sur Reims.

Arrivé en vue de la ville, je reconnus l'ennemi placé sur les hauteurs de Tingment. Je fis halte pour attendre l'arrivée des troupes qu'amenait l'Empereur. Sa garde prit ma gauche, et je reçus l'ordre d'attaquer. Après une résistance assez faible, la gauche de l'ennemi se retira. Poursuivis avec vigueur, trois bataillons prussiens furent cernés et mirent bas les armes.

L'ennemi, se voyant tourné, se décida à la retraite; mais l'encombrement causé par un corps aussi nombreux et par son artillerie y mit du désordre. Pressé de nouveau par de nouvelles attaques, le désordre augmenta; enfin il fut porté à son comble par la charge faite par le comte Philippe de Ségur, à la tête de son régiment de gardes d'honneur, qui culbuta tout. Il atteignit la colonne qui occupait la route, la coupa en partie. Dans cette position elle aurait été prise en entier, s'il eût été mieux appuyé par la cavalerie qui le soutenait, commandée par le général Defrance. La cavalerie prussienne, culbutée et poursuivie, ne pouvant rentrer dans la ville, dont la porte était obstruée, se jeta dans les fossés qui étaient peu profonds, et sans contrescarpes revêtues. Elle y abandonna tous ses chevaux, dont nous nous emparâmes le lendemain.

Cette brillante charge du comte de Ségur et des jeunes soldats qu'il commandait eut pour lui un fâcheux résultat. Précipité ainsi sur les masses ennemies, il se laissa entraîner par la chaleur de la poursuite. Il entra jusque dans la ville, qui était au pouvoir de l'ennemi. Il y fut fait prisonnier avec quatre-vingts hommes. Le lendemain, il nous fut rendu. Mais revenons au corps de M. de

Saint-Priest, dont nous avions pris ou détruit une grande partie. Ses débris étaient rentrés dans la ville. Nous enlevâmes le faubourg; mais, arrivé à la porte de la ville, j'employai inutilement mon artillerie pour l'enfoncer. Je ne pus y parvenir. Cette porte était couverte par un tambour en terre. Cette tentative coûta la vie à un capitaine d'artillerie à cheval très-distingué, nommé Guerrier. Cependant la ville fut évacuée à minuit, et nous y entrâmes à une heure. C'était le dernier sourire de la fortune. Le lendemain, 14, je reçus l'ordre de marcher à la poursuite de l'ennemi, et d'aller prendre position à Béry-au-Bac. Avant de me mettre en route, je passai une partie de la matinée avec l'Empereur. Il me donna l'ordre d'écrire au général Jansen, à Verdun, de se rendre à Reims à marches forcées, pour venir le rejoindre avec plusieurs détachements des garnisons des places de Lorraine, qui avaient été instruits pendant l'hiver. Ces détachements arrivèrent assez à temps pour le suivre dans le mouvement qu'il exécuta sur l'Aube.

Je ne veux pas omettre de rapporter un mot de Napoléon qu'il me dit en cette circonstance, et qui prouve combien il était devenu insensible aux malheurs publics et privés. Le mouvement des armées, les besoins des troupes et l'indiscipline causaient la désolation des pays qui étaient le théâtre de la guerre et de nos opérations depuis deux mois. Les troupes françaises contribuaient, pour leur bonne part, aux souffrances des habitants. J'en parlai à l'Empereur, et je m'apitoyai sur leur sort. L'Empereur me répondit ces propres paroles qui ne sont pas sorties de ma mémoire: „Cela vous afflige? eh! mais il n'y a pas grand mal! Quand un paysan est ruiné et que sa maison est brûlée, il n'a rien de mieux à faire que de prendre un fusil et de venir combattre.“

L'Empereur me fit part de son projet de marcher contre la grande armée; mais à quoi bon ces mouvements multipliés qui n'en imposaient plus? Il fallait attendre que, dans leur marche, les armées ennemies se divisassent, pour tenter de nouveaux efforts sur quelques-unes de leurs parties. Il me dit qu'il voulait, après avoir combattu l'armée autrichienne, se jeter sur les places, prendre presque toutes les garnisons avec lui, et manœuvrer sur les der-

rières de l'ennemi. Pendant ce temps, il me laisserait en avant de Paris et me chargerait de la défense de la capitale. Je lui représentai que le rôle contraire me paraissait plus convenable. La défense de Paris exigeait le concours de pouvoirs civils dont lui seul pouvait faire usage. Sa présence à Paris et son action immédiate sur cette ville valaient une armée, tandis que moi je n'y compterais que par le nombre de mes soldats. Il devait donc prendre pour lui, dans ce moment, le rôle défensif, et me charger du rôle offensif. Avec trois mille chevaux, six pièces de canon, cinq cents hommes d'infanterie et des attelages, j'irais à Verdun, à Metz; et, en huit ou dix jours, j'aurais organisé une armée de trente mille hommes, avec laquelle je me jetterais sur les derrières de l'ennemi. Il me dit qu'il voulait faire lui-même cette expédition; mais qu'il manœuvrerait de manière à être plus près de Paris que l'ennemi, ce qui, dans la condition donnée, paraissait difficile; et, en prononçant ces dernières paroles, il se pencha sur la table où était une carte, prit son compas et fit sur la carte quatre ou cinq mouvements. Bref, je le quittai pour aller joindre mes troupes en marche.

A une lieu en avant de Béry-au-Bac, je rencontrai une avant-garde ennemie forte de huit cents chevaux et deux mille hommes d'infanterie. Je la fis charger par ma cavalerie légère; mais la lâcheté d'un chef d'escadron de dragons causa quelque perte. Je le fis arrêter et conduire, par la gendarmerie, à l'Empereur, en demandant sa mise en jugement. Nous repoussâmes l'ennemi qui repassa sur l'Aisne.

J'occupai Béry-au-Bac et j'établis mon quartier général à Cormicy. L'Empereur se mit en marche pour exécuter le mouvement dont il m'avait parlé. Il laissa le duc de Trévise, avec son corps, à Reims. Notre mission était, et nos instructions portaient, de couvrir la route de Paris, de manœuvrer devant l'ennemi, de prendre des positions, de ne rien négliger pour retarder sa marche. Et, comme l'Empereur avait plus de confiance dans ma capacité que dans celle du maréchal duc de Trévise pour mettre de l'ensemble dans les mouvements, il fut décidé que, le duc de Trévise étant mon ancien, il conserverait les honneurs

du commandement, tandis que la direction des deux corps me serait cependant réservée [1]. C'était nous mettre tous les deux dans la plus fausse position. On ne peut pas commander à demi à la guerre. On peut prendre des conseils, mais on ne peut pas se charger d'en donner. Je n'ai eu qu'à me louer, à cette époque, de mes rapports avec le duc de Trévise. Je crois fermement que jamais deux généraux, placés dans des positions respectives semblables, ne se sont mieux entendus. Cependant on verra que cet arrangement fut la cause unique du revers de Fère-Champenoise, parce que le devoir d'une obéissance absolue n'était pas et ne pouvait pas être suffisamment senti par celui qui ne devait pas commander, mais momentanément obéir.

L'ennemi avait réuni toute son armée dans les environs de Corbeny. Son camp était immense. En évaluant ses forces à près de cent mille hommes, on était plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité. Je fis tout disposer pour faire sauter le pont de Béry-au-Bac quand l'ennemi se présenterait pour le franchir. La nécessité de construire des moyens de passage retarderait toujours sa marche d'autant, quand le moment d'agir serait venu. L'ennemi, voulant s'épargner les pertes d'un passage de vice force, fit un détachement de huit à dix mille hommes, qui remonta l'Aisne, franchit cette rivière à Neufchâtel, et la descendit pour venir à Béry-au-Bac par la ive gauche. En même temps, il préparait des moyens de passage à Pont-à-Vair. Toutes ses troupes étaient en avant de Corbeny, en vue de ma position.

Le corps ennemi, venant de Neufchâtel, déboucha sur mon flanc droit; il était précédé d'une nuée de Cosaques. En même temps, les colonnes de la rive droite se mirent en marche pour arriver au pont; mais, au moment où il devenait indispensable d'évacuer Béry-au-Bac, je fis mettre le feu aux mines pratiquées, et le pont sauta. Alors l'armée en pleine marche sur la route, et dont la tête était à cinq cents toises de la rivière, s'arrêta. Ce fut un magnifique coup de théâtre.

[1] Voir les pièces justificatives.

J'évacuai Béry-au-Bac. Ma droite se replia sur mon centre placé sur les hauteurs de Pont-à-Vair, où l'ennemi travaillait à un passage que je contrariai. Un de mes aides de camp, officier très-distingué, fils d'un homme fort célèbre à divers titres, bons et mauvais, Laclos, y fut tué. Je fis ma retraite doucement, en bon ordre, sur Roncy, et de là sur la Vesle, à Fismes, où je m'arrêtai. Ce mouvement, exécuté par ma cavalerie dans la plaine entre Roncy et Fimes, fut remarquable par sa lenteur et l'ordre qui y régna.

La cavalerie ennemie était beaucoup plus nombreuse que la mienne. Je donnai l'ordre aux chasseurs de faire des feux par escadron, avec leurs carabines. Cette nouveauté imposa à l'ennemi, et tout le mouvement s'exécuta au pas jusqu'à la fin.

J'écrivis au duc de Trévise pour l'engager à se réunir à moi et à se porter sur Fismes. Devant des forces aussi considérables, nous n'étions pas assez nombreux pour nous diviser.

Après notre réunion, nous prîmes position en arrière de Fismes, sur la hauteur de Saint-Martin. Cette position est très-bonne. Proportionnée à la force des troupes qui l'occupaient, et difficile à tourner, elle exigeait des reconnaissances préalables de la part de l'ennemi. Elle devait tenir des forces considérables en échec pendant un certain temps. Mais, le 21, nous reçûmes l'ordre de passer la Marne et de venir rejoindre Napoléon, dont le quartier général devait être le 21 à Sommesous.

L'armée de Silésie avait renoncé à faire un mouvement offensif sur Paris avant d'avoir opéré sa jonction avec la grande armée. Le gros de ses forces se dirigeait par Châlons, flanqué par une autre colonne qui marchait parallèlement par Épernay.

Nous exécutâmes notre mouvement en passant à Oulchy-le-Château et Château-Thierry, et nous marchâmes avec toute la rapidité possible. Nous fûmes suivis dans notre marche par le corps de Kleist et celui d'York. Arrivés à Oulchy-le-Château, nous fûmes forcés de donner du repos aux troupes. Le matériel des deux corps, extrêmement nombreux, fut laissé fort imprudemment, pour cette halte,

entre Oulchy et l'Ourcq. Après quelques moments de repos, j'eus l'idée de monter à cheval pour voir les troupes et les dispositions du terrain avoisinant la rivière. A peine sorti de la ville, j'aperçus le corps de Kleist débouchant et arrivant sur nous. Avec tous nos embarras, le passage du défilé était critique. Heureusement le mouvement put être commencé tout de suite à cause de ma présence. Je le pressai si bien, que tout était sur la rive gauche de l'Ourcq quand l'ennemi fut assez en forces pour être redoutable.

Nous continuâmes notre retraite en bon ordre et sans avoir éprouvé la moindre perte. Le soir, nous arrivâmes à Château-Thierry. Le lendemain, 22, le pont fut rétabli, et, pour faciliter notre marche, nous prîmes deux routes différentes. Le duc de Trévise suivit la grande route, et moi je passai par Condé, Orbais, Montmaur. Le 23 au matin, nos deux corps se réunirent à Étoges, et allèrent s'établir à Bergères et à Vertus. Les dernières troupes de la colonne qui avait passé par Épernay défilèrent alors à notre vue, et l'on essaya une légère poursuite sur elles. Enfin, le 24, nous nous mîmes en marche dans l'espérance de faire notre jonction avec l'Empereur.

Napoléon était parti de Reims, le 19, avec environ dix mille hommes d'infanterie et six mille chevaux pour exécuter le projet dont il m'avait entretenu. Toute la grande armée ennemie, forte de cent vingt mille hommes, était postée sur la Seine et occupait, par des corps détachés, les bords de l'Aube. Après divers combats successifs, le maréchal duc de Tarente, qui commandait en ce moment toutes les forces françaises dans cette partie, s'était retiré sur Provins.

Napoléon se dirigea par Épernay et Fère-Champenoise. Il passa l'Aube à Plancy, dont il chassa l'ennemi qui se retira sur Méry. Napoléon l'y suivit, et, ayant fait passer sa cavalerie à un gué situé au-dessus de Méry, l'ennemi décida son mouvement sur Troyes, où s'opérait le rassemblement de ses forces. Le duc de Tarente, se trouvant alors en communication avec l'Empereur, se mit en marche pour le rejoindre avec son corps. Le 20 au matin, Napoléon se porta sur Arcis, où sa cavalerie arriva à dix heures du

matin, et, peu après, il y fut lui-même de sa personne. Son infanterie s'y rendait de Plancy en suivant la rive droite de l'Aube. L'ennemi était à portée, et, voyant la cavalerie française inférieure en force et sans soutien, il l'attaqua et la mit en désordre.

Mais, l'infanterie étant arrivée et ayant passé le pont, l'ordre se rétablit. L'armée française prit position en avant de la ville. Des combats partiels et sans résultat occupèrent le reste de cette journée.

Cependant Napoléon, abandonné à ses illusions, croyait à une retraite décidée de l'ennemi. Rejoint par les troupes du duc de Reggio et par celles du duc de Tarente qui étaient encore sur la rive droite de l'Aube, il déboucha, le 21, à dix heures du matin, en avant d'Arcis dans la direction de Troyes. Arrivé sur la crête du plateau, il découvrit toute l'armée ennemie formée sur trois lignes, présentant à la vue toutes ses forces réunis, et ayant sa droite à l'Aube et sa gauche à Barbuisse. Malgré cet état de choses, l'Empereur fit engager l'affaire; mais, peu après, des observations réitérées lui ayant été faites sur les résultats infaillibles d'un combat véritable dans une situation semblable, avec des forces si disproportionnées, et qui donnaient à l'ennemi le moyen, en opérant par sa droite, de s'emparer de nos ponts et de notre ligne de retraite, il se décida à faire cesser l'attaque. La retraite fut ordonnée; mais l'exécution était difficile et le danger imminent. La destruction de l'armée aurait été l'effet de la moindre vigueur de la part des alliés.

La grande circonspection du prince de Schwarzenberg fit notre salut. Ce général, craignant une nouvelle attaque, fit ses dispositions pour la recevoir, et l'armée française lui échappa. Le duc de Reggio, chargé de faire l'arrière-garde et de contenir l'ennemi à la fin du mouvement, en conservant Arcis jusqu'à ce que toute l'armée eût passé l'Aube, remplit sa tâche avec bonheur et succès. Mais la retraite de ses troupes, exécutée sous le feu de l'artillerie ennemie, leur fit éprouver d'assez grandes pertes et causa du désordre. Le soir, l'Empereur était avec sa garde à Sommepuis. Le gros de l'armée ennemie ne passa pas l'Aube.

Tel est, en résumé, l'exposé des mouvements faits par

l'Empereur depuis le 17 jusqu'au 22. On cherche en vain les calculs qui ont pu les motiver, et pourquoi il a fait courir gratuitement à son armée les plus grands dangers auxquels elle pouvait être exposée. On ne comprendra pas davantage les motifs des mouvements qu'il allait opérer dans cette dernière partie de la campagne.

Le 22, Napoléon se porte sur Vitry, fait sommer la place, dont le commandant refuse de se rendre, passe la Marne au gué de Frignicourt, et campe à Farémont. Il commence alors l'exécution du hardi projet de manœuvrer sur les derrières de l'armée ennemie, en appelant à lui une partie des garnisons des places, que le général Durutte devait lui amener; mais, pour cela, il fallait découvrir Paris; et, si on se le rapelle, il avait annoncé précisément qu'il éviterait de le faire. Il marche, le 23, sur Saint-Dizier. Ce mouvement précipité empêche le duc de Tarente, placé à une marche de lui et faisant son arrière-garde, de réunir toutes ses colonnes. Une partie de son artillerie, laissée dans ces immenses plaines, sans escorte ou avec une faible escorte, tomba au pouvoir de l'ennemi. Macdonald passa la Marne au même lieu où Napoléon l'avait franchie, et au moment où le prince de Schwarzenberg, qui, dès le 22, avait passé l'Aube, se mettait, le 23, en communication avec Vitry et y appuyait la droite de son armée.

Le 23, les dernières troupes de l'armée de Silésie avaient quitté Vertus, flanquant les masses qui, par Châlons, se portaient sur Vitry. Cette armée atteignit cette ville dans les journées du 23 et du 24. Ce jour-là, les deux grandes armées, c'est-à-dire la totalité des forces alliées, se trouvèrent réunis. Elles se montaient au moins à cent quatre-vingt mille hommes.

Le même jour, nous partîmes de Vertus, le duc de Trévise et moi, pour Vitry, dans l'espérance de faire notre jonction avec l'Empereur.

Je vais analyser les différentes hypothèses que nous étions autorisés à faire dans la position où nous nous trouvions.

1° Nous savions par les habitants que l'on s'était battu à Sommesous le 22 et le 23; il y avait eu des coups de

canon tirés près de la Marne : ainsi il était clair que l'Empereur était près de cette rivière ; mais nous ignorions s'il l'avait passée.

2° Les deux armées ennemies opéraient évidemment leur réunion ; mais il n'était pas certain qu'elle fût complétement effectuée.

3° Dans un état de choses pareil et avec les ordres reçus, il fallait s'approcher de Vitry, de manière à opérer suivant les circonstances. Le point choisi et convenu entre nous, pour notre établissement du 24 au soir, fut le village de Soudé. Nos deux corps ainsi campés ensemble pourraient immédiatement prendre le parti qui serait commandé par les événements :

1° Si l'Empereur était à portée et si nous pouvions communiquer avec lui, nous le rejoindrions et nous enverrions prendre ses ordres.

2° Si l'Empereur avait passé la Marne et s'en était éloigné, l'ennemi pouvait faire trois choses :

a. Le suivre. Nous étions bien placés pour suivre nous-mêmes l'ennemi et faire une diversion.

b. Si l'ennemi, profitant de l'éloignement de l'Empereur, voulait marcher sur Paris, nous étions bien placés pour le précéder, évacuer sans perte les grandes plaines que nous avions à traverser jusqu'à Sézanne, et ensuite résister dans toutes les positions favorables.

c. Enfin, si l'ennemi, dans l'intention de suivre l'Empereur, voulait d'abord nous éloigner pour revenir ensuite sur lui, nous pouvions nous retirer d'abord pour revenir ensuite et nous remettre encore à le suivre.

Ainsi Soudé-Sainte-Croix était le lieu indiqué pour prendre position ; et il fut bien convenu, le 24 au matin, avec le duc de Trévise, que nous nous y rendrions. Je marchais en tête de colonne, et j'arrivai à Soudé à cinq heures du soir. Je m'y établis.

La nuit venue, j'aperçus un horizon immense couvert de feu, dont le développement embrassait plusieurs lieues. Tous les feux étaient-ils ennemis ? ou bien y avait-il des feux français, et où étaient-ils ? Pour résoudre ces trois questions, je choisis quatre officiers extrêmement intelligents, parlant allemand et polonais, et je les dirigeai en quatre

directions, chacun avec quatre hommes d'escorte. Ils devaient s'approcher, voir, juger, et même communiquer avec les postes ennemis, s'ils croyaient pouvoir le faire sans trop de danger.

Mes quatre reconnaissances revinrent avant la fin de la nuit, et toutes les quatre m'apportèrent la même nouvelle. Tout ce qui était en présence était ennemi. L'Empereur avait passé la Marne, et marchait sur Saint-Dizier. Un des officiers avait même joint un poste de Wurtembergeois, et s'était fait passer pour Russe.

D'après ces renseignements, il fallait se tenir prêt à marcher, soit en avant, soit en arrière. Mais le duc de Trévise, malgré nos conventions, n'était point arrivé à Soudé. Je lui écrivis, en toute hâte, pour lui faire connaître l'état des choses, et lui faire sentir la nécessité de notre très-prompte réunion. L'officier porteur de ma lettre se rendit à Vitry et à Bussy-Lestrée, où je supposais qu'il s'était établi. Mais cet officier le manqua sur la route. Il avait pris un autre chemin que le maréchal, qui arriva chez moi, à Soudé, à la pointe du jour. Je lui fis connaître l'état des choses, et je lui exprimai le regret qu'il se fût arrêté au lieu de venir jusqu'à Soudé. Il me répondit: „Mais j'ai pris une bonne disposition, j'ai échelonné mes troupes! — Comment, monsieur le maréchal, répondis-je, échelonner ses troupes devant l'ennemi, c'est les mettre à distance les unes des autres, sur la ligne d'opération, et non sur une ligne parallèle à son front. Il faut, quand elles sont échelonnées, qu'elles puissent se réunir naturellement quand on se retire, ou bien suivre si on marche en avant.“ Ce pauvre maréchal ne connaissait pas mieux le sens des expressions de sa langue que les éléments de son métier! „Maintenant, lui dis-je, il faut réparer le mal et envoyer en toute hâte l'ordre aux troupes de se porter avec la plus grande diligence à Sommesous. Si l'ennemi marche à nous et que nous nous retirions, elles nous précéderont. Si l'ennemi suit Napoléon, et que nous marchions en avant, elles nous rejoindront plus tard. De toutes les manières, nous serons ensemble.“ L'ordre fut expédié, mais les moments pressaient, et il ne put être

exécuté assez à temps pour éviter de grands embarras et de grands malheurs.

Je fis prendre les armes à mes troupes de grand matin, et je les établis sur le plateau, près de Soudé, dans une belle position. A peine formées, je vis déboucher à l'horizon d'énormes masses de troupes venant dans ma direction. C'était toute l'armée ennemie. Plus de vingt mille chevaux formés en différentes colonnes parallèles, et avec la facilité qu'offraient ces plaines désertes, où pas un seul obstacle ne s'opposait à leur marche, précédaient l'infanterie. Je restai en position jusqu'à ce que l'avant-garde ennemie fût en présence; mais, une fois à portée de canon, je commençai mon mouvement rétrograde, qui, étant prévu et préparé, se fit avec ensemble et sans désordre. Cette marche continua ainsi sans aucun embarras jusqu'à Sommesous. Mais Sommesous était le point de direction donné aux troupes du duc de Trévise, et ces troupes n'étaient pas encore arrivées. J'y pris position pour les attendre et les rallier. Par suite de cette halte, un engagement eut lieu. Pendant que l'ennemi portait de nombreuses forces sur mon flanc droit et me tournait, il renouvelait ses attaques directes.

Abandonner la position avant l'arrivée des troupes de Mortier, c'était assurer leur perte et les livrer. Il valait mieux périr avec elles que de se sauver sans elles. Enfin elles parurent et nous rejoignirent. Je ne tardai pas un moment à continuer mon mouvement rétrograde; mais il fallut soutenir bien des charges et traverser les diverses lignes de cavalerie formées en arrière de nous. Les intervalles de mes petits carrés furent, pendant longtemps, remplis par la cavalerie ennemie, et trois fois de suite, ayant voulu sortir d'un carré pour passer dans un autre, je fus obligé d'y rentrer précipitamment.

La grande difficulté était de traverser le défilé avec tous nos énormes embarras. J'y parvins cependant en éprouvant la perte de sept pièces de canon abandonnées. Je n'eus pas un seul carré d'enfoncé. Le maréchal Mortier, moins heureux, perdit une brigade de la jeune garde, commandée par le général Jamin, qui fut enfoncée et prise, et, en outre, vingt-trois pièces de canon.

En arrivant à Fère-Champenoise, je trouvai un régiment de marche de cavalerie rejoignant l'armée, commandé par le colonel Potier, depuis placé à la tête du régiment des chasseurs de la garde à sa formation. Cet officier me dit qu'en partant de Sézanne le matin il y avait vu entrer l'ennemi. Or c'était précisément sur Sézanne que nous nous dirigions. Avec un ennemi si nombreux derrière nous, et qui pouvait opérer à la fois sur tant de points différents, la chose devenait impossible. Ce point de retraite ne nous était plus permis.

Pour avoir le temps de nous reconnaître, je changeai la direction de la retraite. Elle se fit sur le village d'Allemand, situé dans une belle position, fort élevée, et tenant au même plateau que Sézanne. De ce point, nous pourrions, le lendemain, choisir entre plusieurs directions.

Après avoir repoussé avec succès plusieurs attaques de l'ennemi qui nous suivait, nous entendîmes, sur nos derrières, à gauche, une épouvantable canonnade. J'en ignorais complétement la cause. Le duc de Trévise me dit que c'était probablement le général Pacthod.

Pendant la nuit, ce général avait fait demander des ordres au duc de Trévise; mais celui-ci, non-seulement ne lui en avait pas donné, mais encore, comme on vient de le voir, il ne m'avait pas prévenu de sa présence. Sans cette négligence, il eût été probablement sauvé.

Pacthod était chargé de conduire à l'Empereur un convoi d'artillerie considérable, avec une escorte de trois mille hommes de gardes nationales. N'ayant pu joindre Napoléon, dont il était séparé par l'ennemi, il errait à l'aventure, sans direction, dans ces immenses plaines. Il s'était enfin mis en marche pour se rapprocher de la route d'Étoges. Si, du lieu où il se trouvait pendant la nuit, il se fût dirigé sur Sézanne, il aurait pu y arriver et suivre le général Compans, qui, comme lui, à la tête d'un convoi, n'avait pas hésité à retourner en arrière dans la direction de Paris. Aussitôt qu'il avait connu l'état de choses, Pacthod, n'ayant point d'ordre ni d'avis précis, hésita. Il s'eloigna de la véritable direction qu'il aurait dû suivre, et tomba au milieu de toutes les forces de l'ennemi. Ayant fait mettre tous ses canons en batterie, il résista, autant qu'il

le put, aux charges répétées faites sur lui. Il fut enfin enfoncé. Toutes les troupes et le matériel furent pris. C'était, de la part de l'ennemi, un succès facile.

Tel est l'ensemble des événements que l'ennemi a intitulé du nom fastueux de bataille, simple échauffourée où il n'y a pas eu un seul homme d'infanterie engagé du côté de l'ennemi, parce qu'elle n'était point arrivée. Si l'infanterie eût pu concourir au combat, pas un individu des deux corps n'aurait pu échapper. On voit combien il existait de confusion dans l'armée française. Il est impardonnable à l'état-major de ne m'avoir pas prévenu, en me donnant l'ordre de marcher sur Vitry, de la présence de ces convois, conduits par les généraux Pacthod et Compans. On devait me prescrire de les prendre sous ma protection et de pourvoir à leur sûreté.

Arrivé au village d'Allemand, j'envoyai une reconnaissance sur Sézanne pour savoir si l'ennemi l'occupait. Des Cosaques seuls s'y trouvaient. Le lendemain matin, 26, je me dirigeai sur cette ville par le plateau, et là nous reprîmes la route de Paris.

Nous continuâmes notre mouvement jusqu'au delà du défilé de Tourneloup, près d'Esternay. Les troupes y firent halte et se reposèrent.

Le maréchal duc de Trévise marchait en tête de colonne, et je faisais l'arrière-garde. Ce poste de Tourneloup est inforçable. Il faut nécessairement le tourner par le bois de la Traconne, ce qui exige du temps, c'est-à-dire plusieurs heures.

Un officier du train d'artillerie, fait prisonnier la veille, me rejoignit. Il me dit avoir quitté Fère-Champenoise à minuit. En ce moment il y arrivait de nombreux convois d'artillerie.

Cette circonstance m'éclaira parfaitement sur les projets de l'ennemi. S'il n'avait voulu que nous écarter, nous éloigner pour marcher ensuite avec plus de sécurité contre Napoléon, il aurait suspendu toute marche de ce côté après le succès obtenu pendant la journée. Puisqu'il arrivait de l'artillerie à minuit, c'était un mouvement décidé sur Paris.

D'après cela, vers une heure, les troupes se remirent

de nouveau en mouvement dans la direction de la Ferté-Gaucher.

L'ennemi me suivait avec toutes ses forces; il pressait quelquefois mon arrière-garde, dont l'attitude lui imposait constamment.

A quatre heures du soir, le duc de Trévise me fit dire que son avant-garde découvrait, en avant de la Ferté-Gaucher, un corps d'armée en bataille barrant la route. Je m'y rendis aussitôt pour le reconnaître.

Dans notre mouvement de Fismes sur la Marne, nous avions été suivis par les corps de Kleist et d'York. De Château-Thierry, ces deux généraux s'étaient portés directement sur la Ferté, en passant par Vieux-Maisons, pour s'opposer à notre retraite. Notre position était critique; j'en augurai fort mal. Je regardai comme perdue au moins la totalité de notre matériel, et je dis en plaisantant au général Digeon, commandant mon artillerie, que, le lendemain, il serait probablement général d'artillerie *in partibus*. Cependant nous ne négligeâmes aucun effort pour nous tirer d'affaire, et nous y parvînmes.

Il fut convenu que le duc de Trévise mettrait ses troupes en bataille en présence de celles de Kleist, et ferait bonne contenance, sans provoquer aucun engagement. Pendant ce temps, je me porterais à mon arrière-garde, et je défendrais à toute outrance le défilé de Montis, qui offrait une bonne position très-resserrée. Aussitôt la nuit venue, toutes nos colonnes se dirigeraient, chacune du point où elles se trouveraient, sur Provins et Montis. Les positions de Mortier, les plus rapprochées de l'ennemi, ne devaient être évacuées que deux heures plus tard.

L'ennemi attaqua Montis avec opiniâtreté; mais ce village fut défendu avec succès. Kleist se laissa imposer. Tout se passa comme il avait été convenu; et, chose mémorable! nous sortîmes sans aucune perte de la plus horrible position où jamais troupes aient été placées.

Tout arriva intact à Provins, infanterie, cavalerie, artillerie et équipages.

L'ennemi nous suivit, mais ne tenta rien, et nous occupâmes la position fort belle que présente Provins de ce côté.

La journée fut employée à faire reposer les troupes. Cependant le mouvement de l'ennemi sur Paris, avec toutes ses forces, y rendait nécessaire notre arrivée la plus prompte. En conséquence, je proposai au maréchal Mortier de partir le soir. Il me fit quelques objections, et entre autres celle-ci (elle est si plaisante, que je me la suis toujours rappelée). Il me dit: „Mais, si on nous voit arriver ainsi à Paris, notre présence y jettera l'alarme.

— Croyez-vous, lui répondis-je, que, si l'ennemi y arrive avant nous, l'alarme sera moins forte?“

La réponse était péremptoire. Nous partîmes, dans la nuit, pour la Maison-Rouge et Nangis. Je passai par Melun, où je couchai. Le lendemain, nos deux corps arrivèrent à Charenton, où ils passèrent la Marne.

Nous nous trouvâmes alors sous les ordres de Joseph, lieutenant de l'Empereur. Il me chargea de la défense de Paris depuis la Marne jusques et y compris les hauteurs de Belleville et de Romainville. Mortier fut chargé de défendre la ligne qui va du pied de ces hauteurs jusqu'à la Seine. Mes troupes, placées pendant la nuit à Saint-Mandé et à Charenton, étaient réduites à deux mille cinq cents hommes d'infanterie et huit cents chevaux. J'avais précédé mes troupes de quelques heures et employé ce temps à parcourir rapidement le terrain sur lequel j'allais être appelé à combattre. Quand je l'avais vu autrefois, c'était assurément dans des idées tout autres que des idées militaires. Je rentrai à Paris, et je ne pus jamais joindre Joseph Bonaparte. Le ministre de la guerre même ne fut accessible qu'à dix heures du soir.

Le général Compans, parti de Sézanne, où il était avec un convoi d'artillerie, le 25 mars, jour du combat de Fère-Champenoise, s'était trouvé à Meaux à l'arrivée de l'ennemi. Après avoir fait sauter le pont de cette ville, il s'était retiré par Claye. Quelques renforts lui avaient été envoyés, et la force de ses troupes s'élevait à cinq mille hommes. Retiré, le 29, à Pantin, il avait été mis sous mes ordres. Ainsi, avec sept mille cinq cent hommes d'infanterie, appartenant à soixante-dix bataillons différents et par conséquent ne se composant que de débris, et quinze cents

chevaux, j'ai soutenu, contre une armée entière, qui a eu plus de cinquante mille hommes engagés, un des plus glorieux combats, dont les annales françaises rappellent le souvenir. J'avais reconnu l'importance de la position de Romainville. et, sachant que le général Compans ne l'avait pas occupée en se retirant, j'ignorais si l'ennemi s'y était posté. J'envoyai de Saint-Mandé, pendant la nuit, une reconnaissance pour s'en informer. L'officier qui la commandait, sans s'y rendre, me fit un rapport comme y ayant été, et me dit que l'ennemi ne l'occupait pas.

Cette faute, véritable crime à la guerre, eut un résultat favorable, et fut la cause en partie de la longueur de cette défense si mémorable, avec une si grande disproportion de forces. Elle eut cette influence en me faisant prendre l'offensive et en donnant à la défense un tout autre caractère. Sur ce faux rapport je partis de Charenton, une heure avant le jour, pour aller occuper la position avec mille à douze cents hommes d'infanterie, du canon et de la cavalerie. J'y arrivai à la pointe du jour; mais l'ennemi y était et l'affaire s'engagea immédiatement par une attaque de notre part dans le bois qui couvre le château. J'étendis ma droite dans la direction du moulin à vent de Malassis, et j'appelai à moi de nouvelles troupes. L'ennemi, étonné de cette brusque attaque, qu'il attribua à l'arrivée de Napoléon avec des renforts, agit avec une grande circonspection, et resta sur la défensive.

Comme il n'avait pu se développer complétement, nous jouissions de tous les avantages de la position, et d'une artillerie formidable qui y avait été placée. L'ennemi répugnait à s'étendre par sa droite, seule manœuvre qu'il eût à faire, afin de ne pas dégarnir le point attaqué. Car, si effectivement il eût été culbuté sur ce point, les troupes avancées près du canal auraient été fort compromises.

Ainsi les choses se soutinrent dans une espèce d'équilibre jusqu'à onze heures; mais, en ce moment, l'ennemi, ayant fait un effort par sa gauche sur ma droite, la culbuta; et ces troupes, en se retirant, ayant découvert la communication en arrière du parc des Bruyères par laquelle l'ennemi pouvait déboucher, je fus obligé de me replier et de prendre position à Belleville. Mes troupes

devaient y être plus concentrées, et en position de défendre à la fois toutes les avenues qui se réunissaient à ce nœud des communications.

Ce mouvement périlleux à exécuter, surtout étant engagé d'aussi près et suivi avec vigueur par l'ennemi, était en outre gêné par le passage du défilé; aussi fut-il accompagné de quelque désordre. Resté avec les dernières troupes, selon mon usage dans les circonstances difficiles, j'eus une douzaine de soldats tués à côté de moi à coups de baïonnette à l'entrée même de Belleville, et je fus sauvé de l'immense danger d'être pris par le courage et le dévouement du plus brave soldat et du plus brave homme que j'aie jamais connu, le colonel Genheser. Cet officier, placé dans le parc des Bruyères, voyant mon péril, déboucha sur les derrières de plusieurs bataillons des gardes russes qui nous pressaient vivement, avec une poignée de soldats rassemblés à la hâte, et arrêta les Russes dans leur poursuite. Ce moment de repos donna les moyens de rétablir l'ordre. Nous forçâmes l'ennemi à s'éloigner, et les troupes prirent régulièrement la position nécessaire à la défense de Belleville.

Peu après ce moment, c'est-à-dire vers midi, je reçus du roi Joseph l'autorisation d'entrer en arrangement pour la remise de Paris aux étrangers [1]. Mais déjà les affaires étaient en partie rétablies, et j'envoyai le colonel Fabvier pour dire à Joseph que, si le reste de la ligne n'était pas en plus mauvais état, rien ne pressait encore. J'avais alors l'espérance de pousser la défense jusqu'à la nuit. Mais le colonel ne trouva plus le roi à Montmartre. Celui-ci était parti pour Saint-Cloud et Versailles, emmenant avec lui le ministre de la guerre et tout le cortége de son pouvoir; et cependant aucun danger ne le menaçait personnellement.

[1] „Si M. le maréchal duc de Raguse et M. le maréchal duc de Trévise ne peuvent plus tenir, ils sont autorisés à entrer en pourparlers avec le prince de Schwarzenberg et l'empereur de Russie, qui sont devant eux.

„Ils se retireront sur la Loire.

„Joseph.

„Paris (de Montmartre), le 30 mars, *à dix heures du matin.*“

L'ennemi n'avait point encore passé sur la rive gauche du canal, et ne combattait que dans les lieux où je commandais. Sur le rapport du colonel à son retour, je résolus de continuer l'action.

L'ennemi attaqua ma nouvelle position avec le plus grand acharnement. Six fois nous perdîmes, mais sept fois nous reprîmes les postes importants situés sur notre front, et, entre autres, les tourelles qui flanquaient les murs du parc des Bruyères. Le général Compans, à la gauche de Belleville, repoussait avec le même succès toutes les attaques dirigées sur lui de Pantin, et écrasait les assaillants. Enfin l'ennemi, informé par les prisonniers du peu de monde qu'il avait devant lui, crut avec raison pouvoir s'étendre sans danger, puisque aucune circonstance ne pouvait nous donner les moyens de prendre une offensive sérieuse. Il fit alors un développement de forces immense. On put voir, des hauteurs de Belleville, de nouvelles colonnes formidables se diriger sur tous les points rentrants de la ligne, depuis la barrière du Trône jusqu'à la Villette, tandis que d'autres troupes passaient le canal et se portaient sur Montmartre. Dans peu de moments, nous devions être attaqués partout à la fois.

Il était trois heures et demie : le moment était venu de faire usage de l'autorisation de capituler, en mon pouvoir depuis midi. J'envoyai trois officiers aux tirailleurs comme parlementaires, et un des trois était le trop célèbre Charles de la Bédoyère. Son cheval étant tué, son trompette également tué, il ne put franchir la ligne ennemie. Un aide de camp du général Lagrange parvient à pénétrer.

Inquiet de ce qui se passait à la gauche de Belleville, au poste important qu'occupait le général Compans, j'envoyai un officier pour voir l'état des choses et m'en rendre compte. Il revint promptement, et m'annonça que l'ennemi occupait la position. Je courus pour m'en assurer. A peine avais-je descendu quelques pas dans la grande rue de Belleville, que je reconnus la tête d'une colonne russe qui venait d'y arriver.

Il n'y avait pas une seconde à perdre pour agir ; le moindre délai nous eût été funeste. Je me décidai à entraîner à l'instant même un poste de soixante hommes qui

était à portée. Sa faiblesse ne pouvait pas être aperçue par l'ennemi dans un pareil défilé. Je chargeai, à la tête de cette poignée de soldats, avec le général Pelleport et le général Meynadier. Le premier reçut un coup de fusil qui lui traversa la poitrine, dont heureusement il n'est pas mort. Moi, j'eus mon cheval blessé et mes habits criblés de balles. La tête de colonne ennemi fit demi-tour. La retraite étant alors ouverte aux troupes, elles se retirèrent sur un plateau en arrière de Belleville, où se trouvait alors un moulin à vent.

Nous venions de nous réunir sur ce point lorsque l'aide de camp, qui avait franchi les avant-postes, revint avec le comte de Paar, aide de camp du prince de Schwarzenberg, et le colonel Orloff, aide de camp de l'empereur de Russie. Le feu cessa; il durait depuis douze heures. Il fut convenu que les troupes se retireraient dans les barrières, et que les arrangements seraient pris et arrêtés pour l'évacuation de la capitale.

Telle est l'analyse et le récit succinct de cette bataille de Paris, objet de si odieuses calomnies, fait d'armes cependant si glorieux, je puis le dire, pour les chefs et pour les soldats. C'était le soixante-septième engagement de mon corps d'armée depuis le 1er janvier, jour de l'ouverture de la campagne, c'est-à-dire dans un espace de quatre-vingt-dix jours, et dans des circonstances telles, que j'avais été dans l'obligation de charger moi-même, l'épée à la main, trois fois, à la tête d'une faible troupe[1]. On voit par quelle succession d'efforts constants, de marches dans la saison la plus rigoureuse, de fatigues inouïes et sans exemple, enfin de dangers toujours croissants, nous étions parvenus à prolonger, au déla de tous les calculs, notre lutte avec des forces si disproportionnées, lutte dont la fin même imprimait encore à notre nom un caractère de gloire et de grandeur.

Le duc de Trévise, qui, pendant toute la matinée, n'a-

[1] On se rappellera que le duc de Raguse avait fait toute cette campagne le bras en écharpe, par suite de la blessure reçue en Espagne; il avait deux doigts blessés à l'autre main, de sorte qu'il ne lui restait que trois doigts de valides pour tenir son épée.

(Note de l'Éditeur.)

vait eu aucun engagement sérieux, vit tout à coup ses troupes repoussées jusqu'à la barrière de la Villette. Un peu plus tard Montmartre lui fut enlevé, après une très-faible résistance. Il avait pu juger, comme moi, des événements, des circonstances et de la situation des choses. Il se rendit dans un cabaret attenant à la barrière de la Villette pour traiter de la reddition de Paris, et m'y donna rendez-vous. M. de Nesselrode et les autres plénipotentiaires s'y rendirent de leur côté. A une insultante proposition de mettre bas les armes, nous répondîmes par un geste d'indignation et de mépris; à celle de prendre la route de Bretagne en sortant de Paris, nous répondîmes que nous irions où nous voudrions, sans recevoir une loi qu'on ne pouvait nous contraindre d'accepter. Les conditions premières et simples de l'évacuation de Paris et de la remise des barrières, le lendemain matin, étant arrêtées, il fut convenu que les articles seraient signés dans la soirée.

Pendant tout le cours de cette partie de la campagne, et de mes mouvements combinés avec Mortier, j'avais toujours eu l'avant-garde en marchant à l'ennemi, et l'arrière-garde quand nous nous retirions. Par suite de cet arrangement, le duc de Trévise et ses troupes se mirent en marche les premières, et se portèrent le soir dans la direction d'Essonne. Les miennes bivaquèrent dans les Champs-Élysées, et je me mis en route le lendemain, à sept heures du matin. A huit heures, les barrières avaient été remises à l'ennemi.

Je dois rendre compte ici d'une conversation qui eut lieu chez moi, pendant la soirée, et qui est une peinture fidèle de l'opinion de l'époque. Un grand nombre de mes amis s'était réuni chez moi. On parla avec abandon de la situation des choses et du remède à y apporter. En général, tout le monde semblait d'accord sur ce point, que la chute de Napoléon était le seul moyen de salut. On parlait des Bourbons. La voix la plus énergique en leur faveur, celle qui me fit le plus d'impression, fut celle de M. Laffitte. Il se déclarait hautement leur partisan, et, quand je renouvelais les arguments adressés quelque temps avant à mon beau-frère, il me répondit: „Eh! monsieur

le maréchal, avec des garanties écrites, avec un ordre politique qui fondera nos droits, qu'y a-t-il à redouter?" Quand je vis un homme de la bourgeoisie, un simple banquier, exprimer une pareille opinion, je crus entendre la voix de la ville de Paris tout netière. Peu de mois s'étaient écoulés, et il était devenu un de leurs ennemis les plus ardents; mais j'aurai lieu de faire connaître plus d'une fois cet étrange caractère dont la vanité est la base, et dont le cœur n'a jamais éprouvé un sentiment véritablement généreux.

Les magistrats de la ville vinrent chez moi, avant d'aller faire leur soumission. Mais un homme bien marquant dans cette circonstance s'y présenta aussi par plusieurs motifs. M. de Talleyrand fit demander à me voir seul, et je le reçus dans ma salle à manger. Il prit, pour entrer en matière, le prétexte de savoir si je croyais les communications encore libres; il me demanda s'il n'y avait pas déjà des Cosaques sur la rive gauche de la Seine. Il me parla ensuite longuement des malheurs publics. J'en convins avec lui, mais sans dire un mot sur le remède à employer. Il cherchait l'occasion de me faire une ouverture; mais, quoique je pressentisse d'étranges événements, il ne pouvait pas me convenir d'y concourir; et, dès lors, un secret m'eût été à charge. Je voulais faire loyalement mon métier, et attendre du temps et de la force des choses la solution que la Providence y apporterait. Le prince de Talleyrand, ayant échoué dans sa tentative, se retira.

J'ajouterai à cette digression un fait peu important en lui-même, mais qui prouve le sentiment dont chacun était animé alors. Lavalette, ce séide, cet homme, en apparence si dévoué à Napoléon, cet ami ingrat, qu'à mes périls je cherchai plus tard à sauver de l'échafaud, et qui, pour prix de mes efforts, s'est réuni à mes ennemis, était chez moi le soir du 30. Voulant emmener le plus d'artillerie possible, je lui demandai un ordre pour prendre tous les chevaux de poste dépendant de l'administration dont il était le chef. Eh bien! il me le refusa de peur de se compromettre. Combien il y a d'hommes braves hors du danger, et de gens dévoués quand il n'y a plus rien à entreprendre!

On a vu, dans le cours de ces récits, l'erreur dans laquelle l'Empereur était tombé en faisant passer la Marne à ses troupes. Il fut confirmé dans l'idée de l'effet qu'il supposait avoir produit sur l'ennemi par le rapport de Macdonald, annonçant que toute l'armée le suivait dans son mouvement sur Saint-Dizier.

Ce maréchal avait pris pour l'armée ennemie le corps de Winzingerode. Instruit enfin du véritable état des choses, et jugeant les dangers de la capitale, Napoléon mit en mouvement toutes ses troupes pour s'en rapprocher; mais elles étaient à plusieurs jours de distance. Parti de sa personne en poste, il arriva à la Cour-de-France dans la nuit du 30 au 31. Là, il rencontra les troupes du duc de Trévise en marche, avec le général Belliard à leur tête. Celui-ci lui rendit compte des événements de la journée. Il m'expédia son aide de camp Flahaut, qui arriva à deux heures du matin et auquel je confirmai les récits faits à Napoléon. Flahaut retourna vers l'Empereur, qui se rendit à Fontainebleau.

Le 31, j'occupai la position d'Essonne, et, dans la nuit du 31 au 1er avril, j'allai à Fontainebleau voir l'Empereur et lui parler des derniers événements. La belle défense que nous avions faite reçut ses éloges. Il m'ordonna de lui soumettre, pour mon corps d'armée, un travail de récompense en faveur de ces braves soldats, qui, jusqu'au dernier moment, avaient soutenu avec tant de dévouement et de courage une lutte devenue si prodigieusement inégale.

L'Empereur comprenait alors sa position. Il était abattu et disposé enfin à traiter. Il s'arrêta, ou parut s'arrêter, au projet de réunir le peu de forces qui lui restaient, de les augmenter s'il était possible sans faire de nouvelles entreprises, et, sous cet appui, de négocier. Le même jour, il vint visiter la position du sixième corps. En ce moment, les deux officiers laissés à Paris pour faire la remise des barrières aux alliés, MM. Denys de Damrémont et Fabvier, rentraient au quartier général. Ils apprirent à l'Empereur les démonstrations de joie et les transports qui avaient accueilli les troupes ennemies à leur entrée dans la capitale, l'exaltation des esprits, enfin la déclaration de l'empereur Alexandre de ne plus désormais traiter avec lui. Un pareil

récit affligea profondément l'Empereur et changea le cours de ses idées. En effet, quoiqu'il fût familiarisé avec la pensée du mécontentement public, il ne pouvait prévoir l'accueil que recevraient les étrangers, à leur entrée dans Paris, de la part de l'immense majorité des habitants de cette capitale. La paix devenant impossible pour lui, il fallait continuer la guerre à tout prix. C'était une nécessité de sa position, et il n'hésita pas à me le declarer; mais cette résolution, fondée sur le désespoir, avait rendu ses idées confuses: en me parlant de passer la Seine et d'aller attaquer l'ennemi là où j'avais combattu, il oubliait que la Marne, dont tous les ponts avaient été détruits, était sur notre route. En général, dès ce moment, je fus frappé du dérangement complet qui avait remplacé sa lucidité ordinaire et cette puissance de raisonnement qui lui était si habituelle.

Ce fut dans ces dispositions qu'il me quitta pour retourner à Fontainebleau. Il me donna quelques ordres de détail pour deux bataillons de vétérans restés avec moi, et il continua son chemin. C'était la dernière fois de ma vie que je devais le voir et l'entendre.

MM. Denys de Damrémont et Fabvier me racontèrent toutes les circonstances du mouvement de Paris, et les transports de joie dont il était accompagné. Ainsi la fierté nationale, le sentiment d'un noble patriotisme, si naturel aux Français, disparaissaient devant la haine inspirée par Napoléon. On voulait la fin de cette lutte obstinée, commencée il y avait deux ans, sous des auspices si imposants, suivis de désastres dont l'histoire n'offre pas d'exemple, renouvelée ensuite par les efforts inouïs de la nation, mais rendus bientôt impuissants par un monde d'ennemis composé de l'Europe entière, et auquel s'étaient joints même des souverains de la famille de Napoléon. Cet état de choses, accompagné de la défection des provinces les plus anciennement réunies et de l'épuisement absolu de la France, avait changé les opinions et les sentiments de tous. On ne voyait plus le salut public que dans le renversement de l'homme dont l'ambition avait amené de si grands désastres.

Les nouvelles de Paris se succédaient avec rapidité. Le

gouvernement provisoire me fit parvenir le décret du sénat prononçant la déchéance de l'Empereur. Cet acte me fut apporté par M. Charles de Montessuis, anciennement mon aide de camp en Égypte. Après être resté six ans près de moi, cet officier avait renoncé au service, s'était jeté dans la carrière de l'industrie et avait embrassé avec ardeur les idées dont toutes les têtes étaient remplies alors à Paris. Il était, en outre, porteur de lettres de diverses personnes dont j'appréciais l'esprit et j'honorais le caractère. Dans toutes, on s'accordait à me montrer la révolution qui s'opérait comme le seul moyen de salut pour la France. Au nombre des plus marquants de ces correspondants, étaient MM. Dessoles et Pasquier. Montessuis avait aussi diverses lettres pour Macdonald, entre autres de Beurnonville, et je les lui fis passer.

Il serait difficile d'exprimer ici la foule de sensations que ces nouvelles me firent éprouver et les réflexions qu'elles occasionnèrent. Cette agitation profonde était le signe précurseur des sensations que le souvenir de ces grands événements ne cessera de faire naître en moi pendant toute ma vie. Attaché à Napoléon depuis si longtemps, les malheurs qui l'accablaient réveillaient en moi cette vive et ancienne affection qui autrefois dépassait tous mes autres sentiments; et cependant, dévoué à mon pays et pouvant influer sur son état et sa destinée, je sentais le besoin de le sauver d'une ruine complète. Il est facile à un homme d'honneur de remplir son devoir quand il est tout tracé; mais qu'il est cruel de vivre dans des temps où l'on peut et où l'on doit se demander: où est le devoir? Et ces temps, je les ai vus, ce sont ceux de mon époque! Trois fois dans ma vie j'ai été mis en présence de cette difficulté! Heureux ceux qui vivent sous l'empire d'un gouvernement régulier, ou qui, placés dans une situation obscure, ont échappé à cette cruelle épreuve! Qu'ils s'abstiennent de blâmer; ils ne peuvent être juges d'un état de choses inconnu pour eux! Je voyais d'un côté la chute de Napoléon, d'un ami, d'un bienfaiteur, chute certaine, assurée, infaillible, quoi qu'il arrivât; car les moyens de défense avaient tous disparu, et l'opinion de Paris et d'une grande partie de la France, devenue hostile, complétait la masse des

maux qui nous accablaient. Cette chute, retardée de quelques jours, n'entraînait-elle pas la ruine du pays, tandis que le pays, en se séparant de Napoléon, et prenant au mot la déclaration des souverains, les forçait à la respecter? La reprise d'hostilités impuissantes ne les dégageait-elle pas de toutes les promesses faites? Ce mouvement d'opinion si prononcé, ces actes du sénat, du seul corps représentant l'autorité publique, n'étaient-ils pas la planche du salut pour sauver le pays d'un naufrage complet? Et le devoir d'un bon citoyen, quelle que fût sa position, n'était-il pas de s'y rallier afin d'arriver immédiatement à un résultat définitif? Assurément il était évident que la crainte et la force seules étaient capables de vaincre la résistance personnelle de Napoléon. Mais fallait-il se dévouer à lui, aux dépens mêmes de la France? Les débris de l'armée, en se réunissant au gouvernement provisoire, ne donneraient-ils pas à celui-ci une sorte de dignité qui le ferait respecter des étrangers? Ce gouvernement provisoire ne devait-il pas y trouver les moyens de négocier comme une puissance, tout à la fois avec eux et avec les Bourbons, et enfin un appui pour obtenir toutes les garanties dont nous avions besoin et que nous devions réclamer?

Quelque profond que fût mon intérêt pour Napoléon, je ne pouvais me refuser à reconnaître ses torts envers la France. Lui seul avait creusé l'abîme qui nous engloutissait. Que d'efforts n'avions-nous pas prodigués, et moi plus que tout autre, pour l'empêcher d'y tomber! Le sentiment intime d'avoir dépassé l'accomplissement de mes devoirs pendant cette campagne était d'accord avec l'opinion. Plus qu'aucun de mes camarades j'avais payé de ma personne dans ces cruelles circonstances, et montré une constance et une persévérance soutenues. Ces efforts inouïs, renouvelés tant qu'ils pouvaient amener un résultat utile, ne m'avaient-ils pas acquitté envers Napoléon, et n'avais-je pas rempli largement ma tâche et mes devoirs envers lui? Le pays ne devait-il donc pas avoir son tour, et le moment n'était-il pas venu de s'occuper de lui? N'y a-t-il pas des circonstances tellement importantes, qu'un homme d'un caractère pur et droit puisse et doive s'élever au-dessus de toutes les considérations vulgaires et comprendre de nou-

veaux devoirs? Le sentiment de ce qu'on a fait ne doit-il pas donner la force de les envisager? Et quand une fois ils sont reconnus, ne faut-il pas agir?

Dans la circonstance, la première chose à faire était de suspendre les hostilités, afin de donner à la politique le moyen de régler nos destinées. Pour atteindre ce but, il fallait entrer en pourparler avec les étrangers. Cette démarche était pénible, mais nécessaire. Les étrangers eux-mêmes n'avaient-ils pas changé de caractère et de physionomie depuis qu'ils avaient été adoptés, pour ainsi dire, par la masse des habitants de la capitale, par le sénat, par toutes les autorités, et lorsque, sous leur appui, une opinion puissante et universelle se manifestait? On se rappelle mal, aujourd'hui, de ce temps si extraordinaire, si près de nous encore par le nombre des années, mais si éloigné par le sentiment. On est oublieux en France. On renie promptement ses principes, ses paroles et ses actions; mais les faits n'en sont pas moins constants, et l'histoire impartiale, écrite dans des temps plus reculés et hors de l'influence des partis, consacrera la vérité. Or cette vérité, la voici: l'opinion d'alors considérait Napoléon comme le seul obstacle, au salut du pays. Je l'ai déjà dit: ses forces militaires, réduites à rien, ne pouvaient plus se rétablir. Un recrutement régulier était devenu impossible. Au moment où Paris était perdu, tout tombait en lambeaux.

On voit donc ce qui se passait en moi. Si les sentiments se combattaient, tous les calculs se réunissaient pour faire pencher la balance en faveur de la révolution qui venait d'éclater à Paris et pour mettre, autant que possible, mes devoirs de citoyen en harmonie avec mes sentiments personnels et mon affection pour Napoléon. Pour montrer les motifs qui m'avaient fait agir, j'eus la pensée de me consacrer aux devoirs de l'amitié et de suivre Napoléon dans l'exil, après avoir exécuté ce que le salut de mon pays commandait. Mais, avant d'arrêter définitivement un parti, il était convenable et nécessaire de prendre l'avis de mes généraux et de m'entourer de leurs lumières.

Tous les généraux placés sous mes ordres furent donc réunis chez moi. Je leur communiquai les nouvelles re-

çues de Paris. Chacun avait le sentiment des prodiges opérés pendant la campagne, prodiges hors de tous calculs, mais aussi tous étaient convaincus de l'impossibilité de les continuer. La décision fut unanime. Il fut résolu de reconnaître le gouvernement provisoire et de se réunir à lui pour sauver la France. Des pourparlers s'ouvrirent avec le prince de Schwarzenberg, et je rédigeai la lettre qui devait être envoyée à l'Empereur quand tout serait convenu et arrêté. Dans cette lettre, je lui annonçais que, après avoir rempli les devoirs que m'imposait le salut de la patrie, j'irais lui apporter ma tête et consacrer, s'il voulait l'accepter, le reste de ma vie au soin de sa personne [1]. Mais, les événements ayant marché par eux-mêmes, comme on le verra bientôt, je ne crus pas devoir en prendre sur moi la responsabilité, et cette lettre ne fut pas envoyée.

Pendant ce temps, et précisément au même moment (4 avril), Napoléon cédait aux énergiques représentations de deux chefs de l'armée, portées jusqu'à la brutalité de la part du maréchal Ney. Reconnaissant l'impossibilité de soutenir la lutte, il abandonnait l'Empire en faveur de son fils, et nommait plénipotentiaires le prince de la Moskowa, le duc de Tarente et le duc de Vicence. Ceux-ci vinrent, en traversant mon quartier général, m'apprendre ce qui s'était passé à Fontainebleau.

Cet événement changeait la face des choses. Isolé à Essonne, je n'avais pu consulter, sur le cas présent, les autres chefs de l'armée. J'avais fait au salut de la patrie le sacrifice de mes affections; mais un sacrifice plus grand que le mien, celui de Napoléon, venait de le sanctionner. Dès lors mon but était rempli, et je devais cesser de m'immoler. Mes devoirs me commandaient impérieusement de me réunir à mes camarades. Je serais devenu coupable en continuant à agir seul. En conséquence, j'appris aux plénipotentiaires de l'Empereur mes pourparlers avec Schwarzenberg, en ajoutant que je rompais à l'instant toute négociation personnelle et que je ne me séparerais jamais d'eux.

[1] La lettre originale se trouve* dans mes papiers, à Paris.

(Le duc de Raguse.)

* Cette lettre ne s'est pas retrouvée.

(Note de l'Éditeur.)

Ces messieurs me demandèrent de les accompagner à Paris. Réfléchissant que, d'après ce qui s'était passé, mon union avec eux pourrait être d'un grand poids, j'y consentis avec empressement. Avant de partir d'Essonne, j'expliquai aux généraux auxquels je laissais le commandement, et, entre autres, au général Souham, le plus ancien, et aux généraux Compans et Bordesoulle, les motifs de mon absence. Je leur annonçai mon prochain retour. Je leur donnai *l'ordre, en présence des plénipotentiaires de l'Empereur,* de ne pas faire, *quoi qu'il arrivât, le moindre mouvement avant mon retour.*

Nous nous rendîmes au quartier général du prince de Schwarzenberg (toujours 4 avril) pour prendre l'autorisation nécessaire à notre voyage à Paris. Dans mon entretien avec ce général, je me dégageai des négociations commencées. Je lui en expliquai les motifs. Le changement survenu dans la position générale devait en apporter un dans ma conduite. Mes démarches n'ayant eu d'autre but que de sauver mon pays, et une mesure, prise en commun avec mes camarades et de concert avec Napoléon, promettant d'atteindre ce but, je ne pouvais m'en isoler. Il me comprit parfaitement et donna son assentiment le plus complet à ma résolution.

Arrivés à Paris, dans l'entretien que nous eûmes ensuite avec l'empereur Alexandre, je ne fus pas un des moins ardents à défendre les droits du fils de Napoléon et de la régente. La discussion fut longue et vive. L'empereur Alexandre la termina en déclarant qu'il ne lui était pas possible de prononcer seul sur cette importante question. Il devait en référer à ses alliés; mais tout semblait annoncer qu'il persisterait dans la déclaration déjà faite.

Le 5 au matin, nous nous rendîmes chez le maréchal Ney pour attendre la réponse définitive. Nous y étions réunis depuis quelque temps lorsque le colonel Fabvier, arrivant en toute hâte d'Essonne, vint m'annoncer que, peu de temps après mon départ de cette ville, plusieurs officiers d'ordonnance étaient venus me chercher pour aller trouver l'Empereur à Fontainebleau, et le dernier venu avait ajouté que, puisque le maréchal était absent, le général commandant à sa place devait se rendre au quartier

général impérial. Effrayés de cette injonction, les généraux, croyant avoir des dangers à courir, n'avaient trouvé rien de mieux pour s'y soustraire que de mettre les troupes en mouvement pour franchir les lignes ennemies. Le colonel Fabvier les avait rejoints lorsque la tête des troupes était déjà au pont sur la grande route. Il avait fait aux généraux les plus énergiques représentations sur leur détermination. Il leur avait demandé d'attendre mon retour et les ordres qu'il irait chercher. Ils l'avaient promis formellement. A l'instant, je fis partir mon premier aide de camp, Denys de Damrémont, pour Essonne. Je me disposais à m'y rendre, lorsqu'un officier étranger, envoyé à l'empereur Alexandre, vint annoncer que le sixième corps devait être, en ce moment, arrivé à Versailles. Aussitôt après le départ du colonel Fabvier, les généraux avaient repris l'exécution de leur coupable dessein. Tel est l'historique de ces événements.

Lorsque, en 1815, je crus de mon devoir de publier une réponse aux accusations dont j'étais l'objet, je rendis compte de cette circonstance, et je m'expliquai ainsi:

„Les généraux avaient mis les troupes en mouvement pour Versailles, le 5 avril, à quatre heures du matin, effrayés qu'ils étaient des dangers personnels dont ils croyaient être menacés et dont ils avaient eu l'idée par l'arrivée et le départ de plusieurs officiers d'état-major, venus de Fontainebleau le 4 au soir. La démarche était faite et la chose irréparable.“

Ces événements étaient alors si récents, que j'eusse été, à coup sûr, contredit par ceux qui y avaient pris part, si j'eusse le moins du monde altéré la vérité, et certainement je n'aurais pas entrepris de me justifier; mais il est une preuve bien plus positive. J'ai entre les mains une lettre du général Bordesoulle, écrite de Versailles, par laquelle ce général, en m'annonçant l'arrivée du corps d'armée dans cette ville, s'excuse par les raisons que j'ai détaillées, d'avoir enfreint mes ordres [1]. Ainsi que je le

[1] „Versailles, le 5 avril 1814.

„Monseigneur,

„M. le colonel Fabvier a dû dire à Votre Excellence les motifs qui nous ont engagés à exécuter le mouvement que nous étions convenus

disais en 1815, la démarche faite était irréparable, et le mal d'autant plus grand, qu'aucune convention n'avait été arrêtée avec le général ennemi. Je lui avais, au contraire, annoncé la rupture de la négociation commencée. Les troupes se trouvaient ainsi à la merci des étrangers, et non-seulement celles qui s'étaient détachées, mais encore celles qui entouraient l'Empereur, qui n'étaient plus couvertes.

Il ne restait plus qu'une chose à faire, c'était d'assurer à la France leur conservation, en les plaçant sous l'autorité du gouvernement provisoire, et de remplir le vide que leur éloignement causait dans l'armée impériale par des garanties pour la personne de l'Empereur. Je ne vis que le bien à faire, sans m'arrêter à cette réflexion que c'était jeter en quelque sorte un voile d'absolution sur la conduite coupable des généraux. Je demandai au prince de Schwarzenberg et j'obtins de sa loyauté si connue la déclaration qui remplissait mon double objet. Cette déclaration fut mise, *quoique après coup*, à la date du 4 avril, époque où les pourparlers avaient eu lieu, dans le but de cacher la confusion qui avait existé et de donner une apparence de régularité à ce qu'avaient produit la peur et le désordre,

Je me rendis à Versailles pour y passer la revue de

de suspendre jusqu'au retour de MM. les princes de la Moskowa, des ducs de Tarente et de Vicence.

„Nous sommes arrivés avec tout ce qui compose le corps *. Absolument tout nous a suivis, et avec connaissance du parti que nous prenions, l'ayant fait connaître à la troupe avant de marcher.

„Maintenant, monseigneur, pour tranquilliser les officiers sur leur sort, il serait bien urgent que le gouvernement provisoire fît une adresse ou proclamation à ce corps, et qu'en lui faisant connaître sur quoi il peut compter on lui fasse payer un mois de solde; sans cela il est à craindre qu'il ne se débande.

MM. les officiers généraux sont tous avec nous, M. Lucotte excepté. Ce joli monsieur nous avait dénoncés à l'Empereur.

„J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,
„De Votre Excellence,
„Le très-humble et dévoué serviteur,
„Le général de division comte Bordesoulle.

* La défection du sizième corps n'a donc eu lieu que vingt-quatre heures après la première abdication de l'empereur Napoléon.

(Note de l'Éditeur.)

mes troupes et leur expliquer les nouvelles circonstances dans lesquelles elles se trouvaient; mais, à peine en route pour m'y rendre, je reçus la nouvelle qu'une grande insurrection venait d'éclater. Les soldats criaient à la trahison. Les généraux étaient en fuite et les troupes se mettaient en marche pour rejoindre Napoléon. Elles n'eussent pas fait deux lieues sans avoir sur les bras des forces qui les auraient détruites. Je pensai que c'était à moi à les ramener à la discipline, à l'obéissance et enfin à les sauver. Je hâtai ma marche. A chaque quart de lieue, je trouvais des messages plus alarmants. Enfin j'atteignis la barrière de Versailles, et j'y trouvai tous les généraux réunis; mais le corps d'armée était en marche dans la direction de Rambouillet. Lorsque j'eus fait connaître aux généraux mon intention de rejoindre les troupes, ils m'engagèrent fort à ne pas exécuter ce projet. Le général Compans me dit: „Gardez-vous-en bien, monsieur le maréchal, les soldats vous tireront des coups de fusil. — Libre à vous, messieurs, de rester, leur dis-je, si cela vous convient. Quant à moi, mon parti est pris. Dans une heure, je n'existerai plus, ou bien j'aurai fait reconnaître mon autorité.“ Là-dessus je me mis à suivre la queue de la colonne à une certaine distance. Il y avait beaucoup de soldats ivres. Il fallait leur donner le temps de retrouver leur raison.

J'envoyai un aide de camp pour voir leur contenance. Il revint et me dit qu'ils ne vociféraient plus et marchaient en silence. Un second aide de camp fut envoyé et annonça partout ma prochaine arrivée. Enfin un troisième apporta l'ordre de ma part de faire halte, et aux officiers de se réunir par brigade à la gauche de leurs corps.

L'ordre s'exécuta, et j'arrivai. Je mis pied à terre, et je fis former le cercle au premier groupe d'officiers que je rencontrai. Je leur demandai depuis quand ils étaient autorisés à se défier de moi. Je leur demandai si, dans les privations, ils ne m'avaient pas vu le premier à souffrir, et, dans les dangers et les périls, le premier à m'exposer. Je leur rappelai tout ce que j'avais fait pour eux et les preuves d'attachement que je leur avais données. Je parlais avec émotion, avec chaleur, avec entraînement. On

avait voulu les livrer, disait-on, pour les désarmer! Mais leur honneur et leur conservation ne m'étaient-ils pas aussi chers que mon honneur et ma vie? N'étaient-ils pas tous ma famille, et ma famille chérie? etc., etc.

Les cœurs de ces vieux compagnons s'abandonnèrent à un mouvement de sensibilité, et je vis plusieurs de ces figures, basanées et marquées de cicatrices, se couvrir de larmes. Je fus moi-même profondément attendri.

Oh! qu'un chef digne de ses soldats, après avoir vécu avec eux dans les chances variées de la guerre, a de puissance sur leurs esprits, et qu'il est malhabile s'il la laisse échapper! Je recommençai les mêmes discours aux divers cercles d'officiers, et je les envoyai reporter mes paroles à leurs soldats. Le corps d'armée prit les armes, et défila en criant: Vive le maréchal, vive le duc de Raguse! et se mit en marche pour aller prendre les cantonnements que je lui avais assignés du côté de Mantes. Je peux difficilement exprimer ma satisfaction d'avoir obtenu un succès aussi complet. C'était bien mon ouvrage, le prix d'un ascendant, mérité d'avance, sur des troupes dont je partageais depuis si longtemps les travaux.

C'était aussi le prix de ma généreuse confiance en elles. Ma situation aurait été bien différente si j'avais suivi les conseils timides qu'on m'avait donnés. On était à Paris, pendant ces événements, dans un grand émoi. On éprouvait de vives inquiétudes. Quand je revins, le soir, chez M. de Talleyrand, je fus fêté, complimenté; chacun me demandait des détails sur ce qui s'était passé.

Tel est le récit fidèle des événements de cette époque, en tout ce qui me concerne. Ils ont été pour moi la source de cuisants chagrins. Je l'ai déjà dit et je le répète, ce qui m'a donné la confiance d'agir ainsi était particulièrement le sentiment intime de ce que j'avais fait pendant la campagne où j'avais dépassé mes devoirs et montré un tel dévouement, que je croyais m'être placé au-dessus de toute accusation et de tout soupçon possible. Ma conviction fut si intime alors, et mes intentions si droites, que jamais depuis je ne me suis reproché rien de ce que j'ai fait. Un homme sensé doit, quoi qu'il arrive, agir toujours ainsi, quand il est abandonné à ses lumières et à la voix

de sa conscience. L'infaillibilité n'est pas dans notre nature; et c'est l'intention qui, à mes yeux, doit caractériser les actions. Je ne regrette qu'une seule chose, c'est de n'avoir pas suivi Napoléon à l'île d'Elbe après qu'il fut descendu du trône, n'importe quelles en eussent été pour moi les conséquences[1].

Avant de terminer cet important chapitre, je veux jeter un coup d'œil rapide sur les symptômes de l'opinion incontestable de cette époque. Les faits ont été complétement dénaturés depuis, et l'on a eu jusqu'à la pensée de représenter Napoléon comme populaire à l'époque de sa chute, tandis qu'il était partout réprouvé.

Le peuple de Paris particulièrement voulait la chute de l'Empereur; et ce qui le prouve, c'est son indifférence quand nous combattions avec tant d'énergie sous les murs de la capitale. C'est sur les hauteurs de Belleville et sur la droite du canal que le combat véritable s'est livré. Eh bien, il n'est pas venu une seule compagnie de garde nationale pour joindre ses efforts aux nôtres. A peine quelques hommes isolés se sont-ils réunis à nos tirailleurs. Les postes mêmes de police situés à la barrière, dont la consigne était d'empêcher les soldats fuyards de rentrer, s'étaient retirés à l'arrivée de quelques boulets ennemis.

Napoléon avait jugé les dispositions des habitants de Paris lorsqu'il avait refusé d'armer toute la garde nationale. Il les avait jugés quand, étant, le 30 mars, à une heure du matin, à la Cour-de-France, il avait renoncé à venir à Paris, occupé encore par mes troupes. J'ai dit précédemment qu'elles y séjournèrent pendant toute la nuit du 30 au 31 jusqu'à huit heures du matin. Certes, il

[1] On a toujours reproché au maréchal duc de Raguse d'avoir fait crouler l'Empire *vingt-quatre heures plus tôt* par la défection du sixième corps, qu'il commandait.

Quant au mouvement même du sixième corps, on a vu que, le maréchal absent, ce sont les généraux commandant les troupes du sixième corps qui l'ont effectué, *malgré ses ordres précis.* La preuve de ce fait résulte de la lettre du général Bordesoulle. — Mais, bien plus, cette défection n'a eu lieu que vingt-quatre heures *après* l'abdication de l'Empereur. — Celle-ci avait été faite *le 4 avril*, et le mouvement du sixième corps ne fut opéré qu *le* 5.

(Note de l'Éditeur.)

n'était pas homme à être arrêté par la considération de refuser l'exécution d'une convention faite par ses lieutenants quelques heures seulement auparavant. Il avait le pouvoir, il avait le droit de l'annuler, puisqu'il était arrivé avant son exécution. Sa retraite sur Fontainebleau prouve qu'il ne voyait aucun moyen de prolonger la lutte.

Il l'a prouvé par la facilité avec laquelle il s'est décidé à se démettre de sa couronne, et la manière dont il a appris les événements et s'en est expliqué avec le duc de Tarente. Enfin il les avait jugés quand, en partant pour l'armée, il avait tenu à M. Mollien le discours que j'ai rapporté et que celui-ci m'a certifié souvent. Cette opinion sur les dispositions du peuple a été confirmée par la manière dont les premiers intéressés ont quitté la partie, par le départ de Joseph, lieutenant de l'Empereur, muni des pouvoirs civils et militaires, qui quitta la capitale plus de trois heures avant la fin du combat, et qui emmena avec lui le ministre de la guerre, les ministres, et tout ce qui avait caractère de gouvernement. Les habitants de Paris l'ont prouvé par la physionomie si remarquable qu'ils eurent le jour de l'entrée des alliés, par les transports de joie auxquels ils se livrèrent le 12 avril et le 3 mai, jours de l'entrée de Monsieur et du roi. Ce n'était pas et cela ne pouvait être de l'amour pour ceux-ci de la part d'une génération nouvelle, c'était de la haine pour un ordre de choses détruit que l'on ne voulait plus revoir.

Je ne sais si je suis parvenu à donner une juste idée de ce qui s'est passé dans cette mémorable époque. Jamais tant de combats ne se sont accumulés en un si petit nombre de jours, et jamais lutte n'a été soutenue avec des moyens aussi faibles, aussi misérables. On peut se figurer la difficulté de mouvoir des débris sans organisation, une réunion d'hommes appartenant à tant de corps différents, et dont la force, si peu considérable, était à peine entretenue par l'incorporation journalière de jeunes gens sortant de la charrue et ne sachant pas charger leurs armes. Chaque jour les pertes étaient grandes. Ainsi c'étaient toujours des soldats arrivés de la veille, d'une même ignorance, d'une inexpérience semblable, qui étaient appelés à combattre.

Si la chute de l'ordre politique qui nous régissait n'avait pas été le résultat de la campagne, aucune autre de nos temps n'aurait été vantée avec plus de raison. C'est sans armée proprement dite que nous l'avons entreprise et faite. Le prestige encore vivant de notre grandeur passée était notre arme la plus puissante. Mais aussi que de dévouement n'a-t-il pas fallu de la part des chefs pour donner un peu de consistance à ce qui avait si peu d'ensemble et de moyens réels! Que de fois n'ai-je pas fait le métier de chaque grade, depuis le devoir de chef suprême jusqu'à celui d'officier major d'un régiment! Je l'ai déjà dit, ces quelques milliers d'hommes avec lesquels j'ai combattu, pendant trois mois, appartenaient à cinquante-deux bataillons différents, et sous Paris c'étaient les débris de soixante-dix bataillons.

On peut se demander si les succès obtenus, et qui ont suspendu la catastrophe, n'ont pas été plus funestes qu'utiles aux intérêts de Napoléon. Une fois le congrès de Châtillon assemblé, peut-être serait-on arrivé assez vite à une conciliation si le sourire de la fortune à Champaubert et à Vauchamp n'était pas venu plonger Napoléon dans les plus étranges illusions. Lion rugissant et se débattant dans les rets dont il était enlacé, à chaque succès il donnait de nouvelles instructions. Il espérait toujours un miracle, comme il lui en était arrivé tant de fois en sa vie; et le miracle serait arrivé si Soissons ne se fût pas rendu. Mais le miracle eût été sans résultat définitif.

Napoléon portait en lui le germe de sa destruction. Son caractère l'entraînait visiblement et inévitablement vers sa perte. Après d'aussi grands revers que ceux qu'il avait éprouvés, il ne pouvait exister à ses propres yeux, sans être remonté à la hauteur dont il était tombé. Le retour même au faîte de la puissance ne l'aurait pas satisfait. Ses qualités, causes puissantes de son élévation, sa hardiesse, son goût pour les grandes chances, son habitude de risquer beaucoup pour obtenir davantage et son ambition sans bornes devaient à la longue amener sa perte, et d'autant plus sûrement qu'alors, c'est-à-dire autrefois, ses passions étaient modifiées par des facultés qui, en grande partie, avaient disparu. Ses calculs et sa prudence, sa prévoyance

et sa volonté de fer avaient fait place à beaucoup de négligence, d'insouciance, de paresse, à une confiance capricieuse et à une incertitude ainsi qu'à une irrésolution interminable.

Il y a eu deux hommes en lui, au physique comme au moral :

Le premier, maigre, sobre, d'une activité prodigieuse, insensible aux privations, comptant pour rien le bien-être et les jouissances matérielles ; ne s'occupant que du succès de ses entreprises, prévoyant, prudent, excepté dans le moment où la passion l'emportait ; sachant donner au hasard, mais lui enlevant tout ce que la prudence permet de prévoir ; résolu et tenace dans ses résolutions, connaissant les hommes et le moral qui joue un si grand rôle à la guerre ; bon, juste, susceptible d'affection véritable et généreux envers ses ennemis.

Le second, gras et lourd, sensuel et occupé de ses aises jusqu'à en faire une affaire capitale, insouciant et craignant la fatigue ; blasé sur tout, indifférent à tout, ne croyant à la vérité que lorsqu'elle se trouvait d'accord avec ses passions, ses intérêts ou ses caprices ; d'un orgueil satanique et d'un grand mépris pour les hommes ; comptant pour rien les intérêts de l'humanité ; négligeant dans la conduite de la guerre les plus simples règles de la prudence ; comptant sur sa fortune, sur ce qu'il appelait son *étoile,* c'est-à-dire sur une protection toute divine ; sa sensibilité s'était émoussée, sans le rendre méchant ; mais sa bonté n'était plus active, elle était toute passive. Son esprit était toujours le même, le plus vaste, le plus étendu, le plus profond, le plus productif qui fut jamais ; mais plus de volonté, plus de résolution, et une mobilité qui ressemblait à de la faiblesse.

Le Napoléon que j'ai peint d'abord a brillé jusqu'à Tilsit. C'est l'apogée de sa grandeur et l'époque de son plus grand éclat. L'autre lui a succédé, et le complément des aberrations de son orgueil a été la conséquence de son mariage avec Marie-Louise.

Après avoir parlé si longuement de Napoléon, je pense l'avoir dépeint tel que je l'ai vu et jugé, et cependant j'ai cru utile d'ajouter l'analyse qui précède, au moment où

je vais cesser de prononcer son grand nom. Je vais quitter cette époque de gloire et de calamité, où tant de grandes choses ont été faites et où les jours étaient marqués par des événements qui bouleversaient les peuples, pour peindre un monde nouveau. Ici tout est petitesse, et souvent la petitesse va jusqu'à la dégradation. Je vais quitter le récit des combats qui échauffent et élèvent l'âme, pour raconter des intrigues et les actions d'êtres souvent abjects. Je me croyais arrivé au terme de mes récits militaires ; et cependant, quand le temps sera venu, je raconterai encore des combats livrés sur ce même théâtre que je viens de quitter, combats bien plus affligeants ; car ce sont des Français combattant contre des Français avec acharnement, et pour comble de maux, et pour excès de misère, j'aurai à raconter des revers ! Ainsi le succès ne viendra pas même m'offrir des consolations aux malheurs résultant de la nature de la guerre !

NOTE DU DUC DE RAGUSE

SUR SES RAPPORTS PERSONNELS AVEC NAPOLÉON

J'ajouterai aux récits que je viens de terminer un examen rapide des rapports qui ont existé entre Napoléon et moi. Celui qui a lu avec attention ces *Mémoires* le connaît; mais je vais rétrécir le cadre et en présenter l'esprit.

Quelques personnes ont dit et répété que j'avais été l'objet d'une prédilection toute particulière de Napoléon, et traité par lui comme un fils chéri. M. de Montholon, dans ses récits de Sainte-Hélène, met dans la bouche de Napoléon que, „lorsqu'il était lieutenant d'artillerie, il avait partagé avec moi son existence.“ Tout cela est faux et ridicule, et ne mérite aucune réponse. C'est comme capitaines et non comme lieutenants que nous avons servi ensemble. Peu importe! Mais je ne sais pas ce que nous aurions pu nous donner: il ne possédait rien, et moi fort peu de chose. C'est donc une phrase poétique dont l'imagination seule fait les frais. Pendant assez longtemps, il n'a pu me rendre aucun service ni influer d'aucune manière sur ma destinée; et, précisément alors, j'ai pu lui donner plus d'une preuve d'amitié et de dévouement. Quand il s'est élevé, j'ai suivi de loin sa fortune. Ce résultat était dans son intérêt, il dérivait de la force des choses. Assurément, il ne viendra jamais dans ma pensée de méconnaître les obligations que j'ai eues envers Napoléon; mais, tout en les reconnaissant, j'ai le droit de les apprécier à leur juste valeur.

Deux jeunes officiers du même grade se rencontrent: l'un a vingt-quatre ans, l'autre dix-neuf; l'un est un homme

de génie dévoré d'ambition, l'autre est ardent et désire parvenir. Des antécédents ont déjà établi quelques rapports entre eux. Ils se conviennent, et dès lors les mêmes intérêts, les mêmes vues, les unissent. L'un deux, favorisé par des circonstances qu'il saisit avec habileté, devient général; l'autre lui reste attaché sans obtenir aucun avantage personnel. Il suit la fortune du premier à ses risques et périls, même en compromettant son avenir, par pur sentiment d'affection. Des chances favorables et contraires se succèdent, jusqu'au moment où la fortune comble de ses biens celui qu'elle a déjà favorisé. N'est-il pas naturel que celui qui l'a accompagné constamment jusque là le suive, malgré la distance qui les sépare? Un chef a besoin de collaborateurs, et n'est-il pas dans ses intérêts, comme dans la nature des choses, de les choisir parmi ceux qu'il connaît, parmi ceux dont il a pu apprécier l'aptitude, le zèle et la capacité? Alors, dans la mesure des conditions différentes, ceux-ci s'élèvent, et une incapacité démontrée ou des torts graves peuvent seuls interrompre pour eux la route des grandeurs. L'intérêt bien entendu, commande impérieusement cette manière d'agir, et, si déjà le dévouement de ces collaborateurs a été jusqu'à compromettre leur tête pour servir l'ambition du chef qu'ils se sont choisi, comme au 18 brumaire et plus anciennement dans d'autres circonstances, n'ont-ils pas des droits acquis, que rien ne peut détruire?

Je crois donc devoir conclure que, si j'ai fait une carrière brillante, je l'ai dû d'abord au hasard, qui, dès ma grande jeunesse, m'a placé dans des circonstances favorables, et ensuite à mes bons services et à un zèle qui jamais ne s'est démenti un seul jour.

J'ai donc été traité par Napoléon avec justice, avec bienveillance; mais, je le déclare hautement, jamais comme un favori ou une personne objet d'une prédilection particulière.

Un souverain donne à sa faveur des caractères qu'il est facile de spécifier. Il place l'homme qu'il aime dans une situation où la gloire est facile à acquérir par l'abondance des moyens qu'il met à sa disposition. Il fait valoir ses actions dans chaque occasion; il le comble de richesses; il

l'associe à ses plaisirs, aux charmes de sa cour; il fait rejaillir sur lui une partie de l'éclat qui l'environne.

Ai-je été traité ainsi?

Assurément non. Les commandements qui m'ont été donnés ont toujours été les pires de ceux que je pouvais recevoir.

En Égypte, je désirais ardemment faire la campagne de Syrie, où mes camarades et mes amis allaient acquérir de la gloire. On me confina à Alexandrie au milieu de la famine, de la peste et de toutes les misères réunies.

En 1800, je désire commander des troupes, et on me laisse dans le service de l'artillerie.

Les commandements les plus brillants, sur les côtes, sont créés: c'est un corps d'armée, abandonné dans les hôpitaux, en partie composé de mauvaises troupes étrangères, qui est mon partage.

Au moment de l'érection de l'Empire, tous les commandants des corps d'armée sont créés maréchaux d'Empire: seul de cette catégorie je suis excepté, et tel cependant qui n'avait jamais commandé qu'un faible régiment avait reçu cette dignité. Je reste simple général commandant un corps d'armée; mais ce commandement me donne la faculté de transformer bientôt les troupes qui me sont confiées en un corps d'élite, et elles font glorieusement la campagne de 1805.

Arrivé en Italie, je passe au commandement de l'armée de Dalmate, où tout est difficulté et misère, où les moyens manquent, où des forces triples des miennes me sont opposées. J'y rappelle les succès et j'assure la possession de cette province. Je sollicite ardemment ensuite d'être appelé en Pologne; cette faveur m'est refusée.

La guerre de 1809 me fait entrer en campagne. Je suis toujours destiné à combattre des forces au moins doubles des miennes. Mais plusieurs victoires m'ouvrent la route, et, après une série de combats et une marche de plus de cent cinquante lieues, je viens, à jour fixe, prendre ma place à l'avant-garde de la grande armée. Je fais courir un danger imminent à l'armée autrichienne, qui la mène à demander un armistice, et je suis fait maréchal.

Cette dignité, reçue sous de pareils auspices, n'était-elle pas une simple dette que payait Napoléon ?

Plus tard, toutes sortes de malheurs viennent nous accabler en Espagne. Les plus grands moyens réunis sont réduits à rien par l'impéritie, l'imprévoyance, et c'est sur moi que Napoléon jette les yeux pour aller réparer tous ces malheurs. Uue armée de moins de trente mille hommes survit à une autre de soixante-dix mille qui existait peu de mois auparavant. Elle n'a plus de cavalerie ; elle n'a plus d'artillerie. On l'abandonne, et on se contente de faire mille promesses qui ne se réalisent pas. On divise les commandements, ce qui empêche toute opération d'être combinée avec sagesse et exécutée avec vigueur, tout en faisant peser sur moi la plus injuste responsabilité. On me donne des ordres impératifs dont l'exécution amène des revers certains et prévus. On refuse de me rendre une liberté que je réclame instamment, ne voulant pas être l'agent de tous les maux que je prévois. Enfin on amène la confusion de toutes les manières.

Cependant la campagne est laborieusement conduite, et, après avoir surmonté des difficultés presque surnaturelles, elle ne manque que par une fatalité déplorable, qui met ma vie dans un péril imminent. L'ennemi a perdu autant que nous : la retraite s'est faite avec ordre, et cette bataille, toute fâcheuse qu'elle est, jette encore un grand éclat sur nos armes. Son chef est digne d'intérêt à plus d'un titre, et la première preuve que je reçois de celui de Napoléon est de subir un interrogatoire et d'être l'objet d'une enquête.

Mes blessures encore saignantes, je rentre en campagne de 1813. J'y vois se renouveler la destruction d'une armée de plus de cinq cent mille hommes par suite d'une incurie sans exemple, d'une faiblesse et d'une indifférence qui ne cesse d'accompagner tous les actes de Napoléon.

1814 arrive : les illusions de son esprit, qui ne cessent de dominer son caractère, rendent infructueux les efforts héroïques de cette campagne, et tout s'écroule.

Si je jette un regard sur les dons que Napoléon m'a faits, ils ont peu d'importance en les comparant à ceux dont d'autres ont été comblés. Jamais aucun bienfait d'ar-

gent ne m'a été accordé. Mes dotations ne s'élevaient pas au delà de celles des simples généraux, tandis que mes camarades étaient comblés de richesses. Un million cinq cent mille francs, huit cent mille francs, sept cent mille francs, cinq cent mille francs de rente, constituent leurs majorats. Sous ce rapport, je ne pense pas qu'une bien grande reconnaissance m'ait été imposée. Quant à la manière dont j'ai été associé aux jouissances de la cour, à l'éclat du trône impérial, il me suffira d'un seul mot. Pendant le temps du règne impérial, pendant les dix ans du régime de l'Empire, j'ai passé six semaines à Paris, en voyages de quinze jours chacun. En 1804, lors du couronnement; en 1809, après la paix de Vienne, et en 1811, en allant prendre le commandement de l'armée de Portugal.

On voit que, si j'ai eu ma part des travaux de l'Empire, si j'ai contribué à sa gloire partagé ses infortunes et ses misères, j'ai bien peu participé à ses triomphes et à ses joies. S'il est flatteur pour moi d'avoir presque toujours été choisi pour commander dans les circonstances les plus difficiles, si je suis heureux d'en être sorti souvent avec succès, je ne puis regarder comme un faveur d'y avoir été placé.

J'ai donc raison de prétendre que jamais je n'ai été traité par Napoléon de manière à avoir envers lui des devoirs de reconnaissance d'*une nature particulière*.

Napoléon a probablement été l'être que j'ai le plus aimé dans ma vie. Mais, quand j'ai vu que ce beau génie s'obscurcissait, quand j'ai pu juger, par ses ordres en Espagne, que sa haute raison faisait place à des hallucinations continuelles, et que, plus tard, servant sous ses yeux, j'ai pu voir la confirmation de mes douloureux soupçons; qu'insensible aux intérêts de la France, à la conservation de ses soldats, il ne vivait que d'orgueil et ne sortait pas de ses aberrations, j'avoue que mon cœur, qui s'était déjà refroidi, s'est glacé, et que je n'ai plus eu d'autres sentiments que ceux qui m'attachaient à la patrie, en méditant cependant la pensée, après avoir sauvé la France de ses folies, de consacrer le reste de ma vie à sa personne.

CORRESPONDANCE ET DOCUMENTS

RELATIFS AU LIVRE VINGTIÈME

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Montmirail, le 15 février 1814.

„Monsieur le duc de Raguse, l'ennemi a passé à Nogent et à Bray; il s'est porté sur Donnemarie et menace Nangis. L'Empereur se porte aujourd'hui sur la Ferté-sous-Jouarre, le duc de Trévise est entre Soissons et Reims, suivant l'armée de Sacken.

„Il est nécessaire, monsieur le maréchal, que vous fassiez mine de poursuivre l'ennemi afin de l'obliger à faire une marche rétrograde, et, comme vous êtes supérieur en cavalerie et que l'infanterie ennemie est désorganisée, Sa Majesté ne voit pas d'inconvénients à découvrir un peu votre position; lorsque vous croirez ne plus pouvoir la tenir, vous pourrez prendre la position de Montmirail et successivement celle de la Ferté, mais le plus lentement possible, afin qu'on ne nous vienne pas bloquer sur Paris, et que l'Empereur ait le temps de se retourner.

„Sa Majesté a détruit et mis hors de combat la meilleure armée de l'ennemi, qu'on estime avoir été à peu près de quatre-vingt mille hommes[1].

[1] Les succès de Champaubert et de Montmirail étaient brillants et glorieux; mais il y avait loin du résultat obtenu à une sorte de destruction de l'armée.

(Note du duc de Raguse.)

„Maintenant, Sa Majesté va entreprendre l'armée du prince de Schwarzenberg, qui est de cent vingt mille hommes, et, si ce n'était que cette armée a pris trop vivement l'offensive sur Paris, l'Empereur se serait porté sur Châlons et Vitry. Aussitôt que Sa Majesté sera rassurée sur les dispositions de ceux-ci, et au moindre mouvement de retraite qu'ils feront, son intention est de gagner sur-le-champ Vitry et l'Alsace; et, comme il est possible qu'ils soient décidés à un mouvement rétrograde par les événements majeurs qui viennent d'arriver, et par l'effet moral qu'ils auront sur la France et sur Paris, aussitôt que l'Empereur aura connaissance que l'ennemi se sera décidé à faire un mouvement rétrograde, Sa Majesté désirerait vous trouver encore à Étoges ou à Montmirail: alors nous appuierons sur vous à pas précipités pour obliger l'ennemi à faire de grandes marches, et, par suite, le mettre en déroute. Toutes les fois que vous m'écrivez, arrangez votre lettre comme si elle devait être lue par l'ennemi: au surplus vous avez un petit chiffre; ou enfin il faut envoyer un officier de confiance qui ferait part de ce qu'on ne pourrait écrire.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„La Ferté-sous-Jouarre, le 15 février 1814.

„Monsieur le duc de Raguse, il y aura probablement une grande bataille le 17, le 18 ou le 19, du côté de Guignes, contre les Autrichiens. L'Empereur désire que vous teniez à Étoges autant que la prudence peut vous le suggérer, et que vous vous approchiez après cela de Montmirail.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Meaux, le 15 février 1814, onze heures et demie du soir.

„Monsieur le duc de Raguse, vous êtes sûrement instruit qu'il s'est montré quelques partis de cavalerie, et même de l'infanterie sur les hauteurs de Montmirail, quand le général Leval et le général Saint-Germain y sont arrivés. Il paraît que le général Leval a fait marcher sur ces partis. On ne sait pas si c'est une colonne dirigée sur Montmirail, ou si c'est de l'infanterie égarée dans la journée d'avant-hier; en tout état de cause, arrangez-vous de manière que le général Leval et le général Saint-Germain continuent leur marche de Montmirail sur Meaux, où il est de la plus grande importance qu'ils arrivent promptement. Regardez donc ces deux corps comme indépendants de votre position et manœuvrez en conséquence dans le sens des instructions que je vous ai données de la part de Sa Majesté, et par lesquelles je vous disais qu'il y aura probablement une grande bataille le 17, le 18 ou le 19 du côté de Guignes contre les Autrichiens; que l'Empereur désire que vous teniez à Étoges autant que la prudence peut vous le suggérer, et que vous vous approchiez après cela de Montmirail.

„Agissez donc suivant les circonstances, le général Leval et le général Saint-Germain ayant l'ordre de venir à grandes marches sur Meaux.

„Je vous envoie la copie de l'ordre que j'ai donné hier au général Vincent, qui est resté à Château-Thierry.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

„La Ferté-sous-Jouarre, le 17 février 1814, trois heures après midi.

„Monsieur le général Vincent, l'Empereur ordonne que „vous fassiez mettre de suite en marche le bataillon qui a „été laissé sous vos ordres à Château-Thierry, ainsi que „les deux pièces de canon et tout ce qu'il y aurait à Château-Thierry appartenant à l'armée, pour rentrer à Meaux,

„et là, rejoindre sa division. Instruisez-moi de la réception et de l'exécution de cet ordre.

„Vous resterez à Château-Thierry avec le détachement „de gardes d'honneur; et, si vous étiez poussé par des „forces supérieures, prévenez-en le duc de Raguse à Montmirail, et venez couvrir le point important de la Ferté-„sous-Jouarre. Ayez soin de donner avis de tout ce qui „se passe. L'Empereur vous recommande de nouveau d'armer les habitants de Château-Thierry, puisque les armes „ne manquent plus. — Armez aussi les habitants des environs, et formez-vous ainsi une petite armée d'insurrection qui mette à l'abri de toute cavalerie ennemie. Vous „pouvez même prendre deux pièces de canon ennemies, „de celles qui restent sur le champ de bataille, et les „organiser avec les canonniers du pays pour la défense „du pays."

LE GÉNÉRAL GROUCHY AU MARÉCHAL MARMONT.

„Montmirail, le 15 février 1814.

„Mon cher duc, je m'empresse de vous prévenir que, depuis ce matin, un corps de Bavarois, de douze escadrons, et autant de bataillons, avec de l'artillerie, venant de Sézanne, sont sur les hauteurs, entre Mauringe et Martaunay, et tiraillent avec la division Leval, qui est en position ici. Ce corps pourrait bien être l'avant-garde de Wrede.

„Le général Montesquiou, qui se trouvait à Montmirail, en est parti en toute hâte pour prévenir Sa Majesté. J'ignore quels ordres elle croira devoir donner, mais je compte rester ici jusqu'à leur réception.

„Peut-être pensez-vous que devant avoir ce corps sur vos derrières, du moment où j'abandonnerai Montmirail (si j'en reçois l'ordre), il conviendrait que vous vinssiez ici, vous mettant en marche de manière à ce que nous puissions combattre dès demain ces Bavarois et leur donner une poussée avant de nous réunir à l'Empereur.

„Recevez, mon cher maréchal, l'expression de ma fidèle

amitié et faites-moi bien vite part de ce que vous allez faire.

„Comte DE GROUCHY.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Montereau, le 20 février 1814, cinq heures du matin.

„Monsieur le duc de Raguse, nous venons de recevoir vos dépêches et celles du général Grouchy.

„Puisque vous avez abandonné la route de Montmirail, l'Empereur pense que vous devriez vous porter sur Sézanne pour vous trouver sur la route de Vitry: vous seriez alors en position de vous porter sur Arcis-sur-Aube ou de retourner sur Montmirail pour couvrir la route de Châlons.

„Il est nécessaire que vous ayez des partis de cavalerie et d'infanterie à Montmirail.

„Wintzingerode, qui avait occupé Soissons avec cinq ou six mille hommes de troupes, l'avait évacué le 16, pour se porter sur Reims, et probablement sur Châlons. Étant opposé à ces corps, il faut, monsieur le maréchal, que vous en suiviez les mouvements.

„L'ennemi, battu à Montereau, a évacué Bray et Nogent, et se porte en toute hâte sur Troyes; quelle est son intention? Veut-il livrer bataille à Troyes, rappeler Blücher, qui, de Châlons par Arcis-sur-Aube, pourrait être en trois ou quatre jours à Troyes? Alors il faut qu'il passe par Arcis-sur-Aube, et vous ne pourrez pas ignorer son mouvement. Ou bien l'ennemi veut-il s'éloigner bien davantage pour se concentrer ou se rapprocher de ses renforts?

„Une raison qui pourrait le déterminer à tenir Troyes, ce serait le désir de couvrir le congrès de Châtillon-sur Seine; mais cette considération pourtant ne serait que du second ordre.

„Nous avons rétabli le pont de Bray; il est probable que dans la journée nous aurons rétabli le pont de Nogent; une de nos colonnes est déjà arrivée à Sens.

„En résumé, monsieur le maréchal, vos instructions sont donc: 1° de couvrir Paris sur la route de Châlons et Vitry; 2° de vous réunir à l'armée sur l'Aube et Troyes, en même temps que Blücher (si Blücher se réunissait à l'armée alliée).

„Le prince vice-connétable, major général,

„ Alexandre."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

„Reveillon, le 21 février 1814.

„Monseigneur, je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier matin. Je ferai mes efforts pour me conformer aux instructions qu'elle renferme. *Mais Sa Majesté doit juger de ce qu'il est possible de faire avec deux mille quatre cents hommes d'infanterie formés de quarante-sept bataillons, et neuf cents chevaux, le tout usé par cinquante-trois jours de marche d'hiver* et plus de . . . . *combats* où ce qu'il y avait de meilleur *a péri.* J'avais espéré que Sa Majesté daignerait *penser à moi en distribuant les nouvelles troupes.*

„Mes rapports n'annoncent aucune force ennemie sur Étoges; il ne s'est montré que quelques patrouilles en avant de Montmirail. D'autres patrouilles viennent sur Montmirail de Dannery. L'ennemi n'a personne à Sézanne, mais il a des troupes légères dans les villages en arrière; mes patrouilles entrent plusieurs fois par jour dans Sézanne.

„Je ne me rends point à Sézanne, parce que l'ennemi paraît occuper en force Épernay et semblerait annoncer un mouvement en suivant la Marne. Le général Vincent a informé le général Ledru, à la Ferté-sous-Jouarre, que quatre cents cavaliers prussiens étaient venus s'établir à Piroit, s'annonçant comme l'avant-garde d'York. Je ne crois guère à ce mouvement, qui exigerait plus de forces qu'il n'en peut rester à l'ennemi sur ce point; mais je ne puis me dispenser de l'observer, afin que, s'il l'exécutait, je puisse me porter à temps sur la Ferté-sous-Jouarre, ce que je puis faire d'ici en une marche et demie, et en exigerait deux de Sézanne."

LE GÉNÉRAL DE GROUCHY AU MARÉCHAL MARMONT.

„Lacoix-en-Brie, le 20 février 1814, huit heures un quart du soir.

„Je m'empresse, mon cher maréchal, de vous donner communication de la lettre que je reçois de M. le général Ledru, commandant à la Ferté-sous-Jouarre: quelque exagération qu'il puisse y avoir quant à la quantité des troupes dont on annonce la marche, toujours est-il certain que ce mouvement de l'ennemi mérite d'être pris en considération. C'est ce qui me fait ne pas perdre un moment à vous le faire connaître, profitant pour cela de l'officier du prince de Neufchâtel qui vous apporte des dépêches.

„Provins est occupé par nos troupes, et, au lieu de marcher sur Montereau, je me rendrai demain à Bray, avec les troupes que je commande.

„L'Empereur aura probablement demain son quartier général à Nogent.

„Recevez, mon cher maréchal, l'expression de mon éternel attachement.

„Le colonel général commandant en chef la cavalerie,

„Comte DE GROUCHY."

„La Ferté-sous-Jouarre, le 20 février 1814.

„A MONSIEUR LE GÉNÉRAL EN CHEF COMTE DE GROUCHY.

„Mon général, une lettre du général Vincent, que je „reçois à l'instant, m'annonce que l'ennemi a poussé hier „soir quatre cents Prussiens sur Château-Thierry par Dor„mans et Piroit; cette troupe annonce celle du général „York, forte de soixante mille hommes. Les avant-postes „sont restés à Piroit.

„J'ai l'honneur d'être avec respect, monsieur le général,

„Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

„Le général LEDRU."

„Pour copie conforme:

„Le colonel général comte DE GROUCHY."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Nogent, le 21 fevrier 1814.

„Monsieur le duc de Raguse, le quartier général de l'Empereur est à Nogent, le duc de Reggio est à Romilly et Chartres, nouvelle route de Nogent à Troyes, entre Saint-Martin et les hauteurs de Marigny et de Saint-Flary; le général Gérard, commandant le deuxième corps d'armée, est sur Villeneuve-l'Archevêque. Les différentes divisions de la garde à pied et à cheval sont autour de Nogent. Le général Grouchy est sur le point de nous rejoindre à Nogent.

„L'Empereur suppose que vous vous trouvez à . . .
. . . .

„L'intention de Sa Majesté est que vous placiez de la cavalerie à un chemin de Sézanne à Nogent, afin que vos communications soient assurées.

„L'Empereur va marcher sur Troyes; ayez soin de surveiller Arcis-sur-Aube; vous pouvez vous y porter si vous le jugez nécessaire; mais alors il faut que vous marchiez sur la rive droite de l'Aube. Par cette position toutefois, votre but étant d'être opposé à Blücher et à York, vous devez avant tout couvrir, avec le duc de Trévise, Paris, par les routes de Reims, Château-Thierry et Montmirail.

„Si Blücher se réunissait à l'armée ennemie qui est près de Troyes, vous pourriez nous rejoindre. L'Empereur compte être sur Troyes le 23.

„Le duc de Trévise étant à Soissons, si l'ennemi paraissait vouloir marcher sur Châlons par Reims, il est important qu'il communique avec vous et appuie à Château-Thierry, où Sa Majesté a laissé le général Vincent avec quatre cents gardes d'honneur pour assurer le chemin.

„L'Empereur pense que la position de la Fère-Champenoise est préférable à celle de Sézanne, attendu que le chemin jusqu'à Bergères est moins long, et qu'en même temps elle est plus rapprochée d'Arcis.

„Je vous préviens que huit cents chevaux, commandés par le général Bordesoulle, et qui appartiennent au premier corps de cavalerie, se rendent sur Plancy, où ils seront

demain, 22. Vous leur donnerez vos ordres, monsieur le maréchal, selon les circonstances.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Troyes, le 26 février 1814, huit heures du soir.

„Monsieur le duc de Raguse, je vous préviens que le prince de la Moskowa a passé aujourd'hui à Arcis-sur-Aube, et qu'il marche sur les derrières de Blücher.

„Vous pouvez, monsieur le maréchal, s'il est nécessaire, vous faire soutenir par le maréchal duc de Trévise.

„Nous sommes entrés à Châtillon-sur-Seine, et l'Empereur y a ordonné la formation d'une cohorte de garde nationale urbaine pour garder le congrès. Nos troupes sont entrées à Bar-sur-Aube et à Clairvaux.

„Le duc de Castiglione est entré à Mâcon, Châlons, Chambéry, Bourg-en-Bresse et Genève.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Troyes, le 27 février 1814, huit heures du matin.

„Monsieur le duc de Raguse, l'Empereur marche sur les derrières de l'ennemi pour couper l'armée de Blücher; nos troupes sont déjà à Plancy, et nous serons demain sur la route de Vitry. L'intention de Sa Majesté est que vous marchiez ensemble à l'ennemi.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre.“

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„1er mars 1814.

„Sire, je reçois à l'instant la nouvelle de l'arrivée de Votre Majesté à Jouarre, et je ne perds pas un instant pour lui rendre compte de la position de l'ennemi.

„Après s'être porté sur Meaux par la rive gauche et fait sans fruit quelques tentatives sur cette ville, l'ennemi a jeté deux ponts au-dessous de la Ferté-sous-Jouarre, et a fait le passage de la Marne.

„Le corps de Kleist, formant son avant-garde, s'est bientôt mis en marche pour Lisy, où il opère le passage de l'Ourcq.

„Informé de ce mouvement, et certain que l'ennemi ne pouvait avoir sur la rive droite de l'Ourq qu'une portion de ses forces, j'ai proposé au duc de Trévise de marcher à lui. Quoique la journée fût avancée et que nous ayons été obligés de combattre pendant une portion de la nuit, nous l'avons culbuté et battu, et nous avons réoccupé les bords de l'Ourcq. L'armée ennemie a bivaqué au confluent de l'Ourcq et de la Marne, et le corps de Kleist, avec beaucoup de cavalerie, s'est retiré sur la Ferté-Milon. Le duc de Trévise a occupé Lisy, et moi, j'ai pris position à May sur la Jargogne. Hier l'ennemi a fait quelques tentatives pour passer l'Ourcq à Lisy; mais toutes ses forces ont remonté la rivière et se sont dirigées sur la Ferté-Milon.

„Nous avons été toute la journée en situation de les compter. Elles sont fort considérables; il y a surtout une très-nombreuse cavalerie. Sur le soir, l'ennemi, ayant porté des troupes en face de ma position, a fait passer l'Ourcq à quatre mille chevaux et à quelque infanterie, au pont de Gèvres, et a conservé un camp assez considérable d'infanterie sur les hauteurs de Gèvres, sur la rive gauche dė l'Ourcq, et un plus considérable encore sur les hauteurs de Crouy. Les feux que je viens de faire observer indiquent que ces troupes y sont encore. L'armée ennemie n'a laissé personne en face de Lisy. Il est important de suivre ses mouvements en couvrant Paris. J'ai engagé le

duc de Trévise à se rendre ici avec toutes ses troupes, afin que, s'il faisait quelque tentative sur nous avec son arrière-garde, nous fussions en mesure de lui résister et j'ai écrit à Meaux pour que tous les renforts qui sont en marche partissent cette nuit pour nous rejoindre.

„Sans notre affaire d'avant-hier l'ennemi serait maître de Meaux, et aurait ses coureurs sur Paris. Mais maintenant son coup est manqué, et l'arrivée de Votre Majesté rendra impossible l'exécution de ses projets.

„Le pont de Triport est détruit, ainsi que celui de Lagny, et, si Votre Majesté, comme je le suppose, veut passer la Marne sur-le-champ, elle ne peut le faire que sur le pont de Meaux, où tout est prêt pour la recevoir."

LE MARÉCHAL MARMONT AU ROI JOSEPH.

„May, le 1er mars 1814.

„Sire, j'ai reçu la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire. Les choses étant tout autres que l'Empereur les suppose, la conduite que nous avons à tenir est toute différente. Voici quelle est notre situation:

„L'affaire d'hier a donné un très-grand résultat en ce qu'elle a forcé l'ennemi à renoncer à se porter sur Meaux, et au contraire à se porter sur la Ferté-Milon. Si nous n'avions pas, hier au soir, attaqué et culbuté l'ennemi, ses troupes légères seraient aujourd'hui aux barrières, et nous aurions eu une très-mauvaise affaire aux environs de Meaux. Au lieu de cela, l'ennemi a perdu toute cette journée, puisque nous l'avons constamment en vue et en présence, et qu'il n'a fait que peu de chemin pour gagner la Ferté, quoique sa direction soit bien décidée.

„L'ennemi a tenté de passer à Lisy, mais sans fruit Il a passé à Gèvres un bon nombre de troupes. Je ne pouvais défendre ce point, qui était hors de la ligne défensive que j'avais choisie. Toutefois ses masses ont suivi la rive gauche de l'Ourcq. Il nous a présenté un monde très-considérable et que je crois de plus de trente mille hommes, il a certainement de huit à dix mille hommes de cavalerie. Les renforts qui nous sont envoyés et l'arrivée de l'Empe-

reur nous donneront, j'espère, les moyens de faire de belles tentatives; mais il est urgent que l'Empereur vienne, et, d'après la marche que lui-même a tracée, nous sommes autorisés à compter sur lui demain. Il est bien important que l'Empereur soit informé qu'il n'y a de pont praticable pour lui qu'à Meaux, et que ceux de Triport et de Lagny sont détruits. Celui de Meaux peut en trois quarts d'heure être mis en état de donner passage à toute l'armée.

„Nous n'avons plus que deux partis à prendre, si l'arrivée de l'Empereur se diffère. Réunir toutes les troupes, le duc de Trévise et moi, et suivre l'ennemi dans son mouvement sur la Ferté, ou bien nous rapprocher de Meaux. Mais le premier parti me paraît préférable, et je l'ai proposé au duc de Trévise. L'Empereur, arrivant ensuite, pourra agir sans perdre un moment, parce que les troupes seront toutes disposées.

„Je me concerterai avec le duc de Trévise pour faire ce qu'il y aura de mieux, d'après les rapports que nous recevrons cette nuit, et j'aurai l'honneur d'informer Votre Majesté de ce que nous aurons fait.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„La Ferté-sous-Jouarre, le 2 mars 1814,
six heures du soir.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, je vous préviens *que l'armée passera cette nuit la Marne.* Faites en sorte de correspondre avec le général Wattier qui commande la cavalerie légère, et qui marche dans la direction de Grony et de la Ferté-Milon.

„L'intention de l'Empereur est que vous *passiez l'Ourcq à la pointe du jour pour pousser l'ennemi.*

„*L'Empereur sera demain de sa personne à Montreuil pour se diriger à la suite de l'ennemi ou pour prendre sur-le-champ sa direction sur Château-Thierry et Châlons, selon les nouvelles que Sa Majesté recevra*

de vous, et ce qu'elle apprendra sur les mouvements de l'ennemi.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Fère-en-Tardenois, le 4 mars 1814, deux heures après midi.

„Monsieur le duc de Raguse, le quartier général sera ce soir à Fismes, le duc de Bellune à Fère-en-Tardenois; l'Empereur attend de vos nouvelles. Si l'ennemi a marché sur Soissons, c'est vraisemblablement pour se porter sur Laon, et, si vous êtes à Soissons avec le duc de Trévise, nous pourrons, de notre côté, arriver en même temps que vous à Laon. Comme l'ennemi n'aura pas pu prendre la place de Soissons, qu'on dit bien gardée, il aura sûrement quitté la route de Soissons à Noyon, et jeté un pont sur l'Aisne. Wintzingerode a passé, le 2 mars, à Fère-en-Tardenois. L'Empereur pense que vous devez avoir des nouvelles du Bulow, qu'on suppose du côté d' Avesnes.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Fismes, le 5 mars 1814, neuf heures du matin.

„L'Empereur, monsieur le duc de Raguse, me charge de vous faire connaître que les agents envoyés cette nuit à Soissons ont été jusqu'aux portes de la ville par la rive gauche, et ont vu, de l'autre côté de l'Aisne, de grands feux. L'intention de Sa Majesté est de passer l'Aisne à Béry où il y a un pont de pierre, à Maisy, où Sa Majesté fait jeter un pont de chevalets, et au pont d'Arcis où le duc de Trévise a l'ordre d'établir aussi un pont sur chevalets. Mettez à cet effet vos compagnies de sapeurs à sa disposition: telle est l'intention de l'Empereur.

Sa Majesté pense qu'avec votre corps vous devez barrer la route de Château-Thierry en vous tenant dans la position de Busancy et Hartennes: vous vous porteriez sur Soissons si l'ennemi évacuait la ville; et, s'il ne l'évacue pas, vous vous porterez sur Braines aussitôt que le pont d'Arcis sera terminé. Nous devons être entrés ce matin à Reims.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Fismes, le 5 mars 1814, onze heures du matin.

„Monsieur le duc de Raguse, *si vous n'êtes entré à Soissons, l'intention de l'Empereur est que vous vous rendiez cette nuit à Braines. Le quartier général de l'Empereur sera ce soir à Béry-au-Bac.*

„*Nous nous sommes emparés de Reims* où nous avons fait deux mille prisonniers, pris deux cents officiers et trois mille hommes aux hôpitaux, ainsi que beaucoup de bagages. L'Empereur va marcher demain sur Laon par Béry-au-Bac où il y a un pont de pierre.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Béry-au-Bac, le 5 mars 1814, six heures du soir.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, *l'Empereur pense que vous êtes ce soir à Braines,* comme je vous l'ai ordonné ce matin. Nous sommes arrivés à Béry-au-Bac, dont le pont était gardé par quelques pièces de canon et de la cavalerie ennemi. Nous avons pris deux pièces et fait quelques prisonniers. *Notre avant-garde est ce soir à mi-chemin d'ici à Laon. L'Empereur pense que vous devez rester la journée de demain,* 6, *à Braines* pour voir si l'ennemi veut évacuer Soissons et couvrir

Reims; mais que *vous devez vous tenir en mesure de vous porter rapidement sur nous et vous rendre à Béry-au-Bac après-demain*, 7, *pour nous joindre le* 8 *à la bataille qui peut avoir lieu à Laon*. L'Empereur ordonne que vous envoyiez sur-le-champ ici, pour de là nous joindre sur Laon, tous les détachements que vous pourrez avoir, qui appartiendraient au 4e régiment de dragons et la division Roussel, et aux deuxième, cinquième et sixième corps de cavalerie, *ne devant garder avec vous que ce qui appartient au premier corps de cavalerie:* vous formerez de tous ces détachements un régiment de marche qui viendra nous joindre à grandes journées.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

„*P. S.* Le duc de Trévise doit être parti ce soir de Braines pour venir à Béry-au-Bac. Vous saurez où il a couché en faisant suivre sa marche. Faites-lui passer la lettre ci-incluse."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Béry-au-Bac, le 6 mars 1814, onze heures du matin.

„Monsieur le duc de Raguse, je donne l'ordre à la cavalerie du duc de Trévise, qui est à Braines, de se rendre à Béry-au-Bac pour nous rejoindre.

„Je donne en même temps l'ordre au duc de Trévise de venir sur-le-champ ici avec son corps, s'il n'est pas entré à Soissons.

„Dans le cas où vous et le duc de Trévise seriez entrés à Soissons, l'intention de l'Empereur est que vous marchiez, ainsi que ce maréchal, jusqu'à trois lieues de Soissons sur la route de Laon, afin que nous arrivions à Laon tous ensemble. Le quartier général de l'Empereur sera à Corbeny. L'intention de Sa Majesté est que, de Braines, si vous n'avez pas été à Soissons, vous vous rendiez à Béry-au-Bac pour nous rejoindre le plus tôt possible

sur la route de Laon. Surtout que votre cavalerie vous précède.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre".

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Du bivac de Malava, en avant de Bray, le 8 mars 1814, dix heures du matin.

„Monsieur le duc de Raguse, nous sommes à l'Ange-Gardien. Le prince de la Moskowa marche sur Vreil, route de Laon; le duc de Trévise marche sur Vreil par Chavigny. L'intention de Sa Majesté est que vous marchiez avec vos troupes sur Laon par Aubigny. Vous vous mettrez en communication avec le duc de Trévise. Nous avons envoyé des troupes sur Soissons; aussitôt que nous serons maîtres de cette ville, la ligne d'opération de l'armée sera par Soissons. Laissez quelques troupes à Béry-au-Bac pour garder le pont et la communication de Reims. Le général Bordesoulle, qui est à la ferme de Houstalin, près Craon, rentre à votre disposition; donnez-lui des ordres. Le duc de Padoue est également à vos ordres. Ces corps doivent marcher sur vous.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre".

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Bray-en-Laonnois, le 8 mars 1814.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, l'*Empereur ordonne que vous vous portiez à Corbeny avec votre corps; que vous y preniez sous vos ordres la division d'infanterie du duc de Padoue, ainsi que votre cavalerie, c'est-à-dire le premier corps de cavalerie commandée par le général Bordesoulle.*

„*L'intention de Sa Majesté est que vous fassiez les dispositions nécessaires pour nettoyer vos derrières, et que vous vous dirigiez sur Laon, mais en ayant pour*

but de bien maintenir vos communications. Mettez-vous en correspondance avec Reims, où commande le général Corbineau.

„Nous sommes à l'Ange-Gardien; l'Empereur suppose que dans la journée nous serons dans Soissons. Sa Majesté attend cette nouvelle pour prendre sa marche sur Laon. En attendant, poussez-y une avant-garde avec les précautions convenables.

„Je vous envoie un rapport du général Paoz; manœuvrez avec le duc de Padoue en conséquence.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Chavignon, le 9 mars 1814.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, je vous ai écrit ce matin par un de vos courriers. Je vous faisais *connaître qu'il était à présumer que notre avant-garde était en possession de la ville de Laon; qu'en conséquence vous pouviez arrêter votre mouvement,* si vous n'y trouviez pas d'inconvénient. *Mais on s'y bat encore:* l'Empereur s'y porte. *Vous devez continuer à marcher sur cette ville.*

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

„*P. S.* Tâchez de vous lier avec nous par des postes sur votre gauche."

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„Corbeny, le 9 mars 1813, deux heures du matin.

„Sire, j'ai à rendre compte à Votre Majesté d'un événement de guerre malheureux et fort extraordinaire, et qui a peu d'exemples. Je me suis mis en marche, conformément à vos ordres, ce matin, pour Laon. Le brouillard était extrêmement épais. Je me suis arrêté à Fétieux;

vers midi, votre canon s'étant fait entendre et le temps s'étant élevé, je me suis hâté de marcher. J'ai trouvé l'ennemi à une lieue environ avec quatre mille chevaux, que j'ai poussé devant moi avec mon canon. Plus tard, m'étant emparé d'un bois, j'ai pu découvrir environ douze mille hommes d'infanterie et cinq mille chevaux. La supériorité de ces forces devait m'empêcher de rien entreprendre de très-sérieux; cependant il me sembla indispensable d'occuper l'ennemi et d'agir assez pour neutraliser ses forces et faire une diversion utile à votre attaque. En conséquence, j'ai fait attaquer le village d'Athies et je m'en suis emparé. Plus tard, j'ai fait attaquer une ferme qui me rapprochait de la route de Marle, sur laquelle l'ennemi paraissait faire des dispositions de retraite; je m'en suis également rendu maître. L'ennemi a incendié le village et la ferme avant de se retirer. J'ai fait établir une batterie de vingt pièces de canon, à laquelle l'ennemi a répondu par une batterie de trente, ayant encore beaucoup de pièces en vue, mais non en action. L'ennemi a porté de la cavalerie sur sa gauche, ce qui menaçait ma droite; mais j'avais fait des dispositions en conséquence. Nous sommes restés plusieurs heures dans cette position, nous canonnant de part et d'autre, et repoussant quelques entreprises que l'ennemi avait faites sur les postes que j'avais établis; mais, à nuit bien close, à l'instant où je me disposais à prendre une position de nuit, des masses d'infanterie très-considérables, et formant au moins douze mille hommes, et toute la cavalerie de l'armée, ont débouché sur moi par différents points, et une portion de l'infanterie sur les derrières de ma position. Ce mouvement a eu d'autant plus d'effet qu'il était moins prévu, parce que deux bataillons de la réserve de Paris, qui occupaient le village d'Athies et la ferme, en sont partis si vite, que je n'ai pas pu supposer même qu'ils fussent attaqués. De la précipitation de cette retraite vint le désordre, et du désordre la confusion; de là une retraite sans ordres donnés et une espèce de fuite pour l'artillerie. L'infanterie ennemie s'approcha assez pour s'engager; il devint indispensable de suivre le mouvement; mais au moins je parvins à faire de toutes ces troupes une masse compacte qui offrît quelques moyens de résis-

tance. En même temps la cavalerie ennemie chargea la nôtre et la renversa; celle-ci est prise pour l'ennemi par notre infanterie, ce qui augmente le mal; en même temps, plusieurs masses de cavalerie ennemie se trouvent sur nos flancs et à cheval sur la route. Nous repoussons constamment cette cavalerie, soit sur nos flancs, soit sur notre front, par un feu bien soutenu et des coups de baïonnette, et nous avançons; mais les équipages et les voitures d'artillerie qui avaient précédé la colonne sont sabrés par l'ennemi; plusieurs pièces tombent en son pouvoir. Nous en reprenons plusieurs, nous les emmenons; mais d'autres restent sur la place, soit parce que les chevaux manquent, soit par toute autre raison; et nous ne pouvons consacrer beaucoup de temps à les mettre en état de nous suivre, à cause de la proximité des masses d'infanterie qui nous suivaient, en fusillant toujours avec nous. Par suite de cette impossibilité, nous avons perdu beaucoup de pièces: je n'en ai pas l'état précis, mais je crois que le nombre s'élève de douze à quatorze. La perte en hommes a été peu considérable, et je suis convaincu que l'ennemi a pris très-peu de monde, parce qu'il n'y a pas eu un seul bataillon d'ouvert par les charges de cavalerie. Nous sommes arrivés à Fétieux. L'ennemi suivant vivement et la confusion étant au comble, il a fallu nécessairement passer le village pour trouver une barrière, arrêter tout le monde, et réorganiser le personnel et le matériel. Le général Digeon se rend cette nuit à Béry-au-Bac, dans l'objet de réorganiser l'artillerie qui reste. Nous n'avons encore pu ce soir mettre de l'ordre dans les corps, qui sont tous confondus et hors d'état de faire aucun mouvement et de rendre aucun service, et, comme il y a bon nombre d'individus qui se sont portés à Béry-au-Bac, je me vois forcé de m'y rendre pour remettre tout dans un état convenable demain matin. Tel est, Sire, l'étrange événement qui a eu lieu ce soir, mais qui aurait pu être bien pis encore, si les troupes, après le premier moment de terreur qui les a fait mettre en marche sans ordre, n'avaient pas été sensibles aux reproches et disposées par là à bien faire. Je prends la liberté de vous le répéter, notre perte ne serait rien sans les canons que nous avons laissés dans les fossés de la

route. Nous avons eu sûrement affaire à vingt mille hommes.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Soissons, le 12 mars 1814, sept heures et demie du soir.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, Sa Majesté me charge de vous faire connaître que le général Sébastiani, avec deux mille chevaux, couche ce soir à Braines avec son corps. Sa Majesté part à minuit avec la vieille garde.

„Il est nécessaire, monsieur le duc, que vous vous teniez prêt à partir, avec la division Defrance, le premier corps de cavalerie et toute votre infanterie, pour former notre avant-garde, l'intention de l'Empereur étant d'attaquer demain Saint-Priest dans Reims, de le battre et de reprendre la ville. Vous laisserez les postes de cavalerie que vous avez placés à Sailly et le long de la rivière, et nous continuerons à tenir également un poste de cavalerie à Béry-au-Bac. L'Empereur aura ainsi une trentaine de mille hommes dans la main, dont sept ou huit mille de cavalerie, et plus de cent pièces de canon. Sa Majesté ordonne, monsieur le maréchal, que vous fassiez toutes vos dispositions pour pouvoir partir demain à la petite pointe du jour. Il est bien important que vous laissiez un corps d'observation à Béry-au-Bac, et que vous envoyiez des paysans pour vous instruire s'il déboucherait quelque chose de l'autre côté. L'Empereur espère que nous pourrons attaquer demain à deux ou trois heures après midi. Sa Majesté sera demain à Fismes, probablement de bonne heure; elle vous recommande de ne pas trop ébruiter votre marche par des coureurs: il vaut mieux arriver en masse. Il serait bien important de pouvoir prendre quelques coureurs ennemis en leur tendant une embuscade, afin d'avoir des nouvelles.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE.“

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Soissons, le 12 mars 1814, neuf heures et demie du soir.

„Monsieur le duc de Raguse, je vous ai envoyé un courrier extraordinaire pour vous faire connaître que l'intention de l'Empereur est que vous vous mettiez en marche, demain, 13, à six heures du matin, avec votre corps, pour vous rendre à Reims sans trop vous aventurer.

„L'Empereur marche sur Reims par la route de Fismes.

„Amenez avec vous la division Defrance, et laissez un corps d'observation au pont de Béry-au-Bac, ainsi que des postes de cavalerie aux différentes positions où vous en aviez aujourd'hui.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Reims, le 4 mars 1814.

„Monsieur le duc de Raguse, je vous envoie un rapport que je viens de recevoir du colonel Plaugenief et du maire de Fismes. Prenez-en connaissance, vous y verrez les mouvements que fait l'ennemi du côté de Roncy. L'intention de l'Empereur est que vous *fassiez des dispositions pour chasser l'ennemi de Roncy, et que vous veilliez sur la colonne qui voudrait passer la rivière* en marchant sur le pont de Béry-au-Bac.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MAIRE DE LA VILLE DE FISMES AU PREMIER OFFICIER SUPÉRIEUR DE L'ARMÉE FRANÇAISE SUR LA ROUTE DE REIMS.

„Fismes, le 14 mars 1814.

„Monsieur, nous venons de recevoir la nouvelle cer-
„taine qu'un parti de Cosaques, évalué deux mille hommes,

„avec de l'artillerie, vient de mettre en réquisition les ou„vriers de Sillery et environs, pour jeter un pont sur la „rivière d'Aisne à Bourg, deux lieues de Fismes, et venir „couper la communication audit Fismes de Soissons à „Reims.

„Je vous donne cet avis pour que vous puissiez sur„le-champ prendre les mesures nécessaires.

„J'ai l'honneur d'être avec respect, monsieur,

„Votre très-humble serviteur."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Reims, le 14 mars 1814, huit heures et demie du matin.

„Monsieur le duc de Raguse, l'Empereur ordonne *que vous vous portiez sur la route de Béry-au-Bac, en avant de vous la cavalerie du général Bordesoulle; vous aurez une avant-garde au pont et vous vous placerez de manière à la soutenir, l'Empereur voulant, à quelque prix ce soit, garder ce pont.*

„Le prince vice-connétable, général major,

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Reims, le 15 mars 1814.

„Monsieur le duc de Raguse, *l'intention de l'Empereur est que vous fassiez prendre les capotes et les schakos des prisonniers, pour en donner aux soldats qui en manquent.*

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Reims, le 15 mars 1814.

„Monsieur le duc de Raguse, je n'ai point de réponse à faire à la lettre qui vous a été remise pour moi à vos

avant-postes. Employez tous les moyens possibles pour avoir des nouvelles de l'ennemi. Il paraît certain que l'ennemi marche, mais dans quelle direction, voilà ce qu'il faut connaître; donnez-nous fréquemment de vos nouvelles. Soyez en observation, envoyez beaucoup de reconnaissances sur différentes directions, faites courir les gens du pays, donnez de l'argent, et je vous le ferai rendre.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

„15 mars 1814.

„Sire, je reçois la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire aujourd'hui. Les forces de l'ennemi sont restées toute la journée dans la même position, j'ai pu en juger par la fumée de son camp. Ce soir on reconnaît distinctement trois lignes de feux, telles qu'elles étaient hier, mais il en manque une quatrième qui, la nuit dernière, était placée plus en arrière.

„On a vu dans la journée cinq colonnes en marche pour remonter l'Aisne, mais à une grande distance, de manière que l'on n'a pu déterminer si c'était de la cavalerie ou de l'infanterie.

„L'ennemi a devant Béry des postes de cavalerie et quelque infanterie plus en arrière. Il avait amené ce matin des pièces de canon qu'il a retirées ensuite. J'ai reçu des rapports de toute la ligne, à l'exception du Pont-d'Arcis, et je n'ai pas non plus de nouvelles du détachement de cavalerie qui était en observation au débouché de Veilly, et qui a reçu ordre de se porter sur Pont-d'Arcis. Cette omission de rapport peut tenir à l'éloignement ou à quelque faute dans le service. Ainsi je n'en conclus encore rien: j'ai envoyé ce soir un officier pour vérifier ce qui se passe de ce côté. S'il n'y a rien sur ce point, il me paraîtrait assez probable que l'ennemi remonte l'Aisne et se retire, et que le mouvement qui s'est opéré aujourd'hui à notre vue aurait pour objet de protéger les bagages; cela serait d'autant plus probable, que l'ennemi a eu des pa-

trouilles multipliées sur les bords de l'Aisne, d'ici à Neufchâtel.

„J'espère, dans la nuit, avoir des renseignements qui m'éclaireront sur les mouvements de l'ennemi, et je m'empresserai alors d'écrire au prince de Neufchâtel pour en informer Votre Majesté.

„Demain, au jour, j'essayerai de faire passer par Béry un gros parti de cavalerie, mais je ne pense pas qu'il puisse aller bien loin, attendu que l'ennemi est en force à peu de distance.

„Je vais tenter le moyen que me prescrit Votre Majesté pour recruter des soldats, et je ne négligerai rien pour réussir. Mais que faire, en campagne, d'hommes qui n'ont ni armes ni habits?

„Votre Majesté verra, par l'état ci-joint, que j'ai vingt-deux bouches à feu, y compris deux pièces de la garde qui étaient à Béry-au-Bac, et que j'ai emmenées avec moi; ainsi, ces pièces déduites, j'en ai vingt. — D'après cela, Votre Majesté pourra donner ses ordres pour compléter mon artillerie comme elle le jugera convenable.

„Votre Majesté m'annonce quelques renforts; mais les renforts immédiats sont bien peu de chose, et ceux des places de la Moselle sont bien éloignés. Votre Majesté m'avait fait annoncer que les troupes conduites par le général Jansens seraient pour moi. Il paraîtrait qu'elles reçoivent une autre destination; cependant j'ai bien peu de monde et bien mal organisé. Il me serait bien nécessaire de recevoir des soldats et d'être autorisé à organiser ce qui me reste d'une manière plus régulière. La division du général Ricard n'a guère que quatre cents et quelques combattants. Que faire avec une division de pareille force? elle ne vaut pas même un bataillon de même nombre, car ici il y a beaucoup d'embarras et peu de combattants.

„La cavalerie était restée jusqu'à présent dans un si grand désordre, qu'on ne peut raccorder la situation presente avec les états antérieurs. Il est évident que les chefs de corps ont enflé leurs régiments, ou leur négligence a empêché de rendre compte des mutations journalières, spécialement pour les hommes restés en arrière. Il est de fait qu'il y a en arrière un grand nombre d'hommes pour cause

légitime, celle de la ferrure; mais il y a tant de confusion par suite de l'organisation des régiments provisoires, que l'on peut attribuer à cette cause le désordre qui existe. Il y aurait certainement de l'avantage à déterminer quatre régiments, qui recevraient tout ce qui existe, et à renvoyer les cadres en arrière.

„L'échauffourée qu'a eue hier le général Merlin a coûté plus cher qu'on ne l'avait cru d'abord. Nous avons perdu environ quatre-vingts hommes ou chevaux. Les chefs de corps en portent davantage, mais c'est évidemment pour expliquer les hommes restés en arrière depuis plusieurs jours. Le seul moyen qui m'a paru convenable pour voir clair dans ce chaos a été d'ordonner un appel nominal fait par les généraux de division. Cet appel, que je vérifierai moi-même s'il le faut, nous donnera une base et les moyens de suivre les mutations. Aujourd'hui, le général Bordesoulle n'aurait à ses ordres, pour combattre, y compris les détachements qu'il a sur la rivière, que les débris de quinze escadrons. — Si les trois cents chevaux que Votre Majesté m'annonce arrivent, ses forces seront presque doublées."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Reims, le 17 mars 1814.

„Monsieur le duc de Raguse, l'Empereur part dans ce moment pour se rendre à Épernay, avec la vieille garde. Le duc de Trévise se rend ce soir à Reims; il laisse de la cavalerie et de l'infanterie à Soissons.

„Le départ de l'Empereur pour Épernay est nécessité par des affaires qui doivent avoir lieu hors du côté de Nogent. Sa Majesté a donc cru devoir s'approcher d'une journée pour avoir des nouvelles, et, d'après les événements, manœuvrer suivant les circonstances. Il est possible que Sa Majesté revienne à Reims, ou se porte sur Châlons, les événements en décideront.

„Le maréchal prince de la Moskowa est à Châlons; ayez soin, monsieur le maréchal, de vous entendre avec le duc de Trévise qui sera à Reims, et de nous faire par-

venir de fréquents rapports sur tout ce que vous apprendrez de l'ennemi.

„Vous aurez soin aussi de ne plus laisser passer personne sur le pont de Béry-au-Bac, sous quelque prétexte que ce soit, et vous ferez préparer tout ce qu'il vous faut pour détruire ce pont en cas d'événements.

„Le prince vice-connétable, major général,

Alexandre."

(Par duplicata.)

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Épernay, le 17 mars 1814, six heures et demie du soir.

„Monsieur le duc de Raguse, l'Empereur, en arrivant ici, a appris que l'ennemi avait passé la Seine sur ses ponts à Pont et marchait sur Provins. Sa Majesté s'est résolue à marcher sur Troyes. Le quartier général de l'Empereur sera demain à Semoine, et après-demain à Arcis. Sa Majesté laisse à Épernay le général Vincent.

„L'Empereur désire, monsieur le maréchal, que vous ayez la direction de votre corps et de celui du duc de Trévise, qui, dans ce moment, est à Reims avec deux divisions d'infanterie et la cavalerie du général Roussel, et qui a la division Charpentier à Soissons. Le ministre de la guerre a dû envoyer un général de brigade avec quelques troupes à Compiègne.

„Sa Majesté, monsieur le duc, désire que vous fassiez faire le plus de mouvement possible de cavalerie pour imposer à Blücher et gagner du temps. Si Blücher passait l'Aisne, vous devez lui disputer le terrain et couvrir la route de Paris. Il est probable que le mouvement de l'Empereur va obliger l'ennemi à repasser la Seine, ce qui arrêtera Blücher et rendra disponible le corps du duc de Tarente, qui alors vous serait envoyé.

„Il faut, monsieur le maréchal, pour les choses importantes, écrire en chiffres par Épernay et par des hommes intelligents qui sachent passer ailleurs que par les grandes routes.

„Il est très-important que vous envoyiez ordre sur ordre à la division Durutte, composée de toutes les garnisons de la Meuse, de vous rejoindre sur Reims, Rethel ou Châlons. Envoyez cet ordre de toutes les manières.

„Comme M. le maréchal duc de Trévise est le plus ancien, puisqu'il est de la création, ayez l'air de vous concerter avec lui plutôt que d'avoir la direction supérieure. C'est un objet de tact qui ne vous échappera pas. Je charge le duc de Trévise de nommer un major pour commander la place de Reims, la garde nationale et les batteries qui s'y trouvent, et de faire partir demain le général Corbineau pour venir rejoindre l'Empereur.

„Je recommande au duc de Trévise de porter tous ces soins à l'organisation de la garde nationale et de la levée en masse, et de se procurer quelques chevaux pour atteler la batterie laissée à Reims.

„Si Blücher prenait l'offensive dans la direction de Reims de manière à ce que cette ville se trouvât sous les pas de l'ennemi, et que vous et le duc de Trévise ne fussiez pas en état de la défendre, alors vous retireriez avec vous, l'un ou l'autre, la garnison et les pièces de canon, et vous emmèneriez les gardes nationaux de la levée en masse avec vous.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ ALEXANDRE. "

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Fère-Champenoise, le 19 mars 1814.

„Monsieur le duc de Raguse, j'ai reçu vos dernières dépêches; vous connaissez la position du duc de Trévise à Reims. Sa Majesté ne doute pas que vous n'agissiez de concert pour le succès de nos armes et pour faire le plus de mal possible à l'ennemi. Vous connaissez les localités; l'Empereur a confiance dans vos talents. Concertez-vous et même dirigez, sans choquer le duc de Trévise, les mouvements. Ayez l'air de vous entendre avec lui. Nous partons d'ici pour passer l'Aube, ensuite la Seine, et couper

ce que l'ennemi peut avoir pour menacer Provins. Nous nous portons sur Plancy.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ ALEXANDRE. "

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Plancy, le 20 mars 1814.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, nous avons forcé hier le passage de l'Aube et celui de la Seine: nous étions hier, à sept heures du soir, maîtres de Méry; nous avions coupé la route de Nogent à Troyes, sur laquelle nous avons enlevé beaucoup de bagages et les équipages de pont de l'ennemi. L'ennemi avait levé en toute hâte, le 19, ses ponts sur la Seine, et battait en retraite sur Bar-sur-Aube. L'empereur de Russie était venu à Arcis-sur-Aube avec le prince de Schwarzenberg. Le corps du duc de Tarente et toute la cavalerie nous rejoignent aujourd'hui à Arcis. Il n'est pas possible que Blücher fasse aucun mouvement offensif, à ce que pense l'Empereur. Si cependant il en faisait un, vous devriez, monsieur le maréchal, ainsi que le duc de Trévise, vous retirer sur Châlons ou Épernay, afin que nous soyons tous groupés, et couvrir la route de Paris par quelques partis de cavalerie. Mais Sa Majesté croit que, dans la position actuelle des choses, il faudrait que Blücher fût fou pour tenter un mouvement sérieux.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Plancy, le 20 mars 1814, dix heures du matin.

„Monsier le duc de Raguse, l'Empereur me charge de vous mander que, l'ennemi ayant évacué Provins, Nogent et Troyes, et se dirigeant sur Bar-sur-Aube et sur Brienne, il voit avec peine que vous vous soyez retiré sur Fismes,

au lieu de vous retirer sur Reims et de là sur Châlons et Épernay. Sa Majesté ordonne donc que vous ayez sur-le-champ à prendre cette communication, car sans cela Blücher va se réunir au prince de Schwarzenberg, et tout cela tomberait sur vous. L'Empereur va peut-être lui-même manœuvrer sur Vitry.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Plancy, le 20 mars 1814, midi.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, l'Empereur ordonne que, de l'endroit où vous recevrez mon ordre, vous et le maréchal duc de Trévise vous vous dirigiez, avec votre infanterie, votre cavalerie et votre artillerie, sur Châlons par Reims, et, si cela ne vous paraissait pas possible, par Épernay; mais vous devez marcher en toute hâte, et surtout accélérer le mouvement de votre cavalerie. Sa Majesté sera demain matin, 21, à Vitry. Le duc de Tarente et le duc de Reggio suivent ce mouvement par Arcis-sur-Aube.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

(Par duplicata.)

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„21 mars 1814.

„Monsieur le maréchal duc de Raguse, le corps du général de Wrede a voulu prendre, hier, Arcis-sur-Aube: il a été battu. La grande armée du prince de Schwarzenberg paraît marcher par Brienne sur Bar-sur-Aube pour se joindre à Blücher. L'Empereur se porte sur Vitry. Sa Majesté aura ce soir son quartier général à Sommepuis. Donnez-nous de vos nouvelles.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE DUC DE TRÉVISE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Vattey, le 24 mars 1814.

„Mon cher maréchal, un habitant arrivant de Châlons assure qu'il y a peu de monde dans cet endroit; que vingt-cinq dragons français y ont été hier, mais qu'ils ont dû en sortir de suite; que l'armée française avait passé la Marne, ainsi que vous me l'avez annoncé vous-même, à Frignicourt, non sur un pont, mais à gué; que l'Empereur remontait la Marne, etc. Le général Blücher, dans ce cas, n'aurait pas opéré sa jonction avec le prince de Schwarzenberg.

„D'après le mouvement que fait l'Empereur, il paraîtrait ne rien craindre du côté d'Arcis; je crois toutefois qu'il nous importe beaucoup d'éclairer cette partie.

„Demain de bonne heure, je serai à Soudé; j'aurai ce soir de la cavalerie à Dammartin.

„Dans tous les cas, notre mouvement sur Champaubert, celui que vous avez fait sur Vertus, auront produit un bon effet en forçant Czernicheff et les nombreux partis jetés sur la rive gauche de la Marne à se retirer.

„Les habitants de Vattey prétendent que quinze mille chevaux ont passé par ici, se retirant sur Vitry; c'est sans doute beaucoup: prenons qu'il n'y en ait que moitié, ce serait encore fort raisonnable.

„D'après le portrait qu'on m'a fait du général russe qui a couché ici hier, je suis tenté de croire que ce serait Wintzingerode.

„Le maréchal duc DE TRÉVISE."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MINISTRE DE LA GUERRE.

„Provins, le 27 mars 1814.

„J'ai l'honneur de vous informer qu'après m'être porté de Sézanne en arrière du défilé d'Esternay, et y avoir pris position, l'ennemi s'est présenté devant moi avec de grandes forces et a fait toutes ses dispositions d'attaque. Nous nous sommes retirés et nous avons continué notre retraite

sur la Ferté-Gaucher, avec d'autant plus de raison, que nous étions informés que l'ennemi occupait Montmirail. Arrivés devant la Ferté, nous avons trouvé l'ennemi en position sur la rive droite du Grand-Morin, et battant la route avec une nombreuse artillerie. J'ai pu reconnaître au moins quatre mille hommes d'infanterie prussienne, sans compter ce qui occupait la ville et n'était pas susceptible d'être apprécié; de manière que l'ennemi avait, en calculant très-fort, au moins six mille hommes d'infanterie. M. le duc de Trévise et moi, nous décidâmes qu'il fallait s'emparer d'un plateau qui donnait les moyens de tourner la ville et d'aller prendre la route de Coulommiers plus loin. Les ordres furent donnés en conséquence, et les postes ennemis furent chassés. Pendant ce temps-là, on me rendit compte que les masses d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie qui s'étaient présentées devant nous au défilé d'Esternay approchaient avec diligence. Je donnai l'ordre à la vingtième division d'occuper et de défendre jusqu'à l'extrémité le village de Montis, qui est la clef du défilé, afin de donner le temps d'exécuter une marche difficile dans un terrain fangeux.

„Je donnai l'ordre à ma cavalerie de se porter au delâ du bois de Montis pour nous couvrir sur ce point contre la cavalerie ennemie, qui s'y portait pour tourner le défilé. Tout à coup le duc de Trévise, qui marchait en tête, m'informa qu'au lieu de se porter sur la route de Coulommiers, il prenait celle de Provins. Ce changement me contraria beaucoup, parce qu'il était évident que c'était une marche perdue. Après la route de Coulommiers manquée, notre direction était sur Rozoy; mais le mouvement était donné, et, au milieu de l'obscurité de la nuit et des embarras du chemin, il était impossible de changer direction, et je ne voulais point quitter le duc de Trévise. En conséquence, nous avons marché sur Provins, où nous sommes arrivés ce matin et où nous avons pris position, afin de rallier et de reposer les troupes. L'ennemi est arrivé à midi avec de l'infanterie et de la cavalerie; mais, jusqu'à présent, je n'ai pas reconnu de grandes forces. Nous avons entendu aujourd'hui une vive canonnade dans la direction de Meaux. Le mouvement de l'ennemi sur Paris n'est pas douteux.

„En conséquence, nous marchons sur la capitale, et nous nous mettons en marche cette nuit pour Nangis et Melun, d'où nous descendrons la Seine pour nous porter sur Charenton. Je prie Votre Excellence de me faire connaître la situation des choses, afin que je puisse modifier mes mouvements d'après les circonstances."

„*P. S.* La défense de Montis a été fort glorieuse. Une poignée d'hommes, avec deux pièces de canon, a résisté à vingt pièces de canon et quatre mille hommes d'infanterie bavaroise, qui les ont attaqués sans succès, et cette poignée de braves a ramené son canon au milieu des embarras causés par la nuit et les mauvais chemins."

LE DUC DE TRÉVISE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Nangis, le 28 mars 1814.

„Mon cher maréchal, je croyais vous trouver ici, ainsi que nous en étions convenus hier.

„Votre aide de camp vous remettra copie d'une lettre que je viens de recevoir du ministre de la guerre. Je regrette que nous ne soyons pas restés aujourd'hui à Provins; nous aurions pu nous jeter, en cas d'événement, sur Nogent, sur Bray ou sur Montereau.

„Je prends le parti de rester à Nangis aujourd'hui si l'ennemi n'occupe pas Rozoy en forces; dans ce dernier cas, je me porterai sur Brie-Comte-Robert, et, finalement, sur Bonneuil, ayant ma gauche à la Marne, ma droite à la Seine, pour couvrir Charenton. Cette position ne m'offre point de chance fâcheuse si le pont de Saint-Maur est suffisamment gardé, et je serai prévenu à temps si l'ennemi forçait le passage de Meaux ou celui de Lagny.

„Je vous engage à faire réoccuper le pont de Nogent par les troupes du général Souham.

„J'ai dû marcher très-lentement et faire de fréquentes haltes, à la pointe du jour, pour rallier mille à douze cents hommes de vos troupes, qui étaient restés en arrière. Je les ai fait passer devant les miennes.

„Je vous prie, mon cher maréchal, de me donner de

vos nouvelles, et d'agréer l'assurance de ma haute considération et de mon attachement.

„Le maréchal duc DE TRÉVISE.

„*P. S.* Dans le cas où je ne pourrais pas rester ici ce soir, je prendrais position à Guignes."

LE MARÉCHAL MARMONT AU MINISTRE DE LA GUERRE.

„Melun, le 28 mars 1814, sept heures du soir.

„J'ai eu l'honneur de vous écrire hier par le colonel Fabvier. J'attends avec impatience la réponse de Votre Excellence pour bien connaître ce qui se passe sur la Marne.

„Les troupes que nous avons eues devant nous à la Ferté ont dû arriver hier de bonne heure à Coulommiers et à Rebais. J'ai vu moi-même, étant à la Ferté, des colonnes d'artillerie et de bagages prendre la direction de Rebais. C'est donc par Meaux et la Ferté-sous-Jouarre que l'ennemi veut opérer, et c'est sur ce point qu'il faut porter nos forces et notre attention. Ce système de l'ennemi est d'autant plus naturel, qu'opérant aussi par Soissons toutes ses colonnes se trouvent liées entre elles. Je voudrais être à Meaux ou à Lagny avec le duc de Trévise; et cela serait sans la marche absurde et ridicule que nous avons faite sur Provins, et que je n'ai pas été à temps d'empêcher. Je marche à tire-d'aile pour réparer le temps perdu, mais je crains bien d'arriver trop tard, et le mal a été augmenté encore par le séjour que nous avons fait à Provins, dont nous aurions dû partir plus tôt; mais, à cet égard, je n'ai rien à me reprocher. On a entendu hier distinctement le canon entre Coulommiers et Rozoy ou entre Coulommiers et Crécy. En conséquence je n'ai pu prendre la route directe de Meaux ni de Lagny, puisqu'il aurait fallu passer sur le corps à l'ennemi. Je n'ai point pris non plus celle de Guignes, parce que la cavalerie ennemie pouvait être aujourd'hui sur cette route, et que, dans ces immenses plaines de Brie, rien n'est plus dangereux qu'une

marche de flanc un peu longue, surtout avec des troupes fatiguées et harassées, et enfin parce que je veux éviter toute espèce d'engagement, jusqu'à ce que j'aie pris ma ligne d'opération sur Paris, et que j'aie reçu les munitions qui me manquent.

„Le duc de Trévise, qui devait d'abord suivre la même direction que moi, m'écrit qu'il a pris position à Nangis, et que, si l'ennemi est en forces à Rozoy, il se portera sur Guignes. Je souhaite qu'il ne lui arrive pas malheur, mais je le crains fort. Sa station à Nangis ne remplit aucun objet, et il court la chance d'être détruit; et, s'il ne l'est pas, il est au moins inutile à la défense de la Marne, qui est le point important. Je viens de lui écrire pour l'engager à passer la Marne et à suivre mon mouvement.

„Je compte aller coucher demain à Charenton, et après-demain j'irai sur Lagny et Meaux; et, si l'ennemi n'est pas en opération sur la rivière, je déboucherai par Meaux pour éclairer ses mouvements.

„J'ai laissé le général Souham sur la Seine, occupant Nogent, Bray et Montereau, et je lui ai ordonné de faire couper les ponts. Par ce moyen la communication avec l'Empereur est assurée par la rive gauche de la Seine."

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 28 mars 1814, six heures et demie du soir.

„J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que l'ennemi, qui est parvenu à enlever hier la position de Meaux, se porte en forces sur Paris, et qu'il est déjà sur Claye.

„Il est donc de la plus haute importance, monsieur le maréchal, que vous vous rendiez en toute hâte avec vos troupes, et monsieur le duc de Trévise avec les siennes, vers Paris, c'est-à dire plus près de la capitale.

„Je prie Votre Excellence de se mettre en marche sans aucun délai; et dans le cas où, d'après les renseignements que vous pourriez avoir, vous croiriez ne pas pouvoir vous diriger par Brie-Comte-Robert sans y trouver des forces ennemies supérieures aux vôtres, vous vous dirigeriez de

Nangis droit sur Corbeil, pour y passer la Seine, et de là gagner les abords de Paris.

„J'écris dans le même sens à M. le duc de Trévise, afin que vous combiniez ensemble votre mouvement, qui exige la plus grande célérité.

„Le général Souham, à qui j'écris aussi, gardera la ligne de la Seine, entre Montereau et Nogent, avec ses troupes, pour la communication avec l'Empereur.

„Je vous prie, monsieur le maréchal, de me faire connaître, par le retour du courrier, la direction que vous aurez prise, ainsi que le moment auquel vous serez rendu près Paris.

„Duc de Feltre."

„*P. S.* Nous avons reçu à quatre heures des nouvelles de l'Empereur du 26, de Saint-Dizier. Sa Majesté y avait battu complétement deux divisions commandées par le général Wintzingerode, qui avait pris retraite sur Bar-sur-Ornain. On avait fait deux mille prisonniers, etc.

„Le général Compans était à Ville-Parisis, à trois heures, avec presque toutes les troupes ennemies sur les bras."

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 29 mars 1814.

„Monsieur le maréchal, vous ne pouvez trop tôt arriver à Charenton avec votre corps d'armée, pour de la manœuvrer de manière à soutenir le général Compans, qui a couché cette nuit à Vert-Galant, et qui a, en effet, sur les bras toutes les forces des corps de Kleist, de Sacken, d'York, et, je crois, encore, le grand-duc Constantin et les Wurtembergeois. Avec sept ou huit mille hommes de troupes qui ont déjà faibli, il a fait ce qu'il pouvait. On m'assure que ses avant-postes, attaqués ce matin, avaient été repliés. Si vous arrivez, monsieur le maréchal, on peut espérer de contenir l'ennemi entre Vincennes, qui est fortifié, et Saint-Denis, qui a été mis à l'abri d'un coup de main.

„Vous savez que le pont de Lagny est en partie rom-

pu; c'est donc sur la droite de la Marne que vous pourrez déboucher; mais il n'y a pas une minute à perdre. Je cherche à envoyer encore quelques renforts au général Compans; mais les heures passent, à cause des distances et des difficultés du service dans une grande ville. J'ai écrit au comte Daru pour que vous ayez des vivres et du vin (si faire se peut) en arrivant à Charenton.

„Le mouvement sur Provins a tout compromis[1].

„Quoiqu'on n'ait pas de nouvelles de l'Empereur depuis le 26 au soir, et que Sa Majesté n'ait point annoncé la direction qu'elle prendrait, on doit calculer qu'il est impossible que l'Empereur n'arrive pas, sur le dos le l'ennemi qui nous presse, d'ici à trois jours au plus tard. Le salut de l'État dépend peut-être de résister pendant ces trois jours. Je reçois à l'instant votre bonne lettre d'aujourd'hui, à sept heures du matin. Il faudra garder le pont de Saint-Maur; cela doit regarder le duc de Trévise, qui, au lieu d'occuper Bonneuil, pourra loger ses troupes à Maisons, à Créteil, à Charenton, et avoir sa gauche à Fontenay-sous-Bois, si cette position lui paraît bonne et si les dispositions du terrain ne s'y opposent pas.

„Le ministre de la guerre,

„Duc de Feltre."

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Paris, le 29 mars 1814, onze heures du soir.

„Monsieur le maréchal, je reçois à l'instant de nouveaux ordres de Sa Majesté le roi Joseph, que je m'empresse de transmettre à Votre Excellence, et qui contien-

[1] Il est singulier que le duc de Feltre, qui n'a jamais fait la guerre, se permette de blâmer le premier mouvement sur Provins, qui a été le salut de deux corps d'armée, et qui était rendu nécessaire et indispensable, puisque, en même temps que la grande armée nous suivait, nous avons rencontré en bataille, sur la grande route, à la Ferté-Gaucher, en arrière de nous et sur notre communication directe, les corps d'York et de Kleist. Il fallait aller à Provins, ou mettre bas les armes.
(Note du duc de Raguse.)

nent de nouvelles dispositions déterminées par les circonstances.

„L'intention du roi est, monsieur le maréchal, que vous vous réunissiez cette nuit, *entre la Villette et les prés Saint-Gervais,* au corps du général Compans, qui sera sous les ordres de Votre Excellence.

„M. le maréchal duc de Trévise reçoit, de son côté, l'ordre de se porter cette nuit à la Villette, où il réunira sous son commandement les troupes du général Ornano.

„Au moyen de ces dispositions, vous serez chargé, monsieur le maréchal, de la défense de Paris, depuis la Villete exclusivement jusqu'à Charenton; et M. le maréchal duc de Trévise commandera depuis la Villette inclusivement jusqu'à Saint-Denis.

„J'ai l'honneur d'informer en outre Votre Excellence que le roi compte se rendre demain, dès la pointe du jour, à Montmartre, pour être à portée de voir les mouvements de l'ennemi, et de donner des ordres suivant les circonstances.

„Le ministre de la guerre,

„Duc de Feltre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Fontainebleau, le 1er avril 1814, six heures du matin.

„Dans la situation actuelle des affaires, l'Empereur s'est résolu à réunir le gouvernement à Orléans en y rassemblant toutes les réserves de l'intérieur, à se placer avec toute son armée entre Fontainebleau et Paris pour empêcher les malveillants de se livrer à leurs mauvais penchants et encourager les bons; obligeant l'armée ennemie à se tenir réunie, puisque le moindre détachement qu'elle ferait hors de Paris livrerait cette ville à l'Empereur.

„Je donne l'ordre au duc de Trévise de prendre position à la gauche d'Essonne. Vous devez, monsieur le maréchal, prendre position avec votre corps à la droite d'Essonne; par ce moyen, l'ennemi sera obligé de passer la rivière d'Essonne; devant l'armée. L'inconvénient de cette

position saute aux yeux, puisque la rivière d'Essonne refuse la gauche qui tombe sur la route d'Or-léans.

„Le plateau de Fontenay-le-Comte à la Seine n'est que de deux petites lieues; on peut y avoir autant de débouchés que l'on veut sur la position d'École.

„Il serait convenable de se tenir maître d'Essonne et de Corbeil, afin de faire de la poudre dont nous avons grand besoin, et de profiter des magasins de farines qui sont très-considérables.

„Concertez-vous, monsieur le duc, avec M. le duc de Trévise; choisissez votre position; placez votre artillerie en batterie; l'armée arrive demain et suivra le même mouvement. Faites de suite travailler aux fortifications de Corbeil et d'Essonne, afin d'avoir, s'il est possible, deux débouchés. Faites fortifier la rivière d'Essonne; envoyez-moi de suite un mémoire sur cette position; qu'elle ait plus ou moins d'avantages, il faut la prendre dans tous les cas, parce que la rivière l'indique naturellement.

„Reconnaissez si'l y aurait une position entre Corbeil et Choisy, par exemple en avant de Ris, où on peut surveiller les deux routes d'Orléans et de Fontainebleau, avoir les derrières libres pour la retraite, et où on pourrait placer avec avantage une armée de quarante mille hommes. En trois ou quatre jours on aurait construit bien des redoutes et des ouvrages qui ajouteraient à la force naturelle de la position.

„Pour compléter le système, quand vous aurez vu la position, voyez la position de la rivière de l'École, afin de pouvoir donner votre avis sur ces trois positions. L'Empereur compte qu'à midi il doit être sans inquiétude sur la position que vous aurez occupée avec le duc de Trévise. Envoyez de la cavalerie à Arpajon, et poussez votre avant-garde sur la route de Paris aussi loin que vous pourrez, poussant des reconnaissances.

„Je vous envoie cette lettre par M. le colonel Bongars qui vous accompagnera dans vos reconnaissances, et qui ne reviendra que lorsque les troupes seront placées.

„Dans ce système il faut ordonner à la poudrerie de continuer de faire de la poudre, et, au fur et à mesure

qu'elle fabriquera, on évacuera sur Fontainebleau, où on établira un artifice.

„Faites-moi connaître, monsieur le maréchal, la quantité de farine qui se trouve à Corbeil, soit sur cette rive, soit dans les magasins de l'autre rive, et faites rétablir le pont, si vous le jugez convenable, afin d'évacuer les farines qui seront de l'autre côté. Comme il y a un filet d'eau qui entoure la ville de l'autre côté, il doit être facile d'occuper cette ville, ce qui assure un bon passage de la Seine, indépendamment du pont de Melun.

„Envoyez de suite un officier du génie à Arpajon pour reconnaître la place. S'il y a une muraille, il fera travailler de suite à la mettre à l'abri des Cosaques.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Fontainebleau, le 2 avril 1814, quatre heures du matin.

Monsieur le duc de Raguse, je donne l'ordre à la division des gardes d'honneur du général Defrance de partir ce matin de Saint-Germain-sur-l'École, pour se rendre à Fontenay-le-Vicomte et éclairer la rivière d'Essonne depuis la Ferté-Alep, en jetant des partis sur Arpajon. Le général Defrance sera sous vos ordres, et je le charge d'envoyer un officier près de vous.

„Je viens d'ordonner au général Sorbier de prendre des mesures pour qu'aujourd'hui, à cinq heures du matin, vous et le duc de Trévise, ayez au moins à vous deux soixante pièces de canon.

La division de cavalerie du général Piré partira aujourd'hui vers onze heures ou midi de Fontainebleau pour aller se cantonner du côté de Monceaux, à une lieue derrière Essonne. Le général Piré prendra vos ordres si vous étiez attaqué.

„Le prince vice-connétable, major général,

„ALEXANDRE."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Fontainebleau, le 3 avril 1814.

„Monsieur le duc de Raguse, l'Empereur aura ce soir son quartier général au château de Tilly, près Ponthierry: ayez soin d'y envoyer un aide de camp ou officier d'état-major, qui puisse bien faire connaître à Sa Majesté l'endroit où se trouvent les troupes.

„Le prince vice-connétable, major général,

Alexandre."

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

„Fontainebleau, le 4 avril 1814.

„L'intention de l'Empereur est que vous vous rendiez ce soir de votre personne au palais de Fontainebleau à dix heures; prenez des mesures pour pouvoir être de retour à votre poste avant le jour.

„Le prince vice-connétable, major général,

„Alexandre."

LE GÉNÉRAL BORDESOULLE AU MARÉCHAL MARMONT.

„Versailles, le 5 avril 1814.

„M. le colonel Fabvier a dû dire à Votre Excellence les motifs qui nous ont engagés à exécuter le mouvement que nous étions convenus de suspendre jusqu'au retour de MM. les princes de la Moskowa, des ducs de Tarente et de Vicence. Nous sommes arrivés à Versailles avec tout ce qui compose le sixième corps. — Absolument tout nous a suivis, et avec connaissance du parti que nous prenions, l'ayant fait connaître à la troupe avant de marcher. Maintenant, monseigneur, pour tranquilliser les officiers sur leur sort, il serait bien urgent que le gouvernement provisoire fît une adresse ou proclamation à ce corps, et qu'en lui faisant connaître sur quoi il peut compter on lui fasse payer un mois de solde; sans cela à craindre qu'il ne se débande.

„MM. les officiers généraux sont tous avec nous, M. Lucotte excepté. Ce joli monsieur nous avait dénoncés à l'Empereur.

„J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, de Votre Excellence,

„Le très-humble et dévoué serviteur.

„Le général de division,

„Comte BORDESOULLE.“

COPIE D'UNE LETTRE DE M. LE MARÉCHAL NEY A S. A. LE PRINCE DE BÉNÉVENT

PRÉSIDENT DE LA COMMISSION COMPOSANT LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

„Monseigneur, je me suis rendu hier (4) à Paris avec M. le maréchal duc de Tarente et M. le duc de Vicence, comme chargé de pleins pouvoirs pour défendre, près de Sa Majesté l'empereur Alexandre, les intérêts de la dynastie de l'empereur Napoléon. — Un événement imprévu ayant tout à coup arrêté les négociations, qui cependant semblaient promettre les plus heureux résultats, je vis dès lors que, pour éviter à notre chère patrie les maux affreux d'une guerre civile, il ne restait plus aux Français qu'à embrasser entièrement la cause de nos anciens rois; et c'est pénétré de ce sentiment que je me suis rendu ce soir auprès de l'empereur Napoléon pour lui manifester le vœu de la nation.

„L'Empereur, convaincu de la position critique où il a placé la France, et de l'impossibilité où il se trouve de la sauver lui-même, a paru se résigner et consentir à une abdication entière et sans aucune restriction; c'est demain matin que j'espère qu'il m'en remettra lui-même l'acte formel et authentique; aussitôt après, j'aurai l'honneur d'aller voir Votre Altesse Sérénissime.

„Le maréchal NEY.“

„Fontainebleau, le 5 avril 1814, onze heures et demie du soir.“

COPIE DE LA GARANTIE FAITE LE 6 AVRIL ET ANTIDATÉE.

POUR METTRE A L'ABRI LES OFFICIERS ET SOLDATS DU SIXIÈME CORPS.

ARTICLE PREMIER.

„Moi, Charles, prince de Schwarzenberg, maréchal et commandant en chef les armées alliées, je garantis à toutes les troupes françaises qui, par suite du décret du sénat du 2 avril, quitteront les drapeaux de Napoléon Bonaparte, qu'elles pourront se retirer librement en Normandie avec armes, bagages et munitions, et avec les mêmes égards et honneurs militaires que les troupes alliées et réciproquement.

ART. 2.

„Que si, par suite de ce mouvement, les événements de la guerre faisaient tomber entre les mains des puissances alliées la personne de Napoléon Bonaparte, sa vie et sa liberté lui seront garanties dans un espace de terrain et dans un pays circonscrit au choix des puissances alliées et du gouvernement français."

EXTRAIT DU *NATIONAL*.

— Jeudi, 8 août 1844. —

„ . . . L'officier chargé de porter à Marmont l'ordre écrit de Joseph, dont nous venons de parler, le lui avait remis à deux heures. Cet ordre, formulé dans les mêmes termes pour les deux maréchaux, était ainsi conçu:

„Si M. le maréchal duc de Raguse et M. le maréchal „duc de Trévise ne peuvent plus tenir, ils sont autorisés „à entrer en pourparlers avec le prince de Schwarzenberg „et l'empereur de Russie, qui sont devant eux.

„Ils se retireront sur la Loire.

„JOSEPH."

„Montmartre, ce 30 mars 1814, *à dix heures du matin.*"

„Le duc de Raguse n'en continua pas moins à se battre. Il avait alors non-seulement à soutenir l'effort de Schwarzenberg, mais encore du centre de l'armée de Silésie, que venait d'amener Giulay. Cette armée, nous l'avons dit, s'était partagée en trois colonnes: celle de droite, conduite par Blücher en personne, se portait, à pas comptés, par Aubervilliers et Clichy, sur la butte Montmartre, tandis que celle de gauche, aux ordres du prince de Wurtemberg, après avoir traversé le bois et le village de Romainville, s'avançait, partie sur Ménilmontant, partie sur Charonne et la chaussée de Vincennes, que défendait une batterie de vingt-huit pièces, manœuvrées par les élèves de l'École polytechnique, au nombre de deux cent seize, et pointées par des artilleurs de la vieille garde.

„A dix heures du soir, ces braves adolescents faisaient encore feu, lorsqu'on vint leur donner l'ordre de rentrer à l'École.

„Blücher ne devait pas rencontrer la même résistance. Ne pouvant croire que Montmartre n'était pas fortifié, il ne s'en approcha, nous l'avons dit, qu'avec les précautions les plus grandes. Ce fut à trois heures et demie seulement que ses premiers détachements parurent au pied de la butte. Quelques obus et quelques boulets furent lancés contre eux; mais, à quatre heures, il ne restait plus un seul homme armé sur ce point. Blücher l'occupa immédiatement en force, et, à quatre heures et demie, les huit pièces que nos soldats y avaient laissées étaient tournées contre Paris, et jetaient sur les faubourgs les plus rapprochés des boulets et des obus.

. . . .
. . . .

„Ce désarroi, cet abandon général, inspiraient les craintes les plus vives à la partie riche de la population de Paris; ils préoccupaient surtout vingt-cinq à trente personnes, banquiers, commerçants, propriétaires, qui attendaient Marmont, lorsque, à six heures du soir, après avoir fait avertir le duc de Trévise, par le général Meynadier, de la signature de l'armistice, il parut dans les salons de son hôtel de la rue de Paradis-Poissonnière. Il était à peine reconnaissable, a dit un témoin oculaire; sa barbe

avait huit jours; la redingote qui couvrait son uniforme était en lambeaux; de la tête aux pieds il était noir de poudre. Il annonça la suspension d'armes. „C'est bien „pour l'armée, s'écria-t-on autour de lui; mais Paris? qui „le garantira des excès de l'ennemi? Il faut une capitu- „lation pour le sauver!“

„Marmont en convint. „L'armistice, ajouta-t-il, a pré- „cisément pour objet de faciliter à Paris un arrangement „particulier à la capitale. Mais je suis sans autorisation „pour traiter en son nom; je ne la commande pas; je ne „suis pas gouvernement. Simple chef de corps, je n'ai à „m'occuper que des troupes sous mes ordres. Elles ne „peuvent plus rien; elles ont fait tout ce qu'humainement „on pouvait exiger d'elles. On vient de m'annoncer le re- „tour de l'Empereur par la route de Fontainebleau; je „vais me replier sur cette ville, et laisser, à qui doit le „prendre, le soin d'une capitulation spéciale pour Paris. „— Mais qui la proposera? qui la signera? répliqua-t-on „tout d'une voix; le gouvernement, toutes les hautes auto- „rités, nous ont abandonnés; il ne reste plus personne. „Ce n'est pas le conseil municipal de Paris qui peut trai- „ter directement avec l'empereur de Russie et le roi de „Prusse; ces princes ne connaissent, pas même de nom, „un seul de ces membres. Les maréchaux, après avoir „défendu la ville, auraient-ils l'inhumanité de l'abandonner „à toutes les exigences, à toute la colère du vainqueur? „Puisqu'ils ont conclu l'armistice, que leur coûte-t-il de „compléter la négociation? Joseph, d'ailleurs, ne leur „a-t-il pas donné carte blanche?“

„Marmont résista longtemps. A la fin, entraîné par les supplications de tout ce qui l'entourait, par les prières d'une députation du corps municipal, qui vint le conjurer de s'entremettre, il consentit à prendre la responsabilité d'un acte que tous lui signalaient comme l'unique moyen de salut pour Paris. Deux aides de camp furent chargés de conclure en son nom. Les troupes commencèrent leur mouvement de retraite sur Fontainebleau. Ce furent les détachements les premiers partis que l'Empereur rencontra à Fromenteau.

„La capitulation de Paris étonna, indigna la France. Le

peuple ne put comprendre comment Paris, capitale d'un grand empire, centre de toutes les ressources du gouvernement, avec une population de sept cent mille âmes, s'était rendue après une lutte de quelques heures. Les nations ont leur jour d'injustice: le gouvernement de la régente avait été inepte et lâche; l'Empereur imprévoyant et aveugle au delà de toute croyance; l'armée, sous Paris, s'était montrée héroïque; fait inouï! elle venait de tuer à l'ennemi plus de soldats qu'elle ne comptait de combattants; et ce furent les chefs de cette armée qu'on accusa. Les nations ont aussi leurs passions; la défaite, même la plus honorable, leur semble une honte qu'elles ne peuvent accepter; être trahies va mieux à leur orgueil; la capitulation, signée par les aides de camp du duc de Raguse, fut reprochée à ce maréchal comme un acte d'infâme trahison. — Jeseph Bonaparte, Clarke, duc de Feltre, le général Hullin, voilà les seuls noms sur qui doit éternellement peser le fatal souvenir de la *première* capitulation de Paris. Le maréchal Marmont était encore un des plus nobles soldats de notre armée au 30 mars 1814."

A. DE VAULABELLE.

NOTICE

SUR

LE GÉNÉRAL KLÉBER[1]

J'ai connu les hommes les plus marquants de mon époque; j'ai vécu dans la familiarité d'un grand nombre d'entre eux. Ma vie, longue et agitée, m'a mis en rapport avec presque tous les individus dont les noms passeront à la postérité; et, après Napoléon, aucun homme n'a laissé en moi de plus profonds souvenirs que le général Kléber. Bien jeune encore quand je l'ai connu, peut-être l'ai-je jugé avec cet enthousiasme propre au premier âge; mais déjà cependant j'avais assez vu le monde pour pouvoir comparer, et peut-être aussi la nature m'a-t-elle donné quelque instinct pour apprécier les hommes: je pourrais en assigner la preuve par la manière dont j'ai deviné l'immense carrière du général Bonaparte, et cela, au moment où, général de brigade obscur, il était encore inconnu au monde.

[1] Le duc de Raguse a rédigé ces trois notices en exprimant l'intention formelle de les joindre à ses *Mémoires.* Nous devons dire pourquoi nous les insérons ici, au lieu de les rejeter à la fin de l'ouvrage, où est la place ordinaire des morceaux détachés de ce genre. D'abord elles se rapportent, en grande partie, à la portion des *Mémoires* que l'on vient de lire; mais, ce qui nous a principalement déterminé, c'est qu'ils complètent ce volume. Nous avons préféré ne pas suivre l'usage et conserver, pour le volume prochain, l'histoire complète de la Restauration, histoire très-intéressante, qui forme un tout bien lié, qu'il serait difficile et fâcheux de scinder. C'est donc surtout en vue de l'attrait que cette lecture peut présenter que nors avons agi en cette circonstance.

(Note de l'Éditeur.)

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE FRANÇAISE DEVANT PARIS, LE 30 MARS 1814, VERS SEPT HEURES DU MATIN (1).

Le roi JOSEPH, lieutenant de l'Empereur commandant en chef.
Le général de division, comte MAURICE MATHIEU, chef d'état-major.
Le général de division, duc de FELTRE, ministre de la guerre.
Le général de division, comte HULLIN, commandant les troupes de la première division militaire.

COMMANDEMENTS.	DÉSIGNATION DE CORPS D'ARMÉE.	GÉNÉRAUX DE DIVISION.	GÉNÉRAUX DE BRIGADE.	EMPLACEMENT DES TROUPES.	COMBATTANTS d'infanterie et d'artillerie.	COMBATTANTS de cavalerie.
AILE DROITE Aux ordres du maréchal duc de RAGUSE.	Corps provisoire du général COMPANS.	CHASTEL.	VINCENT.	Déployée sur une ligne entre Charonne et Montreuil.	,,	1,600
	Premier corps de cavalerie.	MERLIN.	HUBERT et FOISSAC-LATOUR.	Déployées en 2. ligne en arrière de la route de Montreuil.	,,	850
		BORDESOULLE.	THIERY et LAVILLE.			895
	Sixième corps d'infanterie.	DUC DE PADOUE.	LUCOTTE.	Occupant militairement Montreuil, et couvrant Bagnolet sur le plateau de Malassise.	1,250	
		RICARD.	PELLEPORT et CLAVEL.	En réserve massée par bataillon en avant de la butte des Tourelles.	726	
		LAGRANGE.	FOURNIER et JOUBERT.	Déployées la première brigade à droite, la seconde à gauche du chemin de Belleville à Romainville.	1,395	
	Corps provisoire du général COMPANS.	COMPANS.	CHABERT.	En tirailleurs dans le taillis de Romainville.	2,220	
		LEDRU DES ESSARTS.	BONGARS.	Partie déployée, partie massée sur la butte Beauregard.	1,600	
		BOYER DE REBEVAL.	GUYE.	Partie déployée, partie massée en avant du village de Pré-Saint-Gervais.	1,850	
AILE GAUCHE Aux ordres du maréchal duc de TRÉVISE.	Dépôts d'infanterie de la garde.	MICHEL.	SÉCRÉTANT et ROBERT.	La première brigade tiraillant en arrière de Pantin, la seconde devant Aubervilliers.	4,000	
	Corps de la garde.	CHARPENTIER.	LAGRANGE et LE CAPITAINE.	En réserve massée au pied de la butte Chaumont.	1,500	
		CURIAL.	BIGARRÉ.	En réserve masséee derrière Pantin, prête à soutenir l'attaque de la brigade SÉCRÉTANT.	1,820	
		CHRISTIANI.	GROS.	En réserve massée entre la Vilette et la Chapelle, prête à soutenir la brigade ROBERT.	1,630	
	Corps de cavalerie du général BELLIARD.	ROUSSEL D'HURBAL.	RIGAUD et SPARRE. GHIGNY, CHRISTOPHE et LECLERC	Déployées sur une ligne en avant des retranchements de 1792, entre la route de Saint-Denis et l'avenue de la porte Maillot.	,,	1,900
	Dépôts de cavalerie de la garde.	ORNANO.	DAUTENCOURT.	Déployée à l'extrême gauche, s'appuyant à l'avenue du château de Saint-Ouen.	,,	320
COMMANDEMENT Du maréchal duc DE CONEGLIANO.	Garde parisienne.	Détachements de toutes les légions.	. . . .	De l'extrême droite à l'extrême gauche, sur les buttes de Fontarabie, de Chaumont, de Montmarte, des Batignolles, des Monceaux et de l'Etoile ; en tirailleurs dans les jardins de Bercy, de Ménilmontant, de Charonne de Belleville, et dans la plaine de Clichy (2).	6,000	
	Artillerie de la garde parisienne.	Bataillons des Invalides et de l'Ecole polytechnique.	EVAIN et GROSBERT.	Sur toutes les parties de l'enceint.	780	
	Artillerie de ligne.	Canonniers de marine.	Servant les batteries du Rouvroy, de Pré-Saint-Gervais et de la butte de Fontarabie.		210	
					24,981	5,565
				Total.	30,546	

NON COMPRIS

LES GARNISONS DE		
Saint-Maur.	300 hommes	formée de cadres d'infanterie de ligne.
Charenton.	450	formée d'une compagnie de vétérans et du bataillon des élèves de l'Ecole d'Alfort.
Vincennes.	400	formée d'un bataillon de jeune garde et d'une compagnie de vétérans.
Saint-Denis.	570	formée d'un bataillon de jeune garde et de deux cadres de bataillon d'infanterie de ligne.
Neuilly.	250	formée d'un cadre de bataillon d'infanterie de ligne et d'une compagnie de vétérans.
Total.	1,970 hommes.	

(1) Il est inutile de faire remarquer que ce tableau, dressé à la place de Paris, présente un effectif exagéré, comme l'est toujours un effectif formé sur pièces dans des bureaux. En règle générale, il faut toujours retrancher, sur les effectifs de cette espèce, un cinquième au moins, cinquième qui représente les malades, les traînards, les absents, en un mot, par quelque motif que soit. Il suffit d'examiner avec un peu d'attention ce tableau pour voir combien il est loin de représenter le nombre des combattants véritables. Par exemple, les 6,000 gardes nationaux (y en avait-il 6,000) étaient aux barrières. On compte les hommes, qui étaient où on ne se battait pas, les hommes employés à la police, etc. (Note de l'Éditeur.)

(2) Gardes nationaux qui ont disparu au moment du combat. (Note du duc de Raguse.)

Kléber est né à Strasbourg, en 1754, d'une famille bourgeoise. Destiné au métier d'architecte et élevé pour en suivre la carrière, des circonstances particulières lui donnèrent le moyen d'entrer à vingt-trois ans au service de l'Autriche, comme officier, dans le régiment de Kaunitz. Après sept ans, il le quitta pour revenir en France, où il reprit sa première profession. La Révolution ayant réveillé chez lui son instinct belliquenx, il entra, comme grenadier, dans un bataillon de volontaires du Haut-Rhin, où bientôt il devint adjudant-major. Renfermé dans Mayence, il se distingua à la défense de cette place, et fut nommé adjudant général. Envoyé avec cette garnison dans la Vendée, et promu bientôt au grade de général de brigade, destitué et remis peu après en activité de service et devenu général de division, il combattit en cette qualité à Fleurus, et eut ensuite sous ses ordres une aile de l'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par le général Jourdan. Resté sans activité en 1797, il demanda au général Bonaparte de le suivre dans l'expédition d'Égypte, et en fit partie comme général de division. Blessé à l'attaque d'Alexandrie, il resta dans cette place pour y commander. Guéri, il revint à la tête de sa division, et fit l'expédition de Syrie. Le général Bonaparte, en partant pour la France, lui laissa le commandement de l'armée. Kléber, opposé au système de colonisation, conclut, peu après, une convention pour l'évacuation de l'Égypte; mais, après avoir commencé l'exécution du traité, informé de la mauvaise foi du gouvernement anglais, il se détermina à attaquer immédiatement l'armée turque, sur laquelle il remporta, avec dix mille hommes, la victoire mémorable d'Héliopolis. Après ce succès immortel, et au moment où il s'occupait à fonder un établissement durable, un fanatique l'assassina et enleva à l'armée un chef qui lui assurait à jamais la conservation de cette riche contrée, si précieuse pour la France, et dont la possession l'eût dédommagée amplement de la perte de toutes ses colonies.

Le général Kléber, d'une haute stature, d'une figure martiale, d'une bravoure brillante, donnait l'idée du dieu de la guerre. Son instruction était étendue, son esprit vif et mâle. Un accent alsacien très-marqué, des phrases sou-

vent imprégnées de germanismes, donnaient à son langage une énergie particulière. Sa personne portait avec elle une grande autorité, et son regard imposait. Bon et agréable dans ses rapports, les troupes l'aimaient; ceux qui vivaient dans son intimité le chérissaient. Cependant, comme rien n'est parfait sur la terre, avec un caractère élevé et prononcé, il ressentait quelquefois de petites passions qui obscurcissaient ses hautes qualités. La manière dont Bonaparte avait paru et figuré à son début sur la scène du monde l'avait rempli d'admiration, et cependant, à peine placé sous ses ordres et en rapports directs avec lui, les faiblesses de l'homme reprirent leur empire, et son entourage ne négligea rien pour refroidir et rendre bientôt ennemis deux hommes qui étaient faits pour s'entendre et s'apprécier. Du nombre de ceux qui exerçaient une influence fâcheuse sur l'esprit de Kléber, je dois mettre en première ligne Auguste Damas, un de ses aides de camp, jeune homme charmant et officier brillant, mais qui faisait un mauvais usage de son crédit sur l'esprit de son général.

Kléber réunissait chez lui deux dispositions contraires dans son esprit, chose dont on a vu plus d'une fois l'exemple chez les gens de guerre. Il ne savait pas obéir et ne voulait pas commander. Quand le commandement lui fut imposé, il l'exerça à merveille; mais, si on le lui eût offert, il l'aurait refusé opiniâtrément. Il contribua puissamment aux succès de l'armée de Sambre-et-Meuse, et fut en même temps le fléau du général Jourdan, dont il estimait peu les talents et le caractère, et qu'il tournait souvent en ridicule. Après le départ de Bonaparte, il se déclara hautement son ennemi, il critiqua amèrement ses opérations et rallia à lui tous les individus qui désiraient voir évacuer l'Égypte. L'armée se divisa en deux partis, l'un favorable, l'autre contraire à la colonisation. Les troupes qui avaient servi en Italie composaient le premier; à sa tête se plaça le général Menou, et c'est à cette seule circonstance que cet officier a dû cette protection inouïe et si peu méritée dont Napoléon ne se lassa jamais de le couvrir; Kléber adopta toutes les passions du parti opposé; mais, quand l'honneur de l'armée lui commanda de changer de conduite, il n'hésita pas à se montrer homme supérieur et

grand général. Jamais ordre du jour ne fut plus éloquent que celui qu'il donna à son armée; jamais proclamation n'exalta plus vivement les sentiments des soldats. Après avoir publié textuellement la lettre de l'amiral Keit, annonçant son refus de reconnaître le traité d'El-Arich, et sa résolution de retenir prisonnière l'armée française, il ajoutait: „Soldats, on ne répond à de telles insolences que par des victoires. Préparez-vous à combattre.“ On sait ce qui advint de cette résolution généreuse. La conservation de l'Égypte, s'il eût vécu, en eût été le résultat définitif.

Le langage du général Kléber, souvent ordinaire, ne manquait cependant pas d'une certaine élévation; ses images, prises presque toujours en bas lieu, avaient quelque chose de pittoresque et d'énergique, et beaucoup de mots de lui ont fait fortune dans l'armée. Lors du passage du Rhin en 1795, près de Düsseldorf, Kléber commandait le corps d'armée opérant le premier. Le retard de quelques heures dans l'arrivée des bateaux sembla avoir fait perdre la tête au général Jourdan. Le passage, exécuté de nuit, devait avoir lieu de très-bonne heure; mais, les bateaux n'ayant été disponibles qu'à dix heures, et la lune étant levée, l'opération pouvait être vue par les ennemis, et, comme tous les hommes faibles, Jourdan voulut remettre au lendemain son entreprise, ne voyant pas que le retard mettrait plus de chances contre le succès que la lumière incertaine de l'astre dont il redoutait la présence. Au moment où Kléber s'embarquait avec ses troupes pour opérer, un aide de camp arriva pour lui dire de suspendre le passage. Kléber prit un ton solennel pour répondre à l'aide de camp, et lui adressa ces paroles: „Dites au général en chef que je ch.. sur la lune, je fais une éclipse, je passe, et demain je serai à Düsseldorf.“ Je ne sais pas si l'éclipse fut faite, mais il est certain que le lendemain il était maître de Düsseldorf. On juge le succès qu'eut un pareil discours dans la circonstance et avec un semblable résultat.

Kléber, en Égypte, s'était promptement mis en opposition contre toutes les niaiseries de cette nuée de prétendus savants qui avaient accompagné l'armée. Ces pauvres gens étaient antipathiques aux soldats, qui les accusaient

d'être cause de l'expédition. Aussi se plaisaient-ils à leur signifier qu'ils n'étaient que des ânes, mais cela d'une manière indirecte, en décorant les ânes, si communs en Égypte, du nom de savants. Kléber eut un jour l'occasion de les tourner en ridicule d'une manière sanglante. A Dieu ne plaise que je puisse confondre dans cette tourbe quelques-uns des hommes illustres qui avaient suivi l'expédition, tels que Monge, Berthollet, Dolomieu, etc.! Mais il est certain que ce peuple de savants était fort peu digne de pareils chefs et que les soldats étaient fort excusables de se moquer d'eux. Dolomieu, Monge, Berthollet, etc., étaient à dîner chez le général Kléber à Gizéh, avec une trentaine de convives. Dolomieu avait de la niaiserie dans l'esprit, dans la tournure et dans le langage: d'une taille de six pieds deux pouces, élancé comme un palmier et bègue, sa vue disposait toujours à rire. Quelqu'un ayant dit que, si on eût trouvé cent millions en arrivant en Égypte, on aurait pu faire de très-belles choses, Dolomieu s'empara vivement de cette idée, et exprima d'une manière particulière ses regrets. Kléber alors lui ayant dit: „Mon cher Dolomieu, quel emploi auriez-vous fait de ce trésor?" celui-ci répondit en bégayant: „D'abord, j'aurais donné trente millions à l'Institut pour faire des fouilles, ensuite une pareille somme pour bâtir une ville à la pointe du Delta, enfin, le reste au gouvernement pour le couvrir des frais de l'expédition, chose juste et convenable. — Nous différons, mon cher Dolomieu, dans notre manière de voir," lui dit alors Kléber avec autorité," „si j'avais eu mission de répartir cette somme, j'aurais donné cinquante millions à l'armée, et puis cinquante millions à l'armée, des coups de bâton au Directoire, et du foin à l'Institut."

Cette histoire, dont le général Bonaparte rit beaucoup, fit le bonheur de l'armée.

J'ai raconté ailleurs d'autres mots du général Kléber, je pourrais en citer encore, mais j'en ai dit assez pour faire connaître la nature de son esprit. Homme remarquable sous tous les rapports, sa mort prématurée a été un grand malheur pour la France, et la cause de nos désastres en Égypte.

NOTICE

SUR

LE PRINCE SCHWARZENBERG

J'ai eu plusieurs fois, dans le cours de mes *Mémoires*, l'occasion de prononcer le nom du prince Charles de Schwarzenberg; mais je n'en ai point dit assez pour le faire connaître, et c'est ce que je veux faire ici.

Le rôle important qu'il a joué à la tête de la croisade qui s'est formée contre nous prouve que c'était un homme d'un rare mérite. Le noble et heureux caractère dont il était doué était merveilleusement adapté à la position élevée qui lui avait été confiée. Il fallait ses belles et nobles qualités pour amener à bien la tâche difficile qui lui était imposée. Ces mêmes qualités, au reste, lui ont valu l'estime et l'attachement de tous ceux qui l'ont connu.

Il était issu d'une ancienne et illustre famille de l'Empire, appartenant à la noblesse immédiate, depuis plusieurs siècles établie en Autriche, où elle possède de grands biens. A l'exemple de ses ancêtres, il entra de bonne heure au service militaire. Le prince Charles était né en 1771; aussi avait-il fait les campagnes de 1788 et 1789 contre les Turcs. Il avait également servi avec distinction dans les guerres contre la France. Dès 1796, à vingt-cinq ans, il était déjà officier général, chose rare partout, et plus rare en Autriche qu'ailleurs. Il se trouva à la catastrophe d'Ulm, où, par ses dispositions et sa présence d'esprit, il sauva la plus grande partie de la cavalerie autrichienne. Son esprit aimable et sa séduction personnelle le firent choisir, pendant la paix, pour remplir les fonctions d'am-

bassadeur à Saint-Pétersbourg. La guerre l'ayant rappelé à l'armée, il combattit avec gloire à Wagram, en 1809.

Après le mariage de Napoléon avec Marie-Louise, le prince de Schwarzenberg devint ambassadeur en France et sut plaire universellement à Paris. La catastrophe qui accompagna les fêtes du mariage de Napoléon, et dont sa maison fut le théâtre, devint comme le pronostic funeste des malheurs dont la nouvelle dynastie serait frappée.

Au moment où la guerre de Russie éclata, il fut choisi pour commander le corps auxiliaire que l'Autriche réunit à l'armée française. Comme Napoléon l'estimait et l'aimait, comme il voulait lui donner une existence égale à celle des maréchaux français, il demanda pour lui à l'empereur François la dignité de feld-maréchal, qui lui fut accordée. Ainsi ce fut à Napoléon qu'il dut sa promotion. Singulière destinée de celui-ci! Principe de tant de grandeurs nouvelles, créateur, soutien et protecteur de tant de dynasties qui, par sa toute-puissance, prirent rang parmi les rois, quand ses nombreuses fautes eurent compromis ses destinées, il succomba écrasé par les efforts de ceux qu'il avait grandis! Le lieutenant qu'il avait choisi en 1812 devint le chef suprême qui conduisit, en 1813 et 1814, les peuples qui avaient pris les armes pour le détruire.

Le prince de Schwarzenberg remplit sa tâche avec talent en 1812. Abandonné à lui-même par Napoléon, habituellement sans ordres de lui, il manœuvra dans le but d'être le plus utile à l'armée française. Des critiques injustes ont obscurci les services qu'il rendit à cette époque. L'esprit de parti a fait taire la vérité. On l'a accusé d'avoir agi avec faiblesse et trop de circonspection; mais ceux qui ont étudié les faits doivent le laver de cette accusation. Le prince de Schwarzenberg a manœuvré avec habileté et talent. Il ne pouvait pas raisonnablement faire plus qu'il n'a fait. Il est vrai qu'il ne s'est pas perdu à plaisir au moment où l'armée française a présenté le spectacle d'une immense catastrophe, dont on ne trouve d'exemple que dans l'antiquité.

La position de l'Autriche ayant changé, de nouveaux devoirs le mirent dans le cas de combattre ses anciens alliés. La considération dont jouissait son talent, le cas

qu'on faisait d'un caractère noble, désintéressé, conciliant, et la nécessité de flatter l'amour-propre de l'Autriche, dont le poids devait tout décider, firent choisir unanimement le prince de Schwarzenberg pour chef suprême.

Jamais mission plus difficile et plus pénible ne fut donnée à un général d'armée. Commander les troupes de tant de nations différentes, et mettre en harmonie des intérêts quelquefois si opposés; commander au milieu de souverains, environné de leurs états-majors et de leur cour; neutraliser les rivalités funestes et les mauvaises passions; faire une abnégation constante de toute vanité personnelle; accorder souvent une gloire peu méritée pour ne pas déplaire, sans cependant décourager ceux à qui elle appartenait véritablement; ne voir qu'un but marqué dans l'alliance, et se sacrifier sans cesse aux intérêts de l'harmonie et de l'union, tel est le rôle auquel le prince de Schwarzenberg s'est dévoué, et qu'une âme d'une pureté extraordinaire lui a donné le moyen de remplir. Il avait, il est vrai, un puissant appui pour le succès de ses opérations dans la haine universelle qu'inspirait Napoléon.

Je ne fais ici aucune critique des deux campagnes des alliés en 1813 et 1814. Les fautes commises ne peuvent être reprochées à un général peu maître de ses mouvements, auquel on désobéissait souvent, et que mille considérations retenaient sans cesse.

Le prince de Schwarzenberg avait des talents militaires distingués, et doit être placé au nombre des meilleurs généraux de son temps.

On assure que, dans la sécurité de la paix, on a oublié les grands services qu'il avait rendus, et que seul il pouvait rendre. En effet, son influence a été détruite par des médiocrités intrigantes. En cela il a eu un sort commun à beaucoup d'hommes capables et vertueux dont l'histoire a conservé les noms. Une mort prématurée (à quarante-neuf ans) l'a empêché de jouir, de son vivant, de la position qui lui était due, et que le temps aurait amenée quand les intérêts personnels et les rivalités n'y auraient plus mis d'obstacles.

NOTICE

SUR

LE PRINCE DE METTERNICH

Le prince de Metternich, dont la longue carrière politique a exercé pendant beaucoup d'années et exerce encore une grande influence sur les événements de l'Europe, sera l'objet légitime de la curiosité de la postérité. Ceux qui, comme moi, l'ont beaucoup fréquenté doivent chercher à le faire connaître.

Le prince de Metternich est né à Coblentz, en 1773. Sa famille appartenait à la noblesse immédiate de l'empire. Elle a eu la gloire de fournir plusieurs électeurs de Trèves et de Mayence. A l'exemple de son père, Metternich s'attacha de bonne heure au service de l'Autriche. Un avancement rapide le porta au poste de ministre de l'empereur à Berlin, qu'il occupait en 1805.

M. de Metternich est un homme d'un esprit étendu et cultivé. Il possède des connaissances multipliées. Sans être un savant, il n'est probablement pas d'homme du monde, livré aux affaires et aux plaisirs, qui ait fait des études aussi variées, et soit au même degré au courant des découvertes et de la marche des sciences et des arts, au moins dans leurs résultats et leur application.

Une tournure élégante dans sa jeunesse, une politesse facile, ont fait de lui le type du véritable grand seigneur.

Son caractère égal et bienveillant rend agréables les rapports avec lui. Le prince de Metternich est prodigue de promesses, mais difficilement il les tient et s'occupe de leur exécution. La moindre considération l'arrête; le plus léger obstacle l'intimide. Jamais il n'aborde de front une difficulté; toujours il cherche à la tourner, et, si l'oubli de la vérité dans son langage est un auxiliaire utile, il n'hésite pas à en faire usage, et cela avec un aplomb imperturbable.

Cependant dans les choses essentielles, et en pesant bien la nature de ses expressions, ses paroles méritent confiance; dans les choses de peu d'importance, on doit attribuer la cause d'une moindre franchise au besoin de déguiser son impuissance et ses moyens de crédit dans les affaires de gouvernement intérieur: chose plus vraie qu'on ne croit généralement. Sous le règne de l'empereur François, et plus encore sous le règne actuel, son pouvoir réel s'est toujours borné aux affaires de son département. Sur ce terrain il est maître absolu; mais à ces limites finit sa puissance; en sorte que celui qui peut entraîner l'État dans une guerre qui consommerait des milliers d'hommes et des centaines de millions est tout à fait étranger aux mesures qui doivent servir d'appui au développement de ses forces et au régime intérieur de la société.

L'Autriche est aujourd'hui une oligarchie où chaque département administratif se gouverne isolément. Tout s'y passe d'une manière légale; tout y est régulier et conduit d'une manière paternelle; mais chaque pouvoir y marche pour son compte, et il n'y a pas de centre d'action véritable. Les mœurs de la famille impériale, et un grand esprit de justice généralement répandu dans les dépositaires du pouvoir, conduisent le pays. C'est un état de choses supportable dans le repos; mais c'est une cause de faiblesse et un grand danger au moment de l'agitation. Rien n'est plus propre à produire de grandes catastrophes.

Ce qui distingue particulièrement le prince de Metternich, le trait caractéristique de son esprit, c'est la raison. Il semble sans passion; il entend tout avec calme, et se met à la place de chacun. Gâté par les habitudes d'une position très-élevée et des conséquences qui en résultent,

la contradiction lui est désagréable, et rarement il se livre à la discussion avec ceux dont les opinions sont opposées à la sienne. Il est habituellement d'accord avec lui-même, et j'ai pu en acquérir la preuve dans les nombreuses conversations que pendant tant d'années j'ai eues avec lui. Alors je l'ai vu presque toujours se conduire comme d'avance il avait annoncé vouloir le faire dans une circonstance donnée et prévue. Je l'ai vu également vouloir toujours des choses raisonnables, et s'occuper de bonne heure à préparer les moyens nécessaires pour atteindre le but qu'il s'était proposé. Chef d'un cabinet dont le système et l'esprit, d'accord avec la position géographique de la puissance qu'il représente, doit avant tout être modéré, conservateur, il a pris d'autant plus facilement ces mœurs, qu'elles sont dans sa propre nature.

On accuse le prince de Metternich d'avoir beaucoup d'amour-propre, d'être infatué de son génie et d'être très-sensible à la flatterie; mais quel est l'homme capable qui ignore sa valeur et n'est pas même disposé à l'exagérer? Comment résister au plaisir d'écouter le doux concert de louanges dont le pouvoir et le succès sont toujours l'objet? Chez lui les souffrances que la contradiction et le blâme lui font éprouver ne se montrent pas par l'irritation, mais par une sorte de dédain et un silence qui lui donne à ses propres yeux un succès facile; il s'abandonne souvent aussi à l'illusion d'avoir tout prévu, même lorsque ses pronostics sont en défaut.

Comme beaucoup d'hommes, il a une grande propension à croire ce qu'il désire. Il a aussi la singulière prétention d'être né avec le génie militaire, et, chose surprenante, c'est que le prince de Metternich, après avoir vécu dans un temps de guerre si long, dans l'intimité des généraux les plus distingués de son époque, et suivi les armées, n'a pas compris un mot de la partie morale de la guerre. Un homme doué des facultés qu'il possède aurait dû la deviner sur-le-champ, et être frappé des mystères qui l'accompagnent.

Il se trompe sur lui-même comme il arrive à tant de gens distingués. Éminemment homme de concession, il ne parle que principes et emploi de la force. Homme de con-

ciliation, il tourne en ridicule le *juste milieu* quand la conduite de toute sa vie en est l'apologie, ce dont assurément on ne peut le blâmer, car il n'y a pas de système invariable dans les affaires. Les choses étant plus fortes que les hommes, l'homme habile modifie sa marche quand les circonstances en indiquent la nécessité, afin de ne pas se briser contre leur puissance irrésistible.

La monarchie autrichienne s'est bien trouvée de la conduite qu'il a tenue après les malheurs qui l'avaient écrasée; car la modération et la fermeté de cette conduite l'ont replacée au point d'où elle était descendue par suite d'une politique imprévoyante et des malheurs de la guerre. L'Europe s'en trouve bien également aujourd'hui; car le système conservateur adopté l'a préservée d'une guerre qui n'était pas indispensable, et des malheurs qui en auraient été la suite.

Malgré un esprit supérieur, le prince de Metternich a une simplicité et une bonhomie qui lui font trouver un véritable délassement dans des niaiseries, qui, d'abord plaisantes, devraient promptement lui paraître fastidieuses. Singulière bizarrerie qui lui est tout à fait particulière, il s'amuse à faire une collection de toutes sortes de bêtises, des choses ridicules écrites qu'il a pu rassembler. Il consacre quelquefois des heures entières à les montrer en détail et à en faire l'exposition.

Le prince de Metternich a été très-bien traité par les femmes. De nombreux succès ont rempli sa carrière galante. Sa première femme, la princesse Laure, née comtesse de Kaunitz, m'a dit qu'elle ne comprenait pas qu'une femme pût lui résister. Il s'est marié trois fois. Sa première femme, celle que je viens de nommer, était petite-fille du célèbre ministre tout-puissant sous Marie-Thérèse et Joseph. Elle avait beaucoup d'esprit. Devenu veuf, une véritable passion le détermina à donner sa main à une personne charmante, mademoiselle Antoinette Leicham, d'une famille obscure, et que l'aristocratie autrichienne repoussait à cause de cela. Cette dame mourut en couches à son premier enfant. Metternich prit alors une troisième femme, mademoiselle Mélanie Zichy; c'est celle que j'ai le plus connue. Quoique bien née, sa famille n'est pas an-

cienne. Charmante de figure, et de mœurs très-pures, son caractère passionné a eu de grands inconvénients pour son mari, pour ceux avec lesquels elle vit et pour elle-même. Cependant on ne peut révoquer en doute qu'elle ait de la bonté et possède de grandes qualités de cœur. En dernière analyse, le prince de Metternich, comme homme privé, a toutes les qualités qui rendent sa société sûre, commode et douce; et, comme homme politique, il justifie en grande partie, malgré quelques fautes graves que la postérité lui reprochera, la réputation d'habileté que ses longs succès lui ont donnée.

Après avoir essayé de faire le portrait du prince de Metternich, peut-être est-il à propos de jeter un coup d'œil rapide sur l'histoire de sa vie et sur les actions principales auxquelles il a attaché son nom.

Sa carrière embrasse quatre époques principales: la première commence à son entrée au service, et se termine avec son ambassade à Paris.

La deuxième commence à sa nomination de chef du cabinet et remplit tout le temps de l'Empire.

La troisième comprend la Restauration jusqu'à la Révolution de juillet.

La quatrième se compose des temps qui ont suivi et qui durent encore.

La première période ne présente d'abord aucun intérêt politique. Occupant alors des postes secondaires, le prince de Metternich a été étranger aux grandes affaires. Son occupation principale fut alors de plaire et de se faire des amis. Il alimentait l'activité de son esprit par l'étude des sciences. Pendant le temps où il attendit à Vienne qu'un poste lui fût donné, il se livra à l'étude de la médecine, pour laquelle il a toujours un goût prononcé. Il suivit les hôpitaux de cette capitale et ne manqua jamais d'assister aux opérations de quelque importance. Il en est résulté qu'il est particulièrement instruit dans cette partie, et l'opinion que je crois être autorisé à concevoir de ses connaissances me fait penser que souvent un malade confié à un médecin de profession est moins en sûreté qu'il ne le serait entre ses mains.

Le prince de Metternich fut fort à la mode dans sa

jeunesse. D'une tournure distinguée et élégante, il fut très-bien traité par le beau sexe et eut beaucoup de louangeurs. Le mariage qu'il contracta avec une petite-fille du célèbre ministre, prince de Kaunitz, ajouta puissamment à ses moyens d'avancement et de fortune.

Une circonstance fortuite, insignifiante en elle-même, le fit sortir de pair et le plaça sur le plus grand théâtre de l'époque. L'ambassade de Paris lui fut donnée. C'est de sa bouche même que j'ai entendu le récit des événements qui motivèrent le choix dont il fut l'objet.

A l'époque de la guerre de 1805, le prince, alors comte de Metternich, était ministre à Berlin. Il était fort aimé de tous ses collègues; il vivait, entre autres, en bonne harmonie avec le ministre de France, M. de Laforest, vieil employé des affaires étrangères, assez peu spirituel, mais galant homme. La guerre déclarée et les armées en mouvement, leurs relations durent cesser; mais le comte de Metternich, très-éloigné de la moindre pédanterie et de toute exagération, dit à M. de Laforest qu'il était dans leurs intérêts réciproques de se communiquer les nouvelles que chacun d'eux recevrait. Les événements militaires devaient décider toutes les questions politiques, et ils étaient également intéressés à les connaître promptement. Peut-être sa curiosité aurait-elle été moins impatiente s'il eût pu pressentir les résultats de cette campagne. Toutefois les grandes nouvelles arrivèrent. Il fit contre mauvaise fortune bon cœur, accepta sans murmurer les terribles communications que M. de Laforest fut dans le cas de lui faire, et ce dernier en instruisit Napoléon, en se louant beaucoup de lui.

La paix faite, l'Autriche dut choisir un ambassadeur pour résider à Paris. Avant la guerre, ce poste était occupé par le comte Philippe de Cobentzel, très-digne homme sans doute, mais type véritable de la bureaucratie autrichienne. Il était formaliste et méticuleux; il déplaisait souverainement à Napoléon. Celui-ci s'en expliqua avec l'empereur François dans l'entrevue qu'il eut avec lui; il l'engagea à lui envoyer un jeune homme qui pût le comprendre: il lui nomma Metternich comme en ayant entendu parler avec éloge, et Metternich fut nommé ambassadeur à

Paris. Il plut à Napoléon, s'insinua dans sa confiance et son amitié. Les circonstances déterminèrent plus tard, en 1809, l'empereur François à lui confier la direction de la monarchie autrichienne, au moment où une série de fautes avait ouvert l'abîme qui semblait devoir l'engloutir. On crut à Vienne, non sans raison, que lui seul était en position de le fermer et d'amener des jours meilleurs. On sait qu'il a dépassé les espérances, et on connaît avec quelle habileté il a prévu les événements et profité des folies de Napoléon. Il est à remarquer que Metternich, qui a contribué si puissamment à la chute de Napoléon par l'ensemble qu'il a su mettre dans les efforts dirigés contre lui, a dû particulièrement à Napoléon lui-même la place redoutable qu'il a occupée et dont il a tiré un si grand parti.

La paix de Vienne étant conclue, le prince de Metternich fut donc appelé à la direction des affaires. C'est à ce moment seulement que l'on peut placer le commencement de la deuxième époque de sa carrière politique.

La guerre de 1809 avait été conçue avec discernement. Le moment pour attaquer Napoléon était opportun. L'Autriche avait de grandes chances de succès, et jamais les positions respectives ne lui avaient offert et semblé promettre un plus bel avenir. Presque toute la vieille armée française était en Espagne, où elle s'épuisait en vains efforts, au milieu des souffrances de toute espèce que déguisaient des succès éphémères. Trouvant une nation sous les armes, mais sans chef pour traiter de ses intérêts, aucune négociation n'était possible. Cette puissance d'opinion que donne la victoire n'amenait elle-même aucun résultat. Ne pouvant s'exercer sur un souverain qui représente toute une nation, elle s'évanouissait bientôt et laissait constamment l'armée en présence des difficultés matérielles de chaque jour et des réalités d'une situation impossible. Maîtresse partout où elle se trouvait, elle perdait son pouvoir dans le lieu qu'elle quittait, parce qu'aucune action morale ne venait à son secours. Dès 1809, on pouvait calculer de quelle série de maux la France était menacée.

D'un autre côté, les calamités de l'Allemagne et ses humiliations avaient éveillé chez ses peuples un désir ardent

de vengeance. Jamais le sentiment de la patrie allemande ne s'était développé avec plus d'énergie, et l'armée autrichienne, en prenant les armes, avait montré un enthousiasme qu'on ne lui avait jamais connu.

Des circonstances très-favorables, des moyens relatifs puissants, n'amenèrent cependant aucun résultat, aucun des succès sur lesquels on avait droit de compter. De mauvaises combinaisons militaires amenèrent des revers. La fortune vint inutilement en aide à l'armée autrichienne. L'armée française, après Essling, pouvait et devait périr; mais le général autrichien, au milieu de l'étonnement que lui causait sa victoire, manqua à sa destinée, à la fortune de son pays, et bientôt Wagram replaça Napoléon dans l'opinion à une plus grande hauteur que celle dont il avait paru devoir descendre.

Au moral, comme en mécanique, l'action est égale à la réaction. On avait cru pouvoir briser le joug de Napoléon; mais le joug devint plus lourd encore. Napoléon vainqueur devint un maître. Les peuples, lassés de voir leurs généreux efforts constamment inutiles, s'associèrent sincèrement à la soumission de leur monarque.

C'est donc sous ces auspices que le prince de Metternich devint l'arbitre des destinées de l'Autriche, Une paix très-désavantageuse venait d'être signée sans son concours, et, quoique conclue au moment même où il entrait aux affaires, il n'en a jamais accepté la responsabilité. Bien loin de là, il a protesté dans toutes les occasions. Elle fut en effet condamnable par sa précipitation. Elle fut en quelque sorte imposée à un souverain par la volonté très-suspecte d'un de ses sujets.

Metterních était à . . . . attendant l'ouverture des négociations, quand Napoléon eut l'idée de faire mettre toute cette affaire entre les mains d'un homme borné, vaniteux, et que ses cajoleries lui soumettraient. Il écrivit à l'empereur François pour lui demander de lui envoyer le prince Jean Lichtenstein, avec lequel, dit-il, il lui serait facile de s'entendre. L'empereur François, par déférence, prescrivit au prince Jean de se rendre à Vienne pour écouter les propositions de Napoléon et lui en rendre compte. Au lieu de se borner à un rôle si facile, n'ayant de pou-

voirs d'aucune espèce, le prince Jean consentit à signer des préliminaires de paix. Napoléon lui avait promis, il est vrai, de tenir la chose secrète; mais ce n'était pas le compte de celui-ci, qui voulait exploiter la position habile qu'il avait prise et appeler l'opinion à son aide; aussi n'eut-il rien de plus pressé que de proclamer la paix en faisant tirer cent coups de canon. C'était un moyen de forcer l'empereur à ratifier le traité, par respect pour l'opinion, qui, de belliqueuse qu'elle avait été trois mois auparavant, était devenue très-pacifique. Il eût fallu, pour justifier un refus, faire tomber la tête du mandataire infidèle et que François développât un caractère supérieur à celui dont il était doué. Il se soumit et accepta en définitive un traité dont la nécessité n'était pas suffisamment démontrée. La soumission, les complaisances et la séduction devaient donc être dès lors, pour l'avenir, les armes de l'Autriche. Ce fut ce système qu'adopta Metternich, et il faut convenir qu'il l'a suivi avec habileté. Mettant de côté l'orgueil des Césars, une union de famille avec Napoléon lui parut nécessaire. C'était un refuge où la monarchie autrichienne pouvait respirer.

Depuis la mort du fils aîné de Louis Bonaparte, que diverses circonstances avaient amené Napoléon à regarder comme son successeur, on ne doutait pas qu'un divorce et un nouveau mariage ne fussent dans les projets de l'Empereur. Le comte Louis de Narbonne, resté à Vienne pour l'exécution du traité de paix, fut mis sur la voie d'une alliance, et avec tant d'adresse, qu'il crut en avoir eu la première idée. Ce projet fut transmis à Paris, où il fut accueilli avec complaisance par Napoléon, dont l'orgueil fut flatté, et on arriva assez vite à une conclusion. Metternich, au surplus, trouva dans l'empereur François une disposition plus favorable qu'on n'aurait pu le supposer; car précédemment, et dès 1807, il s'était familiarisé avec quelque chose d'analogue. Le fait est assez extraordinaire pour être consigné ici; il m'a été raconté par le fils même de la personne avec laquelle l'Empereur s'était expliqué.

Lors de la dernière maladie de l'impératrice Marie-Thérèse, que l'empereur François aimait très-tendrement, causant intimement avec le comte O'Donnel, ministre des

finances, dans lequel il avait une grande confiance, il lui dit ces paroles les larmes aux yeux: „Et si j'ai le malheur de la perdre, je devrai me remarier très-promptement, car, sans cela, ils me forceront à prendre une Française.“ On comprend alors que l'envoi de sa fille en France, après les nouveaux malheurs de 1809, ne fut pour lui l'objet d'aucune difficulté.

L'opinion publique, au surplus, ratifia en Autriche cette résolution, qui ne fut blâmée que par un très-petit nombre de personnes étrangères aux affaires et de peu de poids comme jugement. En général, on espérait beaucoup de l'avenir qui se présentait. On avait raison sans doute, mais on n'avait pas deviné de quelle manière l'avenir se développerait. On ne prévoyait pas dans quels écarts insensés la confiance et l'orgueil de Napoléon devaient le précipiter.

Le mariage de l'archiduchesse Marie-Louise avec Napoléon amena le prince de Metternich à Paris. Il y résida assez longtemps. Il étudia la nouvelle cour et chercha à reconnaître quel effet avait produit sur l'esprit de l'Empereur son admission dans la famille des souverains de l'Europe. Entré dans son intimité, il conquit ses bonnes grâces et son affection. Il supposait que peut-être Napoléon, uni à une fille des Césars et ayant ainsi donné une nouvelle base à son trône, ne s'occuperait plus que de le consolider; mais bientôt il fut détrompé. Il reconnut que le caractère de Napoléon n'avait été modifié d'aucune manière; que l'avenir était gros de tempêtes, dont la violence et la force croîtraient avec la masse des éléments qui devaient les former, et il en sentit d'autant plus vivement la nécessité de tout faire pour se mettre à couvert contre leur action. Aussi toute sa politique consista à éviter que, sous aucun prétexte, la bonne intelligence entre l'Autriche et la France ne fût troublée. Sa complaisance s'étendit à tout. Une guerre avec la Russie étant projetée, Napoléon exigea de l'Autriche un traité d'alliance qui lui assurât le concours d'un corps auxiliaire mis à ses ordres; mais Metternich eut l'habileté d'en réduire beaucoup l'effectif, de manière à laisser intactes presque toutes les forces de son pays. Le choix du prince de Schwarzenberg pour

commander le corps auxiliaire fut fait par Napoléon. Sur sa demande, il fut nommé feld-maréchal. Ces circonstances le portèrent, plus tard, à occuper le poste de généralissime de la croisade qui fut faite contre lui : singulière destinée de Napoléon, de créer lui-même les instruments qui devaient lui être les plus funestes!

Dans son séjour à Dresde, en 1812, Napoléon parut atteindre à une hauteur de position inconnue depuis l'antiquité. Là, véritable roi des rois, tous les souverains du continent, excepté celui qu'il allait combattre, vinrent lui rendre hommage, et l'empereur d'Autriche, comme les autres, se plaça modestement parmi les courtisans. Mais l'éclat de ce diadème si brillant allait se ternir et bientôt s'éteindre; bientôt aussi devaient finir la soumission et l'obéissance.

On connaît les résultats de la campagne de Russie. Une armée aussi nombreuse que celles de Darius et de Xerxès, pourvue de moyens immenses et bien organisée, fut engloutie faute de la prévoyance la plus vulgaire. Le feu de l'ennemi ne fut que l'auxiliaire de la misère qui la détruisit et des besoins de toute espèce qu'elle éprouva. Le manque de vivres et les désordres qui s'ensuivirent causèrent sa ruine pendant son offensive. A Moscou, l'effectif de l'armée ne présentait pas le sixième de ce qu'elle était moins de deux mois auparavant, et le reste devait disparaître par un redoublement de privations, éprouvé sur la même route, au milieu de l'hiver. Des sept cent mille hommes entrés en Russie, il ne devait pas revenir en Allemagne plus de vingt mille hommes.

On conçoit que, dans cet état de choses, la politique de l'Autriche avait dû changer. La force et la crainte l'avaient rendue esclave; la faiblesse l'affranchissait et lui rendait sa liberté. Plus le prince de Metternich s'était soumis, plus il devait être impatient de rendre l'indépendance à son pays et à son gouvernement. Il ne mit cependant aucune précipitation dans ses démarches, et il se posa, non pas comme ennemi, mais comme conciliateur et pacificateur.

Les succès de Lützen et de Bautzen vinrent rendre aux armées françaises quelque chose de leur premier éclat. La

France se montra de nouveau redoutable. Aussi l'Autriche accepta-t-elle franchement le rôle dont le but était de faciliter les arrangements équitables d'une paix durable; mais, le mauvais vouloir de Napoléon pour amener ce résultat une fois démontré d'une manière évidente, elle dut se joindre aux ennemis de Napoléon. C'était la seule politique raisonnable à suivre. Metternich l'adopta. Ceux qui lui en font un reproche parlent sans justice et sans raison. L'empereur d'Autriche était-il donc le vassal, l'homme lige de Napoléon? Les intérêts de sa conservation l'avaient rendu, malgré lui, son allié. Maintenant les intérêts de son affranchissement devaient le rendre son ennemi, puisque le rôle de conciliateur et de pacificateur lui avait été refusé. Metternich donna à sa politique la seule direction qu'en bon serviteur de l'Autriche il pouvait lui faire prendre.

La guerre éclata donc en 1813 avec l'Autriche. Maintenant les questions se décideront par les armes. De nouveaux revers nous accablent. Une armée de cinq cent mille hommes et de soixante-dix mille chevaux, créée comme par enchantement, est encore détruite en peu de mois. L'Allemagne est évacuée, et à peine arrive-t-il sur nos frontières du Rhin quarante mille hommes en état de combattre échappés à ces désastres. Cependant une offre de paix à signer immédiatement, à des conditions honorables et encore avantageuses, est faite, et les propositions qu'elle renferme sont encore refusées par des réponses évasives. Enfin le Rhin est passé, la France est envahie, et, malgré d'héroïques efforts, Paris est pris; l'Empire croule aux applaudissements frénétiques des Parisiens et des habitants du midi de la France.

Le prince de Metternich, que les hasards de la guerre avaient éloigné, ainsi que l'empereur François, du théâtre des grands événements, ne put pas exercer une action directe sur la question de changement de dynastie et du retour de la maison de Bourbon; mais il s'associa sans hésiter aux résolutions prises en son absence. Depuis il m'a assuré qu'il aurait adopté les mêmes principes s'il se fût trouvé à Paris le 31 mars; car il ne voyait aucun élément de vie et de durée à la dynastie impériale après la chute de Napoléon.

Maintenant vient la troisième période de la carrière du prince de Metternich.

De très-grandes fautes ont été faites au début de la Restauration. Des principes opposés et contradictoires, mis en présence et réunis dans la même œuvre (l'esprit d'émigration et les idées libérales), devaient se combattre et détruire l'ouvrage qu'on élevait. Un esprit élevé comme celui du prince de Metternich devait pressentir les conséquences d'un pareil système. S'il est équitable de ne pas le lui attribuer, il est juste de lui reprocher de ne pas s'y être opposé. Les directions principales, du reste, étaient déjà prises avant son arrivée, et ceux qui doivent porter la responsabilité de ce qui a été fait devant la postérité sont l'empereur de Russie et le prince de Talleyrand. Ce dernier, plus que tout autre, en reprenant l'esprit courtisan de Versailles et en forçant la nation et l'armée à renier l'esprit de la Révolution, a frappé de mort son ouvrage. Mais laissons de côté les affaires de la France, sur lesquelles le prince de Metternich ne pouvait avoir qu'une action plus ou moins indirecte. C'est au congrès de Vienne qu'il faut arriver pour examiner la conduite qu'il a tenue.

Il y a des principes immuables de justice qui doivent toujours servir de règle, et des vœux légitimes des peuples qu'il faut respecter. Au lieu de prendre pour base de telles maximes, on a compté les peuples pour rien et les princes pour tout. L'empire français parut une curée, dont chacun voulut avoir un morceau. L'empire français avait eu une extension insensée, et il devait rentrer dans des limites raisonnables; mais, à force de le craindre, on finit par s'acharner à l'amoindrir et au delà des limites que ses droits comparatifs l'autorisaient à prétendre. Lorsque tous les souverains de l'Europe accroissaient leurs États, les rendaient plus compactes et par conséquent plus forts, il était injuste de réduire la France à son ancien territoire. Il était imprévoyant et impolitique de diminuer ainsi un contre-poids que l'avenir rendra un jour si nécessaire. On voulut alors non-seulement réduire la France, mais encore l'humilier, et on a ainsi blessé les sentiments d'un peuple généreux. Avec une conduite différente, on prévenait les révolutions.

Dans le but de satisfaire l'avidité des princes, on tenta des réunions impossibles, et dont le temps a fait justice. Ainsi, pour plaire à la maison de Nassau, on a uni la Belgique, pays riche par son agriculture, aristocratique et catholique exalté, à la Hollande, pays d'égalité, important par sa navigation et sa marine, d'esprit mercantile, et professant la religion réformée. Les actes du congrès de Vienne sont pleins de pareilles anomalies. L'injustice et le malheur pour l'Europe de la destruction du royaume de Pologne sont reconnus par le monde entier, et avoués même par ceux qui s'en sont partagé le territoire. Quelle belle occasion se présentait pour le rétablir au moment où les principes de justice, la réparation des torts, étaient proclamés! Quelle habile politique eût suivi l'Autriche en cette circonstance si elle eût élevé cette barrière contre la puissance immense que l'avenir promet à la Russie! Quel mérite pour elle auprès de ce peuple généreux, si cruellement et si constamment joué par Napoléon! Au lieu de cela, une politique vulgaire, mesquine, qui n'osa jamais s'élever à cette hauteur. La Pologne continua à offrir le spectacle d'un peuple inconsolable d'avoir perdu sa nationalité, qui, quelque chose que l'on fasse, ne cessera jamais d'être un sujet d'inquiétude pour ses maîtres. Et non-seulement on n'a pas opéré le rétablissement du royaume de Pologne, si nécessaire un jour à l'indépendance de l'Europe, mais on a livré ce pays à la Russie, en la laissant s'établir d'une manière solide sur la Vistule. Dès ce moment, placée aux portes de l'Allemagne, avec des moyens puissants, une base d'opération inexpugnable, on lui a accordé une action prépondérante sur toutes les affaires de l'Europe.

Ce n'est pas tout encore. Le prince de Metternich, pour éviter des embarras, a fermé constamment les yeux sur les empiétements continuels de la Russie. Il n'a pas osé essayer de rivaliser d'influence dans les provinces des bouches du Danube. Il en a été de même de la Servie, qui semble si naturellement placée dans la sphère d'action de l'Autriche. La Moldavie, la Valachie et la Servie sont devenues russes, comme si elles appartenaient nominalement à cet empire. Cependant elles enveloppent la Hongrie

et la Transylvanie, et garantissent à la Russie la possession absolue, incontestable, quand elle le voudra, de l'empire ottoman. La mansuétude qui a laissé s'établir un semblable état de choses sera l'objet d'une sérieuse et juste critique et d'un blâme mérité de la part de la postérité envers le prince de Metternich.

Ces simples aperçus suffisent pour montrer l'imprévoyance qui a régné dans les délibérations du congrès de Vienne. Le prince de Metternich et le prince de Talleyrand, qui y jouèrent le premier rôle, doivent porter la responsabilité des fautes qui furent commises. Cependant l'esprit de justice dont je fais profession me force à remarquer que le retour de Napoléon, en 1815, apporta des complications funestes, et réveilla des passions dont le but ne devait plus être Napoléon seulement, mais aussi la France elle-même.

Les Bourbons, rétablis sur leur trône, se livrèrent à de petites passions contre l'Autriche, et la réaction en fut fâcheuse. Jamais ils ne purent lui pardonner le mariage de Marie-Louise avec Napoléon. Le prince de Metternich, auteur de cet acte politique, dont l'habileté ne saurait être trop admirée en cette circonstance par les hommes impartiaux, fut constamment l'objet de leur défiance. Ils reprirent les vieilles idées de la rivalité des maisons de Bourbon et d'Autriche, qui n'avaient plus d'application ni de fondement. Le mauvais vouloir que rencontra souvent le prince de Metternich dans ses relations diplomatiques lui inspira plus d'une fois des sentiments malveillants pour la France. Ces sentiments ont fini même par prendre une grande place dans son esprit. Ainsi il est indubitable que, lors des événements d'Espagne, en 1823, il chercha à accroître les embarras du gouvernement français.

Aux yeux de tout homme qui a étudié le caractère du peuple espagnol, c'était une chose grave que de venir se mêler de ses affaires. Opérer la dispersion de ses forces était chose facile; mais rétablir l'ordre et gouverner jusqu'au moment où Ferdinand, mis en liberté, serait remonté sur son trône, était rempli d'obstacles. Le moyen le plus simple d'y parvenir était de placer tous les pouvoirs dans la même main, et de confier la régence à M. le duc d'An-

goulême, qui, déjà, avait le commandement de l'armée. Rien de plus naturel sans doute; et cependant le prince de Metternich remua ciel et terre pour faire donner cette régence accidentelle et temporaire au roi de Naples, qui ne pouvait ni ne voulait l'exercer en personne, et qui l'aurait confiée à l'ambassadeur de Naples à Paris, vieil intrigant, d'un esprit brouillon et confus, auquel toutes les mauvaises passions du pays se seraient rattachées. On prit un terme moyen. On forma la régence d'un conseil composé d'Espagnols, mais les choix ne furent pas heureux. Au reste, il était difficile qu'il fût à la hauteur des circonstances; car comment trouver en Espagne des gens tout à la fois d'un esprit éclairé et d'un caractère sage et modéré? On confia donc le pouvoir à des gens orgueilleux, de peu de portée d'intelligence, enivrés d'une position que le hasard leur avait donnée, et qui, sans avoir rien fait pour la mériter, ne mettaient aucunes limites à leurs prétentions. Aussi ces gens qui n'avaient retrouvé leur liberté qu'à l'arrivée de l'armée française se hâtèrent de se déclarer hostiles envers elle et de lutter ouvertement contre son chef. Le duc d'Angoulême, après avoir longtemps souffert des embarras qu'ils lui suggéraient, fut réduit, pour ne pas laisser flétrir son caractère et sa position, à prendre des mesures de rigueur envers eux, en se plaçant au-dessus de leurs actes impolitiques, injustes et insensés, qui établissaient partout l'anarchie.

Je rappelle ici la célèbre ordonnance d'Andujar qui fut l'objet des plus vifs débats entre les cabinets. Elle était sage, nécessaire, indispensable, et ceux qui voulaient perpétuer le désordre en Espagne pouvaient seuls la blâmer. Le prince de Metternich l'attaqua avec la plus grande ardeur. Une guerre civile ne se termine que par des transactions et des amnisties. Ballesteros, qui commandait l'armée principale, avait mis bas les armes à des conditions déterminées, et les différents chefs avaient suivi son exemple. Une amnistie avait suivi la soumission, et tout était rentré dans l'ordre. Tout à coup la régence, méconnaissant les traités conclus par le duc d'Angoulême, ordonne l'arrestation des personnes que les traités protégent. Il en est souvent ainsi: ceux qui n'ont pas su combattre sont

impitoyables après la victoire, que d'autres ont obtenue pour eux. Ces listes de proscription sont dressées, les arrestations se multiplient, le repos public est menacé, l'autorité française est insultée. Non-seulement un grand scandale était offert au monde, mais les motifs secrets étaient placés dans une basse cupidité des agents; car avec de l'argent chaque prisonnier pouvait faire ouvrir sa prison. Le duc d'Angoulême, instruit de ces événements, ordonna aux commandants des villes et des postes militaires de faire mettre immédiatement en liberté tout homme couvert par les traités, et qui n'était l'objet d'aucune accusation pour des faits postérieurs. Le duc d'Angoulême, en cette circonstance, suivit non-seulement une bonne politique, mais il fit un acte d'honnête homme et défendit, comme il en avait le devoir, l'honneur du nom français qu'une faiblesse de sa part aurait flétri.

Le blâme connu du prince de Metternich en cette circonstance autorisa à l'accuser de sentiments hostiles envers nous.

Je viens d'indiquer les traits caractéristiques de la conduite du prince de Metternich envers la France, pendant la Restauration. J'aborderai avec une égale franchise celle qu'il a tenue avec l'Allemagne.

D'abord de justes louanges lui sont dues. Il s'est occupé avec succès de maintenir l'union en Allemagne, et de la préserver de l'esprit révolutionnaire, qui, soufflé par la France, était prêt à l'envahir. De bonne heure il jugea les effets infaillibles de la liberté de la presse, et s'occupa de se mettre à l'abri de son action. Dès 1819, il concerta avec tous les cabinets de cette vaste contrée l'emploi des moyens légaux pour y parvenir. Le bon sens des Allemands leur fit comprendre ce que ces mesures avaient de sage. Il trouva constamment dans une diète, qu'il avait organisée sur la base de l'égalité entre puissances des divers ordres, le concours désirable. Il obtint par le fait, mais sous l'apparence d'une simple influence, un pouvoir qui presque jamais n'éprouva de contradiction; système d'autant plus louable, qu'il exige, pour réussir, de la part de celui qui l'emploie, un grand respect pour la

justice, pour la raison, et l'habitude d'une grande modération.

La prévoyance du prince de Metternich a donc contribué puissament à conserver en Allemagne le bon ordre, la paix et l'union; et cela, malgré les germes de trouble qu'avait semés l'empereur Alexandre par le seul besoin d'obtenir une popularité dangereuse et passagère. Mais, au milieu de ces préoccupations, le prince de Metternich ne s'est pas aperçu que la Prusse voulait enlever à l'Autriche une partie de son influence en Allemagne. De très-bonne heure la Prusse a compris qu'avec une population faible, des revenus peu considérables, elle n'aurait jamais le moyen de jouer un rôle important si par sa politique elle ne devenait pas le point de réunion d'intérêts spéciaux. Elle a pensé avec raison qu'en se faisant le centre d'un faisceau, autour duquel des puissances d'un ordre inférieur viendraient se réunir, elle réglerait l'emploi de leurs forces et pourrait contre-balancer la puissance de l'Autriche, si supérieure à la sienne. Pendant les derniers siècles, la religion a servi à créer un lien moral dont elle a tiré un grand parti, et cela au profit de la liberté publique et du libre exercice de la religion réformée. La position de la Prusse en a été agrandie; son pouvoir s'en est accru. Elle a joué un rôle supérieur à ses ressources naturelles, et l'habitude a consacré cet ordre de choses jusqu'à ce qu'un grand homme soit venu ajouter à sa considération, lui donner un nouveau relief et un nouvel éclat, et augmenter son territoire. Mais cette ligue des intérêts religieux a perdu aujourd'hui presque toute sa force. Des intérêts d'une autre nature absorbent aujourd'hui toutes les pensées. Le siècle est devenu positif. On s'occupe de produire; on veut créer des richesses, développer l'industrie, étendre le commerce.

La Prusse, placée au milieu de petits États qui ne peuvent s'isoler, a pensé que ces pays, ayant un besoin urgent de protection commerciale, devaient la trouver dans une association qui les affranchirait de la dépendance des grandes puissances, qui favoriserait leur industrie et en outre accroîtrait leurs revenus par des impôts faciles à percevoir puisqu'ils seraient volontaires. La Prusse, en se mettant à la tête de cette réunion d'intérêts, a eu moins

en vue d'augmenter ses revenus que de favoriser ses manufactures et son commerce maritime, en leur assurant des consommateurs nombreux; mais elle a eu en outre pour but d'organiser à son profit une influence puissante et durable, fondée sur les intérêts matériels, influence qui équivaudra bientôt à un pouvoir réel; car, dans une association du fort et du puissant avec les faibles, le fort devient bientôt le maître. Ce système était donc favorable à tout le monde, et dès lors il devait réussir. Le prince de Metternich ne l'a ni pensé ni compris. Il en est résulté nécessairement de graves inconvénients pour la prospérité de l'empire d'Autriche, qui est devenu un centre très-actif de fabrication. Cette idée, appliquée à l'Autriche avec les modifications nécessaires, lui eût assuré de grands avantages, et aurait accru son influence de toute celle dont la Prusse s'est emparée. Enfin, si seulement elle l'eût partagée, elle y eût suffisamment gagné. Elle peut encore intervenir aujourd'hui, mais autre chose est d'entrer dans un système établi, ou de l'avoir créé et d'en être le fondateur.

Reste à examiner l'époque qui a suivi la Révolution de 1830. Deux opinions existent en Autriche sur la conduite que le prince de Metternich devait tenir. Les uns approuvent celle qu'il a suivie; les autres prétendent qu'il devait déclarer la guerre d'une manière immédiate, en haine de la Révolution et des dangers dont elle menaçait l'Europe. Se résoudre à la guerre était un grand parti. Peut-être aurait-il été choisi si l'esprit des gouvernements de l'Europe eût été plus homogène et leurs moyens militaires plus complets. Mais les années de la Restauration avaient apporté un changement aux relations des puissances, et cette union, qui avait fait leur force quinze ans auparavant, n'existait plus. Un danger immédiat, des passions de vengeance contre Napoléon, avaient seuls pu opérer ce prestige et créer cette intensité d'énergie qui amena le triomphe en 1814. En 1830, le danger de la Révolution, tel qu'il pouvait encore se présenter à l'horizon, était éloigné et hypothétique. L'esprit de propagande avait perdu son prestige aux yeux des Allemands et des Italiens, instruits, à leurs dépens, du peu de réalité des biens qu'il promet.

Un grand refroidissement entre l'Autriche et la Russie avait commencé à la guerre de Turquie et durait encore.

L'Angleterre, toute guerrière autrefois, l'Angleterre, le point d'appui de l'Europe et le nœud des intérêts opposés à la France, éteit devenue calme et pacifique, et l'opinion publique avait accordé dans le pays une sorte de bienveillance et de faveur à la Révolution.

Le roi de Prusse, devenu vieux, pacifique de sa nature, froissé par le souvenir des malheurs qui avaient accablé sa jeunesse, n'était pas disposé à compromettre les avantages que la fortune lui avait accordés plus tard.

La Russie aurait été plus disposée à intervenir, par suite, non de l'opinion publique, mais en raison des sentiments personnels de l'Empereur. Mais deux cent mille hommes perdus dans la guerre de Turquie, qui n'avaient pas été remplacés par mesure d'économie, lui rendaient bien difficile de mettre en campagne une grande armée, et bientôt la révolution de la Pologne, en lui enlevant toute l'armée polonaise et en la tournant contre lui, absorba tous ses moyens.

Enfin l'insurrection de la Belgique vint encore compliquer la question et accroître les embarras.

L'union des puissances eût-elle été complète, les moyens disponibles et la guerre prochaine, il y avait de l'habileté à laisser à la Révolution l'odieux de la déclaration de guerre et des premières hostilités. La France, divisée, le deviendrait encore davantage si on n'entrait en France qu'à la suite de succès qui auraient suivi une légitime défense de l'Europe; tandis qu'en attaquant la France pacifique on risquait de trouver tous les Français réunis contre les étrangers intervenant dans nos affaires sans provocation. La religion politique consacrée aujourd'hui les exclut de toute intervention, et ceux qui seraient les plus disposés à les appeler sont obligés de professer publiquement une doctrine contraire.

On était donc beaucoup plus fort pour le cas de guerre en attendant l'agression de la part de la France. L'Autriche avait le temps de se préparer à entrer en campagne. La politique expectative du prince de Metternich et cette circonstance fut donc sage, habile et la seule à suivre. Il se

borna à s'appuyer sur des armements considérables qui mettaient l'Autriche en sûreté et à même de prendre le parti que les circonstances pourraient rendre utile.

Je passe maintenant à la politique de l'Autriche à l'égard de l'Espagne divisée par suite du testament de Ferdinand, qui changeait l'ordre de succession au trône, et je cherche à reconnaître si elle a été exercée dans ses véritables intérêts.

Toutes les familles souveraines de l'Europe sont plus ou moins ambitieuses, et la maison d'Autriche a montré plus qu'une autre qu'elle a toujours été fort préoccupée des intérêts de l'avenir dans ses alliances. A ce système constamment suivi, elle a dû les héritages qui l'ont amenée au point de grandeur où elle est aujourd'hui. Elle devait donc être opposée à la loi salique, qui régnait en Espagne. Or cette loi se trouvait renversée par le testament de Ferdinand VII, et l'Autriche, en la soutenant, renonçait pour l'avenir à la chance de voir un archiduc d'Autriche remonter sur le trône de ce pays.

Le prince de Metternich prétexta, pour motif de sa politique, le respect pour les droits; mais les droits de don Carlos, fort contestables, peuvent être certainement l'objet d'une discussion interminable. Si l'Autriche n'eût pas donné un appui moral constant et des secours d'argent à don Carlos, nul doute qu'aucune lutte sérieuse n'eût pu exister en Espagne entre Isabelle et lui. L'absence de résistance eût empêché le développement de l'esprit révolutionnaire, et la malheureuse Espagne n'eût pas été livrée aux dévastations et aux malheurs qui, pendant quinze ans, ont pesé sur elle.

Quand, plus tard, après d'immenses efforts, la lutte semblait indécise, il eût été habile de fonder les calculs de la politique sur le mariage du prince des Asturies avec Isabelle. D'abord le prince de Metternich en a rejeté la proposition avec indignation, tandis que, plus tard, il l'a fait revivre avec ardeur, mais sans succès.

La politique du prince de Metternich a donc été funeste à l'Espagne et contraire aux intérêts de ce pays. Si elle eût réussi, elle eût été favorable aux seuls intérêts de la France. Et, fait remarquable, fait dont ce temps de passion, où tout est confusion dans les esprits, a donné plus d'un exemple, la France a soutenu également un sys-

tème opposé à celui qu'elle devait suivre. Elle a combattu celui de l'Autriche, qui lui était favorable, et servi celui de l'Angleterre, qui lui était contraire. L'Angleterre seule a été d'accord avec ses propres intérêts de tous les temps. Elle a affaibli l'Espagne en donnant des forces à Isabelle pour résister à don Carlos. Elle a préparé aussi le passage de la couronne d'Espagne dans une autre maison que celle des Bourbons, qui la possède depuis cent cinquante ans.

Je terminerai l'examen qui nous occupe en traitant des événements de 1840, dont le retentissement à été si grand et les conséquences auraient pu être si funestes.

Ici, tout est à blâmer, et on ne reconnaît en aucune façon la prudence du prince de Metternich, sa modération et la constance habituelle de ses projets.

D'abord il conçoit, dans l'intérêt du repos de l'Europe, qu'il est important de fixer le sort de l'Orient et d'empêcher de nouvelles collisions d'avoir lieu. Il sait, à n'en pas douter, que tous les projets guerriers viennent du Grand Seigneur; que le corps diplomatique, à Constantinople, est sans cesse occupé à l'empêcher d'entreprendre une campagne qui lui serait funeste. Il reconnaît en même temps que les prétentions de Méhémet-Ali de transmettre à ses enfants la position éclatante qu'il s'est créée, sont justes; que l'ordre qu'il a établi dans ses États est un moyen de civilisation pour tout l'Orient, et il regarde comme un devoir des puissances d'intervenir pour fonder quelque chose de permanent sous leur garantie, et qui sera placé dans le droit public de l'Europe. Le prince Metternich est si convaincu de la marche à suivre, qu'il s'occupe de l'exécution. Il fait à l'Angleterre, à la France et à la Russie la proposition d'établir un concert dans ce but.

Sur ces entrefaites, les Turcs entrent en campagne contre Ibrahim-Pacha, et la bataille de Nézib est gagnée par les Égyptiens. Ibrahim renonce à tirer parti de sa victoire. Comme son père n'a d'autres prétentions que de conserver ce qu'il possède, comme il n'a aucun projet sur l'Asie Mineure, ne convoite rien, ne forme de désir que pour la paix, il reste en place, convaincu que la politique de l'Europe, qui est favorable aux intérêts de l'Égypte, trouvera de nouveaux arguments dans sa victoire. Il se conforme

à tout ce qui lui est prescrit au nom de l'Europe, et montre par le fait la sincérité de sa modération.

En même temps, Méhémet-Ali négocie avec la Porte. Celle-ci, accablée par ses revers, par le mécontentement universel, qui a amené la défection de la flotte et fait considérer par les musulmans Méhémet-Ali comme le défenseur de l'islamisme, se décide à se soumettre à ses exigences. En cette circonstance, tout pouvait s'arranger en un moment. La Porte était résolue aux concessions et allait signer quand le ministre d'Autriche à Constantinople reçoit l'ordre d'intervenir et de promettre, au nom de l'Europe, au Grand Seigneur des conditions beaucoup plus favorables.

Cependant l'Europe, au nom de laquelle on avait parlé, n'était pas d'accord. Ce fut par un subterfuge que le ministre de Russie à Constantinople fut amené à se réunir à ses collègues en cette occasion; car, au moment même où M. de Boutenief, au nom de l'empereur de Russie, accordait son concours, le cabinet de Saint-Pétersbourg refusait d'entrer dans les combinaisons qui lui étaient proposées par l'Autriche. L'ambassadeur de France, qui, on ne sait pourquoi, avait déclaré une guerre ouverte à Méhémet-Ali, savait bien que la modération était du côté de celui-ci, puisqu'il n'avait cessé de blâmer la conduite, les actes et les illusions du Grand Seigneur. Il n'avait non plus aucun ordre de son gouvernement de signer cet acte d'intervention, qui devint funeste et jeta le trouble et le désordre. quand, au contraire, il eût fallu terminer tout en un moment en garantissant, pour l'avenir, l'exécution du traité conclu entre Méhémet-Ali et le Grand Seigneur. Dès cet instant, le sort de l'Orient était fixé. Mais ce n'était pas le compte de l'Angleterre, qui était jalouse de la suprématie de la France en Égypte et voulait à tout prix amener la confusion, dans l'espérance d'en tirer parti. D'un autre côté, l'empereur de Russie, dont la conduite avait été bien calculée et pleine de sagesse dans les intérêts généraux de la paix, entrevit un germe de discorde entre la France et l'Angleterre dans l'opposition de leurs intérêts et de leurs vues, et il s'occupa à le développer. A cet effet, il se rapprocha de l'Angleterre; il flatta ses passions, et atteignit

enfin le but le plus cher à sa politique, en brisant l'alliance de la France et de l'Angleterre, qui lui était odieuse.

Cependant on avait établi une conférence à Londres, qui ne résolvait rien, et le temps s'écoulait sans aucune solution. La Turquie était impatiente de voir son sort réglé. Elle était réduite aux abois. Le prince de Metternich, sans être aussi favorable à Méhémet-Ali qu'avant la bataille de Nézib, et tout en se refusant à ses demandes, voulait cependant qu'il fût bien traité. En même temps, il voulait régler, d'une manière rassurante pour l'avenir, le mode de concours de protection pour l'empire ottoman, et ne pas en laisser le droit et le devoir uniquement à la Russie, intéressée un jour à sa destruction. Il proposa donc que, si de nouveaux dangers menaçaient Constantinople, en même temps qu'une escadre russe viendrait dans le Bosphore, une escadre combinée de vaisseaux français et anglais passerait les Dardanelles et croiserait à l'entrée de la mer de Marmara. Il ignorait sans doute que les Dardanelles sont, pour les Russes, l'arche sainte; qu'ils les regardent comme leur frontière militaire que personne ne doit franchir sans leur permission; et qu'ils préféreraient, avec raison, accepter les conséquences d'une guerre de dix ans plutôt que de consentir à les voir en possession d'une puissance qui ne leur serait pas subordonnée. Le prince de Metternich fit donc faire cette proposition à l'empereur de Russie. Nicolas la reçut avec un emportement qui alla jusqu'à la menace de déclarer la guerre à l'Autriche, traitant la conduite du prince envers lui de perfidie et de trahison.

Le prince de Metternich, en apprenant la manière dont ses propositions avaient été accueillies, tomba malade subitement et fut pour plusieurs jours en danger de mort. Remis de cette crise, les négociations continuèrent; mais le prince de Metternich, mal avec l'empereur de Russie, peu confiant dans l'état de la France et l'appui qu'il pouvait en tirer, livra sa politique à la direction de lord Palmerston, homme passionné et nullement pourvu des qualités nécessaires aux fonctions qu'il remplissait. Il se mit à sa remorque. C'était se résoudre à être hostile à la France.

Après le départ du prince pour les bords du Rhin, il arriva à Vienne une proposition du cabinet de Paris, qui, trouvée sage et convenable, fut acceptée sans observation par celui qui le remplaçait (le comte de Fiquelmont), et acheminée à la conférence de Londres avec approbation. Mais, soumise au prince de Metternich en route, il en suspendit l'envoi, et, de cette manière, il resserra chaque jour davantage les liens qui l'unissaient à la politique de lord Palmerston. Alors les exigences de celui-ci ne cessèrent d'augmenter contre Méhémet-Ali, et le prince de Metternich n'y cédait qu'à regret.

Il eût été sage au gouvernement français de profiter de l'espèce d'appui que lui offrait l'Autriche, et d'accepter les conditions consenties en faveur de Méhémet-Ali ; mais une infatuation sans excuse des agents de ce gouvernement les égara. Ils ne voulurent jamais croire à un traité qui isolerait la France, et, le 15 juillet, le traité fut signé, et la France isolée.

Dans cette circonstance, le ministre d'Autriche à Londres ne remplit pas ses devoirs. Il devait, huit jours avant la signature du traité, faire part confidentiellement, mais d'une manière positive et sans équivoque, à l'ambassadeur de France, des projets arrêtés. Nul doute que le gouvernement français n'eût réfléchi, et Méhémet-Ali était forcé alors d'accepter les propositions qui lui étaient faites.

Par la conduite qu'il a tenue, le ministre d'Autriche à Londres, M. le baron de Neumann, a plutôt servi les passions de lord Palmerston que les véritables intérêts de l'Autriche ; car, dans la politique du prince de Metternich, quel était le but à atteindre ? se conserver l'amitié de l'Angleterre, et établir la paix en Orient. Or, en faisant un mystère profond à la France de ce qui allait se conclure, on l'encourageait indirectement à ne rien céder, et on faisait naître des chances de guerre. Cette guerre, dont personne ne voulait, pouvait amener les plus grandes catastrophes, ou au moins de grandes humiliations pour l'alliance.

Si la politique de la France eût été à la fois énergique et sage, après avoir fait la faute de se laisser écarter de l'alliance, le gouvernement français aurait armé d'une ma-

nière formidable, mais en donnant toutes les assurances et tous les gages possibles de sécurité à l'Allemagne. Il eût dû envoyer une escadre à Alexandrie avec un renfort de matelots destiné à monter les vaisseaux turcs amenés par le capitan-pacha, faire transporter trois mille hommes d'infanterie française à Saint-Jean-d'Acre pour maintenir le Liban dans l'ordre et l'obéissance, et empêcher la révolte des Druzes et des Maronites, seuls dangers véritables pour les Égyptiens. Si, en outre, il avait rassemblé une armée pour entrer en Italie au moment où la guerre éclaterait en Orient, et fait la déclaration formelle qu'il ne demandait, pour désarmer, que de voir l'Europe d'accord pour conserver à Méhémet-Ali et assurer à ses enfants les domaines qu'il possédait, le gouvernement français eût alors dominé les événements; car, je le répète, personne ne voulait la guerre, et personne, excepté la France, n'était préparé à la soutenir. Une transaction eût été faite en un moment, et la France sortait glorieuse et puissante sans avoir tiré un coup de canon! Ce résultat brillant était la conséquence immédiate de la complaisance du prince de Metternich pour l'Angleterre qui l'avait entrainé.

Si la guerre eût éclaté, il est impossible de déterminer les conséquences qui en auraient résulté pour l'Autriche. L'armée était sur le pied de paix, le trésor vide et sans crédit, les membres du gouvernement divisés, l'opinion publique révoltée d'avoir une guerre qu'aucun intérêt autrichien ne réclamait, et cela sans l'avoir prévue et s'être disposé à la soutenir. De tout cela, il serait résulté nécessairement un bouleversement intérieur et des désastres probables pour la monarchie autrichienne. Or, quand une politique peut amener de semblables résultats sans promettre dans le succès d'immenses avantages, elle ne saurait être que l'objet de la plus vive critique.

Je dois ajouter cependant ici que jamais le prince de Metternich ne s'est glorifié du succès obtenu dans cette circonstance. Je l'ai entendu même s'en étonner et dire qu'il était loin de s'y attendre. Alors pourquoi entrer dans une politique et pourquoi concourir à des opérations qui doivent amener des humiliations? Or ni les gouvernements ni les hommes d'État ne doivent être indifférents à l'action

qu'exerce le succès sur les esprits et sur l'opinion des peuples, source de toute-puissance dans le monde.

En résultat, le prince de Metternich a eu pour motif réel de plaire au gouvernement de l'Angleterre. Il a fallu qu'il y attachât une bien grande valeur pour l'acheter au prix de semblables dangers. Il a eu pour motif apparent de sauver le Grand Seigneur d'un péril qui était imaginaire, et de rétablir l'empire ottoman sur d'autres bases. Il a échoué complétement à cet égard, car cet empire est aujourd'hui beaucoup plus faible qu'il n'était alors, attendu qu'à l'ordre qui régnait en Syrie a été substitué le désordre, et que le désordre, source de faiblesse, qui ne cessera de s'accroître, amènera la destruction de ce vieil empire, qu'il mine depuis si longtemps.

Du reste, le prince de Metternich avait d'avance déterminé la limite qu'il ne voulait pas dépasser dans sa politique. Quand les affaires de Syrie furent terminées selon les désirs de l'alliance et que l'armée égyptienne eut évacué le pays, lord Palmerston, ivre de ce succès, voulait bouleverser l'Égypte et chasser Méhémet-Ali, afin de mettre un pied dans ce pays pour pouvoir s'en emparer plus tard. Le prince de Metternich, qu'il avait cru pouvoir entraîner, résista aux instances de l'Angleterre. Il s'unit alors loyalement et énergiquement à la France pour conserver intacte la base de l'édifice que Méhémet-Ali avait élevé, et contribua puissamment à assurer le repos de son avenir.

ORDRE DE FORMATION

ET

DE RÉORGANISATION DE L'ARMÉE FRANÇAISE

ARRÊTÉ PAR L'EMPEREUR LE 7 NOVEMBRE 1813[1].

ARTICLE PREMIER.

L'armée sera organisée de la manière suivante:

Le onzième corps, commandé par le duc de Tarente, sera composé de la trente et unième et de la trente-cinquième division.

Le sixième corps, commandé par le duc de Raguse, sera composé de vingtième et huitième divisions.

Le quatrième corps, commandé par le général Bertrand, sera composé de la douzième division, de la treizième, de la cinquante et unième et de la trente-deuxième.

[1] Sous ce même titre, nous avions voulu insérer la pièce que l'on va lire page 63 et suivantes de ce volume. Nous avons même exposé à cette place, et en note, pour quels motifs cette pièce était intéressante et digne d'être conservée. — Par une erreur que nous nous expliquons, mais qui importe peu au lecteur, à cette même page 63 et suivantes on en a omis la plus grande partie. On a laissé de côté le commencement et la fin. — Nous rétablissons ici et nous reproduisons la pièce dans son intégralité. Nous sommes certain que les lecteurs préféreront une exactidude complète à une apparente régularité.

(Note de l'Editeur.)

Le cinquième corps sera composé de la dixième division.

Le deuxième corps, commandé par le duc de Bellune, sera composé de la quatrième division.

Art. 2.

Tous ces corps seront successivement portés à quatre divisions.

ONZIÈME CORPS D'ARMÉE.

Art. 3.

La trente et unième division sera formée avec les bataillons ci-après désignés.

Troisième bataillon du 5e de ligne.

Tout ce qui existe du quatrième bataillon sera incorporé dans le troisième, et le cadre renvoyé au dépôt.

Troisième bataillon du 11e de ligne.

Tout ce qui exsiste du quatrième bataillon sera incorporé dans le troisième, et le reste renvoyé au dépôt.

Sixième bataillon du 20e de ligne.

Quatrième bataillon du 102e *id.*

Troisième bataillon du 6e *id.*

Tout ce qui existe des quatrième et septième bataillons sera incorporé dans le troisième, et les cadres renvoyés au dépot pour servir à réorganiser le quatrième bataillon, le septième étant supprimé.

Premier et deuxième bataillon du 112e de ligne.

Tout ce qui existe des troisième et quatrième bataillons sera incorporé dans les premier et deuxième, et les cadres renvoyés au dépôt.

Premier et deuxième bataillon du 22e léger.

Tout ce qui existe des troisième et quatrième bataillons sera incorporé dans les premier et deuxième, et les cadres renvoyés au dépôt.

Quatrième bataillon du 10e de ligne.

Tout ce qui reste du sixième bataillon sera incorporé dans le quatrième, et le cadre renvoyé au dépôt.

Troisième bataillon du 3e léger.

Tout ce qui existe du quatrième bataillon sera incorporé dans le troisième, et le cadre renvoyé au dépôt.

Troisième bataillon du 14e léger.

Tout ce qui existe des quatrième et septième bataillons sera incorporé dans le troisième, et les cadres renvoyés au dépôt pour réorganiser le quatrième bataillon, le septième étant supprimé.

Total, douze bataillons.

Le général Charpentier aura le commandement de cette division.

Art. 4.

La trente-cinquième division sera composée ainsi qu'il suit :

Trois	bataillons	du 123^e	de ligne.
Trois	*id.*	du 124^e	*id.*
Trois	*id.*	du 127^e	*id.*
Trois	*id.*	Suisses.	
Un	*id.*	du 51^e	de ligne.
Un	*id.*	du 55^e	*id.*

Total, quatorze bataillons.

Le général Brayer aura le commandement de cette division. Son artillerie lui sera fournie par l'artillerie du général Rigau. Les administrations nécessaires à cette division seront complétées par celle de la trente-sixième.

SIXIÈME CORPS D'ARMÉE.

Art. 5.

La vingtième division sera composée ainsi qu'il suit :

Premier et quatrième bataillons du 32e léger.

Tout ce qui existe du deuxième bataillon sera incorporé dans le premier, et le cadre renvoyé au dépôt.

Premier bataillon du 37e léger.

Tout ce qui existe des deuxième, troisième et quatrième bataillons sera incorporé dans le premier bataillon, et les cadres renvoyés au dépôt, pour servir à réorganiser le deuxième bataillon, les troisième et quatrième étant supprimés.

Premier bataillon du régiment espagnol.

Premier bataillon du 23e léger.

Tout ce qui existe du quatrième bataillon sera incorporé dans le premier, et le cadre renvoyé au dépôt.

Premier bataillon du 1er de ligne.

Il sera incorporé cent conscrits hollandais dans ce bataillon.

Deuxième et sixième bataillons du 62e de ligne.

Il sera incorporé cent conscrits hollandais dans le deuxième bataillon.

Premier bataillon du 16e de ligne.

Il sera incorporé cent conscrits hollandais dans ce bataillon.

Premier bataillon du 14e de ligne.

Il sera incorporé cent conscrits hollandais dans ce bataillon.

Premier et deuxième bataillons du 15e de ligne.

Tout ce qui existe du quatrième bataillon sera incorporé dans le premier bataillon, et le cadre renvoyé au dépôt.

Premier bataillon du 70e de ligne.

Tout ce qui existe du quatrième bataillon sera incorporé dans ce bataillon et le cadre renvoyé au dépôt. Il y sera incorporé cent conscrits hollandais.

Premier et sixième bataillons du 121e .

Tout ce qui existe du quatrième bataillon sera incorporé dans ce bataillon, et le cadre renvoyé au dépôt. Il y sera incorporé cent conscrits hollandais.

1er, 2e , 3e et 4e régiments de marine.

Ces quatre régiments seront égalisés à quatre bataillons chacun, et un bataillon de dépôt. Le major général me présentera un projet à ce sujet. Tous les bataillons et dépôts d'artillerie de marine qui peuvent se trouver dans l'intérieur seront envoyés pour les compléter.

Art. 6.

Les six cents conscrits hollandais nécessaires seront pris sur les quatre bataillons hollandais, à raison de cent cinquante par bataillon.

La vingtième division sera commandée par le général Lagrange, qui aura sous ses ordres trois généraux de brigade.

Art. 7.

La huitième division, qui faisait partie du troisième corps, et qui en ce moment fait partie du sixième, sera composée ainsi qu'il suit:

Deuxième bataillon du 6e léger.

Tout ce qui existe du troisième bataillon sera incorporé dans le deuxième, et le cadre renvoyé au dépôt.

Deuxième bataillon du 16e léger.

Tout ce qui existe du troisième bataillon sera incorporé dans le deuxième et le cadre du troisième renvoyé au dépôt.

Premier bataillon du 22e de ligne.

Tout ce qui existe des troisième et quatrième bataillons sera incorporé dans le premier, et les cadres renvoyés au dépôt.

Premier bataillon du 28e léger.

Tout ce qui existe du troisième bataillon sera incorporé dans le premier, et le cadre renvoyé au dépôt.

Troisième bataillon du 40e de ligne.

Tout ce qui existe du quatrième bataillon sera incorporé dans le troisième, et le cadre renvoyé au dépôt.

Deuxième bataillon du 59e de ligne.

Tout ce qui existe du troisième bataillon sera incorporé dans le deuxième, et le cadre renvoyé au dépôt.

Troisième bataillon du 69e de ligne.

Tout ce qui existe du quatrième bataillon sera incorporé dans le troisième, et le cadre renvoyé au dépôt.

Troisième bataillon du 2e léger.
Idem du 4e *idem*.
Idem du 43e de ligne.

Tout ce qui existe du quatrième bataillon sera incorporé dans le troisième, et le cadre renvoyé au dépôt.

Premier bataillon du 136e.

Tout ce qui existe des deuxième et troisième bataillons sera incorporé dans le premier, et les cadres renvoyés au dépôt, pour servir à l'organisation du deuxième bataillon, le troisième étant supprimé.

Premier bataillon du 138e.

Tout ce qui existe des deuxième et troisième bataillons sera incorporé dans le premier, et les cadres des deuxième et troisième renvoyés au dépôt, pour servir à l'organisation du deuxième, le troisième étant supprimé.

Premier bataillon du 145e.

Tout ce qui existe des deuxième et troisième bataillons sera incorporé dans le premier, et les cadres renvoyés au dépôt, pour servir à l'organisation du deuxième bataillon.

Premier bataillon du 142e de ligne.

Tout ce qui existe des deuxième et troisième bataillons sera incorporé dans le premier, et les cadres renvoyés au dépôt, pour servir à la réorganisation du deuxième bataillon.

Premier bataillon du 144e.

Tout ce qui existe des deuxième et troisième bataillons sera incorporé dans le premier, et les cadres renvoyés au dépôt, pour servir à la réorganisation du deuxième bataillon.

Troisième bataillon du 9e leger.

Tout ce qui existe des quatrième et sixième bataillons sera incorporé dans le troisième, et les cadres renvoyés au dépôt, pour servir à réorganiser le quatrième bataillon.

Deuxième bataillon du 50e de ligne.

Tout ce qui existe des troisième et quatrième bataillons sera incorporé dans le deuxième, et les cadres renvoyés au dépôt.

Troisième bataillon du 65e de ligne.

Tout ce qui existe du quatrième bataillon sera mis dans le troisième, et le cadre renvoyé au dépôt.

ART. 8.

Il sera incorporé cent conscrits hollandais dans chacun des bataillons dont les noms des régiments suivent:

22e de ligne.
40e *id.*
59e *id.*
69e *id.*
43e *id.*
136e *id.*
138e *id.*
145e *id.*
142e *id.*
144e *id.*
50e *id.*
65e *id.*

Les douze cents conscrits hollandais nécessaires seront pris à raison de trois cents dans chacun des quatre bataillons hollandais.

ART. 9.

Cette huitième division sera commandée par le général Ricard; les états-majors d'artillerie et du génie, etc., des troisième et sixième corps, serviront à former ceux du sixième corps.

QUATRIÈME CORPS D'ARMÉE.

ART. 10.

La douzième division sera composée ainsi qu'il suit:

Quatre bataillons	du 8e léger.		
Cinq	*id.*	du 13e de ligne.	
Quatre	*id.*	du 23e	*id.*
Trois	*id.*	du 137e	*id.*
Deux	*id.*	du 5e léger.	
Un	*id.*	du 96e de ligne.	

Cette division sera commandée par le général Morand.

ART. 11.

La treizième division sera composée ainsi qu'il suit:

Un bataillon du 1er léger.
Un *id.* du 18e *id.*
Un *id.* du régiment illyrien.
Un *id.* du 7e de ligne.
Un *id.* du 42e *id.*
Deux *id.* du 52e *id.*
Deux *id.* du 67e *id.*
Trois *id.* du 101e *id.*
Trois *id.* du 156e *id.*
Un *id.* du 95e *id.*
Deux *id.* du 82e *id.*
Un *id.* du 54e *id.*

Cette division sera commandée par le général Guilleminot.

ART. 12.

La trente-deuxième division sera composée ainsi qu'il suit :

Deux bataillons du 35e léger.
Trois *id.* du 36e *id.*
Deux *id.* du 131e de ligne.
Quatre *id.* du 132e *id.*
Un *id.* du 103e *id.*
Deux *id.* du 66e *id.*

Cette division sera commandée par le général Durutte.

ART. 13.

La cinquante et unième division sera composée ainsi qu'il suit:

Un bataillon du 10e léger.
Un *id.* du 21e *id.*
Un *id.* du 29e *id.*
Un *id.* du 17e *id.*
Un *id.* du 25e *id.*
Un *id.* du 32e de ligne.
Un *id.* du 39e *id.*

Un	*id.*	du 63e	*id.*
Deux	*id.*	du 86e	*id.*
Deux	*id.*	du 122e	*id.*
Deux	*id.*	du 26e	*id.*
Deux	*id.*	du 47e	*id.*

Cette division sera commandée par le général Sémélé.

CINQUIÈME CORPS D'ARMÉE.

Art. 14.

Le cinquième corps formera la dixième division, qui sera composée des

Premier et deuxième bataillons du 139e de ligne.
Le troisième bataillon sera supprimé.
Premier et deuxième bataillons du 140e *id.*
Le troisième bataillon sera supprimé.
Premier et deuxième bataillons du 141e *id.*
Le troisième bataillon sera supprimé.
Premier et deuxième bataillons du 152e *id.*
Le troisième bataillon sera supprimé.
Premier et deuxième bataillons du 153e *id.*
Le troisième bataillon sera supprimé.
Premier et deuxième bataillons du 154e *id.*
Le troisième bataillon sera supprimé.
Premier et deuxième bataillons du 135e *id.*
Le troisième bataillon sera supprimé.
Premier et deuxième bataillons du 149e *id.*
Le troisième bataillon sera supprimé.
Premier et deuxième bataillons du 150e *id.*
Le troisième bataillon sera supprimé.
Premier et deuxième bataillons du 155e *id.*
Le troisième bataillon sera supprimé.

Cette division sera commandée par le général Albert.

DEUXIÈME CORPS D'ARMÉE.

Art. 15.

Les trois divisions du deuxième corps formeront une seule division qui portera le n° 4.

ART. 16.

La quatrième division sera composée des premiers bataillons des régiments ci-après désignés:

11e régiment léger.
24e *id.* *id.*
26e *id.* *id.*
56e *id.* *id.*
37e *id.* *id.*
19e *id.* *id.*
2e *id.* *id.*
18e *id.* *id.*
4e *id.* *id.*
72e *id.* *id.*
46e *id.* *id.*
93e *id.* *id.*

ART. 17.

Il sera placé dans chacun de ces douze bataillons cent conscrits hollandais et cent conscrits réfractaires du dépôt de Strasbourg. Les cadres des autres bataillons que ceux désignés ci-dessus seront formés au dépôt où seront envoyés les officiers et sous-officiers inutiles aux premiers bataillons.

ART. 18.

Il sera placé un colonel ou major pour deux bataillons. Le ministre dirigera aux dépôts des régiments tout ce qu'il y a de disponible pour compléter les régiments de l'armée.

ART. 19.

Les colonels, les aigles et les musiques resteront avec les bataillons qui resteront aux corps d'armée.

ART. 20.

Le commandant de chaque corps d'armée fera dresser un procès-verbal de l'organisation de son corps, dont il sera envoyé copie au major général.

ART. 21.

L'artillerie de chaque division sera commandée par un officier supérieur; elle sera composée de deux batteries à pied; en outre, il y aura une compagnie de sapeurs et son caisson d'outils à chaque division, ainsi que les administrations et ambulances nécessaires à chaque division.

ART. 22.

Ces corps devant être portés successivement à quatre divisions, le général d'artillerie prendra des mesures pour que leur artillerie soit composée de huit batteries à pied, deux batteries à cheval et une batterie de réserve.

ART. 23.

Le général Sorbier fera partir demain pour les corps suivants le nombre de fusils ci-après désignés, savoir :

Pour la vingtième division, quinze cents fusils;

Pour la huitième, huit cents;

Pour le onzième corps, huit cents;

Pour le cinquième, quatorze cents et mille baïonnettes. (L'intendant général enverra aussi à ce corps quinze cents gibernes.)

ART. 24.

Le major général prendra toutes les mesures nécessaires pour l'exécution du présent ordre qui sera communiqué au ministre de la guerre.

Mayence, ce 7 novembre 1813.

Signé : NAPOLÉON.

Pour ampliation,

Le prince vice-connétable, major général,

ALEXANDRE.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE DIX-NEUVIÈME. — 1814.

CORRESPONDANCE DU LIVRE DIX-NEUVIÈME.

LIVRE VINGTIÈME. — 1814.

CORRESPONDANCE DU LIVRE VINGTIÈME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME SIXIÈME.



NOTE RECTIFICATIVE

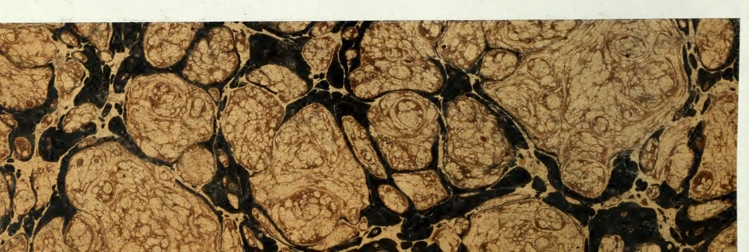
A JOINDRE A LA NOTICE SUR LE PRINCE DE METTERNICH

(Tome VI, page 245.)

Le prince de Metternich, comme le lui reproche le duc de Raguse, a pu être, en général, d'une faiblesse excessive envers la Russie en ce qui concerne la Pologne. Mais telle ne fut pas son intention primitive. Un peu avant les Cent-Jours, la France, l'Angleterre et l'Autriche, ce qui veut dire MM. de Talleyrand, Castelreagh et Metternich, avaient signé un traité secret dirigé contre la Russie pour le cas où l'empereur Alexandre persisterait à mettre à exécution ses projets sur la Pologne. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, trouva l'original de ce traité aux Tuileries, parmi ces papiers si bien classés dont parle le duc de Raguse, et que M. de Blacas n'avait pas jugé à propos de déranger. Napoléon communiqua ce traité à l'empereur de Russie, qui, jusqu'à ce moment, en avait complétement ignoré l'existence. Il n'est pas besoin de dire que cette circonstance et les événements de 1815 changèrent la politique de l'Autriche, d'Angleterre et des Bourbons, et que ce projet fut mis à néant.

(Note de l'Éditeur.)

Naumbourg, imprimerie de Louis Garcke.




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 02 12 08 09 5